11.1.06.

Library of the Theological Seminary,

PRINCETON, N. J.

Division DS109

Section G93

L'auteur et les éditeurs déclarent réserver leurs droits de traduction et de reproduction à l'étranger.

Ce volume a été déposé au ministère de l'intérieur (section de la librairie) en octobre 1889.

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR :

Description de l'île de Pathmos et de l'île de Samos, accompagnée de deux cartes. 1 vol. in-8°. Chez Pedone-Lauriel, libraire, rue Soufflot, 13.

Étude sur l'île de Rhodes, accompagnée d'une carte. 1 vol. in-8°. Chez le même.

De Ora Palæstinæ a promontorio Carmelo usque ad urbem Joppen pertinente. Ouvrage accompagné d'une carte. 1 vol. in-8°. Chez le même.

Voyage archéologique dans la Régence de Tunis, avec une carte. 2 vol. grand in-8°. Chez E. Plon, Nourrit et Cie, éditeurs, 10, rue Garancière.

Description géographique, historique et archéologique de la Palestine, accompagnée de cartes détaillées. Chez Challamel aîné, libraire, 5, rue Jacob.

Première partie : *Judée.* 3 vol. grand in-8°.

Deuxième partie : *Samarie.* 2 vol. grand in-8°.

Troisième partie : *Galilée.* 2 vol. grand in-8°.

La Terre Sainte. Première partie : *Son histoire, ses souvenirs, ses sites, ses monuments,* 2e édition. Deuxième partie : *Liban, Phénicie, Palestine occidentale et méridionale, Pétra, Sinaï, Égypte.* Deux beaux vol. grand in-4°, ornés de très nombreuses illustrations. Chez E. Plon, Nourrit et Cie, éditeurs, 10, rue Garancière.

(*Couronné par l'Académie française, prix Montyon.*)

La France catholique en Tunisie, à Malte et en Tripolitaine. 1 vol. in-8°. Chez Alfred Mame et fils, éditeurs, Tours.

La France catholique en Égypte. 1 vol. in-8°. Chez les mêmes.

Une grande carte de la Palestine, chez Victor Palmé, libraire-éditeur, rue des Saints-Pères, 76.

PARIS. TYP. DE E. PLON, NOURRIT ET Cie, RUE GARANCIÈRE, 8.

JÉRUSALEM

SON HISTOIRE

SA DESCRIPTION — SES ÉTABLISSEMENTS RELIGIEUX

PAR

VICTOR GUÉRIN

AGRÉGÉ ET DOCTEUR ÈS LETTRES
CHEVALIER DE LA LÉGION D'HONNEUR, DU SAINT-SÉPULCRE ET DE LA ROSE DU BRÉSIL
OFFICIER DU NICHAN DE TUNIS
COMMANDEUR DE L'ORDRE DE SAINT-GRÉGOIRE LE GRAND

PARIS

LIBRAIRIE PLON

E. PLON, NOURRIT ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS

RUE GARANCIÈRE, 10

1889

Tous droits réservés

PRÉFACE

Dès ma première enfance, j'ai été bercé sur les genoux de ma mère, avec le récit des principaux événements qui remplissent l'Ancien et le Nouveau Testament. En lisant ensuite, sous son doux regard, une vieille bible illustrée qu'elle m'avait donnée, j'ai appris de bonne heure à me familiariser avec l'histoire des personnages les plus importants qui y étaient représentés. Les Évangiles surtout me ravissaient et le nom divin du Messie prononcé toujours par ma mère avec un religieux respect éclipsait pour moi tous les autres noms. Combien pâlissaient, à mes yeux, devant le Christ, les rois, les patriarches et les prophètes qui avaient préparé ou annoncé sa venue et dont quelques-uns en avaient été comme les figures vivantes et anticipées ! J'aspirais en même temps à visiter, tôt ou tard, les lieux où le Sauveur était né, où il avait vécu et souffert, et où il était mort pour le salut du monde.

Ce désir secret, je le couvai de longues années avant de pouvoir le réaliser. A ma sortie de l'École Normale supérieure, en 1842, je professai succes-

sivement la rhétorique dans différents collèges ou lycées de l'État. Enfin, en 1852, je fus envoyé à l'École Française d'Athènes. La vue de la Grèce et de son beau ciel, la magie de ses souvenirs, la perfection incomparable de son Parthénon, les chefs-d'œuvre innombrables qu'elle a enfantés en tous genres, ses échos répétant encore les noms glorieux de ses anciens poètes, de ses historiens, de ses généraux, de ses hommes d'État, de ses sages, de ses orateurs et de ses artistes, il n'en fallait pas tant pour m'enivrer du plus vif enthousiasme, et si le spectacle de la Grèce contemporaine me désenchantait parfois un peu, je me reprenais bien vite à l'admirer de nouveau, en me replongeant avec une sorte de transport dans l'étude de ses antiquités et dans la contemplation des merveilles de son génie littéraire et artistique.

A Constantinople, en Asie Mineure, et surtout en Troade, le même enthousiasme suivit ou plutôt guida mes pas. En Troade, en effet, grâce à la fidélité des descriptions homériques, je pouvais évoquer facilement sur les lieux mêmes toutes les principales scènes de la grande épopée de l'Iliade. Quel charme d'errer, ce poème à la main, le long des rives sinueuses du Simoïs et du Scamandre, de gravir la colline où fut Troie, d'escalader les hauteurs boisées de l'Ida et de contempler de là la Troade entière, la plaine d'Ilion, témoin jadis des combats des Grecs et des Troyens, les fleuves qui l'arrosent, l'île voisine

de Ténédos et les îles plus lointaines d'Imbros, de Lemnos, et de Samothrace !

Je me rappelle encore, après tant d'années écoulées depuis, avec quel ravissement je relus, en parcourant ce beau pays, quelques-uns des épisodes qu'Homère y a parsemés en les retraçant avec des traits qui ne peuvent s'effacer d'aucune mémoire.

Cette même année-là, en arrivant à Smyrne, j'appris qu'un paquebot était dans le port, en partance pour la Palestine. Il me fut impossible de résister à une pareille tentation et je montai à bord de ce navire. Douze jours après, j'étais sous les murs de Jérusalem. En présence de la Ville Sainte, que j'apercevais pour la première fois, au commencement d'août 1832, je fus subjugué par la plus grande émotion. Ce n'était plus cet enthousiasme purement intellectuel que j'avais ressenti en parcourant la Grèce et les côtes de l'Asie Mineure ; c'était quelque chose de plus intime et de plus profond que le langage humain ne peut traduire. J'étais sous l'empire d'un sentiment sacré. Le monde grec m'avait séduit par la beauté de la forme et par les efforts de l'art poussé jusqu'aux dernières limites que puisse, ce semble, atteindre le génie de l'homme. Mais, tout en m'éblouissant, il ne m'avait pas captivé tout entier. Si j'aimais à voir voltiger autour de mon imagination les brillantes chimères de la mythologie hellénique, ma raison se refusait à être la dupe de ces fables. Si je ne marchandais pas mon admiration aux chefs-

d'œuvre de ses écrivains et de ses artistes, j'élevais mon regard plus haut, et, au-dessus de l'Olympe grec, où les passions humaines déifiées régnaient en souveraines et en troublaient souvent le repos, j'entrevoyais une région supérieure et plus sereine, séjour de l'éternelle paix, et d'où, il y a maintenant plus de dix-huit siècles, est descendu sur la terre le Verbe Divin pour relever l'humanité de sa chute.

Le berceau et le tombeau des grands hommes, ainsi que le théâtre de leurs principales actions, sont souvent, après leur mort, l'objet de curieuses recherches ou de pieuses visites de la part de leurs admirateurs. Or, quel homme peut-on comparer au Christ? Quel berceau et quel tombeau peuvent-être assimilés aux siens? Quels lieux soutiennent en intérêt le parallèle avec ceux qu'il a consacrés par ses enseignements, par ses bienfaits, par ses miracles, par sa passion et par sa mort? Il est donc facile de comprendre pourquoi la Palestine m'attirait invinciblement. Je voyais, en outre, dans cette contrée, un pays que la France a jadis possédé à l'époque des croisades, où elle exerce encore maintenant une très grande influence et où son consul représente et protège à Jérusalem les intérêts religieux du monde catholique tout entier.

Après une première et très rapide reconnaissance des principales villes de la Palestine et notamment de Jérusalem, j'allai accomplir dans l'île de Path-

mos, puis dans celle de Samos, une mission scientifique dont j'avais été chargé.

En 1854, une mission analogue m'ayant appelé dans l'île de Rhodes, que j'explorai tout entière, je poussai de là une seconde pointe en Palestine et j'étudiai plus particulièrement la côte, à cette époque très peu fréquentée et très peu connue des Européens, qui s'étend du mont Carmel à Gaza.

Dans les neuf années qui suivirent, l'enseignement dans les lycées et dans les facultés ou de nouvelles missions scientifiques en Égypte, en Nubie et dans la régence de Tunis, ainsi que les publications diverses que ces missions ont naturellement amenées, absorbèrent tout mon temps.

En 1863, enfin, j'obtins une mission spéciale pour la Palestine, et, pendant de longs mois, je parcourus en détails, ville par ville, village par village, tout le territoire de l'ancienne Judée. A mon retour en France, je publiai plus tard, sous les auspices de l'État, un ouvrage en trois volumes, intitulé : *Description géographique, historique et archéologique de la Palestine. I^re^ partie : Judée.*

En 1870, je fus chargé de recherches semblables dans l'ancienne Samarie, et je fis paraître ensuite un second ouvrage en deux volumes, roulant sur la contrée que je venais d'étudier.

En 1875, une troisième mission en Palestine me permit d'explorer avec le même soin et dans les mêmes détails tout le territoire qui composait la haute

et basse Galilée, et un troisième ouvrage en deux volumes vint compléter les précédents.

Dans ces trois ouvrages, ou plutôt dans cet ouvrage unique en 7 volumes (1), Jérusalem cependant n'était point comprise ; j'avais réservé cette ville pour un travail spécial.

Ensuite, j'ai publié, avec le bienveillant et éclairé concours de la maison Plon et Nourrit, deux gros volumes grand in-quarto sous le titre de : *La Terre Sainte*. J'y ai décrit, avec de très nombreuses illustrations et plusieurs cartes, non seulement la Palestine proprement dite, mais encore tous les pays qui l'avoisinent et qui étaient en rapports continuels avec elle, tels que le Liban, la Phénicie, la Syrie, l'Arabie Pétrée et l'Égypte.

Dans le premier tome de cet ouvrage, j'ai consacré d'assez longs développements à Jérusalem. Toutefois, j'ai dû laisser de côté, pour ne pas trop dépasser les limites dans lesquelles je devais me renfermer, presque toute la partie relative à l'histoire de cette ville, ainsi que d'autres détails dans lesquels je vais entrer aujourd'hui. En outre, ce grand ouvrage illustré est nécessairement un peu coûteux, à cause de ses dimensions, du luxe avec lequel il est édité et des magnifiques gravures dont il a été orné avec profusion.

Dans le présent volume, qui sera à la portée d'un beaucoup plus grand nombre de bourses, je me bor-

(1) Chez Challamel aîné, rue Jacob, 5, Paris.

nerai à l'étude succincte de Jérusalem, dont je résumerai d'abord sommairement l'histoire, depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours, et dont je décrirai ensuite l'état actuel. Cette description reproduira, en la modifiant et en l'amplifiant un peu, celle que j'ai donnée dans le premier tome de ma *Terre Sainte ;* elle sera elle-même suivie d'une courte notice sur chacun des principaux établissements religieux que Jérusalem possède.

Avant de livrer cet ouvrage au public, j'ai voulu aller saluer de nouveau cette terre, sacrée entre toutes, que, depuis de longues années déjà, je me suis habitué à regarder comme ma seconde patrie et que j'ai sillonnée à plusieurs reprises dans tous les sens. Cette année-ci, comme, selon toute probabilité, j'allais lui faire mes adieux définitifs, j'ai tenu à être accompagné de ma femme et de mes enfants. Je désirais, en effet, me prosterner une dernière fois avant de mourir avec ce que j'avais de plus cher ici-bas devant le Saint Sépulcre et le Golgotha. Je me proposais, en même temps, de recueillir, chemin faisant, sur les lieux mêmes, quelques documents qui me manquaient sur plusieurs couvents de date toute récente.

Heureux, si le travail que je publie en ce moment, quelque incomplet et imparfait qu'il soit, peut contribuer néanmoins à mieux faire connaître une ville que le monde chrétien tout entier vénérera jusqu'à la fin des siècles, et à laquelle j'adresse en terminant

ces paroles du psalmiste : « Si je t'oublie, Jérusalem, que ma main droite demeure sans mouvement ! Que ma langue desséchée s'attache à mon palais, si je ne me souviens pas de toi ! »

JÉRUSALEM

PREMIÈRE PARTIE

HISTOIRE DE JÉRUSALEM

CHAPITRE PREMIER

NOMS DIVERS QU'A PORTÉS JÉRUSALEM

Jérusalem, en hébreu Yérouchalaïm, en grec Ἱερουσαλήμ et τὰ Ἱεροσόλυμα, en latin Hierusalem, Hierosolyma, Jerusalem et Jerosolyma, s'appela, à l'époque d'Adrien, Ælia Capitolina, nom qui lui fut imposé par cet empereur, appelé Ælius Hadrianus, qui, en la rebâtissant, l'an 135 après Jésus-Christ, y fonda un temple en l'honneur de Jupiter Capitolin. Cette divinité devint ainsi, pour un moment, le dieu tutélaire et le patron de la ville. Les Arabes la désignent ordinairement sous la dénomination de El-Kods (la Sainte) ou de Beit-el-Mokades (la Maison Sainte).

Dans les temps primitifs, sa colline principale, c'est-à-dire Sion, paraît s'être appelée Jébus, en hébreu Yebous, en grec Ἰεβούς, en latin Jebus, la cité des Jébusites, petit peuple qui tirait son origine de Jébus, le troisième fils de Chanaan. (*Genèse*, chap. x, versets 15 et 16).

La plupart des critiques s'accordent à reconnaître dans Jérusalem la ville de Salem, en hébreu Chalem, en grec Σαλήμ, en latin Salem, dont était roi Melchisédech qui bénit Abraham, lorsque ce patriarche revenait de la poursuite de Chodorlahomor.

18. « Or, Melchisédech, roi de Salem, offrant du pain et du vin, parce qu'il était prêtre du Dieu Très-Haut,

19. Bénit Abram, en disant : Qu'Abram soit béni du Dieu Très-Haut, qui a créé le ciel et la terre ! » (*Genèse*, chap. xiv, v. 18-19.)

Je dois faire observer néanmoins que saint Jérôme, dans sa lettre au prêtre Évangélus, combat cette opinion comme il suit : « Salem autem non, ut Josephus et nostri omnes arbitrantur esse, est Jerusalem, nomen ex græco hebraïcoque compositum, quod absurdum esse peregrinæ linguæ mixtura demonstrat, sed oppidum juxta Scythopolim, quod usque hodie appellatur Salem, et ostenditur ibi palatium Melchisedech ex magnitudine ruinarum veteris operis ostendens magnificentiam, de quo in posteriore quoque parte Geneseos scriptum est : venit Jacob in Socoth, id est, in tabernacula, et fecit sibi ibi domos et tentoria, et transivit in Salem, civitatem regionis Sichem, quæ est in terra Chanaan. » (*Epistola ad Evangelum præsbyterum*, § vii.)

« Salem n'est pas, comme le pensent Josèphe et tous les autres, Jérusalem, nom formé d'un mot grec et d'un mot hébraïque, ce qui est absurde, comme le prouve le mélange de deux termes empruntés à des langues étrangères, mais c'est une ville située près de

Scythopolis, qui s'appelle encore aujourd'hui Salem; on y montre le palais de Melchisédech qui, par la splendeur de ses ruines, atteste la magnificence de cette antique construction. Il est question de cette ville dans une partie postérieure de la Genèse : Jacob vint à Socoth, c'est-à-dire, *aux tentes*. Il y éleva pour lui même des maisons et des tentes. De là il passa à Salem, ville du district de Sichem, qui est dans la terre de Chanaan. »

Quant à Josèphe, que réfute ici saint Jérôme, il s'était exprimé de la manière la plus formelle en faveur de l'identité de Jérusalem avec Salem, ce qui prouve que c'était une tradition très répandue parmi les Juifs de son temps, et acceptée par eux sans conteste.

« Le roi de Sodôme, dit-il, marche à la rencontre d'Abram dans un lieu que l'on appelle la Plaine-Royale; c'est là qu'Abram est reçu par Melchisédech, roi de Solyme. Or, ce nom signifie *roi juste*..... Solyme s'appela ensuite Hiérosolyme. » (*Antiquités judaïques*, l. I, ch. x, § 2.)

L'assertion précédente de saint Jérôme est donc très problématique et elle n'a, selon toute apparence, pour fondement que l'existence près de Sichem d'une autre Salem dont j'ai parlé dans mon ouvrage sur la Samarie (1), et qui est la Salem que traversa Jacob en revenant de Mésopotamie, avant d'aller dresser ses tentes près de la ville de Sichem. Cette localité consiste maintenant en un petit village de deux cents habitants. Les maisons en sont très délabrées et plusieurs sont à moitié renversées. Je n'y ai trouvé aucune trace du magnifique palais dont les ruines sont signalées par saint Jérôme et qui aurait appartenu jadis à Melchisédech.

Si l'opinion de Josèphe est légitime, le nom de Salem, qui signifie en hébreu *paix*, *salut*, aurait été le premier

(1) T. Ier, p. 456-457.

nom de Jérusalem, laquelle aurait ensuite pris celui de Jébus, puis celui de Jérusalem.

Quant à l'étymologie de ce dernier nom, elle a donné lieu à de doctes discussions parmi les savants. Les uns, comme Reland, le décomposent ainsi : Yerouch-Chalem (*possession héréditaire de paix*, *héritage de paix*). Les autres, à l'exemple de Gésénius, y voient les deux mots : Yerou-Chalem (*fondation de paix*). D'autres enfin reconnaissent dans Jérusalem deux mots combinés de Jébus et de Salem.

En ce qui concerne la forme de Yerouchalaïm, forme duelle de Yerouchalem, elle s'explique tout naturellement par la division de la ville en haute et basse.

Les Grecs, retrouvant dans le nom de cette cité, hellénisé sous la forme de Ἱεροσόλυμα, les deux mots ἱερός (*saint*) et Σόλυμα (*Solyme*), ont vu là sainte Solyme, et Josèphe a accepté et reproduit cette dérivation et cette interprétation, comme le prouve le passage suivant :

« Le premier fondateur de la ville a été un roi Chananéen, appelé dans sa langue maternelle, *Roi Juste*, et il l'était réellement. Aussi fut-il le premier prêtre de Dieu, et après lui avoir élevé, le premier, un temple, il surnomma la ville Hiérosolyme, de Solyme qu'elle s'appelait auparavant. » (*Guerre des Juifs*, l. VI, ch. x.)

Une pareille explication est, sans doute, spécieuse; mais, ainsi que le remarque saint Jérôme dans le passage cité plus haut de sa lettre au prêtre Évangélus, il n'est pas naturel de faire dériver à la fois du grec et de l'hébreu le nom de Jérusalem, et un semblable mélange de deux langues si différentes est contraire à toute logique. Il faut donc, en dernière analyse, s'en tenir, pour l'étymologie du nom de Jérusalem, à l'une des deux que j'ai proposées tout à l'heure, soit *héritage de paix*, soit *fondation de paix*.

Chose singulière et digne d'être observée, le roi qui commandait dans cette ville, lors de la conquête du

pays par les Israélites à l'époque de Josué, était Adonisédech, nom dont la signification (*maître de la justice*) est la même que celle du mot Melchisédech (*roi de la justice*).

Ce rapprochement de Melchisédech (*roi de la justice*) et de Adonisédech (*maître de la justice*) semble également plaider pour l'identité de Jérusalem avec la ville de Salem, où régnait le premier de ces deux rois, et il est permis, dans le nom de Melchisédech ou dans celui de Adonisédech, de voir un titre héréditaire que portaient les chefs souverains de cette cité. D'ailleurs, dans le psaume LXXVI, nous lisons, si nous consultons le texte hébreu :

2. « Dieu est connu dans la Judée ; sa renommée est grande en Israël.

3. « Son tabernacle est en Salem et son domicile en Sion. »

De ce passage ressort pareillement, à ce qu'il me semble, l'identité de Salem avec Jérusalem, où, sous le règne de David, reposait l'arche sainte, transportée par ce prince dans cette ville, et placée dans un nouveau tabernacle.

Quelques savants ont enfin reconnu dans Jérusalem la ville de Cadytis, mentionnée par Hérodote : « Dans la Phénicie, dit cet historien (l. III, ch. v), jusqu'aux confins de la ville de Cadytis, le pays appartient aux Syriens, appelés Palestiniens. A partir de Cadytis, ville, à ce qu'il me semble, peu inférieure à Sardes, les comptoirs maritimes jusqu'à Iénysus sont sous la domination arabe. »

Précédemment, le même historien (l. II, ch. CLIX) avait dit :

« Néchao, ayant attaqué par terre les Syriens, les vainquit à Magdol, et, après cette bataille, il s'empara de Cadytis, grande ville de Syrie. »

On a cru généralement que, dans ces deux passages, il s'agissait de Jérusalem sous le nom de Cadytis, et

qu'il y avait identité pour le fond entre ce mot et celui de El-Kods, (*la Sainte*), nom que porte encore aujourd'hui Jérusalem et que les géographes arabes du Moyen âge lui donnent souvent. Ce nom de Cadytis ne serait ainsi qu'une altération du nom araméen Kadichtha (*la Sainte*), et il faudrait supposer que déjà, dans l'antiquité, Jérusalem était désignée de la sorte .

Ce rapprochement est, sans doute, assez frappant, et j'inclinerais même volontiers à admettre une pareille conjecture qui a pour elle de la vraisemblance et de graves autorités, n'était une autorité plus grave encore qui m'empêche d'y souscrire, à savoir le texte même d'Hérodote qui semble placer Cadytis sur le bord de la mer et qui assigne à l'Arabie tout le pays, bordé de comptoirs, qui s'étend depuis Cadytis jusqu'à Iénysus : Ἀπὸ δὲ Καδύτιος..... τὰ ἐμπόρια τὰ ἐπὶ θαλάσσης μέχρι Ἰηνύσου πόλιός ἐστι τοῦ Ἀραβίου.

Ce dernier passage ne peut évidemment pas s'appliquer à Jérusalem, qui est à quatorze lieues de la mer. Comment, en outre, considérer comme faisant partie de l'Arabie, à l'époque d'Hérodote, la contrée immédiatement située au sud de cette ville? La Palestine, en effet, s'étendait bien au delà de Jérusalem, vers le midi. Aussi, le docte Reland rejette-t-il cette opinion et en propose-t-il une autre. Pour lui, Cadytis est probablement la ville de Geth. Cette hypothèse d'un érudit aussi perspicace a quelque chose de spécieux ; toutefois, elle peut soulever contre elle plusieurs objections. D'abord, Geth est pareillement assez éloignée de la mer, et ensuite, à aucune époque, surtout à celle d'Hérodote, elle n'a pu être appelée grande ville de Syrie et peu inférieure à Sardes. Pour mon compte, je préfère de beaucoup le sentiment de ceux qui identifient Cadytis avec Gaza, opinion qui me paraît avoir été très bien développée par le docteur Stark. (*Gaza, und die philistaïche Küste*, p. 218 et suivantes.)

CHAPITRE II

ÉPOQUE ANTÉRIEURE A DAVID ET RÈGNE DE CE ROI

L'histoire de Jérusalem est l'histoire même du peuple juif tout entier, et plusieurs volumes suffiraient à peine à en retracer avec quelques détails les principales phases. Dans l'analyse très sommaire que je vais en donner, je me contenterai d'effleurer rapidement les événements les plus remarquables qui se sont accomplis dans l'enceinte de cette cité, afin que le lecteur puisse saisir d'une vue générale l'ensemble de ses destinées et la mieux comprendre elle-même, quand il y pénétrera ensuite avec moi.

La fondation de Jérusalem se perd dans le mystérieux lointain des âges. J'ai déjà dit dans le chapitre précédent que Josèphe attribuait la première origine de cette ville à Melchisédech, roi de Salem, identique elle-même avec Jérusalem.

La Bible, de son côté, nous apprend que ce roi-pontife eut avec Abraham, deux mille ans environ avant Jésus-Christ, l'entrevue célèbre, rapportée par la Genèse (ch. XIV), dans la vallée de Savé ou vallée du Roi. Ailleurs, dans le deuxième livre des *Rois* (ch. XVIII, v. 18), cette même vallée du Roi est signalée comme celle où, plus tard, Absalom s'érigea, de son vivant, un cippe funéraire. Or, cette vallée étant identique avec celle du Cédron ou de Josaphat, tout porte à croire que la Salem de Melchisédech n'est autre chose que la ville qui s'appela ensuite Jérusalem. Telle est l'opinion

formelle de Josèphe, qui déclare que Melchisédech fut le premier fondateur de cette ville.

Depuis l'époque de Melchisédech ou d'Abraham jusqu'à celle de Josué, le silence se fait pendant plusieurs siècles sur la cité de Salem, c'est-à-dire sur Jérusalem.

Lorsque Josué envahit et commença à conquérir la Terre Promise, Adonisédech était roi de Jérusalem. Il se ligua avec quatre autres petits souverains du voisinage pour marcher contre Gabaon, qui s'était soumis aux Israélites. Ces rois étaient ceux de Hébron, Yarmouth, Lachis et Eglon. Les Gabaonites ayant averti Josué du danger qui les menaçait, celui-ci monta de Guilgal, où il avait établi son camp, non loin de Jéricho, pour marcher à leur secours, et ayant défait les cinq princes coalisés qui avaient commencé le siège de Gabaon, il les poursuivit jusqu'à Azékah et Makkédah, puis il les fit mettre à mort, après les avoir tirés de la caverne où ils s'étaient réfugiés dans cette dernière ville.

Peu de temps après la mort de Josué, qui arriva vers l'an 1434 avant J.-C., la tribu de Juda attaqua Jérusalem, la prit, en fit périr les habitants par le glaive, et la livra tout entière à l'incendie. (*Juges*, ch. I, v. 8.)

Josèphe, en nous racontant le même fait, nous apprend que les enfants de Juda ne purent s'emparer que de la ville basse, la conquête de la ville haute leur offrant trop de difficultés, à cause de sa position naturelle et de la force de ses remparts (*Antiquités judaïques*, l. V, ch. II, § 2.)

De ce passage, il résulte que, dès les temps les plus anciens, Jérusalem se trouvait divisée en deux parties, la ville haute et la ville basse; ce qui explique, comme je l'ai déjà dit, la forme duelle de son nom en hébreu (Yérouchalaïm).

Un peu plus tard, les Benjamites ne réussirent pas plus que leurs frères de Juda à en expulser les Jébusi-

tes, ainsi que l'atteste un autre passage du même chapitre du livre des *Juges* (ch. I, v. 21).

Il est à croire que les habitants de la ville supérieure avaient rebâti la ville basse, incendiée auparavant par la tribu de Juda. En effet, dans le chapitre XIX de ce même livre, nous voyons que le lévite, si tristement célèbre, de la tribu d'Éphraïm, en s'en retournant de Bethléhem de Juda, où il était allé chercher sa femme dans la maison de son beau-père, et passant auprès de Jébus, vers le déclin du jour, ne voulut pas céder aux conseils de son serviteur qui l'engageait à y demeurer la nuit.

« Je n'entrerai pas, dit-il, dans une ville d'une nation étrangère, qui n'appartient pas aux fils d'Israël, mais je pousserai jusqu'à Gabaon. »

Il est, par conséquent, permis de supposer que non seulement la ville haute, mais encore la ville basse, étaient alors au pouvoir des Jébusites, car autrement le lévite aurait pu chercher un asile dans cette dernière, et il n'aurait pas pu dire qu'elle appartenait à un peuple étranger.

Les Jébusites restèrent ainsi en possession de Jérusalem pendant tout le temps de la domination des juges et durant le règne entier de Saül ; mais après la mort de ce prince, quand David fut lui-même devenu maître de tout Israël, il songea à s'emparer de Jérusalem et à y établir le siège de son royaume.

Nous lisons à ce sujet, dans le deuxième livre des *Rois* (ch. V) :

6. « Le roi, accompagné de tous ceux qui étaient avec lui, marcha vers Jérusalem contre les Jébusites qui y habitaient. Les assiégés dirent à David : Vous n'entrerez point ici, que vous n'en ayez chassé les aveugles et les boiteux, comme pour lui dire qu'il n'y entrerait jamais.

7. « Néanmoins, David prit la forteresse de Sion, c'est la Cité de David. »

En nous transmettant le récit de ce même événement,

Josèphe rapporte que David s'empara assez facilement de la ville basse, mais qu'il eut beaucoup de peine à emporter de force la ville haute :

« Les Jébusites, dit-il, qui habitaient Jérusalem et qui, eux aussi, appartenaient à la race chananéenne, fermèrent leurs portes et, pour se moquer du roi, ils placèrent sur leurs remparts les aveugles, les boiteux et les mutilés de toutes sortes, répétant que les infirmes suffiraient pour l'empêcher d'entrer. Or, ils parlaient ainsi par mépris et en se reposant sur la puissance de leurs murs d'enceinte. Enflammé de colère, David commença le siège de la place et, après avoir déployé beaucoup d'ardeur et d'activité, sachant que la conquête de cette ville manifesterait immédiatement sa force et frapperait de terreur tous ceux qui, à l'exemple des Jébusites, oseraient faire éclater des sentiments hostiles, il s'empara de la ville basse. Comme la citadelle tenait encore, il résolut, par la promesse d'honneurs et de récompenses, d'exciter davantage la valeur de ses soldats, et il annonça qu'il donnerait le commandement de l'armée entière à celui qui parviendrait, en franchissant les vallées et les précipices, à gagner les remparts de la citadelle. Tous, alors, à l'envi, rivalisèrent d'ardeur pour monter à l'assaut et ne reculèrent devant aucun obstacle, dans l'espérance de parvenir au commandement suprême. Joab, fils de Sarvia, prévint tous les autres et, ayant atteint le sommet de la citadelle, il réclama à grands cris le commandement de l'armée.

« ... David, ayant chassé les Jébusites de la citadelle, rebâtit Jérusalem, l'appela la Ville de David et en fit constamment sa capitale... Il enferma dans une enceinte la ville basse, y rattacha la citadelle et n'en fit qu'une même cité qu'il environna de remparts et dont la garde fut confiée à Joab. » (*Antiquités Judaïques*, l. VII, ch. III, § 2.)

Josèphe ajoute que cinq cent quinze années s'étaient écoulées depuis l'entrée des Hébreux dans la Terre

Promise et que pendant tout ce temps les Jébusites s'étaient maintenus indépendants à Jérusalem.

Remarquons ici une petite différence entre les indications de la Bible et celles de Josèphe. Dans la Bible, il est dit que David appela la forteresse Ville de David; Josèphe, au contraire, élargit cette dénomination de Ville de David, en l'appliquant à la cité entière.

Cet événement arriva l'an 1046 avant l'époque chrétienne; d'autres donnent pour date 1049.

Une fois devenu maître de Jérusalem, David se construisit un palais sur le mont Sion, avec l'aide des ouvriers que lui avait envoyés Hiram, roi de Tyr, qui lui avait fait présent également de bois de cèdre.

Sur cette même colline, il dressa ensuite un nouveau tabernacle, l'ancien étant demeuré à Gabaon; puis il songea aussitôt à y faire transporter et déposer l'arche d'alliance qui se trouvait alors dans la maison d'Obed-Edom, située dans un village voisin. L'arrivée de l'arche d'alliance à Jérusalem fut célébrée avec une pompe extraordinaire au milieu des cris de joie et d'allégresse du peuple tout entier et aux sons de divers instruments de musique. Elle fut placée dans le tabernacle qui lui avait été préparé, et on offrit au Seigneur des holocaustes et des hosties pacifiques.

David conçut bientôt après le projet d'ériger un temple à Jéhovah; mais il fut arrêté dans l'exécution de ce dessein par le prophète Nathan, qui lui annonça, au nom du Seigneur, que cette gloire était réservée à l'un de ses fils.

L'an 1035 avant J.-C., David était à Jérusalem pendant que Joab, général de ses armées, poursuivait le long siège de Rabbah, lorsque, séduit par la beauté de Bethsabée, femme d'Urie, il entretint avec elle un commerce coupable et joignit à cette première faute le meurtre de ce brave guerrier, en ordonnant à Joab, par un message secret, d'exposer Urie à la tête d'un détachement au plus fort de la mêlée et de l'y laisser périr

sans secours. On sait par quel touchant apologue le prophète Nathan sut alors reprocher à David ce double crime et lui prédire la mort de l'enfant qui devait être le fruit de son adultère. Ému par les remontrances énergiques de l'homme de Dieu et touché de repentir, le roi pleura amèrement ses iniquités, et c'est dans cette circonstance solennelle qu'il composa sa belle prière par laquelle il implorait la miséricorde divine. (Psaume L.)

Conformément à la parole du prophète, l'enfant né de Bethsabée tomba bientôt malade et mourut. David eut ensuite d'elle un autre fils qu'il appela Salomon. (1033 avant J.-C.)

Rabbah tenait encore. Comme cette ville était sur le point de se rendre, Joab envoya des messagers à David pour l'engager à venir en personne avec le reste de ses troupes, afin d'avoir lui-même la gloire d'emporter cette place. David quitta donc Jérusalem pour se diriger vers Rabbah, qui finit par succomber et dont les habitants furent traités avec la plus grande cruauté, conformément aux mœurs barbares de ces temps et de ces contrées. Les autres villes des Ammonites furent de même impitoyablement détruites.

L'an 1024 avant J.-C., Absalom, fils de David et de Maacha, princesse de Gessur, s'étant révolté contre son père, David s'enfuit de Jérusalem, suivi par tous ceux qui lui étaient restés fidèles et par les prêtres Sadoc et Abiathar, qui accompagnaient l'arche sainte ; mais le roi engagea ceux-ci à rentrer dans la capitale pour le mettre au courant des événements, au moyen de leurs deux fils qui devaient rester cachés près de la ville.

L'écrivain sacré nous le représente gravissant en pleurant, au delà du torrent de Cédron, les pentes de la montagne des Oliviers, pour se réfugier dans le désert.

Absalom, d'après les conseils d'Architophel, commença, en entrant à Jérusalem, par violer ouvertement le harem royal, afin de rompre d'une manière plus

éclatante encore avec la cause de son père ; puis il le poursuivit lui-même jusque dans le pays de Galaad. Une bataille s'engagea dans la forêt d'Éphraïm entre les troupes de David et celles de son fils, et celui-ci, malgré les instantes recommandations du vieux roi, irrité comme souverain, mais toujours prêt à pardonner comme père, fut tué par Joab et enseveli au milieu de la forêt sous un énorme monceau de pierres. Il ne jouit point ainsi de la triste consolation de reposer, après sa mort, dans le monument funèbre qu'il s'était fait ériger par avance dans la vallée du Roi, à deux stades de Jérusalem.

La défaite et la mort d'Absalom permirent à David de quitter Mahnaïm, où il s'était réfugié, et de repasser le Jourdain pour regagner sa capitale, qui s'empressa de lui ouvrir ses portes. Très affligé de sa victoire, qui lui avait coûté la vie de son fils rebelle, auquel, malgré l'indignité de sa conduite, il était profondément attaché, il eut encore à soutenir plusieurs guerres avec les Philistins, après que Joab eut réprimé la révolte de Séba, puis il s'occupa de l'organisation intérieure de ses États.

L'an 1017 avant J.-C., il conçut malheureusement, dans une pensée d'orgueil, le funeste dessein de faire opérer le dénombrement de tout son peuple, opération dont il confia le soin à Joab, qui chercha vainement à l'en détourner. C'est alors que le prophète Gad vint, au nom du Seigneur, lui offrir le choix entre trois maux : soit la famine pendant sept ans, soit la fuite devant ses ennemis pendant trois mois, soit la peste pendant trois jours. David ayant choisi ce dernier fléau, la peste se déchaîna aussitôt sur ses États et dévora 70.000 de ses sujets depuis Dan jusqu'à Bersabée. Déjà l'ange exterminateur étendait sa main contre Jérusalem pour la frapper, lorsque Dieu l'arrêta, ému de pitié à cause des misères de son peuple. Pour remercier le Seigneur de la cessation du fléau, David acheta l'aire d'Ornan, le

Jébusite, près de laquelle le Très-Haut avait retenu le bras de l'Ange, et, y ayant dressé un autel, il y offrit des holocaustes et des hosties pacifiques.

Deux ans plus tard, Adonias, l'aîné des fils de David après Absalom, qui avait succombé sous la lance de Joab, voulut se faire proclamer roi du vivant de son père et invita à un grand repas, près de la pierre de Zoéleth, non loin de la fontaine de Rogel, ses divers frères, à l'exception de Salomon. Le grand-prêtre Abiathar et Joab favorisaient ses projets et son parti; mais le grand-prêtre Sadoc, le prophète Nathan et Banaïas, fils de Joïada, secondaient celui de Salomon. Bethsabée, d'après les conseils de Nathan, alla aussitôt trouver David pour l'informer de ce qui se passait et obtenir de sa bouche le renouvellement de la promesse formelle qu'il lui avait faite de laisser le trône à Salomon son fils. Conformément aux ordres du roi, Sadoc, Nathan et Banaïas descendent dans la vallée de Gihon, où ils conduisent Salomon qui y est sacré roi, oint de l'huile sainte et ensuite ramené dans le palais de David, aux acclamations de la foule. Informé de ce couronnement inattendu, Adonias s'effraye; ses partisans l'abandonnent, et il s'empresse d'aller embrasser les cornes de l'autel sur le mont Sion, et de se mettre ainsi à l'abri de la vengeance de Salomon derrière le tabernacle du Seigneur.

Si nous consultons maintenant le passage correspondant de Josèphe, relatif à ce même événement, nous lisons ce qui suit :

« Adonias, ayant préparé un festin en dehors de la ville, près de la source qui se trouve dans le jardin royal, y convoqua tous ses frères à l'exception de Salomon. » (*Antiquités judaïques*, l. VII, ch. XIV, § 4.)

Dans la Bible, cette source est appelée Rogel et elle avoisinait la pierre Zoéleth. Quant à l'endroit où David ordonna de sacrer Salomon pour son héritier, Josèphe le désigne ainsi :

« David, ayant convoqué autour de lui Sadoc, le grand-prêtre, Banaïas et le chef de ses satellites, leur commanda de prendre avec eux Nathan, le prophète, et tous les gardes de sa cour, de faire monter ensuite Salomon sur la mule royale et de le conduire, en dehors de la ville, vers la source appelée Gihon. » (*Antiquités judaïques*, l. VII, ch. XIV, § 5.)

La Bible parle seulement de la vallée de Gihon et n'y mentionne aucune source, ce qui ne veut pas dire qu'il n'y en eût point.

L'année suivante, 1015 avant J.-C., David, se sentant sur le point de mourir, fit appeler Salomon et lui donna ses recommandations suprêmes, puis il s'endormit, dit la Bible, avec ses pères et fut enseveli dans la Cité de David. (*Rois*, l. III, ch. XI, v. 10.)

Avant de rendre le dernier soupir, il avait montré à Salomon le plan du temple, tel que l'inspiration divine le lui avait révélé, avec toutes ses dépendances et dans ses moindres détails.

CHAPITRE III

SALOMON

Le règne de Salomon, de 1015 à 975 avant J.-C., fut l'époque la plus brillante et la plus fortunée de la nation juive. Celui de David avait été troublé par des guerres continuelles ; mais sous Salomon, chacun, selon la poétique expression de l'Écriture Sainte, put se reposer en paix, pendant quarante ans, sous sa vigne et sous son figuier.

Je n'ai point ici à raconter en détails ce règne fameux qui a laissé une si longue trace dans la mémoire des hommes, surtout en Orient. Jamais roi ne poussa plus loin la sagesse, la science, la fermeté. Son esprit universel embrassait, dit l'écrivain sacré, tout l'ensemble des connaissances humaines, depuis le cèdre de Liban jusqu'à l'hysope qui croit le long des murailles. Jamais roi aussi, vers la fin de sa vie, ne se laissa plus corrompre par l'amour des femmes, passion qui a perdu tant d'autres rois. C'est pourquoi, après avoir obtenu dans sa jeunesse le don d'une sagesse plus qu'humaine, tomba-t-il ensuite de chute en chute. et lui, le fondateur du temple consacré à Jéhovah, c'est-à-dire au Dieu unique et seul véritable, il éleva, pour plaire aux femmes idolâtres qui remplissaient son harem, des autels et des sanctuaires à Astarté, déesse des Sidoniens, à Moloch, dieu d'Ammon, et à Chamos, idole des Moabites.

Sans parler de la visite de la reine de Saba qui, du

fond de l'Arabie, arriva pour contempler dans ce souverain le type même de la sagesse personnifiée et en même temps l'image la plus vive de la splendeur royale ; sans mentionner la flotte qu'il fit construire à Asiongaber et qui, de concert avec celle de Hiram, roi de Tyr, lui rapportait d'Ophir et de Tarsis de l'or, de l'argent, de l'encens et une foule d'objets rares et précieux ; sans citer, non plus, les villes qu'il répara, qu'il embellit ou qu'il fonda, comme, par exemple, Tadmor ou Palmyre, dans le désert, je me bornerai, pour m'en tenir uniquement à ce qui concerne d'une manière plus spéciale l'histoire de Jérusalem, à rappeler qu'ayant les mains pures de sang humain il fut jugé digne par Dieu d'élever en son honneur un temple dont son père lui avait montré le plan et avait préparé de longue date les matériaux en bois et en pierres taillées.

L'an 1012 avant J.-C., il s'adressa pour cela à Hiram, roi de Tyr, le même souverain ou le fils de celui avec lequel son père avait noué des rapports d'alliance ou d'amitié, et il lui écrivit pour lui demander des ouvriers capables, ainsi que des bois de cèdre et de cyprès. Puis il commença à bâtir ce monument et à préparer d'abord le mont Moriah à en recevoir les fondations. Il se mit à l'œuvre le second mois de la quatrième année de son règne, et la onzième année, après plus de sept ans de travaux continuels, il acheva cet édifice qui passait pour l'une des merveilles du monde. J'en dirai quelques mots plus tard, quand je décrirai le mont Moriah.

L'an 1003 avant J.-C., il fit la dédicace de ce temple avec une pompe et une magnificence extraordinaires. Il convoqua à cette imposante cérémonie tous les anciens d'Israël, tous les princes de tribus, tous les chefs de familles et, comme la fête des Tabernacles tomba à la même époque, une foule immense accourut à Jérusalem de tous les points de la Palestine, afin d'être témoin d'un pareil spectacle. Jamais rien de si splendide ne s'était vu sous le soleil. L'arche d'alliance, qui avait été

déposée sur le mont Sion, dans un tabernacle provisoire, fut transportée par la main des prêtres dans le Saint des Saints, c'est-à-dire dans la partie la plus inviolable du temple. Quand les prêtres l'eurent placée sous l'aile des chérubins, une nuée épaisse et mystérieuse remplit le temple; puis Salomon, du haut d'une estrade, adressa au Seigneur devant tout le peuple une magnifique prière que les Livres Saints nous ont conservée. Les fêtes durèrent quatorze jours, et l'autel des holocaustes ne cessa point de recevoir de nouvelles victimes. 22.000 bœufs et 128,000 brebis y furent immolés. Après qu'il eut élevé au Seigneur le temple qui devait être le lien religieux et politique de la nation, Salomon se bâtit à lui-même un palais superbe, dont la construction ne dura pas moins de treize années et qui réunissait intérieurement tout ce que l'art oriental de cette époque avait pu rassembler de plus rare et de plus précieux. Jusque-là, il avait habité probablement le palais plus simple et moins luxueux qui avait été la résidence du roi David, dans la citadelle de Sion. A son palais, il en ajouta un autre attenant et qui était réservé à sa principale femme, la fille du roi d'Égypte. D'immenses écuries contenaient les milliers de chevaux qu'il entretenait. Mais de si grands travaux coûtèrent des sommes énormes; aussi, lisons-nous dans la Bible (*Rois*, l. III, ch. IX) : 15. « La raison qu'eut le roi Salomon de mettre un tribut sur son peuple fut la grande dépense qu'il dut faire pour la maison du Seigneur et la sienne, ainsi que pour bâtir Mello, les murailles de Jérusalem, Héser, Mageddo et Gazer.

16. « Le roi d'Égypte était venu prendre Gazer et l'avait brûlée; il avait défait les Chananéens, qui habitaient dans cette ville, et il l'avait donnée comme dot à sa fille que Salomon avait épousée.

17. « Salomon rebâtit donc Gazer et la basse Béthoron,

18. « Baalah et Palmyre, dans le désert.

19. « Il fortifia aussi tous les bourgs qui lui appartenaient et qui n'avaient pas de murailles. »

Dans le même livre des *Rois* (ch. xi), il est dit, au verset 27, que l'une des causes de la révolte du peuple contre Salomon fut les grands travaux qu'il entreprit à Mello pour combler le profond ravin de la Cité de David.

Cet endroit est appelé dans la Vulgate « Mello » et dans le texte hébreu, avec l'article ha-Millo, mot qui, d'après plusieurs orientalistes, viendrait d'un verbe hébraïque signifiant *remplir*, *combler*.

Il est permis de le chercher quelque part dans la vallée du Tyropœon, au pied du mont Sion, et on est tenté de le reconnaître là où s'élèvent le Mekhemeh actuel et la chaussée antique, plusieurs fois renouvelée, qui mettait en communication les pentes nord-est du mont Sion avec le mont Moriah.

Relativement aux murs de Jérusalem, Josèphe s'exprime ainsi :

« Salomon rendit les murs de Jérusalem beaucoup plus étendus et plus forts qu'ils n'étaient auparavant.» (*Antiquités judaïques*, l. III, ch. II, § 1.)

Ailleurs (*Antiquités judaïques*, l. VIII, ch. VI, § 1), le même historien rapporte que Salomon environna de puissantes tours les murs de la ville.

« Le roi, dit-il, voyant que les murs de Jérusalem manquaient de tours et d'autres choses nécessaires à leur sûreté..... entreprit ces adjonctions et éleva plus haut les remparts, en les flanquant de tours considérables. »

Pour satisfaire aux énormes dépenses que nécessitaient tou ces travaux et le luxe inouï de sa cour, il pressurait son peuple d'impôts et de corvées. A la fin, un prophète, se rendant l'écho à la fois et de la colère divine et de l'indignation sourde du peuple, osa se présenter devant Salomon et lui annoncer que, puisqu'il n'avait point gardé l'alliance qu'il avait contractée

avec l'Éternel, en se livrant publiquement à l'idolâtrie pour complaire à ses femmes, son royaume serait divisé après sa mort, et que la plus grande partie en serait donné à l'un de ses serviteurs. Jéroboam, de la tribu d'Éphraïm, fut alors désigné personnellement et allégoriquement par le prophète Ahias de Siloh, comme devant hériter de dix tribus parmi les douze dont se composait le royaume entier. S'apercevant qu'il avait excité la défiance du monarque, il se réfugia en Égypte, auprès de la cour de Sésac.

Vers le sud de ses États, Salomon était inquiété par le prince iduméen Hadad, qui cherchait à reconquérir le royaume que David avait enlevé à son père. En même temps, vers le nord, il voyait ses frontières infestées par Rézon, qui s'était emparé de Damas.

Salomon, néanmoins, put s'éteindre en paix, après un règne de quarante ans, et il fut enseveli dans la Cité de David.

CHAPITRE IV

ROBOAM. — ABIAM. — ASA. — JOSAPHAT

Une fois Salomon disparu de la scène et couché dans son cercueil sur le mont Sion, dix tribus se séparèrent de Roboam, son fils, prince altier et sottement orgueilleux, et se donnèrent à Jéroboam, fils de Nabat, selon la prophétie d'Ahias le Silonite. Les tribus de Juda et de Benjamin restèrent seules fidèles à la maison de David.

La cinquième année du règne de Roboam (970 avant J.-C.), Sésac, roi d'Égypte, monta à Jérusalem pour punir l'infidélité du peuple et du roi qui mêlaient au culte du Très-Haut celui des idoles, et les abominations des adorateurs d'Astarté.

Le roi d'Égypte enleva les trésors de la maison du Seigneur et ceux de la maison du roi, et pilla tout. Il prit aussi les boucliers d'or que Salomon avait fait faire, en la place desquels Roboam en fit fabriquer d'airain.

Après un règne de dix-sept ans, Roboam, dit le texte sacré, s'endormit avec ses pères et fut enseveli dans la Cité de David.

Abiam, son fils (958 à 955 avant J.-C.), imite les crimes de son père et, après un règne de trois ans, pendant lesquels, de même que Roboam, il a des luttes presque continuelles à soutenir avec Jéroboam, il rejoint ses aïeux dans les sépulcres royaux de la Cité de David.

Asa, son fils, qui règne quarante et un ans (de 955 à

914 avant J.-C.), au lieu d'imiter son père et son aïeul, reproduit les vertus et la piété de David.

Sous son règne, l'an 940 avant J.-C., une innombrable armée d'Éthiopiens, commandée par Zara, envahit la Judée. Asa marcha courageusement au devant d'elle et extermina ces hordes dévastatrices dans la vallée de Zéphatha, près de Marésa, puis il rentra triomphalement dans Jérusalem avec un immense butin. Il restaura alors le grand autel qui était devant le vestibule du temple, et rassembla tous ses sujets de la tribu de Juda et de celle de Benjamin, auxquels se mêlèrent des Israélites des tribus d'Éphraïm, de Manassé et de Siméon, et, l'an 15 de son règne, de nombreuses victimes furent immolées par eux sur l'autel des holocaustes.

Mais bientôt Baasa, roi d'Israël (939 avant J.-C.), vint en Judée et y fortifia Rama, afin que nul du royaume d'Asa ne pût sûrement ni entrer, ni sortir. Alors, Asa prit l'or et l'argent qui étaient dans les trésors de la maison du Seigneur et dans ceux de son palais, et les envoya à Ben-Hadad, roi de Syrie, qui demeurait à Damas, pour qu'il rompît l'alliance qu'il avait contractée avec Baasa et qu'il l'obligeât, en l'attaquant lui-même, de voler à la défense de ses propres États.

Ben-Hadad n'eut pas plus tôt reçu ces présents et ce message, qu'il se hâta de faire envahir par ses généraux le royaume de Baasa, ce qui força ce prince de cesser de fortifier Rama.

Le prophète Hanani osa, dans cette circonstance, adresser des reproches au roi Asa pour avoir fait alliance avec un païen contre le royaume d'Israël et lui avoir livré le trésor sacré, plutôt que d'avoir recouru à l'appui du Seigneur. Irrité de ces remontrances, Asa fit mettre le prophète en prison.

La trente-neuvième année de son règne, il fut attaqué d'une grave maladie, et, deux ans après, on l'en-

sevelit dans le sépulcre qu'il s'était fait creuser auprès de ses pères, et on brûla sur son corps des parfums précieux.

Josaphat (de 914 à 889 avant J.-C.) était fils d'Asa et d'Azouba ; son règne dura vingt-cinq ans, et il hérita de la piété de son père. Son seul tort fut de s'allier avec Achab, roi d'Israël, qui donna en mariage à son fils Joram sa fille Athalie, digne fille, par son impiété et par ses crimes, de la cruelle Jézabel, et l'engagea à l'accompagner au siège de Ramoth-Galaad. Quatre cents faux prophètes promettent à Achab un heureux succès. Michée seul est d'un autre avis, et, pour ce motif, est jeté en prison. L'événement ne justifie que trop les prédictions du prophète de Dieu. Achab, malgré son déguisement est percé par une flèche tirée au hasard et meurt sur le champ de bataille, sous les murs mêmes de Ramoth-Galaad. Josaphat est poursuivi avec acharnement par les Syriens qui, le voyant revêtu d'un costume royal, s'imaginent que c'est Achab ; mais ensuite ils tournent bride ailleurs, quand ils s'aperçoivent de leur erreur. Josaphat peut rentrer sain et sauf à Jérusalem ; mais le prophète Jéhu, fils de Hanani, lui adresse de justes reproches pour avoir fait alliance avec un prince impie, et lui annonce que le Seigneur néanmoins l'épargnera par égard pour ses bonnes œuvres. Réinstallé dans sa capitale, Josaphat s'efforce d'y faire fleurir la paix, l'ordre, et la justice, ainsi que dans toutes les villes de ses États. Il établit à Jérusalem un tribunal suprême composé de prêtres, de lévites et de chefs de familles. Cette cour devait décider en dernière instance tous les cas difficiles, tant pour les affaires purement religieuses que pour celles qui étaient administratives et civiles. Ses relations avec Ochosias, roi d'Israël, et successeur d'Achab, furent amicales, et il recommença, en dépit des remontrances des prophètes, à renouer avec le fils les rapports qu'il avait eus avec le père. Il convint avec lui qu'ils équiperaient en-

semble une flotte et ils construisirent des vaisseaux à Asiongaber ; mais Eliézer annonça à Josaphat que Dieu renverserait ses desseins, parce qu'il avait fait alliance avec Ochosias et qu'il briserait ses vaisseaux : ce qui arriva, en effet.

Joram, frère d'Ochosias, lui succède sur le trône d'Israël et forme immédiatement le projet de punir les Moabites qui, depuis la mort d'Achab, avaient refusé de payer le tribut auquel ils avaient été assujettis par ce prince.

Josaphat, dont les alliances avec les rois d'Israël lui avaient toujours été funestes, consent, cette fois encore, à prêter à Joram son concours pour cette expédition. Mésa, roi des Moabites, est vaincu ; néanmoins, ni lui ni son peuple ne furent point domptés par ce désastre ; car, bientôt après, nous les voyons s'unir aux Ammonites et aux tribus iduméennes du mont Séïr et envahir le pays de Juda, pour se venger de l'appui que Josaphat avait prêté au roi d'Israël. Josaphat se met en prière avec tout son peuple, afin de conjurer la catastrophe qui le menace ; puis il s'avance au-devant de l'ennemi, en faisant précéder ses troupes par des lévites qui chantent les louanges du Seigneur. Dieu tourne alors les desseins des ennemis contre eux-mêmes, et, sous l'empire d'une fureur aveugle, ils s'entretuent mutuellement. Josaphat, après avoir recueilli un immense butin dans la vallée dite Emek-Barakah (vallée de la Bénédiction), rentre à Jérusalem au son des harpes, des guitares et des trompettes.

Quelque temps après ce grand triomphe, dû uniquement à la protection divine, ce prince s'endormit en paix avec ses pères, et il fut enseveli avec eux dans la Cité de David.

CHAPITRE V

JORAM. — OCHOSIAS. — ATHALIE. — JOAS. — AMASIAS

Joram (de 889 à 885 avant J.-C.), poussé, sans doute, par Athalie, sa femme, inaugure son règne par le massacre de ses six frères et de quelques-uns des principaux d'Israël. Il élève des autels aux faux dieux et rétablit à Jérusalem l'idolâtrie que son père s'était efforcé d'extirper; mais la punition divine suit de près ses crimes et son impiété. Les Iduméens se rendent indépendants. Il marche contre eux et n'obtient que des succès temporaires. Bientôt les Arabes et les Philistins pénètrent, à leur tour, dans la terre de Juda, pillent le trésor du roi, emmènent ses femmes et ses fils, à l'exception d'Ochosias qui seul échappe; puis il est frappé d'une maladie incurable d'entrailles. Après deux ans d'horribles souffrances, il succombe à son mal et il est enterré dans la Cité de David, mais non dans le sépulcre de ses ancêtres.

Ochosias (de 885 à 884 avant J.-C.) succède à son père Joram et à son impiété. D'après les conseils pernicieux de sa mère Athalie, fille d'Achab et de Jézabel, il prend part, avec son oncle maternel Joram, roi d'Israël, à une expédition contre Ramoth-Galaad. Cette ville capitule, subjuguée par leurs efforts réunis; mais Joram, gravement blessé, se retire à Jezraël, pour s'y faire soigner de ses blessures. Là, il est tué par Jéhu, prédestiné à l'extermination complète de la maison d'Achab. Ochosias, qui était venu à Jezraël pour voir

son oncle blessé, est lui-même atteint d'une flèche par Jéhu, près de Jéblaam, et va mourir à Mageddo, d'où son corps est ramené à Jérusalem pour y être enterré dans la Cité de David, et dans le sépulcre de ses pères.

Athalie (de 884 à 878 avant J.-C.) usurpe le trône, après la mort de son fils Ochosias, et pour régner seule et en souveraine absolue sur Juda, elle n'hésite pas à exterminer la race de David, en égorgeant ses propres petits-fils, les enfants mêmes de son fils Ochosias. Mais Joas, âgé d'un an, est soustrait à sa haine et au massacre de ses autres frères par Josabeth, sœur d'Ochosias, fille de Joram, mais d'une autre mère qu'Athalie, et épouse du grand-prêtre Joïada.

L'enfant ayant été dérobé à la vengeance de son aïeule est caché et élevé furtivement dans l'un des appartements du temple. Quand il a atteint l'âge de sept ans, Joïada, qui avait préparé les voies à la restauration de la royauté légitime, procède publiquement à son couronnement, après avoir fait garder toutes les issues du temple. Joas est donc proclamé roi solennellement, et tous les parvis retentissent du bruit des trompettes et des applaudissements du peuple, qui salue, dans la personne de ce jeune enfant sauvé comme par miracle, le rejeton de ses anciens rois. Athalie entend de son palais ces cris de joie, ces applaudissements et le fracas des trompettes. Elle accourt aussitôt dans le temple; mais, à la vue de Joas, ceint de la couronne royale et entouré de gardes armés, elle s'enfuit épouvantée. Joïada ordonne de la faire sortir du temple par la porte dite des Chevaux, et de la mettre à mort.

En même temps, le sanctuaire de Baal, qu'Athalie avait reconstruit, est anéanti, et Mathan, prêtre de cette divinité, est tué près de son autel, pendant que Joas est conduit triomphalement au palais de ses ancêtres.

Joas (de 878 à 838 avant J.-C.) se montra, pendant les premières années de son règne, docile aux avis de Joïada qui gouvernait, en réalité, sous son nom.

L'an 855 avant J.-C., il conçut le projet de restaurer le temple du Seigneur, et il employa aux réparations de cet édifice sacré l'argent qui provenait des dons volontaires de la piété de ses sujets. Joïada vécut jusqu'à une extrême vieillesse et, étant plein de jours, il mourut à l'âge de cent trente ans. A cause des grands services qu'il avait rendus, on l'ensevelit avec les rois, dans la Cité de David. Après la mort de ce vénérable pontife, le peuple de Juda et Joas, son roi, s'abandonnèrent à l'idolâtrie. L'esprit du Seigneur remplit alors le grand-prêtre Zacharie, fils de Joïada, et il osa reprocher aux enfants de Juda leur infidélité; mais, par l'ordre du roi, il fut lapidé devant le vestibule du temple, appelant sur ses meurtriers la vengeance divine. Elle ne se fit point attendre; car, quelques mois après l'accomplissement de ce crime, l'armée de Syrie attaqua la Judée, et Joas, pour se sauver des mains de Hazaël, roi de Damas, lui envoya tout ce qu'il put trouver dans les trésors du temple et du palais. Bientôt, ses officiers se révoltèrent contre lui et le tuèrent dans son palais de Mello, à la descente de Sella. Ce palais occupait, sans doute, les dernières pentes orientales du mont Sion, non loin du temple.

Après sa mort, Joas fut enseveli avec ses pères dans la Cité de David, mais non dans le tombeau des rois.

Amasias (de 838 à 809 avant J.-C.) avait vingt-cinq ans, lorsqu'il commença à régner. Dès qu'il fut affermi sur le trône, il punit de mort les meurtriers de son père, entreprit une expédition contre les Iduméens, les défit dans la vallée des Salines et s'empara de Sella, leur capitale. Chose surprenante et qui montre l'extrême penchant des Hébreux pour l'idolâtrie, après avoir vaincu les Iduméens, Amasias offrit de l'encens à leurs dieux. Cette action irrita le Seigneur contre ce prince et il lui envoya un prophète pour lui dire :

« Pourquoi avez-vous adoré des dieux qui n'ont pu délivrer leur peuple de mes mains? »

— « Est-ce à toi, répondit Amasias au prophète, à donner des conseils au roi? Tais-toi, de peur qu'il ne t'en coûte la vie. »

Peu de temps après, Amasias conçut le fatal projet de provoquer au combat le roi d'Israël, Joas, fils de Joachaz, fils lui-même de Jéhu, qui venait de remporter des avantages sur les Syriens. Joas marcha contre Amasias qu'il rencontra campé avec ses troupes à Bethsamès de Juda. L'armée de Juda fut complètement mise en déroute, et Amasias, tombé entre les mains du vainqueur, fut ramené par lui à Jérusalem. Cette ville ouvrit ses portes à Joas qui menaçait, en cas de refus, de mettre à mort son roi sous les murs mêmes de la place.

Nous lisons, à ce sujet, dans les *Paralipomènes* (l. II, ch. xxv, v. 23), que le vainqueur fit abattre, dans cette circonstance, quatre cents coudées des murailles de la ville, depuis la porte d'Éphraïm jusqu'à celle de l'Angle. La porte d'Éphraïm signalée ici ne peut être identifiée, comme on l'a fait quelquefois, avec la porte actuelle de Damas; car cette dernière porte en a remplacé une autre qui appartenait à la troisième enceinte, laquelle ne fut construite que sous Hérode Agrippa. La porte de l'Angle, par conséquent, ne peut être identifiée davantage avec la porte actuelle d'Hérode ou, en arabe, Bab-ez-Zahireh, dont la date est également bien postérieure, puisque celle à laquelle elle a succédé est elle-même contemporaine de la troisième enceinte; mais ces deux portes doivent se chercher plus bas, dans la seconde enceinte, en deux points que l'on ne peut déterminer avec exactitude, attendu que cette deuxième enceinte est entièrement détruite.

Quoi qu'il en soit, Amasias, comme son père, vit naître contre lui une conjuration qui le contraignit de s'enfuir à Lachis, où il fut assassiné. Son corps fut ramené à Jérusalem et enseveli avec les restes de ses aïeux dans la Cité de David.

CHAPITRE VI

OZIAS. — JOATHAM. — ACHAZ. — ÉZÉCHIAS

Ozias (de 809 à 758 avant J.-C.), appelé également Azarias, fut déclaré roi par le peuple après la mort de son père. Il avait alors seize ans, et il gouverna Jérusalem pendant 52 années. Il inaugura son règne par une heureuse expédition contre les Iduméens qui avaient secoué le joug de Juda, et il s'empara de la ville d'Élath, située au fond du golfe Élanitique. Il fortifia cette ville et en fit un marché important pour son commerce dans la mer Rouge.

Il remporta également des succès sur les Philistins, les Moabites et les Ammonites.

A Jérusalem, qu'il fortifia, il éleva des tours sur la porte de l'Angle et sur celle de la Vallée, ainsi que d'autres sur ce même côté de la muraille. On se rappelle, en effet, que, sous son père, Amasias, Joas, roi d'Israël, était entré en vainqueur dans la ville, après avoir pratiqué, au milieu de la muraille septentrionale, une brèche qui avait quatre cents coudées de long, entre la porte d'Éphraïm et celle de l'Angle.

Enorgueilli par ses succès, Ozias conçut la folle pensée d'usurper quelques-unes des fonctions sacerdotales et, malgré le pontife suprême et quatre-vingts prêtres du Seigneur, il voulut pénétrer dans le temple et offrir de l'encens à Jéhovah; mais, nous dit le deuxième livre des *Paralipomènes* (ch. XXVI, v. 19), au moment où il tenait l'encensoir à la main, il fut frappé

de la lèpre et elle parut sur son front en présence des prêtres, auprès de l'autel des parfums. Ils le chassèrent aussitôt. Lui-même, saisi de frayeur, se hâta de s'enfuir. parce qu'il sentit tout à coup que Dieu l'avait frappé de cette plaie. Il fut donc lépreux jusqu'à la fin de sa vie, et il demeura dans une maison séparée, à cause de sa lèpre. Son fils, Joatham, gouvernait tout dans le palais du roi et rendait la justice au peuple. Ozias finit par s'endormir avec ses pères, et on l'enterra dans le champ où étaient les tombeaux des rois, mais non dans ces tombeaux eux-mêmes, parce qu'il était lépreux.

Si nous consultons Josèphe sur l'histoire de ce prince, nous lisons dans les *Antiquités judaïques* (l. IX, ch, x, § 3) qu'Ozias reconstruisit, à Jérusalem, toute la partie des remparts qui tombait en ruines, soit à cause du long laps des temps, soit à cause de l'incurie des rois précédents, ainsi que la portion qui avait été renversée par le roi d'Israël, lorsqu'il conduisait son père, Amasias, captif. Il ajouta, à la reconstruction de ces murailles, celles de nombreuses tours dont la hauteur, au dire de Josèphe, atteignait cent cinquante coudées. Je ferai remarquer en passant que ce dernier chiffre est probablement fort exagéré. Ce même historien signale un violent tremblement de terre qui éclata à Jérusalem, au moment où Ozias viola l'entrée du sanctuaire sacré pour y offrir un encens sacrilège. « Aussitôt, ajoute-t-il, un grand tremblement de terre secoua le sol, une fente se produisit dans le temple, et un jet de lumière éclatant, provenant du soleil, illumina la figure du roi qui fut soudain envahi par la lèpre. En outre, vis-à-vis la ville, près de l'endroit appelé Erogé, la moitié de la montagne, du côté du couchant, s'écroula, roula l'espace de quatre stades et s'arrêta vers la montagne orientale, au point d'obstruer les routes et les jardins royaux. » (*Antiquités judaïques*, l. IX, ch. x, § 4.)

L'endroit désigné ici par Josèphe est peut-être la colline du Mauvais-Conseil, qui domine le Bir-Ayoub.

D'après le même historien, Ozias, à cause de son infirmité, fut enterré seul dans son jardin et non dans le champ où reposaient les dépouilles des rois précédents.

Joatham (de 758 à 741 avant J.-C.), qui déjà avait été régent du royaume, depuis que son père avait été atteint de la lèpre, lui succéda après sa mort et régna seize ans à Jérusalem.

Ce fut lui, disent les *Paralipomènes* (l. II, ch. xxvi, v. 3), qui bâtit la haute partie de la maison du Seigneur, et qui entreprit beaucoup de constructions sur le mur d'Ophel.

D'après Josèphe (*Antiquités judaïques,* l. IX, chap. xi, § 2), il éleva des portiques et des propylées dans le temple, rebâtit les parties des murs qui tombaient en ruines et y ajouta de puissantes tours.

Il vainquit les Ammonites et, à l'âge de 41 ans, après seize années de règne, il s'endormit avec ses pères et fut enseveli dans la Cité de David, laissant le trône à son fils Achaz.

Achaz (de 741 à 726 avant J.-C.), loin de reproduire les vertus et la piété de son père, s'abandonna, au contraire, à l'idolâtrie, en marchant dans les voies des rois d'Israël. Il consacra même son fils en le faisant passer par le feu dans la vallée de Ben-Hinnom.

On connaît le culte barbare pratiqué par les anciens Chananéens en l'honneur du dieu Moloch. Les rabbins nous apprennent que dans la vallée de Ben-Hinnom, située au sud-ouest de Jérusalem, se trouvait une statue en bronze du dieu Moloch. On la chauffait par le bas ; elle avait les mains inclinées vers la terre et, quand elle était brûlante, on y plaçait l'enfant qu'on voulait immoler et qui tombait en roulant dans un gouffre plein de feu. Pour étouffer les cris de l'innocente victime que l'on consumait ainsi, et pour que ses parents ne les

entendissent pas, des prêtres battaient du tambour. Les écrivains profanes nous ont transmis des détails analogues sur le culte que l'on rendait, à Carthage, ville d'origine chananéenne ou phénicienne, au dieu Saturne. Quelquefois, à Jérusalem, on se contentait d'honorer le cruel Moloch en faisant passer les enfants entre deux feux; c'est ce que veut dire d'ordinaire l'expression biblique de faire passer par le feu. C'était alors une simple cérémonie de lustration, et c'est ce que fit, sans doute, le roi Achaz pour son fils.

Ce prince immolait aussi des victimes et offrait de l'encens sur les Hauts-Lieux. Pour le punir de son impiété, Dieu envoya contre lui Rasin, roi de Syrie, et Phacée, roi d'Israël, qui vinrent mettre le siège devant Jérusalem.

Rasin enleva Élath aux Juifs et la donna aux Iduméens. Dans une pareille extrémité, pressé à la fois par les Syriens et par les Israélites, Achaz députa des ambassadeurs à Téglathphalasar. Ces ambassadeurs devaient remettre de riches présents au roi des Assyriens, pour l'engager à venir tirer leur maître des mains des Syriens et des Israélites réunis. Isaïe avait vainement cherché à détourner Achaz d'une si funeste alliance.

A la nouvelle de l'approche de Téglathphalasar, les deux rois ligués sont obligés de lâcher leur proie pour défendre leurs propres États. Le roi d'Assyrie s'avance droit sur Damas, prend cette importante cité, et tue Rasin. Achaz se dirige vers cette même ville au devant de son libérateur, pour faire acte de vasselage, et ayant vu l'autel qui se trouvait dans le principal temple de cette capitale, il en envoie au pontife Urie un modèle exact. Urie, d'après ses ordres, en bâtit à Jérusalem un tout semblable qui remplaça bientôt, lors du retour d'Achaz, l'autel de bronze établi, par Salomon, devant le vestibule du temple.

Bien que ce prince cherchât à assouvir par toutes

sortes de dons d'or et d'argent la cupidité de son redoutable allié, celui-ci n'en continua pas moins à ravager toute la Judée, sans épargner nullement son protégé. Achaz, dans son aveuglement, immolait des victimes aux dieux de Damas qu'il regardait comme les auteurs de ses malheurs, et, au lieu de s'incliner humblement devant Jéhovah, il fit fermer son temple et ordonna de dresser des autels aux fausses divinités dans toutes les places de Jérusalem. Suivant les *Paralipomènes* (l. II, chap. XXVIII, v. 27), il fut enseveli, après sa mort, dans la ville de Jérusalem, mais non dans les tombeaux de ses aïeux.

Ézéchias (de 726 à 697 avant J.-C.) commença à régner à l'âge de 25 ans. Loin d'imiter son père, il fit, au contraire, ce qui était bon et agréable au Seigneur et reproduisit les vertus de son aïeul David. Il détruisit les Hauts-Lieux, brisa les idoles, abattit les bois profanes et fit mettre en pièces le serpent d'airain que Moïse avait fabriqué, parce que les enfants d'Israël avaient brûlé de l'encens en son honneur.

Les *Paralipomènes* (l. II, ch. XIX) nous apprennent que, dès le premier mois de la première année de son règne, Ézéchias fit ouvrir les grandes portes de la maison du Seigneur et les rétablit. Après avoir consacré plusieurs jours à purifier le temple, il publia la Pâque et convia à cette solennité non seulement ses propres sujets, mais encore toutes les tribus d'Israel. La quatrième année du règne de ce vertueux roi, qui fit revivre à Jérusalem le culte du Très-Haut dans toute sa pompe ancienne, Osée, roi d'Israel, ayant refusé le tribut à Salmanasar, roi d'Assyrie, ce souverain marcha contre sa capitale et s'en empara après un siège de trois ans. Le pays, conquis et subjugué, fut dépeuplé de ses anciens habitants, transplantés violemment dans diverses contrées de l'Assyrie et de la Médie, et colonisé par des étrangers.

Pendant que Salmanasar essayait, mais vainement.

de se rendre maître de Tyr, Ézéchias remporta différents succès sur les Philistins.

L'an 14 de son règne, selon le récit du IV^e^ livre des *Rois* (ch. xviii), Sennachérib, roi des Assyriens, auquel Ézéchias s'était dispensé de payer le tribut accoutumé, vint attaquer, tour à tour, toutes les villes fortes de la Judée. Pendant qu'il assiégeait Lachis, Ézéchias, craignant pour sa couronne et pour sa capitale, lui envoya des ambassadeurs, afin de faire acte de soumission. Sennachérib exigea trois cents talents d'argent et trente talents d'or. Ézéchias s'empressa de lui donner tout l'argent qui se trouvait dans la maison du Seigneur et dans les trésors du roi. Il détacha même des battants des portes du temple les lames d'or dont il les avait lui-même revêtus et les envoya au roi des Assyriens. Celui-ci, sans se laisser fléchir par ces dons, députa vers Jérusalem une ambassade menaçante, appuyée par de nombreux gens de guerre. Parvenus près des murs de la place, ces ambassadeurs s'arrêtèrent non loin de l'aqueduc de l'Étang supérieur, qui est sur le chemin du champ du Foulon. Éliacin, fils de Helcias, grand-maître de la maison du roi, Sobna, secrétaire, et Joahé, fils d'Asaph, chancelier, allèrent à leur rencontre. Alors Rabsacès, le grand échanson du roi assyrien, prenant la parole, s'exprima ainsi : « Voici ce que dit le grand roi, le roi des Assyriens : Quelle est cette confiance où vous êtes ? Sur quoi vous appuyez-vous ? Est-ce que vous espérez du soutien de l'Égypte ? C'est un roseau brisé. » Et comme Éliacin, fils de Helcias, Sobna, et Joahé le suppliaient de parler en syriaque et non en hébreu, devant le peuple qui écoutait de dessus les murailles, Rabsacès ajouta : « Est-ce pour parler à votre maître et à vous que mon seigneur m'a envoyé ici ? N'est-ce pas plutôt pour parler à ces hommes qui sont sur les remparts ? » Rabsacès, se tenant donc debout, cria à haute voix en langue judaïque : Écoutez les paroles du grand roi, du roi des Assyriens. Voici ce que dit le roi :

qu'Ézéchias ne vous séduise pas, car il ne pourra point vous délivrer de ma main. »

Ézéchias, en apprenant les menaces et les paroles hautaines de Rabsacès, déchira ses vêtements, se couvrit d'un sac et entra dans le temple du Seigneur. En même temps, ses serviteurs allèrent trouver de sa part Isaïe. Ce prophète les rassura.

Rabsacès retourna vers le roi des Assyriens et le trouva qui assiégeait Lobna, car il s'était retiré de devant Lachis.

Cependant Sennachérib, à la nouvelle que le roi d'Éthiopie Tharacha s'était mis en marche pour venir le combattre, s'avança vers Jérusalem, afin de s'en emparer préalablement, et établit son camp sous les murs de la ville. Isaïe rassura de nouveau les messagers d'Ézéchias et leur annonça que Jérusalem serait sauvée. Dans la nuit même, en effet, l'ange du Seigneur vint au milieu du camp des Assyriens et y tua 185.000 hommes. Sennachérib, au point du jour, aperçut tous ces cadavres et il s'enfuit aussitôt pour aller se renfermer dans Ninive, où il fut tué par deux de ses fils.

Dans Josèphe (*Antiquités judaïques*. l. X, ch. II, § 5), la destruction de l'armée de Sennachérib est attribuée à la peste. D'après la Bible, comme nous venons de le voir, cette armée fut détruite par un ange du Seigneur, ce qui revient au même. Il y a toujours dans le fait d'une armée entière et si considérable, anéantie en une seule nuit, l'intervention évidente de la Providence qui s'est servie, soit d'un ange, soit de la peste, pour manifester sa puissance en faveur d'un peuple qu'elle voulait sauver.

Sur cette même expédition de Sennachérib, le livre II des *Paralipomènes* (chap. XXXII) nous donne les détails suivants : Ézéchias apprenant que Sennachérib s'avançait et prévoyant que le principal effort de la guerre allait tomber sur Jérusalem, ordonna de boucher les sources qui étaient hors de la ville et rebâtit les rem-

parts qui avaient été ruinés. Il construisit de nouvelles tours avec une seconde enceinte au dehors, rétablit la forteresse de Mello dans la Cité de David et commanda de fabriquer toutes sortes d'armes et de boucliers.

La maladie d'Ézéchias, rapportée ensuite dans le IV^e^ livre des *Rois* (ch. xx), précéda, en réalité, l'extermination des Assyriens par l'ange du Seigneur sous les murs de Jérusalem.

En ce temps-là, dit l'historien sacré, Ézéchias fut malade à la mort, et le prophète Isaïe, fils d'Amos, vint le trouver et lui dit : « Voici ce que dit le Seigneur Dieu : Mettez ordre à votre maison, car vous ne vivrez pas davantage et vous allez mourir. » Alors Ézéchias, tournant le visage vers la muraille, pria avec larmes le Seigneur et, avant qu'Isaïe eût passé la moitié du vestibule du palais, inspiré tout à coup par le Seigneur, ce prophète revint vers Ézéchias et lui parla en ces termes : « Voici ce que dit le Très-Haut, le Dieu de David, votre père : J'ai entendu votre prière et j'ai vu vos larmes. Vous allez être guéri et, dans trois jours, vous irez dans le temple du Seigneur; car j'ajouterai encore quinze années à celles de votre vie ; de plus, je vous délivrerai, vous et cette ville, de l'armée des Assyriens. »

Ce dernier passage prouve que la maladie et la guérison d'Ézéchias ont précédé l'invasion et l'extermination de l'armée assyrienne.

Alors Isaïe se fit apporter une masse de figues, la plaça sur l'ulcère du roi et le guérit. Et comme signe de la bonté du Seigneur à l'égard d'Ézéchias, l'ombre retourna de dix degrés en arrière sur le cadran d'Achaz.

Quelque temps après, Mérodach-Baladan, roi des Babyloniens, envoya des lettres et des présents à Ézéchias, parce qu'il avait su qu'il avait été malade, et qu'il était guéri. Ézéchias eut une très grande joie de l'arrivée de ces messagers et il leur montra avec complaisance son or et son argent. Le prophète Isaïe alla

alors trouver Ézéchias et lui dit : « Écoutez la parole du Seigneur : Il viendra un temps où tout ce qui est dans votre palais et tout ce que vos pères ont amassé jusqu'à ce jour sera transporté à Babylone, sans qu'il en demeure rien. Vos enfants eux-mêmes seront pris pour être eunuques dans le palais du vainqueur. »

A propos des travaux exécutés par Ézéchias, nous lisons dans le livre de l'*Ecclésiastique* (ch. XLVIII, v. 19) que ce prince fortifia sa capitale, qu'il amena de l'eau dans son enceinte, qu'avec le fer il creusa un rocher, et qu'il construisit un réservoir pour contenir cette eau :

« Ezechias munivit civitatem suam et induxit in medium ipsius aquam, et fodit ferro rupem et ædificavit ad aquam puteum. »

Dans Isaïe, il est question (ch. XXII, v. 11) d'un étang situé entre deux murs et destiné à recevoir les eaux de la vieille piscine.

« Et lacum fecistis ad aquam piscinæ veteris. »

Cet étang paraît être le Hammam-el-Batrak actuel, et la vieille piscine le Birket-Mamillah.

Quant au verset précédent, il peut s'appliquer, soit à l'aqueduc souterrain pratiqué entre la source, dite de la Vierge, et la fontaine de Siloë, soit à l'aqueduc qui relie le Hammam-el-Batrak au Birket-Mamillah, et qui primitivement, dans une certaine partie de son cours, a pu être creusé dans le roc.

Dans les *Paralipomènes*, nous lisons également (l. II, ch. XXXII, v. 30) :

« Ipse est Ezechias qui obturavit superiorem fontem aquarum Gihon et avertit eas subter ad occidentem urbis David. »

« C'est ce même Ézéchias qui boucha la source supérieure de Gihon, et qui, par un conduit souterrain, la détourna vers la partie occidentale de la ville de David. »

Il s'agit ici de la source, actuellement obstruée ou tarie, qui alimentait le Birket-Mamillah ou le réservoir de Gihon supérieur, et qui, par un canal souterrain,

communiquait avec la piscine Neuve, située entre deux murs et appelée communément piscine d'Ézéchias; c'est le Birket Hammam-el-Batrak (bassin des bains du patriarche).

Ézéchias, après sa mort, fut enterré avec une pompe extraordinaire et enseveli dans un endroit plus élevé que les tombeaux des rois ses prédécesseurs.

CHAPITRE VII

MANASSÉ. — AMON. — JOSIAS. — JOACHAZ. — JOAKIM. — JOACHIN. — SÉDÉCIAS

Manassé (de 697 à 642 avant J.-C.) eut le règne le plus long de la monarchie judaïque, puisqu'il dura cinquante-cinq ans. Il en marqua le commencement par l'impiété la plus grande et la plus révoltante. Nous lisons dans le IV^e^ livre des *Rois* (ch. XXI) que ce prince adora les idoles des nations que le Seigneur avait exterminées, lors de l'entrée des enfants d'Israël, qu'il rebâtit les Hauts-Lieux, détruits par son père Ézéchias, et qu'il se prosterna devant tous les astres du ciel, auxquels il dressa des autels dans les parvis du temple.

Irrité par de pareilles prévarications, Dieu fit entendre ses menaces par la voix de ses prophètes.

« Je vais, dit-il, faire fondre de tels maux sur Jérusalem et sur Juda, que les oreilles en tinteront à quiconque les entendra. »

Mais Manassé continua ses infidélités et, en outre, il répandit des torrents de sang innocent, jusqu'à en remplir toute la ville de Jérusalem.

Puis, sans plus amples développements, le même livre des *Rois* nous apprend que Manassé s'endormit avec ses pères et fut enseveli dans le jardin de sa maison.

Si nous consultons maintenant les *Paralipomènes*

(liv. II, ch. XXXIII), nous y trouvons des détails plus étendus, relatifs à ce roi.

Manassé, d'après ce livre, tomba entre les mains des Assyriens et fut emmené enchaîné à Babylone. Là, réduit à la dernière extrémité, il conçut un très vif repentir de sa conduite passée, et Dieu, touché de ses prières, le ramena à Jérusalem.

Rentré en possession de ses états et de sa couronne, il fit travailler à la muraille qui est hors de la ville de David à l'occident de Gihon, dans la vallée, depuis l'entrée de la porte des Poissons. Il continua l'enceinte jusqu'à Ophel et il éleva beaucoup cette muraille.

« Post hæc, ædificavit murum extra civitatem David ad occidentem Gihon, in convalle, ab introïtu portæ Piscium per circuitum usque ad Ophel et exaltavit eum vehementer. » (*Paralipomènes* liv. II, ch. XXXIII, v. 14.)

Dans ce passage, Gihon semble devoir être identifiée avec la vallée du Cédron, à l'occident de laquelle s'étendait la muraille dont il est ici question.

Josèphe, dans ses *Antiquités judaïques* (liv. X, ch. XII § 1 et 2), nous raconte également l'invasion des Babyloniens et des Chaldéens en Judée, l'émigration de Manassé, entraîné captif à Babylone, son repentir et son retour à Jérusalem. Là, il s'efforce de réparer les maux qu'il a causés à son peuple par son impiété et par ses cruautés, il restaure les anciens murs, en construit de nouveaux, bâtit des tours très élevées et pourvoit de vivres et d'armes les forts détachés situés au-devant de la ville.

Amon (de 642 à 640 avant J.-C.) avait vingt-deux ans, lorsqu'il monta sur le trône et il régna deux années. Il fit le mal devant le Seigneur, à l'exemple de la première partie du règne de son père Manassé, et ses serviteurs le tuèrent dans son palais. Mais le peuple massacra ses meurtriers et établit Josias, son fils, à sa place.

Josias (de 640 à 610 avant J.-C.) se signala par sa piété et par sa vertu. Il avait à peine huit ans, lorsqu'il monta sur le trône. La dix-huitième année de son règne, il ordonna au pontife Helcias de réparer le temple du Seigneur. On y trouva un livre de la loi qui y avait été abandonné. Le roi, s'étant fait lire ce livre, déchira ses vêtements et, d'après ses ordres, le grand-prêtre, avec plusieurs grands de la cour, se rendit auprès de la prophétesse Holda, femme de Sellum, qui demeurait à Jérusalem dans la seconde enceinte.

16. « Voici ce que déclare le Seigneur, leur dit-elle : je vais faire tomber sur ce lieu et ses habitants tous les maux que le roi de Juda a lus dans ce livre de la loi.

17. « Parce qu'ils m'ont abandonné et qu'ils ont sacrifié à des dieux étrangers.

18. « Mais pour le roi de Juda qui vous a envoyés consulter l'Eternel, vous lui direz : Voici ce que dit le Seigneur : parce que vous avez écouté les paroles de ce livre,

19. « Que votre cœur en a été épouvanté et que vous vous êtes humilié devant le Seigneur,

20. « Je vous ferai reposer en paix avec vos pères, afin que vos yeux ne voient pas les maux que je dois faire tomber sur cette ville. » (*Rois*, liv. IV, ch. XXII, v. 16-20.)

Josias lut alors le livre de la loi devant tout le peuple, puis il purifia le temple. Il en ôta tous les vases qui avaient servi à Baal et les idoles qui le remplissaient. Il profana pareillement le lieu de Tophet qui est dans la vallée des fils de Hinnom, afin que personne n'y sacrifiât plus son fils ou sa fille à Moloch, en les faisant passer par le feu. Il souilla de même les Hauts-Lieux, qui étaient à main droite de la montagne du Scandale, et où Salomon avait élevé des autels à Astaroth, idole des Phéniciens, à Chamos, le scandale de Moab, et à Melchom, l'abomination des enfants d'Am-

mon. Après cela, il fit célébrer la Pâque avec plus de magnificence qu'aucun des rois qui l'avaient précédé.

Cependant Néchao, roi d'Égypte, alla porter la guerre au roi des Assyriens sur l'Euphrate, pour y assiéger Carchamis. Josias osa imprudemment s'opposer à sa marche. Ce prince lui envoya alors des ambassadeurs qui lui dirent : « Qu'avez-vous à démêler avec moi, roi de Juda? Ce n'est pas contre vous que je m'avance aujourd'hui ; mais je vais faire la guerre à un autre ennemi. » Josias n'en persista pas moins à vouloir le combattre et lui livra bataille dans la plaine de Mageddo où il fut tué. Son corps fut rapporté à Jérusalem; il y fut pleuré par tout Juda et placé dans le tombeau de ses pères. Jérémie composa à cette occasion, pour ce prince, des lamentations funèbres qui se chantèrent en son honneur.

Joachaz (610 avant J.-C.), fils puîné de Josias, ne lui succéda que pendant trois mois; car Néchao s'empara de sa personne et établit à sa place son frère aîné Éliacim qu'il appela Joakim, pour témoigner d'avantage de son titre de suzerain. Il condamna en même temps le pays de Juda à lui payer cent talents d'argent et un talent d'or. Quant à Joachaz, il l'emmena en Égypte, où il mourut.

Joakim (de 610 à 599 avant J.-C.) pressura son peuple d'impôts et commit toutes sortes de crimes contre le Seigneur. Nabuchodonosor, qui venait de battre les Égyptiens à Carchamis, près des bords de l'Euphrate, marcha contre lui et, l'ayant chargé de chaînes, l'emmena à Babylone, où il transporta aussi les vases du Seigneur et les plaça dans le temple de Baal. Tel est le récit des *Paralipomènes* (l. II, chap. XXXVI); mais, d'après la version du IV^e^ livre des *Rois* (chap. XXIV), Nabuchodonosor marcha contre Jérusalem et Joakim lui fut assujetti pendant trois ans. Après cela, ce prince ne voulut plus lui obéir. Harcelé par des troupes de Syriens, de Moabites et d'Ammonites, il

mourut bientôt à Jérusalem. Selon Josèphe (*Antiquités judaïques*, l. X, chap. VI, § 3), il fut tué dans sa capitale par les ordres de Nabuchodonosor et jeté hors des murs de la ville, privé de sépulture, comme l'avait prédit le prophète Jérémie (chap. XXII).

18. « Le Seigneur parla ainsi à Joakim, fils de Josias, roi de Juda : On ne le pleurera pas.

19. « Mais il aura la sépulture de l'âne; il sera jeté hors des murs de Jérusalem pour y pourrir. »

Joachin (599 avant J.-C.) avait dix-huit ans, lorsqu'il commença à régner à Jérusalem, et son règne ne dura que trois mois. Le IV^e^ livre des *Rois* (chap. XXIV) rapporte que ce jeune prince se montra impie comme son père et que Nabuchodonosor vint aussitôt assiéger Jérusalem. Joachin, voyant qu'il allait tomber entre les mains de ce redoutable conquérant, alla se rendre à lui avec sa mère et toute sa cour. Nabuchodonosor l'emmena captif à Babylone avec dix mille des principaux de la ville, n'y laissant que les plus pauvres, auxquels il imposa comme roi Matthanias, oncle de Joachin, et dont il changea le nom en celui de Sédécias.

Sédécias (de 599 à 588 avant J.-C.) avait vingt et un ans, lorsqu'il succéda à son neveu, et il régna onze ans à Jérusalem. Impie et imprudent, il offensa à la fois Dieu et le roi de Babylone, dont il secoua témérairement la dépendance. Aussi, Nabuchodonosor, la neuvième année du règne de Sédécias, marcha-t-il avec une formidable armée contre la ville de Jérusalem qu'il environna de retranchements. Elle se défendit avec courage et resta ainsi enfermée pendant deux ans. Enfin, pressée par la famine, elle se trouva réduite à la dernière extrémité. Une brèche ayant été pratiquée, les gens de guerre alors s'enfuirent la nuit par la porte qui était entre les deux murailles près des jardins du Roi. Sédécias s'échappa également; mais il fut poursuivi par les Chaldéens, qui

s'emparèrent de sa personne dans la plaine de Jéricho. Conduit auprès de Nabuchodonosor, qui se trouvait alors à Réblatha, il vit périr sous ses yeux ses fils et eut lui-même les yeux crevés, par ordre du vainqueur, qui l'emmena enchaîné à Babylone. Quelque temps après, Nabuzardan, général de l'armée de Nabuchodonosor, vint avec de nombreuses troupes procéder à l'entière destruction de Jérusalem. Il incendia le temple et le palais du roi, abattit les murailles, renversa les maisons et transporta à Babylone la plupart des habitants qui étaient demeurés dans la ville. Il laissa seulement les plus pauvres du pays pour cultiver les champs. Godolias fut chargé de les gouverner.

Sept mois après (587 avant J.-C.), Ismaël, fils de Nathanie, de la race royale, vint à Maspha, accompagné de dix hommes, et tua Godolias, ainsi que les Chaldéens et les Juifs qui étaient avec lui.

L'an 583 avant J.-C., Nabuzardan visita les ruines de Jérusalem et en transporta encore à Babylone sept cent quarante-cinq habitants.

L'an 562 avant J.-C., Evilmérodach, fils et successeur de Nabuchodonosor, traita avec bonté Joachin qui, depuis trente-sept ans, gémissait dans une prison à Babylone, et lui constitua une pension. Il le combla d'honneurs et le mit au-dessus des autres rois vaincus qui formaient sa cour. Quant à Sédécias, il était mort en prison.

CHAPITRE VIII

DEPUIS L'EXIL DE BABYLONE JUSQU'A LA CONQUÊTE DE LA PALESTINE PAR ALEXANDRE LE GRAND.

Depuis la destruction de Jérusalem par Nabuchodonosor, il n'est plus question de cette ville jusqu'à la première année de l'avènement de Cyrus, l'an 536 avant J.-C. C'est alors que ce prince, après la mort de son beau-père Cyaxare II, roi des Mèdes, réunit sous son empire la Perse, la Médie et la Babylonie qui, avec son roi Balthazar, était tombée au pouvoir des Mèdes et des Perses. Alors aussi il publia cet édit célèbre par lequel il permit aux Hébreux qui habitaient dans ses États de retourner en Palestine et de relever le temple de Jérusalem.

Quarante-deux mille Juifs se mirent aussitôt en marche pour la Judée, sous la conduite de Zorobabel, petit-fils de Salathiel, fils du roi Joachin, et de Josué, fils de Josédek, grand-prêtre.

L'an 535 avant J.-C., sur un autel provisoire, on commença à offrir au Seigneur de nouveaux sacrifices, puis on jeta les fondations du second temple, au son des trompettes et des cymbales; mais pendant que le peuple poussait des cris de joie en voyant sortir de terre les premières assises de ce grand édifice, les vieillards, qui avaient jadis contemplé la magnificence de l'ancien, faisaient entendre des soupirs et des gémissements.

Les travaux furent malheureusement bientôt suspen-

dus; car les Samaritains ou Cuthéens ayant désiré prendre part avec les Juifs au rétablissement du temple, leur demande fut repoussée, parce qu'ils mêlaient au culte de Jéhovah des coutumes idolâtriques. Offensés de ce refus, ils s'efforcèrent alors par tous les moyens en leur pouvoir d'empêcher la réédification de ce monument sacré, soit en attaquant les travailleurs, soit en adressant une supplique à Cambyse, successeur de Cyrus, mort en 529, pour l'engager à retirer aux Juifs la permission qui leur avait été accordée par son prédécesseur. Les travaux furent donc interrompus. La seconde année du règne de Darius, fils d'Hystaspe, après la mort du faux Smerdis, qui lui-même avait succédé à Cambyse, l'an 520 avant J.-C., le prophète Aggée se présenta devant Zorobabel et Josué, pour les exciter à poursuivre la reconstruction du temple. Le prophète Zacharie, fils de Barachie, les encouragea également à exécuter cette grande entreprise.

Pendant que les ouvriers s'étaient remis à l'œuvre, survint Tatthenaï, gouverneur des pays situés en deçà de l'Euphrate. Il demanda aux Juifs de quel droit ils relevaient ce monument. Zorobabel et Josué invoquèrent le décret de Cyrus. Darius, auquel il en fut appelé, ordonna que l'édit de ce monarque serait respecté, et la sixième année de son propre règne, le temple fut achevé, puis consacré, l'an 516 avant J.-C. Ce temple, à la vérité, était loin d'offrir l'aspect imposant de celui de Salomon; mais le prophète Aggée prédit sa gloire future et annonça qu'elle serait plus grande que celle du précédent. (*Aggée*, ch. xv, v. 10.)

L'intérieur du sanctuaire ne contenait que des objets prescrits pour le culte de Moïse, savoir: l'autel des parfums, le chandelier à sept branches et la table d'or. Le Saint des Saints était complètement vide; car, lors de la destruction de Jérusalem par les Assyriens, Jérémie avait enlevé et caché l'arche dans une caverne du mont Nébo. (*Macchabées*, l. II, ch. II, v. 4 et 5.)

Depuis ce moment jusqu'à l'année 458, l'histoire se tait sur Jérusalem ; mais cette année-là, qui était la septième d'Artaxercès-Longuemain, le docteur de la loi, Esdras, obtint de ce prince un édit favorable pour conduire une nouvelle colonie à Jérusalem. A peine arrivé dans cette ville, avec de nombreux exilés, Esdras apprit que beaucoup de Juifs avaient contracté des alliances illicites avec des femmes païennes et étrangères, et il excita vivement ses coreligionnaires à rompre ces unions coupables.

Quelques années plus tard, en 445, Néhémie, échanson à la cour d'Artaxercès, ayant été informé du triste état dans lequel se trouvait la communauté juive à Jérusalem, forma le projet de voler au secours de ses frères. Artaxercès, témoin de sa douleur, lui accorda la permission de se rendre à Jérusalem et lui donna des lettres pour les gouverneurs des provinces.

Néhémie s'empressa d'abord de relever les remparts de la ville et partagea cette importante entreprise entre les principaux chefs de la colonie. Malgré les menaces et les périls même qui souvent empêchaient les ouvriers de travailler et qui les forçaient de manier d'une main l'épée et de l'autre les instruments dont ils avaient besoin, cette œuvre considérable fut en peu de temps menée à bonne fin. Dans une fête imposante, Esdras lut ensuite le livre de la loi et en interpréta le sens devant les prêtres et les lévites. A cette cérémonie succéda celle de la fête des Tabernacles, qui fut célébrée avec une pompe inaccoutumée ; puis le peuple se livra à une pénitence générale et renouvela son alliance avec l'Éternel. Enfin, une autre grande cérémonie religieuse accompagna la dédicace des murs de Jérusalem.

Néhémie réprima ensuite toutes les violations de la loi, telles que le travail, les ventes et les achats le jour du sabbat, ainsi que les mariages avec des femmes étrangères.

La trente-deuxième année du règne d'Artaxercès

(433 ans avant J.-C.), Néhémie revint auprès du roi; mais instruit bientôt des graves désordres qui avaient suivi son départ, il demanda à retourner à Jérusalem. A peine arrivé dans cette ville, il y corrigea les abus qui lui avaient été signalés et veilla à l'observation de la loi.

Sous le règne d'Artaxercès-Mnémon, un fratricide abominable souilla et ensanglanta le temple de Jérusalem (366 avant J.-C.). Le grand-prêtre Johanan avait un frère nommé Josué, qui aspirait à le supplanter dans ses fonctions sacerdotales. Grâce à la protection de Bagose, général persan et gouverneur de Syrie, il le tua dans le temple même, à la suite d'une querelle survenue entre les deux frères. Pour punir ce crime, Bagose, qui ne pouvait rien contre la personne même de Johanan, condamna les Juifs à une amende de cinquante drachmes pour chacune des victimes qui, chaque jour, étaient immolées sur l'autel des holocaustes.

Johanan, appelé également Jonathan, eut pour successeur, au suprême pontificat, son fils Iaddoua ou Iaddous. Celui-ci avait pour frère un nommé Manassé, qui avait épousé Nichaso, fille du cuthéen Sanaballète, satrape de Darius Codoman, dans la Samarie. Forcé ou de renoncer à sa femme, comme étrangère, ou d'abdiquer ses droits au souverain pontificat, Manassé, à l'instigation de son beau-père, embrassa avidement le projet, que lui suggéra celui-ci, de bâtir, sur le mont Garizim, un temple rival de celui de Jérusalem, dont il deviendrait le grand-prêtre, et c'est ainsi qu'il fonda le culte samaritain.

CHAPITRE IX

DEPUIS LA CONQUÊTE GRÉCO-MACÉDONIENNE JUSQU'AU SOULÈVEMENT DES MACCHABÉES

Après la conquête de Tyr (332 avant J.-C.), Alexandre se rendit bientôt maître de toute la Palestine. Pendant ce siège mémorable, il avait envoyé une lettre au grand-prêtre des Juifs pour lui demander des secours; mais Iaddoua refusa noblement de violer le serment qu'il avait prêté à Darius Codoman. Le satrape de Samarie, au contraire, fit sa soumission au conquérant macédonien, lui amena huit mille hommes, et obtint, en retour, la permission de construire un temple sur le mont Garizim. Maître de Tyr, puis de Gaza, Alexandre, avant de se diriger vers l'Égypte, marcha contre Jérusalem, pour la punir d'avoir osé résister à sa volonté. Mais la vue du grand-prêtre, revêtu de ses ornements pontificaux, et accompagné des prêtres et des lévites, fit sur lui une telle impression, au moment même où il touchait à la ville sainte, qu'il s'inclina avec respect devant Iaddoua qui s'avançait majestueusement vers lui. Il alla sacrifier avec le pontife dans le temple, et accorda aux Juifs l'exemption des impôts pendant l'année sabbatique. C'est ainsi que Jérusalem, avec toute la Palestine, après avoir été pendant deux siècles soumise aux Persans, tomba sous la domination macédonienne.

Alexandre ayant été emporté par une mort prématurée (323 avant J.-C.), comme il se disposait à achever

la conquête du monde, ses principaux généraux célébrèrent ses funérailles par des guerres sanglantes en se partageant les membres de son vaste empire. Ptolémée Lagus, surnommé Sôter, s'empara de l'Égypte et de la Syrie. Il se rendit par la ruse maître de Jérusalem en pénétrant dans cette ville un jour de sabbat, sous prétexte de vouloir y sacrifier. Il la traita avec beaucoup de cruauté, et un grand nombre de Juifs furent transportés en Égypte; d'autres, plus tard, y émigrèrent d'eux-mêmes, attirés par la fertilité du sol et par les avantages qui leur étaient promis.

Ptolémée Philadelphe, qui succéda à Ptolémée Sôter dans le gouvernement de l'Égypte, forma le projet de faire traduire les livres saints des Juifs. Dans ce but, il envoya une députation avec de riches présents pour le temple au grand-prêtre Éléazar, frère et successeur de Simon le Juste qui, d'après un passage de l'*Ecclésiastique* (ch. I. v. 1 et 2), avait exécuté des travaux de consolidation et d'embellissement dans le temple.

Conformément aux désirs exprimés par Ptolémée Philadelphe, Éléazar envoya à Alexandre soixante-douze vieillards versés dans la science de la loi judaïque et chargés de traduire les livres saints en grec. Ptolémée les accueillit avec le plus grand empressement et une extrême bienveillance et les installa dans de magnifiques demeures. C'est là qu'en soixante-douze jours ils achevèrent, en se partageant la tâche, la traduction du *Pentateuque*, dite vulgairement version des Septante, nom qui s'étendit ensuite à la version grecque de tout l'Ancien Testament.

Ptolémée récompensa généreusement les soixante-douze interprètes et les renvoya dans leur pays avec de riches présents pour eux-mêmes, pour le grand-prêtre et pour le temple.

A cette même époque, florissait en Judée Antigonus de Socho, disciple de Simon le Juste, dont on a conservé la maxime favorite qu'il faut pratiquer le bien

pour lui-même et non pour en être récompensé. Cette doctrine, mal interprétée par deux de ses disciples, Sadoc et Baïthos, les porta à nier les peines et les récompenses de l'autre vie, et ce fut là l'origine de la secte des Sadducéens.

Après la mort d'Éléazar, frère de Simon le Juste, Manassé, fils de Iaddoua et oncle de Simon et d'Éléazar, fut revêtu du suprême pontificat, son petit-neveu Onias, fils de Simon, étant trop jeune pour gérer de pareilles fonctions.

En 246 avant J.-C., Ptolémée Philadelphe eut pour successeur son fils Ptolémée Évergètes qui, en passant à Jérusalem, y offrit des sacrifices dans le temple. Plus tard, le grand-prêtre Onias II, fils de Simon le Juste, refusa de payer à ce souverain le tribut annuel de vingt talents auquel il était assujetti. Ptolémée Évergètes menaça alors de s'emparer de la Judée. Pour détourner l'orage qui allait fondre sur Jérusalem et sur toute la contrée, Joseph, fils de la sœur d'Onias, engagea son oncle à se rendre en Égypte, afin d'apaiser la colère du roi. Sur son refus, il y alla lui-même, après avoir recueilli préalablement l'argent nécessaire pour payer à Ptolémée Évergètes la somme qui lui était due. Puis il prit à ferme les impôts de la Phénicie, de la Cœlésyrie, de la Samarie et de la Judée, en promettant au roi d'Égypte le double de ce que s'engageaient à lui payer d'autres fermiers des provinces. Il occupa pendant vingt-deux ans ce poste important et lucratif.

Après la mort de Ptolémée Évergètes, empoisonné, dit-on, l'an 221 avant J.-C., par son fils Ptolémée Philopator, Antiochus III, roi de Syrie, surnommé le Grand, entreprit la conquête de la Palestine; mais, en 217, il fut vaincu, près de Raphia, par les Égyptiens et obligé de signer un traité de paix avec Ptolémée Philopator, qui entra en possession de toutes les provinces conquises par Antiochus. De nouvelles luttes

éclatèrent ensuite entre Antiochus, d'un côté, et Ptolémée Philopator, de l'autre.

La Palestine eut beaucoup à souffrir de ces guerres incessantes, se trouvant elle-même placée entre les deux combattants. Aussi, l'historien Josèphe la compare-t-il alors à un navire ballotté en tous sens par la tempête.

L'an 203 avant J.-C., Jérusalem tomba au pouvoir d'Antiochus.

En 199 avant J.-C., elle fut reprise par Scopas, général égyptien, qui commandait l'armée de Ptolémée Épiphanes, successeur de Ptolémée Philopator. Ce général laissa, en se retirant, une garnison dans la citadelle, mais bientôt Antiochus (198 avant J.-C.) triompha de Scopas, non loin des sources du Jourdain. Les Juifs alors se soumirent aux vainqueurs, l'admirent dans leur ville, fournirent des vivres à ses troupes et à ses éléphants, et l'aidèrent à chasser la garnison égyptienne qui occupait la citadelle du mont Sion. En reconnaissance de ce service, Antiochus accorda aux Juifs divers privilèges, comme le témoignent plusieurs décrets de ce prince, reproduits par Josèphe.

En 193 avant J.-C., Antiochus fit la paix avec Ptolémée Philopator et lui donna sa fille Cléopâtre en mariage, avec la Cœlésyrie, la Phénicie, la Samarie et la Judée pour dot.

En 187 avant J.-C., Antiochus le Grand eut pour successeur son fils Séleucus Philopator. Quelque temps après, Onias II mourut, laissant le suprême pontificat à Simon II. Celui-ci eut lui-même pour successeur Onias III, son fils, à qui Areios, roi des Lacédémoniens, envoya une ambassade et des lettres.

Séleucus, pour payer aux Romains le tribut annuel de mille talents, auquel son père, Antiochus, avait été condamné, ordonna à son premier ministre, Héliodore, d'aller puiser cette somme dans le trésor du temple à Jérusalem. Nous lisons, à ce sujet, dans le II^e^ livre des *Macchabées* (ch. III), qu'au moment où Héliodore se dis-

posait, avec ses gardes, à forcer la porte du trésor, il fut terrassé tout à coup par un cavalier céleste qui fondit sur lui, et frappé de verges par deux autres anges qui le laissèrent étendu sur le sol et à demi mort. Le grand-prêtre, pensant que le roi pourrait peut-être soupçonner les Juifs d'avoir commis quelque attentat contre Héliodiore, offrit pour sa guérison une hostie salutaire.

Des compétitions sanglantes, à propos du pontificat suprême, éclatèrent ensuite à Jérusalem, et y jetèrent le désordre et le trouble.

L'an 170 avant J.-C., cette même ville fut pillée et remplie de massacres par Antiochus Épiphanes, successeur de Séleucus, à son retour d'une expédition en Égypte. Deux ans après, ce prince envoya à Jérusalem un surintendant des tributs, qui vint avec une grande suite. D'abord, il affecta une douceur feinte, puis il attaqua les habitants et en fit un grand carnage. Après avoir pillé la ville, il la livra à l'incendie et en détruisit les maisons et les remparts. Ensuite, il fortifia la Cité de David et en fit sa citadelle. (*Macchabées,* l. I, ch. I.)

Dans le II^e^ livre des *Macchabées* (ch. V), nous lisons le récit des sinistres prodiges qui s'étaient accomplis à Jérusalem et avaient semblé présager les désastres effrayants que la ville subit dans cette circonstance. On vit pendant quarante jours des cavaliers qui couraient en l'air, habillés de drap d'or et armés de lances, des chevaux rangés par escadrons qui s'élançaient les uns contre les autres, des combats de main à main, des boucliers s'entrechoquant, des dards lancés et une multitude de gens armés de casques et d'épées nues.

Si nous interrogeons maintenant Josèphe sur les mêmes faits, il nous offre quelques détails un peu différents.

Antiochus tente une expédition contre l'Égypte, où les Romains l'empêchent de poursuivre ses succès et de s'emparer du trône de Ptolémée Philométor. A son retour d'Égypte, il marche contre Jérusalem et s'em-

pare de cette place, dont les partisans de sa faction lui ouvrent les portes. Maître de la ville, il y tue un grand nombre d'habitants et en emporte une forte quantité d'argent, avant de reprendre le chemin d'Antioche. Deux mois après, il envahit de nouveau Jérusalem avec une puissante armée, et, feignant de venir avec des intentions amicales, il traite avec cruauté ceux-mêmes qui l'avaient accueilli avec empressement, pille le temple et emmène avec lui dix mille captifs, hommes, femmes et enfants. Il incendie ensuite les plus beaux édifices de la cité et fonde une citadelle dans la ville basse, et non dans la ville de David, c'est-à-dire dans la ville haute, comme le dit le livre des *Macchabées* (l. I, ch. I.)

35. « Et ædificaverunt Civitatem David muro magno et firmo et turribus firmis, et facta est illis in arcem. »

Il construit ensuite un autre autel sur les ruines de l'ancien et y sacrifie des pourceaux; enfin, il contraint les Juifs à abandonner le culte du vrai Dieu pour se livrer à l'idolâtrie.

Comme l'affirme Josèphe, c'est donc dans la ville basse, près du temple, qu'Antiochus bâtit une citadelle, et non dans la Cité de David, ainsi que cela semble ressortir du passage précédent du I^er^ livre des *Macchabées*. On pourrait également supposer que ce verset s'applique d'une manière plus étendue à la ville basse elle-même, ou, en d'autres termes, à la partie inférieure du mont Sion. Le mont Sion, en effet, est divisé par un ravin en deux parties, l'une supérieure, l'autre inférieure; mais ces deux parties peuvent être considérées comme appartenant à la même montagne; la partie supérieure étant, à proprement parler, la Cité de David, et la partie inférieure pouvant être regardée comme l'Acra de Josèphe, à l'extrémité nord-est de laquelle doit avoir été bâtie la citadelle d'Antiochus.

Alors commence en Judée, et notamment à Jérusalem, une persécution des plus cruelles contre tous ceux

qui osent résister aux ordres du roi. Le temple de Jéhovah est consacré à Jupiter Olympien et l'autel du Dieu véritable reçoit des victimes en l'honneur de la principale divinité de l'Olympe grec. Des tourments affreux sont infligés à ceux qui veulent rester fidèles à la loi et aux coutumes de leurs ancêtres, telles, par exemple, que la circoncision et l'observance du sabbat. Au nombre des martyrs de ces persécutions, il faut citer particulièrement le noble vieillard Éléazar et la pieuse mère des Macchabées, avec ses sept enfants.

Nous lisons dans le II[e] livre des *Macchabées* (ch. VI) que deux femmes ayant été accusées à Jérusalem d'avoir circoncis leurs enfants furent menées publiquement par la ville ayant ces enfants pendus à leur sein, et qu'ensuite elles furent précipitées du haut des murailles.

Éléazar, l'un des premiers d'entre les docteurs de la loi, fut pressé de manger des viandes défendues, et on voulait l'y contraindre, en lui ouvrant la bouche par force ; mais ce vieillard vénérable, préférant une mort pleine de gloire à une vie criminelle et à une lâche apostasie, alla de lui-même et volontairement au-devant du supplice. Il expira dans les tourments les plus horribles, avec une fermeté invincible, à l'âge de quatre-vingt-dix ans, laissant non seulement aux jeunes hommes, mais aussi à toute la nation, un grand exemple de vertu et de fermeté dans le souvenir de sa fin héroïque.

Le chapitre VII de ce même livre des *Macchabées* relate le martyre d'une mère et de ses sept fils, en présence d'Antiochus Épiphanes. Cette mère incomparable, connue vulgairement sous le nom de mère des Macchabées, et ses sept fils subirent avec une patience extraordinaire les plus affreuses tortures ; puis elle-même, après avoir été témoin de tant de supplices et de la mort cruelle de ses sept enfants, qu'elle avait encouragés au milieu de leurs souffrances, se montra digne d'avoir engendré de tels fils et couronna par un trépas glorieux une vie sainte et entièrement dévouée à Dieu.

CHAPITRE X

DEPUIS LE SOULÈVEMENT DES MACCHABÉES JUSQU'A LA CONQUÊTE ROMAINE

A cette même époque (167 avant J.-C.), un autre héroïque vieillard, voyant sa nation sur le point de succomber, entreprend de la relever les armes à la main. Avec ses cinq fils, Jean, surnommé Gaddis, Simon, appelé également Thasi, Juda, surnommé Macchabée, surnom qui répond en hébreu à celui de Martel en français, Eléazar, surnommé Abaron, et Jonathan, surnommé Apphus, il ose s'insurger ouvertement contre toute la puissance d'Antiochus. J'ai nommé Mathathias, arrière-petit-fils d'Asmon; de là le nom d'Asmonéens donné à ses fils et à ses descendants. Pressé par les ministres de ce roi impie et sanguinaire d'obéir aux ordres du tyran, il répond fièrement : « Quand bien même toutes les nations se soumettraient à Antiochus et consentiraient, pour lui plaire, à abandonner la loi de leurs pères, moi, mes fils et mes frères, nous resterons toujours fidèles à la foi de nos aïeux. » Un Juif ayant eu la lâcheté, à Modin, de sacrifier sur un autel, Mathathias, originaire de cette ville, tue ce Juif apostat, renverse l'autel et massacre l'envoyé d'Antiochus; puis, avec ses fils et beaucoup d'autres de ses compatriotes, il s'enfuit dans les montagnes.

Cependant, la garnison laissée par Antiochus à Jérusalem, dans la forteresse dont j'ai parlé, va, un jour de sabbat, attaquer des Juifs qui s'étaient réfugiés dans

le désert. Ceux-ci, au lieu de se défendre, se laissent impunément égorger au nombre de mille, avec leurs femmes et leurs enfants, pour ne pas transgresser le repos du jour du sabbat, en s'écriant tous : « Mourons dans notre simplicité; le ciel et la terre nous sont témoins qu'on nous fait périr injustement. »

Mathathias et ses partisans prennent alors la résolution de combattre, même les jours de sabbat, si on les attaquait.

L'année suivante, 166 avant J.-C., la Judée a à déplorer la mort de ce généreux vieillard qui, avant de rendre le dernier soupir, encourage et bénit ses fils, en désignant Juda Macchabée pour le remplacer dans le commandement des troupes, comme étant le plus brave de tous ses fils.

Je n'ai point à raconter en détails cette lutte gigantesque d'une poignée d'hommes, dirigés par un héros, contre des troupes sans cesse renaissantes. En effet, c'est l'histoire seule de Jérusalem que je dois ici résumer brièvement. Néanmoins, les destinées de cette ville dépendant complètement de l'issue d'une pareille lutte, je me contenterai de rappeler sommairement qu'après plusieurs victoires remportées coup sur coup par cet intrépide guerrier contre plusieurs des meilleurs généraux d'Antiochus, il monta à Jérusalem, dont, l'an 164 avant J.-C., il s'empara, à l'exception de la forteresse, purifia le temple et les parvis, rétablit l'autel des holocaustes, y offrit des sacrifices et environna l'enceinte sacrée de hautes murailles pour s'opposer à la citadelle qu'occupaient les ennemis.

Josèphe, en racontant le même fait, au lieu de se borner à nous apprendre que Juda releva l'enceinte extérieure du temple, c'est-à-dire du Moriah tout entier, affirme qu'il reconstruisit également les remparts de la ville elle-même. (*Antiquités judaïques*, l. XII, ch. VII, § 7.)

Cependant, Antiochus Épiphanes avait succombé à

une affreuse maladie, à la suite d'une expédition malheureuse qu'il avait tentée contre Élymaïs, en Perse, dont il voulait piller le temple, célèbre par les richesses qui y étaient entassées.

A la nouvelle de sa mort, Lysias s'empare de la régence au détriment de Philippe, désigné par le roi mourant, et place sur le trône de Syrie son fils Antiochus, très jeune encore, auquel il ajoute le surnom d'Eupator.

Comme la garnison syrienne, postée à Jérusalem dans la citadelle d'Acra, ne cessait pas d'infester de là tous les alentours du Moriah et de molester ceux qui entraient dans le temple ou qui en sortaient, Juda Macchabée entreprend de réduire cette forteresse et d'affranchir ainsi Jérusalem et principalement le mont Moriah d'une semblable servitude.

Antiochus Eupator, pour dégager la citadelle d'Acra et conquérir Bethsour, que Juda avait fortifiée, réunit une armée de 120.000 fantassins, de 20.000 cavaliers et de 32 éléphants. Il marche contre Bethsour qui finit par se rendre. Une bataille sanglante est livrée par Juda près de Beth-Zachara. Éléazar, fils de Saura, d'après le I^er^ livre des *Macchabées*, et frère de Juda, s'il faut en croire Josèphe, se dévoue alors et tue un des éléphants, croyant qu'il portait le roi, à cause des ornements qui le décoraient; mais il est lui-même écrasé par la chute de ce gigantesque animal, sous le ventre duquel il s'était placé pour le frapper.

Antiochus, dont les forces infiniment supérieures avaient contraint Juda à se replier sur Jérusalem, s'avance vers cette ville. Pendant qu'il l'assiège, il apprend que Philippe, chargé par son père de l'administration de ses propres États, vient de se rendre maître d'Antioche. Sur le conseil de Lysias, il conclut la paix avec les Juifs et se hâte de retourner dans son royaume. Mais, avant de partir, violant le serment qu'il avait fait aux habitants, il pénètre, à la faveur de la paix trom-

peuse qu'il avait jurée, dans l'intérieur de la ville, et ordonne de démolir les fortifications qui entouraient le mont Sion.

62 « Et intravit in montem Sion et vidit munitionem loci et rupit citius juramentum quod juravit, et mandavit destruere murum in gyro. » (*Macchabées*, l. I, ch. VI, v. 62.)

Il s'agit ici évidemment des mêmes fortifications qui avaient été exécutées pour défendre le temple contre les incursions des ennemis postés dans la citadelle d'Acra. Sion, dans ce verset, comme dans plusieurs autres passages du Ier livre des *Macchabées*, est identifiée, non avec la Cité de David, comme cela a lieu le plus ordinairement, mais avec le mont Moriah.

Cependant un Juif, nommé Alcime, jaloux de la famille des Macchabées et aspirant à la charge de pontife suprême, se rend auprès de Démétrius Sôter, fils de Séleucus Philopator, qui venait de détrôner Antiochus Eupator. Démétrius (162 avant J.-C.) envoie Bacchidès avec des troupes pour faire reconnaître Alcime comme grand-prêtre de la nation juive. Ce général s'efforce d'abord, avec son protégé, de surprendre la bonne foi de Juda et de ses frères par des paroles captieuses; mais Alcime ne peut triompher de la haine que ses crimes ont excités contre lui et se réfugie auprès de Démétrius, dont il implore encore l'appui. Ce roi fait marcher alors contre les Juifs son général Nicanor, avec une armée plus considérable. Vaincu près de Caphar-Salama par Juda Macchabée, Nicanor se retire dans la citadelle d'Acra, d'après Josèphe, et dans la ville de David, d'après le Ier livre des *Macchabées*. Avant de quitter Jérusalem pour aller combattre une seconde fois Juda, le général syrien menace de brûler le temple, si on ne lui livre ce héros. Il va camper près de Béthoron, où de nouvelles troupes de Syrie viennent le rejoindre. La bataille est livrée près d'Adarsa. L'armée de Nicanor est défaite et ce général est tué l'un des pre-

miers. Sa tête est coupée, ainsi que sa main droite qu'il avait étendue insolemment contre le temple, et sont suspendues en face de Jérusalem.

Juda Macchabée contracte ensuite une alliance offensive et défensive avec les Romains.

Cependant, Démétrius, l'an 161 avant J.-C., désireux de venger la défaite et le trépas de Nicanor, ordonne à son général Bacchidès d'envahir de nouveau la Judée. A la vue de l'armée formidable qui s'avançait contre elle, la vaillante troupe de Juda Macchabée, qui s'était signalée jusque-là par tant d'audace et de courage, est, pour la première fois saisie de frayeur et commence à se débander. Huit cents guerriers seulement restent fidèlement attachés à la personne et à la fortune du héros. Juda leur dit : « Allons et marchons à nos ennemis pour les combattre, si nous le pouvons. » Mais eux l'en détournent en lui répétant : « Nous ne le pourrons jamais. Pensons plutôt présentement à assurer notre vie; plus tard, nous reviendrons combattre, car nous sommes trop peu nombreux. » Mais Juda leur répondit : « Dieu nous garde d'agir ainsi et de fuir devant nos adversaires! Si notre heure est arrivée, mourons courageusement pour nos frères et ne souillons notre gloire par aucune tache. » Il attaque donc intrépidement l'ennemi, et, ayant reconnu que l'aile droite de Bacchidès était la plus forte, il rompt cette aile avec les plus vaillants de sa troupe et la poursuit imprudemment jusqu'à la montagne d'Azoth. L'aile gauche des Syriens attaque alors Juda par derrière; enveloppé de toutes parts, il est tué après des prodiges de bravoure; lui mort, le reste de ses compagnons se disperse.

Ce combat, à jamais néfaste, où Juda Macchabée tomba enseveli dans son triomphe, eut lieu à Laïsa, d'après la Vulgate, et non loin du village de Beth-Zétho, selon Josèphe.

Jonathas, autrement dit Jonathan, son frère, lui succéda dans le commandement des troupes. Bacchidès,

battu par lui sur les bords du Jourdain, revient à Jérusalem et met la forteresse d'Acra en bon état de défense ; en même temps, il fait saisir comme otages les enfants des premières familles du pays et les retient prisonniers dans cette citadelle.

L'an 160 avant J.-C., le grand-prêtre Alcime fait abattre les murailles de la partie intérieure du temple, ordonne de détruire les ouvrages des prophètes et commence à les renverser. (*Macchabées*, l. I^er^, ch. IX.)

54. « Præcepit Alcimus destrui muros domûs sanctæ interioris et destrui opera prophetarum : et cœpit destruere. »

Il s'agit probablement, dans ce verset, de la séparation qui établissait une ligne de démarcation entre le parvis des Gentils et celui des Juifs. Quant aux ouvrages des prophètes, il faut peut-être entendre par là les ouvrages exécutés par les prophètes Aggée et Zacharie, qui avaient contribué par leurs exhortations à la reconstruction du temple après la captivité. Mais Alcime n'a pas le temps d'achever l'œuvre de destruction qu'il avait commencée ; surpris par une paralysie soudaine, il meurt dans de très grandes souffrances.

L'an 158 avant J.-C., Jonathas et Simon, son frère, apprenant que Bacchidès arrivait de Syrie avec une nouvelle armée, se réfugient à Beth-Bessen, dans le désert de Jéricho, et fortifient cette place. Bacchidès, cherche en vain à s'emparer de cette forteresse, appelée par d'autres Beth-Basi, et par Josèphe, Béthalaga. Fatigué de ses efforts impuissants, il conclut la paix avec les Juifs et se retire.

L'an 153 avant J.-C., Alexandre Balas, se disant fils d'Antiochus Epiphanes, dispute le trône de Syrie à Démétrius. Tous deux alors recherchent l'alliance de Jonathas. Celui-ci embrasse la cause d'Alexandre, malgré les belles promesses que lui prodigue Démétrius. Une bataille s'engage entre les deux concurrents (150 avant J.-C.) ; Démétrius est tué.

Alexandre avait reconnu Jonathas comme grand-prêtre, le pontificat suprême étant resté vacant depuis la mort d'Alcime. Il demande alors et obtient la fille de Ptolémée Philométor, roi d'Égypte. Jonathas vient au-devant des deux rois, qui s'étaient donné rendez-vous à Ptolémaïs. Il est traité en souverain par Alexandre, qui le revêt de la pourpre royale et impose silence à ses accusateurs.

L'an 147 avant J.-C., Démétrius, fils du Démétrius vaincu et tué par Alexandre, arrive de Crète pour disputer le trône de Syrie à ce dernier. Jonathas et Simon, son frère, demeurés fidèles à la cause d'Alexandre, défont, près d'Azoth, Apollonius, général de Démétrius. En reconnaissance d'un pareil service, Alexandre envoie à Jonathas une fibule d'or, telle qu'en portaient les princes, et lui donne en même temps la ville d'Accaron. Mais, l'année suivante, Ptolémée Philométor, roi d'Égypte et beau-frère d'Alexandre, dont il a à se plaindre, enlève à son gendre tout à la fois et ses États et sa fille qu'il offre en mariage à Démétrius. Tous deux meurent bientôt, Alexandre tué par un chef arabe, auprès duquel il s'était réfugié, et Ptolémée, des suites d'une blessure qu'il avait reçue en combattant contre son gendre.

L'an 145 avant J.-C., Jonathas cherche à s'emparer de la citadelle que les Syriens occupaient à Jérusalem et il dresse plusieurs machines de guerre pour la forcer. Mandé alors auprès de Démétrius, qui venait d'arriver à Ptolémaïs, il lui apporte de magnifiques cadeaux et rentre dans ses bonnes grâces ; puis il l'aide à reconquérir sa capitale Antioche, qui s'était révoltée contre lui ; mais une fois raffermi sur son trône, grâce au secours qu'il a reçu de Jonathas, Démétrius se montre ingrat à son égard et refuse de lui accorder les divers avantages qu'il lui a promis.

Sur ces entrefaites, Diodotus, surnommé Tryphon, conçoit le projet de placer sur le trône de Syrie Antiochus, fils de son ancien maître Alexandre Balas, qu'il

ramène d'Arabie et qu'il fait couronner sous le nom d'Antiochus VI, dit Théos (143 avant J.-C.).

Ce jeune prince, pour attacher Jonathas à sa cause, s'empresse de lui assurer tous les privilèges qui lui avaient été accordés précédemment. Vainqueur des généraux de Démétrius, non loin de Cadès, Jonathas renouvelle l'alliance et l'amitié de sa nation avec les Romains et les Spartiates.

De retour à Jérusalem, après différentes expéditions, il répare les murs de la ville et bâtit une très haute muraille entre la forteresse syrienne et la Cité, afin de les séparer entièrement et de couper toute communication entre elles deux.

Cependant, Tryphon, aspirant au trône de Syrie, au mépris des droits du jeune Antiochus dont il s'était fait jusque-là le défenseur, s'empare traîtreusement de la personne de Jonathas dans lequel il craignait de rencontrer un adversaire à ses projets, en l'attirant à Ptolémaïs par de fallacieuses paroles.

A cette nouvelle, et sans se laisser accabler par un si grand malheur, Simon, son frère, se hâte de prendre la direction des affaires. Il répare l'enceinte de Jérusalem et achève les travaux commencés par Jonathas.

Tryphon, poursuivant le cours de ses perfidies, fait prévenir Simon qu'il a retenu son frère Jonathas, à cause de l'argent qu'il devait au roi, et qu'il ne lui rendra la liberté que si on lui envoie à lui-même cent talents d'argent et ses deux fils en otages. Simon pressentait bien une ruse dans le langage et dans la demande de Tryphon. Néanmoins, il lui envoie les cent talents exigés et les deux fils de Jonathas, dans la crainte qu'on ne l'accusât d'avoir sacrifié son frère, s'il n'avait point satisfait aux conditions imposées par Tryphon. Celui-ci, violant sa parole, garde Jonathas, après avoir reçu ses deux fils et les cent talents. Bientôt il le met à mort, ainsi que ses deux fils, à Bascama, dans le pays de Galaad. Simon va chercher le corps de

son frère et le rapporte à Modin, où il élève un magnifique tombeau en l'honneur de son père, de sa mère, de ses frères et de lui-même.

J'ai le regret d'annoncer que ce superbe et illustre mausolée, dont, en 1870, j'avais retrouvé l'emplacement, quelques colonnes et les arasements inférieurs de plusieurs chambres sépulcrales, au milieu des ruines de Médieh, l'antique Modin, n'est plus maintenant, comme je m'en suis tristement assuré, en 1884, qu'un amas confus de pierres brisées. Les paysans des villages voisins ont exhumé de là une dizaine de tronçons de colonnes monolithes et de belles pierres de taille qu'ils ont vendues à Lydda comme matériaux de construction. S'imaginant, en outre, que ce mausolée renfermait quelque trésor caché, à cause des fouilles qui avaient été pratiquées par moi-même et par d'autres, et de la visite qu'il avait reçue de plusieurs voyageurs de différentes nations, ils l'ont bouleversé de fond en comble, cherchant même dans l'intérieur des pierres le trésor mystérieux qu'ils y croyaient renfermé.

Cependant Tryphon met le comble à ses crimes et à son ambition en tuant son jeune maître Antiochus et en usurpant son trône.

Dans de pareilles circonstances, Démétrius, le rival de Tryphon, et Simon renouent ensemble une alliance réciproque. Simon est reconnu par lui comme grand-prêtre et chef de la nation juive, et de cette année 142 avant J.-C. commence pour les Juifs une nouvelle ère.

Simon réduit enfin et force de se rendre la citadelle d'Acra qui, depuis tant d'années, tenait en échec la ville de Jérusalem. Selon Josèphe, « après avoir emporté cette forteresse, il la rasa complètement jusqu'au sol, afin qu'elle ne pût plus servir de poste favorable à ceux qui s'en empareraient, pour de là causer du dommage comme auparavant. Et après avoir fait cela, il lui parut utile de raser la montagne elle-même, sur laquelle

cette citadelle était située, afin que le temple fût plus élevé. Et tous, se mettant à l'œuvre, rasèrent la montagne. Durant trois ans entiers, ils poursuivirent sans relâche ce labeur, jour et nuit, pour faire disparaître cette hauteur jusqu'aux fondements, et la transformèrent en une plaine unie, tellement que, dans la suite, le temple domina tout, la forteresse et la colline sur laquelle celle-ci avait été bâtie ayant été supprimées. » (*Antiquités judaïques*, l. XIII, ch. VI, § 6.)

Dans ce passage, qui est très net et très explicite, il ne peut être évidemment question que d'une citadelle se trouvant dans la basse ville ; car il aurait été impossible aux Juifs de rabaisser la partie supérieure de la ville, en la nivelant au-dessous du mont Moriah, où s'élevait le temple, tandis qu'il était possible de faire subir une pareille diminution à la colline qui, vers l'Ouest ou le Nord-Ouest, touchait au mont du temple et servait d'assiette à la citadelle qu'y construisirent les Syro-Macédoniens. Ce passage, en outre, me semble trancher d'une manière définitive la question controversée de l'emplacement de cette citadelle que, d'après les deux livres des *Macchabées*, on pourrait être tenté de placer sur le mont Sion. La forteresse d'Acra devait, suivant toute apparence, avoisiner l'angle nord ouest de l'enceinte du temple, au sud de l'emplacement qu'occupa ensuite la tour Baris, qui plus tard devint la tour Antonia; car si elle avait été remplacée purement et simplement par la tour Baris, pourquoi Simon l'aurait-il détruite et rasée au-dessous du niveau du temple, et pourquoi aurait-il entrepris et exécuté un travail aussi considérable que celui-là, si, sur les fondations de la forteresse qu'il venait de démolir, et, en quelque sorte, de déraciner du sol avec tant d'efforts, il avait aussitôt construit une nouvelle citadelle destinée à sa propre résidence? Il est à croire qu'après avoir anéanti la forteresse d'Acra, qui avait tenu si longtemps en crainte et la ville et le temple qu'elle dominait immédiatement,

il ne voulut point habiter lui-même cet endroit si néfaste à sa nation et aux adorateurs du temple, et qu'il préféra se choisir, non loin de là, une autre position également favorable à ses desseins, vers l'angle nord-ouest du temple. Délivrée du joug des Syriens par la destruction de la citadelle d'Acra, Jérusalem jouit pendant quelque temps, sous la ferme et habile direction de Simon, d'un repos profond, ce que la Bible, selon son expression favorite, exprime en peu de mots, par l'image suivante : « Chacun, dit-elle, se reposait en paix sous sa vigne et sous son figuier. » Simon fit frapper monnaie en son nom et renouvela l'alliance que sa nation avait contractée auparavant avec les Spartiates et les Romains.

L'an 138 avant J.-C., Antiochus Sidétès, fils de Démétrius, envoie contre lui une armée commandée par l'un de ses meilleurs généraux, nommé Cendébée. Celui-ci est battu par les deux fils aînés de Simon, Juda et Jean.

Malheureusement, un horrible forfait devait mettre bientôt fin à la vie et au règne d'un prince si accompli, sous lequel la Judée commençait à respirer de toutes les calamités qu'elle avait si longtemps subies.

L'an 135 avant J.-C., Simon est tué traîtreusement par son propre gendre, Ptolémée, fils d'Aboub, au milieu des joies d'un festin, dans le château de Doch, près de Jéricho. Ses deux fils, Mathathias et Juda, qui l'avaient accompagné, tombent également sous les coups d'assassins apostés. Jean Hyrcan, autre fils de Simon, prévenu à temps, à Gazara, des pièges qui lui sont tendus, met à mort les gens envoyés pour l'égorger et s'empresse de se faire reconnaître à Jérusalem comme le successeur de son père, et investir du pontificat suprême ; puis il va attaquer Ptolémée dans son château de Doch. Ce siège dure longtemps ; au moment où Jean Hyrcan redouble d'efforts pour s'emparer de cette forteresse, Ptolémée fait infliger d'horribles tortures à sa

mère et à ses frères, détenus prisonniers par lui. Le Ier livre des *Macchabées* affirme, au contraire, que ces deux fils de Simon avaient été massacrés en même temps que leur père et ne fait pas mention de leur mère.

L'année sabbatique met fin à ce siège. Ptolémée profite de cette circonstance pour s'enfuir ; mais auparavant, d'après le récit de Josèphe, il fait tuer la mère et les deux frères de Jean, puis il se retire auprès de Zénon, tyran de Rabbath-Ammon.

Peu de temps après, Antiochus Sidétès vient, avec une armée formidable, assiéger Jérusalem. Il en ravage tous les environs et l'entoure elle-même de sept camps retranchés. Du côté du Nord, par où elle était plus facilement attaquable, il élève cent tours de trois étages et y place des cohortes. Chaque jour, il renouvelle les assauts, et, pour enfermer davantage les habitants, il creuse au devant de ces différents camps un fossé très large et très profond. Jean Hyrcan, craignant de manquer de vivres, se débarrasse des bouches inutiles. Les malheureux, chassés de la ville, périssent pour la plupart de faim et de misère. Lors de la fête des Tabernacles, les assiégés demandent une trêve de sept jours. Antiochus Sidétès la leur accorde et, par cette faveur, mérite de leur part le titre d'Eusébès, à cause de sa piété. En effet, il introduit même dans la place des bœufs aux cornes dorées, pour être offerts en sacrifice. Les assiégés finissent par traiter avec lui et s'engagent à lui donner des otages et cinq cents talents, dont trois cents immédiatement.

C'est pendant ce siège que, suivant Josèphe (*Antiquités judaïques*, l. XIII, ch. IX, § 4), Hyrcan, pour se procurer de l'argent, ouvrit le tombeau de David, et en tira trois mille talents.

Remarquons, en passant, que cela semble prouver péremptoirement que ce tombeau était dans la ville même. Autrement, comment Hyrcan aurait-il pu, en-

veloppé qu'il était de tous côtés par les ennemis qui avaient établi sept camps autour de la ville, sortir de l'enceinte, ainsi bloquée si étroitement, pour aller vers le Nord ouvrir le tombeau de David? Or, comme le fait observer Josèphe, le terrain étant plat vers le Nord et la ville étant de ce côté plus facilement accessible et, par conséquent, attaquable, c'est vers ce point qu'Antiochus Sidétès avait élevé ses nombreuses tours d'attaque qui n'auraient jamais permis à Hyrcan, même à la faveur de la nuit, de se diriger furtivement vers les Kobour-el-Molouk, si on les regarde comme étant les tombeaux des rois, pour y puiser dans la chambre funéraire de David les trois mille talents en question. En outre, comment ce mausolée, s'il avait été situé en dehors de la ville, aurait-il pu échapper tant de fois aux recherches et à l'avidité des conquérants qui avaient tour à tour assiégé Jérusalem? Comment aurait-il pu conserver encore intacte, dans ses mystérieuses cachettes, une somme d'argent aussi considérable que celle dont parle Josèphe? La chose n'est pas vraisemblable; il est même peu probable que jamais, à aucune époque, on ait pu enfouir dans la chambre sépulcrale de David, comme en réserve pour l'avenir, des trésors d'une telle importance. Il est aussi peu facilement admissible que, même dans le sein de la ville et au milieu des ravages et des bouleversements qu'elle avait si souvent subis, ce tombeau, s'il avait contenu des richesses semblables, n'ait pas tenté davantage l'avarice des vainqueurs.

Cependant Antiochus Sidétès, ayant péri dans une expédition contre les Parthes, est remplacé par son frère, Démétrius Nicator, 130 avant J.-C.

L'année suivante, Jean Hyrcan s'empare de Sichem et détruit le temple du mont Garizim qui, depuis deux siècles, était le rival de celui de Jérusalem. Il profite ensuite des luttes qui déchiraient le royaume de Syrie, disputé tour à tour par différents prétendants, pour faire jouir ses États d'une paix profonde. Il résidait

d'ordinaire dans la tour de Baris, où il avait fait déposer la robe pontificale dont il se servait comme grand-prêtre dans l'intérieur du temple. Ses fils firent de même.

Après un règne de vingt-neuf ans, il mourut l'an 107 avant J.-C. On croit généralement que son tombeau est celui dont, lors du siège de Jérusalem par Titus, il est plus d'une fois question dans Josèphe, sous le nom de tombeau du grand-prêtre Jean, comme se trouvant dans la partie nord-ouest de la ville.

Jean Hyrcan avait laissé cinq fils. L'aîné d'entre eux, Aristobule, change en royauté le principat dont il était revêtu et accorde également le titre de roi à Antigone qui venait après lui. Quant à ses trois autres frères, il les tient dans les fers. Il emprisonne également sa mère, à laquelle Hyrcan avait légué ses États comme à son héritière, et il la laisse inhumainement mourir de faim. Bientôt, sur des rapports mensongers et à la suite d'une intrigue ourdie par Salomé, sa femme, la même que les historiens désignent également sous le nom grec d'Alexandra, il fait tuer son frère Antigone, dans un passage secret et ténébreux qui reliait la tour Baris à l'enceinte du temple, sous le nom de tour de Straton. Comme le fait remarquer Josèphe, Antigone justifiait ainsi, par sa mort, la prédiction d'un vieil Essénien qui avait annoncé que ce prince périrait dans la tour de Straton. C'est ainsi qu'on appelait la ville qui, plus tard, devint Césarée Maritime, et comme cet Essénien, le jour même où devait mourir Antigone, vit ce jeune prince traverser le temple sous ses yeux et, par conséquent, très loin de l'emplacement futur de Césarée Maritime, il commençait à se lamenter de ce que, pour la première fois de sa vie, il apprenait que l'une de ses prédictions ne se réalisait pas, lorsqu'il fut averti bientôt qu'Antigone venait d'être tué dans un passage souterrain conduisant à la tour Baris et appelé pareillement tour de Straton. Des remords cuisants s'emparent en-

suite d'Aristobule, à la fois parricide et fratricide, et il expire au milieu d'atroces douleurs.

Quand il a rendu le dernier soupir, Salomé, sa femme, fait sortir de prison les frères d'Aristobule et crée roi l'aîné d'entre eux, Alexandre Jannée. Celui-ci (105 avant J.-C.) met à mort l'un de ses frères, qui aspirait au souverain pouvoir. Il traite, au contraire, l'autre avec honneur, parce qu'il ne manifestait aucune ambition. Il va bientôt assiéger Ptolémaïs. Cette ville appelle à son secours Ptolémée Lathyre, chassé d'Egypte par sa mère Cléopâtre, et alors retiré dans l'île de Chypre dont il était devenu le souverain; puis elle refuse de l'admettre dans ses murs, une fois qu'il est débarqué à Sycaminos, avec 30.000 hommes, tant fantassins que cavaliers. Ptolémée s'empare d'Asochis, en Galilée, et cherche à engager la lutte avec Alexandre Jannée qu'il défait près des bords du Jourdain. Abusant aussitôt cruellement de sa victoire, il ravage sans pitié le pays. Mais alors Cléopâtre accourt d'Egypte avec une armée pour arrêter les succès de son fils, dans lequel elle voit un rival au trône d'Égypte. et débarque à Ptolémaïs. Alexandre Jannée, sauvé par cette intervention soudaine, va conclure, dans cette ville, une alliance avec Cléopâtre; puis, débarrassé de la crainte que lui inspirait Ptolémée, il attaque Gadara, au delà du Jourdain, et emporte cette place après un siège de six mois; il prend également Amathonte, Raphia, Anthédon et Gaza, qu'il renverse de fond en comble.

De retour à Jérusalem, il s'aliène de plus en plus les Pharisiens dont il avait, à l'exemple de son père, abandonné la secte, pour s'allier aux Sadducéens. Pendant la fête des Tabernacles de l'année 95 avant J.-C., le peuple, à l'instigation des pharisiens, lui lance des outrages et des cédrats que les Juifs tenaient à la main, selon l'usage traditionnel prescrit pour la fête, un jour qu'il était debout devant l'autel pour y sacrifier en qualité de grand prêtre. On lui rappelle en même temps

qu'il est le fils d'une captive et indigne, par conséquent, de l'autorité pontificale. Pour se venger, Alexandre Jannée ordonne à ses soldats un massacre général des habitants et 6.000 de ces derniers tombent sous leurs coups. Une nouvelle expédition l'attire ensuite de nouveau au delà du Jourdain ; mais, vaincu près de Gadara par Obeïda, roi des Arabes, il revient à Jérusalem, où il a à réprimer plusieurs insurrections successives. Exaspérés contre lui, les habitants appellent à leur secours Démétrius Eucérus, fils d'Antiochus Gryphus, qui arrive avec une armée de 40.000 hommes de pied et de 3.000 cavaliers. Alexandre Jannée est complètement battu par lui près de Sichem. Néanmoins, il parvient ensuite à réunir sous ses étendards un nouveau corps de 6.000 hommes et triomphe, à son tour, de ses ennemis. En rentrant dans les murs de Jérusalem, il y commet d'affreuses cruautés, en faisant crucifier sous ses yeux, pendant qu'il se livre aux douceurs d'un festin, plusieurs centaines de prisonniers dont il avait massacré les femmes et les enfants. Les dernières années de sa vie sont encore remplies par d'autres expéditions. Enfin, l'an 78 avant J.-C., il meurt de la fièvre au siège de Ragaba, près de Gérasa, en recommandant à sa femme Alexandra, qui l'avait accompagné dans cette campagne, de capter la bienveillance des Pharisiens qu'il avait eu le tort de s'aliéner. Ceux-ci, en retour de ces conseils donnés à la Reine, qui prit, à sa mort, les rênes du pouvoir, lui firent de magnifiques funérailles, et l'ensevelirent au nord du mur septentrional du temple, et non loin de ce mur, comme cela ressort du passage suivant de Josèphe. (*Guerre des Juifs*, l. V, ch. VII, § 3.)

« Les partisans de Jean combattaient de la tour Antonia et du portique septentrional du hiéron du temple, devant le monument du roi Alexandre. »

Alexandra règne au nom de ses deux fils et confie le souverain pontificat à Hyrcan l'aîné. Les Pharisiens,

auxquels, d'après le conseil de son mari, elle s'était ralliée, abusent de l'influence qu'elle leur accorde pour se venger, à leur tour, de leurs ennemis les Sadducéens.

Cependant, Tigranes, roi d'Arménie, à la tête d'une armée formidable, envahit la Syrie et la Judée et assiège Ptolémaïs; mais il est rappelé bientôt dans ses propres États, à la nouvelle que Lucullus ravage l'Arménie. Alexandra tombe malade et meurt, après un règne de neuf ans (59 avant J.-C.).

Quelque temps avant la mort de sa mère, Aristobule avait quitté furtivement Jérusalem et, ayant réuni des troupes autour de lui, s'était fait proclamer roi. Alexandra, pour prévenir ses projets ambitieux, avait emprisonné sa femme et ses enfants dans la tour Baris; mais elle rend bientôt le dernier soupir. Hyrcan II, nommé roi par les Pharisiens, marche contre son frère. Battu près de Jéricho, il revient s'enfermer dans Jérusalem et se retranche dans le château-fort où il retenait captifs la femme et les enfants d'Aristobule. Il chasse ensuite ses adversaires de l'enceinte du temple; mais, plus tard, il entre en pourparler avec son frère Aristobule; ils s'embrassent publiquement, et il est stipulé entre eux que Hyrcan rentrera dans la vie privée, et qu'Aristobule sera reconnu roi. Josèphe ajoute qu'à la fin de cette entrevue, Aristobule se dirigea vers le palais royal, et Hyrcan, comme un simple particulier, gagna la demeure d'Aristobule. (*Antiquités judaïques*, l. XIV, ch. I, § 2.)

Ce palais royal est probablement celui dont il est question ultérieurement sous le nom de palais des Asmonéens, comme étant voisin du Xystus et situé sur un emplacement élevé. (*Antiquités judaïques*, l. XX, ch. VIII, § 11. — *Guerre des Juifs*, l. II, ch. XVII, § 3.)

Ces deux derniers passages de Josèphe indiquent que ce palais, différent de la tour Baris, s'élevait près du côté occidental et non à l'angle nord-ouest du temple,

comme cette tour. Il avoisinait et dominait le Xystus, qui lui-même était séparé du temple par le pont dont il est souvent fait mention dans l'histoire des attaques que la ville et surtout le temple ont subies.

Cependant Hyrcan, vivement sollicité par Antipater, Iduméen d'origine, quitte Jérusalem et se réfugie auprès d'Arétas, roi des Arabes, dont la capitale était Pétra. Celui-ci, sur les instances du même Antipater, marche contre Aristobule et le défait. Aristobule vaincu se retranche dans l'intérieur du temple où l'attaquent Arétas et Hyrcan. Scaurus, envoyé alors en Syrie et en Judée par Pompée, s'allie avec Aristobule, qui lui promet 400 talents et force Arétas à se retirer. Poursuivi dans sa fuite par Aristobule, Arétas est battu dans un endroit appelé Papyron.

L'an 63 avant J.-C., Hyrcan II et Aristobule II plaident leurs droits respectifs à Damas, devant Pompée en personne. Ce dernier remet sa décision à une époque ultérieure. En attendant, il va soumettre Arétas en Arabie, puis il s'avance vers Jérusalem et campe près de Jéricho. Aristobule, pour conjurer le danger qui le menace, va lui promettre de lui livrer la ville et une somme considérable d'argent. Pompée envoie Gabinius pour les recevoir; mais ce général se voit fermer les portes de la place et ne reçoit, en outre, aucun argent. Irrité contre Aristobule, sur lequel il fait retomber ce mécompte, Pompée garde ce prince prisonnier dans son camp et marche lui-même contre Jérusalem. Les habitants sont partagés d'avis: les uns inclinent à livrer la ville à Pompée ; les autres, au contraire, favorables au parti d'Aristobule, conseillent la lutte. Ces derniers s'empressent de s'emparer de l'enceinte du temple et, coupant le pont qui le mettait en communication avec la ville, ils se préparent à soutenir les assauts des Romains. Quant aux partisans de Hyrcan, ils ouvrent à Pompée les portes de la place et lui livrent le palais royal. Pompée charge son lieutenant Pison d'occuper la ville et le

palais ; pour lui, il établit son camp au nord du temple, là où cet édifice était plus facilement attaquable. Il fait combler le fossé qui, de ce côté, protégeait le temple et profite pour cela de la coutume religieuse qu'avaient les Juifs de se reposer les jours de sabbat, toutes les fois qu'ils n'étaient point attaqués par l'ennemi ; puis il élève des *aggeres*, construit de hautes tours et fait jouer de puissantes machines apportées de Tyr. Pendant toute la durée de ce siège, qui fut de trois mois, les prêtres n'interrompirent les sacrifices ni le matin, ni le soir. Le jour même où l'enceinte du temple fut forcée, ils continuèrent intrépidement leurs saintes fonctions, au milieu du sang et du carnage, et périrent tous, immolés par centaines autour de leur autel. 12.000 Juifs succombèrent ce jour-là. Pompée, pénétrant dans l'intérieur du temple, et même dans le Saint des Saints, avec plusieurs de ses compagnons d'armes, contempla les objets sacrés et les trésors qui y étaient renfermés ; mais il ne les pilla point et, le lendemain, ayant fait purifier ce monument, il ordonna d'y offrir de nouveaux sacrifices.

Avant de s'éloigner de Jérusalem, il rendit à Hyrcan II le souverain pontificat et lui conféra aussi le titre d'ethnarque, puis il se dirigea vers la Cilicie, pour retourner à Rome, emmenant avec lui Aristobule II enchaîné avec ses quatre enfants, deux filles et deux fils. L'un de ces fils, Alexandre, parvint à s'échapper ; le plus jeune, Antigone, fut transporté à Rome avec ses sœurs.

CHAPITRE XI

DEPUIS LA CONQUÊTE ROMAINE JUSQU'A LA NAISSANCE DE NOTRE-SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST.

L'an 56 avant J.-C., Gabinius, proconsul de Syrie, établit en Palestine cinq sanhédrins, espèces de grands conseils chargés de régler les affaires de toute la nation. Jérusalem devient le siège de l'un d'entre eux.

En 54 avant J.-C., Crassus remplace Gabinius dans le gouvernement de la Syrie. Avant de marcher contre les Parthes, dans la contrée desquels il trouve la défaite et la mort, il enlève à Jérusalem les deux mille talents que Pompée avait laissés dans le temple et tout l'or qui y était accumulé, et dont la valeur est estimée par Josèphe à huit mille talents.

Pendant ce temps, Hyrcan II était toujours grand-prêtre de la nation juive, sous la dépendance et la tutelle de son premier ministre Antipater. Celui-ci, lors de la campagne de César en Egypte, après la célèbre bataille de Pharsale, lui rend de grands services (48 avant J.-C.). Une fois cette campagne terminée, César confirme à Hyrcan le souverain pontificat, avec le titre d'ethnarque, et lui permet de relever les fortifications de Jérusalem que Pompée avait renversées. En même temps, il confère à Antipater les droits et le titre de citoyen romain et lui confie la charge de procurateur de la Judée.

Après le départ de César de la Syrie, Antipater res-

taure les murs de Jérusalem; puis il nomme son fils aîné Phasaël gouverneur de la ville et charge Hérode du commandement de la Galilée. Hérode débarrasse la contrée des incursions d'un chef de brigands, nommé Ézéchias, qu'il met à mort sans jugement. Les principaux de la nation juive accusent alors Hérode devant Hyrcan d'avoir tué Ézéchias et ses partisans, sans les avoir fait juger par le sanhédrin; ils lui reprochent aussi à lui-même de se laisser dominer par Antipater comme par un maître et de n'avoir que le nom d'ethnarque, sans en posséder l'autorité.

Hérode comparaît fièrement devant ses juges, revêtu de la pourpre. Malgré la crainte qu'il inspire et l'appui que lui prête Sextus César, gouverneur de la Syrie, qui, par des lettres menaçantes, ordonne à Hyrcan de l'absoudre, Saméas, l'un des juges, engage courageusement ses collègues à faire leur devoir et à condamner le coupable. Antipater, voyant que le sanhédrin inclinait à la mort de son fils, conseille à celui-ci de se dérober par la fuite au jugement. Hérode s'enfuit à Damas et est nommé, par Sextus César, procurateur de la Cœlésyrie. N'aspirant qu'à se venger, il rassemble aussitôt des troupes et marche contre Hyrcan et contre Jérusalem; mais son père Antipater et son frère Phasaël s'efforcent de fléchir son ressentiment, et il se retire dans sa province.

L'an 43 avant J.-C., Antipater est empoisonné par Malichus, qui avait gagné son échanson. Malichus est tué, à son tour, par les ordres d'Hérode, qui venge ainsi son père.

Cependant Antigone, le plus jeune fils et le seul survivant d'Aristobule II, est ramené en Palestine par Ptolémée, fils de Mennée, prince de Chalcis, située au pied du Liban, qui était devenu son beau-frère; mais il est battu par Hérode.

Cependant Antoine, vainqueur de Cassius, à Philippes, vient en Asie (41 ans avant J.-C.). Parvenu en Bithynie, il reçoit de tous côtés des ambassadeurs.

Des députés juifs se rendent auprès de lui pour accuser Hérode et Phasaël comme jouissant du véritable pouvoir et ne laissant plus à Hyrcan II qu'une ombre vaine de principauté. Mais Antoine, gagné par les largesses d'Hérode, ne prête pas même l'oreille à ses accusateurs. Il se dirige ensuite vers Ephèse. Là, Hyrcan lui envoie une députation nouvelle pour lui offrir une couronne d'or et le prier d'écrire aux gouverneurs de provinces, afin qu'ils affranchissent les captifs faits par Cassius contrairement à toute justice. Il réclama en même temps le territoire qui avait été enlevé par lui aux Juifs. Antoine fait à ses députés une réponse favorable. Bientôt il s'achemine lui-même vers la Syrie. Cléopâtre accourt à sa rencontre et captive immédiatement son cœur. Une nouvelle accusation est portée devant lui contre Hérode, en présence d'Hyrcan; mais Antoine, ami autrefois d'Antipater, nomme tétrarques Hérode et son frère Phasaël et fait jeter dans les fers quinze de ses adversaires. Une troisième accusation échoue de la même manière et se termine par la mort de la plupart des accusateurs.

L'an 40 avant J.-C., le jeune Antigone, dont nous avons parlé plus haut, conclut une alliance avec les Parthes. Ceux-ci envahissent la Judée. Le roi Pacorus, le long de la côte, et Barzaphanes, son général, dans l'intérieur des terres, ravagent le pays et forcent Hérode à s'enfuir de Jérusalem; il se réfugie dans la forteresse de Massada, pendant que Phasaël tombe entre leurs mains.

Antigone, une fois devenu maître de Jérusalem, grâce au concours que lui ont prêté les Parthes, et tenant en son pouvoir Phasaël et Hyrcan, commence par faire couper les oreilles à ce dernier, qui était son oncle, pour l'empêcher de gérer à l'avenir le souverain pontificat, la loi interdisant à tout homme mutilé le droit de remplir cet auguste ministère. Phasaël, qui savait que la mort lui était réservée, s'empresse de ravir à ses en-

nemis la liberté de lui faire subir tel trépas qu'ils voudraient, en se fracassant lui-même la tête contre les parois de sa prison. Comme il était grièvement blessé, Antigone, sous prétexte de vouloir le guérir, envoie son médecin, qui verse du poison dans ses plaies.

Hérode se rend alors à Rome auprès d'Antoine qui s'y trouvait en ce moment, et il lui fait part de ce qui lui est arrivé ainsi qu'à son frère Phasaël. Antoine, pour le dédommager, le fait proclamer roi par un décret du Sénat romain.

Pendant ce temps-là, Antigone assiège les partisans d'Hérode retranchés dans la forteresse de Massada.

Hérode débarque d'Italie à Ptolémaïs (39 avant J.-C.); il rassemble des troupes en Galilée, sauve le général romain Silon, que les Juifs étaient sur le point d'envelopper, s'empare de Joppé, délivre les défenseurs de Massada et marche vers Jérusalem, où les Romains, sous la conduite de Silon, le secondent faiblement dans ce siège, parce que ce général avait été secrètement corrompu par l'argent d'Antigone.

Dans de pareilles circonstances, Hérode envoie son frère Joseph avec deux mille fantassins et quatre cents cavaliers en Idumée. Lui-même, abandonnant, à cause de l'hiver, le siège de Jérusalem, met en lieu sûr, dans la Samarie, sa mère et plusieurs de ses parents retirés par lui de Massada et se dirige vers la Galilée. Il s'empare de Sepphoris et réprime les brigandages des bandes de voleurs qui s'étaient retranchés dans les grottes voisines d'Arbel. Bientôt, la Galilée tout entière tombe en son pouvoir.

L'an 38 avant J.-C., il amène un renfort de troupes à Antoine, occupé alors au siège de Samosate. Pendant son absence, son frère Joseph se laisse surprendre dans une embuscade près de Jéricho, et y perd la vie.

L'an 37 avant J.-C., Hérode s'avance de nouveau vers Jérusalem, dont il veut à tout prix s'emparer.

Josèphe nous donne sur ce siège mémorable les dé-

tails suivants dans ses *Antiquités judaïques* (l. XIV, ch. xv, § 14) :

L'hiver fini, Hérode marche contre Jérusalem et campe près de la ville. C'était la troisième année depuis que, à Rome, il avait été créé roi. S'approchant des murs de la place, là où elle était le plus facilement attaquable, c'est-à-dire vers le Nord, il procède au siège de la même manière que Pompée. Il donne l'ordre d'élever trois *aggeres*, sur lesquels on construira des tours. Puis, après avoir préposé à cet ouvrage des hommes capables de le mener à bonne fin, et pendant que l'ennemi reste encore dans ses lignes, il va à Samarie, célèbre ses noces avec Mariamne, fille d'Alexandre, qui, lui-même, était fils d'Aristobule. Ses noces une fois terminées, il se hâte de revenir avec de nouvelles troupes. Le général romain Sosius lui amène, de son côté, plusieurs légions. Cette nombreuse armée établit son camp devant la partie septentrionale des remparts. Les trois *aggeres* achevés, avec leurs tours, Hérode fait approcher les machines et battre les murs. Les Juifs réparent aussitôt les brèches et s'efforcent, par des contre-mines, de neutraliser les progrès de leurs adversaires. Le premier mur néanmoins est emporté, et le deuxième l'est à son tour. Plusieurs portiques sont livrés aux flammes autour du Temple. Le parvis extérieur du *Hiéron* et la ville basse tombent alors au pouvoir des assiégeants. Les Juifs repoussés se réfugient dans le parvis intérieur et dans la ville haute, et, craignant que les Romains ne les empêchent de célébrer leurs sacrifices journaliers, ils leur envoient des députés pour les prier de leur permettre d'introduire des victimes dans l'enceinte du Temple. Hérode acquiesce à leur demande, espérant qu'ils allaient se rendre. Mais voyant qu'ils ne songeaient nullement à livrer la ville et qu'ils combattaient toujours avec une extrême opiniâtreté pour Antigone, il redouble d'efforts et finit par s'emparer de la ville.

Les Romains et les Hérodiens, exaspérés, à cause de

la longueur du siège qui durait depuis cinq mois, mettent tout à feu et à sang et immolent sans pitié les hommes, les femmes, les enfants. Hérode cherche en vain à arrêter le massacre. Alors Antigone, oubliant sa grandeur passée et sa dignité présente, descend de la tour Baris et se jette aux pieds de Sosius. Celui-ci, sans se laisser apitoyer par le grand changement de fortune que ce prince venait d'éprouver, l'appelle dédaigneusement Antigona et le garde enchaîné. Hérode, impuissant à mettre un terme au pillage et à l'effusion du sang, supplie instamment le général romain de ne pas l'établir roi d'une solitude, et ce n'est qu'à force de promesses, et surtout d'argent, qu'il parvient à affranchir la malheureuse cité de la rapacité et de la fureur sanguinaire des alliés qu'il s'était donnés. C'est ainsi que Jérusalem tomba sous sa domination vingt-sept ans, jour pour jour, après qu'elle avait été prise par Pompée. Sosius quitte cette ville, emmenant avec lui son prisonnier Antigone qu'il conduit vers Antoine. Celui-ci, à la demande d'Hérode, ordonne de décapiter le dernier rejeton de la race des Asmonéens. Le principat de cette illustre maison avait duré cent vingt-six ans, à partir de la mort d'Antiochus Epiphanes. Cette famille est célèbre entre toutes, nous dit Josèphe (*Antiquités judaïques*, l. XIV, ch. XVI, § 4), tant par la noblesse de son origine que par la dignité du pontificat suprême dont elle fut revêtue et par la grandeur des actions que ses anciens membres accomplirent dans l'intérêt de la nation ; mais, par suite de ses dissensions intestines, elle perdit le pouvoir, qui passa entre les mains d'Hérode, fils d'Antipater, lequel était d'une naissance obscure et simple particulier.

A peine installé sur le trône de Jérusalem, Hérode enrichit et élève ses partisans, tandis qu'au contraire il accable d'extorsions et immole même à sa vengeance tous ses ennemis. Ainsi, cédant à ses instances, Antoine, comme nous venons de le voir, fait frapper de la hache,

à Antioche, Antigone, dans la crainte qu'il ne songeât à reconquérir son royaume. Hyrcan, qui avait été prisonnier chez les Parthes et qui ensuite, délivré de ses chaînes, vivait à Babylone, entouré, de la part des Juifs, d'une grande considération, est attiré à Jérusalem par Hérode, qui désire surveiller de près ses démarches et qui lui prodigue, en apparence, les marques du plus profond respect. Quant au souverain pontificat, il le donne à un prêtre inconnu, nommé Ananel, qu'il fait venir de Babylone et qui devient son humble instrument.

Il faut lire dans Josèphe les détails de la vie de ce monarque, tyran cruel et astucieux qui, dévoré d'une insatiable ambition et poursuivi par des soupçons continuels, fit mourir tour à tour les principaux membres de sa propre famille. De nombreuses tragédies domestiques remplirent sans cesse de trouble et de sang le règne tourmenté de ce prince, qui croyait cimenter de la sorte et affermir pour toujours sa domination usurpée.

L'an 34 av. J.-C., Jérusalem reçoit la visite de la trop fameuse Cléopâtre, reine d'Égypte; elle est accueillie avec une pompe inouïe par Hérode, qui rachète d'elle la partie de l'Arabie qui lui avait été concédée par Antoine, ainsi que la récolte de la plaine de Jéricho. Pendant qu'elle essaye de le séduire lui-même par ses charmes perfides, il roule un instant la pensée de la tuer; mais ses amis le détournent d'un pareil projet qui lui aurait attiré la vengeance d'Antoine. Il la comble de bienfaits et la reconduit jusqu'en Égypte.

Vers le printemps de l'an 31 avant J.-C., la Judée et Jérusalem probablement sont ébranlées par un violent tremblement de terre qui fait périr trente mille habitants, écrasés sous la chute des maisons.

L'année suivante, Hérode se défait par la mort du vieil Hyrcan qui, rappelé par lui de Babylone, vivait à Jérusalem comme un simple particulier. Comme il venait de perdre, par suite de la bataille d'Actium,

dans la personne d'Antoine, son soutien et son protecteur, et qu'il redoutait qu'Hyrcan ne réclamât ses anciens droits, il se hâta de le faire condamner à mort, malgré ses quatre-vingts ans, en l'accusant faussement devant le sanhédrin.

Il se rend ensuite à Rhodes, auprès de César Auguste, à qui il confesse ouvertement son ancienne amitié pour Antoine. Octave lui fait néanmoins un accueil des plus bienveillants. De retour en Palestine, Hérode reçoit avec un luxe royal le nouveau maître du monde, au moment où il débarque à Ptolémaïs, et lui donne huit cents talents.

L'an 29 avant J.-C., égaré par d'injustes soupçons, il fait condamner et mettre à mort Mariamne, sa femme, qu'il aimait auparavant éperdument; ensuite il se livre aux plus cuisants regrets.

La peste bientôt sévit dans ses États; il tombe lui-même malade à Sébaste. Pendant son absence, Alexandra, fille d'Hyrcan et belle-mère d'Hérode, profondément irritée contre lui, à cause du trépas de son fils Aristobule qu'il avait fait noyer dans un bassin, près de Jéricho, et de ceux aussi de son père Hyrcan et de sa fille Mariamne, dont il avait à tort soupçonné la vertu, veut s'emparer des deux forteresses de Jérusalem, l'une qui défendait la ville et l'autre qui protégeait le Temple ou tour de Baris; mais, averti de ce complot, Hérode fait condamner à mort Alexandra par un tribunal composé de ses propres amis.

Il établit ensuite, en l'honneur de l'empereur, des jeux d'athlètes quinquennaux et bâtit un théâtre à Jérusalem et un amphithéâtre en dehors de la ville. Le théâtre était orné tout alentour d'inscriptions rappelant les victoires d'Octave et de trophées d'armes conquis sur les nations qu'il avait combattues. Par ces innovations sacrilèges et contraires aux coutumes judaïques, il s'aliène de plus en plus ses sujets et une conspiration est ourdie contre lui.

Les conjurés voient leur complot éventé et subissent la mort la plus cruelle.

L'an 23 avant J.-C., une grande disette désole la contrée. Hérode achète du blé en Egypte et pourvoit aux besoins de ses sujets, ce qui lui rend leur affection que ses cruautés, ses crimes et les violations qu'il avait si souvent commises de la loi de Moïse lui avaient enlevée. Jusque-là, il habitait l'ancien palais des Asmonéens qui avoisinait le Xystus. Il se bâtit alors dans la haute ville un nouveau palais, dont rien ne pouvait surpasser la splendeur et la richesse. Environné d'un mur haut de trente coudées et flanqué de tours à des distances égales, ce vaste édifice contenait un grand nombre de salles de festins pouvant chacune renfermer cent lits de convives. Tout ce qu'il y avait de plus rare y était réuni. Une multitude de chambres à coucher étaient munies de meubles et de vases précieux en or et en argent. Les galeries qui les environnaient reposaient sur des colonnes variées. Les espaces découverts étaient ornés de verdure. Différents bosquets y avaient été ménagés, ainsi que de longues allées ombragées pour la promenade. A cette même époque, Hérode épouse une jeune fille d'une éclatante beauté, appelée Mariamne, comme la première femme de ce nom qu'il avait fait mourir, et fille d'un prêtre, nommé Simon, qu'il élève au souverain pontificat, en le prenant pour beau-père.

L'an 18 de son règne, il entreprend un travail plus gigantesque encore que les précédents, en voulant rebâtir les parvis et le Temple. Il annonce d'abord son intention au peuple ; mais, comme ce projet inspire beaucoup de défiance à la multitude, qui craignait que le Temple une fois détruit ne fût plus rebâti, il s'engage, avant de toucher aux constructions déjà existantes, de préparer préalablement et d'amasser les matériaux nécessaires à celles qu'il médite. Deux années entières sont employées à cela. Le sanctuaire et les portiques furent

rebâtis dès les fondations mêmes. Le Temple proprement dit, c'est-à-dire le vestibule, le Saint et le Saint des Saints furent achevés en un an et demi ; mais les portiques et les parvis demandèrent encore de longues années de travail.

L'an 15 avant J.-C., après avoir inauguré le sanctuaire par des fêtes pompeuses, il va à Rome et en ramène avec lui ses deux fils, Aristobule et Alexandre, qui avaient été envoyés dans cette grande capitale, quelques années auparavant, pour y être élevés sous les regards de l'empereur.

Dans l'automne de cette même année, son ami Marcus Agrippa, favori d'Auguste, se rend à Jérusalem, où il est reçu avec beaucoup de pompe et d'honneur. Le roi va ensuite le rejoindre dans le Pont et l'accompagne dans une expéditiou autour de la mer Noire.

L'an 9 avant J.-C., les principaux travaux des parvis et des portiques sont terminés. Vers le même temps, Hérode fait construire, à l'angle nord-ouest de l'ancien mur, les trois tours fameuses, dites Phasaël, Mariamne et Hippicus. C'est dans cette circonstance, qu'au dire de Josèphe, il pénètre dans le tombeau de David, déjà violé une première fois par Hyrcan, et qu'il en retire des ornements d'or et des objets précieux. Au moment où il essaie de pousser plus avant, jusqu'aux réduits cachés qui renfermaient les corps de David et de Salomon, des flammes jaillissent du fond de cet asile et dévorent deux de ses doryphores. Le roi s'enfuit épouvanté et, pour apaiser la divinité, il construit, à grands frais, à l'entrée du tombeau, un monument expiatoire.

Cependant, les dissensions intestines de sa maison se renouvellent et deviennent de plus en plus graves. Hérode fait mettre en prison son fils Antipater, qu'il avait eu, avant d'être roi, de sa première femme, nommée Doris. Il se brouille également avec son frère Phéroras et sa sœur Salomé.

Ses fils, Alexandre et Aristobule, déjà en proie à ses soupçons, sont de nouveau accusés faussement par lui de vouloir attenter à ses jours. Il les fait juger à Béryte et étrangler à Sébaste.

CHAPITRE XII

DEPUIS LA NAISSANCE DE N.-S. J.-C. JUSQU'A LA DESTRUCTION DE JÉRUSALEM PAR TITUS

Vers cette époque, le Christ naît à Bethléhem, et le plus grand événement qui se soit jamais accompli sur la terre se passe obscurément dans cette humble bourgade, devenue depuis lors si célèbre. On sait que la naissance du Messie précéda de plusieurs années le commencement de l'ère chrétienne vulgaire, et l'erreur commise par Denys le Petit qui, au sixième siècle, introduisit cette ère, n'a été reconnue que longtemps après. Ce fait important, déjà élucidé par beaucoup d'écrivains, a été mis en pleine lumière, il y a deux ans, par l'abbé Mémain, chanoine de Sens, dans son savant ouvrage intitulé : *La connaissance des Temps Évangéliques*.

1. « En ces jours-là, dit saint Luc (ch. II, v. 1 à 7), « fut rendu un édit de César Auguste, ordonnant le « recensement de tout l'univers.

2. « Ce recensement est le premier qui se fit sous « Cyrinus, commandant en Syrie,

3. « Et tous allaient faire leur déclaration, chacun « en sa propre ville.

4. « Or, Joseph monta aussi de Nazareth, ville de « Galilée, et s'en vint en Judée, dans la ville de David, « appelée Bethléhem, parce qu'il était de la maison et « de la famille de David,

5. « Afin de faire la déclaration du recensement avec « Marie, son épouse, alors enceinte.

6. « Le terme de l'enfantement étant arrivé pendant « qu'ils étaient en ce lieu,

7. « Elle mit au monde son fils premier né, l'enveloppa « de langes et le coucha dans une crèche, parce qu'il « n'y avait pas de place pour eux dans l'hôtellerie. »

Dans le recensement des provinces, l'empereur déléguait les magistrats chargés d'exécuter les opérations du cens. Ces légats censiteurs, comme le remarque M. l'abbé Mémain, paraissent avoir été différents des légats ou préfets ordinaires.

Ainsi, pour le recensement de la Syrie, à l'époque de la naissance du Sauveur, cette province avait son gouverneur ordinaire, qui était Sentius Saturninus et, après lui, Quintilius Varus ; ce qui n'empêcha pas Quirinius, le Cyrinus de saint Luc, d'y être envoyé, pour le recensement, avec le titre officiel de « legatus Augusti proprætore ad census accipiendos ».

Lorsque l'empereur Auguste, l'an 747 de Rome, ordonna le recensement général du monde entier, la Judée était, il est vrai, soumise au roi Hérode, mais celui-ci était, à son tour, soumis aux Romains, dont il était le véritable vassal. Cette extension du recensement aux petits royaumes de l'empire entrait dans le plan de l'administration d'Auguste, et l'on fixait sur cette base les tributs à payer par ces rois et les troupes qu'ils devaient fournir en cas de guerre.

Joseph, avec Marie, son épouse, d'après les calculs de l'abbé Mémain, parvient donc, le 24 décembre de l'an 747 de Rome, à Bethléhem, sa ville natale, pour s'y faire inscrire. La nuit suivante (25 décembre), le Sauveur naît dans une étable, celle de l'hôtellerie de Bethléhem. Des anges annoncent cette grande nouvelle aux bergers d'un village voisin. Une étoile miraculeuse brille au firmament, et les mages, conduits par cet astre, se mettent en marche pour la Judée.

Le 1er janvier de l'an 748 de Rome, l'Enfant divin est circoncis et nommé Jésus, c'est-à-dire Sauveur.

Le 2 février, a lieu la Purification de Marie et la Présentation de Jésus au Temple. Le saint vieillard Siméon et la vieille prophétesse Anne le reconnaissent et le proclament pour le Messie.

Bientôt arrive à Jérusalem la caravane des Mages orientaux demandant où était né le nouveau roi des Juifs; « car nous avons vu, disent-ils, son étoile en Orient, et nous venons l'adorer. » Hérode, troublé et redoutant un compétiteur, rassemble les princes des prêtres et les scribes du peuple, et s'inquiète d'eux du lieu où devait naître le Christ. Ils lui répondent que c'était à Bethléhem de Juda, et lui rappellent cette prophétie de Michée. « Et toi, Bethléhem, terre de Juda, « tu n'es point la moindre parmi les principales villes « de Juda; de toi, en effet, doit sortir celui qui con- « duira mon peuple d'Israël. » Alors Hérode, faisant venir auprès de lui les Mages, en secret, les interroge avec soin sur l'époque où leur est apparue l'étoile. Ceux-ci repartent de Jérusalem pour Bethléhem, dirigés par l'étoile qui se montre de nouveau à leurs yeux, et vont adorer le Messie, auquel ils offrent leurs présents.

Quelques heures après, un ange apparaît aux Mages dans leur sommeil et leur recommande de fuir, sans retourner à Jérusalem. La même nuit, saint Joseph, pareillement averti en songe, prend, avec Jésus et Marie, la route de l'Égypte, afin de se dérober à la fureur d'Hérode. Ce roi, en effet, ne voyant pas revenir les Mages, conçoit le projet sanguinaire, pour faire périr Jésus, d'envelopper dans un commun massacre tous les enfants mâles de Bethléhem, depuis l'âge de deux ans et au-dessous, selon le temps indiqué par les Mages.

Vers le milieu de l'année 748, l'an 6 avant l'ère chrétienne vulgaire, Antipater complote avec son oncle Phéroras l'empoisonnement d'Hérode, son père, et, pour

détourner les soupçons, il se rend à Rome, chargé par ce prince de porter à Auguste son testament. Peu de temps après, Phéroras tombe malade et meurt. L'enquête faite au sujet de cette mort soudaine revèle le complot d'Antipater et de Phéroras. Antipater, revenu de Rome, l'an 4 avant l'ère chrétienne, est aussitôt accusé de parricide devant Quintilius Varus, gouverneur de Syrie. Condamné à mort, il est renfermé en prison, jusqu'à ce qu'Auguste consulté autorise son exécution. Pendant ce temps, la Sainte Famille reste en Égypte, à Héliopolis. A Jérusalem, au commencement de l'année, des Zélateurs abattent l'aigle romaine placée sur l'une des portes du Temple. Hérode ordonne de les brûler vifs. Les envoyés de ce roi reviennent de Rome avec la permission d'exécuter Antipater. Hérode, très malade à Jéricho et lui-même en proie à d'horribles souffrances, ordonne de mettre son fils à mort. Cinq jours après, il rend, à son tour, le dernier soupir.

Hérode une fois enseveli pompeusement à Hérodium, où, de son vivant, il avait fait préparer son tombeau, Archélaüs, l'aîné de ses fils, hérite du royaume de Palestine; mais une révolte éclate bientôt contre lui dans l'enceinte du Temple, pendant la fête de Pâques. Pour la réprimer, il envoie d'abord un centurion avec une cohorte; mais l'insurrection prenant de plus grands accroissements, il s'empresse de dépêcher tout ce qu'il a de fantassins et de cavaliers. Trois mille hommes tombent sous le fer de ses soldats. Il se rend ensuite à Rome pour justifier sa conduite et pour demander sa confirmation de souverain de la Palestine. Pendant son absence, Jérusalem est administrée par Sabinus, procurateur de la province. De nouveaux troubles ensanglantent le Temple, à l'époque de la fête de la Pentecôte. Sabinus, enveloppé, fait mettre le feu pour se dégager aux portiques extérieurs du Temple.

A Rome, Auguste confère à Archélaüs le titre, non

de roi, mais seulement d'ethnarque de la Judée ; il établit en même temps deux de ses frères, Hérode Antipas et Philippe, tétrarques, l'un de la Galilée, l'autre de l'Iturée.

D'après l'Evangile de saint Mathieu (ch. II, v. 22 et 23), la Sainte Famille revient d'Egypte à Nazareth, lorsque Archélaüs régnait en Judée.

Au bout de dix ans de règne, ce prince, accusé par ses sujets, est mandé au tribunal d'Auguste. Déchu de sa principauté, il est exilé à Vienne, dans les Gaules. Son État est incorporé à la Syrie, et Quirinus est alors envoyé pour réduire la Judée en province romaine et la soumettre à un nouveau recensement ; il en avait déjà opéré un premier à l'époque de la naissance du Messie.

L'Enfant divin avait grandi à Nazareth, depuis son retour d'Egypte, et il s'était développé en grâces et en sagesse.

L'an 7 de l'ère vulgaire, Jésus, âgé de douze ans, s'achemine, avec Joseph et Marie, vers Jérusalem, pour y célébrer la Pâque. Après la fête, il reste dans cette ville à l'insu de ses parents, qui finissent par le retrouver assis dans le Temple, où il étonnait les docteurs de la loi par la sublimité de ses réponses. (Saint Luc, ch. II, v. 41 et suivants.)

L'an 10, Ambivius succède à Coponius comme procurateur de la Judée ; il est lui-même remplacé bientôt par Annius Rufus.

L'an 14, Auguste meurt et laisse l'empire du monde à Tibère. Cette même année, Silanus est nommé préfet de Syrie, et Valerius Gratus procurateur de la Judée. Celui-ci administre pacifiquement cette province pendant onze ans, puis il a pour successeur Pontius Pilatus.

Ce dernier transfère le quartier d'hiver de son armée de Césarée à Jérusalem. Une émeute éclate dans cette ville, parce qu'il y avait fait entrer, de nuit, les ensei-

gnes romaines surmontées de l'aigle et ornées de l'image de l'empereur. Ces troubles se renouvellent ensuite, lorsqu'on le voit approprier une partie du Corban, c'est-à dire du trésor du Temple, à la construction, ou peut-être seulement à la réparation de l'aqueduc qui amenait de l'eau à Jérusalem d'une distance de deux cents stades, selon les *Antiquités judaïques* (l. XVIII, ch. III, § 2), ou de quatre cents, s'il faut en croire la *Guerre des Juifs* (l. II, ch. IX, § 4).

Ecoutons maintenant saint Luc (ch. III) :

1. « La quinzième année de l'empire de Tibère, « César Ponce-Pilate étant procurateur de la Judée, « Hérode, tétrarque de la Galilée, Philippe, son frère, té- « trarque de l'Iturée et de la Trachonitide, et Lysanias « tétrarque de l'Abylène,

2. « Sous les princes des prêtres Anne et Caïphe, la « parole du Seigneur se fit entendre à Jean, fils de Za- « charie, dans le désert,

3 « Et il vint dans la vallée du Jourdain, prêchant le « baptême de la pénitence pour la rémission des péchés.»

Comme l'observe M. l'abbé Mémain (*La connaissance des Temps Évangéliques*, p. 122), Tibère César ayant succédé à l'empereur Auguste, le 19 août de l'an 14 de l'ère chrétienne, la quinzième année de son règne court depuis le 19 août de l'an 28 jusqu'à pareille époque de l'an 29. La prédication de saint Jean-Baptiste a probablement commencé au milieu de cet intervalle, après la fin de l'hiver, et au mois de Nisan, premier mois de l'année sainte des Juifs. Tous les interprètes s'accordent à reconnaître que cette prédication a précédé le baptême de Notre-Seigneur d'environ six mois. En ajoutant à cet intervalle les trois ans et les quelques mois qui forment la durée de la prédication de Notre-Seigneur lui-même jusqu'à sa dernière Pâque, on arrive à conclure que celle-ci est celle qui tomba le 3 avril de l'an 33 (786 de Rome), quatre ans après l'an 15 de Tibère.

Les divers événements qui ont marqué la vie du Messie, ses prédications, ses bienfaits, ses miracles, sa passion, sa mort, sa résurrection, son ascension glorieuse, sont les différents actes du plus grand drame qui se soit accompli dans le monde et dont Jérusalem a été l'un des principaux théâtres pendant les trois dernières années de la vie mortelle du Sauveur. En combinant ensemble les données des quatre évangélistes, on arrive, avec des divergences peu importantes, à retrouver et à retracer le canevas de cette existence incomparable qui, jusqu'à la fin des temps, sera l'éternel entretien des générations chrétiennes. Cette histoire est dans toutes les mémoires et, depuis notre enfance, les différentes fêtes de l'année en renouvellent sans cesse le souvenir dans nos âmes. Il me paraît donc inutile de la résumer ici, en empruntant aux évangélistes les faits qu'ils rapportent. D'ailleurs, ce travail a été déjà fait plusieurs fois par des écrivains d'une autorité bien supérieure à la mienne, comme interprètes des livres sacrés.

Je transporte donc immédiatement le lecteur sur le Golgotha. Là, le 15 nisan ou 3 avril de l'an 33 de notre ère, vers les trois heures du soir, le Christ expirait en croix. Sa mort avait été arrachée à la faiblesse de Ponce-Pilate par une multitude aveugle et en délire. A ce moment solennel, la terre trembla, le voile du Temple se déchira, et plusieurs morts ressuscitèrent. Ce même jour, à la même heure de none, l'immense multitude des Israélites rassemblés à Jérusalem immolaient les agneaux de la Pâque. Le Temple était inondé du sang des victimes. A la même heure, le sang du véritable et divin Agneau purifiait le monde, mais, en le purifiant, il devait retomber comme une malédiction terrible sur la cité déïcide qui venait de sacrifier son Libérateur.

Le surlendemain, 17 nisan ou 5 avril, le Sauveur, par sa vertu propre, sort du tombeau où l'avaient pieu-

sement déposé Joseph et Nicodème d'Arimathie. Il apparaît successivement à son auguste Mère, à Marie-Madeleine, à plusieurs autres saintes femmes, à ses apôtres et à ses disciples, et, quarante jours après sa résurrection, il s'élève triomphalement dans le ciel du haut de la montagne des Oliviers.

Sa mission terrestre était terminée; elle devait être continuée ici-bas par son Église jusqu'à la fin du monde.

Après l'Ascension du Sauveur, les onze apôtres et soixante-douze disciples et quelques autres, en tout cent-vingt personnes, se réunissent pour attendre la venue de l'Esprit-Saint, que le Sauveur, avant de les quitter, leur avait annoncée. Le disciple Mathias est alors élu pour compléter le nombre des douze apôtres et remplacer le traître Judas.

Le dimanche 24 mai, vers la troisième heure du jour, comme les disciples et les apôtres étaient rassemblés dans le Cénacle, on entend tout à coup un grand bruit, comme celui d'un vent violent et impétueux qui venait du ciel; en même temps, on voit paraître comme des langues de feu qui se partagent et s'arrêtent sur chacun des assistants. Aussitôt, ils sont tous remplis du Saint-Esprit et commencent à parler diverses langues. Pierre, le premier, se met à prêcher, devant une foule nombreuse qu'il excite à la pénitence, l'innocence et la résurrection de Jésus. Ce jour-là, trois mille hommes se convertissent à la parole du chef des apôtres.

Quelques jours après, Pierre et Jean montaient au Temple pour assister à la prière qui se disait à la neuvième heure, c'est-à-dire à trois heures du soir. Or, il y avait à la porte, surnommée la *belle*, un homme boiteux dès le sein de sa mère, qui leur demandait l'aumône à l'entrée du Temple. Pierre lui dit : « Je n'ai ni or, ni argent; mais ce que j'ai, je te le donne : lève-toi au nom de Jésus de Nasareth, et marche. » Tout le peuple le vit marchant et louant Dieu. Pierre déclare alors à tous ceux qui accouraient en foule au-devant de lui,

dans le portique de Salomon, que ce miracle s'était opéré au nom de Jésus et qu'ils devaient, par conséquent, avoir foi au Messie qu'ils avaient crucifié et faire des actes de pénitence. Ce miracle et ce discours convertissent cinq autres mille hommes.

Cependant, Pierre et Jean sont jetés en prison par l'ordre des prêtres. Le lendemain, ils en sont tirés, pour comparaître devant les magistrats, les sénateurs, les docteurs de la loi et les principaux membres de la caste sacerdotale. On leur demande au nom de qui ils ont guéri ce boiteux. Pierre déclare hautement que c'est au nom de Jésus de Nazareth, crucifié par eux et ressuscité par Dieu d'entre les morts. « Ce Jésus, ajoute-t-il, « est la pierre que vous avez rejetée en bâtissant et « qui est devenue la tête de l'angle. » A la vue de la constance et de la fermeté de Pierre et de Jean, et ne sachant que leur opposer, car l'homme qui avait été guéri était là présent, ils les renvoient, en leur défendant avec de grandes menaces de parler et d'enseigner à l'avenir au nom de Jésus. « Jugez vous-mêmes, leur répondent Pierre et Jean, s'il est juste de vous obéir plutôt qu'à Dieu ; car pour nous, nous ne pouvons pas ne point parler de ce que nous avons vu et entendu. »

Les premiers fidèles s'organisent alors en communauté et vendent leurs biens, pour en déposer le prix aux pieds des apôtres. Le mensonge d'Ananie et de Saphire est frappé d'une punition exemplaire, tous deux tombant tour à tour morts devant Pierre qu'ils avaient vainement essayé de tromper par une fausse déclaration. Cet événement répand une grande frayeur dans l'Église naissante, et les apôtres opérant chaque jour d'éclatants miracles, le nombre de ceux qui croient au Seigneur, tant hommes que femmes, se multiplie de plus en plus. Le peuple apporte les malades dans les rues et les places sur des lits, afin que, si Pierre vient à passer, son ombre au moins en couvre quelques-uns et les guérisse. Alors le grand-prêtre fait saisir les apô-

tres et ordonne de les mettre dans la prison publique. Mais l'ange du Seigneur ouvre pendant la nuit les portes de la prison et, les en ayant tirés, il leur dit : « Allez dans le Temple et prêchez au peuple les paroles de la doctrine de vie. » Ils entrent donc dans le Temple, dès l'aube du jour, et commencent à prêcher. C'est là qu'on les retrouve, après les avoir vainement cherchés dans leur prison. Ils sont ramenés, aussitôt, devant le sanhédrin à la réquisition du grand-prêtre. Pierre soutient de nouveau, en présence des juges, la résurrection du Christ et la divinité de sa mission. Gamaliel, l'un des membres du conseil, détourne ceux qui en font partie de mettre à mort les apôtres. « Laissez faire ces « gens-là, dit-il; car si l'œuvre qu'ils ont entreprise « vient des hommes, elle se détruira d'elle-même. Que « si elle vient de Dieu, vous ne sauriez la détruire et « vous seriez même en danger de combattre contre « Dieu. » Les juges se contentent donc de faire flageller les apôtres et leur défendent de parler à l'avenir au nom de Jésus. Les apôtres sortent du conseil, tout joyeux de ce qu'ils ont été jugés dignes de souffrir pour la gloire de leur divin Maître et, loin de se taire, ils recommencent à enseigner tous les jours, en prêchant Jésus dans le Temple et dans les maisons particulières.

En ce temps-là, comme le nombre des fidèles continuait à s'accroître et que le soin temporel de cette multitude devenait de plus en plus difficile à concilier avec la prédication et les autres devoirs du ministère sacré, les Apôtres confient ce soin à sept diacres, qui sont élus et dont les noms sont les suivants : Étienne, Philippe, Prochore, Nicanor, Timon, Parménas et Nicolas.

Étienne, leur chef, opérait de grands miracles parmi le peuple. Des Juifs, jaloux de sa réputation et obligés de céder à la supériorité de sa sagesse, subornent contre lui de faux témoins, chargés de dire qu'ils l'ont entendu blasphémer contre Moïse, contre le Temple et contre Dieu. Traduit devant le sanhédrin, il apparaît à

ses juges, comme le raconte le texte sacré, avec toute la majesté d'un ange. Le grand-prêtre lui demande si ce qu'on dit de lui est véritable. Étienne répond qu'il n'a parlé ni contre Moïse, ni contre le Temple, ni contre Dieu, mais que les Juifs se sont toujours montrés rebelles aux prophètes et au Saint-Esprit. Il termine son discours en ajoutant : « Je vois les cieux ouverts et le Fils de l'homme debout à la droite de Dieu. » Alors on se jette sur lui, on l'entraîne hors de la ville et on le lapide. Les témoins mettent leurs vêtements aux pieds d'un jeune homme, nommé Saul. Étienne, avant d'expirer, leur pardonne à genoux, en s'écriant à haute voix : « Seigneur, ne leur imputez point ce péché. » (34 de l'ère chrétienne.)

A cette époque, une violente persécution s'élève contre l'église de Jérusalem ; tous les fidèles, excepté les Apôtres, sont dispersés en divers endroits de la Judée et de la Samarie. Saul, qui devait bientôt, sous le nom de Paul, après sa conversion sur la route de Damas, se montrer le plus ardent et le plus éloquent défenseur de la religion du Christ, s'acharne alors contre elle avec une fureur aveugle, en livrant aux magistrats tous ceux qui la professent.

L'an 35, Pierre confie à Jacques le Mineur l'Église de Jérusalem et va visiter les chrétientés naissantes de la Syrie et notamment celle d'Antioche.

Vers la fin de cette même année, le nouveau préfet de Syrie, Vitellius, successeur de Pomponius Flaccus, ordonne au procurateur de Judée, Ponce-Pilate, d'aller se justifier à Rome des plaintes que les Samaritains et les Juifs avaient formulées contre lui. Il charge en même temps son ami Marcellus de gérer provisoirement la procure de la Judée.

L'an 36, Vitellius se rend lui-même à Jérusalem pour la fête de Pâques et il accorde aux Juifs l'abolition des octrois et la garde des vêtements sacrés du grand-prêtre. En même temps, il dépose Caïphe, le principal en-

nemi des chrétiens, qui occupait le pontificat depuis plus de dix ans et il le remplace par Jonathan, l'un des fils d'Anne.

Dès les premiers jours de son règne (mars 37), Caïus Caligula établit Hérode Agrippa Ier, petit-fils d'Hérode le Grand par son père Aristobule, roi des tétrarchies de Philippe et de Lysanias ; bientôt même, la tétrarchie d'Hérode Antipas, disgracié et exilé à Lyon par l'empereur, est ajoutée à ses États. L'an 40, Caligula conçoit la folle pensée de faire placer sa statue comme celle d'un dieu dans le Temple de Jérusalem, et Pétronius, successeur de Vitellius, prend le gouvernement de la Syrie et a l'ordre de faire exécuter la volonté de l'empereur. Cet ordre, qui soulève toute la nation juive, finit par être contremandé, grâce à l'intervention d'Hérode Agrippa qui était alors à Rome.

En l'an 41, Caligula est tué, en tombant sous le poignard de Cassius Chœrea. Claude, son oncle, est proclamé empereur à sa place. Comme il doit en grande partie sa couronne aux démarches actives d'Hérode Agrippa, il adjoint aux États de celui-ci la Judée, Abila de Lysanias et un district du Liban. Agrippa, devenu roi de toute la Palestine, entre solennellement à Jérusalem, l'an 42, et suspend dans le Temple une chaîne en or qui lui avait été donnée par Caligula, lors de sa sortie de prison à Rome et comme un souvenir de sa captivité. Cette même année, à l'époque de Pâques, Paul et Barnabé sont envoyés d'Antioche à Jérusalem pour remettre aux chrétiens de cette dernière ville, qu'avait affligée une grande famine prédite par le prophète Agabus, les aumônes de cette grande et opulente cité.

A peu près vers le même temps, Hérode Agrippa, pour plaire aux Juifs, fait périr par l'épée, à Jérusalem, Jacques le Majeur, fils de Zébédée, et frère de Jean l'Évangéliste. Suivant une ancienne tradition, ce saint apôtre, avant de mourir sous le glaive, avait prêché

l'Évangile en Espagne, où ses reliques furent ensuite transportées de Jérusalem et sont devenues depuis l'objet d'un culte tout particulier.

Hérode fait aussi saisir Pierre. C'étaient alors les jours azymes. Quatre soldats devaient veiller sur lui tour à tour et le roi avait l'intention de le condamner à mort après la fête de Pâques. Pendant que Pierre était ainsi étroitement gardé dans sa prison, l'Église faisait sans cesse des prières pour lui. Or, la nuit qui précédait le jour où Hérode devait ordonner de le mener au supplice, comme Pierre dormait enchaîné entre deux soldats et que deux autres veillaient à la porte de la prison, délivré et conduit miraculeusement par un ange, il passa impunément le premier et le second corps de garde et atteignit la porte de fer par laquelle on allait à la ville et qui s'ouvrit d'elle-même. Le saint apôtre vit alors disparaître son céleste compagnon et il se dirigea seul vers la maison de Marie, mère de Jean, surnommé Marc, où de nombreux disciples étaient rassemblés et en prière. Quant il eut frappé à la porte, une fille, appelée Rhode, vint pour ouïr qui c'était. Et ayant reconnu la voix de Pierre, elle en eut une si grande joie, qu'au lieu de lui ouvrir, elle courut dire aux disciples que Pierre était à la porte. On lui répondit qu'elle avait perdu l'esprit ; mais elle assura que c'était bien lui, et ils dirent : « C'est son ange. » Cependant, Pierre continuait à frapper ; on lui ouvrit donc. A sa vue, tous furent saisis d'un extrême étonnement. Il leur raconta alors comment le Seigneur l'avait tiré de prison.

Hérode Agrippa avait une grande passion pour les constructions, comme son grand-père Hérode. Pour ne signaler que celles qu'il entreprit à Jérusalem, c'est lui qui fit bâtir le troisième mur d'enceinte, lequel enferma dans la cité le nouveau quartier, appelé Bézétha ou la *ville neuve*, qui s'était développée rapidement au nord du Temple. Cette construction inspira de vives inquié-

tudes à Marsus, gouverneur de Syrie et successeur de Pétronius, qui crut devoir en informer l'empereur Claude. Celui-ci ordonna à Agrippa d'interrompre ces travaux, qui furent repris plus tard par les Juifs.

Au commencement de l'année 44, Hérode Agrippa succomba, à Césarée, où il s'était retiré depuis quelque temps, frappé d'un mal soudain et inconnu qui fut regardé comme une punition divine. (*Actes*, ch. XII. *Antiquités judaïques*, l. XIX, ch. VII.)

Ce roi laissait trois filles et un fils âgé de dix-sept ans, qui portait également le nom d'Agrippa et qui vivait alors à Rome sous la surveillance et sous la tutelle de l'empereur. Comme, à cause de sa jeunesse, ce prince paraissait à Claude incapable d'aller soutenir, en Palestine, le fardeau de la royauté au milieu des difficultés actuelles, il envoya comme gouverneur Cuspius Fadus, et le pays fut de nouveau réduit en province romaine.

L'an 45, une grande famine désola la Palestine. Hélène, reine d'Adiabène, convertie à la foi juive, allégea les souffrances du peuple à Jérusalem, dans le courant de l'année 46, en distribuant aux pauvres du blé et des fruits secs. Pendant son séjour à Jérusalem, elle se fit élever, à trois stades de la ville, un magnifique mausolée, où ses restes et ceux de son fils Izates furent ensuite transportés.

Cuspius Fadus fut remplacé, à cette époque, comme procurateur par Alexandre Tibère, et celui-ci, en 47, par Ventidius Cumanus.

L'an 49, Pierre revint d'Antioche à Jérusalem pour y présider un concile où assistaient plusieurs apôtres, notamment Jacques le Mineur, Paul et Barnabé. Dans cette réunion solennelle, il fut décidé que les nouveaux convertis parmi les Gentils ne seraient plus astreints à la circoncision et aux cérémonies légales.

Vers cette même année, la Sainte Vierge mourut, dit-on, à Jérusalem. C'est dans cette ville, effectivement,

que, selon l'opinion la plus répandue, l'auguste Mère du Messie s'endormit dans le sein du Seigneur, l'an 70 de son âge.

Depuis que son divin fils était remonté à la droite de son Père, elle aspirait sans cesse à le rejoindre et à quitter cette terre d'exil, où Il avait tant souffert pour le salut du monde, afin de le retrouver dans son royaume où Il l'attendait elle-même. Elle exhala enfin doucement son dernier soupir en présence de la plupart des Apôtres dans la demeure qu'elle habitait sur le mont Sion, et dont on montre encore l'emplacement, près du Cénacle. Déposée d'abord par les Apôtres, témoins de sa mort, dans son tombeau de la vallée de Josaphat, elle fut, trois jours après, ravie miraculeusement au ciel et, suivant la tradition universelle de l'Église, son corps virginal réuni à son âme immaculée fut transporté par la main des anges à la place d'honneur qui lui avait été préparée par son Fils. Cette croyance est partagée à la fois par l'Église latine et par l'Église grecque, et la raison aussi bien que la foi semblent s'accorder ensemble pour la justifier. Il paraît, en effet, tout à fait conforme à la raison que la Vierge privilégiée entre toutes, que le péché originel n'avait point atteinte et qui, en outre, avait eu la gloire insigne de porter dans ses chastes entrailles le Sauveur des hommes, ne fût point soumise à la peine du péché, c'est-à-dire à la corruption du tombeau, et ressuscitât, comme le Messie lui-même qu'elle avait enfanté, après un court passage dans la mort et dans le sépulcre.

L'an 50, une sédition éclate à Jérusalem, pendant les fêtes de Pâques et plusieurs milliers de Juifs périssent étouffés ou écrasés dans l'enceinte du Temple ou dans les rues étroites qui y conduisent.

Félix, affranchi de Claude, remplace, l'an 52, le procurateur Cumanus, qui est rappelé à Rome. Fatigué des remontrances du grand-prêtre Jonathan, qui lui reproche les désordres de sa vie, il le fait assassiner par

l'un des nombreux sicaires qui commencent à envahir et à terroriser la ville. Celle-ci se remplit d'imposteurs qui cherchent à tromper le peuple pour s'élever au pouvoir; partout règnent la confusion et l'anarchie.

Au mois de mai de l'an 57, saint Paul se rend à Jérusalem pour la fête de la Pentecôte. Comme il passait à Césarée, le prophète Agabus, le même qui avait prédit la famine arrivée sous l'empire de Claude, vient le voir dans la maison du diacre Philippe, où il était descendu, et prenant la ceinture de Paul, il s'en lie les pieds et les mains, en s'écriant : « Voici ce que dit le Saint-Esprit : « L'homme à qui est cette ceinture sera lié de « cette sorte par les Juifs dans Jérusalem et ils le livre- « ront entre les mains des Gentils. » En entendant ces paroles, tous ceux qui étaient présents conjurent l'apôtre de ne point aller à Jérusalem. Mais Paul répond : « Que faites-vous, de pleurer ainsi et de chercher à m'attendrir le cœur ? Je vous déclare que je suis tout prêt à souffrir à Jérusalem, non seulement la prison, mais la mort même pour le nom du Seigneur Jésus. »

Cinq jours après son arrivée dans la ville sainte Paul est surpris dans le Temple par ses ennemis qui s'emparent de sa personne et soulèvent le peuple contre lui. Le tribun Lysias l'arrache à la fureur de la multitude et le fait conduire par des soldats à Césarée. Paul y reste captif deux années entières, pendant lesquelles il a de nombreux entretiens avec le gouverneur Félix.

En l'an 59, Porcius Festus succède à Félix, comme procurateur de la Judée, et donne plusieurs audiences à Paul, notamment celle où le roi Agrippa II et sa sœur Bérénice conférent avec l'apôtre. Il ordonne enfin que Paul, conformément à sa demande, soit conduit à Rome pour être entendu et jugé par l'empereur lui-même, au tribunal duquel il en a appelé.

Cet Hérode Agrippa II, fils d'Hérode Agrippa I^er^, avait été reconnu par les Romains roi de la Batanée, avec la

surveillance du Temple de Jérusalem et le droit de nommer le grand-prêtre.

L'an 62, Festus, procurateur de la Judée, étant mort, Albinus est envoyé pour le remplacer. Avant son arrivée, le grand-prêtre Ananus, fils du grand-prêtre Ananus ou Anne, fait mettre à mort l'apôtre saint Jacques le Mineur, évêque de Jérusalem. Frère de saint Simon et de saint Jude, Jacques le Mineur était le contemporain et cousin du Sauveur, ce qui le fit appeler, dans le Nouveau Testament, frère de Jésus, selon la coutume des Juifs. On a de lui un discours au concile de Jérusalem et une épître canonique adressée aux tribus dispersées. Il était surnommé le Juste, à cause de sa grande vertu. Notre-Seigneur lui était apparu en particulier, après sa résurrection, et lui avait recommandé l'Église de Jérusalem, avant de remonter au ciel. C'est pourquoi saint Pierre l'en établit évêque. Il prit une part très active au concile de Jérusalem, car il avait un très grand zèle pour l'unité de la foi. (*Actes des apôtres*, ch. xv.) Comme il convertit beaucoup de Juifs, ces conversions excitèrent contre lui la haine des Pharisiens et des Docteurs de la loi. On l'obligea de monter sur le pinacle du Temple pour détromper, de là, comme d'une chaire élevée, les Juifs et les Gentils venus pour la fête de Pâques. Jacques, au contraire, au lieu de renier le Christ, annonça hautement qu'il était assis à la droite de Dieu, et qu'il devait paraître un jour au milieu des nuées pour juger tous les hommes. Les Scribes et les Pharisiens, furieux de rage en entendant ces paroles, montèrent sur le pinacle du Temple et en précipitèrent le saint. Il ne fut pas tué sur le coup, mais il eut encore la force de se mettre à genoux et de dire : « Pardonnez-leur, Seigneur, car ils ne savent ce qu'ils font. » Comme il respirait encore, on l'accabla d'une grêle de pierres et un foulon l'acheva avec l'énorme levier de bois dont il se servait pour apprêter les draps.

Le meurtre de Jacques le Mineur souleva contre Ana-

nus l'indignation des Juifs religieux de Jérusalem ; il fut déposé et remplacé par Jésus, fils de Damnéus.

Cette même année, à la fête des Tabernacles, un simple paysan, nommé Jésus, fils d'Ananus, commença à proférer sans interruption des malédictions terribles contre la ville et contre le Temple. (*Antiquités judaïques*, l. VI, ch. v, § 3.)

Il se mit tout à coup à crier : « Voix de l'Orient, « voix de l'Occident, voix des quatre vents, voix contre « Jérusalem et contre le Temple, voix contre les nou- « veaux époux et les nouvelles épouses, voix contre le « peuple entier. » Il répétait cela jour et nuit, en parcourant toutes les rues de Jérusalem. Souvent arrêté et accablé de coups, il ne se plaignit jamais de ceux qui le frappaient et n'en continuait pas moins de pousser les mêmes cris. Les magistrats juifs le conduisirent au gouverneur romain, qui ordonna de le déchirer de verges jusqu'aux os ; il ne laissa échapper aucune larme, aucune prière ; mais à chaque coup qu'il recevait, il faisait entendre, sur un ton lugubre et gémissant, ces mots prophétiques : « Malheur à Jérusalem ! » Albinus finit par le relâcher, pensant qu'il était fou. Ces mêmes cris et ces mêmes malédictions, il les répéta sans cesse pendant sept ans et cinq mois, sans que sa voix se fatiguât jamais. A l'époque du siège, enfin, il cessa de crier, en voyant l'accomplissement de ses prédictions. Un jour seulement, pendant qu'il se promenait sur les remparts, en criant : « Malheur à la ville ! Malheur au Temple ! Malheur au peuple ! » il ajouta : « Malheur à moi-même ! » et aussitôt il tomba mortellement frappé d'une pierre lancée par une balliste.

Vers l'an 64, les travaux du Hiéron étant terminés et les dix-huit mille ouvriers qui y travaillaient étant sans ouvrage, le peuple, pour occuper leurs bras oisifs demanda au roi Agrippa II, qui était chargé de l'administration supérieure du Temple, de restaurer le portique oriental. Ce prince trouva que, si la destruction de cet

ouvrage était chose facile, la reconstitution en était des plus difficiles et des plus coûteuses, et il se refusa à entreprendre un pareil travail, mais il employa les ouvriers à paver la ville avec de belles pierres blanches.

L'an 65, le 8 avril, veille de la Pâque, des prodiges effrayants eurent lieu dans le Temple. Plus tard, le 21 mai, on vit dans l'air, dit Josèphe (*Guerre des Juifs*, l. VI, ch. v), des multitudes de chariots et de gens armés qui s'agitaient tumultueusement, et, le jour de la Pentecôte (20 mai), des prêtres, étant entrés de nuit dans le Temple pour y remplir leurs fonctions, entendirent d'abord un grand fracas, puis des voix immenses, comme celles d'une multitude innombrable, répétant ces mots : « Sortons d'ici. »

L'an 66, Cestius Gallus, gouverneur de la Syrie, se rend à Jérusalem pour la fête de Pâques. Là, il entend de tous côtés de la part des habitants de vives réclamations contre l'administration de Gessius Florus, qui avait succédé à Albinus dans le gouvernement de la Judée ; mais il ne répond à leurs plaintes que par de vaines paroles. Bientôt, Florus met le comble à son impopularité, en faisant massacrer dans les rues de Jérusalem plus de trois mille Juifs, dont plusieurs étaient chevaliers romains.

Les Juifs s'insurgent alors ouvertement contre l'autorité romaine ; ils s'emparent, à Jérusalem, de la tour Antonia dont ils égorgent la garnison romaine. Cestius Gallus s'avance aussitôt avec toutes les forces qu'il peut réunir contre les révoltés ; mais il est vaincu à Gabaon et subit un échec plus désastreux encore sous les murs mêmes de Jérusalem, dont un instant il avait été sur le point de se rendre maître.

Chargé par l'empereur Néron de cette nouvelle guerre, Vespasien se dispose à aller comprimer le mouvement insurrectionnel qui menaçait d'envahir toute la Palestine. C'est à cette époque que les chrétiens de la Ville Sainte, sous la conduite de leur évêque Siméon, com-

mencent à émigrer au delà du Jourdain, en se retirant à Pella, suivant un avis qu'ils avaient reçu ; ils pouvaient prévoir, en outre, eux-mêmes dès ce moment les terribles calamités qui allaient fondre sur la cité coupable, conformément aux prédictions du Christ qui avait annoncé l'effroyable châtiment que devait amener son injuste condamnation.

Vespasien, qui s'était déjà illustré par de glorieux faits d'armes dans la Germanie et dans la grande Bretagne, se trouvait en ce moment en Achaïe, auprès de l'empereur. Il se prépare alors à se diriger vers la Syrie en traversant toute l'Asie Mineure. Son fils, Titus, est chargé de gagner l'Égypte, pour en tirer la cinquième et la dixième légion.

Vers la fin de l'hiver de l'an 67, une armée formidable était prête à envahir la Palestine et à venger la défaite de Cestius Gallus. L'historien Josèphe organise la défense dans la Galilée. Pendant quarante jours, il lutte avec le plus grand courage, derrière les murs de la forteresse de Jotapata, contre toutes les forces de Vespasien et de Titus réunies, et joint à des prodiges de valeur des prodiges d'habileté. Enfin, cette forteresse succombe sous les efforts des Romains et Josèphe, tombé entre les mains du vainqueur, annonce à Vespasien son avènement prochain à l'empire.

Avant de marcher sur Jérusalem, Vespasien réduit peu à peu sous le joug toute la Galilée, pour ne laisser derrière lui aucun ennemi à vaincre. C'est ainsi qu'il s'empare, tour à tour, de Tibériade, qui se rend sans coup férir, de Tarichée, qui ose lui résister et dont les habitants sont tués ou vendus comme esclaves, de Gamala, qui renouvelle durant un mois entier l'héroïque exemple de Jotapata, et de la ville forte de Gischala, dont le principal défenseur, Jean, dit de Gischala, réussit à s'échapper et à gagner Jérusalem.

Dans cette dernière ville, l'anarchie était à son comble. Au lieu de se concerter ensemble pour mieux

résister à l'ennemi commun, les habitants étaient divisés en plusieurs partis qui se déchiraient entre eux et se faisaient une guerre acharnée. L'arrivée de Jean de Gischala augmenta encore le désordre. Le sang coulait à flots dans les rues, au milieu de ces luttes fratricides qui préparaient ainsi le triomphe des Romains et l'anéantissement de la cité criminelle. Il semble qu'un aveuglement fatal la poussait à travailler elle-même à sa propre ruine. Le parti le plus audacieux et le plus fort était celui des zélateurs, qui voulaient, à tout prix, la guerre contre les Romains et une guerre inexorable.

Au printemps de l'an 68, Vespasien conquiert la Pérée, s'empare de Gadara et soumet successivement toutes les villes de cette contrée. Pénétrant ensuite en Judée, il établit à Emmaüs un camp retranché, pour se rendre maître de la route de Joppé à Jérusalem. Au moment où il se dispose à marcher sur cette dernière ville, il apprend à Césarée la mort de Néron et l'avènement de Galba, bientôt remplacé par Othon, puis par Vitellius, que proclament les légions germaniques et qui est ensuite massacré.

Il est lui-même, à son tour, acclamé empereur, en juillet 69, par l'armée de Syrie. Les soins de son ambition le forcent alors à renoncer pour le moment à la conquête de Jérusalem et à se rendre immédiatement à Rome, afin de mettre la main sur le pouvoir suprême. Il laisse à son fils Titus la mission de poursuivre la guerre en Judée.

Trois factions principales se disputaient alors la malheureuse capitale et s'y livraient continuellement entre elles à des combats meurtriers. Éléazar, chef des zélateurs, s'était retranché dans l'enceinte intérieure du Temple, comme dans un asile inexpugnable ; Jean de Gischala était maître des portiques et des parvis extérieurs du Temple ; Simon, fils de Gioras, avec ses bandes, régnait en despote absolu dans la haute ville et dans la plus grande partie de la cité basse. Pendant

que ces trois factions, qui ensuite fusionnèrent en deux seulement, n'écoutant que leur haines réciproques, remplissaient la ville de troubles et de massacres, Titus s'avançait de Césarée vers Jérusalem avec les légions romaines, les troupes d'Hérode Agrippa II et d'autres corps auxiliaires.

Au commencement du printemps de l'an 70, il établit son camp à Gabath-Saül, à trente stades de la ville sainte. De là, avec six cents cavaliers, il fait une reconnaissance hardie de la partie septentrionale de la place qu'il va assiéger. Au moment où, par une marche oblique, il prête le flanc aux coups de l'ennemi, en se dirigeant témérairement vers la tour Pséphina, d'innombrables adversaires s'élancent par la porte qui s'ouvre entre les tours des Femmes et qui est aujourd'hui remplacée par la porte de Damas. Ils se précipitent sur sa petite troupe, la rompent et l'enveloppent lui-même. Ce n'est que par des prodiges de courage qu'il peut se tirer de ce grave péril et rejoindre son camp sans blessure, bien qu'une quantité considérable de traits aient été dirigés contre lui. La fortune, ou plutôt la Providence, qui lui réservait la conquête de Jérusalem, l'avait protégé visiblement dans cette critique circonstance ; car il n'avait pas même revêtu sa cuirasse et s'était avancé, non en guerrier, mais en simple éclaireur.

La nuit suivante, la cinquième légion arrive au camp, venant d'Emmaüs, et opère sa jonction avec le gros de l'armée dont la douzième et la quinzième légion font partie.

Le 1er mars, Titus quitte son campement de Gabath-Saül, pour aller s'établir sur le Scopus, colline voisine de Jérusalem, dont elle n'est éloignée que de sept stades ou d'environ 1300 mètres. En même temps, la dixième légion reçoit l'ordre d'occuper le plateau du mont des Oliviers ; mais dès qu'elle commence à pratiquer ses retranchements sur cette montagne, d'où elle devait

couper toute communication des habitants de la ville avec les contrées transjordanes, elle est assaillie par des flots d'ennemis qui la mettent en pleine déroute. Averti de ce désastre, Titus accourt aussitôt, avant qu'il ne soit irréparable ; il rallie les fuyards et repousse les Juifs victorieux. Ceux-ci reviennent une seconde fois à la charge ; mais ils sont de nouveau refoulés par Titus qui, en payant continuellement de sa personne et par des efforts répétés, finit par sauver la dixième légion. Débarrassée enfin des assaillants qui avaient un instant espéré l'anéantir, elle s'établit solidement sur le plateau des Oliviers.

Pendant les quatre journées des 3, 4, 5 et 6 mars, Titus fait nettoyer, du côté du nord, les approches de la ville ; car, de tous les autres côtés, elle était entourée de ravins qui la rendaient inexpugnable. Le lendemain 7, il transporte son camp du Scopus au nord de la place, en face de la tour Pséphina (aujourd'hui Kasr Djaloud). Une autre partie de l'armée romaine s'installe à l'ouest nord-ouest, devant la tour Hippicus.

Du 8 au 16 mars, les abords de la ville sont dévastés, le terrain aplani, les arbres coupés, les jardins détruits, et l'on prépare tous les matériaux qui doivent servir à élever les *aggeres* ou terrasses destinées à recevoir les tours d'approche et les machines de siège. Les *aggeres* une fois achevés, les tours d'approche sont amenées devant les murs que les béliers commencent à battre.

Le 31 mars, la première enceinte, celle qui était due à Hérode Agrippa I^er^, est forcée, et Titus se rend maître de la ville neuve ou de Bézétha. Aussitôt, il transporte son camp au dedans de l'enceinte qu'il vient de conquérir, sur le lieu que l'on appelait *camp des Assyriens*. Ce camp, en effet, n'avait été que plus tard enclavé dans la ville, lors de la construction de la troisième enceinte.

L'attaque contre le second mur commence immédiatement. En cinq jours, les Romains y pratiquent une

brèche; mais il leur faut encore quatre journées de combats continuels et acharnés pour se rendre maîtres de cette nouvelle position et en chasser les ennemis.

Avant d'entreprendre d'une manière sérieuse la double attaque de la haute ville et de la tour Antonia, dont la possession devait lui ouvrir l'accès du Temple, Titus donne quelques jours de repos à ses troupes et passe en revue ses quatre légions sur le plateau septentrional qui s'étend devant la ville. Les légionnaires revêtent leur costume d'apparat et défilent ainsi sous les regards des habitants qui les contemplent du haut du parapet des remparts et des terrasses de leurs maisons. Ceux-ci sont frappés de la bonne contenance de leurs adversaires sous les armes, de leur aspect mâle et imposant, et de leur parfaite discipline. Néanmoins, ils ne sont nullement inclinés à se soumettre. Titus donne alors l'ordre à ses quatre légions de se partager en deux corps et de préparer deux batteries doubles, l'une vis-à-vis la tour Antonia, l'autre devant le monument du grand-prêtre Jean.

A chacun de ces point d'attaques, deux *aggeres* doivent être construits et chacun d'eux est assigné à l'une des quatre légions. La première paire de terrasses est élevée par la cinquième et la douzième légion, au travers et dans la piscine Strouthion (les deux piscines souterraines du couvent des dames de Sion); la dixième légion construit son *agger* près de la piscine Amygdalon (le Birket-Hammam-el-Batrak); la quatrième enfin établit le sien non loin du monument du grand-prêtre Jean. Dix-sept jours sont employés à ces divers travaux. Quand ils sont terminés, l'attaque commence avec beaucoup d'ardeur sur les deux points. Jean de Gischala, d'un côté, Simon, de l'autre, rivalisent d'efforts, d'habileté et d'audace pour neutraliser et contreminer les tentatives des Romains, dont ils parviennent à repousser les attaques.

Titus commande alors à ses troupes d'environner la

ville entière d'un mur de circonvallation, afin d'empêcher toute communication entre les habitants et le dehors et de les réduire ainsi par la famine, Jérusalem regorgeant alors de population, à cause de la fête de Pâques, qui y avait attiré des multitudes immenses. Ce mur, qui avait trente-neuf stades de développement et comptait treize redoutes, est exécuté par l'armée romaine avec une rapidité incroyable; car il est achevé en trois jours. La ligne d'investissement, comme nous le savons par Josèphe, partait du camp des Assyriens, c'est-à-dire du quartier Bézétha, où se dressait la tente de Titus, pour descendre vers la partie la plus basse de la ville neuve jusqu'à la porte connue aujourd'hui sous le nom de Bab-Sitti-Mariam. Là, elle traversait la vallée du Cédron pour gagner la montagne des Oliviers ; s'infléchissant alors au Midi, elle entourait la montagne jusqu'à la roche appelée Péristéréon (le Colombier), aujourd'hui probablement Kobour-el-Anbia, puis la colline voisine qui domine la vallée où se trouve la piscine de Siloé. De là, tournant à l'Occident, elle descendait dans la vallée de la Source (Bir-Ayoub); ensuite, en remontant près du tombeau du grand-prêtre Ananus, elle contournait la montagne sur laquelle Pompée avait jadis établi son camp. Après être revenue vers le Nord, elle s'avançait jusqu'à un certain hameau nommé la *Maison des pois chiches* et enveloppait le monument d'Hérode. Enfin, se dirigeant vers l'Orient, elle rejoignait les retranchements du camp.

Le tombeau d'Ananus, dont il est ici question, est généralement identifié avec celui qui aujourd'hui porte le nom de saint Onufre, et qui appartient aux Grecs. Quant au monument d'Hérode, dont il ne reste que de faibles vestiges, il avoisine le Birket-Mamillah.

Ce mur une fois terminé, et la ville ainsi enfermée dans un cercle infranchissable, la famine y fait bientôt d'effroyables ravages et des monceaux de cadavres s'accumulent dans les maisons, dans les rues et dans

les places publiques. En même temps, Titus, qui a vainement cherché à amener à composition les habitants par des propositions de paix que les chefs ont toujours rejetées, pousse le siège plus activement que jamais. Modifiant son plan, au lieu d'attaquer la ville à la fois par l'angle nord-ouest et par la tour Antonia, il concentre d'abord tous ses efforts contre cette dernière tour. Quatre nouvelles terrasses, plus considérables que les précédentes, sont préparées au moyen de pièces de bois qu'il faut aller chercher à onze milles de là, tous les environs de Jérusalem ayant été complètement dénudés d'arbres. Le 29 mai, enfin, la tour Antonia tombe au pouvoir des Romains. Ceux-ci consacrent plusieurs jours à renverser cette citadelle pour ouvrir à travers ses ruines un passage plus facile aux machines de guerre, et alors ils commencent l'attaque de l'enceinte du Temple. Mais auparavant, Titus, qui veut conserver cet admirable monument et qui craint que la mêlée qui va s'engager n'aboutisse à sa destruction, députe Josèphe auprès de Jean de Gischala pour l'engager à ne plus profaner les parvis sacrés par des combats multipliés et par l'effusion de tant de sang humain, mais à en sortir et à lui livrer bataille avec toutes ses forces en dehors de cette enceinte. Cette négociation étant repoussée avec dédain par Jean, la lutte recommence avec un acharnement nouveau. Le mur de la partie nord du Temple est emporté par les Romains; les portiques occidentaux et septentrionaux sont livrés aux flammes. En même temps, la famine sévit de plus en plus dans la ville. Les malheureux habitants en sont réduits, pour apaiser leur faim, à recourir aux aliments les plus immondes. Une femme même, du nom de Marie, égorge son propre fils pour le faire cuire et le manger. A la nouvelle de cet acte horrible, Titus est profondément ému et proteste devant le ciel que c'étaient les Juifs qui avaient préféré ces calamités à la paix qu'il leur avait plusieurs fois offerte.

Enfin, le 10 du mois d'Ab, qui répond à notre mois de juillet, un soldat romain, se faisant soulever par l'un de ses camarades et, malgré les ordres formels de Titus, jette un tison enflammé dans l'une des nombreuses chambres qui entouraient le sanctuaire. Il y avait juste six siècles et demi, jour pour jour, que les Babyloniens avaient mis le feu au Temple de Salomon. Informé de ce fait, Titus accourt avec ses principaux officiers, et, désirant sauver à tout prix, comme l'un des plus beaux ornements de sa victoire, cet édifice réputé l'une des merveilles du monde, il commande à ses soldats d'éteindre le feu ; mais ceux-ci, n'écoutant pour la première fois ni ses ordres, ni ses menaces, ni même ses prières, et poussés par une sorte de force aveugle et irrésistible, s'excitent, au contraire, mutuellement à propager l'incendie et à détruire de fond en comble un monument qui était l'orgueil des Juifs, et comme l'emblème de leur nationalité. Titus, qui essaie d'y pénétrer pour l'arracher à la fureur de ses troupes et à la destruction qui le menace, est obligé d'en sortir précipitamment, dans la crainte d'être enveloppé lui-même par un cercle de flammes, il abandonne donc ce Temple, dont il a pu admirer les splendeurs, à sa triste destinée, c'est-à-dire, à une ruine complète. A la vue de l'incendie qui consume leur sanctuaire, les Juifs poussent des cris de rage et des gémissements lamentables, et se précipitent de toutes parts pour éteindre les flammes et repousser les Romains ; mais ils sont cernés de tous côtés et frappés par le fer ou dévorés par le feu, et des milliers d'entre eux tombent expirants sur l'autel où tant de victimes avaient été offertes à Jéhovah, et où ils sont immolés, à leur tour, comme des hécatombes humaines.

Le lendemain, les Romains plantent leurs enseignes devant la porte orientale du Hiéron, sacrifient à leurs dieux et proclament Titus *imperator*.

Une fois l'enceinte du Temple emportée avec ses parvis et en partie détruite et ses défenseurs refoulés

ou anéantis, il reste encore aux vainqueurs à s'emparer de plusieurs quartiers de la basse ville, du faubourg d'Ophel et de toute la ville haute à laquelle le palais d'Hérode, avec les trois fameuses tours Hippicus, Mariamne et Phasaël servaient de forteresse et qu'entourait un puissant mur d'enceinte. C'est alors que Jean de Gischala et Simon, fils de Gioras, demandent une entrevue à Titus. Placés eux-mêmes à l'extrémité occidentale du pont qui rejoignait le Moriah à la ville, tandis que Titus en occupe l'extrémité orientale, ils ne peuvent obtenir du général romain les conditions qu'ils veulent dicter eux-mêmes, et Titus leur déclare que le temps de la miséricorde est passé et que, puisqu'ils ne veulent pas traiter avec lui en vaincus et subir ses volontés, ils n'ont plus qu'à en appeler aux armes. Il donne aussitôt l'ordre à ses troupes de livrer au pillage et à l'incendie la ville basse et le faubourg d'Ophel, puis les quatre légions réunies se préparent, pendant dix-huit jours, à attaquer la ville haute en commençant par le palais d'Hérode et par les trois célèbres tours dont nous avons parlé plus haut. Bientôt, les machines y pratiquent des brèches, et les Romains pénètrent dans la ville haute en conquérants irrités. Tout est mis à feu et à sang, et d'innombrables cadavres jonchent le sol de l'infortunée cité. Pendant toute l'étendue du siège, qui dura près de sept mois et qui fut l'un des plus sanglants et des plus horribles dont l'histoire fasse mention, onze cent mille Juifs, au dire de Josèphe, y succombèrent, moissonnés par le glaive, par la maladie et surtout par la famine, et les prisonniers atteignirent le chiffre de quatre-vingt-dix-sept mille individus. Beaucoup d'entre eux furent envoyés en Égypte pour travailler aux mines ; d'autres furent vendus comme esclaves. Il y a, sans doute, une grande exagération dans les évaluations de Josèphe ; car Tacite ne fixe qu'à six cent mille le nombre des Juifs assiégés dans la ville ; mais toujours est-il qu'à cause des fêtes de Pâques la popu-

lation qui y était renfermée, ou plutôt entassée, devait être énorme. Par une permission toute spéciale de la Providence, les Romains vinrent, en effet, précisément à ce moment-là pour attaquer la cité déïcide qui, trente-sept ans auparavant, avait crucifié son Libérateur pendant l'époque de Pâques, afin d'embrasser comme dans un même filet la plus grande partie de la nation coupable.

Jean de Gischala se rendit, et Simon, fils de Gioras, se cacha pendant quelque temps dans un égout, d'où il ne sortit que lorsqu'il eut épuisé les provisions qu'il avait amassées. Tous deux furent réservés, avec sept cents prisonniers d'élite, pour orner à Rome le triomphe du vainqueur ; Simon fut ensuite décapité et Jean condamné à un cachot perpétuel.

Quant à la capitale des Juifs, elle fut rasée de fond en comble, à l'exception des tours Hippicus, Phasaël et Mariamne, qui devaient servir de monuments attestant aux races futures la force et la puissance des obstacles que les Romains avaient rencontrés et brisés. En même temps, ces tours, avec une partie des murs attenants à l'Occident, devaient abriter la légion chargée de garder ces ruines. Ce fut à la dixième légion, sous le commandement de Rufus, que cette tâche incomba.

Telle fut la fin de cette ville célèbre entre toutes, qui rêvait pour elle-même des destinées immortelles, mais qui, pour avoir méconnu, outragé et mis ignominieusement à mort son propre Sauveur, s'attira le terrible châtiment que nous venons de raconter brièvement. Tout contribua à précipiter la catastrophe de cette cité que ses remparts, ses tours formidables et sa position elle même semblaient rendre inexpugnable ; mais la discorde régnait parmi ses défenseurs, et l'approche de l'ennemi commun n'avait pas réussi à réunir dans un accord patriotique les différents partis qui se disputaient la possession de ses trois enceintes et de son Temple.

Tant il est vrai que toutes les calamités devaient conspirer ensemble à l'entière destruction de cette ville. Titus lui-même, instrument qu'il était de la vengeance divine, n'attribua pas à son génie militaire personnel, ni à la valeur de ses légions, la chute de cette place. En effet, quand il put considérer de près la force des obstacles contre lesquels il avait eu à lutter, il reconnut tout le premier qu'une puissance surnaturelle avait travaillé de concert avec lui pour lui faciliter une conquête que ni lui, ni ses soldats, n'auraient jamais pu accomplir à eux seuls, tant étaient formidables les différentes enceintes qu'il fallait renverser, tant aussi fut héroïque le courage des défenseurs de la ville.

Mais les prédictions du Christ devaient se réaliser, et ce n'était point en vain qu'il avait annoncé le sort funeste réservé à la cité qui, pour prix de sa Rédemption, devait le clouer sur un infâme gibet.

CHAPITRE XIII

DEPUIS LA DESTRUCTION DE JÉRUSALEM PAR TITUS JUSQU'A L'ARRIVÉE DE SAINTE HÉLÈNE DANS CETTE VILLE

Jérusalem était anéantie comme ville judaïque. Bouleversée de fond en comble, elle ne présentait plus aux regards attristés qu'un lamentable spectacle de ruines pêle-mêle entassées, souillées de sang et en partie calcinées par les flammes. De ses monuments, il ne subsistait plus que les trois célèbres tours du palais d'Hérode et quelques murs destinés à couvrir la légion gardienne de ces débris solitaires. Néanmoins, bientôt quelques familles juives et chrétiennes vinrent timidement se fixer au milieu de ces décombres.

J'ai dit plus haut qu'à l'approche de l'armée romaine les chrétiens de la cité sainte s'étaient enfuis sous la conduite de leur évêque Siméon. Quand la justice de Dieu eut passé sur la ville coupable, il s'empressa, sans doute, de ramener de la Pérée sa chrétienté naissante qui avait hâte de revoir, à Jérusalem, les lieux sanctifiés par la présence du Christ et par sa passion, lieux qu'avait ensuite frappés d'une manière si horrible la vengeance céleste, nouvelle preuve de la divinité du Messie. Cette chrétienté consistait seulement en Juifs convertis à la foi et ses quinze premiers évêques furent également tous d'origine juive. Par conséquent, étant originaires de la Palestine et plusieurs même étant nés à Jérusalem, ils ne pouvaient point ignorer

l'emplacement des divers endroits où s'étaient accomplis les principaux mystères de la mission du Sauveur. Saint Siméon, le successeur de saint Jacques le Mineur, avait été le contemporain du Messie, qu'il avait même précédé de plusieurs années. Il est donc impossible qu'en revenant à Jérusalem, après le départ de Titus, il n'ait pas facilement retrouvé la trace et conservé fidèlement la mémoire de tous les lieux où le Christ avait laissé l'empreinte ineffaçable de son passage, où il avait enseigné et souffert, où il était mort pour le salut du monde, enfin, où il avait été enseveli. Ce qu'il connaissait parfaitement, il dut le transmettre à ses successeurs qui, tous étant juifs, jusqu'à Adrien, ne pouvaient manquer d'être au courant des traditions relatives au Messie, traditions encore toutes fraîches et recueillies religieusement de bouche en bouche. Il est inadmissible, en effet, de prétendre que ces traditions primitives s'oblitérèrent tellement dans l'esprit des premiers chrétiens et des Juifs qu'elles s'altérèrent profondément; car cette succession d'évêques indigènes ayant été non interrompue dès le commencement ne laissait aucun vide dans la chaîne continue des témoignages, et il est impossible de s'imaginer que ces témoignages aient pu se tromper sur des points qui touchaient de si près aux origines mêmes du christianisme et aux actes les plus importants de la vie de son divin fondateur.

L'évêque saint Siméon, dont nous venons de parler, subit le martyre sous le principat de Trajan, à l'âge de cent vingt ans. Dénoncé aux Romains par les hérétiques, comme appartenant à la race de David, il fut torturé cruellement, et enfin mis en croix. Cléophas, son père, avait été le propre frère de Joseph, l'époux de la Sainte Vierge; il était par conséquent de la race de David, comme Joseph lui-même.

Arrivons maintenant à Adrien. Cet empereur, voyant l'esprit d'insubordination et d'indépendance qui, dans

plusieurs contrées de son vaste empire, agitait les Juifs. conçut, à peine monté sur le trône, le projet de leur enlever tout espoir d'une restauration politique, en rebâtissant Jérusalem, qui était toujours l'objet de leurs regrets et le but de leurs pensées. Il voulait, en effet, la repeupler de Grecs et de Romains, et en faire une ville purement païenne. Pour conjurer cette calamité nouvelle, qui semblait devoir mettre le sceau à leurs malheurs présents, les Juifs se concertèrent de toutes parts, afin de tenter en Palestine un dernier effort. Sous la conduite d'un homme audacieux, appelé Bar-Coziba, qui se faisait passer pour le Messie, ils s'emparèrent de Jérusalem et de beaucoup d'autres places fortes. Ce Bar-Coziba (fils du mensonge) prit le nom de Bar-Cocheba (fils de l'étoile), et prétendit être l'étoile saluée prophétiquement par le prophète Balaam, comme l'emblème du futur Rédempteur du peuple d'Israël. (*Nombres*, ch. xxiv, v. 17.) Le célèbre docteur Akiba accrédita cette prétention. Dès lors, l'insurrection s'étendit de proche en proche et devint bientôt très redoutable. Le général romain Titus Annius Rufus, qui commandait en Judée, fut vaincu en plusieurs rencontres. Adrien, qui avait d'abord méprisé cette révolte, comprit qu'il fallait compter avec elle, et il envoya en Palestine Julius Severus, qui venait de se distinguer dans la Grande-Bretagne. Celui-ci, sans engager d'action générale, commença par enlever successivement aux insurgés chacune de leurs places fortes. Jérusalem tomba bientôt en son pouvoir. Les Juifs alors se retirèrent dans Béther, où ils furent assiégés par les Romains, qui ne parvinrent à emporter de vive force cette ville qu'au bout de trois ans et demi d'efforts incroyables, l'an 136 de l'ère chrétienne. S'il faut en croire les rabbins, elle renfermait une population énorme et comptait plusieurs centaines de synagogues et d'écoles. Maîtres de la place, les Romains y firent un effroyable massacre de ses défenseurs qui furent,

dit-on, égorgés par centaines de mille. Le sang coulait à flots dans les rues et ruissela, affirment les Talmudistes, jusqu'à la mer en torrent impétueux. Il est inutile de faire remarquer que tous ces détails, relatifs tant à l'étendue de Béther qu'au chiffre prodigieux des malheureux habitants qui y furent tués, sont empreints de la plus grande exagération; aussi, faut-il bien se garder de les prendre à la lettre.

J'ai montré, depuis longtemps, dans ma *Description de la Judée* (tome II, p. 387 et suiv.), que cette ville de Béther répond à la localité actuelle de Bettir, située à dix kilomètres environ, à l'ouest-sud-ouest de Jérusalem, sur une montagne escarpée. On n'y parvient qu'en suivant un étroit sentier pratiqué en quelques endroits dans le roc vif. Ce village est lui-même dominé par une sorte de péninsule rocheuse, très facile à fortifier et à défendre, et qui garde encore les traces des anciennes murailles qui l'entouraient. Or, quel est le nom qui s'attache encore maintenant à l'emplacement de cette antique acropole? celui de Khirbet-Bettir (ruines de Bettir), ou de Kirbet-el-Yéhoud (ruines des Juifs). N'y a-t-il pas là une association d'idées et de souvenirs bien frappante? Cette forteresse de Bettir, nom qui rappelle de si près la Béther ou Béthar des Talmudistes, est en même temps, comme son autre dénomination l'indique, le tombeau, en quelque sorte, de la nationalité juive; car c'est là que la ruine de ce peuple fut consommée. Peut-on douter dès lors que ce plateau, escarpé de toutes parts, que la nature et l'art avaient rendu imprenable et auquel la tradition a maintenu les deux désignations dont j'ai parlé, ne soit bien effectivement l'asile où Bar-Cochéba s'était réfugié comme dans un poste inexpugnable, afin d'y défendre le plus longtemps possible, contre la puissance romaine, les derniers restes de la nation juive? Un passage de saint Jérôme (*Commentaire sur Zacharie,* ch. xi, v. 4) nous apprend que, après la prise de Béther, les malheureux

prisonniers qui n'étaient point tombés sous le fer du vainqueur furent vendus par milliers à l'endroit où Abraham avait jadis fixé sa tente, près d'Hébron, et où se tenait chaque année un marché très fréquenté. Ceux qui n'y trouvèrent pas d'acheteurs furent de là transportés en Égypte.

Ce Père de l'Église, dans son *Commentaire sur le prophète Jérémie* (chap. xxxi), rapporte le même fait.

Cette vente des prisonniers juifs au marché du Térébinthe, non loin d'Hébron, prouve, à ce qu'il me semble, que Béther était située dans les montagnes de la Judée, et non point sur les bords de la Méditerranée, comme le veut une tradition rabbinique; autrement, ce transport de tant de milliers de captifs au marché du Térébinthe serait invraisemblable, attendu qu'ils auraient pu être vendus immédiatement dans l'une des villes du littoral. Il est, au contraire, très facile à admettre, si l'on place à Bettir, éloignée seulement de six heures de marche d'Hébron, la ville de Béther. D'ailleurs, un passage très formel d'Eusèbe (*Histoire ecclésiastique*, l. IV, ch. vi) place Béther à une faible distance de Jérusalem.

Mais, me dira-t-on, comment accorder avec l'opinion de ceux qui reconnaissent Béther dans Bettir l'assertion des Talmudistes qui prétendent que cette ville renfermait plusieurs centaines de synagogues et d'écoles et une population innombrable? Jamais, en effet, Bettir, en y comprenant le village actuel, le plateau supérieur du Khirbet el-Yéhoud et le plateau inférieur qui s'étend vers l'Oued-Bettir, n'a pu contenir même la dixième partie d'une semblable multitude. En outre, les Talmudistes affirment que Béther était à quatre milles de la Méditerranée, et Bettir en est au moins à trente-cinq milles.

A cette objection, je réponds que l'exagération des Talmudistes relativement au chiffre de la population de Béther, à celui de ses synagogues et de ses écoles et à la quantité énorme d'habitants qui périrent dans ce siège,

est si outrée et si palpable, qu'elle ne peut avoir la valeur d'un document historique. Dion Cassius, à la vérité (l. XIX, ch. XIX), évalue à cinq cent quatre-vingt mille le nombre des Juifs qui furent tués par les Romains dans cette guerre ; mais c'est là le chiffre total de toutes les victimes de cette insurrection, partout où des combats furent livrés et où des villes furent emportées d'assaut. Quant à la distance de quatre milles, qui séparait Béther de la mer, elle est loin d'être donnée par tous les Talmudistes ; car, selon le Talmud de Jérusalem, Béther était située à quarante milles de la Méditerranée. Il paraît résulter également d'un passage de la Michna (Ire partie, ch. IV, § 10) qu'elle était dans le voisinage de Thécoa. On voit par là que les indications du Talmud, en ce qui concerne la position de Béther, sont très divergentes, puisqu'elles varient de quatre à quarante milles pour l'intervalle qui s'étendait entre cette ville et la mer.

En résumé, la grande ressemblance des noms, la position extrêmement forte du Khirbet-Bettir, le témoignagne d'Eusèbe affirmant que Béther était très rapprochée de Jérusalem, la vente des malheureux captifs au marché du Térébinthe, près d'Hébron, tout semble prouver qu'il faut chercher cette ville dans les emplacements du village de Bettir, du Khirbet-Bettir et du plateau inférieur que ces dernières ruines dominent. Là, très probablement, s'est accomplie la terrible catastrophe qui a écrasé pour jamais la nationalité judaïque dont les débris, profondément vivaces, quoique dispersés, sont depuis longtemps épars à travers le monde. Cette catastrophe est elle-même aussi attestée par le nom de Khirbet-el-Yéhoud, que porte pareillement le Khirbet-Bettir.

Je me suis un peu appesanti sur la question de l'emplacement de Béther, parce qu'il est important de savoir où s'est consommée la ruine du peuple juif. Je reviens maintenant à l'histoire proprement dite de sa capitale.

Adrien, vainqueur, rasa Jérusalem et fit détruire les

monuments que Titus avait épargnés. Il ordonna de faire passer la charrue sur l'emplacement du Temple. Une nouvelle cité toute païenne s'éleva sur les cendres de l'ancienne et un temple en l'honneur de Jupiter Capitolin remplaça celui de Jéhovah. Parmi les monuments les plus remarquables de la nouvelle ville, il faut mentionner un théâtre, deux marchés et plusieurs autres édifices publics. On y comptait sept quartiers différents.

Une partie du mont Sion cessa d'être comprise dans l'enceinte de ses murs et un sanctuaire consacré à la déesse Astarté fut érigé sur le Saint Sépulcre. Adrien donna à cette cité, qu'il avait créée, le nom de Ælia Capitolina, combinant ainsi avec son propre nom de famille Ælius celui de Jupiter Capitolin, devenu le patron de la ville nouvelle. Il fut défendu aux Juifs, sous peine de mort, d'y pénétrer et même de s'en approcher jusqu'à une certaine distance. Afin de les détourner davantage de chercher à franchir l'enceinte qui leur était interdite, un pourceau de marbre, image que les Juifs ont particulièrement en horreur, fut placé sur l'une des principales portes d'entrée. Les chrétiens issus de Juifs furent pareillement exclus de la ville, et la permission de l'habiter fut accordée seulement aux chrétiens nés de Gentils. Aussi, à partir de ce moment, les divers évêques qui montèrent sur le siège de Jérusalem furent-ils tous issus de Gentils ; l'évêque Marc ouvrit cette nouvelle série. Tout ce qui fut concédé aux Juifs, ce fut l'unique faveur de pouvoir pénétrer une seule fois par an dans leur ville sainte, et cela à prix d'argent, pour y pleurer leurs malheurs et y gémir sur les souvenirs de leur passé. A l'époque de saint Jérôme, cet état de choses durait encore, comme nous l'atteste un passage de ce Père de l'Église dans son *Commentaire sur le prophète Sophonias* (ch. I).

Jérusalem, devenue simple colonie romaine, fut éclipsée par Césarée, qui monta au rang de véritable capitale

de la Palestine ; celle-ci, siège habituel du proconsul, fut considérée comme le centre politique et administratif de toute la contrée et, par suite, l'évêque de Césarée devint le supérieur ecclésiastique et le métropolitain de tous les évêques de la Palestine. Jérusalem se trouva donc placée sous la dépendance ecclésiastique de Césarée. Parmi les évêques, nés de Gentils, qui gouvernèrent l'Église de Jérusalem avant saint Macaire, nous devons signaler principalement saint Narcisse, qui occupa de longues années le siège épiscopal d'Ælia et prit une part active à toutes les discussions qui agitèrent l'Église de Palestine à cette époque. Il présida, conjointement avec Théophile, évêque de Césarée, dans le concile qui, l'an 195, régla le jour où l'on devait célébrer la fête de Pâques. Cette fête ne se célébrait pas dans toutes les églises à la même date. Il fut décidé dans ce concile, qui se tint à Jérusalem, qu'elle répondrait dorénavant non à la Pâque des Juifs, mais à la Résurrection de Notre-Seigneur, et, par conséquent, se célébrerait le jour anniversaire de ce grand événement.

Malgré sa sainteté et ses miracles, Narcisse fut poursuivi par la calomnie et, pour se dérober à la fureur de ses ennemis, il se retira quelque temps dans la solitude. Pendant son absence, trois évêques le remplacèrent tour à tour sur le siège de Jérusalem, mais ensuite ses accusateurs furent convaincus de mensonge et frappés de châtiments célestes, qui prouvèrent la fausseté de leurs imputations. Narcisse rentra alors triomphalement à Jérusalem. Parvenu à une extrême vieillesse, il prit pour coadjuteur Alexandre, évêque de Cappadoce, qui était venu en pèlerinage dans la Ville Sainte et s'y vit retenu comme coévêque.

CHAPITRE XIV

DEPUIS L'ARRIVÉE DE SAINTE HÉLÈNE EN PALESTINE JUSQU'A L'INVASION MUSULMANE (1)

Faute d'événements importants relatifs à Jérusalem, franchissons maintenant l'intervalle d'un peu plus d'un siècle qui nous sépare de l'époque de Constantin. Lorsque cet empereur ferma l'ère des persécutions sanglantes contre l'Église, saint Macaire était évêque de Jérusalem. A peine Arius eut-il répandu son hérésie en soutenant que Jésus-Christ était, à la vérité, une créature parfaite et semblable à Dieu, mais non Dieu lui-même, Macaire s'éleva l'un des premiers contre cette fausse doctrine qui attaquait le christianisme dans sa base même, puisqu'elle combattait la divinité de son auguste fondateur.

L'an 325 notamment, au concile de Nicée, il se montra le plus ferme appui de l'orthodoxie. Le concile l'en remercia publiquement et il fut même alors question d'ériger Jérusalem en métropole religieuse de la Palestine ; mais les efforts d'Eusèbe de Césarée firent échouer ce projet.

De retour dans son diocèse, Macaire apprit qu'Hélène, la mère de l'empereur, malgré son âge fort avancé,

(1) Je dois prévenir le lecteur que, dans ce chapitre, j'ai résumé sommairement l'excellente thèse de M. Couret intitulée : *La Palestine sous les empereurs grecs;* thèse que l'on fera bien de lire elle-même tout entière, si l'on veut avoir de plus amples détails sur cette partie de l'histoire de Jérusalem.

allait arriver à Jérusalem, pour y rechercher le Saint Sépulcre et la vraie Croix. L'évêque reçut processionnellement la vénérable impératrice aux portes de la ville (326), puis la conduisit devant le sanctuaire de Vénus, qui avait été érigé par Adrien au-dessus du tombeau du Sauveur. Ce temple fut aussitôt renversé, et sous ses débris déblayés, on vit apparaître, au milieu de l'émotion générale, le Saint Sépulcre que cet amoncellement de terre et de matériaux avait recouvert sans le détruire. Près de là, on retrouva la roche du Calvaire et un peu plus bas une grande citerne qui contenait trois croix, des clous, et une tablette avec cette inscription en trois langues : hébraïque, grecque et latine : *Jésus de Nazareth, roi des Juifs.*

Un miracle attesté par un grand nombre d'auteurs contemporains ou rapprochés de cet événement révéla la vraie Croix. Une femme de Jérusalem était sur le point de mourir. L'évêque lui fit toucher successivement les trois croix. Les deux premières restèrent sans effet; mais, au contact de la troisième, la malade, qui allait expirer, se leva soudain ; elle était guérie.

Bientôt sainte Hélène, avec l'autorisation de son fils, donna l'ordre à l'architecte Eustache, venu de Constantinople, d'ériger une vaste basilique qui pût renfermer dans son enceinte les principaux monuments de la Passion, tels que le Saint Sépulcre, le Calvaire et l'endroit de l'Invention de la Vraie Croix.

La construction de cette basilique, avec ses cinq nefs, son atrium et ses propylées, dura dix années. Sainte Hélène, qui en avait jeté les fondements, l'an 326, n'eut pas la consolation d'en voir la dédicace, qui n'eut lieu qu'en 335; car elle mourut elle-même l'an 328.

Sur la montagne des Oliviers, le même architecte, par l'ordre de l'impératrice, bâtit une autre basilique en l'honneur de l'Ascension. En même temps, sur la colline de Sion et en dehors de la ville, l'ancienne église du Cénacle fut enclavée dans une grande basili-

que. D'autres églises aussi consacrèrent l'emplacement de la maison de sainte Anne, du Tombeau de la Sainte Vierge et de la fontaine de Siloé, dont les eaux furent renfermées dans une crypte souterraine. L'évêque Macaire mourut au milieu de ces immenses travaux, vers la fin de l'année 333, et Maxime lui succéda. Ce dernier évêque avait subi le martyre sous Dioclétien, et en portait dans sa personne les glorieuses marques.

La basilique du Saint-Sépulcre étant achevée, l'an 335, de nombreux évêques accoururent de tous côtés pour la bénir. Un officier de l'empereur, nommé Marcien, fut chargé de les recevoir et de distribuer au peuple les largesses impériales. La cérémonie fut d'une splendeur inouïe; près de trois cents évêques y assistèrent et une foule prodigieuse inonda pendant huit jours toutes les parties de l'édifice sacré. La dédicace, en effet, dura une semaine entière et l'Église de Jérusalem en perpétua le souvenir par un anniversaire.

Les fêtes une fois terminées, on reprit la cause d'Arius et l'on vit avec étonnement l'illustre assemblée des évêques réunis à Jérusalem proclamer l'orthodoxie de cet hérésiarque. Le pape Jules lança aussitôt l'anathème sur le concile de Jérusalem. L'évêque Maxime figurait à la séance qui réhabilita Arius, et lui, martyr de la vraie foi, il eut la faiblesse d'apposer sa signature à cet acte coupable. Bientôt néanmoins, repentant et honteux de lui-même, il rompit ouvertement avec les Ariens en signant, l'un des premiers, la lettre circulaire où les Pères de Sardique proclamèrent définitivement la déposition des principaux chefs de l'Arianisme et, entre autres, celle d'Acace, successeur d'Eusèbe sur le siège métropolitain de Césarée.

Acace, toutefois, finit par reconquérir son autorité et par chasser même de Jérusalem Maxime, qui mourut quelque temps après, l'an 349.

Saint Cyrille, qui fut appelé alors à monter sur le siège de Jérusalem, y était à peine installé, qu'un prodige

éclatant attira l'attention générale du monde sur la Ville Sainte. Le 8 mai 351, une immense croix lumineuse apparut au-dessus du Golgotha; elle s'étendait du Calvaire jusqu'au mont des Oliviers et rayonnait sur la cité entière. L'évêque en écrivit à l'empereur Constance, et nous possédons encore la lettre importante où est consignée cette apparition, signalée, du reste, par plusieurs autres écrivains du temps.

Jérusalem se couvrit à cette époque de nombreux monastères et se peupla de religieux. En même temps, le courant des pèlerinages s'accrut de jour en jour. Jaloux d'arrêter cette expansion du christianisme, un philosophe devenu empereur, Julien l'Apostat, voulut convaincre de fausseté les prédictions du Christ, en rebâtissant le Temple de Jérusalem. Il rappela de toutes parts les Juifs dans leur ancienne patrie. Alypius, auparavant gouverneur de la Grande-Bretagne, fut envoyé en Syrie, où, puissamment secondé par le gouverneur de cette province, il fut chargé des travaux à entreprendre. Les Juifs, encouragés par l'empereur, se mirent à l'œuvre avec une ardeur incroyable. Les femmes elles-mêmes, non contentes de donner leurs parures et leurs bijoux, s'employèrent à déblayer les décombres; plusieurs d'entre elles avaient fait fabriquer dans ce but des hoyaux, des pelles et des hottes d'argent, ne trouvant aucun instrument trop beau ni trop précieux pour la reconstruction de leur temple. Afin de mieux assurer les fondations du nouvel édifice, les Juifs achevèrent de bouleverser les anciens débris qui restaient du monument élevé par Hérode et creusèrent des fossés profonds dans lesquels ils se préparèrent à asseoir leur sanctuaire futur. Les chrétiens commençaient à se décourager; mais saint Cyrille les rassurait, en souriant : « Ils ont bien arraché les der-« nières pierres de leur Temple, disait-il, mais voyons-« les bâtir. » Déjà cet évêque, étant encore simple prêtre, avait prédit aux fidèles qu'un jour, dans l'espoir

de réédifier leur Temple, les Juifs en détruiraient eux-mêmes les derniers vestiges. Il ne s'était pas trompé ; car voici ce que rapporte Ammien Marcellin (l. XXIII, ch. Ier) :

« Cum itaque rei idem fortiter instaret Alypius, juvaretque provinciæ rector, metuendi globi flammarum prope fundamenta crebris assultibus erumpentes fecere locum aliquoties operantibus inaccessum ; hocque modo, elemento obstinatius repellente, cessavit incœptum. »

« Tandis qu'Alypius pressait vivement les travaux, « aidé par le gouverneur de la province, il sortit près « des fondations de terribles tourbillons de flammes « qui s'élancèrent à plusieurs reprises contre les « ouvriers et rendirent ce lieu inaccessible. Ce fut de « la sorte qu'obstinément combattue par cet élément, « l'entreprise fut abandonnée. »

Saint Cyrille acheva en paix, à Jérusalem, un épiscopat très longtemps agité et trois fois interrompu par l'exil. Avant de mourir, il eut la consolation de voir le concile de Constantinople, de 383, rendre un solennel hommage à son orthodoxie et le féliciter des longs combats qu'il avait soutenus contre les Ariens.

Il eut pour successeur un prêtre, nommé Jean, dont l'épiscopat est l'époque de l'épanouissement le plus complet de la vie religieuse en Palestine. Sous lui, la célèbre Mélanie donna l'hospitalité à des hôtes illustres dans le monastère qu'elle avait fondé sur la montagne des Oliviers. Ce fut là que le prêtre Rufin écrivit les deux livres de son *Histoire ecclésiastique*. En même temps, l'un des plus beaux noms de Rome, Paula, arrivait en Palestine avec Eustochie, sa fille, et se fixait à Bethléhem, où elle bâtit deux monastères, l'un pour saint Jérôme, son guide spirituel, et ses disciples, l'autre pour elle-même, pour sa fille et pour les pieuses femmes qui se réunirent bientôt autour d'elles.

« L'influence théologique et morale de ces divers

« monastères sur l'Église, lisons-nous dans la thèse de « M. Couret (page 88), fut considérable. Il en partait « sans cesse une correspondance active et féconde « avec l'Italie, l'Espagne et l'Afrique, et surtout des « réfutations véhémentes de toutes les hérésies. Pen- « dant que, du Sinaï, saint Nil combattait les Ariens « et les derniers restes du paganisme, saint Jérôme « luttait, pied à pied, contre Jovinien, Vigilance, Ori- « gène, et plus tard contre Pélage, et les accablait de la « force irrésistible de sa logique et de l'éblouissante « richesse de ses textes. Malheureusement, après « quelques années, s'engagea entre saint Jérôme et « Rufin, à propos d'Origène, cette querelle où toute « l'Église fut mêlée et qui troubla si longtemps la vie « et les travaux de ce père de l'Église. L'évêque de « Jérusalem prit parti pour Rufin. »

En 411, une nouvelle lutte de doctrine divisa encore saint Jérôme et l'évêque de Jérusalem. Pélage avait passé d'Afrique en Palestine; une vive polémique éclata aussitôt entre ses partisans et saint Jérôme. Un concile se réunit à Diospolis, l'ancienne Lydda. Les Pélagiens y furent condamnés; mais Pélage, grâce à ses artifices et au crédit de l'évêque de Jérusalem, fut déclaré exempt de l'hérésie qui porte son nom. Cet évêque se trouvait encore à Diospolis, lorsqu'il apprit qu'on venait de découvrir, près d'Éleuthéropolis, le corps de Zacharie, fils de Joad, assassiné autrefois par ordre du roi Joas, et presque en même temps ceux de saint Étienne, de Nicodème et du rabbin Gamaliel, converti par saint Paul, son ancien disciple. Il se rendit immédiatement à Éleuthéropolis, constata la précieuse découverte et rapporta dans l'église du Cénacle, sur le mont Sion, le corps de saint Étienne. (Lucien, *Epistola ad omnem Ecclesiam, de revelatione corporis Stephani*, § 8.)

Le court épiscopat de Prayle, successeur de Jean, fut signalé par l'arrivée en Palestine de Mélanie la Jeune,

petite-fille de la précédente, par la mort de sainte Eustochie, qui avait succédé à sa mère Paula dans le gouvernement des monastères de Bethléhem, et par un violent tremblement de terre qui secoua Jérusalem en 419. L'année suivante, saint Jérôme lui-même, après une existence si tourmentée et si laborieuse, et des combats multipliés pour la défense de la foi, finit par s'éteindre doucement à Bethléhem, épuisé de fatigue et de vieillesse. Il y fut enseveli, non loin de la grotte de la Nativité, près de sainte Paula et de sainte Eustochie, et les pèlerins de l'Occident, principalement, se sont inclinés depuis, de siècle en siècle, devant son tombeau et sont venus saluer sa mémoire.

Prayle mourut vers 421 et eut pour successeur Juvénal. Celui-ci s'efforça constamment d'accaparer pour son siège épiscopal tous les droits qui appartenaient auparavant au métropolitain de Césarée, et il réussit dans ses projets. Il aspirait même à subordonner à Jérusalem toutes les églises de l'Asie.

Sur ces entrefaites, arriva en grande pompe, dans la Ville Sainte, l'impératrice Eudoxie, femme de l'empereur Théodose II. Elle apportait avec elle d'abondantes aumônes et une croix d'or enrichie de pierreries pour la chapelle du Calvaire. Après quelques mois de séjour dans l'un des quatre couvents fondés par Mélanie, elle reprit la route de Constantinople, l'an 439, pour en revenir huit ans après, mais disgraciée et comme en exil. Malheureusement, elle se laissa séduire, à Jérusalem, par les théories d'un moine nommé Théodose, qui lui fit embrasser les doctrines d'Eutychès, hérétique qui ne reconnaissait en Jésus-Christ qu'une seule nature, la nature divine. Ce moine, grâce à son appui, s'efforça de supplanter violemment Juvénal sur le siège de Jérusalem. Juvénal fut contraint de se soustraire par la fuite à la persécution à laquelle il fut en butte, et même à la mort qui lui était réservée ; mais ensuite, protégé par l'empereur Marcien, il rentra triomphalement à Jéru-

salem, et Eudoxie, pour expier sa longue erreur et les troubles sanglants qu'elle avait encouragés, bâtit dans la ville des églises, des hôpitaux, des monastères et répara les murs de la cité. Enfin, à quelque distance, au nord de la porte actuelle de Damas, elle construisit une superbe basilique sur le lieu où saint Étienne avait été lapidé. Une chapelle y renfermait les reliques du premier des martyrs.

A quelques pas de cet oratoire, l'impératrice se fit préparer pour elle-même un tombeau où elle fut déposée, après sa mort, par l'évêque Anastase, successeur de Juvénal. Dix ans plus tard, sa petite-fille, appelée comme elle Eudoxie, et poursuivie par le malheur, vint s'agenouiller à Jérusalem, sur la tombe de sa grand'-mère. Succombant bientôt à la maladie et à la douleur, elle fut ensevelie à côté de son aïeule par l'évêque Martyrius.

A la basilique de Saint-Étienne, un grand monastère était attenant; il avait été doté, par l'impératrice Eudoxie, de revenus considérables et eut pour premier abbé Gabriel de Cappadoce, que l'Église vénéra ensuite comme un saint et qui fut enterré également dans cette basilique. Les nombreux miracles qui s'accomplirent, après sa mort, sur son sépulcre, le rendirent très célèbre.

L'an 518, un synode fut convoqué à Jérusalem par Jean, alors patriarche de cette ville, pour y condamner de nouveau les erreurs sans cesse combattues, et non encore définitivement vaincues, de Nestorius et d'Eutychès et, comme la basilique de Saint-Étienne était plus vaste que celle du Saint-Sépulcre, elle fut choisie pour le lieu de la réunion. Dix mille personnes, dit-on, trouvèrent place dans son immense enceinte.

Les monuments élevés par Justinien en Palestine sont très nombreux. A Jérusalem notamment, il donna l'ordre de bâtir une basilique en l'honneur de la Sainte Vierge, à l'extrémité du mont Moriah. Pour la construire

ainsi que les portiques qui l'entouraient et les deux magnifiques hospices qui l'accompagnaient, l'un réservé aux pèlerins étrangers, l'autre destiné aux malades et aux pauvres de la ville, l'architecte, comme le raconte Procope, fut contraint d'agrandir par une immense terrasse factice une partie de la plate-forme du mont Moriah. C'est alors, sans doute, que furent remaniés les prodigieux souterrains, connus sous le nom d'*Écuries de Salomon*. (Procope, *De ædificiis Justiniani*, l. V, ch. VI.)

De l'an 610 à l'an 628, les Perses ravagèrent la Palestine. L'an 615, ils s'emparèrent même de Jérusalem, qu'ils mirent à feu et à sang. Rien ne fut épargné par leurs hordes dévastatrices. L'église du mont Sion, la basilique de l'Ascension et celle de Sainte-Marie, nouvellement bâtie par Justinien, furent renversées, ainsi que la basilique de Saint-Étienne, qui s'écroula sur les tombes violées des deux Eudoxie et du saint patron en l'honneur duquel elle avait été fondée. Il en fut de même de la basilique du Saint-Sépulcre, qui fut complètement incendiée, et la Vraie Croix fut enlevée comme un trophée précieux par les vainqueurs idolâtres. Le patriarche Zacharie et les principaux habitants de la ville furent entraînés captifs jusqu'au fond de la Perse. Quant au menu peuple, il fut vendu aux Juifs, qui massacrèrent cruellement, par vengeance, la plupart des captifs qu'ils avaient achetés.

Ceux des habitants qui survécurent à une pareille catastrophe étaient tous consternés; seul, un simple moine, appelé Modestus, abbé du couvent de Saint-Théodose, près de Bethléhem, ne perdit point courage et résolut, après le départ des Perses, de relever la ville anéantie. Il ramena les fugitifs, ensevelit les victimes dont les corps étaient épars sur le sol, et sollicita des aumônes par tout l'Orient. Grâce aux secours qu'il reçut, il nourrit la multitude des affamés qui se pressaient autour de lui et osa entreprendre de rebâtir les

basiliques incendiées. Puissamment secondé par le patriarche d'Alexandrie, Jean l'Aumônier, il ne put néanmoins disposer de ressources assez considérables pour reconstruire dans son plan primitif la basilique du Saint-Sépulcre, et il fut obligé de scinder en quatre églises différentes le vaste édifice qui enveloppait auparavant dans une même enceinte les stations consacrées par la tradition chrétienne. En même temps, l'empereur Héraclius, sortant de son apathie, redoublait, de son côté, d'efforts pour arrêter les Perses dans leurs conquêtes; il leur livrait bataille sur bataille et détruisait successivement cinq de leurs armées. L'an 628, il vit enfin arriver à Tauris, où il prenait ses quartiers d'hiver, des ambassadeurs perses qui lui annoncèrent le meurtre de Chosroès, assassiné par les grands de sa cour, et lui apportèrent les propositions de paix du nouveau roi Siroès, son fils. Les Perses abandonnaient leurs conquêtes, rentraient dans leurs anciennes limites, rendaient la liberté à leurs prisonniers et restituaient à l'empereur le bois de la Vraie Croix. A ces conditions, la paix fut signée de part et d'autre.

Au printemps de l'an 629, Héraclius s'achemina vers la Palestine. Le patriarche Zacharie, revenu du fond de la Perse, l'abbé Modestus et un grand nombre de moines sortirent de Jérusalem, à sa rencontre, quand il approcha de la Ville Sainte. Suivi de ce cortège, l'empereur arriva à la Porte Dorée, mit là pied à terre, déposa sa couronne et son manteau impérial et se dirigea humblement vers la nouvelle église du Saint-Sépulcre, portant sur ses épaules le bois de la Vraie Croix. Le retour à Jérusalem de cette sainte relique fut consacré par un anniversaire qui se confondit bientôt dans la mémoire du peuple et des pèlerins avec celui de la découverte des divers instruments de la Passion et de la dédicace de la basilique du Saint-Sépulcre.

Le patriarche Zacharie ne survécut pas longtemps à cet heureux événement et le moine Modestus lui suc-

céda sur le siège de Jérusalem, où l'appelaient son mérite personnel, ses vertus et les immenses services qu'il avait rendus. Il mourut, lui-même, peu d'années après, et fut remplacé par Sophronius.

CHAPITRE XV

DEPUIS L'INVASION MUSULMANE JUSQU'A LA FIN DE L'OCCUPATION FRANQUE A JÉRUSALEM

Écrivain distingué, théologien profond, Sophronius se montra le zélé champion de l'intégrité de la foi qu'attaquait l'erreur, de plus en plus répandue, des Monothélites, qui, en ne reconnaissant en Jésus-Christ qu'une seule volonté, reproduisaient, sous une autre forme, l'hérésie, déjà plusieurs fois condamnée, d'Eutychès, qui n'admettait dans la personne du Christ qu'une seule nature. Il était en même temps le plus ferme appui de Jérusalem, dont il armait les tours et réparait les murailles, dans la prévision que cette ville allait bientôt être attaquée par les Arabes. Ceux-ci, en effet, ne se contentaient plus, comme auparavant, de piller la Palestine en la sillonnant de leurs bandes vagabondes, qui, après l'avoir ravagée, se hâtaient de fuir avec leur butin; mais ils se disposaient à l'envahir en véritables conquérants. Vainqueurs en deux batailles des armées d'Héraclius, ils vinrent, en 636, mettre le siège devant les murs de Jérusalem et campèrent au nord de la ville, au milieu des ruines de la basilique et du monastère de Saint-Étienne.

Sophronius, quoique abandonné à lui-même et ne pouvant plus compter sur le secours d'Héraclius, ne perdit pas néanmoins courage. Pendant quatre mois, les habitants, soutenus par son énergie, résistèrent à

tous les assauts de l'ennemi; il fallut toutefois capituler à la fin. Mais le patriarche, avant de se rendre, exigea la présence d'Omar lui-même. Le khalife arriva donc de Médine, monté sur son chameau et dans le grossier accoutrement d'un simple bédouin. C'est dans ce modeste appareil qu'il franchit le seuil de Jérusalem, qui allait devenir sa conquête, et Sophronius, à sa vue, ne put s'empêcher de répéter en pleurant les paroles du prophète Daniel : « l'abomination de la désola-« tion est dans le lieu saint. » Omar, cependant, l'histoire doit le reconnaître à son honneur, se montra grand et magnanime et donna, dans cette circonstance solennelle, un exemple que les chrétiens auraient dû imiter plus tard, quand ils reprirent Jérusalem sur les musulmans. Il assura, en effet, aux chrétiens de la ville, la liberté civile et religieuse, au prix d'un tribut annuel; les églises, les croix, les monastères furent respectés. Le khalife s'abstint même d'entrer dans aucun ancien édifice consacré au culte chrétien et se borna à prier sur les marches de la basilique du Saint-Sépulcre. Parvenu, sous la conduite de Sophronius, sur les ruines du Temple de Salomon, il commença à déblayer cet endroit de ses propres mains, en emportant dans son manteau les ordures qui le souillaient. Les musulmans qui l'accompagnaient imitèrent son exemple, et c'est là qu'Omar fit jeter les fondations de la mosquée qui, reconstruite et embellie plus tard, porte encore son nom.

La peste suivit bientôt la prise de la ville; on l'appela la peste d'Emmaüs, du nom de la bourgade où elle avait, dit-on, pris naissance. Le patriarche Sophronius ne put survivre à la chute de Jérusalem et mourut de douleur. Après lui, le siège patriarcal demeura vacant pendant une soixantaine d'années. La conquête de la Palestine fut achevée, en 638, par les Arabes, Constantin, fils aîné d'Héraclius, ayant abandonné lâchement Césarée, où il avait encore une armée de quarante mille hommes.

La domination musulmane, d'abord modérée, confor-

mément aux promesses d'Omar, s'appesantit ensuite singulièrement. Les impôts devinrent écrasants, les croix furent abattues et les églises ainsi que les monastères souvent ravagés furent parfois même le théâtre de massacres sanglants.

Sous la dynastie des Ommiades et ensuite sous celle des Abbassides, malgré l'oppression qui pesait alors sur les chrétiens de la Palestine et malgré les périls et les obstacles de toutes sortes que rencontraient ceux qui venaient vénérer les Lieux Saints, les pèlerins affluaient néanmoins en Terre Sainte et surtout à Jérusalem.

Le règne de Haroun-er-Raschid (786-809) fut pour les chrétiens de cette contrée une ère de tranquillité et de bonheur; car alors dominait en Occident la grande figure de Charlemagne, dont la gloire éclipsait toutes les autres renommées et dont la protection s'étendit jusqu'aux églises de l'Orient. Le khalife de Bagdad voulut vivre en bonne harmonie avec un si redoutable souverain et lui envoya les clefs de Jérusalem et du Saint-Sépulcre. On vit à cette époque s'élever dans cette ville, non loin de la basilique du Saint-Sépulcre, l'église de Sainte-Marie-Latine, et tout auprès un monastère et un hospice pour les pèlerins de l'Occident. L'empereur y ajouta une bibliothèque considérable pour remplacer celle qu'avait autrefois fondée l'évêque Alexandre. Plein de sollicitude pour tout ce qui avait rapport à la Terre Sainte et aux chrétiens d'Orient, il établit à perpétuité l'envoi régulier d'aumônes abondantes destinées à la Palestine.

L'an 809, désireux de mettre un terme aux débats théologiques qui divisaient alors les moines latins du mont des Oliviers et les religieux grecs de Saint-Sabbas, il réunit dans ce but un concile à Aix-la-Chapelle.

Plus tard, quand les successeurs de Haroun, infidèles à la politique conciliante de ce khalife, recommencèrent à opprimer les chrétiens de la Palestine, le patriarche

de Jérusalem, Hélias III, adressa, en 881, à Charles le Chauve une lettre très pathétique que nous possédons encore. Cet appel, malheureusement, demeura alors sans écho.

Depuis l'année 929 jusqu'à l'année 950, le pèlerinage de la Mecque, par suite de l'invasion des Karmates, fut forcément interrompu pour les musulmans et la mosquée d'Omar remplaça pour leurs pèlerins la célèbre Caaba.

En 972, la Palestine tomba au pouvoir de Moezz-Eddin-Allah, khalife de la dynastie des Fatimites. Hakem, troisième khalife de cette dynastie, persécuta les chrétiens de Jérusalem de la manière la plus cruelle. L'an 1009, il donna même l'ordre de détruire l'église du Saint-Sépulcre. Cette église ne fut rebâtie que sous le khalifat d'El-Mostanser-Billah, petit-fils de Hakem, et l'empereur Constantin Monomaque envoya, à cet effet, de grandes sommes d'argent pour la reconstruire. (1046-1048.)

En 1076, Jérusalem tomba sous le joug des Turcs Sedjoucides.

En 1095, elle devint la possession de El-Afdhal-ibn-Bedr, général d'El-Mostaali-Billah, khalife d'Égypte. Cependant, les avanies que depuis longtemps essuyaient les pèlerins en Palestine étaient si communes et si répétées que les plaintes exhalées par eux à leur retour retentirent enfin avec plus de force que jamais dans toute l'Europe. Le moine Pierre l'Ermite s'en fit principalement l'éloquent interprète et les croisades furent entreprises. Au concile général de Clermont, en novembre 1095, le pape Urbain II, accompagné de ce religieux, prêcha la guerre sainte contre les infidèles et nomma Adhémar de Monteil, évêque du Puy, son légat apostolique auprès de l'armée chrétienne. Le départ de l'expédition fut fixé au 15 août 1096.

Pierre l'Ermite, impatient de se mettre en route, devança les autres croisés et, à la tête d'une centaine de mille hommes, mal armés et mal disciplinés, il effraya

et indisposa contre lui toutes les populations qu'il eut à traverser. La multitude confuse qu'il conduisait était divisée en deux corps, commandés, le premier par Gauthier-sans-avoir, et le second par lui-même. Peu après, trois autres bandes, de douze mille hommes chacune, partirent d'Allemagne, dirigées par deux prêtres, Gotschalk et Volkmar, et d'un comte, Émicon de Leiningen. Toutes ces hordes désordonnées, indignes, par les atrocités et les pillages qu'elles commirent, de la cause sacrée pour laquelle elles avaient pris les armes, furent aux trois quarts massacrées par les Hongrois et par les Bulgares, avant d'atteindre Constantinople, d'où l'empereur grec Alexis se hâta de faire transporter en Bithynie ceux qui avaient pu échapper.

Quant à l'armée régulière des croisés, elle se forma lentement. A sa tête était Godefroy de Bouillon, duc de la basse Lorraine. Sous ses ordres marchaient ses deux frères, Eustache de Boulogne et Baudouin. Les autres principaux chefs étaient Hugues, comte de Vermandois, frère du roi Philippe I^er^, Robert, duc de Normandie, fils aîné de Guillaume le Conquérant, Étienne, comte de Blois et de Chartres, Robert, comte de Flandre, et Bohémond, prince de Tarente, accompagnés de Tancrède; enfin Raymond, comte de Toulouse, qui avait avec lui l'évêque Adhémar de Monteil.

Je n'ai point à raconter ici en détails cette première croisade ni les croisades subséquentes qui, pendant deux siècles, précipitèrent l'Occident presqu'entier contre l'Orient. Je dois me borner, en effet, au résumé sommaire des seuls événements qui se rapportent à l'histoire de Jérusalem. Je ne suivrai donc point les premiers croisés dans les diverses contrées qu'ils parcoururent avant d'atteindre Constantinople. Je ne dirai rien de leurs démêlés avec l'empereur Alexis, ni des terreurs qui assaillirent ce prince, lorsque, après avoir appelé l'Europe chrétienne à son secours, il vit ses États inondés, autour de sa capitale, des flots sans cesse

renaissants de si redoutables alliés. Je laisserai également de côté la prise de Nicée, la marche des Francs à travers l'Asie Mineure, les efforts de Kilidj-Arslan, sultan d'Iconium, pour entraver leurs progrès, la bataille de Dorylée, la conquête des principales villes de Cilicie, les sanglantes péripéties du long siège et de la prise d'Antioche, les maux de toutes sortes qu'eurent à essuyer les Francs assiégés à leur tour dans leur nouvelle conquête, la famine effroyable et les maladies contagieuses auxquelles ils furent en proie, la défaite de Kerboga, prince de Mossoul, la destruction de Marra, la soumission de Laodicée, de Tortose et de Tripoli, et, continuant à avancer vers le Sud, à travers les territoires de Beyrouth, de Sidon, de Tyr et de Ptolémaïs, j'entre immédiatement avec les Francs et avec le lecteur en Palestine.

Parvenus à Lydda, les croisés y établissent un évêque. Un peu plus loin, à Emmaüs, ils reçoivent une députation des chrétiens de Bethléem, et Tancrède part aussitôt, avec une faible troupe d'élite, pour aller planter l'étendard de la croix sur les murs de cette célèbre bourgade. Le lendemain, enfin, 7 juin 1099, l'armée chrétienne salue avec un enthousiasme indescriptible les remparts et les monuments de la Ville Sainte. Tous, à l'exemple de leur chef, se dépouillent alors de leurs ornements de guerriers et, pieds nus, les larmes aux yeux, le repentir de leurs fautes dans le cœur, ils s'avancent, non plus en soldats qui vont combattre, mais en pèlerins qui prient, sur le plateau septentrional qui domine la ville. Des six cent mille hommes qui avaient attaqué Nicée, cinq cent mille avaient péri par la guerre, par les maladies et par les fatigues de toute nature qu'ils avaient subies. Un certain nombre étaient retournés en Occident, et plusieurs milliers s'étaient établis, chemin faisant, à Édesse et à Antioche. Lorsque les Latins parvinrent devant Jérusalem, ils comptaient à peine cinquante mille guerriers ; quelques chro-

niqueurs même réduisent ce chiffre à quarante mille. Le siège commença aussitôt. Godefroy, Robert de Normandie et Robert de Flandre s'étaient postés devant la porte actuelle de Damas, dite alors porte de Saint-Étienne. Tancrède devait attaquer la partie nord-ouest de la place; il avait dressé ses tentes devant la tour dont les ruines portent maintenant le nom de Kasr-el-Djaloud, que les Latins appelèrent la Tour de Tancrède; c'est l'ancienne tour Pséphina, de la troisième enceinte. Raymond, comte de Toulouse, établit d'abord son camp en face de la porte actuelle de Jaffa, mais il transporta ensuite une partie de ses troupes sur la partie méridionale du mont Sion, à côté des ruines du Cénacle.

A l'instigation d'un ermite, qui habitait sur le mont des Oliviers, les croisés, couverts seulement de leurs boucliers et trop confiants dans leur courage, tentèrent presque aussitôt un assaut général de la ville. Faute de machines de guerre et d'un nombre suffisant d'échelles, ils furent repoussés avec perte et comprirent qu'il fallait entreprendre un siège régulier.

Tous les alentours de la place étant dénudés d'arbres, ils durent aller fort loin pour chercher du bois propre à la construction de leurs machines. En même temps, comme on était au plus fort de l'été et que le vent du midi avait embrasé l'atmosphère, ils eurent à endurer des chaleurs excessives et les tortures de la soif, qui épuisèrent leurs forces. On en voyait, dit Albert d'Aix, qui, dans leur désespoir, se précipitaient vers les murs de Jérusalem, y appliquaient leurs lèvres brûlantes et desséchées et s'écriaient en gémissant : « O Jérusalem, reçois nos derniers soupirs ! Que tes murailles tombent sur nous et que la sainte poussière qui t'environne recouvre nos ossements ! »

Sur ces entrefaites, on apprit qu'une flotte génoise venait d'aborder à Jaffa. Elle avait, il est vrai, été attaquée et brûlée par l'ennemi ; mais les matelots avaient eu le temps de retirer de leurs navires incendiés les

provisions et les munitions qu'ils apportaient. Escortés par un détachement de l'armée assiégeante, qui était allé au devant d'eux, ils fournirent aux Francs un secours précieux. Habiles, en effet, comme charpentiers, ils furent d'une extrême utilité pour la construction des machines de siège. Grâce à eux, trois énormes tours roulantes, chacune de trois étages, furent bientôt dressées. Du sommet de chacune d'elles, un pont-levis pouvait s'abattre sur les remparts et permettre ainsi de pénétrer dans la place.

D'après les conseils du même solitaire du mont des Oliviers, une procession solennelle, précédée d'un jeûne de trois jours, fut faite par les croisés autour de l'enceinte de Jérusalem. Tandis que cette procession se déployait sous les murs de la ville, les Sarrasins, du haut de leurs créneaux, insultaient par leurs railleries aux pieuses démonstrations de la foi des Latins et souillaient publiquement par d'horribles profanations des croix qu'ils avaient plantées sur leurs remparts. Le lendemain, les croisés, exaspérés par ce spectacle, se préparèrent à un assaut général, et Godefroy de Bouillon, ayant remarqué que l'angle oriental du côté nord de la ville était le plus facile à escalader, y transporta sa tente et sa tour roulante. Le jeudi, 14 juillet, l'attaque commença sur toute la ligne dès la pointe du jour. Après douze heures d'une lutte acharnée, les chrétiens furent obligés de renoncer à l'espérance de s'emparer de la ville ce jour-là. Le lendemain, l'attaque et la défense furent plus vives encore que la veille. Déjà la victoire semblait incliner du côté des musulmans et les guerriers de l'Occident allaient fléchir, lorsqu'au rapport de Guillaume de Tyr un chevalier agitant un bouclier resplendissant apparut tout à coup sur le sommet de la montagne des Oliviers. « C'est saint Georges en personne, s'écrièrent à la fois Godefroy et Raymond, qui vient se mettre à notre tête. » L'enthousiasme des Latins n'a plus alors de bornes et ils s'excitent mutuellement à tenter un su-

prême effort. La tour de Godefroy de Bouillon laisse tomber son pont-levis sur la muraille, et Létholde de Tournay, suivi de son frère Engelbert, puis de Godefroy lui-même, s'élance le premier sur les remparts et y plante l'étendard de la croix. Tancrède et les deux Robert se précipitent bientôt à leur tour dans la place. Raymond, de son côté, y pénètre avec ses troupes. Un massacre épouvantable remplit aussitôt toute la ville de torrents de sang. Les croisés, irrités des outrages qu'ils ont vu prodiguer naguère par les musulmans au signe auguste de leur religion, se montrent impitoyables. A la mosquée d'Omar, surtout, une véritable boucherie est faite de tous ceux qui s'y sont réfugiés. Après ce premier carnage, les croisés, se rappelant qu'ils sont pèlerins, se rendent, sous la conduite de leur chef, nu-pieds et sans armes, à la basilique du Saint-Sépulcre. Là, ces hommes de fer, au cœur en apparence plus dur que leurs cuirasses, donnent toutes les marques de la dévotion la plus tendre et la plus expansive. Malheureusement, la nouvelle de l'approche d'une armée égyptienne enlève tout sentiment de pitié aux chefs de l'armée chrétienne, et il est décidé en conseil que tous les musulmans qui demeurent encore dans la ville seront mis à mort. Huit jours durant, les croisés procèdent froidement à cette extermination barbare des musulmans qui avaient échappé à leurs premiers coups. Quant aux Juifs, ils sont renfermés dans leurs synagogues et brûlés vifs. L'histoire impartiale ne peut que blâmer hautement de pareilles cruautés. Tous les écrivains du temps ont observé que les Francs entrèrent dans Jérusalem le vendredi, 15 juillet 1099, à trois heures de l'après-midi, au jour précisément et à l'heure où le Christ était mort en croix pour le salut du monde. Les chrétiens, une fois vainqueurs, auraient dû davantage songer au pardon divin accordé alors par le Messie à ses bourreaux du haut de l'instrument de sa passion.

Après la prise de la ville, les suffrages des principaux chefs de l'armée se réunirent sur Godefroy pour l'élire roi ; mais ce guerrier, aussi humble qu'intrépide, ne consentit à accepter d'autre titre que celui de défenseur et de baron du Saint-Sépulcre, « ne voulant pas, disait-il, porter une couronne d'or, là où le Fils de Dieu avait été couronné d'épines. » Le choix du nouveau patriarche fut moins heureux ; il tomba sur Arnould de Rohes, chapelain du duc de Normandie, que sa conduite légère aurait dû écarter de si saintes fonctions. Godefroy inaugura aussitôt son avènement au pouvoir en attachant à l'église du Saint-Sépulcre vingt prêtres chargés de la desservir.

Cependant, une armée considérable, conduite par Afdhal, vizir du khalife d'Égypte, s'avançait de plus en plus, pour essayer d'arracher aux Francs leur nouvelle conquête. Au lieu d'attendre l'ennemi, Godefroy crut qu'il valait mieux marcher hardiment à sa rencontre, et, le 14 août, il remporta sur les Égyptiens une brillante victoire dans les plaines et sous les murs d'Ascalon. Il aurait même réussi ensuite à s'emparer immédiatement de cette place, sans la jalouse ambition du comte Raymond de Toulouse, qui voulait se l'approprier et qui, déçu ensuite dans ses espérances, conseilla aux habitants de résister à Godefroy. Celui-ci, se voyant trahi par l'un de ses frères d'armes, dut se retirer, en obtenant seulement des habitants un faible tribut. Quelques temps après, ayant échoué dans le siège d'Arsouf, le même Raymond engagea également les habitants de cette ville à ne point ouvrir leurs portes à Godefroy, lorsqu'il viendrait les attaquer. Cette double trahison fut sur le point d'amener une guerre fratricide entre les croisés, au moment même où ils auraient dû être le plus unis, pour affermir leur domination à peine naissante ; mais l'intervention du comte de Flandre, du duc de Normandie et de Tancrède, prépara les voies à une réconciliation entre Godefroy et Raymond.

De nombreux pèlerins abandonnèrent alors l'armée chrétienne pour retourner dans leurs pays, et trois cents chevaliers restèrent seuls sous la bannière de Godefroy pour défendre ses États, dont le principal appui était, avec la terreur qu'avaient inspirée aux infidèles les victoires des croisés, les divisions religieuses et politiques qui régnaient en ce moment parmi les musulmans. Tancrède, qui avait manifesté le désir de terminer ses jours en Palestine, fut chargé par Godefroy de s'emparer du territoire et de la ville de Tibériade, dont il se fit une principauté vassale du royaume de Jérusalem.

Vers la fin de l'année 1099, Baudouin, comte d'Édesse, et Bohémond, prince d'Antioche, vinrent en pèlerinage dans la cité sainte; ils n'avaient point, en effet, participé au siège de cette ville. Ils étaient accompagnés de Daimbert, archevêque de Pise, qui remplaça Arnould de Rohes sur le trône patriarcal de Jérusalem. Godefroy profita de la présence de ces princes pour faire rédiger par un conseil d'hommes sages et éclairés un code de lois destiné au nouveau royaume. Ce code, complété par ses successeurs et connu sous le nom d'*Assises de Jérusalem*, établit en Palestine le régime féodal de l'Europe, mais modifié par les mœurs et les besoins de l'Orient, ainsi que par l'esprit des croisades.

Godefroy était à peine âgé de quarante ans, lorsqu'au retour d'une expédition au delà du Jourdain, il fut enlevé par une mort prématurée à l'affection de ses sujets et à l'œuvre glorieuse dont il poursuivait l'accomplissement. Il succomba à Jérusalem, le 17 juillet 1100, un an après la conquête de cette ville par les croisés, et il fut enseveli dans la chapelle basse du Calvaire. Après lui, Baudouin, comte d'Édesse, son frère, fut appelé par le choix des seigneurs du royaume à lui succéder, malgré les réclamations du patriarche Daimbert, qui, en vertu d'une promesse de Godefroy, revendiquait pour lui-même et pour le siège qu'il occupait l'héritage de ce prince. Cédant son comté d'Édesse à

son cousin Baudouin du Bourg, il s'achemina aussitôt vers Jérusalem et, après avoir affronté les plus grands périls dans le défilé du fleuve *du chien*, au nord de Beyrouth, il parvint à la Ville Sainte, où il fut reçu avec enthousiasme, puis couronné roi dans la basilique de Bethléhem, le jour de Noël 1100. A peine monté sur le trône, il déploya une activité infatigable et la plus brillante valeur dans les nombreuses expéditions qu'il entreprit durant tout son règne, et le petit État fondé par son prédécesseur s'accrut considérablement entre ses mains. C'est ainsi que, secondé par une flotte génoise, il put s'emparer successivement d'Arsouf, de Césarée, où les croisés firent un immense butin, de Ptolémaïs, de Tripoli, qui fut concédée comme fief au comte Bertrand, fils de Raymond de Toulouse, de Beyrouth et de Sidon. Avec une poignée d'hommes, il battit plusieurs fois, dans les plaines de Ramleh, des troupes égyptiennes, infiniment plus considérables que les siennes. Son courage téméraire compromit même quelquefois le sort de son royaume; mais, à force d'audace et d'opiniâtreté, il sut toujours réparer ses fautes. En même temps, il s'occupa de repeupler Jérusalem et d'y créer plusieurs établissements religieux. S'il échoua ensuite dans le siège de Tyr, il ne se laissa pas décourager par ce revers; mais, traversant bientôt les déserts de l'Arabie, il s'avança jusqu'à la mer Rouge et soumit tout sur son passage. Deux ans après, il envahit l'Égypte. Déjà, il avait pris Pharamia, non loin des ruines de Péluse, lorsqu'il fut attaqué soudain par une violente maladie d'entrailles qui le força de s'arrêter dans sa marche victorieuse. En retraversant le désert sur une litière, il arriva mourant à El-Arisch, où il expira, le 7 avril 1118. Ramené embaumé à Jérusalem, il fut honoré par de solennelles funérailles, et ses restes furent déposés près de ceux de son frère Godefroy, dans la chapelle basse du Calvaire.

Eustache, frère de Baudouin, était l'héritier légitime

de ce prince, qui n'avait pas laissé de fils; mais Eustache était en Europe, et les dangers qui environnaient de toutes parts le trône vacant ne permettaient pas qu'on attendît longtemps celui qui devait l'occuper, et comme Baudouin du Bourg, cousin du défunt roi, se trouvait à Jérusalem et qu'il avait pour lui l'appui du patriarche de cette ville, il fut couronné dans l'église du Saint-Sépulcre le jour de Pâques 1118.

Baudouin II signala la seconde année de son règne par une victoire sur le prince Ortokide el-Ghazi, qui ravageait la principauté d'Antioche. A peine de retour de cette expédition, il apprit que le comte d'Édesse, Josselin de Courtenay, avec son cousin Galeran, avait été fait prisonnier par Balak, émir des Turcomans. Il s'avança aussitôt à leur secours et essaya de les délivrer; mais, tombant lui-même dans une embuscade que lui avait tendue l'émir, il fut conduit captif en Mésopotamie et enfermé dans le château de Harran, en 1123. Les Égyptiens profitèrent de la captivité du roi pour venir attaquer Jaffa. Repoussés avec pertes dans la plaine de Ibelin, ils coururent se réfugier à Ascalon.

Sur ces entrefaites, une flotte vénitienne débarqua à Ptolémaïs; le doge qui la commandait se rendit à Jérusalem. Là, dans un conseil tenu devant le régent du royaume, Eustache d'Agrain, comte de Sidon, et le doge de Venise, on convint que l'on irait attaquer, soit Tyr, soit Ascalon. Comme on hésitait vers laquelle de ces deux villes on devait marcher, deux billets portant l'un le nom de Tyr et l'autre celui d'Ascalon furent déposés sur le Saint Sépulcre. Un enfant tira l'un de ces billets; c'était celui où le nom de Tyr était écrit. L'expédition contre cette ville fut aussitôt résolue.

Tyr, investi à la fois du côté de la mer par la flotte vénitienne et de la terre par l'armée des Francs, opposa une longue et énergique résistance aux efforts des assiégeants. Enfin, le 7 juillet 1124, malgré les diversions que tentèrent pour la secourir les troupes égyp-

tiennes d'Ascalon et les Turcs de Damas, elle fut contrainte d'ouvrir ses portes au vainqueur, et les musulmans qu'elle contenait furent obligés de se retirer avec leurs femmes et leurs enfants. Les deux tiers de la ville devaient appartenir au roi de Jérusalem et un tiers aux Vénitiens.

Le 29 août 1124, le roi Baudouin II, ayant obtenu sa liberté, put rentrer à Jérusalem. A peine de retour dans sa capitale, il entreprit successivement deux expéditions, l'une au Nord, pour délivrer la principauté d'Antioche que les Turcs dévastaient, l'autre à l'Est, pour ravager, à son tour, le territoire de Damas.

En 1129, il donna sa fille Mélisende en mariage à Foulques, comte d'Anjou, alors en pèlerinage pour la seconde fois à Jérusalem et, comme il n'avait pas lui-même de fils, il reconnut son gendre pour son successeur. Après une nouvelle expédition infructueuse, entreprise contre la principauté de Damas, Baudouin II mourut, le 21 août 1131.

Foulques d'Anjou fut couronné roi, le 14 septembre de la même année. Son règne fut marqué principalement par la conquête de Panéas, ville qui, à cause de sa position entre la Palestine et la principauté de Damas, fut souvent prise et reprise par les musulmans et par les chrétiens. Le 13 novembre 1142, Foulques succomba, à Ptolémaïs, des suites d'une chute de cheval qu'il avait faite à la chasse.

Baudouin III, l'aîné de ses deux fils, mais qui était encore mineur, succéda à son père, sous la régence de sa mère Mélisende.

En 1143, un Arménien, l'un des principaux officiers du prince de Damas, offrit aux Francs de leur livrer la ville de Bosra, dans le Hauran, avec une autre place dont il était le gouverneur. Baudouin, devenu majeur, accepta cette offre avec empressement et se hâta de conduire son armée à Bosra. Quand, après une marche pénible, il approcha de cette ville, il apprit qu'elle avait

été remise aux Turcs par la femme de l'émir qui avait promis de la livrer aux chrétiens. Trompé dans son attente, il reprit la route de Jérusalem, harcelé souvent par l'ennemi qui lui tua beaucoup de monde.

En 1147, Zenghui s'empara d'Édesse. La chute de cette ville importante plongea dans la consternation toutes les colonies fondées en Asie par les croisés, et celles-ci se hâtèrent de réclamer les secours de l'Occident. Saint Bernard, abbé de Clairvaux, reçut du pape Eugène III la mission de prêcher la seconde croisade. L'empereur d'Allemagne, Conrad III, et Louis VII, roi de France, prirent l'un et l'autre la croix avec des troupes formidables; mais, trahis par l'empereur grec Manuel Comnène, et sans cesse attaqués en Asie Mineure par les Turcs, ils n'atteignirent la Palestine qu'au printemps de l'année 1148, avec les débris de leurs armées. Dans un conseil de guerre tenu à Ptolémaïs, il fut décidé qu'on irait faire le siège de Damas, et que Baudouin, avec tous les barons de son royaume, prendrait part à cette expédition. Les chrétiens formaient trois corps : le premier composé des Francs de Syrie, commandés par le roi de Jérusalem ; le second, des croisés français, sous la conduite de Louis VII; le troisième, des Allemands, ayant à leur tête l'empereur Conrad. Des rivalités funestes malheureusement éclatèrent bientôt au milieu de l'armée assiégeante, dont les différents chefs se disputaient déjà, par avance, la possession d'une ville qu'ils n'avaient point encore conquise. Les habitants de Damas, d'abord effrayés et sur le point de se rendre, se rassurèrent ensuite et repoussèrent victorieusement les assauts qui leur furent livrés. Le siège fut levé et les chrétiens, humiliés et confus, reprirent le chemin de Jérusalem, d'où Conrad s'empressa de retourner dans ses États. Louis VII demeura encore quelque temps en Palestine, avant de regagner les siens. Guillaume de Tyr, en racontant les différentes phases de cette expédition avortée, ne manque

pas de nous dire que les revers des chrétiens devant Damas préparèrent la décadence de leur empire en Orient. En effet, sans la possession de Damas et d'Alep, leur domination en Syrie ne pouvait être que précaire.

En 1153, Baudouin, pour relever l'honneur des armes chrétiennes, résolut de s'emparer d'Ascalon. Pendant qu'une flotte de quinze navires la bloquait par mer, il alla l'assiéger lui-même par terre. Après une longue et opiniâtre résistance qui dura plusieurs mois, Ascalon capitula enfin, le 10 août 1153. La conquête de cette place importante livrait aux Francs le chemin de l'Égypte, en fermant aux Égyptiens celui de la Palestine.

En 1157, Baudouin fut moins heureux contre Nour-Eddin; car, battu par lui près du gué de Jacob, il eut beaucoup de peine à s'échapper, en se réfugiant dans une forteresse voisine du Jourdain.

En 1159, ayant reçu des secours de l'Occident, il répara cet échec et triompha, à son tour, de Nour-Eddin, près du lac de Tibériade. La même année, il épousa Théodora, nièce de l'empereur Manuel.

En 1160, Renaud de Châtillon, prince d'Antioche, étant tombé entre les mains des musulmans, Baudouin fut appelé par les habitants de cette grande cité, afin de la gouverner pendant l'absence de son chef. Mais là, il contracta les germes d'une grave maladie, dont il mourut à Beyrouth, le 10 février 1162. Sa dépouille mortelle fut transportée à Jérusalem, pour être réunie à celles de ses prédécesseurs, dans la basilique du Saint-Sépulcre.

Comme il n'avait point laissé d'enfant, son frère Amaury fut couronné roi, à sa place, le 18 février de cette même année. Ce prince tourna aussitôt ses vues vers l'Égypte, dont il résolut de s'emparer, le khalife refusant de payer le tribut qui lui avait été imposé après la prise d'Ascalon. Pendant qu'il exécutait cette expédition, Nour-Eddin emporta de vive force la place de Harenc. Il battit ensuite le prince d'Antioche et le comte

de Tripoli, qu'il fit prisonniers. Amaury se hâta de quitter l'Égypte pour voler à la défense du nord de ses États; mais il ne put empêcher la ville de Panéas de tomber également au pouvoir de Nour-Eddin. Cependant, des troubles ayant éclaté en Égypte, Amaury y fit deux autres expéditions successives, et il fut même sur le point de s'emparer du Caire; mais à l'approche de Schirkon, vizir de Nour-Eddin, dont les Égyptiens avaient imploré le secours, Amaury reprit le chemin de ses États, lorsque l'arrivée d'une flotte grecque dans le port de Ptolémaïs réveilla en lui le désir de tenter de nouveau la conquête de l'Égypte, et il alla mettre le siège devant Damiette, au mois de novembre 1169. Mais, après cinquante jours d'efforts stériles, il fut contraint de renoncer à son entreprise. De retour en Palestine, il se décida à se rendre lui-même à Constantinople, afin de solliciter en personne l'appui de l'empereur Manuel, qui lui avait donné une de ses nièces en mariage. Il reçut un brillant accueil à la cour impériale, mais il revint sans aucun secours.

La mort du khalife Adhed, en 1171, mit fin à la dynastie des Fatimites en Egypte et livra cet empire à Saladin, fondateur de la dynastie des Ayoubites. A la mort de Nour-Eddin, arrivée en 1173, Amaury essaya, mais vainement, de reprendre Panéas. Il mourut bientôt lui-même à Jérusalem, le 11 juillet de cette année, laissant un fils, encore mineur, qui fut couronné sous le nom de Baudouin IV, dans l'église du Saint-Sépulcre. Raymond, comte de Tripoli, fut chargé de la régence. Saladin ne tarda pas à s'emparer de l'autorité à Damas comme il s'en était emparé au Caire, et devint ainsi, par l'accroissement rapide de sa puissance, le plus terrible adversaire que les croisés eussent encore rencontré en Orient. Néanmoins, en 1178, ayant envahi la Palestine, il fut battu près de Ramleh par le jeune Baudouin, et les débris de son armée ne parvinrent à regagner l'Égypte qu'après une retraite désastreuse. Sans se

laisser déconcerter par ce revers, il commença bientôt ses incursions contre les chrétiens et, en 1179, il détruisit une forteresse qu'ils venaient de bâtir près du gué de Jacob, pour la défense de la Galilée. L'an 1180, par la prise d'Alep, il étendit sa domination sur la Syrie jusqu'à l'Euphrate, et prépara de la sorte, de plus en plus, la chute du royaume de Jérusalem. Cependant la maladie du roi Baudouin, atteint depuis longtemps de la lèpre et devenu, en outre, aveugle, faisait des progrès continuels. Contraint de renoncer à l'autorité, il confia les rênes du gouvernement à son beau-frère, Guy de Lusignan, à qui il avait donné en mariage, en 1182, sa sœur aînée, la princesse Sibylle, veuve du marquis de Montferrat; mais ce prince indolent laissa Saladin promener impunément la dévastation et les massacres sur les terres des chrétiens. Des plaintes s'élevèrent de tous côtés contre le nouveau régent. Baudouin lui retira l'administration du royaume, pour la mettre entre les mains de Raymond, comte de Tripoli. En même temps, il fit couronner roi Baudouin V, enfant de cinq ans, issu du premier mariage de sa sœur Sibylle avec Guillaume Longue-Épée, marquis de Montferrat.

Après la mort de Baudouin IV, arrivée en 1185, le comte Raymond s'efforça de conserver la régence, pendant que Sibylle cherchait à faire donner le sceptre à son mari. La mort subite du jeune prince Baudouin V redoubla les intrigues de cette princesse et elle parvint enfin à se faire couronner avec son mari dans l'église du Saint-Sépulcre, en 1186.

Sur ces entrefaites, Renaud de Châtillon rompit la trêve que Baudouin IV, avant de mourir, avait conclue avec Saladin, en pillant une riche caravane musulmane qui passait près de la forteresse de Kérac, dont il était maître. A cette nouvelle, Saladin appela à la guerre sacrée tous les guerriers de la Mésopotamie, de la Syrie et de l'Égypte. Son fils Afdhal, traversant le Jourdain, remporta près de Nazareth, le 1er mai 1188, un premier

avantage sur les Francs. Guy de Lusignan, à la prière du patriarche, se réconcilia alors avec le comte de Tripoli, auquel il s'apprêtait à faire la guerre, et il fut décidé que toutes les forces du royaume se réuniraient pour s'opposer à celles du sultan. L'armée chrétienne comptait cinquante mille combattants. Saladin s'avançait à la tête de quatre-vingt mille hommes. Il commença par s'emparer de Tibériade, qui fut prise et incendiée, et dont la citadelle seule résista. Les croisés, campés à Séphoris, tinrent aussitôt conseil et la plupart des chefs furent d'avis qu'il fallait se hâter de courir à la défense de cette citadelle. Malgré les objections du comte de Tripoli, dont la femme néanmoins ainsi que les enfants étaient renfermés dans la forteresse de Tibériade, et qui prévoyait, sans doute, une défaite certaine, si l'on abandonnait le campement de Séphoris où l'on avait de l'eau en abondance, il fut décidé que l'on marcherait au secours des assiégés. Le 3 juillet 1187, on quitta donc la source intarissable de Séphoris et, par une chaleur accablante, on s'avança au-devant de l'ennemi auquel on livra un premier combat. L'armée du sultan était placée entre le lac et les chrétiens Ceux-ci, torturés par la soif et étouffés en outre par l'épaisse fumée qui s'échappait des broussailles auxquelles les musulmans avaient mis le feu, passèrent une nuit cruelle. « Demain, se disaient-ils les uns aux autres pour s'encourager, nous trouverons de l'eau avec nos épées. » Le lendemain, 4 juillet, les deux armées restèrent quelque temps en présence, sans s'attaquer, comme si elles hésitaient à engager une action qui allait décider du sort du monde chrétien et du monde musulman ; puis la lutte recommença terrible, mais inégale, et bientôt les Francs, épuisés par la chaleur, par la fatigue et par la soif, ne présentèrent plus qu'une masse confuse et désordonnée aux coups de l'ennemi. Guy de Lusignan se retira alors avec les Templiers et les Hospitaliers sur la colline de Hattin. Près de lui, l'évêque de Ptolémaïs

portait la Vraie Croix. Ayant reçu une blessure mortelle, il la remit à l'évêque de Lydda, qui tomba bientôt au pouvoir des musulmans avec cet étendard sacré. En même temps, le roi fut fait prisonnier, ainsi que la plupart des guerriers qui l'entouraient.

Après la bataille, Saladin se retira dans sa tente et fit venir auprès de lui Guy de Lusignan, avec les principaux captifs. Comme ce prince était pressé par la soif, il lui fit apporter de l'eau glacée. Le roi, après avoir bu, présenta la coupe à Renaud de Châtillon; mais Saladin s'écria aussitôt: « Ce n'est pas moi qui ai offert à ce misérable de boire », et se tournant alors vers Renaud, il lui reprocha son entreprise sacrilège contre les villes saintes de la Mecque et de Médine et la violation du dernier traité, puis il lui proposa de se faire musulman. Renaud ayant répondu qu'il préférait mourir, Saladin le frappa lui-même d'un coup d'épée, et les émirs présents l'achevèrent. Les Templiers et les Hospitaliers qui avaient survécu à cette défaite furent de même presque tous inhumainement massacrés. Deux cents d'entre eux furent décapités sous les yeux de Saladin, pour n'avoir pas voulu abjurer leur foi. Guy de Lusignan fut conduit prisonnier à Damas. Quant au comte de Tripoli, il avait pu se frayer un chemin avec une poignée d'hommes à travers les ennemis.

Cette éclatante victoire de l'islamisme fut le véritable tombeau de l'armée latine et, en préludant à la conquête de la Ville Sainte, elle mit fin, en réalité, au royaume chrétien de Jérusalem.

Après la bataille de Tibériade, la citadelle de cette dernière ville se rendit. La place importante d'Acre n'opposa elle-même qu'une faible résistance. Sidon et Beyrouth capitulèrent également. Ascalon, après 14 jours de siège, ouvrit ses portes au vainqueur, qui, le 20 septembre 1187, alla établir son camp sous les murs de Jérusalem. Cette ville était devenue le refuge de tous les chrétiens qui avaient pu échapper au glaive des

musulmans. Leur nombre s'élevait à une centaine de mille, mais il se trouvait parmi eux peu de guerriers véritables en état de combattre un adversaire tel que Saladin. Néanmoins, commandés par un chevalier plein de courage et d'expérience, nommé Balian d'Ibelin, ils repoussèrent d'abord avec beaucoup d'énergie les différents assauts de l'ennemi. Ensuite, la partie catholique de la population, ayant appris que les Grecs schismatiques mêlés à elle se préparaient à livrer la ville à Saladin, envoya de son côté une députation au sultan pour offrir de capituler elle-même. Saladin avait juré l'extermination des chrétiens, pour venger celle que les Francs de la première croisade avaient faite autrefois des musulmans, lors de la prise de la ville. Il se montra donc d'abord impitoyable dans les conditions qu'il voulait imposer aux vaincus ; mais Balian se présenta devant lui, et, par ses supplications et aussi ses menaces, parvint à obtenir une capitulation plus douce. Il fut convenu que chaque homme de la ville paierait pour sa rançon dix pièces d'or, les femmes cinq, les enfants deux. A l'égard des pauvres, dont le nombre s'élevait approximativement à dix-huit mille, Balian s'obligea à payer pour eux trente mille pièces d'or. La ville ouvrit ses portes le vendredi 2 octobre 1187. Le jour fixé pour la sortie des chrétiens de la ville, Saladin se plaça sur un trône pour les voir défiler devant lui et, se montrant généreux dans son triomphe, contrairement à ses premiers serments, il accorda la liberté à beaucoup de malheureux qui ne pouvaient pas payer leur rançon ; il permit même à un certain nombre d'Hospitaliers de rester dans la ville pour y soigner les malades. Les chrétiens catholiques, ayant à leur tête le patriarche et la reine Sibylle, eurent la faculté d'aller où ils voulaient, et il ne demeura guère à Jérusalem que des grecs schismatiques. Toutes les églises, à l'exception de celle du Saint-Sépulcre, furent converties en mosquées, à commencer par celle d'Omar qui, purifiée avec de l'eau de

rose de Damas, vit aussitôt la croix remplacée par le croissant.

Telle fut la fin du royaume latin de Jérusalem, qui avait duré 88 ans. Depuis ce moment, en effet, la royauté de ce nom ne fut plus qu'un vain titre entre les mains de ceux qui le possédèrent tour à tour, car la domination de l'empereur Frédéric II ne fut elle-même que passagère et illusoire.

CHAPITRE XVI

DEPUIS LA FIN DE L'OCCUPATION FRANQUE A JÉRUSALEM JUSQU'A NOS JOURS

L'Orient mulsuman tressaillit de joie à la nouvelle de la prise de Jérusalem par Saladin, tandis qu'en Europe la chrétienté en fut consternée, et le pape Urbain III en mourut de douleur. Comme Tyr était le seul port encore ouvert aux flottes chrétiennes, il était de la plus haute importance pour le vainqueur de s'en emparer, afin d'enlever aux Francs leur dernière ressource. Mais les débris des ordres du Temple et de l'Hôpital défendirent héroïquement cette ville, sous la conduite de Conrad de Montferrat, qui força Saladin à en lever le siège. En même temps, le célèbre archevêque Guillaume de Tyr, si connu par son grand ouvrage sur les croisades, sollicitait partout en Europe, en faveur de la Terre Sainte, les secours des puissances chrétiennes. A la suite de la conférence de Gisors, à laquelle il assista, Henri II, roi d'Angleterre, et Philippe-Auguste, roi de France, promirent de prendre ensemble la croix et de renoncer à leurs inimitiés personnelles ; celles-ci malheureusement se renouvelèrent bientôt. Combattu par son propre fils Richard, Henri II mourut de chagrin. Alors Richard, pour expier la mort de son père qu'il s'attribuait, s'engagea, dans deux entrevues successives qu'il eut avec Philippe-Auguste, à Nonancourt, puis à Vézelay, à le suivre en Palestine. A la même époque, l'ar-

chevêque Guillaume de Tyr implorait en Allemagne, pour la délivrance de Jérusalem, l'aide de Frédéric Barberousse. Cet empereur, à la tête d'une armée de plus de cent mille hommes, traversa victorieusement toute l'Asie Mineure et, après une marche audacieuse, vint périr sans gloire sur les frontières de la Syrie, en franchissant à la nage le Sélef, l'ancien Cydnus, qui avait failli également coûter jadis la vie à Alexandre le Grand. La peste ravagea ensuite ses troupes qu'avait profondément découragées la mort de leur souverain, et cinq mille hommes seulement, restes de cette formidable armée, furent conduits par Frédéric de Souabe, second fils de l'empereur, au camp de Saint-Jean-d'Acre, dont Guy de Lusignan, à peine remis en liberté, avait depuis longtemps commencé le siège.

A ce même camp arriva, le 13 avril 1191, le roi de France Philippe-Auguste. Richard Cœur-de-Lion, avant de l'atteindre à son tour, car c'était là le but assigné à tous les croisés, avait soumis, chemin faisant, à ses armes l'île de Chypre, qu'il avait enlevée à Isaac Comnène. Le siège de Saint-Jean-d'Acre se poursuivit alors avec une nouvelle ardeur. Attaquée très vivement par les guerriers les plus valeureux de la chrétienté, cette place était défendue par une nombreuse garnison et par une armée de secours que commandait Saladin en personne, qui avait réuni sous ses drapeaux les plus intrépides champions de l'islamisme. Ce n'est point ici le lieu de raconter les différentes phases de ce siège mémorable, et je me bornerai à dire que cette ville se rendit enfin aux croisés, au mois de juillet 1191.

Une fois ce grand succès obtenu, Philippe-Auguste se hâta de retourner dans ses États, laissant Richard chargé seul du poids de la guerre avec ses propres troupes et dix mille Français sous les ordres de Hugues III, duc de Bourgogne.

De leur nouvelle conquête, les croisés se dirigèrent le long de la côte vers Joppé. Sur leur route, ils eurent à

soutenir de fréquents combats avec les forces de Saladin, qui les harcelaient sans cesse, et entre autres, une bataille sanglante dans les environs d'Arsouf. Arrivés à Joppé, ils en trouvèrent les murailles démolies et, sur les ordres de Richard, ils les rebâtirent; ils firent ensuite la même chose à Ascalon, au grand mécontentement des chevaliers français, qui répétaient tout haut qu'ils s'étaient croisés pour reprendre Jérusalem, et non pour construire des remparts. Enfin, au printemps de l'année 1192, les Anglais et les Français se mirent en marche vers Jérusalem. Mais plus Richard s'approchait de la Ville Sainte, plus il désespérait de la reconquérir. Craignant d'échouer dans cette entreprise et de compromettre ainsi la gloire de ses armes et celle de la chrétienté, il fit décider dans un conseil de guerre, à la désolation générale des chevaliers et des soldats, que l'armée retournerait à la côte, et cela au moment même où elle semblait toucher aux murs de Jérusalem.

Cependant, Joppé venait, dans l'intervalle, de retomber au pouvoir des musulmans et dut être reprise par Richard. Une trêve de trois ans et huit mois fut alors conclue entre Saladin et le monarque anglais, et il fut convenu que les chrétiens conserveraient toute la côte, depuis Joppé jusqu'à Tyr, et pourraient visiter Jérusalem, mais sans armes et comme simples pèlerins. Richard en même temps attribua la royauté imaginaire de la cité sainte à Henri, comte de Champagne, troisième mari d'Isabelle, fille d'Amaury et sœur de Sibylle. Guy de Lusignan obtint, comme dédommagement, l'île de Chypre. Puis le héros de la troisième croisade retourna en Europe. On sait qu'en traversant l'Allemagne il fut incarcéré dans un cachot, où il gémit longtemps, par suite du ressentiment de l'archiduc d'Autriche qui avait eu à se plaindre de lui pendant le siège de Saint-Jean-d'Acre.

Saladin, de son côté, le 3 mars 1193, succomba, à

Damas, aux atteintes d'une maladie aiguë qui l'emporta en quelques jours.

Une quatrième croisade fut provoquée en Europe par le pape Célestin III, de concert avec l'empereur d'Allemagne Henri VI. Malek-Adel, frère de Saladin, informé du débarquement de nombreux croisés à Saint-Jean-d'Acre, s'empara de Joppé et y massacra 20.000 chrétiens, en 1197; mais il fut ensuite battu à son tour, par les Latins, entre Tyr et Sidon. L'empereur Henri VI qui, de l'Europe, où il était resté, avait toujours les yeux fixés sur la Palestine, y envoya de nouvelles troupes sous la conduite de Conrad, évêque de Hildesheim. Ce prélat chercha en vain à emporter de vive force le château de Thoron, en 1198. Quelque temps après, les Allemands défirent près de Joppé l'armée de Malek-Adel; mais, affaiblis et décimés par leur victoire même, ils se réembarquèrent pour l'Europe, laissant à Joppé une garnison qui fut bientôt surprise et égorgée par l'ennemi. Une trêve de trois ans fut de nouveau conclue entre les chrétiens et les musulmans. Ainsi se termina la quatrième croisade. Dans l'intervalle, Henri de Champagne était mort par accident. Sa veuve Isabelle épousa en quatrièmes noces Amaury II, qui venait de succéder à son frère Guy de Lusignan dans le royaume de Chypre, et elle lui apporta avec sa main le titre illusoire de roi de Jérusalem.

Je n'ai rien à dire de la cinquième croisade, qui fut prêchée en France avec un grand succès par Foulques, curé de Neuilly-sur-Marne, mais qui, contrairement à la volonté du pape Innocent III, fut détournée de son but primitif par l'ambition des Vénitiens, car, au lieu d'aboutir à l'affranchissement de Jérusalem, elle eut pour résultat la conquête de Constantinople, que les croisés latins arrachèrent aux Grecs et où un prince français, Baudouin, comte de Flandre et de Hainaut, fut placé par eux, en 1204, sur le trône des Césars.

Pendant ce temps, la Palestine et la Syrie furent ra-

vagées par la famine, par la peste et par un violent tremblement de terre. La nouvelle de la prise de Constantinople fit espérer d'abord aux habitants de Saint-Jean-d'Acre que les Francs vainqueurs des Grecs allaient bientôt venir à leur secours. Mais un petit nombre de pèlerins seulement débarqua dans leur port.

Au printemps de l'année 1205, Amaury II succomba dans cette ville, et Isabelle ne lui survécut que peu de mois. Le royaume de Jérusalem devint alors l'héritage de Marie, fille d'Isabelle et de Conrad, marquis de Tyr, son premier mari. Cette jeune princesse, en épousant bientôt Jean de Brienne, lui transmit à son tour le titre de roi de Jérusalem. Jean de Brienne, qui était alors en France, s'engagea à conduire une armée en Palestine; mais n'ayant pu obtenir de la France, de l'Allemagne et de l'Angleterre que de faibles secours, il ne débarqua à Saint-Jean-d'Acre qu'à la tête de 300 chevaliers seulement. Le 14 septembre 1209, son mariage avec l'héritière des rois de Jérusalem y fut célébré néanmoins avec pompe. Cette place, avec Tyr, composait tous ses États. Sur ces entrefaites, Malek-Adel envahit la Palestine, et Jean de Brienne s'empressa alors d'envoyer une ambassade au pape pour lui faire connaître le danger de sa position. Innocent III assembla, en 1215, un concile général à Rome dans la basilique de Saint-Jean de Latran. Il y fut décidé que de prompts secours seraient expédiés en Palestine, et la sixième croisade fut prêchée en diverses contrées de l'Occident. En 1217, une armée chrétienne considérable débarqua à Saint-Jean-d'Acre, sous le commandement d'André II, roi de Hongrie; mais ces troupes, assez mal disciplinées, se bornèrent à une expédition au mont Thabor dont, après un premier succès, elles ne réussirent point à chasser les musulmans. Le roi de Hongrie reprit ensuite le chemin de ses États. Bientôt d'autres pèlerins abordèrent à Saint-Jean-d'Acre, de France, d'Italie et de Hollande, et, au printemps de l'année 1218, ils portèrent la guerre en Égypte,

comme l'avait proposé Inocent III, dont Honorius III, son successeur, avait épousé les vues. Beaucoup s'imaginèrent, en effet, que si l'Égypte était une fois conquise, toute la Palestine retomberait d'elle-même au pouvoir des Latins, et comme Damiette était la clef principale de l'Égypte, une expédition contre cette ville fut de nouveau entreprise. Le roi Jean de Brienne, le patriarche et les chevaliers des trois ordres s'embarquèrent donc pour Damiette, avec les croisés récemment arrivés et, au mois de mai, parvinrent devant cette place dont le siège commença aussitôt. Le sultan d'Égypte Malek-Kamel, fils de Malek-Adel, appela à son secours son frère Coradin, sultan de Damas. Avant de prendre le chemin de l'Égypte, ce dernier prince ravagea le territoire de Saint-Jean-d'Acre et fit démolir les fortifications de Jérusalem, afin que les chrétiens ne fussent pas tentés de la reprendre, pour s'en faire un point d'appui au centre de la Palestine. Le siège de Damiette se poursuivit pendant toute l'année 1219, et Malek-Kamel craignant que la ville ne finît par succomber, car on annonçait la venue prochaine de l'empereur Frédéric II, offrit la paix aux Latins. Il leur abandonnait le royaume de Jérusalem et promettait de faire rebâtir les fortifications de la Cité Sainte, que Coradin venait de renverser. Mais le cardinal Pélage repoussa cette proposition et le siège de Damiette fut continué. Cette ville se rendit enfin, en novembre 1219. La plupart des habitants avaient succombé pendant ce long siège, qui avait duré un an et demi. Le sultan du Caire proposa alors une seconde fois la paix que le cardinal Pélage fit rejeter encore et, malgré les conseils du plus grand nombre des chefs chrétiens, il voulut que l'on marchât sur le Caire. Après avoir perdu dans une inaction funeste un temps précieux, les croisés s'avancèrent donc le long des rives du Nil, vers la pointe du Delta (1221). Ils parvinrent ainsi, tout fuyant devant eux, jusqu'aux portes du Caire. Mais alors, ils se virent bientôt harcelés par

l'ennemi et enveloppés par le Nil, dont les débordements interceptèrent leurs communications avec Damiette. Dans de pareilles circonstances, réduits eux-mêmes à demander la paix, ils ne l'obtinrent qu'au prix de Damiette, qu'ils évacuèrent, après l'avoir conquise avec tant d'efforts. De retour à Saint-Jean-d'Acre, Jean de Brienne fut appelé en Europe, en 1223, pour assister, avec le patriarche de Jérusalem et les grands maîtres des trois ordres, à une conférence tenue en Campanie et dans laquelle, de l'avis du Souverain Pontife, Honorius III, il conclut le mariage d'Yolande, sa fille, avec l'empereur Frédéric II. Il espérait avoir trouvé dans son gendre futur, qui devait lui succéder sur le trône de Jérusalem, un soutien puissant de la Terre Sainte. L'union d'Yolande avec l'empereur d'Allemagne fut célébrée à Brindes, en 1225. Jean de Brienne, qui s'était félicité de cette alliance, eut presque aussitôt à s'en repentir ; car Frédéric exigea de son beau-père une renonciation immédiate au trône de Jérusalem. Cet empereur avait promis depuis longtemps au pape son départ pour la Terre Sainte ; mais, malgré les instances réitérées du Souverain Pontife, il ne se pressait pas de quitter ses États et d'aller défendre ou plutôt reconquérir le nouveau royaume dont il venait d'arracher le titre à Jean de Brienne.

Honorius III était mort en 1227, et Grégoire IX lui avait succédé, lorsque Frédéric donna enfin à la flotte impériale l'ordre du départ ; mais à peine avait-elle quitté Brindes, qu'elle fut dispersée par la tempête, et l'empereur, renonçant à son entreprise, débarqua dans le port d'Otrante. Ce retour soudain fut regardé par le Saint-Siège comme une trahison de la cause chrétienne, et Frédéric II fut excommunié par Grégoire IX.

Cependant, la discorde s'était mise entre les princes de la famille des Ayoubites. Coradin, souverain de Damas, s'était allié avec les Karezmiens contre son frère Malek-Kamel, sultan d'Égypte. Ce dernier promit

alors à Frédéric de lui livrer Jérusalem, s'il voulait le soutenir contre son frère. Frédéric ne laissa pas échapper une semblable occasion et, sans s'être préalablement réconcilié avec le Saint-Siège, il s'embarqua pour la Palestine et aborda à Saint-Jean-d'Acre, au mois de novembre 1228. L'empressement avec lequel il fut d'abord accueilli se changea ensuite en défiance et en aversion, lorsque l'on apprit qu'il était en révolte avec la papauté. En même temps les circonstances qui avaient engagé le sultan d'Égypte Malek-Kamel à nouer des intelligences avec l'empereur d'Allemagne n'étaient plus les mêmes. Coradin, prince de Damas, venait de mourir, et Malek-Kamel n'avait plus besoin du secours qu'il avait sollicité. Néanmoins, il consentit encore à entamer des négociations avec l'empereur d'Allemagne. Ces négociations aboutirent, le 18 février 1229, à une trêve de dix ans, cinq mois et quarante jours. Le sultan d'Égypte cédait, en outre, à Frédéric, Jérusalem, Bethléhem, Nazareth et tous les villages situés entre Joppé et Saint-Jean-d'Acre; mais il était interdit aux chrétiens de rétablir les fortifications de la Ville Sainte. Les musulmans devaient conserver la mosquée d'Omar et le libre exercice de leur culte. Ce traité, qui fut conclu par l'empereur à l'insu du patriarche de Jérusalem et des grands maîtres des ordres religieux, excita, quand il fut connu, l'indignation des musulmans et des chrétiens. Tandis que les premiers gémissaient sur la perte de Jérusalem rendue à leurs ennemis, le patriarche latin frappait d'interdit la Ville Sainte qu'allait profaner la présence d'un souverain excommunié. Par ses ordres, l'église du Saint-Sépulcre fut désertée par les prêtres qui la desservaient et tendue de noir, et quand Frédéric y entra, accompagné des barons allemands et des chevaliers teutoniques, il dut lui-même prendre la couronne sur l'autel et la placer sur sa tête. Voyant partout le clergé et les fidèles fuir devant lui, il s'empressa de quitter Jérusalem et de se réembarquer pour l'Europe.

La paix conclue entre l'empereur d'Allemagne et Malek-Kamel n'était qu'une paix provisoire et trompeuse ; elle fut loin, en effet, de garantir les chrétiens de la Ville Sainte contre les outrages et les exactions des musulmans ; toutefois, comme la discorde régnait parmi ces derniers, les Francs purent se maintenir à Jérusalem quelques années encore.

En 1239, le duc de Bretagne, le roi de Navarre, le duc de Bourgogne, le comte de Bar et le comte de Montfort arrivèrent en Palestine et se hâtèrent de relever les fortifications de Jérusalem ; mais bientôt le prince musulman de Kérak accourut à Jérusalem, y massacra les chrétiens et rasa les remparts qui venaient d'être réparés, y compris la tour de David, qui avait été respectée jusque-là. Cette tour cependant ne dut pas être complètement rasée, ainsi que le témoigne le soubassement massif que l'on admire encore de nos jours, et qui remonte certainement à une époque très reculée. En 1240, Jérusalem fut restituée aux chrétiens. Dans cette même année, le comte Richard de Cornouailles, neveu de Richard Cœur-de-Lion, débarqua avec des troupes à Saint-Jean-d'Acre. Les Hospitaliers donnèrent alors tout l'argent qu'ils possédaient pour reconstruire les murs de la Cité Sainte. Le patriarche y rentra et en consacra de nouveau les églises. Mais en 1244, les Karezmiens, que les invasions des Tartares avaient refoulés du fond de l'Orient vers la Syrie, inondèrent la Palestine, appelés par le sultan d'Égypte. En effet, les princes de Damas, d'Émèse et de Kérak avaient, dans le but de conquérir l'Égypte, contracté une alliance avec les chrétiens contre le sultan Malek-Saleh, successeur de Malek-Kamel. Le sultan du Caire, à son tour, pour résister à ses adversaires, s'était allié avec les Karezmiens et leur avait promis de leur abandonner la Palestine. Vingt mille cavaliers de cette nation fondirent aussitôt sur cette malheureuse contrée et, en octobre 1244, mirent Jérusalem à feu et à sang, profanèrent

les églises et jetèrent aux vents, avec les reliques des saints, les restes de Godefroy de Bouillon et de ses successeurs. Bientôt après, ils écrasèrent dans les plaines de Gaza les forces musulmanes de la Syrie, réunies aux trois ordres militaires chrétiens et aux guerriers francs accourus de Saint-Jean-d'Acre pour arrêter, s'il était possible, le torrent dévastateur de ces hordes sauvages qui détruisaient tout sur leur passage. Le sultan d'Égypte tourna alors la fureur des Karezmiens contre Damas, qu'ils soumirent à sa domination, en 1245. Mais ensuite, redoutant pour lui-même les farouches alliés qu'il s'était donnés, il les extermina dans deux batailles successives, en 1247.

Cependant, en Europe, les malheurs de la Palestine et principalement ceux de Jérusalem, saccagée par les Karezmiens, avaient eu partout un douloureux retentissement. La septième croisade fut résolue dans le concile de Lyon, tenu par Innocent IV, en 1245. Louis IX, roi de France, dangereusement malade l'année précédente, avait fait le vœu, s'il guérissait, de prendre les armes pour la délivrance de la Palestine. A peine rendu à la santé, il chercha à accomplir son vœu et, malgré les larmes et les supplications de sa mère, malgré les représentations de plusieurs de ses conseillers, il fit ses préparatifs pour voler à l'affranchissement des Lieux Saints. Toutefois, il ne put s'embarquer que le 25 août 1248, à Aigues-Mortes, avec ses deux frères les comtes d'Anjou et d'Artois, et la reine Marguerite. Arrivé en Chypre, le 21 septembre, il y passa l'hiver. Là, il fut décidé que, conformément au plan de la dernière croisade, on se dirigerait préalablement vers l'Égypte, en s'emparant d'abord de Damiette. On fit donc voile pour cette ville, au mois de mai 1249. A la suite d'un premier combat, livré sous les murs de cette place, elle fut désertée par ses habitants et tomba sans coup férir au pouvoir des chrétiens. Malheureusement, Louis IX y consuma un temps précieux, en attendant son frère,

le comte de Poitiers, qui tardait à le rejoindre. L'inaction amena l'indiscipline au milieu de l'armée. Des querelles fréquentes y éclataient entre les Français et les Anglais. Enfin, au commencement de décembre 1249, après l'arrivée du comte de Poitiers, les croisés se mirent en marche, avec l'intention d'aller s'emparer du Caire. Le 19 décembre, ils campèrent devant le canal d'Aschmoun. Le bouillant et imprudent comte d'Artois franchit le premier ce canal, enfonça l'ennemi et le poursuivit témérairement jusque dans Mansourah, où, enveloppé de toutes parts, il fut tué avec presque tous les chevaliers qui l'avaient suivi dans sa folle équipée. Pour comble de malheur, la peste commença à moissonner l'armée chrétienne; le roi lui-même fut atteint par le fléau et fait prisonnier. En même temps, le Nil, débordé, environna les croisés et les réduisit à la dernière extrémité. Forcés de capituler, ils s'engagèrent à rendre Damiette et à payer, en outre, la somme de huit cent mille besants d'or pour la délivrance du roi et des autres prisonniers.

Tel a été le résultat de cette désastreuse expédition qui, au lieu de contribuer à affranchir Jérusalem, ne fit, au contraire, qu'appesantir le joug qui pesait sur elle, en détruisant l'armée destinée à le briser. En vain, saint Louis chercha-t-il par des prodiges de courage à réparer les fautes qui avaient été commises dans la direction générale de cette campagne; tout sembla conspirer contre lui, et la bataille de Mansourah, dont le succès fut compromis par la bravoure chevaleresque, mais inconsidérée, du comte d'Artois, après avoir été d'abord une victoire, se changea bientôt en une défaite qui devint la ruine de l'armée chrétienne. Épuisé par la maladie et tombé au pouvoir de l'ennemi, saint Louis ne se laissa pas néanmoins abattre par un pareil revers et, s'il se prosterna humblement comme chrétien sous la main de la Providence qui le frappait, il sut, même dans les fers, se redresser fièrement devant l'ennemi,

qui ne put lui arracher aucune faiblesse indigne de sa grande âme et de la majesté royale dont il se montrait toujours revêtu. Aussi, captiva-t-il l'estime et l'admiration même des musulmans, et quand, le 14 mai 1250, il débarqua à Saint-Jean-d'Acre avec les tristes débris des nombreuses troupes qu'il avait amenées d'Europe, il fut reçu avec le plus profond respect par la population et par le clergé qui se rendit processionnellement à sa rencontre. Les comtes d'Anjou et de Poitou, ses frères, retournèrent bientôt en Europe. Pour lui, dans l'espérance que de nouvelles troupes allaient arriver de l'Occident pour lui permettre de délivrer Jérusalem, il resta encore trois ans et demi en Palestine, où il s'occupa à relever les murailles de Saint-Jean-d'Acre, de Caïpha, de Césarée et de Joppé. Il aurait pu, à titre de simple pèlerin, satisfaire sa piété en visitant Jérusalem; mais il crut qu'il valait mieux s'enlever à lui-même la consolation de prier sur le tombeau du Christ qu'il n'avait pas été jugé digne par Dieu d'affranchir. Il se contenta seulement d'aller plusieurs fois en pèlerinage à Nazareth et au mont Thabor. Pendant que, par ses ordres, on réparait les fortifications de Sidon, cette ville fut surprise par des bandes de Turcomans et les chrétiens qui l'habitaient furent tous massacrés. Ces hordes s'étant retirées, Louis se rendit à Sidon, fit enterrer les morts qui gisaient partout sur le sol, en donnant le premier l'exemple, et il commanda ensuite de rebâtir les murs de la ville. Tandis qu'en Palestine il s'efforçait ainsi de réparer les désastres du passé et de préparer pour les chrétiens un meilleur avenir, il apprit la mort de la reine Blanche, sa mère, et il songea alors à reprendre le chemin de son royaume. Le 24 avril 1254, il s'embarqua à Saint-Jean-d'Acre, avec la reine Marguerite et ses trois enfants, salué par les regrets unanimes de toute la population.

Après le départ du pieux roi, l'état de la Terre Sainte alla chaque jour empirant de plus en plus. Saint-Jean-

d'Acre, qui était dans cette contrée le principal boulevard de la chrétienté, devint souvent le théâtre de rivalités et de luttes sanglantes entre les Templiers et les Hospitaliers, qui auraient dû plus que jamais rester unis contre l'ennemi commun. Des discordes semblables éclataient fréquemment aussi entre les Vénitiens, les Pisans et les Génois, qui se partageaient les quartiers de la ville. En outre, la licence des mœurs, que saint Louis avait cherché à réprimer, était à son comble. C'est alors que le sultan Bibars qui, de simple mamelouk, était parvenu au trône du Caire par le meurtre de deux sultans, résolut d'exterminer en Palestine le nom chrétien. Il l'envahit donc à la tête d'une formidable armée, et il s'empara successivement de Césarée et d'Arsouf, en 1265, de Safed, de Joppé, de Ramleh et de Thoron, en 1266, et d'Antioche, en 1268.

A la nouvelle de ces désastres multipliés, saint Louis assembla au Louvre un Parlement dans lequel il parut la sainte couronne d'épines à la main, et il invita tous les assistants à prendre la croix, à son exemple. Les trois fils du roi s'enrôlèrent avec leur père sous la bannière sacrée. Malheureusement, Charles d'Anjou, auquel le souverain de Tunis devait un tribut qu'il n'acquittait plus depuis plusieurs années, engagea son frère à tourner d'abord contre cette ville les armes des croisés. Geoffroy de Beaulieu nous apprend, en outre, que l'un des principaux motifs qui déterminèrent saint Louis à se diriger préalablement vers l'Afrique, c'était l'espérance de convertir à la foi chrétienne le souverain de Tunis, qui lui avait fait entrevoir son intention de se faire chrétien.

De Tunis, une fois conquise ou convertie, il devait s'acheminer vers le Caire, s'emparer de cette ville, et ensuite affranchir la Palestine. Ces projets étaient gigantesques et, pour les accomplir, il aurait fallu le concours des circonstances les plus favorables, tandis qu'au contraire, dès le début de l'expédition, tout sem-

bla devoir en faire avorter la réussite. Les croisés, au nombre de soixante mille combattants, avaient mis à la voile pleins d'enthousiasme à Aigues-Mortes, le 1er juillet 1270 et, le 17 du même mois, ils débarquaient dans la baie de Tunis. Mais, au lieu d'embrasser le christianisme, comme il l'avait promis par ses ambassadeurs, le prince de cette contrée rassembla des troupes considérables pour s'opposer aux envahisseurs. Quelques escarmouches eurent lieu de part et d'autre. Avant d'engager une action générale, saint Louis, qui était campé sur les ruines de Carthage, voulut attendre Charles d'Anjou son frère, qui devait lui amener de Sicile un renfort important. Dans cet intervalle, la dyssenterie et la peste exercèrent de grands ravages au milieu de l'armée chrétienne. L'un des fils du roi, Jean Tristan, duc de Nevers, fut emporté par la contagion, et saint Louis, profondément affligé de cette perte, fut, à son tour, mortellement atteint. Après avoir béni la France entière et tous ses sujets dans son fils aîné Philippe, il se fit placer sur un lit de cendre et couvrir d'un cilice, puis, le regard tourné vers le ciel, il rendit sa belle âme à Dieu, le 25 août 1270.

Le jour même de sa mort, le roi de Sicile, Charles d'Anjou, débarquait près de Carthage, avec ses troupes, et, après plusieurs combats livrés à l'ennemi sur les bords du canal de la Goulette, il conclut avec le souverain de Tunis une trêve de quinze années; puis il fit voile pour la Sicile, avec les restes de l'armée chrétienne, renonçant pour le moment à la délivrance des Saints Lieux.

On regrettera toujours que saint Louis ait, à deux reprises différentes dans les deux croisades qu'il a accomplies, tourné ses vues et les forces considérables dont il disposait, la première fois contre l'Égypte et la seconde contre Tunis, dont la conquête lui paraissait un acheminement vers celle du Caire et de là vers l'affranchissement de Jérusalem. Mais il était écrit dans le livre des

décrets éternels que cette dernière ville devait demeurer au pouvoir des musulmans.

Le prince Édouard, fils de Henri III, roi d'Angleterre, et une troupe de Frisons débarquèrent à Tunis peu de temps après la mort du saint roi et ils furent les seuls guerriers de cette croisade qui se rendirent en Palestine. Ils abordèrent à Saint-Jean-d'Acre, d'où le prince Édouard alla s'emparer de Nazareth, dont il massacra les musulmans qui avaient dévasté la principale église de cette ville; puis, après avoir failli succomber sous le poignard d'un assassin, envoyé par le Vieux de la Montagne, il conclut une trêve avec le sultan d'Égypte et retourna en Angleterre, vers le 15 août 1271. Les Frisons, de leur côté, se trouvant trop peu nombreux pour tenter rien de sérieux, avaient regagné également leur pays.

Au mois de mai 1274, le pape Grégoire X essaya de soulever encore une fois la chrétienté contre les infidèles et assembla dans ce but un concile œcuménique à Lyon. Des ambassadeurs Tartares parurent dans cette sainte assemblée pour proposer l'alliance de leur nation contre les musulmans; mais les préparatifs de cette nouvelle croisade étaient à peine commencés, que la mort de Grégoire X, en janvier 1276, vint tout interrompre, et les colonies chrétiennes de la Syrie et de la Palestine ne durent plus compter pour leur défense sur les secours de l'Europe.

En 1277, la mort de Bibars et l'invasion des Tartares relevèrent un instant le courage des chrétiens d'Orient; mais Kélaoun, qui avait usurpé le trône d'Egypte sur les fils de Bibars, ayant écrasé les Tartares, les chrétiens de la Palestine, qui avaient osé faire quelques courses sur le territoire musulman, s'empressèrent de demander la paix au vainqueur. Cette trêve ne fut que passagère; car, en 1284, Kélaoun, poursuivant les projets de Bibars, s'empara de la forteresse de Markab, située entre Laodicée et Tripoli.

Dans cette même année, Jean I, roi de Chypre, se fit couronner à Saint-Jean-d'Acre roi de Jérusalem et, ayant été surpris par la mort, l'année suivante, il fut remplacé sur ce trône illusoire et sur celui de Chypre par son frère Henri.

En 1289, Kélaoun emporta de vive force Tripoli.

En 1290, au moment où il se préparait à attaquer également Saint-Jean-d'Acre, il tomba malade et expira quelques jours après, laissant à son fils Khalil-Aschraf le soin d'accomplir l'œuvre qu'il méditait. Celui-ci, dans les premiers jours d'avril 1291, commença le siège de cette place importante. Les attaques devinrent aussitôt très vives et se succédèrent sans interruption. Le roi de Chypre, qui était venu au secours de la ville, en qualité de roi de Jérusalem, n'y resta que quelques jours; car ayant vu l'état désespéré des assiégés, il déserta honteusement pendant la nuit, avec les guerriers qu'il avait amenés. Sa retraite furtive excita l'indignation des défenseurs de la place et les plongea en même temps dans le plus grand abattement. Ne pouvant plus compter que sur Dieu et sur leur courage, ils continuèrent néanmoins à lutter encore avec acharnement. Enfin, le 18 mai 1291, après un assaut général et très meurtrier, la ville tomba aux mains des musulmans. Un massacre effroyable eut lieu alors dans cette malheureuse cité; elle fut en grande partie démolie et ses remparts furent renversés.

La conquête de Saint-Jean-d'Acre entraîna bientôt celle de Tyr, de Tortose, de Beyrouth et de Sidon, et la Palestine entière fut de nouveau assujettie au joug de de l'islamisme. Tous les chrétiens qui y furent épargnés furent contraints de se soumettre à un tribut ; les autres furent ou expulsés ou exterminés. Ainsi finit le royaume franc de Jérusalem, dans les derniers débris qui en restaient. Une servitude plus ou moins dure, suivant les temps et le caractère des hommes qui commandaient, pesa dès lors sur les popula-

tions chrétiennes qui s'étaient maintenues dans le pays.

En 1342, Robert, roi de Naples, et Sanche sa femme, achetèrent du sultan qui régnait à cette époque en Égypte les principaux sanctuaires de Jérusalem, et les cédèrent au Saint-Siège qui, par une bulle de Clément VI, datée d'Avignon, le 24 novembre de cette année, en remit la propriété et le soin de les desservir aux disciples de saint François d'Assise. Ces pieux religieux habitaient alors le couvent du mont Sion, où ils recevaient les pèlerins chrétiens.

En 1400, le terrible Timour ou Tamerlan, l'empereur des Mogols, envahit la Syrie ; mais la Palestine échappa à ses ravages.

En 1452, sous le règne du sultan d'Égypte Malek-Dhaher-Djakmak, les musulmans de Palestine, par ordre de ce souverain, dévastèrent, à Jérusalem, l'église du Saint-Sépulcre et plusieurs couvents.

L'an 1517, l'empereur ottoman Sélim Ier conquit la Syrie et la Palestine sur Kansou-Gauri, sultan d'Égypte, et divisa ces deux contrées en cinq pachaliks. A partir de cette époque, comme le remarque M. Michaud (*Histoire des Croisades*, tome V), la plupart des souverains de la chrétienté, et principalement ceux de la France, mirent leur gloire, non plus à délivrer, mais à protéger les populations chrétiennes de l'Orient, et notamment celles de Jérusalem, contre les outrages et les violences des musulmans. Les *Capitulations* de François Ier, renouvelées par plusieurs des rois ses successeurs, accordèrent aux Francs résidant en Turquie le privilège d'être jugés par leurs consuls, conformément à leurs propres lois, et leur assurèrent le libre exercice de leur religion. Sous le règne de Henri IV, Deshayes, ambassadeur de France à Constantinople, alla visiter les chrétiens de Jérusalem et leur porta les abondantes largesses de son souverain. Plus tard, le comte de Nointel, qui représentait Louis XIV auprès du sultan des Turcs, se rendit également dans la Ville Sainte, attiré par le

même motif. Les différentes communautés chrétiennes qui l'habitaient auraient dû, au moins, rester toujours unies entre elles; mais de vives querelles n'y éclatèrent que trop souvent entre les Latins et les Grecs. Grâce à la protection de la France, les premiers s'efforçaient de garder la possession des sanctuaires confiés à leurs religieux ; les seconds, de leur côté, à force d'or et d'intrigues, réussissaient parfois à l'emporter sur les droits des Latins. Ces disputes, du reste, n'étaient pas moins vives entre les Grecs, les Arméniens et les Abyssins.

En 1749, le célèbre Arabe Dhaher s'empara de Saint-Jean-d'Acre sur le pacha de Damas et y établit sa résidence. Il rebâtit en partie cette ville et la fortifia pendant sa longue et habile administration; il encouragea l'agriculture dans la principauté qu'il s'était créée et traita avec bienveillance ses sujets, tant musulmans que chrétiens. Ses fils, malheureusement, ne l'imitèrent point, et, dans sa vieillesse, il fut contraint de leur faire la guerre. Il eut en même temps à combattre les Turcs et, après de nombreuses péripéties, abandonné de ses divers alliés, il fut vaincu, en 1775, et sa tête fut portée à Constantinople. Après sa mort, le fameux Ahmed, surnommé Djezzar (le boucher), à cause de ses cruautés, et déjà pacha de Beyrouth, fut nommé, en outre, pacha d'Acre et de Saïda. C'est pendant qu'au nom de la Turquie il exerçait, depuis une vingtaine d'années, une véritable tyrannie sur une grande partie de la Syrie et de la Palestine, que, dans les premiers jours de février 1799, une armée française, forte de 13.000 hommes, se mit en marche de l'Égypte, par la voie du petit désert, pour aller s'emparer de la Syrie. Le 17 février, Bonaparte, qui la commandait, se rendit maître d'El-Arich, puis de Gaza. A Jaffa, où il rencontra une plus vive résistance, il fit 4000 prisonniers, la plupart Arnautes ou Albanais, et, ne sachant qu'en faire, il donna l'ordre de les fusiller. Après cette exécution barbare, que l'histoire lui a justement reprochée, il s'avança

vers Saint-Jean-d'Acre et se disposa à emporter de force cette place qui était redevenue comme auparavant la clef de la Syrie. Mais sa grosse artillerie, qui devait venir d'Alexandrie par mer, fut capturée, chemin faisant, par le commodore anglais Sidney-Smith et, débarquée à Saint-Jean-d'Acre, servit contre ses propres troupes.

Cependant, tandis que Djezzar se défendait énergiquement, Abdallah, pacha de Damas, franchit le Jourdain pour marcher au secours de la place assiégée. A cette nouvelle, Bonaparte détacha la division Kléber avec ordre de voler au devant de l'ennemi. Ce général le rencontra, le 16 avril, dans la plaine d'Esdrelon, près du village de Foulch et non loin du Thabor. Six heures durant, malgré l'énorme infériorité numérique de ses troupes, il engagea et soutint une lutte acharnée contre une armée composée de 15.000 fantassins et de 12.000 cavaliers. Le succès était encore incertain, lorsque tout à coup apparut Bonaparte, lui-même, avec la division Bon. L'ennemi, alors, pris entre deux feux, fut enfoncé de toutes parts et s'enfuit en désordre. Cette armée de secours une fois détruite ou dispersée, Bonaparte reprit la route de Saint-Jean-d'Acre et poursuivit le siège de cette place. Le 20 mai, enfin, voyant l'inutilité de ses efforts, faute de canons de siège, il se décida à battre en retraite et à retourner en Égypte.

Trente-deux ans plus tard, Ibrahim-Pacha, fils de Méhémet-Ali, qui s'était rendu presque indépendant de la Porte en Égypte, quitta les États de son père à la tête d'une puissante armée et, parvenu en Palestine, il s'empara de Jérusalem, sans coup férir, le 7 décembre 1831; puis, poursuivant le cours de sa marche victorieuse, il se rendit maître d'Acre, de Damas et d'Alep. Vainqueur du grand vizir Réchid-Pacha à Konieh, l'antique Iconium, il fut arrêté dans ses conquêtes par l'intervention des puissances européennes, et le traité de Koutayeh, conclu le 14 mai 1833, assura à Méhémet-

Ali la possession de la Syrie, moyennant un tribut qu'il devait payer à la Porte. Plus tard, le vice-roi d'Égypte réclama de la Turquie le droit d'hérédité pour sa famille en Egypte et en Syrie. Le sultan Mahmoud ayant opposé un refus à sa demande, relativement à la Syrie, les hostilités recommencèrent entre les Turcs et les Égyptiens. Ceux-ci, grâce à l'habileté et au courage d'Ibrahim, remportèrent sur leurs adversaires une nouvelle et éclatante victoire à Nézib, le 24 juin 1839. Mais en 1840, l'Angleterre, la Prusse et l'Autriche se coalisèrent avec la Turquie pour entraver les progrès de Méhémet-Ali, que la France encourageait.

Le 11 septembre de cette année, le commodore anglais sir Charles Napier, unissant ses forces navales à celles de l'Autriche et de la Turquie, bombarda et prit Beyrouth. Le 21 du même mois, Sidon ouvrit ses portes, et, le 4 novembre, Saint-Jean-d'Acre se rendit à son tour aux confédérés, après l'explosion d'un magasin à poudre. Ibrahim-Pacha fut alors contraint d'évacuer la Syrie. Depuis cette époque, Jérusalem n'a plus cessé d'appartenir à la Turquie.

En 1847, la disparition de l'étoile d'argent qui, dans la grotte de la Nativité, à Bethléhem, marquait l'endroit traditionnel où naquit le Sauveur du monde, fut comme l'étincelle qui alluma la guerre de Crimée. Cette étoile, en effet, qui portait alentour du disque qu'elle formait l'inscription suivante : « Hic de Virgine Maria Jesus Christus natus est, 1717, » indiquait, par ces mots gravés en latin, que l'autel sous lequel elle était placée appartenait aux Latins, et les Grecs, en la faisant disparaître, dérobaient ainsi un titre très important de propriété dont se prévalaient justement les catholiques. Averti aussitôt de cet enlèvement, le consul de France à Jérusalem, en sa qualité de protecteur des Latins en Palestine, insista énergiquement pour la reddition et la remise en place de cette étoile, et, n'obtenant rien par lui-même, adressa ses plaintes à l'ambassadeur de

France à Constantinople, qui les transmit à la Sublime Porte et les appuya de toute son autorité. Le sultan, voyant la justice de ces réclamations, inclinait à y faire droit, lorsque la Russie intervint et, par l'organe de son ambassadeur à Constantinople, prit hautement fait et cause pour les Grecs de Palestine, ses coreligionnaires. La querelle s'envenima de part et d'autre, et la Russie, qui depuis longtemps convoitait la conquête de Constantinople, crut que le moment favorable était venu pour parvenir à ses fins. Telle fut l'origine de la guerre de Crimée, que je n'ai point à résumer ici. Je dirai seulement qu'après plusieurs victoires mémorables et la prise de Sébastopol, la France, tout en tirant beaucoup de gloire de ce duel gigantesque avec la Russie, duel dans lequel elle était restée fidèle à son programme traditionnel de protectrice de la catholicité et de fille aînée de l'Église, n'obtint pas pour elle-même, à Jérusalem, tous les avantages qu'elle aurait eu le droit de demander à la Turquie, sauvée par elle d'une catastrophe fatale, car elle se contenta de la cession en sa faveur de l'église Sainte-Anne, avec les bâtiments en ruine, attenants à ce vénérable sanctuaire. Les Russes, de leur côté, eurent la faculté d'acquérir au nord de la ville et sur le plateau même d'où elle a été toujours attaquée un terrain immense où, dans la même enceinte, semblable à celle d'une forteresse, ils ont construit à la fois un consulat, un palais épiscopal, une cathédrale, plusieurs hospices pour leurs pèlerins et un hôpital pour leurs malades. Depuis lors, ils se sont encore agrandis, ont élevé sur plusieurs points de puissantes constructions et ont augmenté singulièrement leur influence en Palestine.

En 1860, les Druses, d'accord avec les musulmans, égorgèrent un grand nombre de chrétiens à Damas et dans le Liban. La France ne put rester sourde aux gémissements de tant de victimes, et, répondant à l'appel des malheureux qui survivaient à ces massacres, elle

envoya un corps expéditionnaire en Syrie, qui arracha les Maronites et les autres populations chrétiennes à la fureur et au fer de leurs adversaires et, par la présence momentanée de ses troupes dans les districts qui avaient été le théâtre de ces carnages, y rétablit l'ordre et la sécurité.

En 1869, lors de l'inauguration du canal de Suez, l'impératrice des Français fut invitée la première à assister à cette grande fête internationale, où tous les souverains de l'Europe avaient été convoqués. On l'attendait en Palestine comme une autre sainte Hélène ou une autre Eudoxie. Tous les établissements latins lui avaient préparé à l'avance une solennelle réception ; tous espéraient obtenir de son passage quelques faveurs particulières. Mais, par suite de la politique malencontreuse qui prévalut alors dans le cabinet de Paris, elle se rendit en Égypte sans débarquer à Jaffa, et ce fut l'empereur d'Autriche, François-Joseph, qui passa sous les arcs de triomphe dressés pour elle-même, et qui demanda et obtint, pour les RR. PP. Franciscains, une annexe à leur couvent du Saint-Sépulcre. En même temps, le prince de Prusse, Frédéric, sollicita et se vit accorder, pour sa propre nation, les ruines et les vastes terrains de Sainte-Marie-la-Grande, monastère qui jadis avait appartenu à la France pendant toute la durée du royaume franc de Jérusalem.

En 1877, une nouvelle guerre éclata entre la Turquie et la Russie et se termina, le 3 mars 1878, par le traité préliminaire de San Stefano.

Le 4 juin 1878, l'Angleterre, moyennant la cession qui lui fut faite de l'île de Chypre, s'engagea à protéger les possessions ottomanes de la Turquie d'Asie contre toute aggression ultérieure.

Le 13 juillet de la même année, le traité de Berlin reconnut formellement les droits et les privilèges traditionnels de la France en Syrie et dans les Lieux Saints.

Depuis cette époque jusqu'à l'année actuelle 1889,

aucun fait important ne s'est accompli en Palestine. Jérusalem seulement s'est beaucoup agrandie en dehors de l'enceinte qui l'enserre trop étroitement. De nouveaux établissements religieux, dont il sera question dans la troisième parte de cet ouvrage, y ont été créés. Les Juifs surtout affluent chaque année en grand nombre dans la ville qui a été jadis leur capitale, à la fois politique et religieuse, et qui n'a point cessé de les attirer et de garder tout leur amour. Ils forment maintenant à eux seuls plus de la moitié de la population actuelle de Jérusalem.

Telles ont été, depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours, les principales destinées de cette cité fameuse dont je n'ai pu ici qu'esquisser rapidement l'histoire dans une froide et incomplète analyse ; car, ainsi que je l'ai dit en commençant, il faudrait plusieurs volumes pour relater en détails tous les faits dont elle a été le théâtre. Aucune ville, en effet, n'a été témoin d'événements comparables à ceux qui se sont jadis accomplis dans son sein, et si, depuis sa destruction par Titus, elle n'a jamais recouvré sa splendeur première et a paru frappée à mort, l'abaissement qu'elle a subi n'a été que la juste punition du grand crime qu'elle avait commis en mettant à mort le Messie, crime tel que dix-neuf siècles de châtiment n'ont pu encore l'expier.

Grâce à Constantin, à sainte Hélène, à Eudoxie et à Justinien, elle a semblé un instant, par la construction de plusieurs magnifiques basiliques chrétiennes, retrouver une partie de sa beauté antique. Plus tard, à l'époque des croisades, arrachée à la domination musulmane, elle a échappé pendant près d'un siècle à la servitude sous laquelle elle gémissait depuis l'invasion arabe ; mais, ensuite, elle est retombée sous le joug de l'islamisme et rien ne fait prévoir, à cause des divisions de l'Europe chrétienne, quand, comment et par qui elle pourra en être affranchie. Dieu seul connaît le moment

où il plaira à sa miséricorde de se laisser toucher par les malheurs de la ville déïcide et d'accorder à son repentir et à la conversion si longtemps attendue de la nation juive le pardon qu'elle n'a point encore mérité.

DEUXIÈME PARTIE

DESCRIPTION DE JÉRUSALEM

CHAPITRE PREMIER

PREMIER COUP D'OEIL SUR LA VILLE SAINTE, SA POSITION, SON CLIMAT, SES DIVISIONS NATURELLES

S'il est une ville, dans le monde, dont le nom seul éveille dans l'âme des sentiments intimes et profonds, c'est assurément Jérusalem. Les immortels souvenirs qu'elle rappelle, loin de s'affaiblir en traversant les siècles, semblent, au contraire, devenir plus sacrés et plus augustes, en s'enfonçant dans le lointain mystérieux des âges. Ni les grandes ombres de Memphis et de Thèbes aux cent portes, ces vieilles capitales des Pharaons, ni celles de Ninive et de Babylone, ni Athènes, avec son Parthénon et le cortège incomparable de toutes ses gloires, ni Rome elle-même, cette dominatrice du monde antique par la puissance de ses institutions et de ses armes, et du monde moderne par la majesté tant de fois séculaire de son trône pontifical, aucune autre cité, en un mot, n'a le privilège d'exercer sur l'imagination une empire semblable à celui de Jérusalem. A quoi attribuer ce prestige singulier? Serait-ce à la beauté

et à la grandeur de cette ville? Mais non; sauf la magnificence, depuis si longtemps évanouie, de ses palais royaux et surtout de son temple, réputé l'une des merveilles du monde, elle n'offrait rien qui méritât d'une manière particulière l'admiration des peuples. Son étendue ne dépassait pas celle d'une foule d'autres villes. Sa population fixe, à l'époque de son plus grand développement, devait à peine atteindre le chiffre de cent vingt mille habitants. Quant à son histoire, elle se confond, il est vrai, avec celle de la nation juive elle-même; mais cette histoire, à part certaines périodes de splendeur et de prospérité, n'est guère qu'un tissu d'humiliations et de revers, punition de fautes et de crimes que la vengeance divine atteint et frappe, dès cette vie, par des châtiments éclatants. D'où vient donc l'intérêt si vif et si universel qui s'attache à Jérusalem, cette Cité bénie et maudite en même temps entre toutes? Cet intérêt vient précisément de l'intervention incessante et palpable de la Providence dans tous les événements heureux ou malheureux qui composent la trame de ses destinées. On voit que cette ville, par un dessein tout spécial du Très-Haut, a été choisie pour être, au sein de l'idolâtrie générale qui avait envahi l'univers, le port et le refuge de la croyance à l'unité de Dieu, croyance qui avait pour symbole l'unité de son temple, et qui, souvent, sur le point d'être submergée et de périr, par suite d'un irrésistible penchant de la nation au polythéisme, surnage et survit toujours au milieu de prévarications et aussi de châtiments continuels. On voit, en outre, que tout, dans l'histoire de la Cité Sainte, prépare et figure par anticipation l'avènement du Messie.

Enfin, quand ce Messie, si longtemps attendu, apparaît à la terre, c'est à Bethléhem, dans le voisinage de Jérusalem, qu'il naît mystérieusement d'une Vierge; c'est à Jérusalem que, pour accomplir le salut du genre humain, il subit sa Passion, expire en croix sur le Golgotha et consent, tout Dieu qu'il est, à être enfermé

trois jours dans un tombeau. Ce Golgotha et ce tombeau, imprégnés tous deux du sang du Christ, ont, depuis bientôt dix-neuf siècles, imprimé à la ville, témoin et théâtre de pareils événements, un cachet que nulle autre cité au monde ne peut lui disputer. Après avoir été le berceau de la religion mosaïque, la plus parfaite de l'Ancien Testament, elle est devenue ensuite celui de la religion chrétienne, dont la première n'était que le prélude, et à laquelle son divin fondateur a prédit un avenir sans limites. Désormais, le temple de Jéhovah, ce centre religieux de la foi et de la nationalité judaïques, a accompli sa mission et, condamné à être détruit, il ne pourra plus jamais se relever de ses ruines ; mais, jusqu'à la fin des temps, le Golgotha et le tombeau du Christ seront le rendez-vous sacré des peuples chrétiens.

Pour vénérer ces augustes sanctuaires, d'innombrables pèlerins n'ont pas cessé, depuis l'avènement du christianisme, d'accourir à Jérusalem, afin d'y raviver leur piété et leurs croyances. Pour les reconquérir sur les infidèles, l'Europe presque tout entière, à l'époque des croisades, s'est précipitée sur l'Orient, et Jérusalem est devenue, pendant près d'un siècle, la capitale d'un royaume franc, rameau glorieux de notre patrie. Cette ville, il est vrai, est retombée ensuite sous le joug des musulmans qui en sont encore les maîtres ; mais, grâce à ces mêmes sanctuaires, elle a continué d'attirer à elle de fréquentes et pieuses députations de l'univers chrétien. Aujourd'hui même, malgré l'indifférence religieuse de l'Europe, la plupart des grands gouvernements sont loin de se désintéresser, comme on pourrait d'abord le croire, de ce qui concerne Jérusalem. Elle est, au contraire, le point de mire par excellence de la Russie, qui s'y montre la patronne du schisme ; de l'Angleterre et de l'Allemagne, qui y représentent l'hérésie ; de l'Autriche, de l'Italie, de l'Espagne et surtout de la France, qui y personnifient le ca-

tholicisme. Cette dernière puissance, et c'est là une de ses gloires et de ses prérogatives séculaires, est même la seule qui accomplisse ce rôle à titre officiel, auprès de l'empire ottoman, au moyen de ses ambassadeurs à Constantinople et de ses consuls en Palestine.

Sans vouloir étendre davantage ces considérations générales, je prie maintenant le lecteur de franchir avec moi par la pensée la distance qui sépare Jaffa de Jérusalem, route que j'ai décrite ailleurs en détails (*Description géographique, historique et archéologique de la Palestine*, 1re partie, *Judée*, tome I, pp. 1 à 73), et de se transporter en présence de la Cité Sainte.

Lors de mon premier voyage en Palestine, au mois d'août 1852, les abords de cette ville étaient mornes et silencieux. Je me rappelle encore, après tant d'années écoulées depuis, l'émotion profonde dont je fus pénétré, lorsque, après une marche pénible, à travers monts et vallées, par des sentiers qui n'avaient point encore été transformés en une route carrossable, j'aperçus tout à coup, derrière une ondulation de terrain et en parvenant sur un plateau rocheux parsemé d'oliviers séculaires, les trois sommets de la montagne des Oliviers, ainsi que les remparts, les tours et les coupoles de Jérusalem.

Le muletier arabe qui m'accompagnait s'écria soudain, en déchargeant son fusil: *El-Kods*, *El-Kods!* (la Sainte, la Sainte !). Je descendis aussitôt de cheval, et, le front prosterné dans la poussière du chemin, je restai quelques instants immobile, plongé dans une muette contemplation. J'étais donc à quelques centaines de mètres de cette ville que, dès mon enfance, j'aspirais à voir et à connaître. Tout ce que j'avais lu sur cette cité fameuse, tous les principaux événements de l'Ancien et du Nouveau Testament qui s'y étaient accomplis, tous les faits saillants dont elle avait été le théâtre à l'époque des croisades se condensaient alors dans ma mémoire, pour ne plus former qu'un seul et imposant fais-

ceau de souvenirs, et quand je me relevai, je promenai longtemps mon regard sur les divers monuments que j'avais devant les yeux. Il me semblait entendre au fond de moi-même une voix intérieure qui me disait : « Oui, c'est bien là cette Jérusalem, telle que la vengeance divine l'a faite. N'y cherche pas la cité de David et de Salomon, lorsque, dans l'éclat de sa puissance et de sa splendeur, elle était la capitale d'un État qui s'étendait des frontières de l'Égypte jusqu'à l'Euphrate, car cette gloire s'est éclipsée pour toujours. Souvent prise et rasée, bouleversée de fond en comble, renaissant néanmoins chaque fois de ses cendres, elle porte partout la trace de la foudre qui l'a frappée. On sent qu'une malédiction terrible pèse sur cette ville déïcide, et, depuis qu'elle a immolé son Sauveur, elle semble condamnée à un éternel esclavage. Regarde, en effet, cette coupole que surmonte un croissant ; c'est la mosquée d'Omar qui, depuis douze siècles, s'élève avec orgueil sur l'emplacement du Temple de Salomon, dont, suivant une prophétie inéluctable, il n'est pas resté pierre sur pierre. Ces deux autres coupoles que tu aperçois plus à l'Ouest recouvrent, au contraire, un tombeau qui ne périra pas, et qui, jusqu'à la fin des temps, sera vénéré et honoré par les peuples, car le prophète Isaïe (*Isaïe*, ch. xi, v. 10) a dit de ce sépulcre : « *Sepulcrum ejus erit gloriosum* » (son sépulcre sera glorieux). Elles renferment également dans la même enceinte le Golgotha, témoin des souffrances et de la mort de l'Homme-Dieu, et qui, de même que le saint Tombeau, recevra jusqu'à la consommation des siècles les hommages empressés des chrétiens. Que si tu t'avances un peu plus, tu vas fouler l'emplacement où ont tour à tour campé les divers conquérants qui ont attaqué Jérusalem. Au Nord, la hauteur qui est devant toi est le Scopus, d'où Alexandre le Grand allait descendre pour s'emparer de la ville, lorsque le grand-prêtre Yaddous se rendit processionnellement à sa rencontre, précédant une nombreuse

foule de peuple. A la vue de ce cortège solennel et surtout du pontife vénérable coiffé de la tiare, où brillait la plaque d'or sur laquelle était gravé le nom de l'Éternel, Alexandre s'approcha seul du grand-prêtre, s'inclina profondément devant lui et pardonna à la ville qu'il voulait d'abord subjuguer et anéantir. Plus tard, c'est sur cette même colline que Titus établit son camp, qu'il rapprocha ensuite, en occupant l'emplacement où s'étaient postés autrefois les Assyriens. Instrument inexorable des vengeances divines, ce dernier conquérant devait être sans pitié, car il avait à punir, non plus seulement des idolâtries passagères, suivies de repentirs, mais le crime irrémissible de la mort du Christ. Mille ans après Titus, les croisés ont dressé leurs tentes et leurs machines de siège sur le même plateau. Depuis sept siècles bientôt, Jérusalem est retombée sous le joug des musulmans et elle continue à porter, dans l'abaissement et dans la servitude, la peine du sang divin qu'elle a répandu. »

Pendant qu'absorbé dans ces réflexions je contemplais d'un regard ému le panorama qui se déroulait devant mes yeux, tout se taisait autour de moi. Le musulman qui me servait de guide, respectant mon émotion, attendait en silence l'ordre de poursuivre la marche; une mélancolique solitude m'entourait, et je n'avais d'autres témoins des divers sentiments qui m'agitaient que ce pauvre muletier et de vieux arbres tout chargés de siècles et de souvenirs. A présent, au contraire, et je le dis avec regret, les abords de la Cité Sainte se peuplent et s'embellissent d'année en année. Le désert austère qui la précédait au Nord, car de tous les autres côtés elle est environnée d'une ceinture de profondes vallées, disparaît peu à peu, et néanmoins il convenait merveilleusement et servait de vestibule naturel, par sa religieuse et lugubre tristesse, à une ville dont le plus grand intérêt consiste dans un tombeau. Ce qui frappe actuellement avant tout les yeux du pè-

lerin qui est sur le point d'arriver à Jérusalem par la route de Jaffa, ce sont de nouveaux et longs quartiers juifs qui s'étendent chaque jour davantage, les enfants d'Israël semblant s'être donné le mot d'ordre pour affluer en Palestine et y recouvrer peu à peu, par de continuels achats de terrain, le sol sacré d'où la guerre les a chassés; ce sont aussi les immenses constructions des Russes, sorte de citadelle, à la fois politique et religieuse, bâtie aux portes de la ville, sur le seul point d'où elle a été et d'où elle puisse être attaquée, et qui se dresse comme une menace permanente du schisme et de l'empire moscovite qui aspire plus que jamais à s'emparer des Lieux Saints; ce sont pareillement des églises, des écoles et des hôpitaux fondés par la Prusse et par l'Angleterre, témoignages visibles des efforts tentés de même par l'hérésie pour disputer au catholicisme la possession de cette contrée. Il faut néanmoins, je l'avoue, en prendre son parti, et, comme la place commence à manquer dans l'intérieur de Jérusalem et que les terrains y deviennent de plus en plus chers, force est de bâtir en dehors des portes et dans le voisinage le plus rapproché possible de la ville. C'est ainsi que le consulat de France, l'hôpital français de Saint-Louis, le monastère des révérends pères Dominicains, le grand établissement de Notre-Dame de France et la nouvelle école des sœurs de Saint-Joseph sont situés également sur le plateau septentrional qui précède la ville.

Mais hâtons-nous maintenant de pénétrer dans cette cité après l'avoir saluée de loin. La description qui va suivre sera nécessairement très sommaire, et je prie le lecteur de la considérer seulement comme un simple esquisse, que je laisse à d'autres plumes, plus compétentes que la mienne, le soin de compléter et de rectifier un jour.

La position singulière de Jérusalem a été remarquée par tout le monde. Située à cinquante-quatre kilomètres environ de la Méditerranée et à trente-deux du Jour-

dain, elle occupe un plateau onduleux, sillonné par plusieurs ravins et qui forme une sorte de promontoire accessible uniquement vers le Nord, seul côté par où ce plateau se prolonge ; car, partout ailleurs, il est resserré entre de profondes vallées, celle du Cédron ou de Josaphat à l'Est, et celle de Ben-Hinnom à l'Ouest et au Sud. Son altitude moyenne au-dessus de la mer est de sept cent soixante-dix mètres. Éloignée de la côte, sans commerce, à la limite du partage des eaux entre la Méditerranée et le Jourdain, isolée et assise sur des hauteurs que dominent d'autres collines plus élevées, Jérusalem est signalée par Ézéchiel (ch. v, v. 5) comme étant au centre des nations :

« Hæc dicit Dominus Deus : ista est Jerusalem; in medio gentium posui eam, et in circuitu ejus terras. »

Cette position centrale dans la partie méridionale de la Palestine l'avait fait surnommer l'ombilic de la contrée. Nous lisons, en effet, dans Josèphe (*Guerre des Juifs*, l. III, ch. III, § 5) : « Au milieu précisément de la Judée se trouve la ville de Jérusalem; voilà pourquoi quelques-uns, non sans raison, l'ont appelée l'ombilic de la région. »

Plus tard, elle est regardée non seulement comme l'ombilic de la Judée, mais encore comme celui du monde entier. Tel est le sentiment de saint Jérôme dans son *Commentaire* sur le verset d'Ézéchiel que je viens de citer; telle est aussi l'opinion de plusieurs anciens rabbins, qui s'est perpétuée à Jérusalem jusqu'à nos jours, car les Grecs montrent encore maintenant dans le chœur de leur chapelle, et au milieu même de l'église du Saint-Sépulcre, le prétendu centre de la terre, tradition qui semble avoir eu pour point de départ le précédent verset d'Ézéchiel interprété trop à la lettre.

Grâce à son élévation naturelle, Jérusalem, au sein d'un pays où, pendant les trois quarts de l'année, les chaleurs se font vivement sentir dans les plaines, le long de la mer et surtout dans la profonde dépression de la

longue vallée du Jourdain, jouit elle-même d'un climat très tempéré. Pendant l'hiver et à l'époque de la saison des pluies, celles-ci quelquefois se transforment en neige et alors un blanc linceul enveloppe et recouvre la Cité Sainte, tandis qu'à quelques lieues de distance, au même jour et à la même heure, les habitants de Rieha, l'antique Jéricho, ont une température qui égale celle de nos étés et peuvent impunément se baigner dans les eaux de la mer Morte et du Jourdain; mais cette neige à Jérusalem est rare et passagère, et bientôt les rayons du soleil ou les tièdes haleines du vent du Midi la dissipent et la résolvent en ruisseaux. Les hivers, en effet, sont généralement cléments à Jérusalem et n'y sont guère marqués d'ordinaire que par des pluies torrentielles qui tombent par intervalles, à la grande joie des habitants dont elles remplissent les bassins et les citernes. Le thermomètre descend très rarement à zéro. Une fois la saison des pluies passée, c'est-à-dire dès le commencement ou le milieu d'avril jusqu'au 15 octobre, le ciel est d'une pureté presque inaltérable, et une belle voûte bleue s'arrondit, au-dessus de Jérusalem, comme une sorte de diadème azuré. La chaleur est, sans doute, alors assez forte; mais néanmoins elle est très supportable, sauf les jours où le vent du Sud vient à souffler. Dans ce cas, l'atmosphère est lourde et écrasante, et l'on éprouve une sorte de malaise indéfinissable qui cesse et disparaît avec ce vent embrasé, que les indigènes appellent *rhamsin* ou *simoun*. Les soirées sont délicieuses. Du haut des terrasses qui couronnent les couvents et les maisons, on peut jouir tous les jours, pendant sept à 8 mois de l'année, à la fois d'une fraîcheur relative très agréable et de toute la magnificence des plus splendides couchers de soleil que l'on puisse concevoir. Si l'on se trouve placé de manière à pouvoir embrasser d'un même coup d'œil la ville entière, les hauteurs de Néby-Samonïl, de Chafath, de la montagne des Oliviers, et plus au delà, vers l'Est, la grande chaîne des monta-

gnes transjordanes, le spectacle est vraiment incomparable. Le soleil, en inclinant à l'Occident, derrière le massif des monts de Juda, pour se plonger dans les eaux de la mer de Jaffa, illumine à l'Est, de ses rayons mourants, les coupoles, les minarets et les tours de la Ville Sainte, puis les flancs et les trois sommets du mont des Oliviers; plus loin enfin, à l'Orient, au delà de la vallée du Jourdain, le faîte des montagnes d'Ammon et de Moab. Les cimes de cette chaîne, qui bornent l'horizon de ce côté, se colorent alors des reflets éblouissants d'une sorte de manteau de pourpre, auprès duquel aurait pâli celui de Salomon, bien que décoré par les plus riches teintures de Tyr et de Sidon. A mesure que le soleil baisse, des nuances plus douces et d'un rose plus tendre succèdent à ces tons embrasés; celles-ci, à leur tour, deviennent plus violacées et plus sombres; enfin, après un court crépuscule, la nuit avec ses voiles enveloppe tout de ses ombres; mais bientôt le firmament se pare et étincelle de millions d'étoiles et, selon la belle expression de l'Écriture, annonce la gloire de Dieu. Un pareil spectacle à Jérusalem, quoique sans cesse répété pendant la plus grande partie de l'année, avec la même pompe, je ne dis pas seulement royale, mais divine, ne lasse jamais, et il faudrait être bien insensible pour n'en pas être profondément ému, surtout lorsque, dans un semblable moment, on évoque devant soi les étonnantes destinées de cette ville célèbre. Quelle religieuse mélancolie s'empare alors de l'âme tout entière, et comme la nature s'associe merveilleusement avec l'histoire pour produire sur l'observateur méditatif un effet puissant!

Mais revenons à l'espèce de promontoire qui sert d'assiette à la ville, assiette jadis excellente au point de vue de la défense, si l'on songe au peu de portée des armes de trait dans l'antiquité. Le promontoire qui, dans sa partie la plus haute, atteint 800 et quelques mètres au-dessus de la Méditerranée et près de 1200 au dessus de

la mer Morte, se divise lui-même en six collines différentes : au Nord-Ouest, le mont Gareb; au Nord-Est, le mont Bézétha ; à l'Ouest et au Sud-Ouest, le mont Sion ; à l'Est, le mont Moriah ; entre ces deux dernières collines, le mont Acra, et au sud du Moriah la hauteur d'Ophel, qui n'est qu'un prolongement du Moriah.

La vallée du Tyropœon, ainsi nommée parce que, primitivement et à une époque sans doute très reculée, des pâtres y faisaient paître leurs troupeaux et y fabriquaient des fromages, d'où le nom que lui donne Josèphe de Τυροποιῶν φάραγξ (ravin des fromagers); cette vallée, dis-je, traversait, dans sa partie à peu près centrale, du nord au sud, le plateau accidenté dont je parle, et, commençant un peu au nord de la porte connue aujourd'hui sous le nom de porte de Damas, elle aboutissait vers le sud, à la fontaine de Siloé, près de laquelle elle se perdait dans la grande vallée du Cédron. Vers le milieu de son développement, elle envoyait à angle droit vers l'ouest, jusqu'à la porte actuelle de Jaffa, un long rameau qui séparait le pied septentrional du mont Sion du pied méridional des monts Gareb et Acra. Ce dernier rameau a été presque entièrement comblé par suite des démolitions réitérées que la ville a subies, lors de ses destructions successives; les ruines se sont ainsi accumulées sur les ruines, et les maisons actuelles reposent sur les débris amoncelés d'âge en âge de plusieurs couches d'habitations antérieures, tour à tour renversées et rebâties. Aussi chaque fois que l'on veut élever une construction de quelque importance, est-on contraint d'en creuser les fondations jusqu'à une très grande profondeur, pour trouver un sol ferme qui résiste aux assises qu'il doit porter. Il en est de même de la branche principale de ce ravin qui courait entre le mont Gareb à l'ouest, et le mont Bézétha à l'est, et ensuite entre le mont Sion et le mont Moriah. Pour en retrouver le fond primitif, il faut, sur

certains points, percer un amas superposé de décombres d'une épaisseur de vingt-cinq mètres.

Un autre ravin, moins considérable que le précédent, séparait le mont Moriah, au sud, du mont Bézétha, au nord; il courait de l'ouest à l'est-sud-est, et aboutissait de ce côté au torrent du Cédron, comme l'ont démontré les fouilles du capitaine anglais Warren, en 1867. Non loin de son origine, vers l'ouest, il avait été approfondi par l'homme pour servir de fossé à la tour Antonia et la rendre plus inexpugnable; plus loin, vers l'est, on y avait, à une époque plus reculée, creusé et bâti la grande piscine, connue aujourd'hui sous le nom de Birket-Israïl; enfin, à son extrémité orientale, il avait été remblayé pour y asseoir les fondations de l'angle nord-est de l'enceinte du Temple.

CHAPITRE II

JÉRUSALEM PRIMITIVE A L'ÉPOQUE DES JÉBUSITES ET A CELLE DE DAVID

Le mont Sion ou la ville haute des Jébusites, qui plus tard devint la Cité de David, quand ce souverain l'eut conquise, est évidemment la colline qui porte encore de nos jours le même nom, comme l'indique l'une des portes de la ville située sur cette colline, et appelée par les Arabes Bab-Sahioun (porte de Sion).

Du nord au sud, elle mesure environ sept cents mètres de long sur six cents de l'ouest à l'est. Sa plus grande élévation au-dessus de la Méditerranée est de 789 mètres. Bornée au nord par une branche peu profonde de la vallée du Tyropœon, à l'est par le ravin principal et plus profond de cette même vallée, au sud et à l'ouest par la vallée encore plus considérable de Ben-Hinnom, elle était à peu près imprenable de trois côtés, c'est-à-dire à l'est, au sud et à l'ouest. Sa partie la plus accessible étant vers le nord-ouest, là où la branche secondaire du Tyropœon n'avait guère que quinze mètres de profondeur, comme l'ont prouvé les fouilles exécutées en cet endroit, c'est de ce côté, naturellement et à cet angle, que les anciens Jébusites avaient dû construire leur citadelle, rebâtie ensuite par David. La citadelle actuelle, après les différentes démolitions et restaurations qu'elle a subies, est telle à peu près

maintenant que l'ont laissée les derniers travaux entrepris par Soliman, l'an 1534 de notre ère. Située un peu au sud de la porte de Jaffa, que les musulmans désignaient autrefois par le nom de Bab-el-Mihrab-Daoud (porte du mihrab ou de l'oratoire de David), et qu'ils appellent d'ordinaire aujourd'hui Bab-el-Khalil (porte d'Hébron), elle forme un carré irrégulier de 130 mètres de long, du nord au sud, sur 110 de l'ouest à l'est dans sa plus grande largeur. Entourée d'un fossé, elle est flanquée de plusieurs tours rectangulaires, dont la plus importante, appelée tour de David, provoque, encore maintenant, l'admiration de tous ceux qui l'examinent. Sa partie inférieure consiste en un puissant mur d'escarpe, s'élevant en talus du fond du fossé sous un angle de quarante-cinq degrés, et muni à son sommet d'un chemin de ronde que protège un parapet garni de créneaux. Ce mur d'escarpe, sauf dans les endroits où il a été réparé, soit par les croisés, soit par les musulmans, présente aux regards un appareil très remarquable de pierres de taille parfaitement aplanies et très lisses, afin de rendre l'escalade plus difficile. Au-dessus, s'élève verticalement un massif plein, mesurant vingt et un mètres de long sur seize mètres cinquante centimètres de large, et neuf mètres de haut. Les blocs qui le composent sont de grandes dimensions et assez grossièrement taillés en bossage; bordés chacun d'une bande lisse qu'entoure une rainure peu profonde, ils sont percés de nombreux trous carrés, qui semblent accuser d'anciennes soudures. Ce massif antique est surmonté d'un étage beaucoup plus moderne. En montant un escalier, on arrive à une grande salle avec meurtrières, dont la partie centrale est éclairée par un orifice octogone; elle est voûtée en ogive et renferme elle-même quatre chambres aux quatre points cardinaux, soutenues chacune par une arcade ogivale. Vers le sud, l'oratoire de David est indiqué par un mihrab musulman. Au nord est une fenêtre par laquelle,

d'après une tradition arabe, entée peut-être sur une autre plus ancienne, ce roi aurait jeté un regard coupable sur Bethsabée. La Bible nous dit, au contraire, qu'il se promenait alors sur la terrasse de son palais. C'est dans cet oratoire de date musulmane que, selon la même tradition, il aurait composé la plupart de ses psaumes, et notamment celui où il implore, avec tant de gémissements, le pardon et la miséricorde du Seigneur. De la plate-forme supérieure de cette tour et de la terrasse crénelée qui la couronne, on jouit d'un merveilleux panorama. La ville tout entière de Jérusalem est sous les yeux de l'observateur, avec sa ceinture de vallées et de collines. Au sud-est, on distingue un petit coin de la mer Morte, et à l'est, la grande chaîne des montagnes de Moab. Au sud, le regard plonge au loin sur la route de Bethléhem; au nord et à l'ouest, l'horizon est également très étendu.

Cette tour de David est probablement la même qui fut reconstruite plus tard par Hérode, et à laquelle il donna le nom de Phasaël; mais, dans sa fondation première, et dans son massif plein et indestructible, comme une sorte de base inébranlable, elle peut être regardée comme l'ouvrage de David, voire même des anciens Jébusites. Plusieurs savants critiques, néanmoins, se contentent de l'attribuer à Hérode, en se fondant sur le passage suivant de Josèphe :

« La seconde tour, à laquelle Hérode donna le nom de son frère Phasaël, avait quarante coudées de long, de large et de haut, et était intérieurement massive. Au-dessus de cette base pleine régnait un portique haut de dix coudées, que couvrait un parapet à créneaux. Au milieu du portique s'élevait une autre tour, contenant des chambres magnifiques et une salle de bains, en sorte que rien ne manquait à cette tour pour paraître une habitation royale... Sa hauteur totale était de quatre-vingt-six coudées. Elle ressemblait assez à celle de Pharos, qui, à Alexandrie, éclaire les navigateurs,

mais elle était beaucoup plus grande. » (*Guerre des Juifs*, l. V, ch. IV, § 3.)

Le même auteur ajoute, quelques lignes plus bas :

« Les dimensions des pierres employées à la construction de ces tours (Hippicus, Phasaël et Mariamne) n'étaient pas moins admirables. Ces pierres, en effet, n'étaient pas des matériaux vulgaires, ni des blocs que l'homme puisse remuer facilement, mais bien des blocs de marbre blanc, longs chacun de vingt coudées, larges de dix et hauts de cinq. Ils étaient si parfaitement reliés entre eux que chaque tour semblait un rocher naturel que la main de l'homme aurait ensuite taillé pour y façonner des faces et des angles, tant il était difficile d'apercevoir nulle part les joints au moyen desquels ils s'agençaient entre eux. »

Si l'on compare cette description de la tour Phasaël, faite par Josèphe, avec la tour actuelle, dite de David, on reconnaît, comme l'a remarqué M. de Saulcy, que celle-ci, et par la position qu'elle occupe, et par les dimensions du massif qui lui sert, en quelque sorte, de noyau, répond assez bien à celle de Phasaël, dont le massif plein avait quarante coudées de côté et de hauteur. Si nous prenons la coudée hébraïque de cinq cent vingt-cinq millimètres, nous avons, pour la partie pleine de Phasaël, vingt et un mètres de côté et de hauteur. Or, la tour actuelle de David est identique, dans sa dimension la plus grande, qui est de vingt et un mètres, avec celle de Phasaël ; il est vrai qu'en largeur elle ne mesure que seize mètres cinquante centimètres, et qu'elle a une hauteur beaucoup moins grande ; mais il ne faut pas demander à Josèphe une précision mathématique.

D'un autre côté, l'historien juif affirme que les pierres avec lesquelles elle avait été bâtie, ainsi que les autres tours Hippicus et Mariamne, mesuraient vingt coudées de long (10 m, 50), dix de large (5 m, 25) et cinq de haut (2 m, 62) ; or, l'un des plus grands blocs de la tour de

David mesure seulement 3 m, 25 de long, 1 m, 25 de haut et 1 m, 25 d'épaisseur, dimensions, comme on le voit, bien inférieures à celles dont parle Josèphe. En outre, cet écrivain prétend que les joints étaient invisibles, tant les pierres colossales qu'il signale étaient merveilleusement adaptées entre elles. La description de Josèphe sous ces deux rapports est donc peu applicable à la base de la tour de David, dont les assises extérieures, bien que de grand appareil, sont loin de présenter à l'œil des blocs ayant vingt coudées de long. Ces blocs, en second lieu, n'offrent nullement l'apparence d'un bloc unique, car l'assemblage en est rendu distinct par des refends et des ciselures qui encadrent chacun d'eux, et qui, rompant ainsi l'uniformité des parois, accusent les joints, au lieu de les dissimuler. Pour trancher cette difficulté, on a supposé, et peut-être avec raison, que le massif que nous avons sous les yeux est le noyau primitif de la tour, tel que les Jébusites ou David l'avaient construit, et qu'ensuite Hérode l'aura revêtu d'un placage de marbre, ce qui expliquerait les perforations que j'ai signalées dans beaucoup de blocs. Il faut avouer toutefois que ce placage, s'il a été jadis appliqué par Hérode, a complètement disparu. Peut-être aussi la description de Josèphe se rapporte-t-elle, non à la partie inférieure de la tour antérieure à Hérode, mais seulement à la partie supérieure qu'il avait construite et qui, depuis longtemps renversée par Titus, a été remplacée ensuite par les bâtisses musulmanes que j'ai mentionnées.

A la Jérusalem primitive, soit davidique, soit plutôt peut-être jébusite, appartient également, en dehors de la ville actuelle, sur la partie du mont Sion qui n'a point été enclavée par Adrien dans l'enceinte d'Ælia Capitolina, un assez long fragment inférieur de la muraille antique, près de l'endroit où, vers le sud-ouest, la colline de Sion surplombe la vallée de Ben-Hinnom. Ce terrain est maintenant occupé par une école anglo-prus-

sienne et par un cimetière protestant. On aperçoit d'abord en entrant une suite de gros blocs trouvés sur place et taillés en bossage, puis, sous une voûte, on remarque le commencement d'un mur taillé dans le roc même et qui, après plusieurs interruptions, se continue pendant cent soixante mètres au moins, dans la direction du sud, à travers des constructions nouvelles et des jardins dont le dernier est un cimetière. Ce sont là des restes précieux de l'ancienne enceinte qui, de ce côté, entourait la ville. On y observe plusieurs citernes contenues dans l'épaisseur des tours et des courtines et qui devaient jadis fournir de l'eau à leurs défenseurs. Ces citernes étaient revêtues intérieurement d'un ciment très puissant, entremêlé d'une quantité innombrable de débris de poterie, qui remontent sans doute à la plus haute antiquité. Au-dessus de cette vaste base monolithe, avait été bâtie la partie supérieure des courtines et des tours. Cette partie a été détruite depuis longtemps, mais le soubassement inférieur est encore debout et me paraît avoir un intérêt immense, comme étant probablement l'un des plus remarquables vestiges de l'ancienne Jébus.

Il est permis pareillement d'assigner à une époque très reculée un certain nombre d'excavations sépulcrales, utilisées sans doute plus tard par beaucoup d'autres générations successives, sur les berges de la vallée de Ben-Hinnom, et une foule de citernes et de piscines creusées dans le roc vif pour subvenir aux besoins de la ville, qui, avant la création de l'aqueduc d'Étham, dû à Salomon, n'était alimentée d'eau que par des sources naturelles tout à fait insuffisantes.

La vallée de Savé ou la vallée du Roi, témoin de l'entrevue de Melchisédech et d'Abraham, est identique elle-même avec la vallée du Cédron ou de Josaphat, qui s'interpose à l'est entre la ville et la montagne des Oliviers. C'est dans cette vallée qu'Absalom, de son vivant, s'était érigé un cippe; car, disait-il, « je n'ai point de

fils, et ce sera là un monument de mon nom », et il appela ce cippe de son nom, et l'on continue jusqu'à ce jour à l'appeler *Main d'Absalom* (ouvrage ou monument d'Absalom).

« Porro Absalom erexerat sibi, cum adhuc viveret, titulum qui est in valle Regis : dixerat enim : Non habeo filium, et hoc erit monumentum nominis mei. Vocavitque titulum nomine suo, et appellatur Manus Absalom, usque ad hanc diem. » (*Rois*, l. II, ch. xviii, v. 18.)

Josèphe s'exprime ainsi à propos de ce tombeau : « Absalom se dressa, dans la vallée Royale, une stèle de marbre blanc éloignée de deux stades de Jérusalem, et il l'appela sa propre Main. » (*Antiquités judaïques*, l. VII, ch. x, § 3.)

Le monument qui porte encore aujourd'hui le nom de ce prince, dans la vallée de Josaphat, à deux stades environ de la ville, a été souvent décrit par les pèlerins et par les archéologues. Avant de l'élever, on a commencé d'abord par tailler une plate-forme dans les flancs rocheux de la montagne des Oliviers, au bas de cette hauteur ; puis, dans cette sorte de cour isolée, on a façonné le massif rocheux qui restait debout au centre de la plate-forme en un soubassement singulier où l'on remarque l'alliance de trois ordres différents d'architecture. Cette base quadrangulaire mesure six mètres quatre-vingt-cinq centimètres de côté. Chacune des faces est ornée de deux colonnes ioniques et de deux demi-colonnes engagées dans deux pilastres d'antes. Au-dessus de cet ordre ionique, règne une frise dorique avec patères, triglyphes et gouttes, et qui est elle-même couronnée par une corniche égyptienne. Cette première partie du monument est entièrement monolithe, le reste est construit avec des blocs rapportés et se compose d'un dé carré en retraite que termine une corniche servant elle-même de base à un cylindre, d'où s'élève un pyramidion qu'orne à son sommet un bouquet de palmes. Dans la partie pleine du monument s'ouvre une chambre sé-

pulcrale carrée, avec un plafond plat dont le centre est décoré d'une rosace. Un banc règne alentour ; il est surmonté de trois côtés d'un arcosolium cintré et portait sans doute autrefois trois sarcophages, actuellement détruits ou absents. Devant la façade du mausolée, on remarque un amas de petites pierres projetées là par les Juifs, en haine d'Absalom, rebelle à son père.

M. de Saulcy, dont la science déplore toujours la perte, a donné une description très détaillée de ce monument dans son ouvrage intitulé : *Voyage autour de la mer Morte* (t. II, pp. 288 et suivantes), et il incline à penser qu'il remonte à l'époque que la tradition lui assigne. La plupart des archéologues, au contraire, voient dans cet édifice hybride, qui présente le mélange bizarre des membres caractéristiques des ordres les plus disparates, un produit de la décadence. Cette question est délicate et exigerait, pour être traitée convenablement, des développements dans lesquels je ne puis entrer ici. Faut-il croire, en effet, que ce monument soit antérieur à l'époque où les Grecs opérèrent le choix des éléments à l'aide desquels ils constituèrent leurs ordres classiques ? En un mot, révèle-t-il l'enfance de l'art ? ou bien en accuse-t-il le déclin ? Sans vouloir rien trancher, je me bornerai à dire en ce moment qu'avec quelques critiques je me suis souvent demandé si ce mausolée, d'origine fort ancienne peut-être et probablement contemporain de l'époque de David, du moins dans le noyau principal qui le compose, n'aurait pas été remanié à une époque postérieure et n'aurait pas ainsi perdu, sous des enjolivements ajoutés après coup, les formes plus simples et plus austères qu'il pouvait avoir eues primitivement.

Je ne dis rien pour l'instant de l'aire d'Ornan le Jébusite, dont il sera fait mention à propos du Temple de Salomon.

Quant au torrent du Cédron, cité pour la première fois dans l'Ancien Testament, à l'occasion de la fuite de

David devant son fils Absalom, il ne roule un peu d'eau au milieu de la vallée qu'il sillonne qu'à l'époque des grandes pluies, et son lit desséché s'est considérablement élevé par suite de l'exhaussement continu de la vallée. Des fouilles récentes ont prouvé que, pour atteindre en beaucoup d'endroits son lit primitif, il fallait creuser à une assez grande profondeur. Ce torrent est surtout à jamais célèbre pour avoir été plus tard passé et repassé par Notre-Seigneur, lorsque de Jérusalem il se rendait à Béthanie, ou seulement à la montagne des Oliviers, et que de là il revenait à Jérusalem. La veille de sa Passion, le Christ le traversa encore à deux reprises, quand, du Cénacle, il se dirigea avec ses apôtres vers le jardin de Gethsémani et qu'ensuite il fut ramené garrotté dans la ville; enfin, le jour de son Ascension, il le franchit pour la dernière fois, lorsque, accompagné de ses disciples, il gravit de nouveau la montagne des Oliviers, si souvent sanctifiée par sa présence, et que, parvenu sur son sommet central, il s'éleva triomphalement devant eux jusqu'au plus haut des cieux.

Au confluent de la vallée du Cédron et de celle de Ben-Hinnom est un puits profond, appelé Bir-Ayoub (puits de Job). C'est très probablement l'ancienne source de Rogel, mentionnée dans la Bible comme étant située sur la limite de la tribu de Juda et de celle de Benjamin (*Josué*, ch. xv, v. 7; ch. xviii, v. 16), et près de laquelle, ainsi que nous l'avons vu dans la première partie de cet ouvrage, Adonias réunit ses partisans dans un grand banquet. Elle se trouvait dans le jardin du Roi, qui occupait vraisemblablement toute la partie de la vallée qui la sépare de la fontaine de Siloé, et elle avoisinait elle-même la pierre de Zoéleth, comme le témoigne le verset suivant :

« Adonias tua des brebis, des bœufs et des bêtes grasses auprès de la pierre de Zoéleth, qui touche à la source Rogel, et il convia tous ses frères. » (*Rois*, l. III, ch. 1er, v. 9.)

Ceux qui reconnaissent la source de Rogel dans la fontaine actuelle de la Vierge cherchent la pierre Zoéleth sur les flancs inférieurs de la colline où s'élève le village de Siloan, et M. Clermont-Ganneau l'identifie avec un banc rocheux qui, dit-il, porte encore aujourd'hui le nom de Zohhoucleth et est au bas du village. Mais, malgré ce qu'offre de très spécieux un pareil rapprochement, j'aime mieux m'en tenir, jusqu'à plus ample examen, à l'opinion, généralement admise, qui place la source Rogel au puits de Job comme étant, par sa position, une limite plus naturelle que celle de la Vierge entre les deux tribus de Juda et de Benjamin, et dès lors il faut chercher dans le voisinage de ce puits la pierre Zoéleth. Cette pierre était encore signalée aux pèlerins vers la fin du XIIIe siècle, non loin du Bir-Ayoub, ainsi que cela résulte du témoignage suivant du moine Burchard :

« In qua valle (Gehennom) est lapis Zoeleth. Ibidem est etiam fons Rogel, ubi Adonias fecit convivium volens regnare. » (*Descriptio Terræ Sanctæ*, p. 70. Édition Laurent.)

Ce passage est très net. La source que Burchard appelle fons Rogel, comme se trouvant dans la vallée dite Gehennom, en hébreu Ge-ben-Hinnom (la vallée du fils d'Hinnom), ne peut être que le puits de Job, situé précisément au confluent de cette vallée et de celle du Cédron ou de Josaphat. Le Bir-Ayoub est, à la vérité, un puits, et un puits très profond, et non une source proprement dite, coulant à fleur du sol. Mais les Hébreux donnaient quelquefois le nom de *en* (source), comme les Arabes de nos jours celui de *aïn*, qui a la même signification, indifféremment à des sources et à des puits, les puits n'étant que des sources renfermées dans des excavations plus ou moins profondes, soit pratiquées dans le roc, soit maçonnées.

Dans ce cas, la pierre Zoéleth doit être l'un des rochers qui avoisinent, dans les flancs de la vallée, le Bir-Ayoub (puits de Job).

Ce même puits est désigné également sous le nom de puits de Néhémie, parce que, d'après une ancienne tradition, ce serait là que les Israélites, avant d'être emmenés captifs à Babylone, auraient, selon l'ordre du prophète Jérémie, caché le feu sacré du Temple. Soixante-ans plus tard, à leur retour, les petits-fils des prêtres qui l'y avaient enfoui n'auraient trouvé à sa place que de l'eau bourbeuse. Néhémie ayant commandé de puiser de cette eau et d'en faire des aspersions sur l'autel des holocaustes et sur les bois qui devaient consumer les victimes, on lui obéit, et le soleil, jusque-là caché derrière un nuage, commença à luire et à darder ses rayons. Soudain, il s'alluma un grand feu qui remplit d'admiration tous ceux qui étaient présents. (*Maccha-bées*, l. II, ch. 1er.)

La profondeur du puits est d'environ quarante et un mètres. Il est maçonné avec de grosses pierres qui paraissent fort anciennes. L'eau au fond est recueillie dans une sorte de large chambre creusée dans le roc, et provient du drainage des deux vallées du Cédron et de Hinnom et de leurs dépendances. En hiver et ordinairement au mois de janvier, quand les pluies ont été considérables et ont duré plusieurs jours, l'eau monte souvent jusqu'à l'orifice du puits et déborde même, de manière à former un ruisseau. Comme cette abondance d'eau semble présager aux indigènes une bonne récolte, ils se réunissent alors autour du Bir-Ayoub et s'y livrent à toutes les démonstrations de la joie la plus vive. A la profondeur de trente-sept mètres, on rencontre une première chambre, du fond et du milieu de laquelle un nouveau puits conduit à un second réservoir, celui dans lequel l'eau se rassemble actuellement, ce qui indique qu'à une certaine époque le puits commençant à tarir a été approfondi de quelques mètres.

Reste à fixer maintenant l'emplacement de la source et de la vallée de Gihon, où Salomon fut sacré roi, pendant que son frère Adonias, auprès de la source de

Rogel, célébrait déjà, par avance, dans un grand festin, sa propre élévation au trône.

A quatre cents mètres environ de l'angle sud-est du Haram-es-Chérif, au pied de la colline d'Ophel et sur le flanc occidental de la vallée de Josaphat, coule la source dite de la Vierge, en arabe Aïn-Sitti-Mariam (source de Madame Marie), et désignée dans le second livre d'Esdras sous le nom de source du Dragon :

« Et egressus sum per portam vallis nocte et ante fontem Draconis et ad portam Stercoris. » (*Esdras*, l. II, ch. II, v. 13.)

Comme on ne parvient à cette source qu'après avoir descendu un escalier de trente-deux marches, coupé par un palier, les Arabes l'appellent également, à cause de cet escalier, Aïn-Oumon-ed-Daradj (la source mère des degrés). Ses eaux sont légèrement saumâtres et intermittentes, et jusqu'à présent le mystère de leur origine n'a été découvert par personne. Sourdent-elles du sol près de l'endroit même où l'on va les puiser ? ou, au contraire, proviennent-elles de plus loin et de plus haut? C'est ce que l'on ignore encore ; toujours est-il que cette source, qui primitivement devait se déverser dans le torrent de Cédron, communique, au moyen d'un aqueduc souterrain entièrement creusé dans le roc, avec la piscine de Siloé qui en est éloignée, vers le sud-ouest et à un niveau un peu inférieur, d'une distance d'environ quatre cents mètres. Il sera question plus tard de ce canal. Pour le moment, je me borne à dire que la source dont je viens de parler me paraît devoir être identifiée avec celle de Gihon (1), et dans ce passage de la Bible, la vallée ainsi appelée ne peut être que la partie de la vallée du Cédron qui avoisinait cette source.

(1) Il faut distinguer cette source d'une autre source du même nom qui alimentait la piscine de Gihon supérieure (le Birket-Mamillah de nos jours).

CHAPITRE III

JÉRUSALEM A L'ÉPOQUE DE SALOMON

Quand David eut rendu le dernier soupir, la Bible dit simplement :

« David s'endormit avec ses pères et il fut enseveli dans la Cité de David. » (*Rois*, l. III, ch. II, v. 10.)

Josèphe nous donne à ce sujet quelques détails de plus :

« Son fils Salomon l'enterra à Jérusalem magnifiquement, et, en outre de tous les honneurs que l'on rendait d'habitude aux rois, lors de leurs funérailles, il ensevelit avec lui des richesses considérables, dont on peut conjecturer l'importance extraordinaire par ce que je vais dire. Après un intervalle de treize cents ans, le pontife Hyrcan, assiégé par Antiochus, surnommé Eusébès, fils de Démétrius, voulant lui donner de l'argent pour qu'il levât le siège et se retirât avec son armée, mais ne sachant comment s'en procurer, ouvrit l'une des cellules du monument de David et en emporta trois mille talents dont il donna une partie à Antiochus et se délivra ainsi des assiégeants. Après lui, de longues années plus tard, le roi Hérode ouvrit une autre cellule et en tira de grandes richesses, mais aucun d'eux ne parvint aux retraites mystérieuses où reposaient les cendres des rois ; car elles étaient cachées sous terre avec un art tel que rien ne paraissait aux yeux de ceux qui pénétraient dans ce monument. « (*Antiquités judaïques*, l. VII, ch. XV, § 3.)

Ailleurs, le même historien, en nous racontant la violation de ce tombeau par Hérode, ajoute que ce prince perdit deux de ses doryphores, consumés, dit-on, par les flammes, au moment où, après avoir enlevé beaucoup d'ornements d'or et d'objets précieux, il essayait de pénétrer, à leur suite, jusqu'aux réduits cachés qui renfermaient les corps de David et de Salomon. Épouvanté, il se hâta de sortir et, pour conjurer la colère divine, il fit élever, au-dessus de l'entrée du sépulcre, un monument en pierres blanches qui coûta des sommes considérables. (*Antiquités judaïques*, l. XVI, ch. VIII, § 1.)

Où était situé ce mausolée célèbre commencé par Salomon et continué par les rois de Juda, ses successeurs, à mesure que de nouveaux sarcophages royaux devaient y être déposés? Sans aucun doute, il faut en chercher l'emplacement dans l'ancienne Cité de David, c'est-à-dire, comme la Bible le déclare elle-même de la manière la plus formelle, sur la colline de Sion, que jadis cette cité embrassait tout entière. Un passage de Néhémie est, d'ailleurs, très explicite sur ce point. Le voici, traduit sur le texte hébreu :

15. « Et Saloum, fils de Kolkhosé, chef du quartier de Mitspa, éleva la porte de la source ; c'est lui qui la construisit, la couvrit, en posa les battants, les serrures et les verroux, ainsi que les murailles de la piscine de Sélakh (Siloé), près des jardins du Roi et jusqu'aux degrés qui descendent de la Ville de David. »

16. « Après lui, travaille Néhémie, fils d'Azbouk, chef du quartier de Beth-Tsour, jusqu'en face des tombeaux de David, jusqu'à la piscine d'Assouïah et jusqu'à la maison des Héros. » (*Néhémie*, ch. III, v. 15 et 16.)

Ces deux versets semblent décisifs. Après avoir parlé de la piscine de Siloé et des degrés qui descendent de la Cité de David, Néhémie mentionne ensuite immédiatement les tombeaux de David, le mausolée érigé en l'honneur de ce roi renfermant les autres princes de sa

dynastie ; puis il signale une grande piscine sous le nom d'Assouïah ; c'est probablement le Birket-es-Soulthan, et enfin la maison des Héros, qui doit être la citadelle. Par conséquent, nous sommes toujours ramenés autour de Sion ou sur cette montagne, pour y placer ce monument funèbre.

En outre, dans un passage bien connu, saint Pierre, prêchant pour la première fois devant une grande foule rassemblée au Cénacle, après la descente du Saint-Esprit sur les Apôtres, parle en ces termes du tombeau de David :

29. « Viri fratres, liceat audenter dicere ad vos de patriarchâ David, quoniam defunctus est et sepultus, et sepulchrum ejus est apud nos usque in hodiernum diem. » (*Actes des Apôtres*, ch. xi, v. 29.)

« Mes frères, qu'il me soit permis de vous dire hardiment du patriarche David qu'il est mort, qu'il a été enseveli et que son sépulcre est auprès de nous jusqu'à ce jour. »

Par ces derniers mots, saint Pierre ne paraît-il pas nous dire que le tombeau de ce roi se voyait de son temps à Jérusalem, sur la coline de Sion, et près de l'endroit où les disciples étaient alors réunis ?

Or, au Cénacle, en dehors de l'enceinte de la ville actuelle, mais dans la partie méridionale du mont Sion qui jadis était enclavée dans la ville, les musulmans montrent encore aujourd'hui, dans une salle attenante à la salle supérieure, un prétendu tombeau de David ; c'est tout simplement un cénotaphe, bâti en forme de dos d'âne, de dimensions gigantesques et recouvert de plusieurs tapis.

Ils montrent également, mais plus rarement, à côté d'une autre grande salle inférieure, un second tombeau, appelé de même par eux tombeau de David. Ce tombeau, pareillement colossal, mesure plus de quatre mètres de long sur deux mètres au moins de haut ; il est recouvert de sept tapis fort riches, que l'on renouvelle de

temps en temps et qui sont superposés. Les murs de la chambre sépulcrale sont décorés de carreaux en faïence de couleur blanche, avec des dessins bleus. Des lampes sont suspendues autour de ce cénotaphe qui, comme le précédent, est évidemment apocryphe et de fabrique purement musulmane. On dit qu'en dessous de cette chambre et de la salle voisine règne un souterrain où serait le véritable tombeau de David ; du moins, c'est ce que prétendent beaucoup de musulmans, qui avouent eux-mêmes que les deux sarcophages, tant supérieur qu'inférieur, ne renferment pas les cendres du Roi-Prophète et qu'il repose dans un caveau souterrain où il n'est pas permis, par respect, de pénétrer.

D'après la tradition juive, chrétienne et musulmane, le véritable et authentique tombeau de David existe encore sur la colline de Sion, mais il faut avouer qu'il n'a été retrouvé par personne ; on le découvrirait peut-être, s'il était permis de faire des fouilles, sur l'emplacement ou dans le voisinage du Cénacle.

Ceci m'amène à dire un mot des fameux Kobour-el-Molouk ou Tombeaux des Rois, situés à sept cent soixante-dix mètres environ au nord de la ville, et, par conséquent, à plus de deux kilomètres de la partie du mont Sion où, d'après le texte de Néhémie, il est naturel de chercher la nécropole des rois de Juda, mais que plusieurs critiques, et entre autres M. de Saulcy, ont identifiés avec le tombeau de David et ceux de ses successeurs.

La magnifique excavation sépulcrale des Kobour-el-Molouk (tombeaux des rois), ou des Kobour-es-Selathin (tombeaux des sultans), a depuis longtemps excité l'admiration de tous les voyageurs ; elle efface, en effet, en beauté et en étendue, toutes celles que l'on connaît autour de Jérusalem. Beaucoup d'écrivains l'ont décrite, mais la description minutieuse et la plus complète qui en ait été faite est due à M. de Saulcy. Témoin

moi-même des fouilles que cet éminent archéologue y a pratiquées en 1863, je vais essayer, en peu de mots, de donner une faible idée de ce monument remarquable.

On y descend par un escalier de vingt-six marches inégales, pratiquées dans le roc vif et coupées par plusieurs paliers. A la onzième marche, on remarque un sillon qui conduit les eaux de la partie supérieure de l'escalier dans une citerne pratiquée le long de la paroi sud. Plus bas, un sillon analogue amène les eaux de la partie inférieure de l'escalier dans une seconde citerne ouverte dans la paroi du fond. Une grande baie cintrée donne ensuite entrée dans une vaste cour taillée verticalement dans le rocher, à sept mètres en contrebas du sol environnant, et mesurant vingt-huit mètres de long sur vingt-sept de large. Dans la paroi occidentale de cette cour, qui a été déblayée complètement par M. Mauss, architecte français, aux frais de la famille Péreire, laquelle a acheté ce superbe mausolée pour en faire don à la France, a été creusé un large vestibule, aujourd'hui malheureusement très dégradé, soit par le temps, soit par les hommes, soit également par les tremblements de terre, comme semble le prouver une profonde fissure que l'on y observe. Il était autrefois soutenu dans sa partie antérieure par deux colonnes ménagées dans le roc même et actuellement brisées, à part un fragment du chapiteau de droite, et par deux pilastres faisant corps pareillement avec la paroi du roc. Une jolie guirlande de feuillages et de fruits, sculptée avec beaucoup de soin et de délicatesse, mais très mutilée, encadre la baie du vestibule et retombe en festons à droite et à gauche. Au-dessus de l'architrave règne une belle frise ornée de palmes, de couronnes, de patères, de triglyphes, et au centre d'une grappe de raisin, emblème de la Terre Promise. Cette frise, qui a aussi beaucoup souffert, est elle-même couronnée par une élégante corniche qui s'élève presque jusqu'au som-

met de la roche et atteint à peu près le niveau du plateau environnant. Après avoir franchi le seuil du vestibule, on aperçoit au fond de la paroi de gauche, au delà d'un petit bassin circulaire, une porte très basse qui se fermait, autrefois, au moyen d'un gros disque de pierre qui roulait dans une rigole pratiquée dans un couloir étroit et devait se mouvoir probablement à l'aide d'un levier.

Cette porte donne accès dans une antichambre carrée qui était encombrée de terre et de pierrailles avant 1863, et où M. de Saulcy, qui la dégagea alors, recueillit une foule d'objets de l'époque romaine, de médailles antérieures au siège de Titus et d'urnes de toutes dimensions remplies d'ossements incinérés, ce qui a fait supposer à ce savant qu'il avait retrouvé là l'un des charniers dans lesquels des morts romains et juifs auraient pu être déposés pendant le siège. De cette antichambre on pénètre dans plusieurs chambres sépulcrales par trois autres baies très basses que fermaient jadis des portes en pierres, actuellement brisées ou absentes, et dont les gonds avaient été ménagés dans le bloc lui-même. Ces portes roulaient, comme l'a remarqué M. de Saulcy, de façon à être facilement mises en mouvement par une pression venue du dehors, mais, abandonnées à elles-mêmes, elles devaient, à cause de la disposition des crapaudines, retomber aussitôt, par leur propre poids, dans la feuillure où elles s'encastraient hermétiquement.

Sept chambres funéraires contenant trente et une tombes composent l'ensemble de ce monument remarquable. Comme M. de Saulcy les a décrites dans plusieurs de ses ouvrages (*Voyage en Syrie et autour de la mer Morte*, t. II, p. 223 et suivantes; — *Dictionnaire des antiquités judaïques*, p. 842 et suivantes; — *Voyage en Terre Sainte*, t. I, p. 345 et suivantes), je ne reproduirai point ici tous les détails qu'il a donnés à ce sujet, et je me contenterai de dire que les sarco-

phages que ces chambres renfermaient, soit dans des espèces de fours à cercueil, soit sur des banquettes surmontées d'arcades cintrées, ont été violés depuis longtemps, en partie brisés ou emportés ailleurs. Le 8 décembre 1863, j'eus la bonne fortune d'assister, avec M. de Saulcy, à la découverte qu'il fit, ce jour-là, d'une chambre basse inexplorée jusque-là. Elle contenait un sarcophage intact muni de son couvercle et placé au-dessous d'une arcade, sur une banquette. Sur le devant du sarcophage était une inscription sémitique de deux lignes. Le couvercle ayant été enlevé laissa voir un squelette bien conservé, la tête appuyée sur une sorte de coussinet ménagé dans l'épaisseur de l'auge sépulcrale évidée. C'était celui d'une femme qui s'affaissa et s'évanouit en poussière aussitôt qu'il eut vu le jour. Le sarcophage qui les renfermait est depuis une vingtaine d'années au Louvre. L'inscription bilingue qui y est gravée consiste en deux lignes de huit lettres chacune; la première est en araméen, la seconde en hébreu carré. M. de Saulcy a traduit ainsi la première *Zodan*, ou *Zoran*, *reine*, et la seconde : *Sadah*, ou *Sarah*, *reine*.

A quelle époque faut il faire remonter la tombe en question? Voilà un problème difficile à résoudre. La reine dont elle a contenu les restes était une Araméenne; son nom et son titre ont d'abord été inscrits en caractères araméens sur la cuve du sarcophage; plus tard, une seconde main a transcrit et traduit en hébreu la légende funéraire. Ceci paraît positif; le reste, dit avec raison M. de Saulcy, tombe dans le domaine de l'hypothèse.

Quant à la vaste nécropole des Kobour-el-Molouk, à quelle dynastie l'attribuer? En effet, c'est une nécropole royale; il n'est plus permis d'en douter, puisqu'une reine, et non plus seulement une princesse, comme le prouve le surnom hébreu *malkétah* (reine), y a été ensevelie, et dans un endroit qui est loin d'être la place d'honneur. M. de Saulcy avait déjà démontré, dans son

ouvrage intitulé *Voyage autour de la mer Morte* (t. II, pp. 227 et suivantes) et dans son *Dictionnaire des antiquités bibliques* (p. 842 et suivantes), qu'il n'est pas possible de penser aux rois Asmonéens, pas plus qu'à la dynastie des Hérodes. Dans son *Voyage en Terre Sainte* (t. I, p. 345 et suivantes), il revient sur la même question et s'efforce de prouver que les Kobour el-Molouk ne sont pas davantage le tombeau d'Hélène, reine d'Adiabène, et de son fils Izates. Serait-ce, par hasard, celui d'Alexandre Jannée? Mais il est impossible d'y songer. Force est donc, ajoute-t-il, de revenir toujours à la dynastie des rois de Juda.

Plusieurs objections ont été opposées à l'auteur ; elles peuvent se réduire à quatre principales :

1° Le tombeau de David et de sa dynastie était sur le mont Sion, et y est encore en grande vénération parmi les musulmans ;

2° Les ornements architectoniques des Kobour-el-Molouk sont formés de motifs empruntés à l'architecture grecque ;

3° Le livre de Néhémie place le tombeau de David sur le Mont Sion ;

4° Enfin, ce tombeau a été ouvert fortuitement, il y a quelques siècles, sur le mont Sion, d'après Benjamin de Tudèle, et refermé aussitôt par l'ordre d'un grand rabbin de Jérusalem.

De ces diverses objections, la quatrième est très faible, et M. de Saulcy n'a pas de peine à la détruire, car elle n'est basée que sur une fable dépourvue de toute espèce de vraisemblance ; mais les trois autres ont beaucoup plus de valeur ; la première et la troisième surtout paraissent insurmontables et semblent fixer d'une manière certaine sur le mont Sion le tombeau des rois de Juda. Le passage de Néhémie, déjà cité plus haut, est, à lui seul, décisif.

Ne pouvant dénouer le nœud de cette difficulté, M. de Saulcy n'hésite pas à le trancher hardiment, en

prétendant que ce passage de Néhémie n'est peut-être là qu'une interpolation erronée dans un livre rempli d'ailleurs d'obscurités impénétrables. Fort de toutes les raisons qu'il a accumulées pour appuyer son hypothèse et renverser celles qui sont contraires à la sienne, il maintient énergiquement son opinion, sans tenir compte des deux versets de Néhémie qu'on lui oppose avec raison, et dont le sens semble si net. Néhémie, en effet, après avoir mentionné la piscine de Siloé et les degrés qui descendent de la Cité de David, c'est-à-dire de la colline de Sion, signale ensuite immédiatement le tombeau de David.

Mais que faire alors des Kobour-el-Molouk, et comment sortir d'embarras? J'ai discuté autrefois avec M. de Barrère, consul de France pendant plusieurs années à Jérusalem, cette question difficile, et il m'a cité un jour un passage d'Ézéchiel, auquel je n'avais pas d'abord fait assez grande attention et qui peut mettre sur la voie de la solution de ce problème.

Voici ce passage (ch. XLIII) :

7. « Fils de l'homme, c'est ici le lieu de mon trône, le lieu où je poserai mes pieds et où je demeurerai pour jamais au milieu des enfants d'Israël; et la maison d'Israël ne profanera plus mon saint nom à l'avenir, ni eux, ni leurs rois, par leur idolâtrie, par les cadavres de leurs rois, ni par les hauts lieux. »

9. « Qu'ils rejettent donc loin d'eux leur idolâtrie; qu'ils éloignent loin de moi les cadavres de leurs rois, et je demeurerai toujours au milieu d'eux. »

De ces deux versets, ne serait-il pas permis de conclure qu'avant la captivité de Babylone, époque pendant laquelle prophétisait Ézéchiel, les sépulcres des rois de Juda avaient, par leur rapprochement du Temple, situés qu'ils étaient sur le mont Sion, violé les prescriptions de la loi mosaïque, et qu'au retour de la captivité, pour obéir aux injonctions du Seigneur qui

ordonnait par son prophète d'éloigner de son sanctuaire les cadavres des rois, ceux-ci furent transférés alors dans les magnifiques excavations, connues aujourd'hui sous le nom de Kobour-el-Molouk? De cette manière, on ne peut plus invoquer, contre l'hypothèse de M. de Saulcy, aucun texte de la Bible. C'est bien sur le mont Sion, la Cité proprement dite de David, qu'aurait été creusée la nécropole primitive des rois de Juda, à l'endroit que Néhémie désigne sous le nom de tombeaux de David, ce prince étant comme la personnification de toute sa dynastie et imposant son nom unique au mausolée multiple et commun où reposaient, dans plusieurs chambres sépulcrales, les corps des rois ses descendants. Plus tard, leurs royales dépouilles, comme on peut le supposer, auront été transportées hors de la ville, dans le mausolée que M. de Saulcy leur attribue et qui, dès lors, ayant été creusé et orné à une époque plus récente, pouvait reproduire sur l'entablement de son vestibule quelques-uns des motifs de l'architecture grecque, sans que pour cela on doive en être autrement étonné.

J'avouerai néanmoins qu'il semble résulter des deux passages que j'ai cités de l'historien juif, relativement à la violation du tombeau de David par Jean Hyrcan et ensuite par Hérode, que, sous le règne de ce dernier roi, David et Salomon occupaient encore sur le mont Sion, dans des réduits mystérieux, la place où leurs corps avaient été déposés. On peut tirer également la même conclusion, au moins en ce qui concerne David, du verset que j'ai reproduit des Actes des Apôtres. Mais ceci ne me semble pas une preuve péremptoire contre l'hypothèse précédente. On peut, en effet, admettre qu'il y a eu exception pour David et Salomon, et qu'on les a laissés reposer en paix, dans leur premier sépulcre, l'un, sans doute, parce qu'il avait été prophète en même temps que roi et qu'il avait humblement réparé ses fautes par un pieux repentir; l'autre, parce qu'il

avait été le fondateur du Temple, dont son père n'avait pu que préparer les matériaux.

Que si l'hypothèse d'un transfert des cendres royales de la nécropole de Sion à celle des Kobour-el-Molouk ne paraît pas suffisamment plausible, j'en propose une autre. Dans la nécropole du mont Sion, les rois seuls de la dynastie de David auraient été enterrés, comme consacrés en quelque sorte par l'onction sainte et le caractère royal dont ils étaient revêtus ; mais leurs femmes, quoiques reines, et les autres princes issus de leur sang et qui n'avaient pas régné, auraient été ensevelis aux Kobour-el-Molouk. Si l'ornementation de l'entablement du vestibule semble accuser, par les motifs qui le décorent, un art plutôt grec que purement judaïque, bien que plusieurs critiques, et entre autres M. de Saulcy, aient avancé que les Grecs ont emprunté aux Égyptiens, aux Phéniciens et aux Juifs, beaucoup de principes architecturaux qu'ils n'ont fait que perfectionner, au lieu de les inventer, ne pourrait-on pas supposer que les caveaux funéraires des Kobour-el-Molouk ont précédé en totalité ou en partie la décoration extérieure du vestibule ? Car de prétendre que cette excavation monumentale, renfermant sept chambres sépulcrales connues et un si grand nombre de tombes, soit le mausolée d'Hélène, reine d'Adiabène, et de son fils Izates, cela paraît difficile à soutenir, après toutes les preuves apportées par M. de Saulcy pour réfuter cette opinion. Ce dernier mausolée, en effet, comme nous le savons par Josèphe, était à trois stades seulement de la muraille septentrionale de Jérusalem, en face de la porte que flanquaient les tours dites des Femmes. Or, trois stades, à cent quatre-vingt-cinq mètres le stade, ne font que cinq cent cinquante-cinq mètres, tandis que les Kobour-el-Molouk sont à la distance de sept cent soixante-dix mètres au moins de cette même porte, qui ne peut être que celle qu'a remplacée la porte actuelle de Damas. En outre, le tombeau des Kobour-el-Molouk

paraît trop considérable pour n'être que la sépulture d'une seule reine et de son fils Izates; il semble plutôt être celle d'une dynastie, comme peut donner, d'ailleurs, à le penser le nom qu'il porte encore aujourd'hui, celui de Kobour-el-Molouk ou de Kobour-es-Sélathin (tombeaux des Rois, tombeaux des Sultans).

Après avoir rendu à son père les honneurs funèbres qui lui étaient dus, Salomon ne tarda point à élever au Seigneur le temple dont David avait préparé le plan, les matériaux et la somme nécessaire à sa construction. Sans analyser tous les passages relatifs à cet incomparable monument, qui se trouvent dans la Bible, dans Josèphe et ailleurs, je vais me contenter d'en résumer ici très brièvement les principaux, priant le lecteur, s'il désire approfondir ce sujet, de consulter le savant article que M. de Saulcy a consacré à cet édifice dans son *Dictionnaire des antiquités bibliques*, le splendide ouvrage que M. le marquis de Vogüé a publié ensuite, sous le titre de *Temple de Jérusalem*, la *Monographie du Temple de Salomon*, par le R. P. Xavier Pailloux, de la Société de Jésus, ouvrage également enrichi de magnifiques planches et où plusieurs des opinions émises dans le précédent sont fortement et, parfois même, trop vivement attaquées, enfin les doctes recherches sur la même question de MM. Perrot et Chipiez.

Le sanctuaire, c'est-à-dire le *naos*, se composait du vestibule ou *aoulem*, du Saint ou *hékal*, et du Saint des Saints ou *débir*. Ses dimensions étaient peu considérables; car dans œuvre, c'est-à-dire sans tenir compte de l'épaisseur des murs, des planchers et des toits, le Saint et le Saint des Saints réunis, ou le temple proprement dit, avaient seulement soixante coudées de long, vingt de large et trente de haut. Nous lisons, en effet, dans le III[e] livre des *Rois* (ch. VI) :

2. « Domus autem, quam ædificabat rex Salomon Domino, habebat sexaginta cubitos in longitudine, et

viginti cubitos in latitudine, et triginta cubitos in altitudine. »

Quant au vestibule, *pylône* ou *pronaos*, en hébreu *aoulem*, il avait vingt coudées de long, répondant à la largeur du Temple, et dix coudées de large sur le front du temple.

« Et porticus erat ante templum viginti cubitorum longitudinis, juxta mensuram latitudinis templi : et habebat decem cubitos latitudinis ante faciem templi. » (*Rois*, l. III, ch. VI, v. 3.)

On voit que le livre des *Rois* ne marque pas la hauteur du vestibule; mais elle nous est indiquée par un verset des *Paralipomènes*, comme étant de cent vingt coudées. (L. II, ch. III, v. 4.)

« Porticum vero ante frontem, quæ tendebatur in longum juxta mensuram latitudinis domus, cubitorum viginti : porro altitudo centum viginti cubitorum erat. »

M. de Saulcy et, après lui, M. de Vogüé, pensent que ce chiffre de cent vingt coudées des *Paralipomènes*, adopté néanmoins par Josèphe, est erroné, et probablement trop fort de moitié, à cause de l'invraisemblance d'un pylône ayant six fois en hauteur la plus grande dimension de sa base et douze fois la plus petite; ils le réduisent, par conséquent, à soixante coudées. De là, dans tous les cas, résulte, comme l'observent ces deux savants, un fait important, c'est que le temple de Salomon était construit sur le même plan que les temples égyptiens; qu'il avait comme eux un *pylône* ou *pronaos*, plaqué contre l'entrée du *naos* et d'une hauteur plus grande que celle du *naos* lui-même. Le *pronaos* était ouvert et formait un véritable portique que précédaient ou soutenaient deux colonnes de bronze, appelées l'une *Iakin* et l'autre *Boaz*. Elles rappelaient les obélisques qui, de chaque côté, flanquaient l'entrée des principaux sanctuaires égyptiens. Trois galeries superposées, renfermant chacune trente-trois petites chambres, suivant Ézéchiel, et trente seulement, d'a-

près Josèphe, communiquaient les unes avec les autres et enveloppaient le temple de trois côtés, à l'ouest, au nord et au sud; à l'est, en effet, était la facade d'entrée, l'édifice regardant l'orient. La décoration intérieure du temple surpassait en richesse tout ce que l'on avait vu jusque-là, comme l'attestent la Bible, Josèphe et toute la tradition de l'antiquité. Le Saint, ou *héka*, contenait l'autel des parfums, en bois de cèdre et couvert de lames d'or; le chandelier à sept branches et la table des pains de proposition, outre un très grand nombre de candelabres, de vases et d'instruments, le tout en or. Les murs étaient lambrissés de bois de cèdre doré, sur lequel on avait sculpté des chérubins, des coloquintes, des branches de palmiers et des fleurs épanouies. Dans le Saint des Saints, *debir*, ou *adyton*, inaccessible même aux prêtres et où le grand-prêtre seul pouvait pénétrer une fois par an, le jour des grandes expiations, reposait l'Arche Sainte qu'ombrageaient deux chérubins, en hébreu *kéroubim*, aux ailes déployées. Ces chérubins étaient des figures colossales et symboliques en bois plaqué d'or, qui offraient une parenté frappante avec le sphinx de l'Égypte ou avec les taureaux à face humaine de l'Assyrie.

A l'est, devant le portique, s'élevait l'autel d'airain ou des holocaustes; près de là étaient la mer d'airain, qui servait aux purifications des prêtres, et dix autres bassins secondaires, également d'airain, pour les ablutions, et dans lesquelles aussi on lavait les victimes.

Si le temple était petit, parce que le peuple ne pouvait point y pénétrer, les parvis qui l'entouraient étaient immenses; ils étaient eux-mêmes ornés de magnifiques portiques et divisés en plusieurs compartiments, destinés aux prêtres, aux Israélites, aux femmes et aux Gentils. Ce superbe monument, avec toutes ses dépendances, avait coûté des sommes énormes, et pendant sept ans tout un monde d'ouvriers, dirigés par des architectes tyriens et par un artiste incomparable, nommé

Hiram, comme le roi de Tyr qui l'avait envoyé, avait rivalisé d'efforts pour le rendre digne du monarque qui en avait conçu le plan, de celui qui l'accomplissait, et surtout du grand Dieu auquel il devait être consacré. Les pierres qui avaient servi à le construire affectaient des dimensions très considérables et avaient été extraites et taillées avec le soin le plus minutieux dans les carrières voisines de la ville, et principalement, sans doute dans la vaste caverne souterraine, appelée vulgairement la grotte de Coton, qui s'étend, l'espace de deux cents mètres au moins, sous le mont Bézétha. De là aussi avaient été tirés les blocs gigantesques avec lesquels furent bâtis les portiques, les murs des parvis, les différents édifices secondaires qui y étaient enclavés, et surtout le colossal péribole qui enveloppa dans une prodigieuse enceinte le sommet aplani et agrandi du mont Moriah. Les bancs de calcaire exploités dans ces carrières sont épais, à hautes assises et de trois qualités différentes, portant chacune un nom particulier. Le banc dit royal, en arabe *maléki*, est le plus beau et le plus estimé. On distingue encore, dans la caverne très étendue que je viens de signaler, le travail exécuté jadis par l'homme pour pratiquer dans ses flancs rocheux des rainures parallèles, indiquant la largeur et la longueur des blocs que l'on voulait extraire et où, suivant une vieille méthode égyptienne, on introduisait des coins de bois sec que l'on mouillait ensuite, pour que leur gonflement fît détacher ces blocs de leurs parois postérieures.

Ce temple fameux, qui fut achevé par Salomon, l'an 1004 avant J.-C., et qui était regardé comme l'une des plus admirables créations du génie humain secondé par des dons surnaturels, et où, avec une heureuse harmonie, se trouvaient réunies les plus belles combinaisons de l'art égyptien, phénicien et assyrien, fut, comme on le sait, détruit et incendié quatre cents ans plus tard par Nabuzardan, général de Nabuchodonosor, puis re-

levé, mais avec moins de magnificence, par Zorobabel, au retour de la captivité, enfin reconstruit avec un éclat nouveau par Hérode le Grand, pour être ensuite et pour toujours anéanti par Titus.

Mais, avant d'arriver à cette dernière catastrophe, il est bon de se demander s'il ne subsiste rien sur le mont Moriah du premier temple de Salomon. Il subsiste d'abord l'aire primitive du Jébusite Ornan, laquelle n'est autre chose que la roche actuelle es-Sakhrah, renfermée depuis longtemps dans la mosquée d'Omar, où elle est tenue par les musulmans en grande vénération et qui, suivant une ancienne tradition rabbinique, aurait été comprise dans le Saint des Saints, pour y porter l'Arche d'Alliance, et, suivant une autre tradition, également digne d'être prise en considération, aurait servi de noyau, en quelque sorte, à l'autel des holocaustes. Dans ce cas, le sang des victimes immolées se serait écoulé par le canal connu de nos jours sous le nom de Bir-el-Arouah (le puits des Ames), situé au-dessous de cette roche et qui passe pour communiquer, par un conduit souterrain, avec la vallée du Cédron.

Il subsiste également de nombreuses et grandes citernes destinées à recueillir les eaux pluviales, ainsi que les eaux vive d'Étham, qui y étaient amenées par un aqueduc.

En troisième lieu, de notables portions de l'antique mur extérieur d'enceinte, qui environnait le parvis des Gentils et embrassait toute la plate-forme supérieure du Moriah, ont résisté à tous les efforts du temps et des hommes. Ces portions, M. de Saulcy les déclare salomoniennes; M. de Vogüé, au contraire, les croit Hérodiennes. Les fouilles entreprises et exécutées, en 1867, par le capitaine anglais Warren, autour du Haram-es-Chérif, me paraissent confirmer le système de M. de Saulcy. Il semble, en effet, résulter de ces fouilles que l'esplanade du Haram, telle que nous la voyons maintenant, a été presque tout entière entourée d'un mur

d'enceinte construit avec des blocs très puissants, à une époque de beaucoup antérieure à Hérode. Ce capitaine commença d'abord par pratiquer de profondes excavations le long de la face occidentale du Haram sur différents points et, notamment, à l'angle sud-ouest, afin de retrouver, en ce dernier endroit, les traces du pont sur lequel Robinson, le premier, avait attiré l'attention des archéologues, et qui était destiné jadis à établir de ce côté une communication entre la ville haute et le temple à travers la vallée du Tyropœon. Ce ravin est aujourd'hui, comme je l'ai déjà dit, aux trois quarts comblé par une accumulation énorme de débris. Sept puits creusés successivement permirent à cet officier de découvrir les fondations du pilier sur lequel reposait l'arche du pont dont on voit encore quelques arrachements gigantesques, adhérents au mur du Haram. Plusieurs voussoirs de ce pont furent retrouvés sous un couche considérable de terre et de débris de toutes sortes qu'on peut évaluer à une quinzaine de mètres d'épaisseur. Ils gisaient ainsi ensevelis sur un dallage antique qui s'étendait depuis le pilier jusqu'au mur du Haram. Ce dallage reposait sur une couche de débris plus anciens, elle-même très épaisse, et sous laquelle on remarqua d'autres voussoirs provenant d'une arche de beaucoup antérieure dont la chute avait défoncé la voûte d'un aqueduc creusé dans le roc qui courait à peu près parallèlement au mur du Haram.

A cent vingt-cinq mètres environ de cet angle sud-ouest, d'autres fouilles furent entreprises le long de la même face, à l'endroit désigné sous le nom de *Place des pleurs des Juifs*. En ce point, la surface naturelle du sol antique fut reconnue à une profondeur de vingt-trois mètres au-dessous du pavé actuel. On sait que, tous les vendredis, les Juifs de Jérusalem viennent pleurer et gémir en ce lieu sur les calamités qui, depuis tant de siècles, accablent leur malheureuse nation. Là, on les voit inonder de leurs larmes et palper avec amour de

leurs mains les antiques assises de l'enceinte extérieure de leur temple, enceinte dont ils ont en ce point un magnifique spécimen dans les blocs inférieurs qui, par leur grandeur, leur régularité et leur parfait agencement, sont réellement incomparables ; les assises supérieures, au contraire, sont bien moins remarquables, et attestent des réparations et des dates plus modernes. Autrefois, ils avaient la triste consolation de se lamenter sur le renversement de leur nationalité et de leur temple, au milieu même des ruines de cet édifice sacré et au-dessus de la roche es-Sakhrah, qui, pour eux, représentait le Saint des Saints ; mais, depuis la construction de la mosquée d'Omar, qui occupe précisément l'emplacement du sanctuaire de Salomon, ils ont été repoussés en dehors de l'enceinte extérieure de leur temple, devenue le Haram-es-Chérif, et consacrée désormais à l'islamisme, et ils ont été contraints de se contenter de payer à prix d'argent le droit de renouveler, chaque vendredi, le deuil funèbre de leur indépendance passée, sur la petite place dont je parle en ce moment. Elle mesure seulement trente mètres de long sur quatre de large et est délimitée : au nord, par le Mékhémeh ou tribunal des musulmans ; à l'ouest et au sud, par des maisons particulières, et à l'est, par le mur du Haram. Ce vénérable pan de muraille est décrit ainsi par M. de Saulcy :

« En arrivant devant ce mur respectable, je fus frappé d'admiration. Sur une hauteur de plus de douze mètres, la construction primitive est restée intacte ; des assises régulières de belles pierres parfaitement équarries, mais en bossage, c'est-à-dire, offrant une bande lisse qui encadre les joints, sont superposées jusqu'à deux ou trois mètres du faîte de la muraille. Il suffit d'un seul coup d'œil pour reconnaître que la tradition juive est indubitablement vraie. Un mur semblable n'a jamais été construit ni par des Grecs, ni par des Romains. C'est évidemment là un échantillon de l'architecture

hébraïque. Dans les assises inférieures, les pierres sont assez régulièrement d'une largeur double de leur hauteur... A mesure que les assises s'élèvent au-dessus du sol, les dimensions des blocs diminuent. Enfin, chaque assise est en retraite de cinq centimètres sur l'assise précédente, et ces retraites successives constituent, on le voit, un fruit considérable pour la muraille salomonienne... Le mur primitif est couronné, à son sommet, par quelques assises régulières, il est vrai, mais de petites pierres de taille. Certainement, ces assises supérieures sont de construction assez récente et il faut nécessairement n'en faire remonter l'âge que jusqu'à l'époque musulmane. » (*Voyage en Syrie et autour de la mer Morte*, t. II, p. 190.)

Or, les fouilles pratiquées devant ce mur par le capitaine anglais prouvent qu'il s'enfonce dans le sol à une profondeur de vingt-trois mètres, ce qui semble indiquer qu'il n'est pas de date hérodienne, mais peut-être salomonienne, comme le pense M. de Saulcy, ou tout au moins judaïque. Car il est difficile d'admettre qu'Hérode, en rebâtissant le temple, ait déraciné du sol non seulement les fondations de ce sanctuaire, ce qu'il fit effectivement, afin d'en agrandir l'étendue, mais encore celles du péribole extérieur lui-même, qui pénétrait néanmoins si avant dans les flancs du Moriah que Josèphe le déclare indestructible.

Dans un de ses écrits, cet historien attribue à Salomon tout seul le péribole entier, ses divers parvis, les portiques et les murs qui les entouraient. « Salomon, dit il, construisit autour du *naos* une enceinte que nous nommons *gision* dans notre langue maternelle, et qui se nomme en grec *thrinkos ;* elle était haute de trois coudées, et destinée à interdire au peuple l'entrée dans le *hiéron,* cette entrée étant réservée aux prêtres seuls. Au dehors de cette enceinte, il construisit un autre *hiéron* de forme quadrangulaire, orné de portiques grands et larges, et munis de portes élevées, dont

chacune regardait l'un des quatre vents et était fermée avec des battants dorés. Tout individu du peuple, pourvu qu'il fût à l'état de pureté et qu'il eût rempli les conditions légales, pouvait pénétrer dans cette seconde enceinte, mais le troisième *hiéron*, ou *hiéron* extérieur, était plus admirable encore, et dépassait tout ce que l'on pourrait dire ou voir. En effet, Salomon, ayant comblé de profonds ravins dont il était difficile de mesurer de l'œil l'énorme profondeur, éleva ce massif à la hauteur de quatre cents coudées, et parvint à lui donner le même niveau qu'avait le sommet de la montagne, sur lequel le *naos* avait été construit; il environna ce *hiéron* extérieur de portiques doubles, soutenus par des colonnes de pierre du pays qui supportaient un toit lambrissé de cèdre. Toutes les portes de cette enceinte étaient d'argent. » (*Antiquités judaïques*, l. VIII, ch. III, § 9.) Ailleurs, au contraire, le même auteur prétend que l'achèvement complet de l'esplanade du temple fut l'ouvrage de plusieurs siècles :

« Le *hiéron*, dit-il, était bâti sur une forte éminence. Lorsqu'on commença à le construire, il y avait à peine assez de terrain plat au sommet pour le *naos* et pour l'autel ; car, de tous les côtés, la colline était abrupte et inclinée. Mais le roi Salomon, le même qui éleva le *naos*, ayant construit un mur vers l'orient, un seul portique fut bâti sur le massif ainsi obtenu ; de tous les autres côtés, le *naos* restait découvert. Mais dans les âges suivants, comme le peuple ajoutait toujours quelque chose au massif, la colline, ayant été aplanie, fut agrandie. Abattant aussi le mur septentrional, on comprit tout l'espace qu'embrassa plus tard le péribole du *hiéron* tout entier. On entoura la colline d'une triple enceinte, à partir de sa base, et quand on eut travaillé à cette œuvre plus qu'on ne pouvait l'espérer, œuvre à laquelle furent consacrés de longs âges et tous les trésors provenant des tributs envoyés à Dieu de l'univers entier, les périboles supérieurs et le *hiéron* inférieur

furent enfin terminés. » (*Guerre des Juifs*, l. V, ch. v, § 1.)

De ces deux passages, quel que soit celui que l'on adopte, il résulte que l'enceinte extérieure de l'esplanade complète du temple est due aux rois de Juda, soit à un seul, soit à plusieurs. Elle a pu, sans doute, être en partie renversée dans la suite et percée de nombreuses brèches. Par conséquent, Hérode a dû la relever partiellement et la réparer ; mais les puissantes et inébranlables fondations de cette enceinte n'ont jamais dû être remaniées ; il en est de même aussi de toutes les portions émergentes de la muraille, dont l'appareil gigantesque est identique avec celui des portions qu'a nécessairement protégées leur profond enfouissement dans le sol.

Mais continuons à nous avancer vers le nord, le long de la face occidentale du Haram. A quelque distance de la place dite *des pleurs des Juifs* et à deux cents mètres de l'angle sud-ouest, le capitaine Wilson avait trouvé, en 1865, une seconde arche ayant le même développement que celle qu'avait auparavant signalée Robinson, à l'angle précédemment indiqué ; cette arche faisait partie d'une grande chaussée qui reliait en ce point le mont Moriah au mont Sion. En 1867, le capitaine Warren découvrit à l'ouest de cette même arche, au moyen d'un puits de mine, une longue galerie souterraine qui avait été probablement exécutée pour permettre à des soldats de passer, sans être aperçus, de la citadelle du mont Sion au temple. Tout autorise à supposer que cette galerie est celle par laquelle, après la prise de Jérusalem par Titus, Simon, fils de Gioras, se rendit de la haute ville sur l'emplacement du Temple et tenta de s'échapper en apparaissant soudain, comme une sorte de fantôme, aux yeux des légionnaires romains.

La principale entrée du Haram-es-Chérif est par la rue de David qui passe au-dessus de l'arche découverte par Wilson, et l'on pénètre de ce côté dans l'enceinte

sacrée par une magnifique porte double dont l'ouverture méridionale s'appelle Bab-es-Silsileh (porte de la Chaîne), et l'ouverture septentrionale Bab-es-Salam (porte de la Paix).

En poursuivant notre marche vers le nord, mais sans pouvoir longer de près la muraille antique, à cause des constructions modernes qui y sont accolées, nous rencontrons une autre porte, celle-là antique et aux trois quarts ensevelie sous des amas de décombres ; elle a été découverte par le capitaine Warren.

Un peu au nord de cette dernière est la porte musulmane, dite *Bab-el-Kattanin* (porte des Marchands de coton), parce qu'elle avoisine un bazar où l'on vendait autrefois du coton.

Depuis l'arche trouvée par Wilson jusqu'à la porte du sérail, le mur du Haram n'est plus visible ; mais sous celle-ci le lieutenant anglais Conder a découvert, en 1874, un fragment de la muraille antique, d'un grand intérêt, parce qu'il est orné de pilastres formant saillie sur le nu de la muraille comme le mur du Haram d'Hébron.

Nous arrivons ainsi, le long de la face occidentale que nous avons souvent perdue de vue, masquée qu'elle est par les maisons modernes, à l'angle nord-ouest, lequel est séparé de l'angle sud-ouest par une distance de quatre cent quatre-vingts mètres. En cet endroit, le mont Moriah s'élevait comme une sorte de promontoire rocheux qui a été abaissé et aplani, et dont les berges septentrionales et occidentales ont été taillées verticalement pour en rendre l'escalade plus difficile. C'est à cet angle que les rois asmonéens bâtirent une forteresse nommée Baris, qu'Hérode transforma plus tard et appela Antonia, du nom d'Antoine, son protecteur. J'en parlerai plus bas.

La face nord a trois cent vingt-cinq mètres de développement. Comme il est impossible de la suivre maintenant du dehors, parce qu'elle est en grande partie cachée par la caserne turque qui occupe l'emplacement

de l'ancienne tour Antonia, et par le vaste bassin à moitié comblé, dit *Birket-Israïl*, transportons-nous immédiatement à l'angle nord-est.

En cet endroit, et non loin de la porte actuelle de Saint-Étienne, le capitaine Warren a reconnu par des fouilles très profondes que la hauteur primitive du mur au-dessus du roc était de quarante-neuf mètres environ. Dans les excavations qu'il a pratiquées sur ce point, il a exhumé plusieurs débris de vases phéniciens. Remarquons, avant de passer à la face orientale, que le mur septentrional de l'enceinte du temple servait en même temps de rempart à la ville, avant qu'Hérode Agrippa eût agrandi Jérusalem vers le nord, en y comprenant le faubourg de Bézétha et une partie du mont Gareb.

Si nous longeons actuellement du nord au sud la muraille orientale du Haram, nous rencontrons à cent quarante mètres de l'angle nord-est la porte Dorée. Depuis longtemps murée par les musulmans, parce qu'ils s'imaginent que, si un jour les chrétiens assiègent de nouveau Jérusalem, ils entreront dans la ville par cette porte, elle a remplacé, à l'époque d'Hérode ou d'Adrien, une autre porte beaucoup plus ancienne qui donnait accès dans le temple du côté de l'est. C'est par cette porte double que, d'après une vieille tradition chrétienne, Notre-Seigneur aurait, le jour des Rameaux, fait son entrée triomphale à Jérusalem ; c'est également par cette porte que, l'an 628 de notre ère, l'empereur Héraclius aurait rapporté la Sainte Croix reprise aux Perses. Que les ornements qui décorent la porte actuelle soient d'une époque postérieure à Jésus-Christ, comme le veulent de savants critiques, que le vestibule intérieur en ait été remanié par les Byzantins, peut-être même par les Arabes, peu importe ; cela ne détruit en rien la vérité de la tradition chrétienne, car les jambages monolithes de la porte primitive sont encore debout et suffisent à justifier cette tradition.

Quoi qu'il en soit, le capitaine Warren a trouvé que,

près de la porte qui nous occupe en ce moment, le mur du Haram s'enfonce sous la surface actuelle du sol à la profondeur d'une dizaine de mètres. En avant de cette porte, plus à l'est, il a découvert pareillement, sous un amas de décombres et à la distance de seize mètres, un autre mur massif, composé de très gros blocs. Ce mur était peut-être celui de la ville proprement dite, le mur du Haram étant celui du temple; peut-être aussi était-ce là l'un des trois murs que Salomon, au dire de Josèphe, avait construits pour soutenir les terrasses successives du Moriah.

Trois cent dix mètres au sud de la porte Dorée, on atteint l'angle sud-est du Haram. C'est l'un des mieux conservés et des plus remarquables de cette enceinte. Près de cet angle le capitaine Warren a découvert, à vingt-sept mètres de profondeur, sur plusieurs blocs appartenant à la face orientale de la muraille qui s'enfonce jusque-là dans les flancs de la colline, une certain nombre de caractères sémitiques peints en rouge et gravés, qui ont été regardés comme phéniciens par quelques savants qui ont pu les examiner. Ils sont malheureusement invisibles depuis longtemps, les puits de mine au fond desquels on les avait aperçus ayant été comblés par la commission anglaise. La pierre d'angle, comme on l'a constaté, est encastrée dans le roc. De pareils caractères joints à une telle profondeur des fondations paraissent autoriser les assertions de ceux qui prétendent que cette tour d'angle, dont l'altitude actuelle, à partir du roc, est d'au moins quarante-sept mètres, est l'ouvrage du roi Salomon; car ils ne peuvent guère être considérés que comme des signes placés sur ces blocs par des maçons phéniciens travaillant sous la direction d'architectes phéniciens. Or, nous savons que, Hiram, roi de Tyr, avait envoyé à Salomon, pour l'aider dans l'accomplissement de ses grands projets, des ouvriers phéniciens habiles à tailler les pierres et qui devaient travailler avec les siens.

La muraille méridionale du Haram, qui mesure deux cent quatre-vingts mètres de développement, est divisée comme en trois parties différentes par la porte Simple, la porte Triple et la porte Double, ou la porte Houldah. La première porte, aujourd'hui fermée comme les deux autres et plus moderne que celles-ci, ouvrait autrefois dans les immenses souterrains voûtés, connus sous le nom d'Écuries de Salomon.

Ces souterrains occupent, sous la partie sud-est de la plate-forme du Haram, un vaste espace, long de quatre-vingts mètres, de l'ouest à l'est, et large de cinquante mètres au moins du nord au sud. Il est impossible d'y pénétrer, surtout pour la première fois, sans être aussitôt saisi d'une vive admiration. Le but dans lequel ils ont été construits était d'agrandir vers le sud-est l'enceinte de l'esplanade du temple, en reculant cette enceinte au delà des bords supérieurs de la montagne et en soutenant cette portion ajoutée de la plate-forme au moyen de voûtes gigantesques reposant sur de nombreuses rangées de piliers carrés. Ces gros et gigantesques piliers, dont les quatre faces sont à bossage, supportent des voûtes en plein cintre qui ont pu être plusieurs fois remaniées, mais qui, dans leur fondation première, paraissent bien antérieures à Justinien, ainsi qu'on l'a quelquefois prétendu, en s'appuyant sur un passage de Procope, relatif à la construction par cet empereur, à Jérusalem, d'une basilique en l'honneur de Sainte Marie, car, près de la porte Simple, le capitaine Warren a trouvé, à six mètres au-dessous du sol de ces galeries souterraines et à dix-neuf mètres au-dessous de celui du Haram, l'un des anciens canaux par où le sang des victimes et les eaux qui avaient servi à laver le temple devaient s'écouler dans le Cédron.

Ce qui semble prouver péremptoirement que ces souterrains sont bien antérieurs à Justinien et même à Hérode, c'est que les deux angles sud-est et sud-ouest de la muraille méridionale du Haram sont, ainsi que

l'attestent les fouilles des Anglais, bien antérieurs eux-mêmes à Hérode et datent, selon toute apparenee, soit de l'époque de Salomon, soit de celle des rois qui l'ont suivi. Or, de l'antiquité de ces deux angles résulte celle du mur dont ils forment les deux extrémités et dont les assises inférieures plongeant dans le sol à une profondeur plus ou moins considérable, selon la nature et les accidents du terrain, n'ont jamais pu être ébranlées, ni par le temps, ni par les hommes ; les assises supérieures seules ont pu être renversées et relevées, ou remplacées par d'autres, d'appareil très différent. Si ces souterrains n'ont pas été comblés avec des terres rapportées, c'est qu'on voulait les utiliser, et je ne serais point étonné qu'ils eussent primitivement servi d'écuries pour les nombreux chevaux de Salomon, comme le veut la tradition. Dans tous les cas, nous savons qu'à l'époque des croisades, lorsque les Templiers occupaient la mosquée d'El-Aksa et ses dépendances, ils avaient dans ces souterrains leurs écuries. Beaucoup des piliers qui y forment un nombre considérable de travées sont encore munis d'anneaux qui ont évidemment servi à passer le licou d'un cheval ou d'une autre bête de somme.

Les deux autres portes, également fermées aujourd'hui, qui ouvraient sur cette même face de muraille, sont appelées d'ordinaire, l'une la porte Triple, la plus voisine de la précédente, l'autre la porte Double ; la première, parce qu'elle avait trois baies, et la seconde deux seulement, donnant chacune dans une galerie souterraine distincte qui aboutissait par une rampe douce à la surface supérieure de l'esplanade du temple. Cette dernière porte est désignée aussi sous le nom de Houldah, nom qui était celui d'une prophétesse célèbre de Jérusalem, à l'époque du roi Josias. Sans entrer, ici, dans la discussion raisonnée des divers problèmes archéologiqnes auxquels ces deux portes ont donné lieu de la part des savants, je me bornerai à dire qu'elles me

paraissent dans leur forme première, sinon dans leur remaniement ultérieur et dans leur décoration appliquée après coup, contemporaines de la face de la muraille dont je m'occupe maintenant et par conséquent antérieures à Hérode.

En résumé, l'enceinte du Haram est telle dans ses fondations que l'ont laissée Salomon et les autres rois de Juda, ses successeurs. Ses dimensions sont, à la vérité, plus grandes que celles que Josèphe a assignées à l'esplanade du temple; mais les chiffres de cet écrivain sont souvent fautifs, soit en trop, soit en moins. Ainsi, d'un côté, il porte la hauteur des murs de cette enceinte jusqu'à quatre cents coudées, ce qui est absurde : de l'autre, il réduit le pourtour extérieur de l'esplanade, y compris la tour Antonia, à six stades, c'est-à-dire à mille trente mètres, à raison de cent quatre-vingt-cinq mètres le stade, tandis que le pourtour du Haram est de cinq cent soixante-dix-mètres environ.

Après avoir achevé la construction du temple qu'il élevait à l'Éternel, Salomon songea à se bâtir un palais pour lui-même. On peut lire dans la Bible et dans Josèphe la description de ce bel édifice qui demanda treize ans de travail et qui s'appelait la *Maison de la forêt du Liban*, parce que les colonnes qui l'ornaient, ainsi que les lambris et les poutres, étaient de cèdre. Contre le bâtiment principal, long de cent coudées, sur cinquante de large et trente de haut, était appliqué un portique soutenu sur des colonnes. Long de cinquante coudées et large de trente, il recouvrait exactement la moitié de l'édifice, dont il laissait démasquées deux ailes aux deux extrémités. Ce portique était lui-même précédé d'un vestibule ou avant-portique, supporté également par des colonnes.

Un autre portique s'appelait le *Portique du trône* ou *du Jugement*, parce que Salomon y rendait la justice sur un admirable trône d'ivoire revêtu d'or, dont les six gradins et les deux bras du siège étaient bordés, à droite et à gauche, de lions habilement sculptés.

Tout ce palais avait été construit avec de superbes pierres de taille; celles principalement qui avaient été employées dans les fondations étaient colossales. Quant aux appartements intérieurs, ils étalaient une magnificence inouïe. L'or, l'argent, l'ivoire, s'y montraient partout. Les arts de la peinture et de la sculpture les avaient, en outre, décorés à l'envi. De nombreux boucliers d'or étaient suspendus aux murs.

Indépendamment de ce palais, Salomon en construisit un second pour la fille de Pharaon, son épouse. Il acheva aussi la nouvelle enceinte de Jérusalem, commencée par son père, et exécuta de très grands travaux dans le quartier de Mello, dont il combla le profond ravin. C'est pour les accomplir qu'il imposa au peuple de lourdes charges, qui augmentèrent le mécontentement de la multitude et servirent plus tard de prétexte à la séparation des dix tribus, sous Roboam, son fils.

Les deux palais bâtis par Salomon ont été complètement détruits et il est même difficile d'en assigner la place certaine; nous savons seulement, par un passage de Josèphe, qu'ils étaient contigus l'un à l'autre. (*Antiquités judaïques*, l. VIII, ch. v, § 1.)

La Bible nous apprend également qu'ils avoisinaient le temple et la porte dite *des Chevaux;* car nous y lisons, à l'occasion du couronnement de Joas dans le temple, qu'au bruit des cris du peuple qui saluait le nouveau roi, Athalie accourut du palais royal dans l'enceinte sacrée. Là, voyant Joas sur un trône et une foule nombreuse qui l'acclamait, au son retentissant des trompettes, elle déchira ses vêtements en s'écriant: « Trahison! Trahison ! » Aussitôt le grand-prêtre Joïada commanda à ses centurions de l'emmener de force hors de l'enceinte du temple et de la mettre à mort. Ceux-ci l'entraînèrent par la porte des Chevaux, près du palais, et la tuèrent en cet endroit.

« Imposueruntque ei manus, et impegerunt eam per

viam introïtus equorum, juxta palatium, et interfecta est ibi. » (*Rois*, l. IV, ch. XI, v. 16.)

Ce verset nous montre que le palais du roi était peu distant de la porte des Chevaux, laquelle était l'une de celles de l'enceinte sacrée, et avait très vraisemblablement été ainsi nommée, parce qu'elle servait à l'introduction des chevaux dans les vastes souterrains que j'ai mentionnés, sous l'angle sud-est de l'esplanade du Haram, ce qui, à mon avis, justifie pleinement la tradition qui regarde ces galeries souterraines comme étant les anciennes écuries de Salomon.

Il est permis d'attribuer à ce même monarque un petit monument encore debout, en dehors de Jérusalem, sur les flancs inférieurs de la montagne du *Scandale*. M. de Saulcy a eu le mérite de le signaler l'un des premiers à l'attention des archéologues et il le considère comme un sanctuaire égyptien élevé par Salomon en l'honneur de l'un des dieux de la fille de Pharaon, sa première épouse. Ce monument se trouve au milieu du village de Siloan, dont les huttes reposent sur une plate-forme rocheuse ou sont adossées à des rochers qui portent partout la trace, soit d'anciennes excavations funéraires, soit d'autres petits édifices presque entièrement rasés. Un seul est resté à peu près intact. C'est un bloc monolithe détaché de la masse sur trois côtés ; long de six mètres sur cinq de large, il a son entrée à l'ouest. Sa forme est celle d'une espèce de dé que couronne une corniche égyptienne. Il renferme intérieurement une chambre carrée sur le parois de laquelle deux niches cintrées ont été pratiquées et que précède un étroit vestibule. A cause de la ressemblance frappante qu'offre ce monument avec les édicules monolithes de l'Égypte, M. de Saulcy a émis la conjecture que c'est là un sanctuaire érigé par Salomon pour plaire à la fille de Pharaon. Nous lisons, en effet, dans le III^e^ livre des *Rois*, que Salomon, à la fin de son règne, se laissa corrompre et séduire par des femmes étrangères et que, pour

condescendre à leurs désirs, il leur éleva des sanctuaires, consacrés à leurs diverses divinités, sur la montagne qui fait face à Jérusalem.

7. « En ce même temps, Salomon bâtit un temple à Chamos, idole des Moabites, sur la montagne qui était vis-à-vis de Jérusalem, et à Moloch, l'idole des enfants d'Ammon. »

8. « Et il fit la même chose pour toutes ses femmes étrangères qui brûlaient de l'encens et sacrifiaient à leurs dieux. » (*Rois*, l. III, ch. xi, v. 7 et 8.) Très probablement, dit M. de Saulcy, après avoir cité ces versets, la princesse égyptienne, qui était la première épouse de Salomon, dut exiger que le culte dans lequel elle était née ne fût pas le seul dédaigné, et telle serait l'origine du sacellum égyptien monolithe de Siloan.

Ces différents sanctuaires furent plus tard profanés par Josias, ainsi que cela résulte des versets suivants :

13. « Le roi (Josias) souilla les hauts-lieux, qui étaient à main droite de la montagne du Scandale, que Salomon, roi d'Israël, avait élevés à Astaroth, idole des Sidoniens; à Chamos, le scandale de Moab, et à Melchom, l'abomination des enfants d'Ammon. »

14. « Il en brisa les statues, il en abattit les bosquets sacrés, et remplit ces lieux-là d'ossements de morts. » (*Rois*, l. IV, ch, xxiii, v. 13 et 14.)

CHAPITRE IV

JÉRUSALEM A L'ÉPOQUE DES ROIS DE JUDA, SUCCESSEURS DE SALOMON, ET APRÈS LE RETOUR DE LA CAPTIVITÉ

Indiquons maintenant en peu de mots les travaux les plus importants qui furent entrepris à Jérusalem par les autres rois de Juda.

Nous lisons dans les *Paralipomènes*, à propos du règne de Joatham :

« Ce fut lui qui bâtit la haute porte de la maison de l'Éternel, et qui exécuta de grands travaux à la muraille d'Ophel. » (*Paralipomènes*, l. III, ch. XXII, v. 3.)

Il est difficile de dire si la haute porte dont il est ici question est l'une de celles que j'ai signalées à propos de l'enceinte extérieure du temple, ou si, au contraire, elle appartenait, soit à l'un des parvis extérieurs, soit même au sanctuaire proprement dit. J'arrive donc à la muraille d'Ophel.

Elle embrassait, dans le périmètre de la ville, ou en dehors de l'enceinte primitive qui ne comprenait que la colline de Sion et celle d'Acra, c'est-à-dire la ville haute et la ville basse, la troisième colline d'Ophel qui s'allongeait en forme de triangle au sud du temple, ayant sa base auprès de la face méridionale du Moriah, et son sommet à la jonction de la vallée du Cédron et de celle du Tyropœon. Cette colline s'abaisse et se rétrécit progressivement du nord au sud dans une longueur de six cent cinquante mètres environ et dans une largeur

qui, à sa base, atteint à peine trois cents mètres. Son point le plus élevé avoisine la Triple Porte. De là, elle domine de quatre-vingt-quinze mètres la piscine de Siloé. J'ajoute, pour la déterminer encore davantage, qu'étant bornée au nord par le Moriah, dont elle n'est, en réalité, que le prolongement méridional, elle est bordée à l'est par le Cédron, à l'ouest et au sud par le Tyropœon. C'est cette colline qui fut enclavée dans l'enceinte de la ville au moyen d'un mur construit par le roi Joatham, lequel régnait de l'an 758 à l'an 741 avant J.-C. Peut-être, néanmoins, ce mur remontait-il, pour sa fondation première, à une époque antérieure à celle de ce prince, qui, dans ce cas, n'aurait fait que le continuer, car le texte des *Paralipomènes* est assez vague à ce sujet, et il nous apprend seulement que Joatham exécuta de grands travaux pour bâtir ce mur :

« In muro Ophel multa construxit. »

Il n'est pas question, comme on le voit, de la fondation de cette muraille. De nos jours, en 1867, le capitaine Warren l'a retrouvée et a pu la suivre l'espace de deux cent trente mètres, en creusant des puits de mine de distance en distance. Découronnée actuellement de toute sa partie supérieure et ensevelie sous des amas de terre et de décombres, elle était très épaisse, flanquée de tours, construite avec de puissants blocs et aboutissait à l'angle sud-est du Haram. Commencée ou continuée par Joatham, elle fut plus tard achevée et exhaussée par Manassès. (*Paralipomènes*, l. II, ch. XXXIII, v. 14.)

Quelques années auparavant, à l'approche de Sennachérib, Ézéchias, père de Manassès, s'était préparé à une énergique résistance, en réparant l'enceinte de la ville, en augmentant ses fortifications, en bouchant les sources qui coulaient en dehors de la cité, et en faisant dériver, au moyen d'un aqueduc souterrain, dans une piscine inférieure, située à l'occident de la ville de Juda et enclavée entre deux murs, les eaux d'une piscine

Supérieure ou piscine Vieille, autrement dite encore piscine de Gihon. Tous ces détails que j'emprunte, soit au IV livre des *Rois* (ch. II, v. 20), soit au IIe livre des *Paralipomènes* (ch. XXXII, v. 2 et suivants), soit au livre d'*Isaïe* (ch. XXII, v. 9-11), sont faciles à comprendre sur les lieux mêmes, bien qu'on les ait parfois rendus obscurs, surtout les derniers, par des commentaires où l'on confondait ce que la Bible distingue. Ainsi, par exemple, ces sources obstruées, en dehors de la ville, doivent être celles du Dragon, actuellement de la Vierge, celle de Siloé, qui n'est qu'un écoulement de la précédente, et celle de Rogel, ou puits de Néhémie, en arabe Bir-Ayoub. Quant à la piscine Supérieure ou piscine Vieille, si elle portait pareillement le nom de Gihon, il faut bien se garder de la chercher dans la vallée de Gihon, signalée ailleurs dans la Bible à propos du couronnement de David, car il serait impossible de concevoir comment une source coulant dans une vallée, située au bas de la Cité de David, aurait pu être dérivée à l'occident de cette même cité pour être recueillie dans une piscine inférieure. Il faut nécessairement admettre près de Jérusalem deux endroits appelés Gihon, l'un qui n'est qu'une partie de la vallée du Cédron, au confluent de cette vallée avec celle du Tyropœon, et l'autre, qui est identique avec le plateau au milieu duquel a été creusé le grand bassin connu aujourd'hui sous le nom de Birket-Mamillah et qui se trouve à cinq cents mètres environ à l'ouest de l'angle nord-ouest de la ville actuelle. Ce bassin, qui actuellement n'est plus rempli que par les eaux pluviales, pouvait jadis recevoir, en outre, celles d'une source, soit voisine, soit éloignée. Maintenant encore, il communique, au moyen d'un conduit moderne qui a dû en remplacer un autre beaucoup plus ancien, avec un second bassin également considérable, et enclavé depuis longtemps dans l'intérieur de la ville. On l'appelle de nos jours Birket-Hammam-el-Batrak (bassin des bains du Patriarche),

parce qu'il avoisine un établissement de bains situé lui-même non loin de l'ancien patriarcat latin. A l'époque du siège de Jérusalem par Titus, il est signalé, à plusieurs reprises, par Josèphe, sous le nom de Amygdalon (bassin des Amandes). Les Juifs et les chrétiens de Jérusalem y reconnaissent, et je crois avec raison, la piscine inférieure d'Ézéchias, qui, ayant été environnée par ce prince d'un mur, du côté où elle n'était pas protégée par la seconde enceinte, en dehors, mais près de laquelle elle avait été bâtie et creusée, justifiait parfaitement ce verset d'Isaïe :

« Et lacum fecistis inter duos muros ad aquam piscinæ Veteris. (*Isaïe*, ch. XXII, v. 11.)

« Vous avez créé un réservoir entre deux murs pour recueillir les eaux de la Vieille piscine. »

C'est également à Ézéchias, suivant les uns, suivant d'autres, à son prédécesseur Achaz, et selon d'autres enfin à Salomon lui-même, qu'il faudrait attribuer l'aqueduc souterrain, creusé dans le roc, qui relie la source de la Vierge à la piscine de Siloé. De nos jours, le 22 juin 1880, deux enfants qui se baignaient dans cette piscine découvrirent, à l'entrée du canal, une inscription sémitique qui avait jusque-là échappé à toutes les recherches des explorateurs, parce qu'elle n'est visible qu'à certains moments, quand l'eau intermittente qui arrive de la source de la Vierge est assez basse pour permettre de la distinguer. En outre, se trouvant à quelques mètres de l'orifice du canal, dans l'intérieur de ce souterrain, elle est peu éclairée. C'est M. Schick, ingénieur allemand, résidant depuis de longues années à Jérusalem, qui l'a relevée le premier et en a pris plusieurs estampages, ainsi qu'un moule en plâtre très bien exécuté. Malheureusement, les caractères phéniciens de cette inscription, qui est hébraïque pour le fond, sont grêles et peu distincts, et il n'est point étonnant qu'elle ait donné beaucoup de peine aux divers savants qui ont essayé de la traduire. Je reproduis ici

la traduction qu'en a faite M. Halévy et qui passe pour l'une des meilleures :

« Voici ce qui concerne le percement. Pendant qu'il y avait encore beaucoup à creuser, les mineurs ont pu faire parvenir l'un à l'autre le bruit du ciseau, et, lorsqu'il ne restait plus que trois coudées à creuser, chacun d'eux entendit la voix de son compagnon qui l'appelait, parce qu'il y avait des endroits creux dans le rocher à droite et à gauche. Au jour du percement, les mineurs frappèrent l'un en face de l'autre, ciseau sur ciseau, et les eaux allèrent de la source à la fontaine sur une distance de douze cents coudées. La hauteur du rocher au-dessus de la tête des mineurs était de cent coudées. »

On voit, d'après cette inscription, qu'on creusa ce canal souterrain par les deux bouts à la fois et qu'on finit par se rencontrer juste dans le travail du percement. La longueur de ce tunnel évaluée ici à douze cents coudées est très exacte, si on la mesure avec la petite coudée ordinaire de quatre cent cinquante millimètres, ce qui fait en tout cinq cent quarante mètres. Or, si la distance directe qui sépare la source de la Vierge de la piscine de Siloé ne dépasse guère quatre cents mètres, le canal souterrain qui les unit, à cause des nombreux détours qu'il décrit, a une longueur que le frère Liévin, qui l'a parcouru plusieurs fois avec le plus grand soin, prétend être de cinq cent trente-neuf mètres soixante centimètres. Ce canal était éclairé intérieurement par deux regards, actuellement bouchés. A dix-huit mètres de la source, un autre canal secondaire se ramifie avec le premier et aboutit à un puits également pratiqué dans le roc, où, en cas de siège, les habitants d'Ophel pouvaient aller puiser par un passage voûté qui les dérobait aux regards de l'ennemi. Quant à la piscine de Siloé, située près de la jonction méridionale de la vallée du Tyropœon avec celle du Cédron, elle forme un rectangle de dix-huit mètres de long sur cinq mètres

cinquante centimètres de large et doit à l'aqueduc qui l'alimente le nom qu'elle porte, Siloé signifiant *émission*, *conduit*. On remarque, sur la face orientale de cette piscine, aujourd'hui très dégradée, six tronçons de colonnes engagées dans une maçonnerie grossière et relativement moderne. La face occidentale paraît plus ancienne et est mieux construite. A l'époque chrétienne, en souvenir de l'aveugle-né, le bassin de Siloé fut environné d'un portique et d'un oratoire, et il était alors divisé intérieurement en deux compartiments séparés par une balustrade et réservés l'un aux hommes et l'autre aux femmes qui s'y plongeaient par dévotion.

Nous lisons à ce sujet dans le *Pèlerin de Bordeaux :*

« Deorsum in valle juxta murum est piscina quæ dicitur Siloa : habet quadriporticum et alia piscina grandis foras. »

Antonin le Martyr nous fournit des renseignements plus étendus :

« Ab arcu illo descendentes ad fontem Siloam per gradus multos, vidimus basilicam volubilem, subtus de qua surgit Siloa ; quæ habet solia duo ex marmore manu hominis facta ; inter solium clausura cancellorum ; in uno pro benedictione lavantur viri, et in alio mulieres... ante atrium est piscina grandis, manu hominis munita ; in qua populus lavatur assidue ; nam solis certis horis fons ipse irrigat aquas multas. » (*Itinerarium*, ch. XXIII.)

La seconde grande piscine signalée par ces deux pèlerins, et où le peuple se baignait à certaines heures, avoisine la piscine précédente. En partie creusée dans le roc et en partie bâtie, elle est actuellement aux trois quarts comblée et plantée de divers légumes qui y prospèrent merveilleusement.

Près de ce grand bassin, on remarque un vieux mûrier, dont quelques grosses branches sont soutenues par des pierres entassées les unes sur les autres. Il est lui-même entouré jusqu'à une certaine hauteur par un mur

carré assez épais. Une tradition veut que le prophète Isaïe ait été scié en deux en cet endroit par les ordres cruels et impies du roi Manassès. Au-dessous de ces deux piscines, s'étendent des jardins fertiles qui descendent, d'étage en étage et par terrasses successives, jusqu'au lit du torrent de Cédron. Ils sont arrosés par les eaux de Siloé et ne peuvent être que les anciens jardins du Roi.

Mais poursuivons rapidement l'histoire des transformations diverses que Jérusalem a subies. Sous le règne des derniers rois de Juda, la ruine de la ville est de plus en plus imminente. Nabuchodonosor est bientôt à ses portes, et, instrument des vengeances divines, il s'empare à trois reprises différentes de la malheureuse cité. Enfin, l'an 588 avant J.-C., Nabuzardan, son général, y entre en exterminateur. Il en détruit les remparts, les maisons, le palais royal et le temple. Jérusalem entière est, par ses ordres, réduite en cendres.

8. « Venit Nabuzardan, princeps exercitus, servus regis Babylonis, in Jerusalem,

9. « Et succendit domum Domini, et domum regis, et domus Jerusalem, omnemque domum combussit igni.

10. « Et muros Jerusalem in circuitu destruxit omnis exercitus Chaldæorum. » (*Rois*, l. IV, ch. xxv, v. 8 à 10.)

Le roi Sédécias, qui avait tenté de s'enfuir, tombe entre les mains du vainqueur, ainsi que nous l'avons dit dans la première partie de cet ouvrage. On lui crève les yeux, on égorge ses fils en sa présence, et il est lui-même emmené enchaîné à Babylone avec une foule énorme de captifs.

Le temple avait duré quatre cent seize ans, depuis son achèvement par Salomon jusqu'à sa ruine par les Chaldéens. Mais si le sanctuaire proprement dit, avec ses dépendances et les admirables portiques qui l'entouraient, devint la proie des flammes ou fut renversé par la main de l'homme, les gigantesques murailles qui formaient le

téménos extérieur durent, à cause de leur masse imposante et de leur profonde pénétration dans le sol, résister, inébranlables, au moins dans leurs assises inférieures, à tous les efforts du fer et du feu, et quand, soixante-dix ans plus tard, au retour de la captivité, Zorobabel voulut relever de ses ruines le temple de Salomon, s'il eut à rebâtir complètement le sanctuaire et ses dépendances, ainsi que les portiques des divers parvis, il n'eut, au contraire, très probablement, qu'à fermer les brèches ou qu'à restaurer les parties endommagées de la grande enceinte extérieure. Les travaux de reconstruction de la ville et du temple durèrent fort longtemps, entravés qu'ils étaient souvent par la haine des Samaritains, qui, pendant les règnes de Darius et de Xerxès, s'efforçaient sans cesse de noircir les Juifs aux yeux de ces souverains, en les représentant comme des rebelles, aspirant à reconquérir leur indépendance. Le Temple enfin fut achevé, à la grande joie des Juifs nés depuis la captivité ; mais les vieillards, qui avaient été témoins de la splendeur du premier édifice, ne pouvaient s'empêcher de gémir et de se lamenter. Le prophète Aggée, néanmoins, perçant de son regard prophétique les voiles de l'avenir, prédit en ces termes la gloire future du nouveau temple :

8. « J'ébranlerai tous les peuples, et le Désiré de toutes les nations viendra et je remplirai de gloire cette maison, dit le Seigneur des armées. »

10. « La gloire de cette dernière maison sera encore plus grande que celle de la première, dit le Seigneur des armées. » (Aggée, ch. II, v. 8 et 10.)

Ni la Bible, ni Josèphe, ne nous donnent aucun renseignement précis sur le temple construit par Zorobabel ; mais tout porte à croire qu'il devait reproduire les principales dispositions du plan primitif ; seulement, à cause du malheur des temps, il n'étalait plus la même magnificence qu'autrefois, comme le déploraient tant les vieillards qui avaient encore présente à l'esprit celle

du précédent. Cependant, ce temple, ou du moins celui qu'Hérode devait lui substituer, était prédestiné, selon la prophétie d'Aggée, à l'honneur insigne de recevoir un jour la visite du Désiré des nations, et cette gloire devait singulièrement éclipser toute celle dont il avait pu jouir auparavant.

Les cinq siècles qui s'écoulèrent pour Jérusalem depuis le retour de la captivité jusqu'à l'avènement d'Hérode le Grand sont remplis d'événements très variés que je n'ai point ici à résumer de nouveau. Je rappellerai seulement que cette ville, dont les murs avaient été rebâtis par Néhémie, l'an 453 avant J.-C., passa, cent vingt ans plus tard, de la domination des Perses sous celle des Macédoniens, lorsque Alexandre, désarmé par la majesté du grand-prêtre Yaddous, y entra en souverain pacifique et non en conquérant exterminateur. Il y sacrifia dans le temple, où on lui lut les prophéties de Daniel qui annonçaient la chute de l'empire persan.

L'an 169 avant J.-C., Jérusalem fut, au contraire, dévastée complètement par Antiochus Épiphanes. Ce prince syrien y érigea une forteresse dans le quartier d'Acra, pour dominer de là l'enceinte du temple. Le sanctuaire de Jéhovah fut lui-même pillé et indignement profané, et le culte de Jupiter Olympien y remplaça celui de l'Éternel. Cependant, saisi d'une sainte indignation, le généreux vieillard Mathathias lève l'étendard de l'insurrection ; il appelle aux armes tous ceux qui veulent affranchir leur pays et conserver leur foi. Juda, l'un de ses plus vaillants fils, remporte, avec une petite troupe d'élite, victoires sur victoires. Il délivre Jérusalem, purifie le temple et le consacre de nouveau au vrai Dieu ; mais bientôt, accablé par le nombre de ses adversaires, il périt victime de son héroïque courage. Ses frères, sans se laisser abattre par sa mort, poursuivent la lutte, et finissent par arracher la Judée au joug des Syriens et par fonder à Jérusalem le siège d'une dynastie asmonéenne.

L'an 141 avant J.-C., Simon détruit la citadelle d'Acra et rase le sommet de la colline sur laquelle elle s'élevait ; puis il établit lui-même sa résidence à l'angle nord-ouest du temple, à l'endroit où ses successeurs bâtirent la tour Baris, remplacée plus tard par la tour Antonia. A la suite des troubles politiques et religieux qui agitent la Judée et surtout Jérusalem, sous les derniers princes asmonéens, les Romains interviennent en maîtres. Cette ville tombe au pouvoir de Pompée, l'an 64 avant J.-C. Protégé par les Romains, l'Iduméen Antipater, de simple ministre d'Hyrcan, parvient peu à peu à attirer à lui toute l'autorité, et son fils Hérode, dévoré par une ambition plus insatiable encore, finit, à force d'habileté, de courage et de crimes, par obtenir du sénat romain, grâce à l'appui d'Octave et d'Antoine, le titre de roi de Judée, qu'il convoitait depuis longtemps. (39 ans avant J.-C.)

CHAPITRE V

JÉRUSALEM A L'ÉPOQUE D'HÉRODE LE GRAND, ET APRÈS LE SIÈGE DE CETTE VILLE PAR TITUS

Une fois affermi sur le trône, Hérode voulut rivaliser avec Salomon pour le nombre et la grandeur de ses constructions, et, de tous côtés, il prodigua d'immenses richesses pour élever des temples, des théâtres, des hippodromes et des portiques ; mais la fondation de ces édifices païens ne fit qu'augmenter les murmures des Juifs, déjà irrités contre lui, à cause de sa cruauté et de son despotisme. Ce fut pour apaiser ce mécontentement qu'il songea, dans la dix-huitième année de son règne, à rebâtir le temple de Jérusalem, afin de lui donner plus d'étendue et de magnificence, espérant que l'exécution de ce grand projet lui ramènerait l'affection de ses sujets et le couvrirait, en outre, d'une gloire immortelle. (*Antiquités judaïques*, l. XV, ch. XI.)

« Les anciennes fondations du sanctuaire, ayant été arrachées, furent remplacées par d'autres, sur lesquelles il éleva le *naos*, qui avait cent coudées de longueur, et en hauteur vingt coudées de plus que l'ancien.

« Cet édifice fut construit avec de puissantes pierres blanches, qui avaient vingt-cinq coudées de long, huit de haut, et douze de large. De même que le portique royal, il était plus bas sur les deux côtés, et plus haut dans sa partie centrale... Les portes d'entrée, avec leurs linteaux, égalaient la hauteur du monument et étaient

ornées de superbes tentures de pourpre, sur lesquelles on avait figuré des fleurs et des colonnes. Au-dessus de ces portes, et sous la corniche, courait en festons une vigne d'or, aux grappes pendantes, qui provoquait l'admiration de tous les spectateurs, tant par la somptuosité de la matière que par l'art infini de l'exécution. Hérode environna également le *naos* de vastes portiques d'une harmonie parfaite et bien supérieurs aux anciens en richesse et en magnificence. »

Dans les lignes qui suivent, Josèphe nous décrit les travaux gigantesques accomplis par Salomon pour aplanir le sommet du Moriah et l'environner d'un péribole immense. Or, il ne nous dit nulle part qu'Hérode ait reconstruit, dès la base, comme il l'avait fait pour le sanctuaire, cette enceinte extérieure. Puis il continue ainsi :

« Vers le côté septentrional de l'enceinte sacrée, s'élevait, dans un angle, la citadelle, ouvrage d'une force singulière. Elle avait été construite par les princes et les grands-prêtres asmonéens qui avaient précédé Hérode et l'avaient appelée Baris. C'était là qu'était déposée la robe du grand-prêtre, qu'il ne doit revêtir qu'au moment de sacrifier... Rendue plus forte encore par Hérode, pour assurer la défense du hiéron, elle fut surnommée par lui Antonia, par reconnaissance pour Antoine, son ami. Dans la face occidentale du péribole avaient été placées quatre portes : l'une conduisait au palais du roi, entre lequel s'interposait une vallée intermédiaire ; deux menaient aux faubourgs, et la quatrième dans le reste de la ville. De nombreux degrés permettaient de descendre au fond de la vallée, et, vis-à-vis, d'autres degrés ascendants répondaient aux premiers. Le quatrième côté de l'enceinte, c'est-à-dire le côté méridional, avait également des portes percées au milieu de son développement. Sur cette face s'appuyait le portique royal qui était triple et s'étendait, en longueur, depuis la vallée orientale jusqu'à la vallée oc-

cidentale, ses deux limites extérieures. Cet ouvrage était l'un des plus remarquables qu'il y eût sous le soleil... Quatre rangées parallèles de colonnes régnaient d'un bout à l'autre du portique; la quatrième était engagée dans un mur de pierres de taille. Le diamètre de chaque colonne était tel qu'il fallait trois hommes pour les embrasser; elles mesuraient vingt-sept pieds de long et étaient au nombre de cent soixante-deux. Leurs chapiteaux étaient corinthiens et admirablement sculptés. Disposées sur quatre rangées, elles formaient trois portiques, deux mesurant trente pieds de large, un stade de long et plus de cinquante pieds de haut, et le troisième, entre les deux autres, avait une fois et demie la largeur et deux fois la hauteur de ceux-ci... Tel était le premier péribole. En dedans de cette enceinte et à une faible distance, en était une seconde où l'on montait par quelques degrés et qu'entourait une balustrade en pierre portant une inscription qui en interdisait l'accès aux étrangers sous peine de mort. Le péribole qui limitait cette deuxième enceinte était percé sur ses deux faces, nord et sud, de trois portes espacées les unes des autres et, sur sa face orientale, d'une seule de grandes dimensions, par laquelle pouvaient passer les Juifs purifiés et les femmes. Plus intérieurement encore était le parvis sacré, où les femmes n'avaient pas le droit de pénétrer. Enfin, la première enceinte n'était accessible qu'aux prêtres seuls. Là, s'élevait le *naos*, et devant le *naos*, l'autel des holocaustes... Le roi eut, en outre, le soin de faire creuser une voie souterraine conduisant de la tour Antonia à la porte orientale du hiéron extérieur, au-dessus de laquelle il construisit une tour qui devait lui servir de refuge, dans le cas où le peuple s'insurgerait contre son souverain. »

Dans son autre écrit intitulé : *La guerre des Juifs*, Josèphe nous donne une seconde description de ce temple, plus détaillée encore que la première, et je prie le

lecteur de vouloir bien la lire dans cet ouvrage. (L. V, ch. v, §§ 1er et suivants.)

Sans revenir sur le péribole extérieur, sur les portiques qui l'environnaient et sur les autres parvis signalés plus haut, j'ajouterai seulement ici quelques nouveaux détails, tirés de ce second ouvrage de l'historien juif sur le temple proprement dit et sur la tour Antonia.

« Le *naos* même s'élevait au milieu de l'enceinte sacrée. On y montait par douze marches. De front, il avait une hauteur et une largeur égales de cent coudées, mais, par derrière, il était plus étroit de quarante coudées; ainsi, par-devant, deux espèces d'épaules, longues chacune de vingt coudées, se projetaient de chaque côté de la façade. La première porte, haute de soixante-dix coudées, et large de vingt, n'avait pas de battants et figurait le ciel qui est visible et ouvert de toutes parts. Son fronton était entièrement doré, et par son ouverture on apercevait la première partie de l'édifice qui était très grande. Les parois qui environnaient la porte intérieure attiraient surtout les regards, tant elles étaient resplendissantes d'or. Comme le *naos* avait intérieurement deux étages, on n'avait devant soi que le premier étage du vestibule, lequel formait une salle, haute de quatre-vingt-dix coudées, longue de cinquante, et large de vingt. La porte intérieure était, comme je l'ai dit, complètement dorée, de même que le mur qui l'encadrait. Au-dessus, courait une vigne d'or d'où pendaient des grappes de raisin de la taille d'un homme... Devant cette porte était suspendu un voile d'égale longueur et d'étoffe babylonienne, éclatant des couleurs de l'hyacinthe, du byssus, du safran, et de la pourpre, et d'un tissu merveilleux. Quand on l'avait franchie, on pénétrait dans la partie inférieure du *naos*, dont la hauteur était de soixante coudées, la longueur égale, et la largeur de vingt. Ces soixante coudées étaient, à leur tour, divisées en deux

compartiments : le premier, qui avait quarante coudées de longueur, renfermait trois objets admirables et célèbres dans le monde entier, le candélabre, la table, et l'autel des parfums. Les sept lampes du candélabre figuraient les sept planètes, et les douze pains déposés sur la table, le cercle zodiacal et les douze mois de l'année; l'autel des parfums, par ses treize aromates, empruntés à la mer et à la terre, habitée ou inhabitée, signifiait que tout était à Dieu et devait lui être consacré. Le dernier compartiment du *naos* avait vingt coudées de longueur et un voile le séparait de même du précédent. Il ne contenait absolument rien, était inaccessible, invisible et inviolable, et s'appelait « le *Saints des Saints* ». (*Guerre des Juifs*, l. V, ch. v, §§ 4 et 5.)

On sait que Jérémie avait enlevé du temple de Salomon, avant qu'il ne fût détruit par Nabuchodonosor, le tabernacle, l'arche d'alliance et l'autel des encensements, et les avait, par l'ordre du Seigneur, transportés sur le mont Nébo pour les cacher dans une caverne, d'où, d'après ce prophète, ils ne reparaîtront à la lumière, que lorsque Dieu rassemblera son peuple. (*Macchabées*, l. V, ch. II, v. 4-8.)

Voici maintenant les renseignements plus précis que Josèphe nous fournit sur la tour Antonia :

« Antonia était placée à l'angle où se réunissaient les portiques du nord et de l'ouest du premier hiéron. Elle avait été bâtie sur un rocher, haut de cinquante coudées et escarpé de tous côtés. C'était l'ouvrage du roi Hérode où il avait le plus révélé la grandeur naturelle de ses conceptions. D'abord, il avait revêtu les parois du rocher, dès la base, de dalles très polies, dans le double but d'embellir cette construction et d'offrir une surface glissante à quiconque essaierait, soit de monter, soit de descendre. En avant de la tour était un mur de trois coudées et en dedans de ce mur, tout l'espace qu'occupait la tour s'élevait à la hauteur de quarante

coudées. Cette tour, intérieurement, avait l'étendue et la distribution d'un palais. Elle renfermait toutes sortes d'appartements pour divers usages, des portiques, des bains et de vastes cours pour les mouvements des soldats. Munie de toutes les ressources nécessaires à la vie, elle eût pu passer pour une ville; mais sa magnificence en faisait un palais. Construite, dans son ensemble, en forme de tour, elle était flanquée à ses quatre angles d'autres tours, hautes de cinquante coudées, à l'exception de celle qui défendait l'angle sud-est et qui atteignait une hauteur de soixante-dix coudées; en sorte que, de son sommet, on pouvait dominer du regard le hiéron tout entier. A l'endroit où la tour rejoignait les portiques, deux escaliers permettaient aux soldats de descendre. Or, il y avait toujours une cohorte logée dans son enceinte. Ces soldats, distribués en armes sur divers points des portiques, prévenaient les séditions qui auraient pu, à l'époque des fêtes, éclater parmi le peuple. En effet, si le *hiéron* était la citadelle de la ville, à son tour il avait pour défense Antonia. » (*Guerre des Juifs*, l. V, ch. v, § 8.)

L'enceinte sacrée du temple était à peine achevée depuis quinze ans avec ses immenses parvis, ses superbes portiques, son sanctuaire rival en splendeur de celui de Salomon, sa forteresse Antonia, belle comme un palais, puissante comme une citadelle, lorsqu'un enfant y fut apporté par ses parents quarante jours après sa naissance, pour y être offert au Seigneur. Cet enfant, né à Bethléhem, passait pour le fils d'un pauvre charpentier de Nazareth; mais le saint vieillard Siméon, en le recevant des bras de son auguste Mère dans les siens, pour le bénir, reconnut aussitôt en lui le Désiré des nations et le Messie promis à la terre. Anne, la prophétesse, s'empressa aussi de saluer dans sa personne le Rédempteur d'Israël. A l'âge de douze ans, l'Évangile nous le montre enseignant déjà dans le temple, où il étonne les vieillards et les docteurs de la loi,

par sa sagesse et par la sublimité de sa doctrine. Plus tard, cette même enceinte le revoit, à certains jours anniversaires, quand ses parents l'amènent avec eux de Nazareth à Jérusalem, pour y célébrer les fêtes de Pâques, de la Pentecôte ou des Tabernacles. Enfin, dans les dernières années de sa vie mortelle, le temple devient l'un des principaux témoins de ses divins enseignements; c'est là qu'il aime à se promener avec ses disciples, sous les portiques sacrés, pour converser avec eux de son royaume céleste. C'est là qu'il pardonne à la femme adultère, là qu'il exalte le denier de la pauvre veuve, là aussi qu'il chasse les marchands et renverse les tables des changeurs. C'est ce même temple dont ses apôtres lui faisaient un jour admirer la grandeur et la magnificence, en lui disant : « Voyez, Seigneur, quelles pierres et quelles puissantes constructions! » et dont il prédit la ruine prochaine et définitive. « De tout cela, répond-il, il ne restera pas pierre sur pierre. » Cette prédiction s'est accomplie à la lettre, et, l'an 70 de notre ère, Titus réalisa, sans le savoir, la terrible parole du Christ. Il faut lire dans Josèphe le récit du drame affreux dont Jérusalem, la cité déïcide, fut alors le théâtre et la victime. Antonia, la citadelle du temple, a succombé sous les coups des Romains. Des ruines de cette forteresse conquise et renversée, les légionnaires s'élancent à l'assaut des portiques et du sanctuaire. Vainement Titus leur a-t-il commandé de respecter ce monument incomparable, qui doit être le plus beau trophée de sa victoire; sourds à sa voix et obéissant à une force secrète et irrésistible, ils s'acharnent à tout détruire, à tout brûler. Déjà les portiques qui entourent le dernier parvis commencent à être la proie des flammes, mais le sanctuaire lui-même s'élève debout et encore intact. Alors un soldat, saisissant un tison embrasé et se faisant soulever par l'un de ses camarades, lance le tison fatal à travers une fenêtre dorée ouvrant, du côté du nord, sur l'une des cellules qui étaient adossées aux flancs du

temple. En un instant l'incendie se communique à toutes les chambres voisines et ensuite au sanctuaire. A cette vue, Titus accourt avec ses généraux. Du geste, de la voix, il cherche à retenir ses soldats, et leur ordonne d'éteindre le feu. Lui-même se précipite au milieu du foyer de l'incendie et essaye de sauver à tout prix le monument sacré ; mais ses efforts échouent contre l'emportement aveugle de ses légionnaires qui s'excitent les uns les autres à hâter le progrès de la flamme. Il était écrit, en effet, dans le livre des décrets éternels, que le 10 du mois d'Ab serait le dernier du temple d'Hérode; car il y avait six siècles et demi qu'à pareil jour les Babyloniens avaient réduit en cendres celui de Salomon. Titus, impuissant à maîtriser ses troupes, et l'incendie qu'elles propagent, laisse enfin cette tempête de fureur et de feu se déchaîner librement sur le temple. En même temps que la flamme pétille de toutes parts et que ce superbe édifice, avec ses richesses inouïes, s'abîme dans un immense brasier ardent, les Romains massacrent tout devant eux, hommes, femmes et enfants, et immolent sur l'autel de Jéhovah de nombreuses victimes humaines. Pendant qu'ivres de sang et de carnage, ils poussent des cris de victoire et insultent à la chute du temple et des portiques qui s'écroulent avec fracas, les Juifs font entendre des hurlements de douleur et expirent par milliers dans la vaste enceinte du Moriah qu'ils couvrent de leurs cadavres. D'un autre côté, les habitants de la ville, en présence d'une telle calamité, répondent aux cris plaintifs de leurs frères expirants par des gémissements lamentables auxquels toutes les collines voisines font écho. Jamais scène d'horreur plus épouvantable que celle-là ne s'était passée à Jérusalem. Jamais aussi cette ville n'avait commis un pareil crime, en répandant le sang de son divin Libérateur et en demandant que ce sang sacré retombât sur elle à tout jamais.

Témoin et historien de cette catastrophe et de la prise

de la ville, qui bientôt suivit la chute du temple, Josèphe ne put s'empêcher de remarquer, et Titus avoua lui-même que la vengeance divine avait tout conduit, et qu'il n'était que l'instrument d'un châtiment céleste.

Détruit par les Romains, le temple des Juifs fut pour toujours enseveli sous les mêmes ruines que la nationalité juive. C'est en vain que, l'an 133 de notre ère, les Juifs, un instant maîtres de Jérusalem, sous le commandement du fameux Bar-Kocheba, qui réussit à secouer quelque temps le joug des Romains, essayèrent de relever ce monument, à la fois religieux et national, qui leur rappelait des souvenirs de gloire et d'indépendance; ils furent bientôt écrasés par Julius Sévérus et expulsés complètement de Jérusalem. La ville elle-même, colonisée par des vétérans romains et reconstruite par Adrien, perdit son nom antique et prit celui d'Ælia Capitolina, du nom de Ælius Adrianus, son nouveau fondateur, auquel fut ajouté celui de Capitolina, quand cet empereur eut érigé sur l'emplacement de l'ancien temple de Jéhovah le sanctuaire de Jupiter Capitolin, qui devint ainsi le patron de la ville païenne. Ce sanctuaire fut, sans doute, renversé au moment où Constantin fit descendre du trône le paganisme, pour y installer avec lui la religion chrétienne. Cependant, même alors, ainsi que nous le savons par le Pèlerin de Bordeaux, deux statues d'Adrien étaient restées debout près de la roche que les Juifs avaient la permission de venir vénérer une fois par an, comme leur rappelant leur temple: ils avaient coutume de l'oindre de parfums en gémissant et se lamentant, et en déchirant, en signe de deuil, leurs vêtements.

« Sunt ibi et statuæ duæ Hadriani, et est non longe de statuis lapis pertusus, ad quem veniunt Judæi singulis annis et unguent eum, et lamentant se cum gemitu, et vestimenta sua scindunt et sic recedunt. »

En 363, l'empereur Julien, voulant donner un dé-

menti aux Saintes Écritures et à la parole du Christ lui-même, qui avait déclaré qu'il ne resterait pas pierre sur pierre du temple Juif, ordonna de le rebâtir ; mais lorsqu'on en posait la première pierre, une violente secousse bouleversa tous les matériaux que l'on avait préparés et coûta la vie à un grand nombre d'ouvriers. De nouvelles tentatives pour asseoir les fondations de l'édifice projeté échouèrent pareillement, et des globes de feu sortant du sol poursuivirent et consumèrent tous ceux qui voulurent persister dans leurs travaux.

Ce fait est attesté par divers auteurs contemporains, et Ammien Marcellin, tout païen et ami qu'il était de l'empereur Julien, nous donne là-dessus des renseignements irrécusables.

« Tandis que Alypius, dit-il, pressait vivement les travaux, aidé par le gouverneur de la province, de terribles tourbillons de flammes, s'élançant des fondements, dévorèrent, à plusieurs reprises et par attaques réitérées, les ouvriers, auxquels ils rendirent ce lieu inaccessible. C'est ainsi que, obstinément combattue par cet élément, l'entreprise fut abandonnée. » (*Ammien Marcellin*, l. XXIII, ch. 1er.)

Avant de quitter le temple de Jérusalem, je dois répondre à une question qui pourra m'être adressée. Que reste-t-il, me demandera-t-on, des grands et gigantesques travaux exécutés par Hérode sur le mont Moriah? J'ai déjà essayé de montrer plus haut que les fouilles faites par les Anglais, en 1867, autour du Haram-es-Chérif semblent démontrer que ce monarque n'a nullement agrandi l'enceinte extérieure du temple identique elle-même avec celle du Haram actuel. Cette enceinte, au moins dans ses puissantes assises inférieures, qui s'enfoncent si profondément dans le sol et çà et là dans quelques pans supérieurs encore presque intacts, est aujourd'hui telle que l'ont établie Salomon et les rois qui l'ont suivi. Hérode n'a fait que la réparer après Néhémie, en bouchant toutes les brèches

que l'ennemi avait faites. Si cette enceinte n'a point été complètement anéantie par Titus, c'est que, plongeant si avant dans les flancs du Moriah, elle ne pouvait en être, en quelque sorte, déracinée qu'au prix d'efforts incroyables, qu'il était d'ailleurs inutile de tenter, puisque de simples brèches, pratiquées de distance en distance, pouvaient suffire pour atteindre le même but. On peut attribuer soit à Hérode, soit à Adrien, soit même à Justinien, comme quelques-uns le veulent, les décorations appliquées sur la porte Dorée et sur celle qui est connue sous le nom de Double-Porte. Quant au magnifique portique qu'Hérode avait appuyé sur cette première enceinte et à ceux dont il avait également entouré l'enceinte intérieure qui renfermait le temple proprement dit, il n'en subsiste plus la moindre trace. J'ai déjà dit aussi que le sanctuaire ou *naos*, avec toutes ses dépendances, a été rasé de fond en comble, et que l'entreprise impie ordonnée par Julien, pour faire mentir la prophétie du Messie, n'avait contribué, au contraire, qu'à en rendre l'accomplissement plus complet et plus littéral encore, en achevant de bouleverser davantage et d'une manière définitive les parties des fondations qui, jusque là, avaient pu demeurer en place.

La forteresse Antonia, avec ses quatre tours, ses puissants remparts et ses vastes constructions, a été également comme effacée du sol. Il n'en reste plus rien, à l'exception peut-être d'un souterrain courant de l'ouest à l'est, qui a été retrouvé par le capitaine Warren au nord de la plate-forme sur laquelle repose la mosquée d'Omar. Il est permis, en effet, de supposer que ce passage voûté en plein cintre, de cinq mètres et demi de large, est celui qu'Hérode avait ordonné de pratiquer pour relier la forteresse Antonia avec la porte orientale de l'enceinte extérieure, c'est-à-dire avec celle que nous nommons ordinairement Porte-Dorée.

Parmi les autres somptueux édifices qu'Hérode avait élevés à Jérusalem, on distinguait principalement le

magnifique palais qu'il s'était construit pour lui-même sur le mont Sion. Tous les arts avaient concouru à l'embellir et il était orné des marbres les plus précieux. Josèphe, qui, dans plusieurs passages de ses écrits, nous en vante la beauté, signale dans ce palais deux salles immenses et tellement magnifiques, que le temple lui-même ne pouvait, dit-il, leur être comparé ; à l'une, Hérode avait donné le nom de César, et à l'autre, celui d'Agrippa, ses deux protecteurs. (*Guerre des Juifs*, l. Ier, ch. XXI, § 1er.) Ce splendide édifice a complètement disparu ; il faut en dire autant du théâtre fondé également à Jérusalem par ce prince, et qui était décoré de la manière la plus éclatante. Couvert tout autour d'inscriptions qui rappelaient les principales actions de César, il était orné de trophées d'or et d'argent, en souvenir de toutes les nations qu'il avait vaincues. Ces deux édifices, et d'autres encore, n'échappèrent pas plus que le temple à la fureur dévastatrice de l'armée de Titus. Tout fut alors incendié ou démoli. Le général romain ordonna seulement d'épargner les trois fameuses tours connues sous les noms de Phasaël, Mariamne et Hippicus. Après en avoir admiré les gigantesques proportions, la beauté singulière et la force invincible, il voulut les conserver comme un monument de sa gloire et de sa propre fortune, qui avait combattu avec lui et l'avait aidé à se rendre maître de remparts réputés imprenables.

De ces trois tours, une seule, après les nouveaux sièges et les nouveaux désastres que la ville a subis depuis sa reconstruction par Adrien, est restée debout, au moins dans sa partie inférieure ; c'est celle qui, aujourd'hui encore, porte le nom de tour de David, et dont le soubassement massif semble, comme je l'ai dit, bien antérieur à l'époque d'Hérode. Ce prince se contenta, sans doute, de la réparer, de l'exhausser et de l'orner, pour la transformer en la tour à laquelle il donna le nom de son frère Phasaël. Les deux autres

tours, consacrées par lui, l'une à Mariamne, sa femme, l'autre à Hippicus, son ami. ont été détruites, et la dernière a été remplacée par une tour moderne qui défend la porte actuelle de Jaffa.

CHAPITRE VI

LES TROIS ENCEINTES DE L'ANCIENNE JÉRUSALEM

Avant de quitter la Jérusalem antique, je ne puis me dispenser de traiter ici, en peu de mots, une question capitale : c'est celle des trois enceintes qui entouraient la ville à l'époque où elle fut assiégée et détruite par Titus, car de la solution de cette question dépend en partie, au point de vue topographique, la démonstration ou la négation de l'authenticité du Saint Sépulcre et du Golgotha, c'est-à-dire, la solution même du plus grand problème que l'on puisse se poser dans la Ville Sainte.

Nous lisons à ce sujet dans Josèphe :

« Des trois murailles qui environnaient la ville, la plus ancienne était inexpugnable, tant à cause de la profondeur des vallées qu'elle surplombait et de la hauteur de la colline qui les dominait et sur laquelle elle était construite, qu'en raison des fortifications que David, Salomon et les rois leurs successeurs avaient, par une louable émulation, ajoutées à la force naturelle du sol. Commençant du côté du nord, à la tour dite Hippicus, elle s'étendait vers l'endroit nommé Xystus, puis rejoignait la Curie et s'adaptait enfin au portique occidental du hiéron. De l'autre côté, faisant face vers l'occident, à partir de la même tour, elle se prolongeait, à travers le lieu nommé Bethso, jusqu'à la porte des Esséniens; de là, elle se dirigeait, face au sud, jusqu'au-des-

sus de la fontaine de Siloam, puis elle faisait un coude dans l'est vers la piscine de Salomon, et, s'étendant ensuite jusqu'au quartier appelé Ophla, se reliait au portique oriental du hiéron. » (*Guerre des Juifs*, l. V, ch. IV, § 2.)

Nous voyons, par ce passage très net et très précis de Josèphe, que la branche septentrionale de cette première enceinte courait presque directement de l'ouest à l'est, à partir de la tour qui avoisine la porte actuelle de Jaffa, tour qui répond à celle d'Hippicus, en couvrant complètement l'escarpement du mont Sion; traversait la vallée du Tyropœon, au delà du Xystus, près du Mékhémeh, ou tribunal de justice des musulmans, qui doit occuper l'emplacement de la Curie, et aboutissait à l'enceinte occidentale du Haram.

La seconde branche de cette première enceinte était beaucoup plus développée. Elle contournait d'abord, du nord au sud, toute la crête occidentale du mont Sion, en y comprenant la partie de cette colline qui est restée en dehors de l'enceinte actuelle, couvrait ensuite tout l'escarpement méridional de cette colline, puis se dirigeait vers le nord, et, après avoir franchi le Tyropœon et embrassé dans son périmètre la colline d'Ophel (l'Ophla de Josèphe), elle se rattachait à l'angle sud-est de l'enceinte du temple, comme l'ont prouvé péremptoirement les fouilles exécutées en ce point par le capitaine Warren. Le développement de cette première enceinte peut être estimé à deux mille trois cents mètres, la première branche ayant six cents mètres, et la seconde environ dix-sept cents. Dans cette évaluation n'est pas comprise la partie de la muraille du hiéron qui bornait la ville au sud et à l'ouest du Moriah. Cette première enceinte était défendue par soixante tours.

« La seconde enceinte, poursuit Josèphe, dans le même paragraphe, commençait à la porte Gennath, qui appartenait à la première muraille, et, après avoir en-

touré le quartier situé au nord, elle aboutissait à la tour Antonia. »

Cette seconde enceinte, ajoute-t-il plus bas, était protégée par quatorze tours.

La connaissance du tracé véritable de cette seconde muraille est extrêmement importante pour fixer, sous le rapport topographique, l'authenticité de la tradition chétienne relative au Saint Sépulcre. Nous ignorons, il est vrai, le point de départ exact de cette muraille, et l'emplacement incontestable de la porte Gennath est encore à retrouver; du moins, celui que l'on montre aujourd'hui est plutôt probable que certain. Mais dans les terrains appartenant à la Russie, à quelque distance à l'est de la basilique du Saint-Sépulcre, où des fouilles ont été entreprises, il y a vingt-cinq ans, et sont reprises en ce moment, on a mis à nu plusieurs belles assises d'un mur monumental qu'on retrouve un peu plus loin dans une échoppe voisine. Or, ce mur a été regardé par les uns comme ayant fait partie de la deuxième enceinte; par d'autres, au contraire, il est considéré comme ayant appartenu au vaste atrium de la basilique constantinienne du Saint-Sépulcre, atrium qui précédait cet édifice vers l'est. Pour moi, j'incline assez à penser, après le nouvel examen que j'en ai fait au mois d'avril 1888, lors de mon dernier voyage en Palestine, que ce fragment de mur peut être effectivement attribué à l'atrium de cette basilique, mais qu'il peut en même temps avoir fait partie antérieurement du second mur d'enceinte de la ville. En d'autres termes, nous avons là un tronçon de cet atrium bâti en cet endroit sur l'emplacement et probablement avec les magnifiques assises judaïques de la deuxième muraille. Ce qui semble prouver, en effet, que là avait passé un mur de ville et non pas seulement celui d'un simple monument, c'est que, dans les premiers déblais exécutés par les Russes au pied de ce mur, on a trouvé un grand nombre de balles antiques de fronde, indiquant ainsi le caractère

primitif de la muraille à l'extérieur et près de laquelle on les avait recueillies.

A quelque distance de là, à quinze mètres environ au sud de ce fragment de mur, on a découvert les restes d'une belle porte se composant jadis d'une grande arcade centrale et de deux petites arcades latérales. Cette porte, qui paraît avoir été remaniée à l'époque chrétienne, a été regardée par M. de Vogüé comme celle dont parle saint Paul dans son *Épitre aux Hébreux* (ch. XIII, v. 11 et 12) :

11. « Quorum enim animalium infertur sanguis pro peccato in Sancta per pontificem, horum corpora cremantur extra castra.

12. « Propter quod et Jesus, ut sanctificaret per suum sanguinem populum, extra portam passus est. »

Un passage de saint Jean (ch. XIX, v. 20) nous apprend également que Notre-Seigneur fut mis en croix près de la ville, ce qui permit à un grand nombre de Juifs de lire l'inscription du titre qui surmontait la croix du Sauveur :

« Hunc ergo titulum multi Judæorum legerunt, quia propè civitatem erat locus ubi crucifixus est Jesus. Et erat scriptum hebraïce, græce et latine. »

Je ferai remarquer néanmoins que cette conjecture de M. de Vogüé est contredite par une tradition respectable qui place la porte dite Judiciaire, une centaine de pas plus au nord. Là, en effet, on aperçoit une ancienne colonne monolithe sur laquelle on prétend que fut affiché l'arrêt de mort de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Cette colonne, située au rez-de-chaussée d'une petite chambre, perce la voûte de cette chambre et pénètre dans une chapelle nouvellement construite et qui se trouve au premier étage. En dehors de cette chapelle, on a gravé sur une pierre commémorative l'inscription suivante :

« Porta Judiciaria. Columna ubi affixa fuit sententia mortis Domini Nostri. Ita traditur. Anno Domini 1875. »

En face de cette inscription, de l'autre côté de la rue, à la distance de six mètres, on observe dans les pieds-droits d'une voûte quelques gros blocs bien taillés, qui passent pour provenir de la porte Judiciaire, ainsi nommée parce que Notre-Seigneur en sortit pour marcher au Calvaire.

Le frère Liévin, dans son excellent *Guide de la Terre Sainte* (I. Ier, p. 156, troisième édition), nous apprend qu'en creusant près de là, pour jeter les fondations de la construction adhérente à la chapelle de la Sentence, du côté de l'ouest, l'architecte municipal, M. Daoud Carmi, découvrit, en 1875, un fossé long de quarante mètres et large de six. Or, ce fossé paraît une partie de celui qui défendait autrefois la seconde enceinte. Comme point d'arrivée de cette deuxième muraille, nous avons l'angle nord-ouest du Haram-es-Chérif, où s'élevait la tour Antonia. Quel que soit le point précis où il faille placer sur la première enceinte la porte Gennath (porte des Jardins), ainsi nommée probablement parce que, avant la construction de la troisième enceinte, postérieure à l'ère chrétienne, elle ouvrait sur des jardins, il n'en résulte pas moins de ce que je viens de dire, que le Saint Sépulcre et le Golgotha étaient très près, mais en dehors de cette seconde enceinte. Celle-ci était protégée par quatorze tours. Il est impossible d'en indiquer au juste l'étendue, à cause de l'incertitude où l'on est encore par rapport à la véritable position de la porte Gennath, et au développement de la courbe qu'elle décrivait vers le nord, avant d'aboutir à la tour Antonia; mais c'est là une question d'un intérêt secondaire, que de nouvelles fouilles et de nouvelles découvertes permettront peut-être d'éclaircir complètement plus tard; ce qui, aujourd'hui, me paraît certain, c'est que la seconde enceinte ne renfermait pas dans son périmètre l'église du Saint-Sépulcre et, par conséquent, l'emplacement du Calvaire et du tombeau de Notre-Seigneur.

« La troisième muraille, poursuit Josèphe, commençait à la tour Hippicus, d'où elle s'étendait vers le nord jusqu'à la tour Pséphina; de là, elle passait, en se prolongeant, vis-à-vis des monuments d'Hélène, reine d'Adiabène et mère du roi Izates. Elle traversait ensuite les Cavernes Royales; parvenue non loin du monument dit du Foulon, elle faisait un coude à une tour d'angle, et, se rattachant à l'antique péribole, elle se terminait au ravin du Cédron. Cette muraille est l'ouvrage du roi Agrippa, qui entoura ainsi la partie de la ville auparavant ouverte, dont s'était agrandie l'ancienne cité. Par suite de l'excès de population, celle-ci, en effet, débordait peu à peu en dehors des enceintes primitives, et le côté septentrional du hiéron s'étant couvert de maisons sur les pentes de la colline qui l'avoisine, la ville s'accrut beaucoup au delà des anciennes collines, et une quatrième y fut enclavée, que l'on appelle Bézétha. Elle était située en face de la tour Antonia, dont la séparait un fossé profond que l'on avait creusé à dessein, afin que les fondations de la forteresse, n'étant plus adhérentes à la colline, fussent plus élevées et d'un accès plus difficile. Il arriva par là que la hauteur des tours fut considérablement augmentée par la profondeur du fossé. La partie de la ville nouvellement créée, ainsi ajoutée à l'ancienne, fut appelée, dans la langue du pays, Bézétha, mot qui, traduit en grec, signifie Ville Neuve. »

Josèphe termine ce paragraphe en ajoutant que ce mur, commencé par Agrippa Ier, fut plus tard achevé par les Juifs et élevé par eux à la hauteur de vingt-cinq coudées. (*Guerre des Juifs*, l. V, ch. IV, § 2.)

Le tracé de cette troisième enceinte, qui, d'après l'historien juif, avait quatre-vingt-dix tours, ce qui paraît exorbitant, comme l'a fort bien observé M. de Saulcy, est très facile à reconnaître sur le terrain. Néanmoins, pendant longtemps, beaucoup de savants critiques s'étaient trompés étrangement, en reportant

au nord, jusqu'aux Kobour-el-Molouk ou Tombeaux des Rois, les Cavernes Royales de Josèphe. Ils y étaient amenés, en apparence, légitimement, par les expressions de Josèphe, relatives au tracé du troisième mur d'enceinte : « καὶ διὰ σπηλαίων βασιλικῶν μηκυνόμενον » — « s'étendant à travers les Cavernes Royales. » Identifiant celles-ci avec les Kobour-el-Molouk ou Tombeaux des Rois, pratiqués dans le roc et considérés par eux comme les Cavernes Royales de Josèphe, ils étaient alors entraînés comme fatalement, et par une pente inévitable, à comprendre tout le quartier du Saint-Sépulcre dans le périmètre de la seconde enceinte; et, attendu que cette seconde enceinte existait à l'époque de Notre-Seigneur, la troisième seule, due à Agrippa I^er^, lui étant postérieure, il s'ensuivait qu'à leurs yeux le Golgotha actuel et le Saint Sépulcre devaient être regardés comme apocryphes, puisqu'ils sont situés au dedans du tracé, reculé par eux, de la seconde enceinte. Ils se demandaient, en outre, comment il pouvait se faire que le quartier du Saint-Sépulcre qui, de nos jours, semble si intérieur et si bien enclavé dans la ville, eût été en dehors de la cité, à l'époque de Jésus-Christ, c'est-à-dire à une époque où ils supposaient que Jérusalem était beaucoup plus considérable en étendue qu'elle ne l'est maintenant. Mais depuis la découverte des véritables Cavernes Royales, dont l'entrée avoisine la porte actuelle de Damas, et qui s'étendent si avant sous le mont Bézétha, cet argument topographique, au premier abord très spécieux, que l'on invoquait pour battre en brèche l'authenticité du Saint Sépulcre, a perdu toute sa valeur, et l'on est forcé maintenant de reconnaître que le troisième mur d'enceinte suivait à peu près exactement, du côté de l'ouest et du nord, le tracé du mur actuel.

Cette troisième muraille, commençant à la tour Hippicus, que nous avons déjà identifiée avec celle qui avoisine la porte de Jaffa, montait d'abord vers le nord-

ouest jusqu'à la tour Pséphina, en faisant face à l'ouest; or, cette tour Pséphina a été remplacée plus tard par la tour, dite de Tancrède, chez les historiens des croisades, et dont les ruines sont connues aujourd'hui, parmi les mulsulmans, sous le nom Kasr-Djaloud (château de Goliath). La muraille courait vers le nord-est, comme la muraille actuelle, puis vers l'est-nord-est, et au delà du tombeau d'Hélène, reine d'Adiabène, dont les trois pyramides devaient s'apercevoir, sans doute, des remparts, elle traversait les Cavernes Royales, expression parfaitement juste de la part de Josèphe, appliquée aux immenses carrières dont les unes, au nord, portent le nom de Grotte de Jérémie, parce que l'on croit que ce prophète y a jadis composé ses lamentations, et les autres, au sud, s'enfoncent, comme je l'ai dit, sous le mont Bézétha, en une vaste galerie souterraine, d'où l'on a extrait une partie des beaux matériaux qui ont servi jadis à bâtir les principaux monuments de la ville. J'ai déjà dit précédemment, en mentionnant ces cavernes, qu'elles renfermaient trois espèces de pierres, dont l'une s'appelle encore en arabe Hadjar-Maléki (pierre royale), pierre destinée aux constructions royales, d'où le nom de Cavernes Royales donné autrefois à ces grandes carrières souterraines, qui d'ailleurs pouvaient appartenir au domaine du roi.

La grotte de Jérémie, qui formait la partie septentrionale et la plus élevée de ces cavernes, en fut séparée, lorsque, l'an 43 de notre ère, Hérode Agrippa pratiqua une large coupure à travers ces carrières pour y faire passer la troisième muraille, d'où l'expression, mathématiquement vraie, dont se sert Josèphe en cet endroit, lorsqu'il nous dit que *le mur s'étendait à travers les Cavernes Royales;* expression, au contraire, infiniment moins juste, si on l'applique aux Kobour-el-Molouk, ces tombeaux n'ayant jamais été traversés par une muraille d'enceinte de la ville.

Un peu au delà de la porte de Damas, on observe que

le large fossé creusé dans le roc qui couvre la muraille actuelle, présente, le long de l'escarpe, des avances de rocher, qui servent de base aux tours de l'enceinte musulmane et qui, sans contredit, ont dû jadis porter celles de l'enceinte d'Agrippa; quelques soubassements même de ces anciennes tours semblent encore, çà et là, reconnaissables. La tour angulaire de l'extrémité orientale de cette branche de la muraille a succédé très probablement, selon l'observation de M. de Saulcy, à la tour angulaire antique signalée par Josèphe comme avoisinant le monument du Foulon, lequel a été détruit ou est enseveli sous des décombres. Enfin, la muraille tourne brusquement vers le sud et va se rattacher, le long de la vallée du Cédron, à l'enceinte du Haram-es-Çhérif.

Josèphe estime le périmètre entier de la ville à trente-trois stades, c'est-à-dire à six mille cent cinq mètres, en évaluant le stade à cent quatre-vingt-cinq mètres et en se servant, par conséquent, du stade olympique. Si, au contraire, nous comptons d'après le stade judaïque de cent quarante mètres, nous n'avons plus que quatre mille six cent vingt mètres, chiffre qui me paraît s'accorder davantage avec la réalité. Tel était, en effet, à peu près, le périmètre que devait avoir Jérusalem à l'époque de son plus grand développement, lorsqu'elle embrassait dans son enceinte, non seulement la ville actuelle, mais encore la partie méridionale du mont Sion, et les pentes d'Ophel, qui depuis longtemps en ont été séparées.

Josèphe, dans son *Livre contre Apion* (ch. Ier, § 22), rapporte un passage emprunté à Hécatée d'Abdère, et dans lequel cet écrivain mentionne Jérusalem comme une ville forte, de cinquante stades de tour et contenant cent vingt mille habitants. La première évaluation, relative à la circonférence de la ville, est évidemment beaucoup trop forte. Hécatée, en effet, était contemporain d'Alexandre le Grand et de Ptolémée Lagus; il

écrivait à une époque où Jérusalem se bornait aux collines de Sion, du Moriah, d'Acra et d'Ophel, et où, par conséquent, son périmètre, loin d'égaler cinquante stades, était bien inférieur à celui des trente-trois stades, périmètre déjà exagéré lui-même, si ces stades représentent des stades olympiques, et que la ville n'atteignit même pas complètement, lorsqu'elle eut compris dans son enceinte, sous Hérode Agrippa, une partie du mont Bézétha et du mont Gareb. Cette troisième muraille semblait réaliser la prophétie de Jérémie, s'exprimant ainsi plusieurs siècles à l'avance. (*Jérémie*, ch. XXXI, v. 38 et 39.)

38. « Ecce dies veniunt, dicit Dominus, et ædificabitur civitas Domino a turre Hananeel usque ad portam Anguli.

39. « Et exibit ultra norma mensuræ in conspectu ejus super collem Gareb, et circuibit Goatha. »

« Un jour viendra, dit le Seigneur, où l'on bâtira à l'Éternel une ville depuis la tour Hananéel jusqu'à la porte de l'Angle.

« Et le cordeau à mesurer sera tiré vis-à-vis d'elle sur la colline de Gareb et environnera Goatha. »

Gareb, comme son nom semble l'indiquer (occidental), est la colline située à l'occident du mont Bézétha, compris lui-même avec le Golgotha, peut-être le Goatha de Jérémie, dans l'enceinte de la ville nouvelle.

Quant à la population de cent vingt mille habitants, attribuée par Hécatée d'Abdère à Jérusalem, cette ville ne dut atteindre un pareil chiffre que lorsqu'elle eut reçu ses derniers accroissements. Au moment du siège de Titus, ce nombre fut, sans doute, bien dépassé ; mais on était alors à l'époque des fêtes de Pâques, fêtes qui avaient attiré à Jérusalem, de toutes les parties de la Palestine, une foule énorme que nous devons distinguer de la population fixe et permanente.

CHAPITRE VII

ANCIENNES NÉCROPOLES DE JÉRUSALEM

J'ai déjà précédemment attiré l'attention des lecteurs sur les Kobour-el-Molouk et sur le tombeau d'Absalom. Je vais maintenant, pour clore l'histoire monumentale et topographique de la Jérusalem antique, passer rapidement en revue les autres principales nécropoles de cette ville célèbre.

A vingt-cinq minutes environ au nord-ouest de la porte de Damas, on trouve une magnifique excavation sépulcrale, presque égale en beauté à celle des Kobour-el-Molouk et qui renferme, à différents niveaux, une série de chambres dont les parois sont percées de fours funéraires, au nombre de soixante, pratiqués en forme de niches oblongues, superposées les unes au-dessus des autres en deux rangées parallèles, et trop étroites, ce semble, pour avoir pu contenir des sarcophages. Les morts y avaient été placés, enveloppés d'un simple linceul ou de bandelettes. Le vestibule d'entrée de cette vaste catacombe est orné à l'extérieur d'un élégant fronton, dont le tympan a pour décoration de gracieux rinceaux de feuillage, de fleurs et de fruits, et est, en outre, accompagné d'acrotères figurant des palmettes.

Le savant anglais William nous a laissé une description détaillée de ce tombeau. (*Holy City*, t. II, pp. 151 et suivantes.) Après lui, M. de Saulcy l'a décrit de nouveau avec plus de précision encore et, à propos de ce monument funèbre, auquel est resté attaché le nom de

Kobour-el-Kodha (tombeaux des Juges), il se pose la question suivante : « Quels étaient les juges dont nous trouvons ici la sépulture ? Étaient-ce les Nasi ou chefs élus de tribu? étaient-ce les Élohim (les divins), qui étaient également élus par le peuple ? C'est ce que je ne me permettrai pas de discuter. Il me suffira de dire qu'il est pour moi bien démontré que la cave sépulcrale qui a conservé le nom de tombeaux des Juges est contemporaine des rois de Juda et qu'elle a reçu les corps d'une série de magistrats suprêmes dont les fonctions n'étaient pas héréditaires. » (*Voyage autour de la mer Morte*, t. II, p. 336.)

Il ne peut s'agir ici des Juges d'Israël, qui presque tous furent enterrés sur le territoire de leur propre tribu. Quant aux membres du sanhédrin, présidés par le Nasi et qui siégeaient au nombre de soixante-douze près du temple, dans une salle appelée Gazith, rien n'empêche de penser que leurs présidents successifs furent enterrés là. D'un autre côté, si rien, dans l'intérieur de la catacombe, ne paraît s'opposer à une pareille attribution, le fronton du vestibule extérieur, par le caractère de son ornementation et les moulures de la porte d'entrée, paraissent à quelques savants d'une époque moins reculée que celle que M. de Saulcy leur assigne. En admettant même, ce qui n'est pas parfaitement démontré, que les ornements et les moulures de ce fronton et de cette porte n'aient pu être l'œuvre d'artistes juifs de l'époque des rois de Juda, et que le ciseau grec ou romain s'y fasse visiblement sentir, on peut supposer que cette ornementation extérieure a été appliquée après coup au monument. Ne lisons-nous pas, en effet, que les Juifs, à l'époque de Notre-Seigneur, embellissaient les tombeaux des justes et construisaient les sépulcres des prophètes ?

« Væ vobis, scribæ et pharisæi hypocritæ, qui ædificatis sepulcra prophetarum et ornatis monumenta justorum ! » (Saint Mathieu, ch. XXIII, v. 29.)

Ce verset nous montre que, du temps de Jésus-Christ, on édifiait à Jérusalem des sépulcres neufs aux prophètes immolés injustement, sans doute pour conjurer la vengeance divine que leur sang répandu appelait sur ceux qui l'avaient versé, et qu'on embellissait également les tombeaux des justes. Pourquoi aussi, à cette même époque, n'aurait-on pas appliqué une ornementation plus moderne à d'autres tombeaux anciens, par exemple à ceux qui nous occupent en ce moment et qui, par leur étendue et l'agencement bien ordonné et singulièrement coûteux de leurs chambres sépulcrales, attestent qu'ils étaient destinés à une classe de personnages importants?

Une autre catacombe, également très digne d'intérêt, est connue sous le nom de Kobour-el-Anbia (tombeaux des Prophètes). Elle est située sur les flancs occidentaux et à mi-côte de la montagne des Oliviers. On descend dans cette crypte au moyen d'une rampe assez abrupte, qui conduit au fond d'une rotonde, dont la voûte est percée d'une ouverture circulaire destinée à l'éclairer. De cette chambre, des passages très étroits mènent à deux galeries demi-circulaires et concentriques, séparées l'une de l'autre par un mur très épais de rocher. Les parois de ces galeries sont très lisses, la surface rocheuse ayant été revêtue de stuc. Un grand nombre de fours à cercueil ont été creusés le long de la partie inférieure de ces parois qui sont partout couvertes d'une multitude d'inscriptions de toutes langues, la plupart modernes, et principalement grecques et hébraïques; quelques-unes sont d'une époque plus ancienne et attestent qu'à l'époque byzantine, ce vaste tombeau avait servi de demeure funèbre à des chrétiens qui avaient probablement hérité de loges funéraires judaïques d'une date bien antérieure. Une galerie très basse et très étroite part d'une de ces galeries concentriques et se prolonge pendant quatre-vingts mètres environ; il faut ramper pour la suivre; c'est un véri-

table boyau qui semble être l'ébauche d'une galerie commencée, mais non terminée. Quoi qu'il en soit, cette catacombe paraît avoir reçu, dans le principe, la dépouille mortelle de personnages juifs ayant un caractère sacré, comme semble l'indiquer le nom de Kobour-el-Anbia, qu'elle a gardé parmi les indigènes.

M. de Saulcy pense, et, peut-être, avec raison, qu'elle est désignée par un passage tiré de la *Guerre des Juifs* (l. V, ch. XIII, § 2) et dans lequel Josèphe, parlant des lignes de circonvallation de Titus, nous apprend qu'après avoir traversé le Cédron elles gagnaient la montagne des Oliviers, qu'elles enveloppaient, vers le midi, jusqu'au rocher appelé *Péristéréon :* or, ce mot grec, qui répond à celui de *Columbarium*, en latin, devait, sans contredit, son origine aux nombreuses loges funéraires dont la roche en question était percée comme une sorte de colombier.

La vallée de Josaphat est maintenant presque tout entière envahie et comme pavée par d'innombrables pierres sépulcrales, les unes anciennes, les autres toutes récentes, sous lesquelles reposent les Juifs qui, de temps immémorial, affluent à Jérusalem de l'Europe, de l'Asie et de l'Afrique, pour y dormir leur dernier sommeil et y mêler leurs cendres à celles de leurs aïeux. Mais on y remarque particulièrement quatre mausolées principaux appelés : tombeaux d'Absalom, de Josaphat, de saint Jacques et de Zacharie. Ces quatre mausolées ont, depuis longtemps, exercé la critique des archéologues, qui les ont regardés, soit comme fort anciens et d'origine purement hébraïque, soit comme étant d'époque beaucoup plus récente. L'écrivain moderne qui en a donné la description la plus minutieuse est M. de Saulcy, et le lecteur ne pourra mieux faire que de consulter cet auteur sur ce point. (*Voyage en Syrie et autour de la mer Morte*, t. II, pp. 295 et suivantes.)

Le tombeau d'Absalom ayant été décrit par moi plus haut, à propos des monuments de l'époque de David,

je n'y reviendrai pas de nouveau, et je passe immédiatement à celui de Josaphat.

A quelques pas au nord-est du tombeau d'Absalom, on apercevait encore, il y a quelques années, une partie d'un monument que les Juifs et les chrétiens de Jérusalem appellent tombeau de Josaphat. Actuellement, il est complètement dérobé aux regards par un mur en pierres sèches qui le masque tout à fait. La porte d'entrée, telle que je l'ai vue autrefois, est surmontée d'un fronton que décorent d'élégants rinceaux et que terminent des acrotères. Il renferme intérieurement trois chambres sépulcrales.

Nous savons par la Bible que le roi Josaphat s'endormit avec ses pères et fut enseveli avec eux dans la Cité de David.

« Dormivitque Josaphat cum patribus suis et sepultus est cum eis in Civitate David patris sui. » (*Rois*, l. III, ch. XXII, § 51.)

Pour justifier la tradition relative au tombeau dont il s'agit en ce moment, il faut admettre, ce qui est possible, que ce monarque avait fait préparer ce monument funèbre pour sa famille dans la vallée qui, depuis, aura porté son nom, tandis que lui-même, comme souverain, aura été déposé, après sa mort, dans la nécropole royale du mont Sion. Que si l'on objecte contre l'attribution de ce tombeau à Josaphat, ou plutôt à sa famille, la décoration du fronton qui semble accuser l'art de la Grèce ou de Rome et devoir faire descendre ce monument jusqu'à l'époque des Asmonéens, et peut-être même jusqu'à la dynastie des Hérodes, on peut répondre, comme pour d'autres monuments analogues, que, purement judaïque dans le principe et dans sa forme primordiale, il a pu ultérieurement subir une restauration dans le style grec ou romain.

A quatre-vingt-cinq pas environ au sud de ce mausolée, on en rencontre un troisième que les chrétiens vénèrent sous le nom de tombeau de saint Jacques et que

les musulmans appellent, on ne sait pourquoi, Diouan-Pharaoun (divan de Pharaon). Il présente au regard un vestibule que soutiennent deux colonnes et deux demi-pilastres doriques pris dans la masse du roc évidé et que couronne un entablement également dorique avec triglyphes et gouttes. Sur l'architrave a été gravée une inscription hébraïque, assez difficile à déchiffrer actuellement, que M. de Vogüé a eu le mérite d'interpréter le premier, et que M. de Saulcy a étudiée ensuite. Elle indique que ce mausolée est celui de huit membres appartenant à la famille sacerdotale des Beni-Hésir. La plate-forme du vestibule s'élève en retraite sur une base rocheuse haute de deux mètres ; il a lui-même six mètres de long sur trois de profondeur et donne accès dans quatre chambres funéraires qui contiennent chacune plusieurs loges sépulcrales. M. de Vogüé regarde ce monument, à cause des motifs architecturaux de sa façade et de la forme des caractères de l'inscription hébraïque, comme étant contemporain de l'époque asmonéenne ou hérodienne. Quant au nom de saint Jacques, donné par les chrétiens à ce même tombeau, il provient d'une tradition en vertu de laquelle saint Jacques le Mineur se serait réfugié dans ce caveau, lorsque le Sauveur, trahi par Judas, tomba entre les mains de ses ennemis, près du jardin de Gethsémani. Plus tard, nommé évêque de Jérusalem et précipité du haut des murailles du temple, à l'instigation du grand-prêtre Ananus, il aurait été lapidé, respirant encore, puis achevé par la masse d'un foulon et enseveli ensuite dans un des fours funéraires du mausolée auquel son nom est resté attaché.

A quelques pas au sud du tombeau précédent est celui de Zacharie ; il est, du moins, désigné ainsi par les chrétiens et par les Juifs ; les musulmans l'appellent Kabr-Zoudjet-Faraoun (tombeau de la femme de Pharaon). Ce mausolée, entièrement monolithe, a été complètement isolé de la masse rocheuse au milieu de laquelle il a été creusé et forme un carré de cinq mètres cinquante-trois

centimètres de côté. Chaque face est ornée de deux colonnes et de deux demi-colonnes ioniques engagées dans des pilastres d'antes. Au-dessus des chapiteaux, règne une architrave que couronne une corniche égyptienne, surmontée elle-même d'une pyramide équilatérale. La porte de ce curieux mausolée n'est pas visible, ensevelie, sans doute, qu'elle est, sous des pierres tumulaires hébraïques qui environnent tout le monument, les Juifs tenant à honneur de se faire enterrer alentour, et, pour y pénétrer maintenant, il faudrait déplacer une partie de ces tombes.

Quel est le Zacharie auquel on attribue ce monument? On l'ignore tout à fait. Quelques-uns pensent qu'il s'agit ici du Zacharie, fils de Barachie, mentionné dans l'Évangile de saint Mathieu, qui met ces paroles dans la bouche de Notre-Seigneur (ch. xxiii, v. 34-35) :

34. « Voici que moi-même je vous envoie des prophètes, des sages et des docteurs; vous tuerez et crucifierez les uns, et vous flagellerez les autres dans les synagogues, en les poursuivant de ville en ville.

35. « Afin que retombe sur vous tout le sang innocent qui a été versé sur la terre depuis le sang du juste Abel jusqu'au sang de Zacharie, fils de Barachie, que vous avez tué entre le temple et l'autel. »

Si, de la vallée de Josaphat, où se trouvent ces remarquables tombeaux, nous nous transportons sur les flancs méridionaux de la vallée de Ben-Hinnom, nous les voyons tout percés de grottes sépulcrales dont la plupart sans doute remontent à une haute antiquité, mais qui ont dû être tour à tour occupés par les différentes populations qui ont successivement habité Jérusalem. A l'époque chrétienne et jusqu'au sixième siècle de notre ère, quelques-unes d'entre elles ont même servi de retraites à de pieux anachorètes, comme nous le savons par un passage d'Antonin le Martyr :

« Inter ipsa sepulchra sunt cellulæ servorum Dei, ubi fiunt multæ virtutes. » (*Itinerarium*, ch. xxvi.)

Beaucoup de ces grottes sépulcrales étaient encore à peu près intactes, lors de mon premier voyage en Palestine, en 1852; mais j'ai observé avec regrets, dans mes voyages subséquents, que la moitié avaient disparu, ayant été exploitées comme carrières. Plusieurs portent des inscriptions grecques que j'ai copiées après tous les voyageurs qui m'avaient précédé, mais qu'il est inutile de reproduire ici, puisqu'elles sont connues depuis longtemps, ayant été relevées, entre autres, avec soin par M. de Saulcy.

L'un des plus intéressants de ces tombeaux est malheureusement très dégradé maintenant. L'entrée du vestibule en est surmontée d'une frise dorique que décorent huit métopes séparées les unes des autres par des diglyphes et portant des ornements différents, tels que grappes de raisin, fleurons et rosaces diverses. Le vestibule lui-même et les chambres qui suivent, et dont toutes les parois sont percées de fours ou de couchettes funéraires, gardent encore les traces de vieilles peintures byzantines, ce qui prouve que, dans les siècles de la primitive Église, elles ont servi d'asile à des religieux. On monte à cette grotte sépulcrale du fond de la vallée, dont elle occupe une partie supérieure, par deux escaliers taillés dans le roc, ce qui indique l'importance première de ce monument.

Trois traditions sont attachées à ce tombeau. D'après la première, plusieurs apôtres y auraient cherché une retraite, après l'arrestation de leur divin Maître, au bas de la montagne des Oliviers; d'après la seconde, le grand-prêtre Anne ou Ananus, devant lequel Notre-Seigneur comparut d'abord avant d'être mené chez Caïphe et de là chez Pilate, aurait été enseveli dans l'une des loges funéraires de ce caveau. Josèphe, en nous décrivant le mur de circonvallation dont Titus environna Jérusalem, le fait passer au sortir de la vallée de la source, c'est-à-dire, sans doute, de celle où se trouve le Bir-Ayoub, et en gravissant les pentes de

Ben-Hinnom, devant le tombeau d'Ananus. (*Guerre des Juifs*, l. V, ch. XVI, § 2.)

Une troisième tradition veut qu'au troisième siècle de notre ère saint Onuphre ait habité cette grotte, qui fut plus tard convertie en chapelle, comme l'indiquent les restes de peinture que j'ai signalés. Conformément à cette dernière légende, chaque année, le jour de la fête de ce saint, les Grecs non unis de Jérusalem viennent célébrer leurs offices religieux dans l'intérieur de ce tombeau dont ils se sont complètement emparés depuis 1874, en y plaçant une porte de fer, dont la pose a détruit en partie le gracieux vestibule qui le précédait.

Ces trois traditions, d'ailleurs, qui rapportent des événements successifs et non contemporains, peuvent très bien se concilier et ne sont nullement opposées entre elles; seulement, elles ne reposent que sur des données douteuses. D'autres, en effet, placent le tombeau d'Ananus à Hakeldama, aujourd'hui encore Hak-ed-Damm (prix du sang), le Chaudemar de l'époque des croisades, monument sépulcral réparé alors par les Latins, et où les chevaliers de Saint-Jean enterraient les étrangers qui mouraient dans leur hôpital. Le caveau funéraire que recouvre une voûte ogivale percée de huit ouvertures, semblables aux regards d'une citerne, avait été creusé sur le champ du potier qui fut acquis avec les trente deniers, prix de la trahison de Judas.

Dans le même passage de Josèphe, relatif à la ligne de circonvallation de Titus, il est question du tombeau d'Hérode.

« Cette ligne, dit-il, après s'être dirigée en montant vers le tombeau du grand-prêtre Ananus, traversait la colline sur laquelle Pompée avait établi son camp, se tournait ensuite vers le nord, en s'étendant vers le hameau appelé *la Maison des Pois*, puis enveloppait le monument sépulcral d'Hérode, et revenait, par un retour à l'orient, à son point de départ, c'est-à-dire au camp de Titus. »

Dans un second passage, plus explicite encore que celui-ci, Josèphe raconte que Titus, à son arrivée sous les murs de Jérusalem, fit déblayer et aplanir tout le terrain compris depuis le Scopus jusqu'aux monuments d'Hérode, situés près de la piscine des Serpents. (*Guerre des Juifs*, l. V, ch. III, § 2.)

M. de Saulcy a démontré que ce tombeau ou ces tombeaux d'Hérode, Josèphe employant le singulier dans le premier cas, et le pluriel dans le deuxième, devaient être situés dans le voisinage du grand Birket-Mamillah, qu'il identifie très justement avec la piscine des Serpents de l'historien juif. Or, à quelque distance de cette vaste piscine, dans laquelle il est permis également de reconnaître la piscine Supérieure d'Ézéchias, la piscine Inférieure étant le Birket-Hammam-el-Batrak, on observe plusieurs caveaux funéraires, aujourd'hui très dégradés et servant parfois d'étables. Ce sont probablement les tristes restes du mausolée élevé en l'honneur, non d'Hérode le Grand, car il avait été enterré à Hérodium, mais d'autres princes de sa dynastie.

Si ce mausolée a presque disparu, sauf ces débris insignifiants, celui d'Hélène, reine d'Adiabène, et de son fils Izates, est encore beaucoup moins reconnaissable, car si plusieurs savants critiques inclinent à l'identifier avec les Kobour-el-Molouk, j'hésite, pour mon compte, ainsi que je l'ai déjà dit, à propos de cette magnifique excavation sépulcrale, à y voir le tombeau de cette reine, et M. de Saulcy me paraît avoir prouvé par des arguments péremptoires qu'il était plus rapproché de la branche septentrionale des remparts que ne le sont les Kobour-el-Molouk.

Dans un passage souvent cité, Josèphe nous apprend que Monobaze, roi d'Adiabène, fils d'Hélène et successeur d'Izates, ayant envoyé à Jérusalem les restes de sa mère et ceux de son frère, les fit ensevelir dans les trois pyramides que sa mère avait fait construire à trois stades de la ville. (*Antiquités judaïques*, l. XX, ch. IV, § 3.)

Il s'agit ici, comme on le voit, non d'une catacombe pratiquée dans le roc et souterraine, à l'instar des Kobour-el-Molouk, mais d'un mausolée construit et surmonté de trois pyramides, la première servant sans doute de vestibule aux deux autres, lesquelles renfermaient chacune probablement une chambre sépulcrale, l'une consacrée à Hélène et l'autre à son fils Izates. Ce mausolée se trouvait, en outre, à trois stades de la ville et, d'après deux autres passages de Josèphe, était situé devant la branche septentrionale des remparts, non loin et à l'ouest de la porte que flanquaient les tours dite des Femmes. Or, cette porte est celle-là même dont on distingue encore une arcade aux trois quarts ensevelie et enclavée dans la porte actuelle de Damas. Trois stades, à cent quatre-vingt-cinq mètres le stade, font cinq cent cinquante-cinq mètres; si on les évalue, d'après le stade judaïque de cent quarante mètres, cette distance se réduit à quatre cent vingt mètres. Il y a loin, par conséquent, de là à l'intervalle qui sépare les Kobour-el- Molouk de la porte de Damas, et qui, en droite ligne, est de sept cent soixante-dix mètres.

Ce tombeau fut respecté par les Romains, lorsque, avant d'attaquer Jérusalem, ils nettoyèrent tous les abords septentrionaux de la place ; car nous lisons dans l'*Histoire ecclésiastique* d'Eusèbe (l. II, ch. XII) que, de son temps, on voyait encore au dehors et dans les faubourgs d'Ælia (tel est le nom que portait alors Jérusalem) les stèles remarquables d'Hélène. Il s'agit ici des trois pyramides signalées par Josèphe.

Saint Jérôme mentionne dans les termes suivants le tombeau de cette reine :

« Quid diu moror? Ad lævam mausoleo Helenæ derelicto, quæ Adiabenorum regina in fame populum frumento juverat, ingressa est Jerosolymam, urbem trinominem, Jebus, Salem, Jerusalem, quæ ab Ælio postea Hadriano, de ruinis et cineribus civitatis in Æliam suscitata est. » (*Epitaphium Paulæ.*)

Ce dernier passage nous apprend que la route par laquelle Paula entra à Jérusalem passait à côté du tombeau d'Hélène et laissait ce monument à la gauche du voyageur qui gagnait la porte de la Ville Sainte.

Maintenant, où le chercher, si nous ne le reconnaissons pas dans les Kobour-el-Molouk ? M. de Saulcy a proposé de le placer sur le pâté rocheux qui se trouve à deux cent quarante mètres environ au nord, quelques degrés ouest, de la porte de Damas, et dans les flancs duquel est taillée une grotte sépulcrale. C'est là une hypothèse que M. de Barrère a le premier émise et que M. Pierotti a adoptée dans son plan de Jérusalem, en fixant en cet endroit le tombeau d'Hélène. Mais, dans ce cas, il faut avouer que nous sommes loin d'atteindre sur ce point les trois stades indiqués par Josèphe et qui, évalués seulement à cent quarante mètres le stade judaïque, font néanmoins quatre cent vingt mètres. J'incline donc à penser, jusqu'à nouvel ordre, que le tombeau d'Hélène, reine d'Adiabène, a été complètement détruit, ou, du moins, que ses débris n'ont encore été retrouvés réellement par personne, attendu qu'on ne peut le placer, ni aux Kobour-el-Molouk, bien que ce soit l'opinion de plusieurs archéologues éminents, ni au pâté rocheux dont il vient d'être question, comme le veulent MM. de Barrère, Pierotti et de Saulcy, le premier emplacement dépassant singulièrement les trois stades marqués par Josèphe, et le second étant beaucoup trop en deçà.

Deux autres tombeaux célèbres sont encore signalés par l'historien juif à propos du siège de Jérusalem par Titus : ce sont ceux du grand-prêtre Jean et d'Alexandre Jannée; ils avaient été enclavés dans la troisième enceinte construite, ou du moins commencée, par Agrippa Ier. Ce grand-prêtre Jean passait pour être le même que Jean Hyrcan, fils et successeur de Simon, qui mourut l'an 107 avant J.-C., après vingt-neuf ans de règne. Le tombeau qui lui avait été élevé semble, d'après deux passages

de Josèphe, avoir été situé entre la tour Pséphina et la piscine Amygdalon, le Hammam-el-Batrak de nos jours, ou la piscine d'Ézéchias du IV^e^ livre des *Rois*. La position précise de ce mausolée n'a point encore été retrouvée. Il en est de même de celui d'Alexandre Jannée, autre prince asmonéen. Ce tombeau devait se trouver sur les pentes méridionales du mont Bézétha, vis-à-vis de la tour Antonia et du portique septentrional du temple. (*Guerre des Juifs*, l. V, ch. VII, § 3.)

M. de Saulcy a proposé d'en reconnaître les restes dans le soubassement d'une tour d'apparence assez ancienne qui fait face, vers le nord, à l'une des entrées du Haram-es-Chérif, et dont la partie inférieure est, à ses yeux, la base même de ce monument funéraire. Mais cette hypothèse me paraît sujette à caution et je ne l'admets, jusqu'à présent, qu'avec beaucoup de réserve.

CHAPITRE VIII

JÉRUSALEM A L'ÉPOQUE DE NOTRE-SEIGNEUR, OU DESCRIPTION SOMMAIRE DES ENDROITS CONSACRÉS DANS CETTE VILLE PAR LES PRINCIPAUX ÉVÉNEMENTS DE LA VIE DU SAUVEUR

L'antique cité de Melchisédech, la Jérusalem de David et de Salomon, celle de Zorobabel, d'Esdras et de Néhémie, celle aussi des princes asmonéens, en un mot, la métropole, pour ainsi dire, de l'Ancien Testament et de la loi de Moïse, avait accompli ses destinées. Le sceptre de Juda avait passé entre des mains étrangères ; tous les principaux traits de la vie du Messie avaient été reproduits en figures par avance, et le monde entier attendait depuis de longs siècles un libérateur. Les temps fixés par la Sagesse éternelle et annoncés d'âge en âge par les prophètes étant révolus, le Christ naquit à Bethléhem. Sans résumer ici cette vie incomparable, je vais me borner à esquisser, en peu de mots, les principaux lieux qui furent, à Jérusalem, témoins des enseignements, des miracles, des institutions, de la passion, de la mort, de la résurrection et enfin de l'ascension du Sauveur. Les détails topographiques dans lesquels je vais entrer aideront peut-être le lecteur à mieux comprendre les récits des saints Évangiles, relativement à quelques-uns des événements de la mission terrestre de Notre-Seigneur.

J'ai déjà parlé du temple, relevé par Hérode, où l'enfant Jésus fut présenté après sa naissance, où, à peine

âgé de douze ans, il enseignait les docteurs de la loi, et où, plus tard, il conversa souvent avec ses disciples, au milieu d'une foule tantôt enthousiaste, et tantôt ennemie, que charmait ou irritait sa parole, et qui passait facilement pour lui de l'amour à la haine.

Un jour, que cette multitude aveugle et inconstante voulait le lapider, Jésus s'échappa des sacrés parvis et guérit, en sortant du temple, un aveugle-né, à qui il recommanda d'aller se laver dans la piscine de Siloé. Cet aveugle y alla, s'y lava et revint voyant clair. (Saint Jean, ch. IX, v. 7) :

7. « Et dixit ei : Vade, lava in natatoria Siloë (quod interpretatur missus) ; abiit ergo et lavit et venit videns. »

J'ai déjà décrit précédemment cette piscine qui est située près de la jonction méridionale de la vallée du Tyropœon avec celle de Josaphat ou du Cédron. Il est donc inutile que je la décrive de nouveau en ce moment.

Une autre piscine, non moins célèbre que celle-ci, rappelle un autre miracle de Notre-Seigneur, celui de la guérison d'un paralytique. (Saint Jean, ch. V, v. 2-9.)

2. « Or, il y avait à Jérusalem une piscine dite Probatique, surnommée en hébreu Bethsaïda, qui avait cinq galeries,

3. « Dans lesquelles étaient couchés un grand nombre de malades, d'aveugles, de boiteux, d'infirmes aux membres desséchés, qui tous attendaient que l'eau fût remuée ;

4. « Car l'ange du Seigneur, à certains moments, descendait dans la piscine et en remuait l'eau, et celui qui entrait le premier dans la piscine, après que l'eau avait été ainsi agitée, était guéri, quelque infirmité qu'il eût.

5. « Or, il y avait là un homme qui était infirme depuis trente-huit ans.

6. « Jésus l'ayant vu couché, et sachant qu'il était dans cet état depuis fort longtemps, lui dit : Voulez-vous être guéri ?

7. « Le malade lui répondit : Seigneur, je n'ai personne pour me plonger dans la piscine, après que l'eau a été troublée, et pendant le temps que je mets à y aller, un autre y descend avant moi.

8. « Jésus lui dit : Levez-vous, emportez votre lit et marchez.

9. « Et cet homme fut guéri à l'instant même. »

Le texte latin du premier verset de ce passage est ainsi conçu :

« Est autem, Jerosolymis Probatica piscina quæ cognominatur hebraïce Bethsaïda, quinque porticus habens. »

Le texte grec du même verset est le suivant :

« Ἔστι δὲ ἐν τοῖς Ἱεροσολύμοις, ἐπὶ τῇ Προβατικῇ, κολυμβήθρα ἡ ἐπιλεγομένη Ἑβραϊστὶ Βηθεσδά, πέντε στοὰς ἔχουσα. »

« Il y a à Jérusalem, auprès de la Probatique, une piscine, appelée en hébreu Béthesda, qui a cinq portiques. »

Cette dernière leçon me paraît bien supérieure à celle de la Vulgate ; car d'abord le surnom de Bethsaïda (maison de la Pêche) ne peut guère convenir à un bassin destiné à laver les brebis que l'on introduisait dans le temple; ensuite, il semble difficile d'admettre que le même bassin servît à la fois et aux malades, et aux troupeaux qu'on allait immoler; en troisième lieu, si le Birket-Israïl, qui est, à mes yeux, la véritable piscine Probatique, est en même temps celle où se plongeaient les malades qui cherchaient leur guérison dans ses eaux, on ne distingue aucune trace des cinq portiques qui l'entouraient. Les deux galeries voûtées que l'on remarque à l'ouest de cet ancien réservoir n'ont jamais pu servir, en effet, à y étendre des malades. En quatrième lieu, Eusèbe et saint Jérôme, au mot *Bethesda*, dans l'*Onomasticon*, identifient, il est vrai, la piscine ainsi appelée avec celle à laquelle on donnait le nom de Probatique; mais l'un et l'autre parlent de deux bassins jumeaux : λίμναι δίδυμοι (*gemini lacus*). Le *Pèlerin de*

Bordeaux mentionne pareillement au même endroit deux piscines jumelles : *piscinæ gemellares;* or, l'une de ces piscines est, selon toute apparence, le Birket-Israïl, et, comme elle touche à l'enceinte du temple, elle ne peut être que la piscine Probatique où on lavait les brebis destinées aux sacrifices. Cette piscine avoisine l'angle nord-est du Haram-es-Chérif. Longue de cent quinze mètres sur quarante de large, elle est actuellement aux trois quarts comblée; car, depuis longtemps, on y déverse toutes sortes de décombres, de terre et d'immondices, ce qui fait qu'on ne peut plus en apprécier la profondeur, qui a dû dépasser vingt-cinq mètres. A son extrémité occidentale, on observe, comme je l'ai dit, deux longues galeries voûtées et parallèles, en partie obstruées maintenant et qu'on peut suivre une cinquantaine de pas, mais à la condition de se courber beaucoup. La seconde piscine, depuis longtemps comblée et séparée de la précédente par une rue, a été retrouvée, il y a peu d'années, dans les restaurations récentes de l'église Sainte-Anne, avec les restes de quelques-uns de ses portiques, tout auprès de cette église et dans l'enclos qui l'entoure, par M. Mauss, architecte du Gouvernement français. Les fouilles entreprises par lui ont été depuis poursuivies par les Révérends Pères missionnaires d'Alger, auxquels la garde du sanctuaire de Sainte-Anne a été confiée. Cette deuxième piscine est la véritable piscine Béthesda, voisine de la Probatique, comme l'affirme le texte grec, mais non identique avec elle. Le nom de Béthesda, qui signifie en hébreu *maison de Miséricorde*, lui convenait beaucoup mieux, à cause des nombreux miracles qui s'y accomplissaient, que celui de Bethsaïda (*maison de la Pêche*), que lui donne la Vulgate.

Décrivons maintenant les divers endroits, qui, à Jérusalem, furent témoins des principales scènes de la Passion.

La veille du jour, à jamais mémorable, où le Christ

devait expirer en croix sur le Golgotha, pour le salut du monde, il voulut, avant de mourir, perpétuer sa présence parmi les hommes, en instituant le sacrement de l'Eucharistie. Le lieu où s'accomplit cet ineffable mystère et où, pour la première fois, le Sauveur se donna lui-même en nourriture à ses disciples, est le Cénacle. L'ensemble des constructions connues aujourd'hui sous ce nom parmi les chrétiens, et par les musulmans sous celui de Neby-Daoud (le prophète David), dont on y montre le prétendu tombeau, occupe, en dehors de la ville actuelle et dans la partie méridionale du mont Sion, un emplacement assez considérable. L'étage inférieur, dans lequel on ne pénètre qu'avec beaucoup de difficulté, parce qu'il est habité par la famille d'un santon, contient deux salles principales, dont la plus grande passe pour être l'endroit où Notre-Seigneur lava les pieds à ses disciples; la voûte en est supportée par deux piliers. L'autre, beaucoup plus petite, renferme le sarcophage apocryphe de David, dont j'ai parlé ailleurs. A l'étage supérieur est la salle, dite du Cénacle, qui mesure quatorze mètres de long sur neuf de large. De style gothique, elle est divisée par deux colonnes en deux nefs parallèles. A ces deux colonnes répondent des demi-colonnes, engagées dans les murs latéraux, et qui reçoivent sur leurs chapiteaux, qu'orne une double couronne de feuillage, la retombée des arcs doubleaux et des arcs ogives. De cette salle, qu'éclairent trois fenêtres et où les musulmans ont pratiqué un mihrab dans le mur du sud, on passe, près de l'angle sud-est, par un escalier de quelques marches, dans une seconde salle partagée en deux pièces par une cloison basse et à hauteur d'appui. L'une est un oratoire musulman; dans l'autre, est un deuxième tombeau de David qui n'est qu'un pur cénotaphe, comme celui de la salle inférieure; car, ainsi que je l'ai déjà dit, la plupart des musulmans affirment eux-mêmes que la dépouille mortelle du roi-prophète repose

dans une crypte située au-dessous de toutes ces constructions. Telle est, en peu de mots, l'état actuel, malheureusement très dégradé et très lamentable, de l'un des sanctuaires les plus augustes de l'univers. C'est là, en effet, que le Sauveur célébra sa dernière pâque avec ses disciples, là qu'il daigna leur laver les pieds, là qu'il institua le sacrement de l'Eucharistie, là qu'il prédit et la trahison de Judas et la chute de saint Pierre, là qu'il tint le sublime discours que saint Jean nous a rapporté (saint Jean, ch. XIII-XVII), et où sa doctrine, dans ce qu'elle a de plus élevé et de plus divin, est résumée d'une façon si admirable. Ce discours, prononcé par le Christ, la veille de sa mort, est comme le testament de la nouvelle alliance contractée par le ciel avec les hommes, testament dont l'apôtre qui avait eu l'insigne privilège de reposer sur le cœur de Jésus devait, plus qu'aucun autre, nous transmettre fidèlement les principaux articles, puisqu'il s'agissait d'une religion d'amour et de grâce, opposée à la religion de nature, formulée par la doctrine mosaïque. C'est au Cénacle également que Notre-Seigneur apparut plusieurs fois à ses disciples, après sa résurrection; c'est là enfin que, dix jours après son Ascension, il leur envoya le Saint-Esprit. Une maison à laquelle se rattachent de tels souvenirs devint bientôt un lieu saint et sacré où les apôtres avaient coutume de se rassembler et de réunir les premiers fidèles, pour y célébrer les divins mystères. Comme elle avait un rez-de-chaussée et un premier étage, et qu'elle fut de très bonne heure transformée en église, on lui conserva religieusement sa disposition primitive, et depuis elle fut toujours divisée en deux étages.

Nous apprenons, par un passage de saint Épiphane (*Des poids et mesures*, ch. XIV), que cette église, *mère de toutes les églises*, comme elle est appelée souvent dans les chartes du Moyen âge et chez les historiens des Croisades, existait encore au temps d'Adrien, ayant

échappé à la destruction de la ville par les Romains. Elle était petite, alors, et fut, dit-on, reconstruite par Constantin sur un plan plus considérable. Saint Cyrille, qui la mentionne, fait allusion à ses deux étages, en nous disant que le Saint-Esprit était descendu à Jérusalem sur les disciples réunis dans l'église supérieure des apôtres. (*Cathéchèses*, XVI, 4.) Au témoignage de saint Jérôme, l'une des colonnes qui soutenaient le portique de cette basilique passait pour être teinte du sang de Notre-Seigneur, qui y aurait été attaché pendant sa cruelle flagellation.

« Ostendebatur illi (Paulæ), in monte Sion, columna ecclesiæ porticum sustinens, infecta cruore Domini, ad quam vinctus dicitur flagellatus. » (Épitre, ch. CVIII, § 9.)

Au moment où les Croisés attaquèrent Jérusalem, en 1099, cette église était en partie détruite; ils la relevèrent de ses ruines, en lui gardant ses deux étages traditionnels et en l'embellissant de peintures relatives aux mémorables événements qui s'étaient accomplis en ce lieu. A gauche de l'église principale était un oratoire dédié à saint Étienne, dont le corps y avait été transporté en 415, de Kaphar-Gamala, où il avait été d'abord enterré. Quelques années plus tard, les reliques de ce martyr furent transférées dans la basilique que l'impératrice Eudoxie érigea en son honneur un peu au nord de la porte actuelle de Damas. Une communauté de chanoines augustins, dont le couvent attenait à ces deux sanctuaires, les desservait l'un et l'autre, sous les noms de *Sainte-Marie du mont Sion* et du *Saint-Esprit*. Après l'expulsion des Croisés et la chute du royaume latin, ils restèrent encore quelque temps entre les mains de religieux syriens, puis ils furent renversés de nouveau. En 1342, Robert d'Anjou, roi de Naples, et Sanche, sa femme, rachetèrent des mains des infidèles les ruines du Cénacle et en confièrent la garde aux Franciscains. Ceux-ci, grâce à leurs royales libéralités

et à celles d'une dame de Florence, nommée Sophie des Archanges, rebâtirent l'église et le couvent du mont Sion et fondèrent à côté un hospice pour les pèlerins. C'est là que, pendant deux siècles, ils offrirent un généreux asile à tous les étrangers qui venaient visiter les Lieux Saints. Ni les menaces, ni les exactions des musulmans ne les détournèrent jamais de leur pieux ministère. Enfin, en 1551, expulsés eux-mêmes du Cénacle, ils eurent la douleur de voir convertir en mosquée l'église qu'ils avaient reconstruite, et ils furent contraints d'aller se réfugier dans l'intérieur de la ville, où ils achetèrent, à grands frais, l'église et le couvent de Saint-Sauveur, appartenant aux Géorgiens.

Après avoir, le Jeudi-Saint, célébré la dernière Cène, et institué le sacrement de l'Eucharistie, dans la salle haute de la maison qui devint le Cénacle, Jésus, vers le soir, descendit de la colline de Sion et, franchissant le Cédron avec ses disciples, il s'arrêta au pied de la montagne des Oliviers, dans la villa de Gethsémani. Ce nom signifie *pressoir d'huile*. Là, sans doute, était un pressoir où l'on broyait les olives qui avaient été recueillies, soit au pied, soit sur les flancs de la montagne. On remarque en cet endroit qui, depuis 1848, a été environné d'un mur par les Franciscains, auxquels il appartient, huit vénérables oliviers tombant de vétusté, mais néanmoins produisant encore chaque année quelques fruits ; ils sont confiés aux soins d'un bon religieux qui veille sur eux avec une pieuse sollicitude. Ils sont en effet, peut-être, contemporains de Notre-Seigneur ; dans tous les cas, si l'on prend à la lettre l'assertion de Josèphe, qui assure que tous les arbres furent coupés autour de Jérusalem, lors du siège de la ville, ces oliviers, qui ont de sept à huit mètres de circonférence et accusent une extrême vieillesse par leurs nombreux rejetons, la nature de leur écorce, et les vides de leurs troncs, sont, tout au moins, les descendants probablement immédiats de ceux qui ont assisté à l'Agonie de

l'Homme-Dieu, et il est dès lors permis de les regarder comme les témoins ou comme issus des premiers témoins du commencement de la Passion. On conçoit donc avec quel amour singulier, avec quel respect profond, le frère préposé à leur entretien s'acquitte de ses fonctions. On conçoit aussi avec quelle reconnaissance les pèlerins qui visitent ce jardin reçoivent, de la main de ce religieux, soit les fleurs qu'il se plaît à y cultiver, soit surtout des feuilles ou des noyaux d'olives provenant de ces arbres sacrés. En 1873, les Révérends Pères Franciscains ont érigé, en outre, en ce lieu, un chemin de croix dont les quatorze stations sont distribuées intérieurement tout autour du mur de clôture. On y remarque particulièrement un magnifique bas-relief en marbre, représentant Notre-Seigneur en agonie.

A une faible distance au nord du jardin de Gethsémani, se trouve la grotte dite de l'Agonie. Depuis longtemps elle a été transformée en oratoire chrétien, comme étant, d'après une ancienne tradition, l'endroit où Notre-Seigneur aurait prié et aurait eu sa sueur de sang avant son arrestation. Cette grotte reçoit le jour par une ouverture pratiquée dans sa partie supérieure, ce qui donne à penser que c'était primitivement une citerne. De forme irrégulière, elle mesure dix mètres de long sur sept à huit de large. On distingue encore sur sa voûte quelques restes des étoiles peintes qui l'ornaient autrefois. Trois petits autels y ont été dressés ; au fond est le principal, où des lampes brûlent, nuit et jour, en souvenir des augustes mystères que ce lieu rappelle. Là, le rocher apparaît de toutes parts et n'a point été revêtu de marbre, comme dans beaucoup d'autres sanctuaires de la Palestine. Nous pouvons donc voir de nos yeux et toucher de nos mains le roc nu et austère qui entendit les gémissements sublimes du divin Agonisant, et le sol qui fut imprégné des gouttes sanglantes de sa sueur sacrée. Ailleurs, nous avons, au contraire, à regretter que la physionomie primitive des lieux ait été

plus ou moins altérée par les premiers chrétiens, qui voulaient, au moyen de marbres précieux, soit les embellir, soit les dérober à l'indiscrète piété des pèlerins. Ici, heureusement, rien de semblable, et la grotte de l'Agonie, sauf de faibles changements qu'elle a subis, est encore à peu près telle qu'elle était lorsque Notre-Seigneur y passa plusieurs heures d'angoisses, la veille de sa mort, et y fut consolé par un ange descendu du ciel pour y soutenir son humanité près de succomber sous le poids de la tristesse et de la douleur.

Jésus venait de rejoindre ses disciples qui dormaient à quelque distance de lui, appesantis par le sommeil, quand Judas, à la tête d'une troupe armée, vint, au milieu des ombres de la nuit, à sa rencontre et trahit son maître par un baiser.

En sortant du jardin de Gethsémani, on remarque, à droite, une impasse qui, à quinze mètres de la porte, se termine par une sorte d'abside, où l'on montre actuellement le lieu de cette infâme trahison.

Ici, je ne puis m'empêcher de faire connaître au lecteur que plusieurs pèlerins du douzième siècle prétendent que cet événement se passa dans la grotte même de l'Agonie. Nous lisons, en effet, dans le *Pèlerinage en Terre Sainte de l'higoumène russe Daniel*, qui voyageait en Palestine, en 1113, le passage suivant :

« A la distance de dix sagènes du sépulcre de la Très Sainte Vierge, on rencontre la caverne où Notre-Seigneur Jésus-Christ a été livré par Judas aux Juifs ; cette caverne se trouve au delà du torrent de Cédron, au pied de la montagne des Oliviers. Puis, à la distance d'une pierre lancée par un homme, au pied de la même montagne, se trouve le lieu où Jésus-Christ pria son père, la nuit où il fut livré aux Juifs pour être crucifié, lorsqu'il dit : « Mon père, s'il est possible, faites que ce calice passe loin de moi. » Une petite chapelle est bâtie sur ce lieu. De là jusqu'à la tombe de Josaphat, la distance est d'un tir d'arc. »

Ce passage de l'higoumène Daniel est confirmé par le témoignage analogue de Jean de Wurtzbourg, qui visita la Palestine vers le milieu du douzième siècle :

« Istorum locorum distinctio, videlicet, ubi discipuli remanserant, et ubi Dominus oraverat, manifeste in valle Josaphat apparet ; nam, juxta majorem ecclesiam in qua sepultura Beatæ Mariæ Virginis adhuc hodie exstat, in dextera parte capella est cum caverna in qua tristes et dormitantes remanserant discipuli, Domino... ter veniente et ter recedente ab eis : hoc indicat ibidem pictura adhuc existens. Locus vero, ubi Dominus oravit, circumdatus est nova ecclesia, quæ dicitur ecclesia Salvatoris ; in hujus ecclesiæ pavimento eminent tres non operati lapides, velut rupes quædam. In his dicitur Dominus orasse et ter genu flexisse. Quare hi lapides apud Christi fideles in hodiernum usque diem in maxima devotione et veneratione habentur. Ad paulo ante dictam cavernam, Dominus Noster, noscens Judam cum turbis appropinquare, dixit discipulis suis : « Surgite, eamus. »

On voit par ces deux passages que je viens de citer, et par ceux que je pourrais emprunter à d'autres pèlerins de la même époque, qu'on regardait, au Moyen âge, la grotte, vénérée aujourd'hui sous le nom de l'Agonie, comme la caverne où Jésus vint tout d'abord avec ses disciples, les engageant à y rester et à s'y reposer, tandis qu'il irait prier autre part. Ce dernier lieu, selon saint Luc (ch. xxii, v. 41), se trouvait à la distance d'un jet de pierre, comme l'indique l'higoumène Daniel. Jésus n'y alla pas tout seul, il prit avec lui Pierre et les deux fils de Zébédée (saint Mathieu, ch. xxvi, v. 37), et il leur dit : « Demeurez ici et veillez avec moi. » Et, s'en allant un peu plus loin, il se prosterna le visage contre terre en priant...

Ensuite, revenant vers ses disciples, les ayant vus endormis, il dit à Pierre : « Vous n'avez donc pas pu veiller une heure avec moi... » C'est encore aux trois

apôtres seulement que Jésus s'adresse en ce moment, puisque les autres étaient demeurés dans la caverne. Ce n'est qu'après sa troisième prière que le Christ retourna vers tous ses disciples, et leur dit : « Dormez maintenant, et reposez-vous : voici l'heure qui approche, où le Fils de l'Homme va être livré entre les mains des pécheurs. Levez-vous, allons. » Et aussitôt parut Judas, qui le trahit par un baiser.

Cette divergence de la tradition relative à la grotte qui nous occupe en ce moment ne lui enlève en rien de la sainteté dont elle doit être entourée aux yeux des chrétiens, car elle n'en reste pas moins consacrée par le souvenir du Christ qui y aurait eu sa sueur de sang ou y aurait été livré aux Juifs par Judas.

Traîné par une foule sacrilège, Jésus est d'abord conduit à la maison d'Anne, l'ancien pontife, puis à celle de Caïphe, gendre d'Anne, et alors grand-prêtre. Sur l'emplacement traditionnel de ces deux maisons, situées toutes deux sur le mont Sion, l'une dans l'enceinte actuelle de la ville, l'autre en dehors des murailles, ont été construits des couvents.

L'église du premier de ces couvents, qui est habité par des religieuses arméniennes, consiste en deux oratoires séparés, mais communiquant ensemble, et dont l'un est vénéré comme l'endroit où Jésus aurait subi son premier interrogatoire, et aurait été souffleté par l'un des gardes. Ce dernier oratoire est orné d'un autel élégamment sculpté et richement doré. C'est dans cette maison aussi que saint Pierre aurait renié une première fois son divin Maître.

En dehors de la ville actuelle est le second couvent, qui appartient également à la communauté arménienne. Bâti sur l'emplacement de la maison de Caïphe, il renferme une chapelle à l'intérieur de laquelle on montre, près de l'autel, l'endroit où Jésus aurait été attaché et livré aux outrages et aux coups d'une vile troupe de valets; on l'appelle la Prison du Christ. La pierre qui

sert de table à l'autel au fond de l'abside est de forme demi-circulaire ; c'est un calcaire compact de couleur rougeâtre ; elle est vénérée sous le nom de *Pierre de l'Ange*. On croit que c'est celle-là même qui fermait l'entrée du sépulcre et que l'ange renversa au moment de la résurrection du Sauveur. Un autre fragment de cette même pierre se trouve dans la Chapelle de l'Ange, qui précède le saint Tombeau. C'est dans la cour de la maison de Caïphe que Saint Pierre, qui avait déjà renié le Christ dans la maison d'Anne, le renia encore une seconde, puis une troisième fois, et aussitôt le coq chanta. Alors, Jésus se retournant regarda Pierre, et Pierre se ressouvint de la parole du Seigneur qui lui avait dit : « Avant que le coq chante, tu me renieras trois fois. » Un regard de son Maître et de son Dieu ayant fait rentrer l'apôtre en lui-même et rougir de sa lâche apostasie, il alla pleurer sa faute dans une grotte que l'on voit encore maintenant, à quelques centaines de pas de là, dans un champ cultivé et qui, jusqu'au XII^e^ siècle, était renfermée dans une église depuis longtemps détruite et alors desservie par des moines grecs ; on l'appelait Église de Saint-Pierre en Gallicante (*in galli cantu*, au chant du coq).

Jésus resta ainsi dans la maison de Caïphe jusqu'à l'aurore du Vendredi Saint, frappé, insulté, blasphémé. Quand le jour parut, les anciens du peuple, les princes des prêtres et les scribes le firent venir dans leur conseil en lui disant : « Si tu es le Christ, dis-nous-le. »

De là il fut amené par eux devant Pilate au Prétoire. Le Prétoire était une partie de la forteresse Antonia, qui, nous l'avons vu, avait été construite par Hérode le Grand sur l'emplacement de l'ancienne tour Baris, bâtie par Jean Hyrcan (l'an 121 avant J.-C.), à l'angle nord-ouest de l'enceinte du temple. Là, résidait alors le procurateur de Rome. Détruite par Titus, l'an 70 de l'ère chrétienne, cette forteresse ne se releva plus jamais de ses ruines, car saint Cyrille nous apprend

que, de son temps, c'est-à-dire au IVe siècle, elle était déserte. (*Catéchèses*, XIII.)

Plus tard, sur la place qu'elle occupait, on érigea différents sanctuaires qui rappelaient les principales phases de la condamnation de Jésus par Pilate.

Au Prétoire, d'après l'opinion généralement répandue, a succédé une caserne turque, dans l'intérieur de laquelle on a enclavé une ancienne chapelle chrétienne, dite du *Couronnement d'épines*, aujourd'hui consacrée à la mémoire d'un santon. C'est un petit édifice carré, de cinq mètres de côté, que surmonte une coupole à huit pans supportée par un tambour octogone. On remarque également dans cette caserne les débris actuellement peu reconnaissables d'une église dédiée jadis à sainte Sophie, c'est-à-dire à la Sagesse Éternelle, au Verbe divin qui avait été jugé et condamné en cet endroit ; il en est déjà question dans Antonin le Martyr, qui voyageait en Palestine vers 570 : « Et oravimus in prætorio, ubi auditus est Dominus et modo est basilica sanctæ Sophiæ. »

A cinquante pas environ plus à l'est, on rencontre, de l'autre côté de la rue qui longe la caserne turque, la chapelle connue sous le nom de la *Flagellation*, parce que c'est là, en dehors du Prétoire, que Notre-Seigneur aurait été frappé de verges. Érigée de bonne heure par les chrétiens, réparée sans doute à différentes époques, elle fut enlevée, en 1618, aux RR. PP. Franciscains par Mustapha-Bey, dont le père était alors gouverneur de Jérusalem. En 1838 seulement, Ibrahim-Pacha en restitua les ruines aux Pères de Terre Sainte, et ce sont eux qui, à cette époque, grâce à la pieuse libéralité de Maximilien, duc de Bavière, ont restauré ce sanctuaire.

Une vingtaine de pas plus à l'est encore, on montre, dans le mur de la caserne, l'emplacement présumé de l'escalier que Jésus monta et descendit plusieurs fois, quand il fut introduit dans le Prétoire, conduit devant

Hérode et flagellé. D'après une autre tradition, qui est reproduite par beaucoup de pèlerins, ce serait à l'endroit où s'élève actuellement la chaussée qui monte à la caserne turque qu'aurait été situé cet escalier. Vénéré sous le nom de *Scala Sancta*, il est, comme on le sait, depuis très longtemps, à Rome, où il avait été transporté en 326, pour y être déposé près de la Basilique de Saint-Jean de Latran. Les vingt-huit marches dont il se compose sont tellement usées par les fidèles qui le montent à genoux, qu'on a dû, pour les préserver d'une destruction complète, les revêtir de planches de noyer. L'une d'entre elles seule est à nu ; on croit y distinguer quelques taches de sang.

Devant le palais de Pilate s'étendait une place où se tenait la foule des Juifs qui ne voulaient pas se souiller, la veille de Pâques, en pénétrant dans la demeure d'un païen. Une partie de cette place s'appelait en grec Lithostrotos et en hébreu Gabbatha. Le mot Lithostrotos signifie *pavé de dalles*, et le mot hébreu Gabbatha dérive de la racine gab, qui a le sens de *surface plate et dallée* et aussi de *hauteur* et de *rondeur :* le premier sens me paraît préférable, comme semble l'indiquer le mot grec qui doit en être une pure traduction. Là, s'élevait le tribunal du procurateur, le βῆμα, du haut duquel Pilate rendit sa sentence et condamna Jésus à la mort.

« Pilatus autem, cum audisset hos sermones, adduxit foras Jesum ; et sedit pro tribunali, in loco qui dicitur Lithostrotos, hebraïce autem Gabbatha. » (Saint Jean, ch. XIX, v. 13.)

Une question très importante se présente naturellement ici : c'est celle de l'authenticité du fameux arc de l'*Ecce Homo*, du haut duquel Pilate aurait montré le Christ au peuple, en prononçant ces mots célèbres : Voici l'Homme.

Lors de son premier voyage en Palestine, M. de Saulcy s'est exprimé ainsi sur ce monument :

« Au verset 14, ch. XIX, l'évangéliste saint Jean se sert du mot βῆμα, pour désigner le lieu sur lequel le Christ fut conduit la seconde fois par Pilate qui, en le montrant aux Juifs dans l'affreux état où l'avaient mis les tortures qu'il avait déjà endurées, espérait éveiller en eux un mouvement de compassion. Cette tribune se trouvait à l'endroit même nommé Lithostrotos... Il est possible que l'arc en question, qui appartenait au palais de Pilate, ait effectivement servi de tribune dans les occasions où le gouverneur romain avait à haranguer le peuple. » (*Voyage autour de la mer Morte*, t. Ier, p. 374.)

Le même écrivain, quelques années plus tard, après un nouvel examen de cet édifice, tient un langage tout différent :

« Un peu plus loin, dit-il, je retrouve l'arc dit de l'*Ecce Homo;* les travaux exécutés pour la construction des Dames de Sion ont dégagé une partie très considérable de ce curieux édifice. C'est bien une porte monumentale, à triple baie, l'une grande par-dessus la rue, et deux plus petites, latérales, avec niche interposée. Tout bien considéré, la construction de cette porte est certainement romaine ; mais elle est, à mon avis, bien postérieure à l'époque de la passion de Notre-Seigneur. Je ne puis donc plus y voir un arc du haut duquel le Christ aurait été présenté par Pilate à la populace juive. » (*Voyage en Terre Sainte*, t. Ier, p. 112.)

M. de Vogüé, dans l'un de ses ouvrages, semble ajouter foi à la tradition qui place en cet endroit le lieu où Notre-Seigneur aurait été montré au peuple.

« La première station, dit-il, que l'on rencontre après le Prétoire est l'arc de l'*Ecce Homo*. Les pieds-droits et le commencement de l'archivolte sont antiques, ainsi que l'a démontré M. de Saulcy ; mais toute la partie supérieure de l'arc et la petite construction qui le domine sont modernes. Pour la première fois, nous le trouvons mentionné dans la *Citez de Jhérusalem*, sous

le nom de *Portes Douloureuses*, ainsi nommées, parce que Notre-Seigneur sortit par là pour aller du Prétoire au Calvaire. » (*Les Eglises de la Terre Sainte*, p. 302.)

Peu d'années après, ce même savant a changé, lui aussi, d'opinion relativement à cet arc; du reste, il n'avait pas été aussi explicite que M. de Saulcy dans son affirmation première :

« Le seul monument antique que renferme Bézétha, lisons-nous dans un autre de ses ouvrages, est l'arc connu sous le nom de : *Arc de l'Ecce Homo*. C'est un arc romain à trois arcades; il offre une assez grande analogie de style avec les monuments appelés *Kalybé* et élevés en si grand nombre dans le Haouran, pendant les deuxième et troisième siècles après J.-C. Les caractères de la construction et le profil des moulures appartiennent à une époque assez basse. Parmi les voussoirs se trouvent deux pierres taillées dans les ruines d'un monument antérieur et qui portent des fragments d'inscriptions grecques. La forme des lettres et la présence du mot Aurélios indiquent une époque postérieure à la fondation de Ælia Capitolina et abaisse nécessairement l'âge de la construction de l'arc. La tradition qui s'attache à ces ruines est vraie, en ce sens que, la tour Antonia étant la demeure du procurateur romain, les scènes de la Flagellation et de l'*Ecce Homo* ont dû se passer à proximité de la tour et probablement aux endroits désignés par la tradition. Mais l'arc en lui-même est bien postérieur à la mort du Christ, et n'a pu jouer aucun rôle dans les sanglants épisodes de la Passion. Aussi la pieuse croyance qui place au sommet de l'arcade centrale la douloureuse exposition du Seigneur est-elle relativement très moderne; on n'en trouve aucune trace dans les pèlerinages antérieurs au seizième siècle. Au quatorzième et au quinzième, on vénérait deux pierres encastrées à la base de l'arc et que la tradition rattachait soit à la scène du jugement de Jésus,

soit au Lithostrotos, soit même au portement de la Croix. » (*Le Temple de Jérusalem,* p. 125.)

M. de Vogüé cite ensuite un passage curieux emprunté à un pèlerin du quinzième siècle, Georges Lengherrand (1485-1486). Le voici : « Une arcure de pierres qui traverse la rue, laquelle fit faire sainte Hélainne, et au haut y a deux grosses pierres blanches, dont sur l'une estoit Nostre-Seigneur, quand il fut jugé à mort, et sur l'autre Pilatte, qui le jugea. »

« Pour le pieux mayeur de Mons, ajoute M. de Vogüé, l'arc était du quatrième siècle, et il avait peut-être raison. »

Quant au docteur Sepp, il voit dans ce monument un ancien arc de triomphe, élevé soit par Titus, pour perpétuer la mémoire de la prise de Jérusalem et du temple, soit par Adrien, en souvenir de la dernière extermination, par Sévérus, des Juifs que commandait Barkokeba. (*Jérusalem und das heilige Land*, t. Ier, p. 89.)

Serait-ce, au contraire, comme incline à le croire M. de Vogüé, un monument chrétien érigé par sainte Hélène en l'honneur de la passion du Sauveur, qui a dû passer non loin de là, pour se rendre au Calvaire?

Quelle que soit l'opinion que l'on adopte, et lors même qu'il faudrait définitivement renoncer, comme à une légende relativement récente, à la pieuse croyance que le Messie ait été montré au peuple du haut de cet arc et que de cette plate-forme aient été prononcées les célèbres paroles : « *Voici l'Homme, voici votre Roi* », il n'en demeure pas moins très vraisemblable que nous sommes là dans le voisinage de l'endroit où s'est accompli ce mémorable événement, et il n'en faut pas davantage pour attirer à cet arc la vénération des pèlerins et pour lui communiquer un caractère réellement sacré.

Au-dessus de l'archivolte de la grande arcade qui domine la rue, on remarque, vers l'ouest, deux ancien-

nes pierres quadrangulaires sur lesquelles on observe quelques caractères grecs. Plusieurs pèlerins y ont lu : TOLLE, TOLLE. Après les avoir examinées moi-même à plusieurs reprises, j'ai cru y lire TO. C.

Ces deux pierres sont signalées pour la première fois, que je sache, par Marin Sanut, vers 1320. On lit, en effet, dans son ouvrage intitulé : *Secreta fidelium crucis*, composé vers cette époque :

« Propè domum Pilati est domus Annæ..... Juxta domum Annæ est ecclesia Sanctæ Mariæ de Pasmoison, ubi beata illa virgo syncopizzavit præ dolore, quando vidit innocentem filium bajulantem sibi crucem et sub ejus onere anxium, et adhuc sunt duo lapides magni et albi in arcu alto murati, super quos Dominus Noster requievit, quando crucem portavit. »

Le pied-droit sud de ce grand arceau est enchâssé dans une construction musulmane, appartenant à des derviches indiens dont le chef habite dans une petite chambre moderne bâtie au-dessus de ce même arceau.

Ils vénèrent dans cette zaouïa l'emplacement de l'ancienne école de la Sainte Vierge. Cette tradition singulière se retrouve dans un certain nombre de pèlerins du XV^e^ et du XVI^e^ siècle ; elle prouve qu'indépendamment de l'église de la Présentation, qui, d'après la plupart des témoignages, avait été élevée à l'endroit où la Sainte Vierge aurait été présentée au Seigneur dès l'âge de trois ans, et aurait passé les premières années de sa vie, on montrait alors aux pèlerins l'école qu'elle aurait fréquentée.

On distingue encore dans le mur nord de cette zaouïa, un gros bloc faisant saillie et qui doit avoir appartenu au petit arc méridional, aujourd'hui complètement détruit, qui correspondait à celui que le révérend père Marie-Alphonse Ratisbonne a enclavé dans sa chapelle.

Mais revenons au grand arc central. Le pied-droit nord de cet arc se trouve maintenant dans cette même chapelle. Sur la face occidentale de ce pied-droit a été

creusée une niche ornée d'une coquille dans sa partie supérieure et qui a dû jadis renfermer une statue. Puis, au delà, vers le nord, s'arrondit le petit arc collatéral, dont j'ai déjà parlé et qui constitue le fond du maître-autel. Vers l'angle sud de ce petit arc, on déchiffre avec peine les caractères grecs suivants :

Sur la première ligne : ЄΛΛΙΝΟΝ

Sur la deuxième : ΦΟΙ?

Les traces du mot Aurélios signalées par M. de Vogüé ont complètement échappé à mes regards.

On donne le nom de *Voie Douloureuse* à une suite de rues qui, partant du Prétoire vers l'est, aboutissent vers l'ouest à la basilique du Saint-Sépulcre. Les quatorze stations qui marquent les différentes phases de la Passion de Notre-Seigneur, depuis sa condamnation au Prétoire jusqu'à sa mort sur le Calvaire et à son ensevelissement dans le Tombeau, font de cette Voie Douloureuse, appelée par les indigènes *Ha'et-el-Alam*, la voie la plus sainte et la plus vénérable de l'univers, et ce n'est pas sans la plus vive émotion que, le Vendredi Saint surtout, les chrétiens de Jérusalem et les nombreux pèlerins que les fêtes de Pâques y attirent alors, aiment à y prier pieusement, en se rappelant les grands événements dont elle été jadis le théâtre. Est-ce à dire, néanmoins, pour cela, qu'en la parcourant après tant de siècles révolus, on ait la consolation de suivre ainsi pas à pas et sur les mêmes traces l'Agneau Divin qui allait être immolé en holocauste pour le salut du monde? Non, assurément. La ville a été tant de fois bouleversée depuis la mort de Notre-Seigneur et son sol a été tellement exhaussé sur beaucoup de points, par suite des démolitions et des reconstructions successives qu'elle a subies, que le pavé actuel est loin de représenter le niveau des rues à l'époque de Jésus-Christ; par conséquent, pour être dans l'exacte vérité et pour ne pas donner lieu à des objections justement fondées, il faut tout d'abord reconnaître que si la direction générale

de ces stations est probablement conforme à d'anciennes et permanentes traditions, les indulgences attachées par l'Église à chacune de ces stations se rapportent, non pas précisément aux colonnes, aux pavés, aux maisons ou aux sanctuaires qui les marquent, mais à des lieux situés dans des positions à peu près identiques qui se trouvent aujourd'hui à un certain nombre de mètres plus ou moins au-dessous du sol actuel. Les stations du Golgotha et du Saint-Sépulcre sont seules directement visibles, car là, le roc affleure, et, bien qu'il soit en grande partie dérobé aux regards par les marbres qui le recouvre, il est encore assez apparent sur certains points, pour que tous les doutes soient dissipés à cet égard.

Indiquons maintenant, en peu de mots, la manière dont se fait de nos jours à Jérusalem le Chemin de la Croix.

Pour la première station, on se réunit quelquefois dans l'intérieur de la caserne turque, qui remplace le prétoire de Pilate, mais le plus ordinairement dans la rue, en face de cette caserne.

La deuxième station doit se faire auprès de l'emplacement de la *Scala Sancta;* c'est, en effet, probablement au bas de l'escalier du prétoire que Jésus fut chargé de sa croix. J'ai déjà dit plus haut que l'on plaçait cet escalier, soit à l'entrée actuelle de la caserne turque, soit un peu plus à l'est.

La troisième station, ou la première chute de Jésus, est à deux cent trente-trois mètres à l'ouest, au bout de la rue. A main gauche, une colonne couchée par terre et brisée en deux fragments indique le lieu de la station. Avant de l'atteindre, on a laissé à sa gauche les ruines d'une ancienne église que les Arméniens-Unis ont achetée et qu'ils relèvent maintenant. Elle est consacrée à Notre-Dame du Spasme, parce qu'une ancienne tradition rapporte qu'en cet endroit la Très Sainte Vierge éprouva des spasmes, lorsqu'elle vit son divin Fils s'a-

vancer péniblement vers le lieu de son supplice, chargé de sa croix. En déblayant les débris de cette chapelle, on a trouvé, à trois mètres cinquante en contre-bas de la rue, les traces de deux pieds figurés en mosaïque polychrome sur fond blanc et vénérés comme marquant l'endroit où se tenait la Sainte Vierge.

A trente-sept mètres au sud, vis-à-vis d'une ruelle qui se dirige à l'est, est le lieu de la quatrième station ou de la rencontre de Jésus et de sa Sainte Mère.

La cinquième station est à vingt-trois mètres plus loin, à l'entrée d'une rue qui monte à l'ouest. C'est là que Simon le Cyrénéen aurait aidé Jésus à porter sa croix. Plusieurs auteurs ont remarqué déjà avant moi qu'une autre tradition très répandue met cette cinquième station à l'angle où l'on place aujourd'hui la troisième.

La sixième station est à quatre-vingt-six mètres de là. Un fragment de colonne, engagé dans le pavé, à gauche, indique l'emplacement de la maison de sainte Véronique, c'est-à-dire de la pieuse femme qui, à la vue de Notre-Seigneur passant devant elle, inondé de sueur, de poussière et de sang, s'avança au-devant de lui et lui essuya respectueusement le visage avec un voile sur lequel la face du Christ resta miraculeusement empreinte. Cette maison a été achetée, il y a peu d'années, par les Grecs-Unis qui vont la transformer en chapelle.

La septième station, ou le lieu de la seconde chute de Jésus, se trouve à soixante mètres plus à l'ouest, à l'extrémité de la rue, près de l'emplacement de la porte Judiciaire.

La huitième station est à trente-cinq mètres de là, dans la rue qui fait face. A gauche, dans le mur du couvent grec de Saint-Caralambos, un trou dans une pierre la désigne aux pèlerins. Selon la tradition actuelle, ce serait là que Jésus, se tournant vers des femmes qui pleuraient sur lui, leur dit : « Filles de Jérusalem, ne pleurez pas sur moi, mais pleurez sur

vous-mêmes et sur vos enfants. » Suivant une autre tradition, cette station se voyait auparavant au lieu de la troisième, et selon quelques autres auteurs à la place de la cinquième.

Pour aller à la neuvième station, où l'on vénère la troisième chute de Jésus, il faut revenir sur ses pas, et se rendre, par plusieurs rues, au sud, au bout d'une impasse, où un fragment de fût de colonne la marque actuellement; mais une tradition plus ancienne plaçait cette station sur le parvis du Saint-Sépulcre.

Les cinq dernières stations du Chemin de la Croix sont renfermées dans la basilique du Saint-Sépulcre; j'en dirai quelques mots, quand je décrirai cette basilique.

Si le lecteur désire avoir de plus amples renseignements sur la Voie Douloureuse à Jérusalem, je l'engage à consulter surtout le révérend père Quaresmius, custode de Terre Sainte, qui a écrit, en 1624, un ouvrage très volumineux sur cette contrée célèbre, intitulé : *Elucidatio Terræ Sanctæ*, et qui, dans le second volume de cet ouvrage, nous a laissé une étude complète de chacune des stations de la Voie Douloureuse, qu'il était à même de bien connaître. Je l'engage aussi à lire avec la plus grande attention un très savant article que le révérend père Toulotte a publié sur ce même sujet, en 1881, dans *la Chronique trimestrielle de la Société des Missionnaires de Notre-Dame des Missions d'Afrique*. Dans cet article, ce docte religieux, qui joint à une érudition profonde une rare modestie, et qui, pendant son séjour de trois années à Jérusalem, en a étudié les principaux sanctuaires avec la plus scrupuleuse attention, discute avec beaucoup de discernement les témoignages des auteurs les plus importants qui, de siècle en siècle, ont parlé, après les avoir visitées, des stations du Chemin de la Croix à Jérusalem.

Enfin, on ne pourra mieux faire que d'avoir toujours sous la main l'excellent Guide du frère Liévin qui,

depuis une trentaine d'années, habite et parcourt sans cesse la Palestine, où il a dirigé avec tant de compétence des centaines de caravanes, et des milliers de pèlerins.

CHAPITRE IX

AUTHENTICITÉ DU GOLGOTHA ET DU SAINT-SÉPULCRE

Jusqu'à nos jours, l'authenticité du Golgotha et du Saint Sépulcre n'avait rencontré aucun contradicteur, et les chrétiens de tous les rites, les musulmans eux-mêmes, n'avaient jamais soulevé la moindre objection à ce sujet; tous s'accordaient, d'une manière unanime, à reconnaître le Golgotha dans la chapelle supérieure qui se trouve à droite de l'entrée actuelle de la basilique du Saint-Sépulcre, et le Tombeau du Christ dans l'édicule situé au centre de la grande rotonde de ce monument. Mais depuis une quarantaine d'années, on a cherché à battre en brèche la croyance universelle relative à ces deux sanctuaires. Sans discuter ici les théories plus ou moins spécieuses par lesquelles on a cru devoir remplacer la tradition non interrompue des nombreux siècles qui avaient précédé, je vais me borner, pour le moment, à résumer et à réfuter en peu de mots les principales objections que l'on a formulées sur ce point. Elles se réduisent, en définitive, aux deux suivantes.

1° La tradition, dit-on, ne prouve rien; elle a pu s'altérer depuis J.-C. jusqu'à Constantin, et, en admettant même qu'elle se soit conservée intacte jusqu'à cet empereur, elle a pu se corrompre depuis lors, comme le prétend le savant anglais Fergusson;

2° Ces deux sanctuaires sont situés beaucoup trop au

cœur de la ville, pour que l'on puisse croire qu'à l'époque de Notre-Seigneur, époque où la ville devait être, sans doute, bien plus grande qu'elle ne l'est maintenant, l'endroit où ils s'élèvent fût en dehors des remparts. Or, nous savons que Notre-Seigneur fut crucifié et mis dans le tombeau en dehors et près de l'une des portes de la ville; donc il faut chercher ailleurs et dans une position moins centrale et plus éloignée du Prétoire l'emplacement de ces deux sanctuaires.

Il est facile de répondre à la première objection, et plusieurs doctes critiques l'ont déjà fait avant moi. Après eux et à leur exemple, j'invoquerai les témoignages de l'histoire ecclésiastique. Elle nous apprend qu'après la mort de J.-C., saint Jacques le Mineur, dit le Juste, fut établi le premier évêque de Jérusalem. C'était lui qu'on appelait le frère du Seigneur; en réalité, il était seulement son cousin. L'église de Sion devint dès lors le lieu de réunion des fidèles, et les traditions toutes récentes encore de la Passion et de la mort du Christ, ainsi que la connaissance exacte et la vénération des lieux où s'étaient accomplis de si grands événements, durent tout d'abord s'enraciner profondément dans les esprits et dans les cœurs. Comment croire, en effet, que les premiers chrétiens, surtout après la descente du Saint-Esprit, et dans toute la ferveur de leur foi naissante, n'aient pas honoré d'un culte particulier et appris de bonne heure à leurs enfants à honorer, à leur tour, les endroits qui avaient été sanctifiés par la présence du Christ, et principalement ceux qui, sous leurs propres yeux, avaient été inondés de son sang ou avaient reçu, après sa mort, la dépouille du divin Martyr?

Lorsque saint Jacques eut lui-même succombé, victime de la haine des Juifs, il eut pour successeur saint Siméon qui, à l'approche des armées romaines commandées par Vespasien et par Titus et de la vengeance divine qui s'avançait avec elles, et se rappelant les con-

seils du Christ qu'il avait connu personnellement, puisqu'il était lui-même fils de Cléophas, frère de Joseph, émigra à Pella, avec toute la communauté chrétienne. Notre-Seigneur, en effet, peu de temps avant sa Passion, avait dit à ses disciples :

« Quand vous verrez que l'abomination de la désolation, qui a été prédite par le prophète Daniel, sera dans le lieu saint, que celui qui lit entende bien ce qu'il lit. »

« Alors, que ceux qui seront dans la Judée s'enfuient sur les montagnes. » (Saint Mathieu, ch. XXIV, v. 15 et 16.)

Les chrétiens, emportant avec eux tous leurs souvenirs et toutes leurs traditions, se réfugièrent donc à Pella, afin de laisser passer la colère céleste, qui ne devait ainsi s'appesantir que sur la nation juive, rebelle aux enseignements du Christ et seule responsable de sa mort.

Nous savons par Eusèbe (*Histoire ecclésiastique*, l. III, ch. XXXII) que saint Siméon, le second évêque de Jérusalem, subit le martyre sous le principat de Trajan et fut mis en croix, dénoncé aux Romains par les hérétiques, comme appartenant à la race de David. Il montra un héroïque courage, malgré son âge très avancé, car il avait plus de cent ans.

Depuis la mort de saint Siméon jusqu'au règne d'Adrien, treize évêques se succédèrent tour à tour et très rapidement sur le siège épiscopal de Jérusalem, emportés par la persécution et par le martyre. Comme ils étaient tous, ainsi que le déclare Eusèbe, des Juifs indigènes, convertis au christianisme, il est absolument impossible d'admettre qu'ils aient laissé s'oblitérer dans leur mémoire ou dans celle des fidèles dont les pères ou tout au moins les grands-pères avaient été témoins de la Passion, les lieux où ces scènes mémorables s'étaient accomplies, et notamment le Golgotha et le Saint Sépulcre. Ils durent certainement se transmettre

religieusement, ainsi qu'au troupeau confié à leurs soins, les traditions relatives à l'emplacement des divers sanctuaires dont ils avaient la garde.

Si quelques auteurs ecclésiastiques, comme, par exemple, saint Épiphane (*Hérésie des Nazaréens*, ch. VII), semblent nous dire que les chrétiens avec leurs évêques restèrent à Pella jusqu'à la reconstruction de la ville de Jérusalem par Adrien, en 136, il n'en est pas moins très probable, pour ne pas dire certain, qu'après la prise de Jérusalem, qui arriva l'an 70 de notre ère et qui n'est, par conséquent, séparée de la reconstruction de la ville par Adrien que par un intervalle de 66 ans, et quand les vainqueurs se furent retirés des ruines qu'ils avaient faites, bien des habitants qui avaient échappé à la mort ou à l'esclavage en se réfugiant dans les montagnes ou dans la Pérée, au delà du Jourdain, avec leur évêque Siméon, durent s'empresser de revenir interroger ces débris fumants encore et de relever une partie des maisons renversées. Ils durent aussi s'incliner avec plus de respect que jamais sur l'emplacement des lieux sacrés d'où les avaient chassés la guerre et l'approche de l'ennemi, surtout de ceux qu'avaient sanctifiés les souffrances et la mort du Messie, de ce Messie dont la cité coupable venait d'expier le supplice d'une manière si terrible et par un châtiment qui, prédit par lui-même, était une nouvelle preuve de sa divine mission.

Ce qui achève de démontrer que les pieux pèlerinages à ces endroits vénérés n'avaient jamais cessé, c'est que, en rebâtissant Jérusalem sous le nom d'Ælia Capitolina et pour essayer d'en faire une ville purement païenne, Adrien voulut anéantir, s'il était possible, et les traditions judaïques et les traditions chrétiennes. Afin d'atteindre son premier but, il éleva un temple en l'honneur de Jupiter Capitolin sur l'emplacement de celui des Juifs, et, dans ce temple, il plaça sa propre statue. Pour rompre également la continuité des tradi-

tions chrétiennes et pour détourner les adeptes de cette nouvelle religion d'apporter leurs hommages à la roche du Calvaire et au tombeau de leur Dieu crucifié, il érigea une statue à Vénus sur le Golgotha et une autre à Jupiter sur le Saint Sépulcre, comme nous le savons par des témoignages irrécusables, et notamment par ceux d'Eusèbe et de saint Jérôme. Voici celui de ce dernier Père de l'Église :

« Ab Hadriani temporibus usque ad imperium Constantini, per annos circiter centum octoginta, in loco Resurrectionis simulacrum Jovis, in crucis rupe statua ex marmore Veneris a gentibus posita colebatur, existimantibus persecutionis auctoribus quod tollerent nobis fidem Resurrectionis et Crucis, si hæc loca sancta per idola polluissent. » (*Epistola ad Paulinum.*)

Mais cette mesure et l'érection de ces idoles et des petits sanctuaires qui les renfermaient, loin d'abolir, comme l'espérait cet empereur, le souvenir toujours persistant parmi les fidèles de l'emplacement précis du Golgotha et du Saint Tombeau, ne firent, au contraire, que le consacrer par les moyens mêmes employés pour le détruire; car, lorsque sainte Hélène entreprit de faire reparaître à la lumière ces deux sanctuaires qu'Adrien avait ensevelis sous un amas énorme de terre et de débris sur lequel il avait élevé les deux temples de Jupiter et de Vénus, elle n'eut qu'à donner l'ordre de renverser ces monuments du paganisme, d'en arracher les fondations et de déblayer le sol factice qu'ils recouvraient, et sous l'endroit qu'ils occupaient apparurent soudain, aux yeux attendris des assistants, et la roche du Golgotha et celle du Saint Sépulcre.

On dira peut-être : mais comment put-on s'assurer que le tombeau que l'on découvrit était bien celui du Christ, attendu qu'à quelques pas à l'ouest se trouvait un autre tombeau, également creusé dans le roc, et appelé vulgairement tombeau de Joseph d'Arimathie ? A cette demande, la réponse est aisée. Le Tombeau de

Notre-Seigneur était un tombeau neuf, comme nous l'apprennent les Saints Évangiles.

Nous lisons à ce sujet dans saint Mathieu :

« Joseph, ayant donc pris le corps, l'enveloppa dans un linceul blanc,

« Le mit dans son sépulcre qui n'avait point encore servi et qu'il avait fait tailler dans le roc, et puis ayant roulé une grande pierre à l'entrée du sépulcre, il se retira. » (Saint Mathieu, ch. xxvii, v. 59 et 60.)

Saint Jean ajoute que ce tombeau appartenant à Joseph d'Arimathie, et dans lequel personne avant Notre-Seigneur n'avait été mis, était dans un jardin :

« Or, il y avait au lieu où Il avait été crucifié un jardin, et dans ce jardin un sépulcre tout neuf, où personne n'avait encore été mis. » (Saint Jean, ch. xix, v. 41.)

Ces renseignements sont formels et d'une précision indiscutable. Il en résulte que le Sépulcre de Notre-Seigneur ne contenait qu'une tombe, puisqu'il n'avait encore servi à personne, qu'il avoisinait le Golgotha, qu'il avait été creusé dans un massif rocheux, au milieu d'un jardin, et qu'il avait été très probablement pratiqué, parce que le tombeau de famille que possédait le propriétaire de ce jardin, riche décurion, originaire d'Arimathie, était entièrement rempli. Ce tombeau, effectivement, qui est voisin du précédent et qui avait été pareillement taillé dans le roc, renferme dans ses parois plusieurs fours à cadavres, exactement semblables à ceux que l'on voit à Jérusalem, dans de nombreuses grottes funéraires. Il se composait, selon toute apparence, comme la plupart des tombeaux juifs, d'un vestibule et d'une chambre sépulcrale. Le vestibule a disparu, emporté sans doute par les travaux de nivellement qui furent entrepris à l'époque de sainte Hélène, lorsqu'il s'agit d'isoler le Saint Sépulcre au centre d'une rotonde, et la chambre sépulcrale elle-même, qui devait

être primitivement carrée, avec trois fours funéraires sur chaque face, a été à moitié détruite, quand on a jeté les fondations de la grande coupole. Deux autres fosses avaient été creusées dans le sol rocheux de la chambre, après que les premiers *loculi* avaient reçu chacun un cadavre.

Le tombeau neuf de Joseph d'Arimathie, qui, par une faveur insigne accordée à ce décurion, devint pendant trois jours l'asile mortuaire d'un Dieu, se composait également d'un vestibule taillé dans le roc et ouvrant vers l'orient. De ce vestibule, on passait, en s'inclinant, par une baie basse et étroite, dans une autre chambre réservée à un seul mort et le long des parois septentrionales de laquelle avait été pratiquée, non une niche oblongue ou four à cadavre, creusé perpendiculairement dans le roc, mais une espèce d'auge, ménagée parallèlement à ses parois dans l'épaisseur de la roche évidée. L'entrée de la chambre se fermait au moyen d'une grosse pierre que l'on roulait au-devant.

De même que, sous le temple de Jupiter, Hélène découvrit sans peine le Saint Sépulcre, ainsi, sous le temple de Vénus, elle retrouva la plate-forme rocheuse du Golgotha, et le doute n'est pas non plus possible à cet égard ; car, en déblayant à l'est de ce monticule une ancienne citerne abandonnée, on en exhuma les trois croix de Notre-Seigneur et des deux larrons, et plusieurs miracles, attestés par de graves témoins contemporains, révélèrent quelle était celle sur laquelle le Christ avait été attaché. Il est donc impossible d'admettre que la tradition chrétienne sur le véritable emplacement du Golgotha et du Saint Sépulcre ait pu s'altérer avant Constantin. Transmise d'âge en âge, non seulement par les évêques et par les prêtres de l'Église naissante de Jérusalem, non seulement par les fidèles, anciens juifs convertis, dont les pères, oncles et grands-pères avaient été témoins de la Passion, mais encore par les Juifs

eux-mêmes qui n'avaient pas voulu reconnaître le Messie, et n'avaient pu oublier l'endroit où leurs aïeux l'avaient crucifié; elle était pareillement confirmée par les païens et par les empereurs, qui, voyant avec terreur les progrès toujours croissants de la Religion nouvelle, cherchaient en vain, par des sanctuaires élevés à leurs idoles, à effacer dans la mémoire des chrétiens les traditions les plus chères; ce qui, en dépit de leurs intentions, tournait, au contraire, à la glorification de ces souvenirs sacrés, en ajoutant le poids de leur propre témoignage à celui de leurs adversaires. En outre, l'époque de Constantin était trop voisine de la mort du Messie et touchait de trop près à ce mémorable événement, le plus important qui se soit jamais accompli dans le monde, pour que l'on puisse raisonnablement supposer que, l'an 326 de notre ère, quand trois siècles ne s'étaient pas écoulés encore, quand il suffisait de quelques générations pour remonter aux témoignages formels, indiscutables, émanés de la bouche d'une foule de témoins oculaires, sainte Hélène ait pu être induite en erreur et par les chrétiens, et par les juifs, et par les monuments païens eux-mêmes, qui proclamaient, à leur manière, la vérité des traditions qu'ils profanaient, et qu'en ordonnant les fouilles dont j'ai parlé, cette pieuse impératrice ne soit arrivée qu'à la découverte d'un Golgotha et d'un Tombeau apocryphes. Non, la chose n'est pas possible.

Dira-t-on maintenant que jusqu'à Constantin, il est vrai, la tradition relative à l'emplacement du Saint Sépulcre est demeurée intacte, mais qu'elle s'est corrompue ensuite ? Telle est, en effet, l'opinion soutenue par M. Fergusson, dans son ouvrage intitulé : *An Essay on the topography of Jerusalem*. Ce savant anglais prétend que ce changement dans la tradition aurait eu lieu, vers le IX^e^ siècle, à l'aide de l'ignorance et de la barbarie de ce temps, et qu'auparavant les chrétiens vénéraient le Tombeau de Notre-Seigneur dans

l'intérieur du monument, qui passe, à tort, pour être la mosquée d'Omar, et qui, d'après lui, ne serait que la basilique de Constantin ; en un mot, le caveau de la Sakhrah serait, conformément à cette hypothèse, le véritable et authentique tombeau du Christ. Mais, chose étrange, d'un fait aussi important que le transfert du Saint Sépulcre dans l'église actuelle où on le vénère, il n'est question nulle part. M. Fergusson est le premier et le seul à le signaler en plein dix-neuvième siècle. Avant lui, personne n'y avait songé, même de loin, et cette théorie purement imaginaire devrait l'emporter sur une tradition vieille de tant de siècles, et qui n'a jamais varié jusqu'à nos jours, comme le prouvent les témoignages successifs et non interrompus d'une foule de pèlerins de toutes races et de toutes nations ! La chose n'est pas non plus possible. Que dis-je ? De la basilique Constantinienne, il subsiste encore quelques fragments notables qui n'offrent absolument aucune ressemblance avec la mosquée d'Omar et qui l'ont précédée. De plus, si les musulmans, qui reconnaissent, eux aussi, Jésus de Nazareth comme un de leurs prophètes, se fussent un beau jour emparés de l'église de Constantin pour la changer en mosquée, ils n'eussent pas manqué de le dire et d'affirmer que ce sont eux qui possèdent le véritable et authentique tombeau de ce prophète, tandis que les chrétiens ne montrent à la vénération des fidèles qu'un faux cénotaphe dans la basilique mensongère du Saint-Sépulcre. Or, l'ont-ils fait jamais ? Non ; car eux-mêmes reconnaissent que le tombeau de Jésus est bien là où les chrétiens le vénèrent encore de nos jours. La première objection par laquelle on essaye de renverser la tradition, comme ayant pu être altérée, soit avant, soit depuis Constantin, est donc de nulle valeur, quand on examine les faits sans parti pris et en ne cherchant que la vérité avec une calme et impartiale raison.

Quant à la seconde objection, elle tombe en quelque

sorte d'elle-même, pour peu qu'on étudie avec soin le tracé du second mur d'enceinte. Elle pouvait paraître plausible, au contraire, quand on reculait, par erreur, si fort au delà des limites de la ville actuelle, le tracé de la troisième enceinte. Mais depuis qu'il a été reconnu, d'une manière inattaquable à toute critique, que la troisième enceinte, celle d'Hérode Agrippa, se confondait avec la muraille actuelle, force a été de chercher la seconde enceinte en deçà de la précédente, et les deux tronçons de mur que l'on a retrouvés de nos jours, il y a peu d'années, à l'est de la basilique du Saint-Sépulcre, tronçons qui sont regardés par les uns comme des restes de l'atrium de Constantin, mais qui me paraissent avoir aussi appartenu antérieurement à la deuxième enceinte de la ville, ces tronçons, dis-je, suffisent, à mon avis, pour démontrer topographiquement l'authenticité du Saint Tombeau et du Golgotha, qui étaient à la fois en dehors et très près de la seconde muraille de la cité.

La ville de Jérusalem, à l'époque de Notre-Seigneur et même lorsqu'elle fut assiégée par Titus, et que la troisième enceinte, construite par Agrippa, avait compris dans son périmètre la colline de Bézétha et une partie de celle de Gareb, n'a jamais eu l'étendue immense qu'on lui prête ordinairement, et si, quand elle fut entourée par les armées romaines, une population extraordinaire se pressait alors au dedans de ses rempart, elle y était entassée par suite d'une permission particulière de la Providence, qui, voulant châtier la nation juive tout entière du déïcide qu'elle avait commis à la fête de Pâques de l'an 33 de notre ère, fit coïncider les commencements du siège de Titus avec la fête de Pâques de l'année 70, fête qui, selon les habitudes du peuple juif, amena à Jérusalem de tous les points de la Palestine une multitude prodigieuse qui y fut renfermée par l'ennemi, comme une proie destinée aux plus affreuses calamités de la guerre. Il ne fau-

drait donc pas s'imaginer, ainsi que l'on a fait souvent de très bonne foi, que pour contenir tant de centaines de mille d'habitants, la ville eût été alors beaucoup plus grande que maintenant ; car, partant de cette fausse hypothèse, on est tout d'abord naturellement porté à supposer que le troisième mur d'enceinte du côté du nord, c'est-à-dire du seul côté par où la ville ait pu s'agrandir, débordait bien au delà du mur actuel. Dans ce cas, on semble admettre, qu'on le veuille ou qu'on ne le veuille pas, que le second mur d'enceinte était lui-même bien au delà du tracé qu'on doit lui assigner ; mais alors on compromet ou, pour mieux dire, on détruit, sans qu'on s'en doute, l'authenticité du Saint Sépulcre et du Golgotha, en les enclavant dans cette seconde enceinte, ainsi agrandie témérairement. Heureusement pour ces deux augustes sanctuaires, ils n'ont absolument rien à redouter de l'étude topographique de Jérusalem. Bien au contraire, plus on approfondit cette étude, plus aussi on réconcilie avec les traditions chrétiennes ceux qu'en avaient éloignés des considérations topographiques trop hâtives et un examen trop superficiel du sol. Que si, à Jérusalem, il y a trois catégories différentes de sanctuaires, les uns vrais, les autres douteux, les troisièmes évidemment apocryphes, et si cette distinction délicate doit être faite avec une respectueuse indépendance d'esprit qui ne se laisse aveugler ni par les illusions d'une foi peu éclairée, ni par le scepticisme d'une raison superbe, cette ville contient dans son sein deux sanctuaires principaux, qui, maintenant plus que jamais, par suite de la découverte des véritables Cavernes Royales qui fixent l'emplacement du troisième mur d'enceinte et de celle des deux tronçons de muraille que j'ai signalés en deçà du Saint Sépulcre et qui paraissent déterminer le tracé de la deuxième enceinte, s'élèvent, topographiquement aussi bien que traditionnellement parlant, au-dessus de toute critique, ce sont le Golgotha et le Saint-Sépulcre. Là, tous les

esprits impartiaux, qui ne cherchent que la vérité, doivent se réunir dans une même affirmation; là, bientôt, je l'espère, s'embrasseront fraternellement la science et la religion.

CHAPITRE X

BASILIQUE DU SAINT-SÉPULCRE

Lorsque Constantin eut appris de sa pieuse mère qu'elle avait retrouvé sous les temples païens renversés les sanctuaires chrétiens qu'ils recouvraient, il s'empressa d'écrire à saint Macaire, alors évêque de Jérusalem, pour lui ordonner de bâtir une basilique sur l'emplacement qu'ils occupaient, et de ne rien épargner afin d'en faire l'une des plus belles du monde. La surveillance des travaux fut confiée au préfet du prétoire Drucilianus, et ce fut un prêtre de Constantinople, nommé Eustathe, qui fut chargé de diriger les ouvriers et de réaliser les grands projets de l'empereur. Une description détaillée de cet édifice nous a été laissée par Eusèbe. (*Vie de Constantin*, l. III, ch. xxxiv et suivants.) Cet écrivain nous en annonce une seconde, plus développée encore, dans un autre ouvrage qui, malheureusement, n'est pas venu jusqu'à nous. C'est donc cette première description qui a servi de base à tous ceux qui ont essayé de restaurer par la pensée cette basilique depuis longtemps détruite, et parmi lesquels je dois citer particulièrement le professeur anglais Willis qui a inséré dans le savant ouvrage de Williams intitulé : *The holy City*, un excellent Mémoire sur l'histoire architecturale de l'église du Saint-Sépulcre, et M. de Vogüé, qui nous a donné sur ce même monument des renseignements si précieux, accompagnés de

planches exécutées avec le plus grand soin, dans ses *Eglises de la Terre Sainte*.

La basilique Constantinienne, commencée en 326, fut achevée en 335. Elle se composait d'un vaste atrium, précédé de propylées et orné de portiques soutenus par des colonnes, et d'une basilique à cinq nefs, dont l'entrée était vers l'orient, ce qui était nécessité par les exigences du terrain. L'abside renfermait, sous une superbe rotonde, le tombeau du Christ ; une des nefs latérales du sud contenait le Golgotha; la chapelle souterraine de l'Invention de la Sainte Croix s'étendait sous l'atrium. Conformément à la volonté de l'empereur et aux désirs de sa mère, l'art avait épuisé toutes ses ressources, et les métaux les plus riches avaient été employés avec les marbres les plus rares, pour rendre ce monument digne de la majesté des augustes souvenirs qu'il rappelait. Le Saint Sépulcre surtout, qui s'élevait au centre de la rotonde et qui était le point capital de l'édifice, avait été décoré avec une magnificence inouïe. Malheureusement, pour en faire un oratoire distinct et le séparer des rochers auxquels il adhérait, il fallut creuser et niveler le sol alentour. On crut aussi, afin de lui donner une forme circulaire ou polygonale, devoir raser la première grotte qui servait de vestibule au tombeau, comme nous le savons par saint Cyrille, évêque de Jérusalem.

« L'entrée du Saint Sépulcre, dit-il, était taillée dans le rocher comme celle des tombeaux du pays; elle n'est plus visible depuis que la première grotte a été détruite pour les besoins de l'ornementation actuelle. Mais avant que le Saint Sépulcre eût été embelli par une magnificence royale, il y avait un vestibule devant la porte de pierre. » (*Catéchèses*, XIV.) Le roc de la chambre sépulcrale conservée et ainsi isolée disparut lui-même sous un revêtement de marbre et de métaux précieux et fut décoré extérieurement de colonnes. On façonna pareillement le rocher du Calvaire, et l'on en aplanit

les aspérités naturelles pour en convertir le sommet en une petite plate-forme destinée à supporter une chapelle supérieure, qui fut de même ornée avec un soin infini, tandis que, dans ses flancs, s'ouvrait une grotte qui devint un autre oratoire. Ah! combien il eût été préférable que l'architecte chargé d'ériger la basilique n'eût en rien altéré la disposition primitive des lieux, et qu'il se fût contenté de comprendre dans une enceinte sacrée, à laquelle il aurait donné toute la splendeur qu'il aurait voulu, les roches nues et austères du Saint Sépulcre et du Golgotha! Rendues à la lumière du jour, telles qu'elles avaient été exhumées à la suite des déblayements qu'on avait exécutés, et protégées seulement par des grilles ou par des balustrades contre l'indiscrète piété des fidèles ou les outrages des profanateurs, elles nous permettraient encore aujourd'hui, après tant de siècles révolus, de retrouver la physionomie qu'elles offraient, lorsqu'elles furent témoins des dernières scènes de la Passion. Avec quel respect, avec quel saisissement profond les aurions-nous contemplées, montrant encore les traces visibles du sang divin dont elles furent teintes!

L'an 335, on fit la dédicace de la basilique, qui prit le nom de *Martyrion* ou de *Témoignage*, parce qu'elle renfermait les témoins sacrés des suprêmes souffrances et de la mort du Christ. Une foule immense de fidèles, de prêtres et d'évêques assista à cette imposante cérémonie, qui fut célébrée avec une pompe extraordinaire.

Ce superbe monument, l'une des gloires de la chrétienté, avec ses portiques, sa forêt de colonnes, ses marbres et ses métaux de grand prix, ses peintures et ses mosaïques, son merveilleux plafond formé de caissons dorés, fut presque totalement détruit, l'an 614 de notre ère. Cette année-là, en effet, Chosroès II, roi des Perses, à la tête d'une armée formidable, grossie de 26.000 Juifs, s'empara de Jérusalem, mit tout à feu et

à sang, rasa la basilique du Saint-Sépulcre et emporta avec lui la Vraie Croix. De retour dans ses États, il succomba bientôt lui-même sous les coups de Siroès, son fils, qui, vaincu à son tour par Héraclius, fut contraint de lui rendre la Vraie Croix. Ce fut cet empereur, comme on le sait, qui eut l'honneur de rapporter triomphalement à Jérusalem cette précieuse relique et de la replacer, le 14 septembre 629, dans la nouvelle église du Saint-Sépulcre.

Celle-ci venait d'être relevée de ses ruines par un simple moine, abbé du couvent de Saint-Théodose, qui devint plus tard patriarche de Jérusalem. Modeste, c'était le nom de ce religieux, ne disposant pas des richesses et des ressources qu'avait eues Constantin, ne put, comme cet empereur, embrasser dans un seul et immense édifice tous les sanctuaires que la basilique primitive avait abrités ; mais, obligé de se réduire à un plan moins grandiose, il se contenta de construire quatre petites églises, rapprochées les unes des autres, unies par des murs et attenantes à une cour pavée de marbre. C'étaient : 1° l'église de la Résurrection, ou *Anastasis*, qui renfermait le Saint Sépulcre ; 2° l'église du Golgotha, bâtie sur le lieu du Crucifiement ; 3° l'église de l'Invention de la Sainte Croix, qui recouvrait l'endroit où elle fut trouvée et appelée souvent par les pèlerins *Martyrion*, ou basilique de Constantin, bien qu'elle ne fût qu'une simple chapelle souterraine du grand édifice érigé par cet empereur ; 4° l'église dédiée à la Vierge, dont l'emplacement n'est pas déterminé d'une manière certaine, mais qui, d'après l'opinion de M. de Vogüé, contenait la pierre de l'Onction. La basilique Constantinienne n'avait pu être arrachée de ses fondations par les hordes barbares de Chosroès, qui avaient passé comme un torrent dévastateur, renversant tout, mais n'ayant pas le temps de tout anéantir. Il devait donc subsister de cette puissante construction des fragments considérables que Modeste ne manqua pas, sans

doute, d'utiliser dans sa restauration. Aujourd'hui encore, en effet, après les nouvelles destructions suivies d'autres réédifications que ce monument a subies, on retrouve çà et là, en étudiant l'église actuelle, des portions de murs, notamment dans la partie inférieure de la rotonde, qui paraissent remonter jusqu'à Constantin. Cependant, en 636, Jérusalem, à peine reconquise sur les Perses, tombe entre les mains des musulmans, après une vigoureuse résistance. Omar, plus généreux qu'on ne pouvait s'y attendre, respecte, en entrant dans la ville, les personnes, les propriétés et les églises des chrétiens et retourne dans son désert, après avoir jeté les fondements d'une mosquée sur les ruines du temple de Salomon.

Vers l'an 800, Charlemagne envoie à Jérusalem d'abondantes aumônes pour la réparation des églises et la fondation d'un couvent destiné à héberger les pèlerins latins. Il reçoit, à son tour, en signe d'alliance, d'Haroun-er-Raschid, les clefs du Saint Sépulcre. Par la remise de ces clefs, le khalife de Bagdad conférait à l'empereur d'Occident le droit officiel de posséder et de protéger les Lieux Saints, et à partir de ce moment, la France, dans la personne de son tout-puissant souverain, inaugure son glorieux patronage des sanctuaires chrétiens de la Palestine.

Les quatre églises construites par Modeste sur l'emplacement de la basilique de Constantin sont elles-mêmes démolies, l'an 1010, par l'ordre du féroce et insensé Hakem. Trent-sept ans plus tard, elles sont relevées par l'empereur grec Constantin IX, surnommé Monomaque.

Maîtres de Jérusalem, le 15 juillet 1099, les croisés n'ont d'abord pas le temps pendant les première années de leur occupation, absorbés qu'ils sont par des guerres continuelles, de restaurer les quatre églises dont nous parlons; mais ensuite ils réunissent dans un seul monument ces quatre sanctuaires, isolés auparavant,

et les reconstruisent eux-mêmes en partie, sauf celui de Sainte-Marie, qui recouvrait, selon toute apparence, la pierre de l'Onction et qu'ils suppriment. Ils n'ont que peu de changements à faire à l'église de l'Invention de la Sainte Croix qui, grâce à sa position souterraine, avait échappé plus que les autres aux dévastations des âges précédents, et dont toute la partie inférieure, ainsi que les lourdes colonnes byzantines, semblent dater de l'époque de Modeste Les constructions du XI^e^ siècle se composaient, comme celles du VII^e^, d'une rotonde renfermant le Saint Sépulcre et de trois autres églises séparées et peu considérables.

« Après que, avec l'aide de Dieu, dit Guillaume de Tyr, les croisés eurent pris Jérusalem, les édifices susdits leur parurent trop petits. Ils ajoutèrent à l'église primitive une construction solide et très élevée qui, continuant et enserrant les parties anciennes, comprit tous ces sanctuaires dans un même édifice. » (L. VIII, ch. III.)

C'est aux croisés probablement qu'il faut attribuer le transept avec sa coupole, le chœur qui forme l'église actuelle des Grecs, la grande façade méridionale avec son élégante corniche, ses fenêtres ogivales, ses deux belles portes jumelles et enfin son clocher, découronné aujourd'hui de ses étages supérieurs. Tous ces travaux, attribués à l'époque des croisades par M. de Vogüé, ont été supérieurement analysés par ce savant dans son ouvrage des *Églises de la Terre Sainte*, et je prie le lecteur de vouloir bien le consulter, s'il désire approfondir ce sujet.

Lorsque, en 1187, Jérusalem, après la funeste bataille de Hattin, retomba sous le joug des musulmans, l'église du Saint-Sépulcre faillit être rasée complètement.

« Quelques zélés musulmans, dit Emad-Eddin, avaient conseillé à Saladin de détruire ce monument, prétendant qu'une fois que le tombeau du Messie serait comblé et que la charrue aurait passé sur le sol de l'église,

il n'y aurait plus de motif pour les chrétiens d'y venir en pèlerinage ; mais d'autres jugèrent plus convenable d'épargner ce monument religieux, parce que ce n'était pas l'église, mais le Calvaire et le tombeau du Christ, qui excitaient la dévotion des chrétiens, et que, lors même que la terre serait jointe au ciel, les nations chrétiennes ne cesseraient point d'affluer à Jérusalem. Ils firent observer que lorsque le khalife Omar, dans le premier siècle de l'islamisme, se rendit maître de la Ville Sainte, il permit aux chrétiens d'y demeurer, et respecta l'église du Saint-Sépulcre. » (*Bibliothèque des Croisades*, IV^e^ partie, p. 214.)

Celle-ci fut d'abord desservie par quelques prêtres latins, puis par des prêtres syriens. Concédée, en 1230, par le pape Grégoire IX, aux Franciscains, elle fut, en 1244, ravagée par les Karesmiens. Ces hordes sauvages y passèrent au fil de l'épée tous les malheureux qui y avaient cherché un asile, en commençant par les religieux qui en étaient les gardiens. En 1342, à la demande de Robert d'Anjou, la possession de cette basilique fut de nouveau confirmée aux Franciscains par une bulle célèbre de Clément VI. Vers la fin du XV^e^ siècle, Philippe, duc de Bourgogne, obtint du sultan la permission d'y faire des restaurations. En 1555, le Révérend Père Boniface de Raguse, alors gardien du couvent du Mont-Sion, reconstruisit l'édicule sacré avec les dons de plusieurs souverains catholiques. Dans les premières années du XVII^e^ siècle, quelques réparations furent exécutées dans l'église elle-même. En 1719, la grande coupole et plusieurs chapelles furent encore restaurées par les Latins, à la demande du marquis de Bonnac, alors ambassadeur de France à Constantinople, qui leur obtint, à cet effet, un firman très explicite. En 1808, dans la nuit du 12 au 13 octobre, un violent incendie éclata tout à coup dans la chapelle des Arméniens, sur une des galeries supérieures de l'église. Allumé, dit-on, par les Grecs,

qui, de leur côté, imputent ce crime aux Arméniens, ou peut-être seulement causé par une simple imprudence, il se propagea bientôt avec une force irrésistible, dévorant la grande coupole qui finit par s'écrouler avec un bruit effroyable, en écrasant les colonnes qui la supportaient et le saint édicule qu'elle couronnait; de nombreuses chapelles furent également atteintes et très dégradées par les flammes.

Si les Grecs ne furent point les auteurs de cet incendie, du moins ils en profitèrent grandement ; car les Franciscains, alors peu soutenus par la France, furent dans l'impossibilité de relever, abandonnés à eux-mêmes, l'église du Saint-Sépulcre, et les Grecs sollicitèrent et obtinrent un firman qui les autorisa à reconstruire ou à réparer toutes les parties qui avaient été détruites ou endommagées. Ces reconstructions et ces réparations furent exécutées à la hâte et assez grossièrement. Alors furent brisés à dessein les tombeaux, déjà violés autrefois par les Karesmiens, de Godefroy de Bouillon et des autres rois latins, situés les uns dans la chapelle d'Adam, et les autres, à côté, le long du chœur des Grecs; alors aussi des inscriptions grecques remplacèrent sur divers points, et notamment dans l'intérieur de l'édicule sacré, les inscriptions latines qui attestaient auparavant les droits séculaires des Latins à la légitime possession de ces sanctuaires.

En 1852, la grande coupole, bien que refaite depuis quarante ans à peine, était déjà très détériorée ; dix ans après, elle menaçait ruine. A la suite de longues négociations, on commença à la reconstruire, en 1863. Ce travail fut achevé en 1868, aux frais communs de la France, de la Russie et de la Turquie, qui envoyèrent chacune un architecte choisi par elles pour mener à bonne fin cette importante entreprise. La coupole que l'on voit maintenant est élégante, savamment conçue, et fait honneur à l'architecte français, M. Mauss, qui en a dressé le plan. Les peintures qui l'ornent intérieure-

ment sont gracieuses et dues à un autre Français, M. Salzmann. Malheureusement, je ne puis m'empêcher de regretter et de dire qu'elles n'offrent aucun caractère religieux. Les trois gouvernements qui s'étaient associés pour cette œuvre voulaient, sans doute, par cette absence d'emblèmes religieux, imposée aux architectes et aux artistes, neutraliser, en quelque sorte, la coupole ainsi que le saint édicule qu'elle recouvrait ; mais, d'un autre côté, il en résulte que la voûte qui surmonte le sanctuaire le plus auguste de la chrétienté a une ornementation tout à fait profane. Ce sont des vases de fleurs et des décorations purement de fantaisie, mais rien qui rappelle les grands mystères qui se sont accomplis en ce lieu. Pour mon compte, j'aurais préféré une solution différente de cette question que j'ai suivie autrefois avec un vif intérêt. Je crois qu'après la prise de Sébastopol, la France aurait pu mieux profiter qu'elle ne l'a fait du puissant ascendant qu'elle avait conquis alors et revendiquer hautement les droits séculaires que les Latins possédaient avant le fatal incendie de 1808. Seule, elle pouvait, au nom et avec le secours du monde catholique qu'elle représentait, reconstruire la coupole du Saint-Sépulcre et la décorer de tous les emblèmes religieux dont on s'attend naturellement à la voir ornée. Que si, au contraire, par esprit de conciliation, elle voulait admettre à coopérer avec elle à cette entreprise le monde grec, personnifié alors par la Russie, qui, néanmoins, jusqu'à la guerre de Crimée, n'avait jamais figuré comme la patronne officielle des intérêts de la religion grecque dont le patriarche de Constantinople était le véritable représentant, elle devait plutôt, à mon avis, appeler à elle le concours des artistes grecs aussi bien que celui des latins mêlés ensemble, afin d'élever, de concert, au-dessus du Saint Tombeau déclaré neutre, et comme tel appartenant à toutes les communautés chrétiennes, une coupole en quelque sorte triomphale, où les arts de la mosaïque, de la peinture et de la sculp-

ture se seraient tous associés pour célébrer dans tous les rites une espèce d'hymne de reconnaissance, de vénération et d'amour, envers le Rédempteur du genre humain.

Tout le monde a entendu parler de la cérémonie du feu sacré que les Grecs célèbrent chaque année à Jérusalem, le Samedi Saint, dans la basilique du Saint-Sépulcre. Témoin moi-même deux fois, en 1854 et en 1863, de ce prétendu miracle qui attire une foule énorme de pèlerins de la Grèce, de l'Asie Mineure, de l'Égypte, de l'Arménie et de la Russie, je pourrais en décrire ici toutes les phases, et dire à quels scandales, quelquefois même à quelles luttes acharnées et sanglantes, il donne lieu; mais j'aime mieux transporter mon lecteur loin du bruit et du tumulte et parcourir avec lui, à la suite des R. P. Franciscains, les différentes stations de la procession solennelle qu'ils accomplissent chaque jour autour de la basilique, ce qui nous permettra d'en connaître les principaux sanctuaires.

La chapelle de l'Apparition, d'où nous allons partir, appartient aux Latins, ainsi que celle de Sainte-Marie-Madeleine, qui la précède. Restaurée en 1882, elle est située à l'extrémité du transept septentrional. Le maître-autel y marque l'endroit où, d'après une tradition, Notre-Seigneur aurait apparu à sa sainte Mère après sa Résurrection.

A droite de l'autel principal, se trouve l'autel des Reliques, ainsi nommé à cause d'un morceau considérable de la Vraie Croix qu'on y vénéra jusqu'en 1537 et qui, à cette époque, fut dérobé, dit-on, par les Arméniens non unis.

A gauche, un autre autel porte le nom de la Sainte-Colonne de la Flagellation. On y conserve, en effet, une partie de la colonne à laquelle Notre-Seigneur fut attaché dans le Prétoire lors de sa cruelle Flagellation. Transportée d'abord par les premiers chrétiens dans l'église du Cénacle, où elle fut longtemps vénérée par

les pèlerins, elle fut brisée par les musulmans durant les dernières années que les Pères Franciscains furent en possession du Cénacle. Un tronçon considérable de cette colonne fut recueilli par ces religieux et placé par eux dans la basilique du Saint-Sépulcre. Le fragment qui est exposé dans la chapelle de l'Apparition à la vénération des fidèles, principalement le Mercredi de la Semaine Sainte, est en porphyre et a environ soixante-quinze centimètres de long. Quant à la colonne de Sainte-Praxède, que l'on visite pieusement a Rome, elle est en marbre, tacheté de blanc, et, d'après une ancienne tradition, elle serait celle à laquelle Notre-Seigneur aurait été attaché dans la maison de Caïphe, la nuit du Jeudi au Vendredi Saint.

La chapelle de l'Apparition sert d'église aux religieux franciscains qui habitent le Saint-Sépulcre. De là, en nous dirigeant vers l'est, le long des *sept Arceaux de la Vierge*, et en suivant la nef septentrionale de la basilique, nous arrivons à la *Prison de Notre-Seigneur*. C'est probablement une vieille citerne voûtée où l'on croit que le Christ a été retenu quelque temps, pendant que l'on faisait, sur le Calvaire, les apprêts de son supplice. Cette chapelle, divisée en trois compartiments qui communiquent ensemble, est la propriété des Grecs. On y montre, sous la table de l'autel, une pierre percée de deux trous, dans chacun desquels un pied de l'auguste Victime aurait été engagé.

Plus loin, nous passons devant la chapelle consacrée à la mémoire de *saint Longin*, de ce soldat qui perça de sa lance le côté du Sauveur et qui se convertit ensuite, à la vue des miracles qui s'opérèrent à sa mort. Elle appartient également aux Grecs.

A quelques pas de là, vers le sud, la chapelle de la *Division des vêtements*, qui est entre les mains des Arméniens, indique l'endroit où les soldats, après avoir crucifié Jésus, firent quatre parts de ses vêtements et

tirèrent sa tunique au sort, parce qu'elle était sans couture et d'un seul tissu.

A une faible distance au sud de cette chapelle, en contournant le chevet de l'église des Grecs, l'ancien chœur des chanoines latins, nous rencontrons un escalier de vingt-neuf marches qui nous conduit à la chapelle souterraine de *Sainte-Hélène*. Elle peut avoir vingt mètres de long sur treize de large; deux absides la terminent vers l'orient; sa partie centrale est éclairée par une petite coupole qui repose sur quatre lourdes colonnes couronnées de chapiteaux différents et d'apparence byzantine. Cette chapelle, dont la voûte seule est de l'époque des Croisades et qui date elle-même probablement de la restauration entreprise par le moine Modeste, appartient, depuis 1879, aux Arméniens ; auparavant, elle était la propriété des Abyssins. Elle est dédiée à la pieuse impératrice qui aurait de là assisté aux fouilles que l'on pratiquait au pied oriental du Golgotha pour y retrouver la Croix du Sauveur.

En descendant encore treize autres marches, dont quelques-unes sont très dégradées, nous parvenons à la chapelle de l'*Invention de la Sainte Croix*, oratoire très irrégulier, long d'environ sept mètres, et que possèdent les Pères Franciscains. C'était, à l'époque de Notre-Seigneur, une ancienne citerne abandonnée, creusée dans le roc, et où l'on découvrit, en 326, les trois Croix, le titre de celle de Notre-Seigneur, les clous et l'éponge. On y remarque un autel dû à la piété et à la munificence de l'infortuné prince Maximilien d'Autriche.

Après avoir remonté ces deux escaliers, et en suivant maintenant de l'est à l'ouest la nef collatérale du sud, nous laissons à notre gauche la chapelle des *Impropères* ou des *Outrages*, ainsi appelée, parce que l'on y vénère un tronçon de colonne de granit gris, haut de cinquante centimètres, sur lequel on croit que Jésus était assis au Prétoire, lorsqu'il fut couronné d'épines

et couvert d'opprobres. Cette chapelle appartient aux Grecs, qui l'ont restaurée en 1882.

Nous arrivons ensuite au Calvaire. Si plusieurs des chapelles dont je viens de parler, justement parce qu'elles localisent d'une manière si précise certaines particularités relatives aux dernières scènes de la Passion, peuvent inspirer, sous ce rapport, quelques doutes à une critique sévère (j'en excepte, bien entendu, la chapelle de l'*Invention de la Sainte Croix*, qui paraît réunir en sa faveur des probabilités approchant de la certitude), il n'en est plus de même du Calvaire. Ici, tout atteste, tout proclame l'authenticité de ce sanctuaire. Et d'abord, que l'on ne s'imagine pas que le Golgotha était une montagne. Saint Mathieu dit simplement :

« Et venerunt in locum, qui dicitur Golgotha, quod est Calvariæ locus. » (Saint Mathieu, ch. xxvii, v. 33.)

« Et ils vinrent en un lieu appelé Golgotha, c'est-à-dire lieu du Calvaire. »

Les trois autres évangélistes désignent ce même endroit sous le terme de *locus Calvariæ* (lieu du Calvaire), et non de *mons Calvariæ* (montagne du Calvaire). Ce n'est que plus tard que l'on a supposé et répété à tort que Notre-Seigneur avait été mis en Croix sur un sommet élevé qui pouvait être aperçu de fort loin. En réalité, le Golgotha ou le Calvaire était un simple petit monticule rocheux qui dominait de quelques mètres seulement le jardin de Joseph d'Arimathie, situé en contre-bas, à l'ouest, et qui avoisinait l'une des portes de la ville appartenant à la seconde enceinte. Ce rocher, à l'époque de Notre-Seigneur, renfermait à sa partie inférieure une grotte qui a été depuis transformée en une chapelle consacrée à Adam, parce qu'une ancienne tradition y place la sépulture du premier homme. Cette tradition, sans doute, est loin de commander de notre part une créance absolue et de s'imposer à notre esprit comme une histoire parfaitement authentique. Néanmoins, plusieurs Pères de l'Église l'ont adoptée.

Nous lisons, par exemple, dans saint Basile :

« On conserve dans l'Église une tradition qui nous apprend que l'ancienne Judée fut habitée par Adam, qu'il s'y réfugia aussitôt qu'il fut chassé du Paradis terrestre..., que ce fut aussi la Judée qui reçut la dépouille mortelle du premier homme... Sa tête fut enterrée en un lieu qu'on appela tout naturellement *Cranion*, ou Calvaire (le lieu du Crâne), parce qu'un tel objet devait nécessairement frapper les hommes de cette époque. Il est probable que Noé n'ignorait pas où était le tombeau du chef et du père du genre humain, puisque, aussitôt après le déluge, et de la bouche même de Noé, cette tradition se répandit partout. Ce fut là, plus tard, sur le lieu du Calvaire, que Notre-Seigneur souffrit, pour frapper la mort dans son origine même. » (*Commentaires sur Isaïe*, ch. xv.)

Origène, saint Ambroise, saint Augustin et d'autres encore émettent en des termes différents la même opinion. C'est à cause de cette tradition que l'on a coutume de peindre ou de sculpter une tête de mort aux pieds du Crucifix, image touchante de la miséricorde du Christ, dont le sang aurait coulé du Golgotha sur la poussière de l'auteur de notre race, pour le racheter, et, en lui, l'humanité tout entière. Quoi qu'il en soit, l'absidiole qui passe pour être l'ancien tombeau d'Adam se trouve juste au-dessous de la cavité dans laquelle fut dressée la Croix du Sauveur, et le sang de la divine victime aurait pu, par conséquent, distiller, par la fissure du rocher entr'ouvert, sur la tête du premier homme, si elle avait été déposée en cet endroit.

On montre également dans cette chapelle, qui appartient aux Grecs, l'emplacement du tombeau de Melchisédech. C'est là aussi qu'à l'époque des croisades et près de l'entrée furent enterrés les deux premiers rois latins de Jérusalem, Godefroy de Bouillon et Baudoin I^er^. Leurs tombeaux, qui avaient subsisté jusqu'en 1808, disparurent alors, détruits ou enlevés par les Grecs,

quand ils rebâtirent la coupole que l'incendie de cette année-là avait dévorée. Il en fut de même des autres tombeaux des rois latins, leurs successeurs, qui avoisinaient cette chapelle, le long du chœur des Grecs.

Deux escaliers différents conduisent à la chapelle supérieure du Calvaire. Celle-ci, qui domine le sol environnant de 4 mètres 70 centimètres, repose en partie sur des voûtes artificielles. Elle se divise elle-même en deux compartiments parallèles, séparés par de larges piliers : l'un, dit du *Crucifiement*, appartient aux Latins et marque l'endroit où le Christ fut cloué sur la Croix, pendant que l'instrument de son supplice était étendu à terre ; il avoisine, vers le sud, un petit oratoire dont on est séparé par une grille, et appelé la chapelle de *Notre-Dame des Sept-Douleurs*. C'est là, dit-on, où se tenait la Sainte Vierge avec saint Jean, lorsque les bourreaux attachaient Notre-Seigneur à la Croix. Cet oratoire, attenant au Calvaire et qui autrefois servait à le mettre en communication avec le dehors, est également la propriété des Latins.

Les Grecs, au contraire, possèdent le second compartiment de la chapelle du Calvaire, celui où la Croix de Notre-Seigneur fut plantée. Non loin du trou où elle fut dressée, on remarque, en soulevant une plaque et un grillage d'argent, une fente considérable qui s'est produite dans le rocher, et qui, traversant de haut en bas le Golgotha, va aboutir à l'absidiole de la chapelle inférieure d'Adam, comme je l'ai dit tout à l'heure. Cette fente est celle qu'une tradition constante et invariable attribue à la violente commotion qu'éprouva la nature entière, lorsque le Fils de Dieu, son maître et son souverain, exhala son dernier soupir.

Nous lisons à ce sujet dans saint Mathieu :

« Jésus, jetant un grand cri pour la seconde fois, rendit l'esprit. »

« En même temps le voile du temple se déchira en

deux depuis le haut jusqu'en bas; la terre trembla, les rochers se fendirent. »

« Les sépulcres s'ouvrirent, et plusieurs corps de saints qui étaient dans le sommeil de la mort ressuscitèrent. » (Saint Mathieu, ch. XXVIII, v. 50-52.)

Cette fente est-elle artificielle, comme on pourrait d'abord le croire ? Non, répondent plusieurs naturalistes qui l'ont étudiée. Les deux côtés de la fissure, en effet, tout en s'adaptant parfaitement l'un à l'autre, font néanmoins des circuits tellement compliqués qu'il aurait été impossible à l'art de les contrefaire, ni d'y parvenir par le moyen d'aucun instrument. Sans citer ici les témoignages de ces divers savants, je me bornerai à emprunter au célèbre Anglais Addison le fait suivant, déjà rapporté par monseigneur Mislin, dans son bel ouvrage sur les *Saints Lieux* (t. II, p. 327) :

« Un gentilhomme anglais, homme très estimable, qui avait voyagé en Palestine, m'a assuré que son compagnon de voyage, déiste plein d'esprit, cherchait, chemin faisant, à tourner en ridicule les récits que les prêtres catholiques leur faisaient sur les Lieux Sacrés. Ce fut dans ces dispositions qu'il alla visiter les fentes du rocher que l'on montre sur le mont Calvaire comme l'effet du tremblement de terre arrivé à la mort de Jésus-Christ. Mais lorsqu'il vint à examiner ces ouvertures avec l'exactitude et l'attention d'un naturaliste, il dit à son ami : « Je commence à être chrétien. J'ai fait, continua-t-il, une longue étude de la physique et des mathématiques, et je suis assuré que les ruptures du rocher n'ont jamais été produites par un tremblement de terre ordinaire et naturel. Un ébranlement pareil eût, à la vérité, séparé les divers lits dont la masse est composée, mais c'eût été en suivant les veines qui les distinguent et en rompant leur liaison par les endroits les plus faibles. J'ai observé qu'il en est ainsi dans les rochers que les tremblements de terre ont soulevés, et la raison ne nous apprend rien qui n'y

soit conforme. Ici, c'est tout autre chose : le roc est partagé transversalement, la rupture croise les veines d'une façon étrange et surnaturelle. Je vois donc clairement et démonstrativement que c'est le pur effet d'un miracle que ni l'art, ni la nature ne pouvaient produire. C'est pourquoi, je rends grâce à Dieu de m'avoir conduit ici pour contempler ce monument de son merveilleux pouvoir, monument qui met dans un si grand jour la divinité de Jésus-Christ. » (*De la religion naturelle*, t. II.)

Ce passage et d'autres encore que je pourrais invoquer prouvent combien il faut se garder, en Palestine, de se prononcer trop vite, au nom de la science, contre certaines traditions qui tout d'abord étonnent la raison, car, si un savoir superficiel les tourne parfois en ridicule, un savoir plus profond les admet et est contraint, en s'inclinant devant elles, de leur rendre un solennel hommage.

Entre les deux chapelles du Calvaire s'élève l'autel franciscain du *Stabat* ou de la *Compassion de Notre-Dame*. C'est là, d'après la tradition, que se tenait la Sainte Vierge, debout au pied de la Croix sur laquelle expirait son divin Fils ; c'est là aussi, lorsqu'il en fut descendu, qu'elle le reçut dans ses bras.

Quant à l'emplacement des croix des deux larrons, il est indiqué par deux dalles noires circulaires placées à droite et à gauche du trou où fut plantée la Croix du Sauveur, à environ deux mètres en arrière, au sud-est et au nord-est.

En redescendant du Calvaire, la procession s'arrête devant la *Pierre de l'Onction*. C'est une grande dalle rectangulaire en pierre rougeâtre, ornée à chacun des angles d'un pommeau doré, et qui recouvre l'endroit où Joseph d'Arimathie et Nicodème embaumèrent le corps de Notre-Seigneur, avant de l'ensevelir dans le tombeau. La Pierre de l'Onction appartient en commun aux Latins, aux Grecs, aux Arméniens

et aux Cophtes. De nombreuses lampes suspendues au-dessus y brûlent continuellement.

Enfin, la procession termine le parcours qu'elle vient de faire de la basilique par une dernière station devant l'édicule du Saint Sépulcre. Cet édicule, tel actuellement que l'ont refait les Grecs après l'incendie de 1808, occupe le centre de la grande rotonde. Sa forme est celle d'un oratoire allongé, carré sur le devant à l'orient et pentagone à l'occident. Sa longueur est de 8^{m}, 26^{c} et sa plus grande largeur $5^{m},47^{c}$. Tout entier bâti en marbre, il est orné extérieurement de 16 pilastres. Une lourde coupole gréco-russe surmonte la chambre du Sépulcre et a remplacé le gracieux clocheton du XVI^e^ siècle, dû aux restaurations du P. Boniface de Raguse. Le vestibule, appelé *Chapelle de l'Ange*, est décoré également de pilastres et de colonnettes à l'intérieur. Long de $3^{m},45^{c}$ sur une largeur de $2^{m},90^{c}$, il renferme dans sa partie centrale, encastrée dans un cadre de marbre blanc, une partie de la grosse pierre qui avait été roulée devant la chambre sépulcrale pour la clore, et sur laquelle les saintes femmes virent un ange assis, lorsqu'elles vinrent elles-mêmes, le jour de la Résurrection, de grand matin, pour embaumer Jésus.

De là, par une baie cintrée, basse et étroite, creusée dans le roc, on pénètre dans la chambre sépulcrale. Celle-ci mesure $2^{m},07^{c}$ de long sur $1^{m},93$ de large. Revêtue complètement de marbre blanc, tant à l'extérieur qu'à l'intérieur, elle cache sous cette enveloppe artificielle le roc nu qui la constituait auparavant, roc qui a été probablement bien entamé par suite des démolitions et des reconstructions successives que cet édicule a subies, mais qui néanmoins existent encore en partie, comme cela ressort du témoignage formel du P. Boniface de Raguse, qui répara cet oratoire en 1555, et de celui aussi du P. Trifone Lopez, religieux espagnol, qui vivait encore en 1852, et que j'ai pu consul-

ter lors de mon premier voyage à Jérusalem. Ce vénérable vieillard, qui avait assisté, en 1808, à l'incendie de la basilique et avait passé un demi-siècle en Palestine, avait vu l'édicule sacré dépouillé de son revêtement de marbre pendant que les Grecs le reconstruisaient, et son affirmation concordait parfaitement avec celle du R. P. Boniface de Raguse, relativement à l'existence d'un noyau considérable de roc sous les plaques de marbre qui le dérobent à nos regards. Le long de la paroi septentrionale de cette petite chambre s'élève, de soixante-dix-sept centimètres au-dessus du sol, le Tombeau du Christ, sorte d'auge rectangulaire, ménagée dans l'épaisseur du roc évidé et dans laquelle le corps de Notre-Seigneur avait été déposé. Elle mesure, avec le revêtement de marbre blanc qui l'enveloppe, deux mètres de long sur quatre-vingt-dix centimètres de large. On s'imagine souvent que la table de marbre qui recouvre ce tombeau repose, non sur un sarcophage vide, mais sur un banc rocheux, espèce de lit funèbre préparé pour recevoir le corps de Joseph d'Arimathie, et qui, par un dessein particulier de la Providence, aurait eu l'honneur inattendu de servir de support à celui de Notre-Seigneur; mais c'est là, à mon avis, une complète erreur. Dans les innombrables nécropoles judaïques que j'ai examinées à travers toute l'étendue de la Palestine, j'ai remarqué que les morts avaient été constamment placés soit dans des fours à cadavres creusés dans les parois latérales des chambres sépulcrales, soit dans des sarcophages immobiles ou auges funéraires attenantes au roc, dans la masse duquel elles avaient été taillées, ce qui est le cas du Tombeau de Notre-Seigneur, soit dans des sarcophages mobiles que l'on disposait sur le sol, ou bien sur des bancs rocheux, plus ou moins élevés. Jamais le corps, en effet, ne devait être à découvert et exposé à tous les regards, étalé sur une sorte de couche funèbre, comme il l'eût été forcément sur un banc. D'ailleurs, l'assertion du

R. P. Boniface de Raguse est des plus nettes sur ce point, ainsi qu'il l'a consignée dans une lettre célèbre qu'a reproduite le R. P. Quaresmius, et dont j'emprunte le passage suivant à ce savant religieux:

« Cum vero lamina una alabastri ex iis quibus sepulcrum operiebatur et quas Helena Sancta ibi collocaverat, ut super iis sacrosanctum missæ mysterium celebraretur, necessitate urgente commovenda esset, apparuit nobis apertus locus ille ineffabilis, in quo triduo Filius Hominis requievit, ut plane cœlos apertos videre tunc nobis et illis qui nobiscum aderant omnibus videremur. Erat locus sacrosancto Domini Jesu cruore, unguento illo, quo ad sepulturam unctus fuerat permixto, tanquam fulgentibus solis radiis undequaque lucens, quem piis gemitibus et spirituali quadam animi lætitia et lacrymis excipientes, et conspeximus et deosculati sumus... In medio sacrosancti loci lignum reperimus collocatum ac sudario pretioso involutum, quod cum in manu reverenter suscepissemus deosculatique fuissemus, ubi primum illud aëri expositum est, inter manus nostras sudarium in nihilum abiit, nonnullis aureis filis ex illo solum manentibus. » (*Elucidatio Terræ Sanctæ*, l. V, ch. XIII.)

De ce passage, il résulte de la manière la plus expresse qu'aussitôt que le R. P. Boniface de Raguse eut enlevé l'une des plaques d'albâtre qui recouvraient le Tombeau du Sauveur et que sainte Hélène avait placées dessus, pour qu'on pût y célébrer la messe, il vit l'intérieur du lieu ineffable dans lequel (*in quo*), et non sur lequel (*super quem*), le Fils de l'homme avait reposé pendant trois jours. De tous côtés, des traces de sang et de parfums y frappèrent ses regards, et au milieu était un morceau de la Vraie Croix enveloppé dans un tissu précieux qui s'anéantit, en quelque sorte, dès qu'il fut soumis à l'air et à la lumière, en ne laissant plus entre les mains du pieux religieux qui le saisissait et le baisait avec respect, qu'un petit nombre de fils d'or.

Les Pères Franciscains ont seuls le droit de célébrer chaque jour deux messes basses au Saint-Sépulcre et d'en chanter une. Les Grecs et les Arméniens non unis ne peuvent y faire qu'un office.

En face du saint édicule, vers l'est, est la grande chapelle des Grecs, qui en est séparée par une grille surmontée d'une vaste arcade; c'était, au Moyen âge, le chœur des chanoines latins du Saint-Sépulcre. De même que la rotonde, elle est couronnée par une belle coupole, aujourd'hui très endommagée, ainsi que les peintures intérieures qui la décoraient. A peu de distance de l'entrée, vers l'ouest, on observe dans le pavé une rosace incrustée au milieu de laquelle un hémisphère indique le prétendu centre du monde. Cette ancienne tradition s'appuie sur le texte, interprété trop à la lettre, du verset suivant:

« Deus autem rex noster ante sæcula ; operatus est salutem in medio terræ. » (Ps. LXXIII, v. 12.)

« Dieu, notre roi, est avant tous les siècles ; il a opéré notre salut au milieu de la terre. »

A droite et à gauche, des stalles sont disposées pour les principaux dignitaires du clergé grec ; deux trônes qui se répondent sont réservés, l'un au patriarche, l'autre à un évêque. Au delà, on remarque les riches tableaux byzantins de l'Iconostase et derrière, au centre de l'abside, s'élève le maître-autel. Au fond est un trône où siège le Patriarche. Cette chapelle, qui forme la grande nef de la basilique, est environnée de murs qui la séparent des autres nefs latérales, ce qui ôte à l'édifice une grande partie de sa beauté.

A l'ouest du Saint Sépulcre, et adhérente à l'édicule sacré, est la chapelle des Cophtes, qui contraste par son extrême pauvreté avec les chapelles plus ornées des autres rites. A une très faible distance de là, vers le nord-ouest, on traverse une chapelle appartenant aux Syriens pour entrer dans le caveau sépulcral de Joseph d'Arimathie, dont j'ai déjà parlé ailleurs.

En signalant les différentes stations du Chemin de la Croix à Jérusalem, j'ai dit que les cinq dernières étaient renfermées dans la basilique du Saint-Sépulcre.

L'emplacement de la dixième station, où Jésus fut dépouillé de ses vêtements, est indiqué par une rosace encastrée dans le pavé, à quatre mètres à l'est du dernier degré de l'escalier qui conduit de la porte d'entrée de la basilique au Calvaire.

A deux mètres plus à l'est, devant l'autel du Crucifiement, un carré en mosaïque dans le pavé marque la onzième station, où Jésus fut cloué à la Croix.

La douzième station, où Jésus mourut sur la Croix, a pour point de repère naturel l'ouverture placée sous l'autel des Grecs non-unis et où fut plantée la Croix du Sauveur.

La treizième station, où Jésus fut descendu de la Croix, se fait devant l'autel du *Stabat*, appartenant aux Franciscains.

Enfin, le saint édicule est le but où se dirigent les fidèles pour accomplir la quatorzième et dernière station, où Jésus fut mis dans le tombeau.

Que dire maintenant des pensées qui se pressent dans l'esprit et des sentiments qui surabondent dans le cœur, lorsqu'on évoque en soi-même, en parcourant cette basilique, tous les grands événements dont ce lieu a été le témoin, surtout si l'on a le bonheur, comme je l'ai eu plusieurs fois, d'y pouvoir passer la nuit ! Alors, en effet, le profond silence qui règne dans les nefs désertes de la basilique et les grandes ombres qui enveloppent le monument et qui ne sont un peu dissipées, de distance en distance, que par les nombreuses lampes qui brûlent, sans jamais s'éteindre, devant chaque oratoire, enlèvent l'âme à elle-même et l'absorbent tout entière dans une muette contemplation, que ne distrait plus, comme pendant le jour, la foule qui assiège l'édifice sacré. Dans de pareils moments, tout contribue à plonger l'imagination dans l'une de ces rêveries médi-

tatives qu'il faut avoir éprouvées pour en comprendre le puissant attrait. Les heures s'écoulent, sans laisser de trace ni de fatigue, et le passé, avec ses mystères les plus sublimes et les plus émouvants, semble revivre sous vos yeux. Au Calvaire, on croit assister aux dernières et douloureuses scènes de la Passion ; on entend retentir ce cri suprême qui a traversé tous les siècles : *Consummatum est. Tout est consommé.* On voit, au pied de la Croix, la Vierge Mère et le Disciple bien-aimé en pleurs. Si l'on est venu en incrédule, on peut, comme un autre Thomas, mettre sa main dans la fente miraculeuse du rocher, témoin fidèle et irrécusable de la véracité des Évangiles et de la divinité de l'Homme-Dieu expirant sur un gibet. Au-dessus de tout, rayonne l'incomparable figure du Christ qui va mourir, et, par sa mort, racheter l'humanité coupable.

Que si, descendant du Golgotha, on s'achemine vers le Saint Sépulcre, à l'instant où l'on pénètre dans la chapelle de l'Ange, on s'imagine apercevoir le messager céleste assis sur la pierre renversée qui fermait l'entrée du tombeau ; les pieuses femmes accourues dès l'aube du jour pour embaumer de nouveau le Sauveur entrent avec vous. Mais le sépulcre est vide ; la mort n'a pu garder longtemps son hôte divin, devenu son vainqueur, et sur ce sépulcre ouvert, d'où sont sorties la vie et la rédemption du monde, dix-neuf siècles ont déjà prié, et tous les siècles futurs prieront encore jusqu'à la fin des temps. Que de larmes, que de soupirs, que d'invocations ferventes, que d'actes d'adoration dans toutes les langues se sont échappés des yeux et des lèvres des innombrables pèlerins qui sont venus tour à tour se prosterner dans cette étroite demeure où le Fils de l'homme a dormi trois jours son mystérieux sommeil, avant de se réveiller dans sa gloire et dans sa majesté triomphante ! En collant après eux son front et ses lèvres sur le marbre qui recouvre un pareil tombeau, on comprend pourquoi, au Moyen âge, la plus

grande partie de l'Europe s'est levée en masse pour le reconquérir des mains des infidèles ; on comprend aussi pourquoi, depuis qu'il est retombé en leur pouvoir, les nations chrétiennes, et à leur tête la France, n'ont jamais cessé de lui apporter leurs hommages. Ce sépulcre, en effet, à moitié brisé peut-être sous l'enveloppe qui le cache à nos regards, a été tout imprégné d'un sang divin, dont une seule goutte, même desséchée, pourrait sauver le monde entier.

CHAPITRE XI

AUTRES BASILIQUES ANCIENNES DE JÉRUSALEM

Parmi les autres basiliques bâties par Constantin à Jérusalem, il faut citer celle qui recouvrait, sur le sommet de la montagne des Oliviers, l'endroit où Notre-Seigneur était monté au ciel quarante jours après sa Résurrection.

La montagne ainsi appelée s'élève à l'est de la Cité Sainte, dont la sépare la vallée du Cédron ou de Josaphat. Les pentes en sont encore çà et là parsemées d'oliviers. Le Messie avait souvent l'habitude de les gravir avec ses disciples pour se retirer le soir à Béthanie dans la maison de Lazare. Au pied occidental de cette montagne, sont le Jardin de Gethsémani et la grotte de l'Agonie, témoins de ses mortelles angoisses et de son arrestation. Plus haut, à mi-côte, on montre l'endroit d'où il aurait pleuré, le jour des Rameaux, sur la cité qui l'acclamait avec enthousiasme et qui, bientôt après, devait être déïcide et appeler sa mort à grands cris. Plus haut encore, on rencontre le lieu où les douze apôtres auraient composé le *Credo*, et non loin de là, celui où le Christ leur aurait enseigné à eux-mêmes la prière du *Pater Noster*. Ces trois endroits ont été jadis consacrés par des sanctuaires dont les deux derniers ont été relevés en partie de nos jours, comme nous le verrons plus tard, grâce à la munificence de M^me^ la Princesse de la Tour d'Auvergne. Enfin, nous par-

venons sur le sommet central de la montagne, car elle en a trois principaux : le sommet, dit *Viri Galilæi*, au nord; le sommet de l'*Ascension*, au milieu, et le sommet du *Scandale*, au sud. Arrêtons-nous un instant sur la cime intermédiaire. Là, est un village arabe, peuplé de musulmans, et connu sous le nom Kefr-Zitoun (village des Oliviers). Il est dominé par le minaret d'une petite mosquée qui a succédé à l'ancienne basilique de l'Ascension. De la plate-forme supérieure de ce minaret le panorama est incomparable. A l'ouest, la vue plonge sur Jérusalem, dont on embrasse, au delà de la vallée de Josaphat, l'enceinte tout entière. Si on la connaît déjà, on en a devant soi comme une sorte de plan en relief vivant et animé, qui permet de relier et de réunir par un même coup d'œil toutes les parties de la ville que l'on a étudiées séparément et en détail.

Si on ne la connaît pas encore, ce premier regard que l'on jette sur elle vous en fait saisir tout de suite la configuration générale; vous distinguez les artères principales qui sillonnent le réseau assez compliqué de ses rues et de ses ruelles et la position respective de ses divers édifices, soit sacrés, soit profanes. Vers l'est, on aperçoit au delà de la profonde vallée où serpente le Jourdain, les montagnes d'Ammon et de Moab et un coin de la mer Morte, encadrée entre d'immenses murailles rocheuses. Au sud, le couvent de Saint-Élie et la hauteur conique d'Hérodium attirent particulièrement l'attention. Au nord enfin, les montagnes de la tribu d'Éphraïm dessinent leurs formes diverses.

L'horizon est plus vaste encore, si l'on monte sur le sommet d'une haute tour voisine que les Russes viennent de bâtir à quelque distance du village.

Tel est l'endroit que Notre-Seigneur a choisi, il y a bientôt dix-neuf siècles, pour y terminer sa mission terrestre, en s'élevant de là vers le ciel, au milieu d'une nuée lumineuse qui le déroba bientôt aux yeux de ses disciples affligés et éblouis tout à la fois. Un passage des

Actes des Apôtres fixe, en effet, sur le mont des Oliviers et à la distance d'une mesure sabbatique, c'est-à-dire de deux mille coudées hébraïques ou d'un mille, le lieu d'où les Apôtres, après avoir été témoins de l'Ascension du Christ, se disposèrent à revenir à Jérusalem.

« Tunc reversi sunt Jerosolymam a monte qui vocatur Oliveti, qui est juxta Jerusalem, sabbati habens iter. » (*Actes des Apôtres*, ch. I, v. 12.)

Cette indication très formelle de l'auteur des Actes des Apôtres, c'est-à-dire de saint Luc, nous montre que, lorsque ce même écrivain nous dit, dans son Évangile (ch. XXIV, v. 50-51), que Jésus conduisit ses apôtres jusqu'à Béthanie et qu'ensuite, après les avoir bénis, il s'éleva au ciel devant eux, il faut admettre implicitement, ce que le texte sacré n'exprime point, qu'il les ramena d'abord de Béthanie au sommet du mont des Oliviers, Béthanie étant à deux milles de Jérusalem, et, par conséquent, à la distance de deux mesures sabbatiques et non pas seulement d'une, comme le marquent les Actes des Apôtres.

Peut-être aussi est-il permis de supposer que le territoire de Béthanie commençait au sommet même de la montagne des Oliviers, dont ce village possédait sans doute le versant oriental, et ainsi les deux passages de saint Luc, relatifs au lieu de l'Ascension de Notre-Seigneur, s'accorderaient parfaitement entre eux. En nous disant que Notre-Seigneur conduisit ses apôtres jusqu'à Béthanie, saint Luc voudrait dire seulement qu'il les mena jusqu'au territoire dépendant de Béthanie, la pente orientale du mont des Oliviers au bas duquel, vers l'est, était situé ce village, pouvant fort bien être cultivée par les gens de cette bourgade.

Toujours est-il que la tradition unanime des premiers siècles de l'Eglise place sur le sommet qui nous occupe en ce moment la scène de l'Ascension, et Constantin, en y élevant une basilique en l'honneur du Christ re-

monté au ciel, ne faisait que consacrer, par un monument, la croyance de tous les chrétiens.

Nous lisons à ce sujet dans Eusèbe :

« L'empereur avait choisi particulièrement trois localités illustrées par trois grottes mystiques, et embelli chacune d'elles par la construction de grands et splendides édifices. Dans l'une de ces grottes, il honorait, selon son importance, la première apparition du Christ en ce monde. Dans une autre, il rappelait la dernière manifestation du Seigneur, son Ascension aux cieux, du sommet de la montagne. Enfin, dans la troisième, qui tient le milieu entre les deux autres, il célébrait les combats du Seigneur et sa victoire pour le salut du monde. » (*Éloge de Constantin*, ch. IX.)

Il est question de la basilique de l'Ascension dans le *Pèlerin de Bordeaux*, l'an 333 de notre ère.

« Inde ascendis in montem Oliveti, ubi Dominus ante Passionem discipulos docuit. Ibi facta est, jussu Constantini, basilica miræ pulchritudinis. »

Nous n'avons aucun détail précis sur la basilique Constantinienne du mont des Oliviers, nous savons seulement, d'après les témoignages d'Eusèbe et du *Pèlerin de Bordeaux*, qu'elle était magnifique.

Un passage de saint Jérôme nous apprend qu'elle était de forme ronde, et que l'endroit où se trouvaient les vestiges sacrés que Notre-Seigneur avait laissés imprimés sur le sol, avant de s'élever au ciel, n'avaient jamais pu être fermés par une voûte.

« Mons Oliveti ad orientem Hierosolymæ, torrente Cedron interfluente, ubi ultima Domini vestigia humo impressa hodieque monstrantur. Cumque terra eadem quotidie a credentibus hauriatur, nihilominus tamen eadem sancta vestigia pristinum statum continuo recipiunt. Denique, cum ecclesia, in cujus medio sunt rotundo schemate et pulcherrimo opere conderetur, summum tantum cacumen, ut perhibent, propter Domini corporis meatum nullo modo contegi et concamerari

potuit, sed transitus ejus a terra ad cœlum usque patet apertus. » (*Liber nominum locorum ex Actis*, au mot *Mons Oliveti*.)

La basilique de Constantin ayant été détruite, en 614, par les Persans, fut relevée de ses ruines, au VII^e^ siècle, par le moine Modeste, auquel on doit également la reconstruction de la basilique du Saint-Sépulcre. Nous avons des renseignements beaucoup plus complets sur cette seconde basilique dans l'*Itinéraire* d'Arculphe, qui voyageait en Palestine vers l'an 670, et M. de Vogüé a essayé, d'après cette description, d'en donner un plan restitué dans ses *Églises de la Terre Sainte*.

Cette deuxième basilique, de forme ronde, comme la première, ayant elle-même été renversée par l'ordre du féroce Hakem, fut plus tard reconstruite par les croisés, et ce sont les ruines de cette dernière église qui couvrent encore en ce moment la cime centrale du mont des Oliviers.

L'édifice, tel que les Latins le rebâtirent, avait la forme d'un octogone régulier, comme l'indiquent les bases des piliers d'angle qui sont encore en place. Il mesurait en dedans trentre-quatre mètres de diamètre. Un portique intérieur soutenu sur des colonnes supportait un tambour circulaire, et le sommet du toit avait été laissé ouvert comme dans les deux basiliques précédentes. Un couvent attenant à l'église était desservi par un abbé et des chanoines de l'ordre de Saint-Augustin, qui avaient remplacé, mais longtemps après, sur la même montagne, les religieux Bénédictins envoyés par Charlemagne, qui s'étaient d'abord établis sur ce point.

Cette troisième basilique fut à son tour démolie par les musulmans, quand ils furent redevenus maîtres de la Cité Sainte ; néanmoins, ils laissèrent subsister, au centre de l'édifice, l'édicule octogonal qui renfermait les vestiges des pieds de Notre-Seigneur. Cet édicule, qui était primitivement à jour et formait un portique ou-

vert, fut muré par eux et transformé en un petit oratoire musulman, au milieu duquel ils ont respecté la pierre qui garde encore les vestiges, aujourd'hui très dégradés, d'un pied qui passe pour être le pied gauche de Notre-Seigneur. L'empreinte du pied droit a disparu, soit qu'elle ait été détruite, soit qu'elle ait été emportée ailleurs. A quelque distance au sud-ouest des ruines de l'église de l'Ascension est une grotte vénérée à la fois par les Juifs, par les chrétiens et par les musulmans qui en sont aujourd'hui les maîtres et qui l'ont changée en mosquée. On y descend par un escalier de quinze marches. Un tombeau, actuellement vide, y serait, d'après les Juifs, celui de la prophétesse Khoulda. D'après les chrétiens, au contraire, il aurait renfermé la dépouille de sainte Pélagie, cette fameuse comédienne d'Antioche, si célèbre au XI^e^ siècle, par sa beauté et par ses désordres, qui serait venue ensuite expier dans cette grotte, par une dure et longue pénitence, les égarements de sa vie passée et y aurait été ensevelie après sa mort. Les musulmans, de leur côté, la regardent comme une de leurs saintes, à laquelle ils donnent le nom de Sitna Rabba.

Au pied occidental de la montagne des Oliviers, dans la vallée même de Josaphat et non loin de la grotte de l'Agonie s'élève, ou plutôt s'enfonce dans le sol une autre basilique attribuée à Constantin et appelée basilique de l'Assomption. Si elle n'a point été fondée par cet empereur, à la demande de sa pieuse mère, elle date du moins d'une époque assez rapprochée de la sienne; car, dès la fin du quatrième siècle ou dès le commencement du cinquième, elle recouvrait déjà le tombeau creusé dans le roc qui avait reçu pendant quelques jours la dépouille mortelle de la Sainte Vierge avant sa glorieuse Assomption au ciel. De même que son divin Fils avait été déposé dans un sépulcre neuf qu'aucun corps humain n'avait encore souillé, ainsi elle dut être, elle aussi, après sa mort, placée dans un sépulcre vierge de toute

souillure et réservé à elle seule. Cette supposition n'est pas purement gratuite, ni imaginaire de ma part, mais je la fonde sur la grande ressemblance qu'offre sa tombe avec celle de Notre-Seigneur. Ce sépulcre, qui se trouve maintenant à une assez grande profondeur au-dessous du niveau actuel de la vallée, parce que le lit naturel de celle-ci s'est fort exhaussé en cet endroit, a dû être jadis taillé dans les flancs d'un massif rocheux et composé, sans doute, de deux compartiments, d'un vestibule et d'une chambre sépulcrale. Cette dernière, qui subsiste seule aujourd'hui, renfermait une auge funéraire, dans laquelle avait été déposé le corps virginal de Marie et qui ne garda également que peu de temps, d'après la tradition universelle de l'Eglise, la dépouille immaculée qui lui avait été confiée. La dissolution et la corruption de la mort ne pouvaient, en effet, atteindre une créature que ni le péché originel, ni aucune faute pendant sa vie, n'avaient effleurée, et qui avait eu, en outre, l'honneur insigne d'être la mère du Christ. La raison elle-même se refuse à admettre une pareille pensée, du moment qu'elle s'incline avec une respectueuse adhésion devant le grand mystère de la maternité divine de Marie.

Quoi qu'il en soit, ce tombeau fut de bonne heure honoré par les hommages et par la vénération des peuples, et lorsqu'on l'enferma dans une basilique, on le sépara par une coupure artificielle du massif rocheux dans lequel il avait été taillé, de manière à l'isoler complètement, comme on avait fait pour le tombeau du Sauveur. Vers la fin du VII^e^ siècle, Arculphe décrit cette basilique comme étant de forme ronde, avec un autel à l'orient auprès du Saint Tombeau ; elle constituait la crypte d'une église supérieure, affectant la même forme que l'église souterraine, et qui lui était superposée avec quatre autels aux quatre points cardinaux. Lorsque les croisés attaquèrent Jérusalem, cette basilique était complètement en ruines, soit qu'elle eût été déjà rebâtie

antérieurement, soit qu'elle n'eût point encore été reconstruite. Godefroy de Bouillon, à peine maître de la Ville Sainte, s'empressa de fonder dans la vallée de Josaphat un couvent richement doté, appartenant à l'ordre de Cluny, et l'église que nous voyons maintenant est en partie l'ouvrage des Latins. Elle se compose d'un porche extérieur, dont la façade regarde le sud; la porte en est ogivale et ornée de quatre colonnettes de marbre blanc, engagées dans l'angle rentrant des jambages. La baie en a été rétrécie par un mur, et une porte plus petite et basse, dont les deux battants sont en fer, a été ménagée ultérieurement dans la maçonnerie. Au-dessus de la grande porte ogivale règne un cordon horizontal de modillons que couronne un petit tympan en forme de fronton triangulaire très surbaissé. On descend ensuite un bel escalier de quarante-huit marches, le long duquel on rencontre, dans le mur de droite, à la vingt et unième marche, une chapelle avec deux autels, l'un consacré à saint Joachim et l'autre à sainte Anne, et qui passent pour avoir été élevés sur les tombeaux de ces deux saints personnages. M. de Vogüé suppose que cette même chapelle renfermait les cendres de la reine Mélisende, femme de Foulques Ier, roi de Jérusalem. Le frère Liévin, au contraire, dans son *Guide de la Terre Sainte*, émet la conjecture que l'ouverture murée qui se trouve quelques marches plus haut indique peut-être l'endroit où fut ensevelie cette princesse, qui avait été placée, suivant Guillaume de Tyr, dans une petite crypte construite et fermée par une grille de fer, à droite en descendant au Tombeau de la Vierge.

« Sepulta est autem domina Melisendis... in valle Josaphat, descendentibus ad sepulcrum Beatæ et Intemeratæ Dei Genitricis et Virginis Mariæ ad dexteram in crypta lapidea januis ferreis præsepta, altare habens vicinum. » (L. XVIII, ch. XXXII.)

D'un autre côté, le chanoine Doubdan (*Voyage de la*

Terre Sainte, p. 103) prétend que cette ouverture murée est une ancienne porte par où l'on montait à l'église supérieure, décrite par Arculphe, vers la fin du VII[e] siècle.

Dans le mur de gauche, un peu plus bas, un autre autel est dédié à saint Joseph, et, d'après la tradition, le saint Époux de Marie et saint Siméon auraient été enterrés en cet endroit.

Quand on a achevé de descendre cet escalier, qui ne reçoit maintenant quelque lumière que par la porte d'entrée, et que couronnent des voûtes ogivales qui semblent accuser l'époque des croisades, on parvient à la basilique proprement dite qui forme une croix latine d'environ trente mètres de long, de l'ouest à l'est, sur huit de large. Voûtée en berceau et terminée à chacune de ses extrémités par une abside demi-circulaire, elle doit être d'une époque plus ancienne que l'escalier dont je viens de parler. Au nord, dans le prolongement de cet escalier, un autre de dix-huit marches conduit à un souterrain voûté qui sert maintenant de magasin. Du côté de l'ouest, qui est le bras gauche de la croix, se trouve, près d'une citerne, un pauvre autel appartenant aux Cophtes. En s'avançant de là vers l'abside orientale, on rencontre deux autres autels, l'un grec, l'autre arménien, qui sont très richement ornés de tableaux, de vierges d'argent et de candélabres. Derrière ces deux autels est l'édicule sacré qui renferme le Tombeau de la Sainte Vierge. C'est un petit monument, à peu près carré, que surmonte une humble coupole, et que recouvrent d'épaisses tapisseries. Il forme intérieurement un oratoire, et un autel y cache le Saint Tombeau. De nombreuses lampes, suspendues à la voûte, répandent une vive clarté dans cet ancien asile de la mort où a dormi quelques jours seulement, d'un court sommeil, Celle qui, ayant donné la vie à un Dieu et étant elle-même plus pure qu'un ange, ne pouvait que traverser, sans se corrompre, les horreurs du sé-

pulcre, avant de monter triomphalement au ciel.

Chose singulière, toutes les communautés chrétiennes ont le droit d'officier dans la basilique de l'Assomption. Les musulmans eux-mêmes y ont un mihrab, près duquel ils viennent prier. Les Latins seuls, qui en étaient autrefois les uniques possesseurs, n'ont plus la permission d'y célébrer aucun office depuis 1757, bien que, dans cette même année, M. le comte de Vergennes, alors ambassadeur de France auprès de la Sublime Porte, ait obtenu un firman qui assurait aux Franciscains la propriété du Tombeau de la Vierge.

Une quatrième basilique mérite de ma part une mention toute spéciale, c'est celle de Sainte-Anne; elle avoisine le Birket-Israïl, dont j'ai parlé plus haut, et elle a été bâtie sur l'emplacement d'une ancienne maison, en partie construite et en partie creusée dans le roc, ayant appartenu jadis à saint Joachim et à sainte Anne. Ce serait dans cette pauvre demeure que, d'après une tradition dont on peut suivre la trace jusqu'aux premiers siècles de l'ère chrétienne, serait née la Reine des anges et des hommes, et, qui plus est, la Mère du Messie : du moins, cette tradition est universellement et unanimement répandue dans toute l'Église Orientale, et celle de Jérusalem, en particulier, revendique, comme l'un des honneurs les plus grands de cette ville et en même temps des plus justifiés par d'innombrables témoignages, celui d'avoir été le berceau de la Sainte Vierge. Cette tradition a été mise en pleine lumière, au XVII^e^ siècle, par le docte Quaresmius (*Elucidatio Terræ Sanctæ*, t. II, p. 103 et suivantes), et il y a peu d'années par le R. P. Bassi, dans son ouvrage intitulé : *l'Antica Chiesa di Sant-Anna in Gerusalemme.* Plus récemment encore, M^gr^ Lavigerie, reprenant le même sujet, l'a supérieurement traité dans une éloquente brochure qui a pour titre : *Sainte-Anne de Jérusalem et Sainte-Anne d'Auray.* Dans ce dernier écrit, cet éminent prélat accumule preuves sur preuves, témoignages sur témoi-

gnages, pour réfuter l'opinion de Mgr Mislin qui, dans son ouvrage des *Saints Lieux*, avait essayé de montrer que la Sainte Vierge, au contraire, était née à Nazareth, dans la maison qui, plus tard, fut transportée miraculeusement à Lorette. La petite habitation que saint Joachim et sainte Anne possédaient à Jérusalem était, à l'époque de Notre-Seigneur, en dehors de la ville et dans le voisinage de la piscine Probatique, comme le prouvent les divers auteurs cités par Mgr Lavigerie. C'est là que les augustes parents de la Sainte Vierge ont passé les dernières années de leur vie, là qu'ils ont eu le bonheur de mettre au jour l'enfant privilégiée qui devait éclipser toutes les autres créatures par sa pureté angélique et par sa divine maternité; c'est de là qu'ils la portèrent au Temple pour la consacrer au Seigneur; c'est là aussi qu'ils rendirent leur dernier soupir. De là, ils furent transportés, après leur mort, et ensevelis dans la vallée de Josaphat, non loin du tombeau que devait plus tard occuper un instant la Sainte Vierge elle-même. Là, enfin, dans la suite, leurs saintes reliques furent ramenées du fond de la vallée de Josaphat, et, dès lors, l'église qui s'élevait au-dessus de cette maison prit le nom de Sainte-Anne; auparavant, elle portait celui de Sainte-Marie de la Nativité.

Quelques critiques objecteront peut-être que la maison de saint Joachim et de sainte Anne dut être détruite lorsque Titus donna l'assaut au Temple, près duquel elle était située, au pied du mont Bézétha. Mais Mgr Lavigerie répond victorieusement à cette objection, en disant que, si les murs extérieurs et la portion bâtie de la maison de sainte Anne furent probablement renversés, les chambres creusées dans le roc ont dû, comme l'enseigne la tradition de Jérusalem, être conservées à la vénération des chrétiens ; il en est de même des deux piscines qui l'avoisinaient, l'une, la piscine Béthesda, et l'autre, la piscine Probatique, et qui ont échappé, toutes deux, par leur nature même, à un pareil désastre.

La première, aux trois quarts comblée et cachée sous le sol, a été en partie retrouvée de nos jours par M. Mauss, et l'autre n'est autre chose que le grand Birket-Israïl, signalé depuis longtemps par tous les voyageurs.

Dès les premiers âges de l'Église, les Lieux Saints furent vénérés à Jérusalem non seulement par les chrétiens indigènes, Juifs convertis à la foi nouvelle, mais encore par une foule de pèlerins accourus de tous les points du monde pour venir prier sur les endroits qu'avait sanctifiés la présence de Notre-Seigneur ou de sa Sainte Mère, et ce mouvement de pèlerinage commença dès l'Ascension de Jésus-Christ, comme l'affirme saint Jérôme :

« Longum est nunc ab Ascensu Domini usque ad præsentem diem per singulas ætates currere qui episcoporum, qui martyrum, qui eloquentium in doctrina virorum venerint Jerosolymam, putantes minus se religionis, minus habere scientiæ, nec summam, ut dicitur, manum accepisse virtutum, nisi in illis Christum adorassent locis, de quibus primum Evangelium de patibulo coruscaverat. » (*Lettre XLVII*, § 9.)

« Il serait long, maintenant, en parcourant tous les âges depuis l'Ascension du Seigneur jusqu'à nos jours, d'énumérer les évêques, les martyrs, les orateurs éloquents dans la doctrine de l'Église qui sont venus à Jérusalem, dans la pensée qu'il leur manquerait quelque chose en piété et en science et qu'ils n'auraient pas reçu, comme on dit, la plénitude de la vertu, s'ils n'allaient point adorer le Christ dans les lieux mêmes d'où la lumière de l'Évangile avait commencé à briller sur le monde du haut de la Croix. »

Nul doute que la maison de sainte Anne, ou, du moins, les chambres pratiquées dans le roc qui en subsistaient, n'aient été également entourées dès lors d'une vénération particulière, et quand la paix eut été rendue à l'Église et que sainte Hélène, malgré sa vieillesse avancée, fut elle-même arrivée en Palestine pour y

ériger des temples magnifiques sur les lieux qui avaient été témoins des principaux mystères de notre foi, il est permis de supposer que la maison d'Anne qui avait été la demeure natale de la Sainte Vierge ne fut point oubliée dans ses pieuses fondations, car on sait que cette princesse, indépendamment des grandes basiliques qui lui sont attribuées nominativement, en fonda encore ou, du moins, donna l'ordre d'en bâtir beaucoup d'autres.

Nicéphore Calliste en fait monter le nombre à plus de trente. (*Histoire ecclésiastique*, l. VIII, ch. xxx.) Le pèlerin Théodosius signale, le premier, vers l'an 530, une église consacrée à la Sainte Vierge, près de la piscine Probatique :

« Juxta piscinam Probaticam, ubi se lavabant infirmi et sanabantur, est ecclesia Beatæ Virginis. »

Quarante ans plus tard, la même église est mentionnée par Antonin de Plaisance, qui ajoute qu'elle avait été bâtie dans l'un des cinq portiques de la piscine Probatique.

« Revertentes in civitatem, venimus ad piscinam natatoriam quæ quinque porticus habet, et in una earum est basilica Sanctæ Mariæ, in qua multæ fiunt virtutes. »

Or, comme l'observe très justement Mgr Lavigerie, la basilique dont il est ici question était déjà ancienne à cette époque, car on appela Sainte-Marie-la-Neuve celle que Justinien fit élever en 529 sur le mont Moriah, à l'endroit où la Sainte Vierge avait été présentée au Temple et offerte au Seigneur, pour la distinguer de Sainte-Marie de la Nativité, qui existait par conséquent avant elle. Quelques débris de cette basilique primitive ont été exhumés par M. Mauss, dans les déblayements que cet architecte a exécutés à Sainte-Anne, et parmi ces débris se trouvait un pied de marbre blanc destiné à être suspendu dans le sanctuaire, comme une espèce d'ex-voto, pour une guérison miraculeuse, avec l'inscription grecque suivante :

ΠΟΜΠΗΙΑ ΛΟΥΚΙΑ ΑΝΕΘΗΚΕΝ
« Pompeia Lucia a consacré. »

Détruite sans doute pendant l'invasion de Chosroès, en 614, la basilique de Sainte-Marie de la Nativité, qui devait probablement sa fondation, soit à sainte Hélène, soit à l'impératrice Eudoxie, ne tarda pas à être rebâtie, lors des restaurations entreprises par Modeste ; car elle est citée comme debout par saint Sophrone, successeur de ce moine illustre sur le siège patriarcal de Jérusalem. Un couvent de religieuses y était attenant, au moins au commencement du IXe siècle, comme cela résulte du *Commemoratorium de Casis Dei*, rédigé vers l'an 810, et qui, d'après son contenu, ne peut se rapporter qu'à la distribution des quêtes ordonnées par Charlemagne pour les sanctuaires et les monastères de la Palestine. Nous y lisons :

« In Sancta Maria, ubi nata fuit in Probatica, clerici V, inclusæ Deo sacratæ XXV. »

« A Sainte-Marie, où la Vierge est née dans la Probatique, clercs V, recluses consacrées à Dieu, XXV. »

Lorsque les croisés, en 1099, s'emparèrent de Jérusalem, ils trouvèrent cette église convertie en mosquée, ce qui l'avait sauvée de la ruine.

L'higoumène russe Daniel, qui visita la Ville Sainte en 1113, parle en ces termes de ce sanctuaire :

« Une grande église consacrée à la mémoire de Joachim et d'Anne est bâtie en cet endroit. On y voit une petite caverne creusée dans le roc ; elle est placée sous l'autel. C'est là que se trouve le sépulcre de saint Joachim et de sainte Anne. » (*Voyage en Terre Sainte*, traduction d'Abraham de Noroff, p. 30.)

Quand l'église de Sainte-Anne eut été rendue au culte chrétien par les croisés, ceux-ci y établirent des religieuses de Saint-Benoît. Elles étaient d'abord pauvres et en petit nombre ; mais en 1104, le roi Baudouin Ier, ayant répudié son épouse, la reine Arda, la força d'entrer dans ce monastère, qui fut alors enrichi par ses

libéralités. Plus tard, en 1130, la princesse Judith, fille de Baudouin II, y prit également le voile et y resta jusqu'à l'achèvement du couvent de Béthanie qu'avait fondé pour elle la reine Mélisende, sa sœur. C'est à cette époque, sans doute, que l'église de Sainte-Anne fut, non pas rebâtie de fond en comble, mais seulement agrandie, réparée et ornée de peintures par les Latins ; le monastère, au contraire fut, selon toute vraisemblance, complètement reconstruit par eux. L'église actuelle est donc à la fois byzantine et romano-ogivale. On peut en lire la description détaillée dans M. de Vogüé. (*Les Églises de Terre Sainte*, p. 233 et suivantes.)

Longue de 36^{m} sur 21 de large, elle forme un beau rectangle terminé à l'est par trois absides. Elle est divisée en dedans en trois nefs aboutissant à un transept que couronne, dans sa partie centrale, une coupole byzantine sur pendentifs ; celle-ci, qu'éclairent six fenêtres ogivales, est supportée par quatre grands arcs qui reposent eux-mêmes sur quatre gros piliers. La principale porte d'entrée est située à l'ouest et participe à la fois de l'art arabe et de l'art roman, comme le prouvent les sculptures dont elle est décorée, ainsi que la grande fenêtre qui la surmonte. Dans le tympan de cette porte a été gravée, en 1192, une inscription arabe, indiquant que cet édifice fut tranformé à cette époque en médréseh, ou école musulmane, par Saladin.

Sans suivre les destinées de ce monument de siècle en siècle, je dirai seulement qu'à la suite de la guerre de Crimée, après de longues négociations qui font beaucoup d'honneur à M. de Barrère, alors consul général de France à Jérusalem, il fut accordé à la France par le sultan Abdul-Medjid. La restauration en fut confiée à un architecte français fort habile, M. Mauss, qui, en lui conservant fidèlement son cachet gréco-latin et ses décorations arabo-chrétiennes, lui a rendu une sorte de jeunesse nouvelle et une beauté que les outrages du temps et des hommes lui avaient enlevée. En même temps, il

a laissé à la crypte sa forme et ses compartiments traditionnels. Dans la nef latérale du sud, il a fait construire un grand et bel escalier en pierre, avec balustrade, qui conduit à cette crypte ; celle-ci, qui formait jadis l'ancienne maison de saint Joachim et de sainte Anne ou, du moins, la portion de cette maison qui avait été creusée dans le roc, s'étend sous une partie de cette nef, de la nef principale, du chœur et jusque sous le maître-autel. Comme le rocher qui la compose est un peu friable et a été souvent gratté par les innombrables visiteurs qui, depuis les temps les plus reculés, ont cherché par piété à en détacher des fragments. M. Mauss, en réparant cette crypte, s'est efforcé de laisser le roc apparent, partout où il l'a pu ; dans d'autres endroits, il a été contraint de recourir à de la maçonnerie, pour soutenir les voûtes ou égaliser les parois. On y remarque deux chapelles, ou plutôt deux autels, l'un consacré à l'Immaculée Conception, l'autre à la Nativité de la Sainte Vierge. Ces autels, auxquels on accède par deux vestibules différents, attendent encore des ornements qui leur manquent totalement. De là, un corridor étroit mène à une ancienne citerne, où le roc est partout apparent et qui, dans sa partie supérieure, est percée de deux regards, actuellement bouchés. L'un de ces regards, fermé par des dalles plates, se trouve précisément situé sous le maître-autel de l'église. Aussi quelques auteurs considèrent-ils cet endroit comme ayant été primitivement le lieu du tombeau de saint Joachim et de saint Anne, quand leurs reliques furent transportées, longtemps après leur mort, du fond de la vallée de Josaphat près de la demeure où ils avaient habité pendant leur vie.

Tel est le sanctuaire dont la France, en 1878, a confié la garde à la Société des Missionnaires d'Alger. Mgr Lavigerie s'est empressé alors d'envoyer son premier vicaire général, M. l'abbé Gillard, de si regrettable mémoire, pour en prendre possession. Un mois

après, cet éminent prélat allait lui-même s'y prosterner et y installer plusieurs de ses religieux. Je dirai quelques mots plus tard de la mission qu'ils remplissent à Jérusalem. Pour le moment, je me contente de dire qu'ils possèdent un des plus vénérables sanctuaires de la Ville Sainte. Il est, en effet, comme embaumé des augustes souvenirs de saint Joachim, de sainte Anne et surtout de leur incomparable fille, qui, d'après la tradition la plus répandue, y aurait été conçue et y serait née.

Le Souverain Pontife Léon XIII a, par le rescrit suivant de la Sacrée Congrégation des Rites, du 26 août 1880, confirmé cette tradition d'une manière éclatante :

« Au nombre, y est-il dit, des plus célèbres sanctuaires de Jérusalem et de la Terre Sainte, il faut placer, à juste titre, l'antique église consacrée à Dieu en l'honneur de sainte Anne, mère de la Très Sainte Vierge. C'est là, comme le rapporte une constante tradition, confirmée principalement par le témoignage de saint Jean Damascène et de saint Sophrone, patriarche de Jérusalem, que s'éleva la maison où fut conçue et naquit la bienheureuse Vierge Marie elle-même. »

Voici le texte latin de cet important rescrit :

« Inter sanctuaria Hierosolymorum et Terræ Sanctæ, merito accensendum est templum vetusti operis Deo in honorem sanctæ Annæ, matris Deiparæ Virginis, dicatum ; ubi exstitit, uti constans traditio fert, testimonio præsertim sancti Joannis Damasceni et sancti Sophronii patriarchæ Hierosolymitani suffulta, domus in qua concepta fuit ac nata beatissima ipsa Virgo Maria. »

L'impératrice Eudoxie, à laquelle quelques auteurs attribuent la fondation de la basilique de Sainte-Anne, en fonda pareillement une seconde à Jérusalem en l'honneur de saint Étienne. Le martyre de ce saint diacre est raconté dans le *Livre des Actes* (ch. VI, VII et VIII).

Parmi les paroles consacrées à l'office de ce saint par la liturgie de l'Église se trouvent celles-ci : « Lapides torrentis illi dulces fuerunt ; » d'où quelques critiques se sont crus autorisés à placer le lieu du martyre du saint près du torrent de Cédron ; mais, comme le remarque très judicieusement le R. P. Toulotte dans un savant article sur la basilique dont il s'agit en ce moment, et auquel j'emprunte, en les résumant, les documents qui suivent, il est à observer que la porte de Damas est située dans une véritable ravine. Là, en effet, commence la vallée du Tyropœon, qui débouche ensuite dans celle de Josaphat ou du Cédron, non loin de la piscine de Siloé.

Une lettre de Lucien, prêtre d'Antioche, qui vivait sous le règne d'Honorius (395-423), nous apprend qu'Étienne fut lapidé à Jérusalem par les Juifs et les princes des prêtres, pour sa foi au Christ, hors la porte qui est au nord et qui va à Cédar.

« Lapidatus est Stephanus a Judæis et principibus
» sacerdotum in Jerusalem pro Christi fide, extra por-
« tam quæ est ad aquilonem, quæ ducit ad Cedar. »

La porte de la ville, en dehors de laquelle saint Étienne fut lapidé, ne peut, d'après ce passage, être autre que celle de Damas ; elle conduit, en effet, à Damas, et le pays de Cédar a toujours été considéré comme se trouvant au-dessus de Panéas, un peu à droite, sur cette même route.

Lucien ajoute que le docteur juif Gamaliel engagea plusieurs chrétiens de Jérusalem d'emmener à ses frais et sur son char le corps d'Étienne à sa villa de Caphar-Gamala, à vingt milles de la ville.

Vers l'année 415, la dépouille sacrée du proto-martyr fut rapportée de Caphar-Gamala à Jérusalem et placée dans un oratoire, à gauche de l'église principale du mont Sion. En 450, suivant les uns, et 455 suivant d'autres, furent commencés les travaux de la basilique que l'impératrice Eudoxie éleva à Jérusalem, à la mémoire

de saint Étienne, près du lieu où il avait été lapidé.

Nous lisons à ce sujet dans Évagre, historien du v^e^ siècle (*Histoire ecclésiastique*, I, 22) :

« Eudoxie, épouse de Théodose II, étant venue à Jé-
« rusalem, y fit construire un temple remarquable par
« sa splendeur et sa beauté, à la mémoire de saint
« Étienne, premier diacre et martyr. Ce temple n'est
« pas même à un stade de distance de Jérusalem. C'est
« dans ce même temple qu'après sa mort l'impératrice
« fut ensevelie. »

Évagre nous apprend de plus qu'Eudoxie, pendant un long pèlerinage à Jérusalem, favorisa beaucoup les moines ; elle bâtit pour eux des *phrontisteria* et des *laures*. Les moines des phrontisteria vivaient en communauté et ceux des laures séparément, dans des grottes et des cavernes. Or, le temple dédié par elle à saint Étienne était un phrontisterium ; on doit donc en conclure qu'à la basilique du saint diacre était attaché un vaste couvent.

En 460, cette basilique reçut la dépouille mortelle de la pieuse fondatrice qui avait fait préparer sa tombe près de celle du saint diacre. En réalité, celle-ci ne renfermait plus que quelques reliques du proto-martyr ; car la plus grande partie de son corps avait été, en 439, transportée de la colline de Sion à Constantinople.

Pour se faire une idée approximative de l'immensité de la basilique d'Eudoxie, il faut songer que Jean, patriarche de Jérusalem, voulant condamner les erreurs de Nestorius et d'Eutychès et ayant convoqué, en 518, un synode dans la Ville Sainte, 10.000 religieux répondirent à son appel et se réunirent dans la basilique de Saint-Étienne, parce que l'église de la Résurrection, qui était la cathédrale, se trouvait trop petite pour tant de monde. Jean monta sur l'ambon, ayant à ses côtés saint Sabbas, chef des anachorètes, et saint Théodose, chef des cénobites, et tous trois anathématisèrent hautement Nestorius, Eutychès et Sévère d'Antioche.

Antonin de Plaisance, qui visita Jérusalem en 570, signale en ces termes la basilique d'Eudoxie :

« Ipsa (Eudocia) munivit basilicam et sepulcrum « sancti Stephani et ipsa suum habet sepulcrum juxta « sepulcrum sancti Stephani et inter sepulcra sunt gres- « sus sex. Et ipse sanctus Stephanus requiescit foris « portam sagittæ jactu ad viam et illa porta ex nomine « ipsius vocatur et est ad viam quæ respicit ad occi- « dentem, quæ descendit ad Joppem et Cæsaream Pa- « lestinæ vel Diospolim civitatem. »

La porte dont il est question dans ce passage et à un trait de flèche de laquelle la basilique de Saint-Étienne était située, au dire de ce pèlerin, ne peut être que celle que l'on appelle aujourd'hui porte de Damas, bien que Antonin de Plaisance prétende, par erreur, qu'elle regardait l'occident ; sa direction, en réalité, est celle du nord-nord-ouest.

Lors de la prise de Jérusalem, en 614, par les soldats de Chosroès, il est à croire que cette basilique, à cause de sa situation en dehors de la ville, fut détruite par l'ennemi.

A l'époque de l'arrivée des croisés, cet édifice, dans tous les cas, avec le monastère attenant, ne formait plus qu'un amas de ruines.

Le moine Sœwulf qui parcourut la Palestine, en 1102, mentionne les débris de cette église dans les termes suivants : « Lapidatio sancti Stephani fuit extra murum « quantum arcus balista bis vel ter jactare potest : ubi « ecclesia pulcherrima construebatur a parte aquilonis ; « illa ecclesia omnino est a paganis destructa. »

« Sur le lieu de la lapidation de saint Étienne, hors « les murailles de la ville, à deux ou trois jets d'arc- « baliste, on avait construit une fort belle église au « nord de la ville ; elle a été complètement détruite par « les paiens. »

L'higoumène russe Daniel, qui arriva à Jérusalem par la route de Béthoron, en 1113, signale le premier

l'église du proto-martyr, saint Étienne, qu'il laissa à main gauche.

« C'est en ce lieu, dit-il, que le saint archidiacre fut « lapidé par les Juifs ; on y voit son tombeau. Plus loin, « près des murs de la ville, se trouve, à la distance « d'un jet de pierre, une montagne rocailleuse et apla- « tie. »

Cette colline est, sans doute, comme plusieurs critiques l'ont observé, la partie supérieure de la grotte de Jérémie ; d'où l'on peut inférer que les croisés avaient déjà à cette époque relevé l'église de Saint-Étienne et aussi le tombeau de ce saint, ou plutôt le monument commémoratif consacré à son souvenir sur le lieu de sa lapidation.

En 1187, lorsque les croisés apprirent que Saladin marchait sur Jérusalem, ils rasèrent eux-mêmes l'église et le couvent de Saint-Étienne, dans la crainte qu'en raison de la proximité des remparts, ces puissantes constructions ne pussent favoriser les approches de l'ennemi. Ce fait est consigné dans la *Citez de Jhérusalem*, qui ajoute que l'Anerie de l'hôpital ne fut pas abattue comme le *Moustier* de Monseigneur saint Étienne le martyr, et qu'après l'occupation de la ville par les musulmans, elle servit d'hospice pour les pèlerins.

Depuis lors, l'église de Saint-Étienne n'a jamais été rebâtie. Ses ruines mêmes, devenues méconnaissables, ont été oubliées pendant de longs siècles, et la tradition, finissant par se corrompre, s'est tellement déplacée que l'on montrait aux pèlerins le lieu de la lapidation du saint diacre, entre le torrent de Cédron et la porte de Josaphat, qui prit naturellement aussi le nom de porte Saint-Étienne.

Comme je l'ai déjà dit plus haut, les paroles mal interprétées de la liturgie relatives au saint diacre : « La- « pides torrentis dulces illi fuerunt », « Les pierres du torrent lui furent douces », contribuèrent, sans doute, beaucoup à cette déviation de la tradition primitive et

véritable qui, de nos jours seulement, a été retrouvée et remise en lumière, ainsi que je le montrerai dans la troisième partie de cet ouvrage, à propos du couvent des RR. PP. Dominicains. On y verra que c'est à ces pieux religieux que le monde chrétien doit la découverte toute récente de l'emplacement, et des vestiges vénérables de l'antique basilique élevée par Eudoxie en l'honneur du premier martyr de l'Église.

Une autre basilique, désignée par les anciens pèlerins sous le nom de Sainte-Marie-la-Neuve, pour ne pas la confondre avec Sainte-Marie-l'Ancienne ou Sainte-Marie de la Nativité, nous est longuement décrite par Procope. Cet écrivain, dans son ouvrage sur *les Édifices de Justinien* (l. V, ch. VI), nous parle des prodigieux travaux de soutènement entrepris par l'architecte de cet empereur pour asseoir les fondations de cette basilique. Elle était ornée intérieurement de deux ordres de superbes colonnes superposées. Entourée de portiques de tous côtés, excepté vers l'Orient, elle était précédée d'un narthex, d'un atrium, et de magnifiques propylées. En outre, deux hémicycles s'arrondissaient à droite et à gauche de son entrée; enfin, deux beaux hospices s'élevaient l'un vis-à-vis de l'autre, le premier destiné aux pèlerins, et le second réservé aux malades. Tout cet ensemble de constructions, que soutenaient et décoraient d'innombrables colonnes, couvrait la partie de l'esplanade du Haram-ech-Chérif, où l'on voit actuellement la grande mosquée d'El-Aksa.

CHAPITRE XII

JÉRUSALEM APRÈS LA PREMIÈRE INVASION ARABE, OU SANCTUAIRES MUSULMANS DU HARAM-ECH-CHÉRIF

En 636, après un siège de quatre mois et une vigoureuse résistance, Jérusalem était sur le point de succomber sous l'effort de Khaled et d'Abou-Obéïda, généraux du khalife Omar. Le patriarche Sophronius, malgré son courage, malgré aussi la vive douleur qu'il éprouvait à la pensée que le croissant allait bientôt remplacer la croix sur les monuments de la Ville Sainte, se vit contraint de capituler ; mais il voulut traiter avec le khalife en personne. Omar, arrivé de Médine, se montra généreux et accorda aux chrétiens le libre exercice de leur culte dans l'intérieur de leurs églises. Puis il se fit conduire sur l'emplacement de l'ancien temple. Parvenu devant la roche Es-Sakhrah, il la trouva couverte d'immondices que les chrétiens y avaient accumulées en haine des Juifs. Omar, ayant étendu son manteau sur la roche, se mit à la nettoyer ; tous les musulmans qui l'accompagnaient l'imitèrent. Il alla ensuite prier dans l'église Sainte-Marie, bâtie par Justinien. Par ces deux actes, il indiquait que l'emplacement du temple de Salomon et l'église Sainte-Marie ou de la P résenta tion devaient être l'un et l'autre dédiés à la religion du Prophète. Cela fait, il retourna dans son désert.

La vaste enceinte du temple de Salomon prit dès lors le nom de Mesdjed-el-Aksa (l'Oratoire éloigné), par

opposition à la Mecque ou Mesdjed-el-Haram (l'Oratoire du Sanctuaire) ; on l'appela également Haram-ech-Chérif (Sanctuaire noble).

Ce fut Abd-el-Melik-Ibn-Merouan, dixième khalife, qui, l'an 69 de l'hégire (688), se chargea d'exécuter les projets d'Omar qui n'avait construit qu'une mosquée provisoire. Il releva l'enceinte extérieure du temple, édifia la Koubbet-es-Sakhrah (la coupole de la Roche), et transforma en mosquée l'ancienne basilique de Justinien, qui fut appelée Djami-el-Aksa (la Mosquée éloignée). Ces grands travaux, commencés en 688, ne furent achevés qu'en 692 et les revenus de l'Égypte tout entière furent affectés pendant plusieurs années à cette vaste entreprise. Le but d'Abd-el-Melik, comme nous l'apprennent plusieurs écrivains arabes, était de fonder, à Jérusalem, un sanctuaire rival de celui de la Mecque et qui pût y faire refluer une partie des nombreux pèlerins qu'attirait dans cette dernière ville le célèbre sanctuaire de la Kaaba. Il voulait ainsi nuire à son adversaire Abdallah-ben-Zobeïr, qui s'était fait proclamer khalife par les habitants de la Mecque et de Médine.

A propos de l'enceinte extérieure du Haram, Abdallah-Iakout-el-Hamami, écrivain du XII^e^ siècle, s'exprime ainsi :

« Les soubassements extérieurs du Mesdjed-el-Aksa sont du temps du roi David (sur qui soit le salut !) ; ils sont faits en pierres de dix coudées et moins, bien dressées par dehors et bien appareillées. Abd-el-Melik Ibn-Mérouan appuya sur ces fondations un mur d'enceinte en pierres plus petites, mais plus grandes néanmoins que celles du Haram de Damas. »

M. de Vogüé, après avoir cité ce passage, ajoute ce qui suit :

« On reconnaît parfaitement, dit-il, à cette description les restes du grand appareil hérodien qui servent, en effet, de base au rempart arabe. Les grandes substructions voûtées qui supportent la plate-forme datent aussi

de la même époque. » (*Le Temple de Jérusalem*, p. 76.)

Ici, je me permettrai d'être d'un avis contraire à celui du savant académicien, et je crois que les soubassements attribués par erreur à David, dans le passage précédent d'Abdallah-Iakout, doivent l'être, en réalité, soit à Salomon, soit aux rois juifs, ses successeurs, et non pas à Hérode. Je crois aussi que les grandes substructions voûtées qui soutiennent la partie sud-est de la plate-forme ont pu être réparées par Abd-el-Melik, mais qu'elles lui sont bien antérieures. Ce que les Romains ont détruit, en effet, c'est bien plutôt l'ouvrage d'Hérode que celui de Salomon ou des rois juifs qui l'ont suivi. Ils ont renversé le naos de fond en comble, ses dépendances et ses portiques ; mais quant au mur gigantesque qui enfermait le Moriah dans une vaste enceinte, s'ils ont pu, comme je l'ai dit ailleurs, y pratiquer de nombreuses brèches, s'ils l'ont même découronné, en grande partie, de presque toutes ses assises supérieures, ils n'ont jamais dû songer à en arracher les fondements. Hérode, de son côté, s'était très certainement servi de ces mêmes fondations, déclarées à jamais inébranlables par Josèphe, et qui, pour être déracinées des flancs de la montagne dans lesquels elles s'enfonçaient si profondément, auraient nécessité, en pure perte, des travaux et des dépenses énormes. Les Arabes firent de même, et sur les puissantes assises de l'appareil judaïque, ils posèrent des pierres d'un appareil bien moindre.

La Koubbet-es-Sakhrah (coupole de la Roche) s'élève au milieu d'une plate-forme artificielle qui domine de plusieurs mètres celle du Haram et elle occupe l'emplacement de l'ancien sanctuaire des Juifs. On la nomme vulgairement, et par erreur, mosquée d'Omar, bien que ce khalife ne l'ait pas lui-même construite... Différents perrons y conduisent. Sa forme est celle d'un octogone régulier, qu'ornent et divisent intérieurement deux rangées concentriques de colonnes et de

piliers. La rangée centrale supporte le tambour de la coupole, qui a 21m,60 de diamètre. Tous les architectes ont remarqué que le plan de cet édifice est byzantin, ce qui ne doit nullement étonner, comme le fait observer très judicieusement M. de Vogüé; « car, à Jérusalem, dit-il, en Syrie, et en Égypte, pays récemment soumis à leur domination, les Arabes n'avaient que des soldats et des fonctionnaires; pour bâtir les nouveaux monuments de leur culte, ils durent s'adresser aux vaincus, à la population indigène qu'ils avaient convertie de force, mais non changée, ni déplacée; souvent même, ils firent venir du dehors les artistes que le pays ne pouvait leur fournir. » (*Le Temple de Jérusalem*, p. 82.)

Aux quatre points cardinaux se trouvent quatre portes; elles sont rectangulaires et surmontées d'un arc de décharge; chacune d'elles est précédée d'un porche qui s'appuie sur des colonnes. Les fûts de ces colonnes et de celles qui soutiennent l'intérieur de la mosquée sont monolithes et ont été enlevés à divers monuments anciens; aussi sont-ils de types et de modules différents. Il en est de même des chapiteaux qui les couronnent. En dedans, d'élégantes mosaïques décorent les murs des bas-côtés. M. de Vogüé en a reproduit quelques-unes dans les belles planches de son ouvrage sur le *Temple de Jérusalem ;* elles sont l'œuvre, sans contredit, d'artistes byzantins, et provoquent l'admiration de tous ceux qui les contemplent, en offrant aux regards le gracieux mélange de joyaux de toutes sortes, de couronnes, de colliers, de ceintures d'or, d'enroulements capricieux, de fleurs et de plantes fantastiques, de fruits bizarres, d'arabesques sans nombre, le tout se fondant et s'harmonisant avec un goût exquis, une riche et féconde imagination et une rare habileté d'exécution. Sur la bordure supérieure de ces mosaïques, large bandeau bleu, qui fait tout le tour du monument, ont été gravés, en caractères coufiques, des

versets du Coran. On y lit aussi la date de la fondation de cet édifice. Voici la traduction de cette dernière inscription telle que la donne M. de Vogüé.

« A construit cette Koubbeh le serviteur de Dieu Abd (Allah-el-Imam-el-Mamoun), prince des croyants, l'année 72; que Dieu l'ait pour agréable et soit content de lui ! Amen. »

M. de Vogüé ne manque pas de faire observer que le nom du véritable fondateur a été ici mensongèrement remplacé, à une époque postérieure, par celui du khalife El-Mamoun, lequel régnait de 198 à 218 de l'hégire (813-833) et a substitué son nom à celui d'Abd-el-Melik, supercherie, ajoute ce savant, tout à fait inutile, car il a oublié de changer en même temps le millésime de l'inscription et, obligé de placer son nom dans un espace trop court, il a dû serrer les lettres. Tous les écrivains arabes, d'ailleurs, donnent à cette construction la même date de 72 de l'hégire (691).

L'an 407 de l'hégire (1016 de l'ère chrétienne), la grande coupole, s'étant écroulée, à la suite d'une violente secousse de tremblement de terre, fut bientôt après reconstruite, et les mosaïques qui ornent le tambour furent achevées, l'an 418 de l'hégire (1027 de notre ère), comme l'indique une autre inscription relevée également par M. de Vogüé. Ces mosaïques forment deux registres séparés par une corniche ; celles du registre supérieur encadrent les fenêtres de la claire-voie et remplissent tout l'intervalle qui les divise. Les unes et les autres ont été également exécutées par des artistes byzantins qui, ne pouvant, à cause des exigences du Coran, reproduire des figures d'êtres animés, se sont contentés de représenter des rinceaux de toutes sortes et de jolis vases d'où s'échappent des branches de feuillage, des fleurs, des grappes de raisin, des fruits variés. La calotte extérieure de la coupole est revêtue de plomb et surmontée d'un croissant.

Au milieu de la rotonde, s'élève la fameuse roche

es-Sakhrah, qu'ombrage un pavillon de soie, et qu'entoure une grille de fer, œuvre des croisés. Ce rocher domine d'un mètre environ le pavé de la mosquée. Sa surface est inégale ; il est percé à son centre d'un trou circulaire, qui semble l'orifice d'une citerne, et il recouvre une crypte qui doit avoir été la cavité même de cette citerne. On le regarde généralement comme étant l'aire d'Ornan le Jébusite, aire sous laquelle s'étendait une citerne destinée à étancher la soif des hommes et des animaux qui écrasaient le grain. Cette aire, achetée par David, parce que l'ange exterminateur, d'après l'ordre du Très-Haut, avait arrêté son bras prêt à frapper, à côté de l'emplacement qu'elle occupait, fut, par ce prince, transformée en autel sur lequel il immola des holocaustes et des hosties pacifiques. Tout porte donc à croire que, lorsque Salomon bâtit le temple, dont son père avait projeté et préparé la construction, il fit entrer cet aire comme partie essentielle dans le plan du monument qu'il éleva au Seigneur. Ce qui pourrait incliner à penser qu'elle devint le noyau de l'autel des holocaustes, situé à l'est et en dehors du sanctuaire, c'est que la cavité de la crypte que j'ai signalée est elle-même sonore dans sa partie inférieure, quand on frappe le sol avec le pied, et les musulmans prétendent, non sans raison, qu'elle recouvre un canal souterrain qu'ils appellent Bir-el-Arouah (puits des Ames), parce que, suivant une de leurs légendes, les âmes des croyants se réunissent chaque semaine deux fois dans ce puits pour y adorer Dieu. Si ce puits existe réellement, il est permis de supposer, comme je l'ai déjà dit, que c'est l'un des canaux creusés autrefois sous le Moriah, pour conduire vers le torrent du Cédron les eaux impures ou le sang des victimes immolées sur l'autel. D'autres critiques, au contraire, et ils se fondent en cela sur une tradition rabbinique, prétendent que la roche Sakhrah aurait jadis été renfermée dans le Saint des Saints et que l'arche d'alliance aurait reposé entre

des chérubins sur sa surface revêtue de marbre.

C'est cette roche percée, *lapis pertusus*, que pendant longtemps les Juifs venaient, à prix d'argent, arroser une fois chaque année de leurs larmes et oindre de parfums, en souvenir de leur temple détruit. Nous lisons, en effet, à ce sujet, dans le *Pèlerin de Bordeaux:*

« Sunt ibi et statuæ duæ Hadriani, et est non longe de statuis lapis pertusus, ad quem veniunt Judæi singulis annis, et unguent eum, et lamentant se cum gemitu, et vestimenta sua scindunt et sic recedunt. »

A l'époque de la prise de Jérusalem par les croisés, la Koubbet-es-Sakhrah fut aussitôt convertie en église et devint pour eux le *Temple du Seigneur, Templum Domini;* un autel fut placé sur le rocher sacré, des peintures chrétiennes décorèrent l'intérieur de l'édifice et des chanoines augustins furent chargés des soins du culte. En 1187, ce monument retomba avec Jérusalem sous la domination des musulmans et le Croissant y succéda de nouveau à la Croix. Saladin s'empressa de faire disparaître les peintures chrétiennes dont les croisés l'avaient décoré et d'enlever l'autel qui avait été établi sur la Sakhrah. Plus tard, de 1522 à 1528, Soliman II, le Magnifique, fit recouvrir l'extérieur de la mosquée de faïences coloriées ; à l'intérieur, il ordonna également diverses restaurations, et c'est à lui que l'on doit les beaux vitraux des fenêtres qui ne laissent pénétrer dans le lieu saint, au milieu même de l'éclat le plus éblouissant du jour, qu'une lumière douce et mystérieuse. Récemment, enfin, quelques réparations nouvelles ont encore été faites à ce superbe édifice, l'un des plus remarquables de l'islamisme et des plus vénérés par les musulmans. Aussi, pendant plusieurs siècles, a-t-il été inaccessible aux chrétiens sous peine de mort, ainsi, d'ailleurs, que toute l'enceinte du Haram-ech-Chérif. Depuis la guerre de Crimée seulement, cette interdiction a été levée et, moyennant une rétribution qui

varie suivant le nombre des visiteurs, il est permis aux chrétiens de pénéter dans ce sanctuaire, qui, pour les musulmans, est presque aussi saint que celui de la Mecque; ils y vénèrent, en effet, le bouclier de Khaled, l'empreinte de l'un des pieds du prophète, celle de son turban, son étendard, la marque de l'une des mains de l'archange Gabriel, etc., etc... En un mot, ce monument est rempli pour eux de légendes, de souvenirs et d'objets sacrés.

Dans la même enceinte du Haram, s'élève, vers le sud, en dehors de l'esplanade supérieure, qui marque le *hieron* intérieur de l'ancien temple, la mosquée dite Djami-el-Aksa, laquelle a remplacé l'ancienne basilique de Justinien, consacrée à la Présentation de la Sainte Vierge, et appelée, dans le principe, Sainte-Marie-la-Neuve. C'est pareillement le khalife Abd-el-Melik, qui, tout en travaillant à la Koubbet-es-Sakhrah, appropria au culte musulman la basilique ainsi nommée. Terminée l'an 692, la mosquée El-Aksa fut, à plusieurs reprises, fortement ébranlée et considérablement endommagée par des tremblements de terre. Des restaurations successives durent lui être faites. Le khalife abbasside El-Madhi (775-785) donna l'ordre d'en diminuer la longueur et d'en augmenter la largeur; c'est alors que le monument revêtit à peu près la forme qu'il a conservée jusqu'à nos jours. Après la prise de Jérusalem par les croisés, ceux-ci transformèrent El-Aksa en résidence royale, et cette mosquée est désignée par eux tantôt sous le nom de *Palatium Salomonis*, tantôt sous celui de *Templum Salomonis*. En 1118, le roi Baudouin I^er^ céda une partie des dépendances de ce palais à l'ordre naissant, qui, à cause du voisinage du Temple de Salomon, s'appela l'ordre des Chevaliers du Temple. Ces religieux se construisirent une chapelle dans le bras oriental du transept de la mosquée, et installèrent leurs chevaux dans les immenses souterrains connus sous le nom d'*Écuries de Salomon*. De leur couvent, il subsiste

encore une belle salle d'armes, avec ses lourds piliers et ses voûtes ogivales. Jérusalem étant retombée au pouvoir des musulmans, en 1187, Saladin se hâta de rendre la mosquée El-Aksa au culte de l'Islam, refit le mihrab, qu'il orna de mosaïques et de colonnettes de marbre, décora également de mosaïques le tambour de la coupole, et les arcs qui le supportent, et ordonna de transporter près du mihrab le magnifique *mimbar* ou chaire à prêcher qu'on y admire maintenant, et que recouvrent de charmantes arabesques et des incrustations très finement exécutées en nacre et en ivoire. Cette chaire ornait auparavant l'une des mosquées d'Alep, où elle avait été placée par Nour-Eddin.

En 1236, Melik-el-Moazzem-Ysa, l'un des neveux de Saladin, construisit le porche voûté extérieur qui précède la façade septentrionale. Il se compose de sept arcades qui correspondent aux sept portes de la mosquée, celle-ci renfermant également sept nefs, par suite des adjonctions successives qui lui ont été faites. Dans sa forme actuelle, elle constitue une sorte de rectangle mesurant quatre-vingt-dix mètres de long sur soixante de large. Les colonnes qui soutiennent les nefs et la coupole sont de modules différents et de marbres variés; enlevées à des monuments plus anciens, elles devaient décorer probablement la basilique et les portiques construits par Justinien. En 1327, la coupole fut restaurée par les ordres du sultan Mohammed-ibn-Kelaoun.

D'autres édifices moins importants sont disséminés sur la vaste étendue du Haram. Je signalerai d'abord le *Koubbet-es-Silsileh* (la coupole de la Chaîne), ainsi nommée parce que, d'après une légende musulmane, elle se relierait au ciel au moyen d'une chaîne mystérieuse et invisible. Les musulmans l'appellent également *Mekhemeh-Daoud* (tribunal de David), parce qu'ils prétendent que ce roi y rendait jadis la justice. C'est un petit édifice décagone, contemporain de la Koubbet-es-

Sakhrah, ou antérieur, selon d'autres, à cette mosquée, et que soutiennent deux rangées concentriques de colonnes.

Un autre édicule de forme octogone s'appelle *Koubbet-el-Miradj* (la coupole de l'Ascension); il est consosacré au souvenir de l'ascension nocturne de Mahomet au ciel et date du commencement du XIIIe siècle.

Trois autres petites coupoles, soutenues pareillement sur des colonnettes de marbre, sont dédiées : la première au souvenir des Tables de la Loi, et s'appelle *Koubbet-el-Alouah ;* la seconde, à l'archange Gabriel, d'où le nom qu'elle porte de *Koubbet-Djibraïl ;* et la troisième à saint Georges, saint vénéré à la fois par les musulmans et par les chrétiens, d'où son nom de *Koubbet-el-Khadher*. Tous ces différents petits monuments, ainsi qu'une jolie chaire à prêcher du XVIe siècle et appelée *Mimbar-Omar*, sont disposés sur la plate-forme supérieure de la grande coupole de la Sakhrah. On descend de cette plate-forme par plusieurs escaliers que précèdent des arcades ogivales dont les colonnes proviennent d'anciens édifices. Au pied de l'un de ces escaliers et sur la plate-forme inférieure du Haram, on admire une gracieuse fontaine, entourée d'un bouquet d'arbres et bâtie en 1445 par le sultan mamlouk Malek-el-Achraf Abou-en-Naser Kaït Bey, qui lui a laissé son nom, car on continue à l'appeler *Sebil Kaït Bey*.

Les musulmans, comme on le sait, regardent Jésus-Christ comme l'un de leurs plus grands prophètes ; aussi, nous ne devons pas nous étonner que dans la mosquée d'El-Aksa, ils montrent et baisent avec respect, sur une plaque de marbre blanc, l'empreinte d'un pied qu'ils prétendent être celle d'un des pieds de Notre-Seigneur ; ailleurs, à l'angle sud-est du Haram, ils vénèrent ce qu'ils appellent son berceau, dans un oratoire souterrain, où l'on descend par un escalier de trente-deux marches. C'est une niche sculptée en forme de coquille à sa partie supérieure et couchée horizontale

ment sous un dais que supportent quatre colonnettes en marbre blanc. Là l'Enfant Jésus aurait été déposé quelque temps quand il fut présenté au saint vieillard Siméon.

CHAPITRE XIII

JÉRUSALEM A L'ÉPOQUE DES CROISADES

Maîtres de Jérusalem, de 1099 à 1187, pendant une période de 88 ans, les croisés, sous les règnes successifs de Godefroy de Bouillon, de Baudouin Ier, de Baudouin II, de Foulques d'Anjou, de Baudouin III, d'Amaury, de Baudoin IV, de Baudouin V et de Guy de Lusignan, couvrirent la Palestine de châteaux forts, d'églises et de couvents, qui étaient eux-mêmes de véritables forteresses, et déployèrent, au milieu de luttes continuelles avec les musulmans, une activité prodigieuse soit pour relever les édifices anciens, soit pour en bâtir de nouveaux. Les ruines de cette époque attestant une origine occidentale sont innombrables, d'une extrémité à l'autre de la Terre Sainte. A Jérusalem, les Latins, après avoir réparé les brèches des remparts qui devaient probablement avoir la même étendue que maintenant, préparèrent une résidence pour leurs rois, une autre pour leurs patriarches, établirent plusieurs couvents, restaurèrent, agrandirent, ou même fondèrent des églises et des chapelles; créèrent des hospices pour les pèlerins, des hôpitaux pour les malades, et de vastes bâtiments pour les trois ordres religieux qui, sous les noms de chevaliers de Saint-Jean, de Templiers et de chevaliers Teutoniques, concoururent si puissamment à l'affermissement et à l'extension de leur nouvelle conquête et en furent les derniers soutiens, quand ce royaume éphémère, battu en brèche de tous côtés par

les musulmans, travaillé quelquefois par des discordes intestines, peu secouru de l'Europe, dont il était trop éloigné, commençait à menacer ruine et finit par s'écrouler sur ses héroïques défenseurs.

Parmi ces établissements créés par les croisés, quelques-uns ont été détruits de fond en comble ; d'autres ont été tellement dénaturés qu'ils ne sont plus guère reconnaissables. Ainsi en est-il, par exemple, du palais royal et du patriarchat latin. Du couvent des Templiers il ne subsiste plus qu'une grande salle d'armes, les débris d'une chapelle, dans l'un des bras du transept de la mosquée d'El-Aksa et les vestiges de quelques bâtiments très dégradés. Quant au couvent de Saint-Jean, il offre aux regards un immense amas de décombres et un certain nombre de magasins voûtés assez bien conservés. Les chevaliers de Saint-Jean, qui devinrent ensuite les chevaliers de Rhodes, puis les chevaliers de Malte, avaient succédé, sur le même emplacement, aux anciens religieux bénédictins envoyés par Charlemagne, au commencement du IX^e^ siècle, pour fonder près du Saint Sépulcre un hospice où devaient être recueillis tous les pèlerins latins qui venaient visiter les Lieux Saints. C'est dans cet hospice, attenant à une église dédiée à Sainte-Marie et pourvu d'une riche bibliothèque, grâce à la munificence éclairée de ce puissant empereur, que Bernard le Sage trouva un asile, lors de son voyage à Jérusalem, en 870.

Nous lisons, en effet, dans l'*Itinéraire* de ce pèlerin :

« De Emmaus pervenimus ad sanctam civitatem Je-
« rusalem, et recepti sumus in hospitale gloriosissimi
« imperatoris Karoli, in qua suscipiuntur omnes qui,
« causa devotionis, illum adeunt locum, lingua loquen-
« tes romana. Cui adjacet ecclesia in honore Sanctæ
« Mariæ, nobilissimam habens bibliothecam, studio
« prædicti imperatoris, cum duodecim mansionibus,
« agris, vineis et hortis in valle Josaphat. » (*Bernardi*
« *monachi Itinerarium*, ch. x.)

Détruit par le khalife Hakem, l'an 1010, cet hospice fut relevé quelques années plus tard par des marchands Amalfitains qui trafiquaient avec le Levant, et la chapelle, également reconstruite, prit le nom de Sainte-Marie-Latine, parce que les offices y étaient célébrés suivant le rite latin. Non loin de ce couvent, un autre fut fondé sous le nom de Marie-Madeleine. Desservi par des religieuses, il offrait l'hospitalité aux femmes latines qui, malgré les dangers que présentait alors un pareil voyage, se rendaient à Jérusalem pour en vénérer les principaux sanctuaires. La chapelle portait le vocable de Sainte-Marie-la-Petite, sans doute à cause de ses proportions inférieures à celles de Sainte-Marie-Latine. A ces deux premiers établissements s'adjoignit bientôt un hôpital consacré à saint Jean l'Aumônier. Ces trois couvents étaient sous la juridiction de l'abbé de Sainte-Marie-Latine. Lors de la prise de Jérusalem par les croisés, l'hôpital avait pour directeur un saint homme nommé Gérard, et le couvent de femmes une noble dame appelée Agnès. Gérard prit quelque temps après l'habit régulier, avec ceux qui partageaient son pieux office; Agnès l'imita et fonda l'ordre des religieuses Hospitalières. Les nouveaux religieux prirent pour patron saint Jean-Baptiste à la place de saint Jean l'Aumônier et, en 1113, ils se séparèrent de la juridiction de l'abbé de Sainte-Marie-Latine. Dans cette même année, le pape Pascal II, approuvant le nouvel ordre, adressa à Gérard une bulle qui le nommait fondateur et chef des Hospitaliers et conférait aux frères seuls, après sa mort, le droit de lui élire un successeur. En 1118, Raymond du Puy, gentilhomme du Dauphiné, succéda à Gérard par l'élection libre et unanime des frères Hospitaliers. Raymond du Puy était un homme de guerre. Blessé dans un combat, il avait été soigné par les frères de l'hôpital. Entré ensuite dans leur ordre, il le remplit de son esprit guerrier, et proposa aux frères de joindre à leurs trois premiers vœux, de

pauvreté, de chasteté et d'obéissance, celui de prendre les armes pour la défense de la religion et de la Terre Sainte. Cette proposition ayant été accueillie avec empressement, l'ordre fut divisé en trois classes : les prêtres ou aumôniers ; les frères servants, destinés à soigner les malades et les infirmes, et les chevaliers, qui ceignirent l'épée sous le froc de religieux. A partir de ce moment, l'ordre prit de rapides accroissements, et une foule de jeunes seigneurs vinrent s'enrôler dans cette milice sacrée ; c'est ce qui explique la richesse et l'importance toujours plus grande de cet ordre à la fois hospitalier et guerrier.

Des immenses bâtiments qu'il occupait à Jérusalem, au sud de la basilique du Saint-Sépulcre, il ne subsiste plus guère que d'informes débris et des monticules de décombres qu'il serait intéressant de fouiller. Néanmoins, de belles salles voûtées, avec arcades ogivales, le long de la rue David, passent, et probablement à juste titre, pour avoir appartenu à ce couvent. Autrefois comme maintenant, elles servaient sans doute de magasins ou se louaient comme boutiques à des marchands. En 1187, les Hospitaliers de Saint-Jean, après s'être réfugiés quelque temps à Margat, se retirèrent à Acre, qui prit de leur nom celui de Saint-Jean-d'Acre ; et cette place, pendant un siècle encore, grâce à leur courage et à celui de la milice du Temple et des chevaliers Teutoniques, grâce aussi aux puissants secours de l'Europe, put tenir tête à tous les efforts de l'islamisme conjuré contre elle. Maître de Jérusalem, Saladin résida quelque temps dans une partie des bâtiments de l'hôpital, et permit à dix frères servants d'y rester pendant un an pour soigner les malades. Une portion de la chapelle Saint-Jean fut transformée en mosquée, vers 1216. Pendant les trois siècles qui suivirent, de nombreux pèlerins trouvèrent tour à tour un asile dans quelques-unes des salles de l'hôpital qui avaient été respectées par les musulmans et aussi par le temps ; mais au dix-septième

siècle tout était en ruines. Aujourd'hui, la plus grande partie du terrain qu'embrassait ce vaste couvent appartient aux Grecs non unis, une partie également a été concédée à la Prusse comme don de la Sublime Porte, et le prince Frédéric en a pris solennellement possession pendant le court séjour qu'il a fait dans la Ville Sainte, au mois de novembre 1869.

A la Prusse également ont été alors accordées les ruines du couvent voisin, celles de Sainte-Marie-la-Grande, monastère qui avait remplacé celui de Sainte-Marie-Madeleine, et était destiné à héberger les pèlerines et à soigner les femmes malades. Les restes de ce dernier couvent sont encore très considérables. Ce qui subsiste de son église a été décrit avec beaucoup de soin par M. de Vogüé, dans son ouvrage des *Églises de la Terre Sainte* (pages 255 et suivantes).

Si, depuis longtemps, cette église a été en partie démolie, le plan en est facilement reconnaissable. Elle avait trois nefs d'égale longueur, terminées à l'est par trois absides contiguës et formées de quatre travées. La quatrième travée, plus large que les autres, constituait un transept voûté en berceau ogival dont la croisée était, sans doute, surmontée d'une coupole sur pendentifs. Le portail principal, tourné vers le nord, se compose d'une grande porte en plein-cintre qu'un trumeau sépare en deux baies pareillement cintrées. Il est précédé d'une arcade semblable à un porche, dont le dessous était orné de peintures, aujourd'hui effacées, et dont l'archivolte est encadrée d'un bandeau saillant sur lequel on a sculpté un zodiaque. Les douze mois de l'année y sont figurés par des personnages occupés à des travaux divers, suivant la saison. Ces sculptures sont malheureusement assez dégradées, ainsi que les mots latins qui les surmontent et qui indiquent le nom de chaque mois. Après la prise de Jérusalem par Saladin, l'église de Sainte-Marie-la-Grande dut subir des dévastations ; toutefois, elle était encore debout dans les premières années du

quatorzième siècle, comme nous le savons par des témoignages de cette époque; mais bientôt, sa ruine et ses dégradations successives augmentèrent, quand le monastère dont elle formait la chapelle eut été changé en caravansérail musulman.

Une fois devenus possesseurs de l'emplacement de ce couvent, les Prussiens y ont entrepris et exécuté des fouilles importantes et, sous une masse énorme de terre, de décombres et de débris de toutes sortes, ils ont découvert, à la profondeur de 7 à 8 mètres, de gros piliers construits en magnifiques blocs, parfaitement appareillés, et qui soutenaient des voûtes dont la plupart sont écroulées. Ils ont trouvé aussi d'immenses citernes qui, avec quelques réparations, pourraient encore servir. Des salles déblayées sont également assez bien conservées et l'une d'entre elles a été transformée par eux en chapelle protestante.

Le couvent des chevaliers Teutoniques était beaucoup moins considérable que ceux des Templiers et des chevaliers de Saint-Jean. Dans la rue dite des Allemands, au Moyen-âge, et qui allait de la rue du Temple à la porte de la Tannerie, le Bab-el-Morharbeh de nos jours, s'élevaient l'église et l'hôpital Sainte-Marie des Allemands, fondés en 1128 pour les pèlerins de langue allemande. Le personnel de cet hôpital, transporté plus tard à Saint-Jean-d'Acre, forma le noyau de l'ordre Teutonique. Cet ordre avait dû sa première origine à un Allemand résidant à Jérusalem avec sa femme, et qui conçut la généreuse pensée de créer dans cette ville un établissement pour y héberger les pèlerins pauvres et infirmes de sa nation. (*Jacques de Vitry*, ch. LXV.) L'emplacement qu'occupait ce couvent est maintenant divisé en plusieurs magasins et maisons particulières habités encore aujourd'hui par des Juifs allemands.

Je ne reviendrai pas ici sur les autres grands travaux exécutés par les croisés à la basilique du Saint-Sépulcre, à Sainte-Anne, à l'église de l'Assomption de la Vierge,

à celle de l'Ascension et au Cénacle. J'en ai dit un mot plus haut; il me reste à mentionner, en terminant, quelques autres églises ou chapelles qui leur sont attribuées, ou du moins qu'ils réparèrent.

A deux cents mètres au nord-ouest de l'église Sainte-Anne, et à cent vingt au sud-est de la porte appelée aujourd'hui Bab-ez-Zahari (porte des Fleurs) ou porte d'Hérode, on remarque les ruines d'une église qui, il y a peu d'années encore, était devenue la demeure d'un pauvre potier. Les voûtes en étaient depuis longtemps écroulées et les nefs étaient obstruées par des décombres et par des broussailles. Précédée, à l'occident, d'un porche ou narthex intérieur qui était la portion la mieux conservée de cet édifice, elle était divisée en trois nefs au moyen de piliers carrés; puis suivait un transept dont la partie centrale était jadis surmontée d'une coupole sur pendentifs ; au delà régnait une nouvelle travée destinée à agrandir le chœur, et enfin venaient trois absides, demi-circulaires au dedans et polygonales au dehors. Depuis deux ans, ces ruines vénérables ont complètement changé d'aspect, l'église dont elles étaient les débris ayant été transformée en école musulmane et appropriée par des constructions nouvelles à cet usage. D'après une tradition encore vivace à Jérusalem, elle porte le nom de Sainte-Madeleine et on la considère comme ayant été bâtie sur l'emplacement de la maison de Simon le Pharisien, où cette grande pécheresse, purifiée par son repentir et par son céleste amour pour Jésus, avait oint de parfum, baigné de ses larmes et essuyé avec ses cheveux les pieds du Sauveur, pendant qu'il était à table. (Saint Luc, ch. VII.)

En souvenir de cet événement, on a longtemps montré aux pèlerins, jusqu'à nos jours, et moi-même j'ai pu remarquer, il y a quelques années, la forme d'un pied sur l'une des dalles de la nef principale et qui passait pour offrir les vestiges de l'un des pieds de Notre-Seigneur.

En 1165, le pèlerin J. de Wirtzbourg (ch. VII) mentionne cette église comme desservie par des moines jacobites qui y signalaient à la piété des fidèles une croix tracée sur le pavé et indiquant l'endroit où se tenait Marie-Madeleine aux pieds de Jésus.

En 1187, cette église fut transformée en médreseh, ou école, et prit le nom de Maimounieh, qu'elle a gardé jusqu'à notre temps parmi les musulmans. Nous lisons à ce sujet dans Medjr-Eddin (p. 123) :

« La médreseh Maimounieh avoisine la porte ez-Za-
« hari. C'était une église construite par les Roumi ;
« elle eut pour fondateur l'émir Farez-Eddin Abou-Saïd
« Maimoun, trésorier de Saladin, l'an 1197. De nos jours,
« elle n'a plus d'organisation; elle est même livrée à
« l'abandon. »

Comme elle appartenait aux Jacobites, ainsi que nous le savons par J. de Wirtzbourg et par un passage du *Cartulaire du Saint Sépulcre* (p. 121), il est à croire qu'elle avait été fondée par les Syriens, comme l'affirme d'ailleurs Medjr-Eddin, antérieurement à l'époque des croisades; car, par le mot de Roumi, les Arabes désignent toujours les Grecs byzantins et non les Latins.

M. de Vogüé pense néanmoins que ses débris actuels semblent la rattacher aux monuments romans de cette époque. Elle a pu effectivement subir alors des réparations plus ou moins considérables; mais j'incline à penser qu'à cause de sa coupole et de son narthex intérieur, on est autorisé à attribuer aux Grecs sa forme générale. Dans ce cas, les croisés l'auraient trouvée déjà bâtie, quand ils s'emparèrent de Jérusalem; seulement, comme elle était assez rapprochée de l'une des portes et du rempart septentrional de la ville, point où celle-ci fut principalement attaquée, elle a dû souffrir beaucoup du siège et ses voûtes ont pu être ensuite remaniées par les Francs. Il en est de même probablement des trois petites églises suivantes qui sont encore debout et qui remontent au moins à l'époque des croisa-

des, si même elles ne l'ont pas précédée pour leur fondation première.

L'une, située non loin de la porte de Damas, sur l'un des points culminants du mont Bézétha, est connue parmi les Grecs sous le nom de Mar-Hanna ou Saint-Jean, et parmi les Latins sous celui de Mar-Boutros ou Saint-Pierre. Les musulmans, qui, depuis l'époque de Saladin, l'ont transformée en mosquée et y ont ajouté un minaret, l'appellent Deir-Mellaouïeh, dénomination qui s'est communiquée ensuite aux derviches tourneurs qui desservent ce sanctuaire. Cette église renferme trois absides et trois nefs, dont la nef centrale est séparée des deux latérales par quatre piliers carrés. A droite et à gauche, trois fenêtres ébrasées ont été pratiquées dans l'épaisseur des murs.

La seconde église, de dimensions plus restreintes encore, avoisine, au nord, le couvent de la Flagellation. Devenue propriété particulière et habitée par une famille grecque, elle porte le nom de Deir-el-Adès. On y montre sur une pierre les traces très dégradées d'un petit pied que l'on a longtemps fait passer pour être celui de la Sainte Vierge enfant. Cette chapelle est surmontée d'une coupole percée de quatre fenêtres ogivales et construite en pierres de moyen appareil et très régulières.

La troisième église, dédiée à saint Jacques le Mineur, et située sur le mont Sion, non loin du Temple protestant, n'offre rien de remarquable que son ancienneté.

CHAPITRE XIV

JÉRUSALEM A L'ÉPOQUE ACTUELLE

L'enceinte qui délimite actuellement la ville de Jérusalem est telle que les croisés l'avaient relevée et réparée, telle que plus tard les musulmans, à différentes époques et notamment en 1534 et en 1539, l'ont restaurée. Munie de nombreuses tours et de plusieurs bastions, elle est, en outre, protégée, le long d'une partie de sa face septentrionale, seul côté par où l'on puisse facilement attaquer la place, par un fossé creusé dans le roc qui est aujourd'hui à moitié comblé. La forme de la ville ainsi circonscrite est celle d'un carré irrégulier. Le pourtour entier des murailles, dont la hauteur est d'environ 13 mètres et l'épaisseur de 2, peut être évalué à 3.900 mètres.

Cette enceinte est percée de six portes, qui sont :

1° Au nord, la porte de Damas, ou de Naplouse, en arabe Bab-ech-Cham, ou Bab-el-Amoud (porte de la Colonne). C'est la plus belle et la mieux construite ; elle a remplacé une ancienne porte dont il existe encore une arcade aux trois quarts ensevelie sous le sol. Les matériaux avec lesquels elle a été bâtie, surtout dans la partie inférieure, paraissent antiques. Au Moyen âge, elle s'appelait porte Saint-Étienne, parce qu'elle avoisinait une basilique dédiée à la mémoire de ce saint et érigée par l'impératrice Eudoxie, à une faible distance en avant de cette porte ;

2° Du même côté, mais à l'est, la porte d'Hérode ou

Bab-ez-Zahari des musulmans. Elle a également succédé à une autre ancienne porte, appelée sans doute autrefois comme maintenant porte d'Hérode, parce qu'elle fut établie sur la troisième enceinte, fondée par Hérode Agrippa. Elle est ordinairement fermée ;

3° Vers l'est, la porte appelée par les Arabes Bab-Sitti-Mariam (porte de Madame Marie), parce qu'elle conduit au tombeau de la Sainte Vierge, situé dans la vallée de Josaphat, comme nous l'avons vu plus haut. Aujourd'hui, les chrétiens la désignent sous le nom de porte Saint-Étienne, par suite d'une altération qu'a subie la tradition relativement à l'endroit où ce saint a été lapidé ;

4° Au sud, la porte dite en arabe Bab-el-Morharbeh (porte des Maugrabins, des Africains occidentaux). C'était l'ancienne porte Sterquiline. Située au centre de la vallée du Tyropœon, elle conduit à la piscine de Siloé ;

5° Sur la même face sud, la porte appelée Bab-es-Sahioun (porte de Sion) et aussi Bab-en-Neby-Daoud (porte du prophète David) ouvre sur la partie méridionale du mont Sion qui n'a point été enclavée dans l'enceinte moderne et mène au Cénacle qui, d'après les musulmans, renferme le tombeau du roi David ;

6° A l'ouest, enfin, est la porte de Jaffa, ainsi nommée parce que c'est la porte par laquelle entrent tous les pèlerins qui arrivent de Jaffa. On l'appelle pareillement Bab-el-Khalil (porte d'Hébron ou de l'Ami de Dieu, c'est-à dire d'Abraham), parce qu'elle conduit à Bethlhéem et de là à Hébron, où repose le corps de ce patriarche.

Le long de l'enceinte de la mosquée d'Omar, qui, vers l'est et vers le sud, se confond avec la muraille de la ville, on remarque vers l'est la porte Dorée, dont il a été question précédemment, et au sud les portes dites Simple, Double, et Triple, selon qu'elles n'ont qu'une, deux ou trois baies ; elles sont depuis longtemps toutes les quatre murées.

Au milieu du dédale de rues et de ruelles irrégulières qui se croisent en tous sens dans l'intérieur de la ville, on distingue trois artères principales qui la traversent d'un bout à l'autre. De la porte de Jaffa part, à l'ouest, une rue qui aboutit, vers l'est, à la porte appelée Bab-es-Silsileh (porte de la Chaîne), l'une des principales entrées du Haram-ech-Chérif. Cette rue, au Moyen âge se nommait rue de David dans sa partie supérieure ou occidentale et rue du Temple dans sa partie inférieure ou orientale. De la porte de Damas, une autre rue sillonne la cité du nord au sud, passe près de l'extrémité orientale de l'église du Saint-Sépulcre, continue à se diriger vers le sud au delà des bazars, et, fléchissant ensuite vers le sud-sud-ouest, se termine à la porte de Neby-Daoud ou de Sion. A l'époque des croisades, elle portait dans sa partie supérieure le nom de rue Saint-Étienne et plus bas celui de rue du Mont-Sion. Une troisième rue, ayant son origine à la porte Sitti-Mariam à l'est, longe le Birket-Israïl, suit vers l'ouest, en décrivant un coude, les différentes stations de la Voie Douloureuse, et aboutit, plus loin, du même côté, au couvent de Saint-Sauveur. Cette rue, dans sa partie inférieure vers l'est, s'appelait, à l'époque des croisades, rue de Josaphat; plus à l'ouest, Voie Douloureuse, et plus à l'ouest encore, rue du Saint-Sépulcre.

La ville se divise en quatre quartiers différents : au nord-ouest, le quartier des chrétiens latins et grecs, sur le mont Gareb; au sud-ouest, sur le mont Sion, le quartier arménien; au nord-est, le quartier musulman sur les monts Bézétha et Acra, et dans la vallée supérieure du Tyropœon; au sud-est, le quartier juif, qui occupe à la fois les pentes orientales de Sion et la partie basse du Tyropœon. A l'est enfin, le mont Moriah, dont l'enceinte extérieure environne toute la plate-forme de la montagne, forme un cinquième quartier à part, le quartier sacré par excellence pour les musulmans, ou le Haram-ech-Chérif (le Sanctuaire noble).

Les rues sont pour la plupart étroites et fort mal entretenues, et comme plusieurs sont en pente très rapide, les pavés désunis ou grossièrement agencés qui les recouvrent sont extrêmement glissants, au moment des grandes pluies d'hiver, qui transforment quelquefois ces ruelles inclinées en de véritables ruisseaux. Les maisons qui les bordent n'ont ordinairement, par précaution, qu'une porte basse, par où l'on ne peut entrer qu'en se courbant un peu; beaucoup d'entre elles, principalement dans le quartier musulman, ont leurs fenêtres discrètement grillées et sont munies de *mouscharabiehs* ou de balcons à balustrade de bois façonné en treillis qui permettent aux personnes du dedans de voir sans être aperçues elles-mêmes du dehors. La plupart n'ont qu'un rez-de-chaussée et un premier étage, d'autres sont plus élevées; presque toutes sont couronnées par une terrasse, soit plate, soit bombée dans sa partie centrale, qui reçoit les eaux pluviales, lesquelles sont ensuite amenées par des conduits dans des citernes maçonnées ou creusées dans le roc. Ces terrasses sont elles-mêmes entourées d'une barrière à hauteur d'appui, formée souvent de petits tuyaux en terre cuite juxtaposés, par l'ouverture desquels l'air circule de toutes parts et par où le regard aussi peut, à loisir, comme par l'orifice d'une grande lorgnette, examiner ce qui se passe dans les environs. Pendant l'été, les habitants y restent le soir de longues heures à jouir de la fraîcheur de l'atmosphère, plongés dans cette espèce de molle indolence contemplative, si chère aux Orientaux.

Les bazars sont presque tous voûtés et peu éclairés, ne recevant le jour d'en haut que par des lucarnes circulaires. Plusieurs remontent jusqu'à l'époque des croisades; quelques-uns même sont, dit-on, plus anciens encore. Le grand marché public, ou *souk*, se compose de trois galeries parallèles qui, d'après Medjr-Eddin, sont antérieures à l'occupation des Latins. Ces trois galeries, dont les arcatures sont légèrement ogivales,

communiquent entre elles par divers passages. Dans la plus fréquentée, celle du centre, qui porte le nom de Souk-el-Attarin (marché des Droguistes), on observe de distance en distance, sur la retombée des arcs doubleaux, les inscriptions suivantes gravées sur la pierre en grands caractères gothiques du XII^e siècle :

S. ANNA. — SCA. ANNA. — ANNA.

M. Clermont-Ganneau a fort bien établi que ces inscriptions sont la marque officielle de la concession faite à l'abbaye de Sainte-Anne, par les rois de Jérusalem, d'un droit sur les revenus de ce marché. Ces inscriptions prouvent en même temps que ces longues galeries voûtées sont au moins contemporaines des croisades, si même elles ne leur sont pas antérieures. Les petites échoppes qui s'y pressent à droite et à gauche sont suffisamment pourvues des denrées et des étoffes nécessaires à la nourriture et à l'entretien de l'homme. Ailleurs, principalement auprès des couvents ou de la basilique du Saint-Sépulcre, on vend des cierges et divers objets de piété. Ce dernier commerce est naturellement très lucratif à l'époque de Pâques, lorsque les pèlerins chrétiens et surtout les Grecs et les Russes affluent par milliers dans la Cité Sainte. La population de la ville a beaucoup augmenté depuis plusieurs années, par suite de l'arrivée incessante de nombreux Juifs qui viennent s'y fixer et qui y ont formé de vastes faubourgs. Elle se monte actuellement, d'après la dernière édition qui a paru en 1887 de l'excellent Guide du frère Liévin, à 43.000 habitants, se décomposant ainsi : 2.000 Latins, 50 Grecs unis, 20 Arméniens non unis, 4.000 Grecs non unis, 510 Arméniens non unis, 100 Cophtes non unis, 75 Éthiopiens non unis, 15 Syriens non unis, 300 protestants, 7.560 musulmans et 28.000 Juifs.

Il ne faut pas, du reste, s'attendre à trouver dans Jérusalem une belle et agréable ville, bien bâtie, industrieuse et commerçante. Elle ne brille, en effet, par aucun de ces avantages. Son aspect est triste, son industrie très bornée et son commerce fort peu étendu. C'est la cité des souvenirs et du passé, c'est comme la nécropole du Judaïsme, c'est par-dessus tout le tombeau du Messie, la ville des pleurs et des lamentations, la ville du Golgotha et de l'immolation de l'Homme-Dieu, c'est-à-dire, du plus grand crime que les hommes aient jamais commis; mais comme c'est en même temps la ville de la Résurrection du Sauveur et le berceau de la loi nouvelle qui doit désormais régir l'humanité jusqu'à la fin des temps, le monde chrétien tout entier y a toujours été représenté par toutes les différentes églises particulières qui composent ou plutôt divisent malheureusement la grande Église du Christ.

TROISIÈME PARTIE

ÉTABLISSEMENTS RELIGIEUX DE JÉRUSALEM

CHAPITRE PREMIER

PROTECTORAT CATHOLIQUE DE LA FRANCE

Dans les deux volumes que je viens de publier successivement chez les MM. Mame à Tours et intitulés : le premier, *la France catholique en Tunisie, en Tripolitaine et à Malte*, et le second, *la France catholique en Égypte*, j'ai tâché de mettre en lumière les dévoûments obscurs, mais continus et persévérants, de nos congrégations religieuses dans ces diverses contrées où elles propagent notre langue, nos idées, nos bienfaits, notre civilisation chrétienne, et où elles contribuent ainsi singulièrement à maintenir et à étendre notre influence. Soutenues officiellement par notre gouvernement, elles méritent de l'être encore davantage; car jamais elles n'ont tant honoré la France qu'actuellement, jamais elles n'ont déployé plus d'activité au service de la cause sacrée dont elles sont les meilleurs appuis. Je l'atteste hautement, après l'examen attentif que j'ai fait, à plusieurs reprises, de chacun de ces éta-

blissements. Aujourd'hui, je me propose, en continuant le tour de la Méditerranée, de signaler dans la troisième partie du présent ouvrage les nombreux services des divers couvents catholiques de Jérusalem. Plus tard, si je le puis, je publierai un travail analogue sur les autres couvents de la Terre Sainte et de la Syrie que j'ai examinés pareillement avec le même soin.

A Jérusalem, l'influence tant de fois séculaire de la France tient à ce que notre nation s'est identifiée depuis longtemps, là beaucoup plus qu'ailleurs, avec la cause de la religion catholique dont elle est la protectrice officielle. Son rôle politique dans cette cité, la plus sainte de l'univers, par suite des mémorables événements qui s'y sont accomplis, converge vers ce but presque unique. Aussi, en retour de cette haute et sublime mission que nous n'avons jamais répudiée, même aux époques les plus néfastes de notre histoire, le consul de France est-il le seul, à Jérusalem, qui ait le droit de paraître aux cérémonies du Saint Sépulcre avec l'épée au côté et tous les insignes de sa dignité; les autres consuls catholiques d'Autriche, d'Espagne et d'Italie n'y peuvent assister que comme de simples particuliers. L'abandon de ce privilège et des devoirs qu'il impose entraînerait immédiatement pour la France celui de son prestige et de sa prépondérance dans une contrée où la politique et la religion, ailleurs séparées, se réunissent et s'embrassent étroitement. D'autres puissances, en effet, se hâteraient de s'emparer du poste que nous aurions déserté, et c'en serait fait alors pour toujours, sans doute, de notre suprématie dans tout l'Orient, dont Jérusalem est la véritable capitale religieuse. Mais, grâce à Dieu, une pareille éventualité n'est point à redouter encore en ce moment, et tous nos consuls dans la Ville Sainte se sont tour à tour appliqués à remplir fidèlement leur mandat et à ne pas trahir la cause sacrée qu'ils devaient défendre. Digne

successeur de ses devanciers, M. Ledoulx, consul actuel, se montre le patron zélé de tous les intérêts catholiques en Terre Sainte. Par ses actes et par ses discours, il prouve qu'il comprend parfaitement, comme ses prédécesseurs, que la France a toujours pour mission providentielle, principalement sur cette terre bénie, d'être la Fille aînée et la Protectrice officielle de l'Église ; que si elle venait à l'abdiquer, elle abdiquerait en même temps les plus glorieux souvenirs de son passé, elle abdiquerait aussi le reste d'influence et de prestige que ses malheurs lui ont laissé en Orient ; qu'en outre, elle cesserait d'avoir pour alliés naturels tous les catholiques de ces contrées qui tourneraient aussitôt leurs yeux vers une autre puissance occidentale, pour en tirer aide et secours.

Ce glorieux protectorat de la France remonte, de siècle en siècle, mais, il est vrai, d'une manière parfois intermittente, jusqu'à Charlemagne lui-même. Nous savons, par des témoignages précis et authentiques, que la renommée de ce grand empereur s'étendait bien au delà de l'Europe et que le khalife de Bagdad, Haroun-er-Raschid, rechercha son alliance et lui envoya des présents, parmi lesquels les plus précieux furent les clefs du Saint Sépulcre qui lui furent remises, l'an 800, par le patriarche de Jérusalem. Charlemagne, pour remplir dignement la nouvelle mission qu'il s'imposait à lui-même et que semblait aussi lui confier la chrétienté tout entière, ou, du moins, toutes les races latines, fit partir pour la Ville Sainte une députation chargée de nombreuses aumônes qui devaient être distribuées aux prêtres et aux religieux qui desservaient les principaux sanctuaires de la Palestine. Il fonda près du Saint Sépulcre un hospice, avec une grande bibliothèque, un couvent de femmes, un marché, et, sur le mont des Oliviers, un monastère desservi par des religieux latins. L'ensemble de ces établissements portait le nom de Latinie. Pendant toute la durée de son règne, Charlema-

gne ne cessa point d'entretenir des relations fréquentes avec les Lieux Saints.

La continuation de ces mêmes rapports sous Louis le Débonnaire est également incontestable. Ce prince envoya des délégués en Palestine et reçut des ambassades de ce pays. L'histoire nous apprend qu'il imposa d'un denier chaque manse de la couronne pour subvenir à l'entretien des Saints Lieux.

Vers la fin du IXe siècle, ce protectorat de la France était encore assez efficace pour assurer aux chrétiens de la Palestine une paix profonde. C'est ce que M. le comte Riant, dont la science et la religion déplorent la perte récente, fait observer dans un savant article inséré dans les Mémoires de l'Académie des inscriptions et belles lettres (tome XXXI, deuxième partie).

De l'an 900 à l'année 1010, qui fut marquée par la ruine des établissements religieux de Jérusalem, due au féroce Hakem, on suppose que la tranquillité continua de régner à Jérusalem, à l'ombre tutélaire du protectorat inauguré par Charlemagne; mais aucun témoignage écrit, comme le dit M. Riant, n'établit la perpétuité, pendant ces cent dix années, des congrégations des deux sexes fondées par Charlemagne. Un seul document semblerait néanmoins l'attester; mais, en vertu de considérations diverses, qu'il serait trop long et hors de propos de reproduire ici, M. Riant regarde cette pièce comme peu authentique, et dès lors, si l'on doit s'incliner devant le jugement d'un critique aussi compétent, on ne peut guère l'invoquer comme un argument sûr et certain.

L'époque qui s'étend de 1010 à 1063 est caractérisée, ajoute ce même savant, par la disparition momentanée de tout protectorat latin et par la domination exclusive, jalouse, et hostile aux Occidentaux, de l'autorité ecclésiastique grecque.

En détruisant le Saint Sépulcre, le 27 septembre 1010, Hakem avait probablement fait table rase à la fois des

établissements latins et des établissements grecs. Ces derniers auront pu, en raison du voisinage de l'empire byzantin, renaître assez vite de leurs cendres et se recruter de nouveau; il n'aura pas dû en être de même des premiers.

A la suite d'un traité conclu entre le sultan d'Égypte Dhaher et l'empereur de Constantinople Michel IV, en 1021, les églises de Terre Sainte furent rebâties aux frais de Constantin IX, dit Monomaque, et terminées en 1048 par le patriarche Nicéphore. Plus tard, en 1063, reparaît à Jérusalem l'élément latin qui vient s'y établir, puis y fonde, sous le nom d'hôpital de Saint-Jean, l'embryon de l'ordre glorieux des chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem. Durant cette dernière période, les Lieux Saints reçurent d'Occident des aumônes plus ou moins régulières. Maîtres de Jérusalem, de 1099 à 1187, pendant une période de 88 ans, les Francs transformèrent le protectorat latin, plus ou moins accentué, des sanctuaires de la Palestine, en une occupation réelle et une possession complète sous les règnes de Godefroy de Bouillon et de ses successeurs. La Terre Sainte devint alors comme une seconde France transplantée à 800 lieues de la première et, comme je l'ai dit précédemment, les ruines de cette époque accusant une origine occidentale sont très nombreuses en Palestine, surtout à Jérusalem. La funeste bataille de Hattin, qui mit fin, en 1187, au royaume franc de Jérusalem, mit fin en même temps au protectorat direct et efficace de la France sur la Ville Sainte. Plus tard, la chute de Saint-Jean-d'Acre acheva de rompre les rapports de l'Occident et par conséquent de la France avec l'Orient. L'ère des croisades était passée, sans cependant que nos rois, fidèles à d'anciennes traditions, eussent renoncé à soutenir en Palestine, par leurs aumônes et par leurs ambassades, les malheureux chrétiens qui étaient restés dans le pays, ou les pèlerins qui allaient en visiter les sanctuaires. J'ai déjà dit un mot ailleurs des Capitula-

tions de François Ier, renouvelées par la plupart de ses successeurs; elles assuraient aux catholiques d'Orient la libre pratique de leur religion.

Depuis une centaine d'années, les diverses révolutions et les bouleversements profonds que la France a subis, les différentes formes de gouvernement qu'elle a tour à tour adoptées, puis rejetées, ne l'ont jamais fait dévier de sa ligne primitive de conduite par rapport aux catholiques d'Orient et notamment de la Palestine. Par l'intermédiaire de ses ambassadeurs à Constantinople et de ses consuls en Terre Sainte, elle n'a jamais cessé de protéger les droits des Latins et, en général, de tous les catholiques, et de les revendiquer hautement, quand ils étaient méconnus ou usurpés par les Grecs schismatiques, ces éternels ennemis de l'influence chrétienne de la France en Orient.

A la fin de la première partie du présent volume, j'ai déjà montré qu'à propos de l'enlèvement furtif par les Grecs, en 1847, de l'étoile d'argent qui, dans la grotte de la Nativité, à Bethléhem, consacrait par l'inscription latine qu'elle portait le droit de propriété des Latins à ce sanctuaire, notre consul de Jérusalem et notre ambassadeur à Constantinople, puis notre gouvernement tout entier avaient fait entendre d'énergiques réclamations qui avaient amené la guerre de Crimée, lutte héroïque et glorieuse que, pour la plus noble des causes, nous avons si vaillamment engagée avec la Russie, cette redoutable protectrice du monde grec, et pendant laquelle de nombreuses et signalées victoires ont communiqué un nouvel éclat à la renommée de notre drapeau. Quelques années après, nous sommes intervenus en Syrie, afin d'arracher les Maronites et les autres chrétiens du Liban à la fureur sanguinaire des Druses.

Au moment où, le jour de Noël 800, Charlemagne fut couronné à Rome empereur d'Occident par le pape Léon III, dont il avait augmenté les États, déjà agrandis par son père Pépin le Bref, il se dicta à lui-même

et à ses successeurs un double programme, à la fois politique et religieux, et tel qu'il convenait à la France, en sa qualité de Fille aînée de l'Église. Il se chargea, en effet, d'un double protectorat, du protectorat des États du Saint-Siège, dont il garantissait la libre possession au vicaire de Jésus-Christ sur la terre, afin de mieux assurer par là l'indépendance et le libre exercice de sa juridiction spirituelle sur les âmes dans le monde entier, ainsi que du protectorat des Lieux Saints et des populations chrétiennes de l'Orient.

Toutes les fois que, dans le cours des âges, nous avons été infidèles à la première partie du programme de Charlemagne, en ne soutenant pas, comme nous l'aurions dû, le pouvoir temporel du pontife de Rome, la Providence n'a guère manqué de nous envoyer des revers éclatants, pour nous punir de notre infraction à nos engagements, mais jamais elle ne nous a infligé de calamités semblables à celles qui, pour la même raison, ont fondu sur nous de nos jours. Lorsque, après avoir d'abord défendu noblement la cause de Pie IX, nous l'avons ensuite abandonnée, aussitôt des revers inouis ont accablé la France coup sur coup. L'unité italienne que, plus que personne, nous avons contribué à faire, a amené, à son tour, l'unité allemande, et, l'unité allemande, à peine constituée, nous a bientôt écrasés et nous a fait perdre en Occident la prépondérance incontestée dont nous jouissions depuis des siècles.

Quant à la seconde partie du programme de Charlemagne, je veux dire le protectorat des Lieux Saints, nous y avons été toujours fidèles avec plus ou moins d'efficacité, selon les temps et les circonstances, et nous ne l'avons jamais répudié. Même après nos derniers revers, nous l'avons solennellement proclamé et fait reconnaître par l'Europe entière, dans le Congrès de Berlin, par le traité du 13 juillet 1878, où les droits et les privilèges traditionnels de la France en Syrie et dans les Lieux Saints ont été de nouveau et formelle-

ment consacrés. Puissions-nous ne jamais renoncer à cette glorieuse mission qui nous rattache encore à l'Église dont nous avons ailleurs déserté les intérêts et la défense! car l'accomplissement de cette mission nous conserve en Orient un prestige que nous n'avons plus en Europe.

Mais il est temps de sortir de ces considérations générales, pour donner, dans les chapitres suivants, quelques détails précis sur les principaux établissements religieux que nous soutenons à Jérusalem, en y ajoutant ensuite une courte notice sur ceux qui n'appartiennent pas à la religion catholique et qui, par conséquent, ne sont point soumis à notre protectorat.

CHAPITRE II

LES RR. PÈRES FRANCISCAINS DE TERRE SAINTE

Lorsque, en 1187, la funeste bataille de Hattin eut anéanti le royaume franc de Jérusalem, conformément aux décrets mystérieux de la Providence, cette ville, reconquise par les croisés, au prix de tant de sacrifices et de tant de sang répandu, et conservée seulement par eux pendant 88 ans, retomba au pouvoir des musulmans, qui depuis, sauf pendant quelques années, l'ont toujours gardée. C'est alors que Dieu suscita, dans la personne de saint François d'Assise, le chef d'une légion pacifique et héroïque tout à la fois d'humbles, mais vaillants religieux, qui entreprirent de fonder en Palestine un royaume plus durable que celui de Godefroy de Bouillon. Douze d'entre eux débarquèrent à Ptolémaïs, en 1219, sous la conduite de leur vénérable fondateur. Peu de temps après, quelques pauvres religieux de leur ordre étaient déjà installés à Jérusalem. En 1244, ils y furent tous massacrés par des hordes de farouches Karezmiens, dans l'église même du Saint-Sépulcre, où s'étaient réfugiés avec eux, comme dans un asile inviolable, une foule de femmes, de vieillards et d'enfants.

En 1291, Saint-Jean-d'Acre, le dernier boulevard de la chrétienté en Palestine, tomba à son tour, et les Franciscains y teignirent encore de leur sang les églises confiées à leur garde. D'autres disciples de saint François remplacèrent bientôt à Jérusalem leurs frères martyrs, mais leur position était toujours précaire.

En 1342, Robert, roi de Naples, et Sanche, sa femme, achetèrent du sultan d'Égypte le sanctuaire du mont Sion et le cédèrent au Saint-Siège qui, par une bulle de Clément VI, datée d'Avignon, le 21 novembre de cette année, en remit la propriété, avec le soin de la desservir, aux Pères Franciscains. Depuis cette époque, ces religieux n'ont pas cessé de rester fidèlement aux différents postes d'honneur où ils avaient été placés ; ils les ont défendus souvent au péril de leur vie et les sanctuaires qu'ils ont été obligés d'abandonner leur ont été arrachés par la force, sans qu'ils aient pour cela jamais abdiqué le droit d'en revendiquer un jour la possession. C'est donc à cette pieuse milice que le monde catholique doit l'avantage inappréciable d'avoir conservé jusqu'à notre époque la propriété, soit exclusive, soit partagée, de quelques-uns des Lieux les plus saints et les plus vénérés de la terre. Chassés par les musulmans, en 1551, du Cénacle, les Franciscains s'établirent d'abord provisoirement dans une maison appelée *le Four* et située sur les flancs du mont Sion ; puis, en 1559, ils achetèrent à grands frais l'église et le couvent de Saint-Sauveur, qui avaient auparavant appartenu aux Géorgiens et où ils s'efforcèrent de maintenir intacts les différents privilèges qui leur avaient été octroyés par les souverains pontifes. En 1561, les indulgences dont ils jouissaient au Cénacle furent transférées à leur nouveau monastère.

Je n'ai point ici à raconter leur histoire ; mais je dois dire que c'est grâce à eux que, pendant longtemps, les pèlerins latins ont pu venir se prosterner devant le Saint Sépulcre et le Golgotha ; c'est dans leurs divers couvents que tous trouvaient asile, conseil et sécurité. Sans eux, la chaîne de ces pieux pèlerinages eût été souvent brisée ; sans eux aussi la France de Charlemagne, de Godefroy de Bouillon et de saint Louis eût vainement cherché à exercer son protectorat séculaire sur des sanctuaires que les pèlerins latins auraient, faute

d'appui, renoncé à visiter, et il n'y aurait plus eu de véritable garde d'honneur, entretenue par l'Église catholique, auprès du tombeau de son divin fondateur. Les Franciscains ont donc rendu, par leur opiniâtre fidélité que rien ne décourageait, un immense service à toutes les nations latines ; ils ont, en particulier, bien mérité de la France, dont ils ont, avec les seules armes d'un dévoûment et d'une patience invincibles, secondé en Palestine la généreuse et chrétienne influence. D'un autre côté, il faut remarquer que ce Robert d'Anjou, roi de Naples, qui acheta au sultan d'Égypte, pour une somme considérable, les sanctuaires en question, était neveu de saint Louis, roi de France, qui, lui aussi, avait tant fait pour les Lieux Saints. Ainsi, c'est toujours la France ou des Français que nous rencontrons comme conquérant par la force ou rachetant au poids de l'or les sanctuaires de la Palestine.

Au commencement du XVII^e^ siècle, un décret de la Propagande, daté du 22 février 1627, plaça sous la juridiction spirituelle du Révérendissime Père Custode de Terre Sainte les villes de Jérusalem, de Bethléhem, de Nazareth, et tous les endroits de la Palestine, de la Syrie et de l'Égypte, où les Franciscains avaient des couvents.

Vers la fin de ce même siècle, le Père Custode fut également nommé préfet apostolique de toutes ces contrées, y compris l'île de Chypre ; mais, en 1829, Grégoire XVI restreignit cette juridiction, en la bornant à la Palestine proprement dite et à l'île de Chypre.

Les principaux dignitaires de la custodie de Terre Sainte sont :

1° Le Père Custode, qui a le titre de Paternité Révérendissime et qui est toujours un Italien. Jusqu'au rétablissement du patriarcat, le religieux, qui était revêtu de cette haute dignité, avait des privilèges et des droits quasi épiscopaux ; il officiait pontificalement avec la crosse et la mitre, conférait les Ordres mineurs et accordait les dispenses ;

2° Le vicaire du Révérendissime. Cette dignité, d'après les statuts, doit toujours être donnée à un Français ;

3° Le procureur général : chargé de l'administration, il est le caissier de l'Ordre en Terre Sainte et doit être Espagnol.

Avant 1847, époque de la restauration du patriarcat latin, les Franciscains avaient à Jérusalem trois couvents. Le plus important était celui de Saint-Sauveur, où résidaient le Révérendissime et tous les dignitaires de l'Ordre. Il renfermait trente prêtres et trente-deux frères. Dans l'intérieur de ce vaste bâtiment, assez irrégulièrement construit, une chapelle, au premier étage, servait d'unique paroisse à la population catholique qui se montait seulement à 940 âmes environ. Cette chapelle, du nom de Saint-Sauveur, comme le monastère, n'avait absolument rien de remarquable. Son architecture était lourde et écrasée, mais les Franciscains, forcés de quitter leur maison du mont Sion, avaient, comme je l'ai dit, obtenu la faveur, par décision pontificale, d'apporter avec eux et de transférer à la chapelle de leur nouveau couvent les indulgences et les mêmes privilèges que les papes avaient accordés autrefois à l'église du Cénacle. Cette chapelle a été depuis démolie et remplacée, dans ces dernières années, par une vaste église, élégante et bien bâtie, qui, dans son enceinte, peut contenir presque toute la population catholique de Jérusalem, laquelle se monte maintenant à 2.000 âmes. Divisée en trois nefs par de solides piliers, elle renferme trois autels principaux :

1° L'autel du Saint-Esprit, élevé en mémoire de la Pentecôte ; c'est le maître autel ;

2° L'autel de l'institution de la Sainte Eucharistie, du côté de l'Évangile ;

3° L'autel de l'apparition de N.-S. J.-C. à saint Thomas, du côté de l'épître.

Les indulgences attachées au Cénacle et ensuite à la chapelle primitive de Saint-Sauveur ont été natu-

rellement appliquées à l'église qui l'a remplacée.

Derrière le maître-autel est le chœur des religieux. Ceux-ci comptent parmi eux des prêtres qui parlent presque toutes les langues de l'Europe et la plupart de celles qui sont en usage dans l'empire ottoman; ils peuvent donc entendre les confessions des pèlerins de toute nation qui recourent à leur pieux ministère.

L'église actuelle, qui sert de paroisse aux Latins, et qui est due en grande partie à la munificence de François-Joseph Ier, empereur d'Autriche, fait beaucoup d'honneur aux pères qui l'ont si rapidement construite et qui ont su en faire l'un des plus beaux monuments religieux de la Palestine. Elle est accompagnée d'une tour carrée servant de clocher et qui se termine en une pointe gracieuse d'où s'élance une magnifique croix qui resplendit dans les airs et domine la ville entière. Les cloches de ce campanile ébranlent tous les échos de la Cité Sainte, et, quand elles sont mises en mouvement, elles étouffent complètement la voix des muezzins.

Ce grand couvent renferme actuellement 80 religieux; tant pères que simples frères. Il occupe un espace très étendu entre les remparts de la ville au nord et la rue dite en arabe Haret-deir-el-Frendj (rue du couvent des Francs), au sud. Dans sa partie septentrionale, on a bâti un séminaire séparé, mais très voisin du cloître réservé aux religieux. Les séminaristes sont en ce moment au nombre de dix et pendant quatre ans ils suivent des cours de théologie. A ce même couvent, sont adjointes deux écoles, une école d'apprentissage et une école d'orphelins, sous la haute direction, l'une et l'autre, d'un religieux belge des plus capables, le père Dominique. Dans l'école d'apprentissage, je signalerai particulièrement une imprimerie pouvant imprimer en huit langues, le français, l'italien, l'arabe, le turc, l'allemand, le slave, le grec moderne et l'arménien. Une machine destinée à la fonte des caractères a été envoyée, il y a quelques années, par Sa Majesté

l'empereur d'Autriche. A côté de l'imprimerie est un atelier de reliure. D'autres ateliers, pour la chaussure, la serrurerie et la menuiserie occupent également un certain nombre d'enfants. C'est dans ce dernier atelier qu'on a fabriqué toutes les boiseries et toutes les stalles si bien exécutées de la nouvelle église. On s'est servi pour cela de bois de noyers provenant de Damas, où les jardins abondent en noyers gigantesques. On sait que les veines de ce bois, quand elles sont polies et vernies, produisent une sorte d'effet chatoyant qui flatte singulièrement le regard.

Dans l'école des orphelins, 37 enfants, tous internes, apprennent, sous la direction de quatre professeurs, tant frères que laïcs, l'arabe, l'italien et le français ; ils sont entièrement à la charge des pères, ainsi que 28 orphelines qui habitent une maison voisine et sont dirigées par quatre sœurs franciscaines, venues de leur maison-mère du Caire. Ces deux écoles sont tenues l'une et l'autre avec beaucoup de soin, et on ne pourrait trop savoir gré aux pères d'arracher ainsi à la misère et au vice des enfants qui leur doivent le précieux bienfait d'une éducation chrétienne.

En même temps qu'ils sont la providence spirituelle de la paroisse latine de Jérusalem, les Franciscains en sont en même temps la providence temporelle par les secours de toutes sortes qu'ils donnent aux malheureux. Ils distribuent, en effet, environ 350 kilos de pain par jour aux pauvres ; ces pains sont fabriqués à la boulangerie du couvent. Ils logent pareillement, dans des maisons qu'ils possèdent ou qu'ils louent, beaucoup de familles qui autrement seraient sans asile.

Non loin de ce grand couvent est un bel hospice, connu de tous les pèlerins sous le nom de Casa Nova, et où les pères donnent une cordiale et bienveillante hospitalité à tous les étrangers francs qui viennent frapper à leur porte. Considérablement agrandi depuis quelques années, il est parfaitement approprié à l'usage des nombreux

pèlerins qui y passent tour à tour. Une vaste et superbe terrasse le couronne ; de là on aperçoit Jérusalem entière et une partie de ses environs. Le soir surtout, on peut, en contemplant la Cité Sainte que dorent les derniers rayons de l'astre du jour, méditer à loisir sur les destinées étonnantes de la ville où l'on se trouve.

Les Franciscains possèdent également un deuxième couvent, de petites dimensions, dans l'intérieur même de la basilique du Saint-Sépulcre et où une dizaine de prêtres qui se relayent de six mois en six mois, à cause du peu de salubrité des bâtiments, sont préposés d'une manière toute particulière, avec quelques frères, à la garde du Saint Tombeau, à l'entretien des sanctuaires qui appartiennent encore à la catholicité dans cette basilique et à la célébration des processions, et des autres services religieux qui s'accomplissent tous les jours en ce lieu. Ce couvent était d'abord plus étroit et plus humide qu'il ne l'est maintenant ; mais, en 1869, l'empereur François-Joseph Ier obtint de la Sublime Porte que, démolissant les écuries qui le dominaient et qui leur enlevaient l'air et la lumière, les religieux latins pussent transformer cet emplacement en une terrasse où il leur fût permis de faire quelques pas et de jouir un peu de la vue du ciel.

Un troisième couvent, appartenant pareillement aux Franciscains, avoisine le sanctuaire de la Flagellation et sert de succursale à la Casa-Nova, quand ce dernier hospice surabonde de pèlerins à l'époque de Pâques.

Je n'ai point à parler, en ce moment, des autres couvents que ces religieux possèdent dans d'autres villes de Terre Sainte, me bornant, dans cet ouvrage, à ceux de Jérusalem.

On voit, par les quelques détails dans lesquels je viens d'entrer, combien cet Ordre a bien mérité de la catholicité, depuis qu'il a été établi en Palestine par son saint fondateur.

CHAPITRE III

PATRIARCAT LATIN

M. le chanoine Alleau, dans sa brochure intitulée : *Patriarcat de Jérusalem*, divise en six époques différentes le temps qui s'est écoulé depuis saint Jacques le Mineur jusqu'à nos jours.

La première époque s'étend de saint Jacques le Mineur, premier évêque de Jérusalem, à Juvénal, premier patriarche, de l'an 35 à l'an 418.

La deuxième époque, de Juvénal à la prise de Jérusalem par les croisés, de 418 à 1099.

La troisième époque, de la prise de Jérusalem par les croisés à la ruine de Ptolémaïs, de 1099 à 1291.

La quatrième époque, de 1291 à 1369. Pendant cette période comme pendant la précédente, les patriarches ne résident plus à Jérusalem.

La cinquième époque, de 1369 à 1847. Durant cette époque, les Franciscains seuls, en Terre Sainte, exercent la juridiction ordinaire.

La sixième époque enfin commence à l'année 1847, c'est-à-dire au rétablissement du patriarcat latin à Jérusalem.

La première époque comprend 43 évêques, dont les 15 premiers étaient des Juifs appelés par Notre-Seigneur ou convertis par les apôtres ; les autres appartenaient à la race des Gentils.

Dans la deuxième période, on compte 45 patriarches, à partir de Juvénal, premier fondateur du patriarcat à

Jérusalem. Le siège patriarcal de cette ville, occupé depuis Constantin par des évêques presque tous d'origine grecque, devint vacant lors de la conquête des croisés, par suite de la mort, dans l'île de Chypre, de Siméon II, qui avait provoqué la première croisade.

La troisième époque comprend 22 patriarches latins qui résidèrent à Jérusalem jusqu'en 1187 et qui, après la prise de cette ville, transférèrent leur siège, soit dans l'île de Chypre, soit à Ptolémaïs.

Après la ruine définitive du royaume latin de Jérusalem commence la quatrième époque, pendant laquelle dix patriarches portèrent encore ce titre, bien plus honorifique qu'effectif.

A partir de 1369 jusqu'en 1847, s'étend la cinquième époque, pendant laquelle le titre de patriarche de Jérusalem a été purement honorifique.

Les Révérends Pères Franciscains, établis dans la Ville Sainte, après la prise de Saint-Jean-d'Acre, ont ainsi seuls comblé l'abîme qui sépare le patriarche Nicolas de Anapiis, dernier patriarche du royaume latin de Jérusalem, du nouveau patriarche, Mgr Valerga, à partir duquel commence la sixième époque, dont nous allons rapidement esquisser les glorieux débuts.

Les renseignements qui vont suivre seront empruntés soit à l'excellente brochure de M. le chanoine Alleau, soit à des renseignements que m'ont fournis Mgr Poyet, protonotaire apostolique et chanoine de Jérusalem, l'un des hommes les plus savants de cette ville, et surtout M. le chanoine Coderc, depuis longtemps secrétaire du patriarcat latin, qui a bien voulu me remettre une note détaillée à ce sujet.

Déjà, en 1620, Quaresmius, dans son grand ouvrage intitulé : *Elucidatio Terræ Sanctæ*, avait émis la pensée qu'il conviendrait, pour l'honneur des Saints Lieux, que le Souverain Pontife élevât à la dignité patriarcale celui qui exerçait la juridiction sur l'ancien patriarcat de Jérusalem. L'Église catholique romaine prouverait,

en agissant ainsi, qu'elle n'estimait pas moins les Lieux Saints que les hérétiques et les schismatiques orientaux qui ont fondé dans les mêmes lieux des patriarcats et des évêchés. Un plus grand lustre pour les sanctuaires de la Palestine serait la conséquence d'une pareille mesure. Tous les catholiques qui demeurent dans ces contrées ou qui y viennent en pèlerinage en éprouveraient une grande consolation. Il arrive, en outre, très souvent des difficultés qui ne peuvent être tranchées que par des évêques. Avec un patriarcat catholique, les Lieux Saints seraient de la sorte mieux administrés et le culte extérieur serait plus digne de l'auguste majesté des sanctuaires qu'il s'agit d'honorer.

Mais Quaresmius, Révérendissime Custode qu'il était de Terre Sainte, ne pouvait imaginer qu'il fût possible de donner à la Palestine un patriarche pris hors des couvents et de l'ordre de Saint-François.

A peine monté sur le trône pontifical, Pie IX songea enfin à rétablir, après tant de siècles d'interruption, l'ancien patriarcat latin de Jérusalem. Le but de ce grand pontife, conformément aux vœux de Quaresmius, était de relever, par cette éminente dignité, l'Église catholique de cette ville et de lui donner un chef égal en autorité et en prestige à ceux des autres communions dissidentes. Il voulait aussi, tout en combattant d'une manière plus énergique, au berceau même du catholicisme, l'influence schismatique, sans cesse croissante, sous le patronage de la Russie, opposer également une barrière plus forte à l'influence protestante qui commençait à naître, grâce à l'appui de l'Angleterre et de la Prusse.

Quant au prélat qui fut choisi, ce fut non un religieux franciscain, malgré les vertus singulières et la science ecclésiastique approfondie de beaucoup de membres de cet ordre, mais un prêtre, natif de Loano, près de Gênes, rachetant sa grande jeunesse par un esprit très distingué, possédant parfaitement la plupart des langues

de l'Orient et ayant déjà parcouru comme missionnaire apostolique plusieurs provinces de l'Asie, principalement la Syrie, la Mésopotamie et la Perse. Il avait, en outre, une physionomie imposante, un grand air de majesté, malgré ses 34 ans, un regard pénétrant et ferme et, dans le caractère, une rare énergie dont il avait déjà donné plusieurs preuves dans ses difficiles et périlleuses missions. Le décret qui rétablit le patriarcat latin de Jérusalem porte la date du 23 juillet 1847. Le 4 octobre suivant, le titulaire est nommé : c'est Joseph Valerga, missionnaire apostolique à Mossoul. Le pape le consacre de ses propres mains, le 10 du même mois.

Le 16 janvier 1848, Mgr Valerga fait son entrée à Jérusalem. Cette entrée est saluée, comme celle d'un souverain, par les canons de la tour de David, et il est escorté jusqu'à la petite maison qui doit lui servir de résidence provisoire, non seulement par les consuls et par la population latine accourue à sa rencontre, mais par une foule considérable de Turcs, d'Arabes, d'hétérodoxes et même de Juifs.

Il n'entre pas dans mon sujet de raconter ici en détails les vingt-cinq années de son fécond et illustre patriarcat, les nombreuses difficultés qu'il eut à briser et la manière dont il en triompha pour asseoir définitivement son autorité ; qu'il me suffise de me borner à quelques faits principaux.

Le pasteur est arrivé ; mais l'Église, où est-elle ? Elle se trouve toute groupée sous la houlette des RR. PP. Franciscains et Carmes autour des Sanctuaires commis à la garde de ces pieux religieux et si fidèlement conservés par eux. Elle compte 4000 catholiques distribués en huit paroisses dont sept sont régies par les fils de saint François et une seule, Caïffa, par les Carmes.

Ces paroisses sont : Jérusalem, Bethléhem, Saint-Jean dit in Montana, Ramleh, Jaffa, Nazareth, Acre et Caïffa.

A côté des Franciscains, une seule communauté des

Sœurs de Saint-Joseph de l'Apparition complète l'Église de Jérusalem.

L'île de Chypre, qui relève pareillement de la juridiction patriarcale, possède aussi deux paroisses administrées par les Franciscains ; mais la population catholique n'y monte pas à 400 âmes. Telle était la situation du patriarcat lorsque Mgr Valerga prit possession du siège où la confiance du Saint Père l'avait placé. Dans l'humble demeure où il trouva d'abord un asile, il installa quelques prêtres, venus de France et d'Italie pour lui prêter leur concours. Puis, en 1852, il en fit le berceau d'un séminaire, où les élèves et les professeurs fort à l'étroit restèrent péniblement entassés jusqu'en 1857, époque où ils furent transférés à Beit-Djallah.

Ce village, situé à une faible distance de Bethléhem, était occupé, en 1852, par 3.000 Grecs, la plupart schismatiques. C'est là, néanmoins, que Mgr Valerga, en 1853, entreprit d'établir une mission, puis un séminaire. Les débuts de cette mission, comme on devait s'y attendre dans une pareille localité, furent difficiles et même dangereux. Les Grecs, en effet, s'opposèrent à l'installation des trois prêtres envoyés par le patriarche. L'abbé Morétain, l'un d'entre eux, faillit même être tué d'un coup de fusil, au moment où il achevait de célébrer la sainte messe. Dans de si critiques circonstances, Mgr Valerga montra une fermeté à toute épreuve et accourut en toute hâte de Jérusalem à Beit-Djallah, pour soutenir par sa présence le courage de ses vaillants missionnaires ; mais, dans l'impossibilité où il était de bâtir dans cette localité une église et un séminaire, tant que la population lui serait si hostile, il se retira à Jaffa pendant quelques mois, en attendant l'arrivée du firman que M. Botta, consul de France, avait demandé pour lui à Constantinople. M. Botta l'accompagna même dans sa retraite et protesta ainsi hautement contre la connivence du pacha de Jérusalem, dont le mauvais vouloir dans cette affaire

n'était que trop évident, les Grecs l'ayant gagné à leur cause.

En 1854 enfin, le firman arriva, et l'abbé Morétain, à la fois prêtre et architecte, commença à construire, sur les plans de Mgr Valerga, une grande église et le séminaire qui, en 1857, fut occupé par les élèves. C'est en même temps un petit et un grand séminaire, c'est-à-dire qu'on y prend l'enfant sachant à peine lire et écrire et qu'on le pousse jusqu'à la fin de la théologie. Dans les basses classes, on enseigne l'arabe, l'italien, le français et le latin. Ces cours durent ordinairement cinq ou six ans. On fait ensuite deux ans de philosophie et cinq de théologie ; le texte est la Somme de saint Thomas. Les jeunes Arabes qui suivent ces différents cours paraissent très intelligents et sont doués d'une grande mémoire. Depuis sa fondation, cet établissement n'a fourni que 26 prêtres. Un pareil résultat peut sembler médiocre à quelques-uns ; mais si l'on considère que le nombre des élèves n'est ordinairement que de 25 depuis la huitième jusqu'à la théologie inclusivement, on conviendra que ce séminaire est loin d'avoir été stérile.

Pour sortir de l'obscurité au milieu de laquelle il vivait à Jérusalem et relever, par une résidence plus en rapport avec sa haute dignité, l'éclat du siège où il était assis, Mgr Valerga commença, en 1860, la construction d'un palais patriarcal et d'une cathédrale attenante, vers l'angle nord-ouest de la ville.

En même temps, il fondait en Palestine plusieurs missions avec écoles : celle de Djifneh, en 1855 ; celle de Ramallah, en 1857 ; celle de Bir-Zeit, en 1858 ; celle de Bethsahour, ou village des Pasteurs, en 1859 ; celle de Thaïbeh, en 1860 ; celle de Naplouse, en 1862 ; celle de Jaffa de Galilée, l'ancienne Japhia, près de Nazareth, en 1866 ; celle du Salt, en 1867. Les néo-catholiques de ces localités portaient déjà à 7.500 le nombre des Latins de son patriarcat. Il en avait trouvé 4.000 seulement, comme je l'ait dit plus haut, lorsqu'il arriva à Jérusalem.

Le 11 février 1872, la nouvelle cathédrale catholique, dédiée au Saint Nom de Jésus et remarquable, tant par l'harmonie de toutes les parties, que par la beauté des détails, fut consacrée par Mgr Valerga qui, avec l'abbé Morétain, en avait été le principal architecte; mais hélas! dans cette même année, après un voyage à Damas et à travers le Hauran, il fut atteint d'une grave maladie et succomba à Jérusalem, le 2 décembre. Une crise courte, mais foudroyante, avait soudain abattu ce tempérament robuste et enlevé à l'Église de Jérusalem, aux différentes missions qu'il avait fondées dans la Terre Sainte et à toutes les maisons religieuses, anciennes et nouvelles, qu'il dirigeait dans la vaste étendue de sa juridiction, le chef vénéré qui en était l'âme et la vie. Ses derniers moments et sa mort ont été racontés d'une manière touchante par M. le chanoine Coderc, et je renvoie le lecteur à cet opuscule intitulé: *Mgr Valerga, premier patriarche de Jérusalem, ses derniers jours et sa mort.* (Paris, Henri Plon, éditeur.)

Ce pontife repose, depuis lors, au milieu de la cathédrale qu'il avait lui-même bâtie et consacrée, dans la chapelle du bienheureux saint Joseph, son patron.

Il a eu pour successeur Mgr Bracco, né en Italie, à Torrazza, en 1835, et qui, depuis 1860, habitait la Palestine où il avait professé la philosophie au séminaire de Beit-Djallah, dont il était devenu bientôt le supérieur. En 1866, nommé évêque *in partibus* de Magida, il était resté attaché au patriarche en qualité de vicaire général. Très instruit dans les Saintes Écritures, simple et modeste dans ses goûts, très conciliant dans les manières, étant en outre fort au courant, depuis douze ans qu'il était en Palestine, de toutes les questions relatives aux Saints Lieux et de toutes les œuvres qu'avait crées son glorieux prédécesseur, Mgr Bracco était naturellement désigné au choix de Pie IX, qui s'empressa de le faire monter, malgré son humilité et sa jeunesse, car il avait à peine 38 ans, sur le siège pa-

triarcal de Jérusalem. Élu en 1873, ce vertueux prélat ne démentit pas le choix et les espérances du Saint Père, et avec l'aide des divers membres si dévoués de son chapitre, il songea aussitôt, non seulement à continuer les œuvres de Mgr Valerga, mais encore à en fonder de nouvelles. C'est ainsi qu'en quinze ans, nonobstant l'exiguité de ses ressources, il a créé les douze missions suivantes : celle de Rémémim, en 1873 ; celle de Faheis, en 1874 ; celle de Kérac, transférée depuis à Médaba, en 1875 ; celle de Reyneh, en 1878; celle de Chefa-Amar, en 1879 ; celles de Raphidia et de Gaza, en 1881; celle de Aïn-Aric, succursale de Ramallah, en 1881 ; celle de Kefer-Malek, succursale de Thaïbeh, en 1882 ; celle de Zébabdeh, en 1883. Ces différentes missions ont porté le nombre des catholiques, en Palestine, à 13.500. Plusieurs autres villages ont demandé et sollicitent encore l'envoi d'un missionnaire latin ; mais le défaut d'ouvriers évangéliques et de ressources pécuniaires met Mgr Bracco dans la triste nécessité de remettre à des temps meilleurs la douce satisfaction d'exaucer les vœux de ces populations.

En résumé, voici l'état actuel des œuvres patriarcales en Palestine :

1° Un séminaire, avec 25 élèves et six professeurs, fondé en 1852 ;

2° Un hôpital, qui date également de 1852; j'en parlerai ailleurs, en donnant quelques détails sur les Sœurs de Saint-Joseph de l'Apparition ;

3° Un palais patriarcal, avec cathédrale attenante ;

4° Trois aumôneries en dehors de Jérusalem, exigeant la résidence d'un prêtre ;

5° 20 missions avec résidence et 3 missions moins importantes, sans résidence de missionnaire ;

6° 23 écoles de garçons ;

7° 19 écoles de filles, dont 9 tenues par des Sœurs de Saint-Joseph ou du Rosaire, toutes aux frais du patriarche.

Pour la fondation et l'entretien de toutes ces missions et de ces œuvres diverses, le patriarche latin ne reçoit des aumônes de toute la catholicité, envoyées en Terre Sainte, que la modique somme de 37.000 francs. La Propagation de la Foi lui alloue une somme à peu près pareille. Ceci, et les quelques dons éventuels dont le gratifie parfois la Providence, sont des ressources tout à fait insuffisantes pour faire face à tant de frais. Les missionnaires sont mal logés et mal nourris ; la plupart n'ont pour chapelle qu'une misérable chambre, trop petite pour contenir tous les fidèles et peu décente pour le culte. Plusieurs écoles sont en souffrance, parce qu'elles sont trop nombreuses pour un seul maître, ou parce que le maître n'est pas à la hauteur de ses fonctions comme capacité et qu'on est obligé de le garder par économie. Ces écoles sont, sous ce rapport, inférieures à celles des protestants qui, avec des ressources beaucoup plus considérables, peuvent se procurer des maîtres plus instruits. Tout cela jette sur la plupart de ces missions un vernis de misère qui diminue singulièrement l'influence du missionnaire et l'efficacité de son action sur des populations qui sont portées à juger de la vérité d'une religion par la pompe extérieure du culte et par la richesse de ses ministres.

Je suis heureux de pouvoir dire que les nuages qui, dans le commencement, s'étaient élevés entre la custodie de Terre Sainte, dépossédée de ses privilèges plusieurs fois séculaires, et le patriarchat renaissant, avec les droits nouveaux qui lui étaient conférés par Pie IX, se sont depuis longtemps dissipés, et que la plus complète harmonie règne entre le patriarche latin et les religieux de Saint-François. Lorsque M^gr^ Valerga eut rendu le dernier soupir, la désolation la plus profonde envahit les divers couvents des pères. Tous les Franciscains de Jérusalem, tous ceux de Bethléhem et de Saint-Jean-in-Montana, ayant à leur tête le Révérendissime Père Custode Serafino Milani, vinrent prier

et pleurer autour du corps vénéré du pontife ; la tristesse la plus vive était peinte sur leurs visages. Le jour des funérailles, ce fut l'un des pères qui prononça une belle oraison funèbre où les vertus et les éminentes qualités du défunt furent éloquemment retracées.

Quant à Mgr Bracco, il était déjà très aimé de tous, avant de monter sur le trône patriarcal, à cause de sa grande piété et de son inaltérable douceur de caractère. Aussi, à peine eut-il été choisi pour remplacer son illustre prédécesseur, qu'il captiva immédiatement tous les cœurs, animé qu'il était d'un profond esprit de paix. Quoique Italien de naissance, il sait rendre justice à la France pour la protection dont elle l'entoure, il l'aime comme l'aimait Mgr Valerga, qu'on a quelque fois accusé jadis, mais à tort, d'être anti-Français. Tous les actes de la vie du pontife prouvent, en effet, que cette accusation n'était pas fondée. Mgr Valerga était réellement Français de cœur, ainsi qu'il l'a plusieurs fois affirmé lui-même. C'est lui qui a introduit et popularisé notre langue française à Jérusalem, où presque personne ne la parlait avant son arrivée. L'une de ses premières pensées a été de s'entourer de prêtres français, et ces derniers ont toujours eu son estime et ses préférences en toutes sortes de circonstances. Quand il est mort, son chapitre, créé depuis dix ans, comptait quatre chanoines français sur dix, tandis que deux Italiens seulement en faisaient partie. Aujourd'hui, sur 48 chanoines honoraires, 25 sont français. Mgr Bracco, en cela comme en tout, suit les traditions de son prédécesseur. Comme lui, il apprécie la France et les Français, et c'est sur eux qu'il fonde ses plus solides espérances pour le développement de ses œuvres. N'est-ce pas lui qui a appelé les frères des Écoles chrétiennes en Palestine, et fait le meilleur accueil aux autres congrégations françaises, qui s'y sont multipliées pendant son pontificat, et dont je parlerai plus bas ?

Avant de terminer ce chapitre, il ne sera pas hors

de propos de dire un mot de l'ordre du Saint-Sépulcre, puisqu'il est rattaché maintenant au patriarcat.

Cet ordre célèbre, d'après l'opinion la plus répandue, a été fondé par Godefroy de Bouillon ou par ses premiers successeurs. Après les croisades, il continua à se maintenir... En 1496, le pape Alexandre VI l'entoura de sages règlements et en confia la collation au Révérend Père Custode de Terre Sainte qui, en l'absence du Patriarche, gouvernait le diocèse de Jérusalem.

En 1847, époque du rétablissement du patriarcat, en la personne de M^gr^ Valerga, le pape Pie IX rendit au patriarche, qui l'avait possédé sous les rois francs, le droit exclusif de nommer les chevaliers. Ce droit fut de nouveau affirmé par le bref du même pontife, en 1868, qui commence par ces mots : *Cum multa*... A partir de cette époque, et par la teneur de ce bref, l'ordre du Saint-Sépulcre, qui, jusqu'à ce jour, n'avait eu qu'une seule classe, en eut désormais trois : chevalier, commandeur et grand'croix. De plus, pour affirmer plus explicitement que cet ordre était pontifical et, partant, souverain, la formule du diplôme fut changée; ce ne fut plus le patriarche qui parlait en son nom, mais le patriarche au nom du Souverain Pontife.

L'ordre, ainsi réorganisé, a été reconnu par toutes les puissances européennes, même par des puissances non catholiques, telles que l'Allemagne, la Hollande et la Turquie. Il est à espérer que la France, qui, dans ce cas, fait exception, finira bientôt par le reconnaître elle-même. Protectrice du catholicisme en Orient, patronne des Lieux Saints et de leur premier gardien naturel, le patriarche de Jérusalem, est-il admissible qu'elle lui soit hostile dans l'exercice d'une prérogative accordée à ce prélat par le Saint-Siège et dans la collation d'un ordre, dont le pontife de Rome s'est déclaré le véritable grand-maître; par conséquent, en le décernant, le patriarche de Jérusalem agit, depuis lors, comme le

délégué du pape et non plus en son nom personnel. C'est donc, je le répète, un ordre réellement souverain.

La décoration consiste dans la croix de Godefroy de Bouillon, formée de cinq croix émaillées de rouge-sang, la grande croix du milieu, à l'exclusion des quatre petites croix collatérales, doit être potencée. (1)

(1) Ce chapitre était déjà depuis quelque temps rédigé, lorsqu'au moment de le livrer à l'impression, j'ai appris tout à coup avec douleur la mort de Mgr Bracco, décédé à Jérusalem, le 19 juin dernier, à l'âge de 54 ans, et la 23e année de son épiscopat. L'Eglise catholique de Palestine est donc maintenant veuve de son saint pontife qui l'avait constamment édifiée par l'exemple de ses rares vertus et qui, tout en la développant, avait toujours fait régner dans son sein la paix et l'harmonie. Dieu veuille que le prélat, qui va être appelé à l'honneur de lui succéder sur le trône patriarcal de Jérusalem, y fasse monter en même temps le même esprit de piété, de mansuétude et de conciliation!

CHAPITRE IV

LES FRÈRES DES ÉCOLES CHRÉTIENNES. — LA TOUR PSÉPHINA.

Les frères des Écoles chrétiennes ont ouvert, depuis le 15 octobre 1878, un bel établissement dans la Ville Sainte. Cet établissement, appelé depuis longtemps par les vœux du clergé et de la population, doit son existence à la demande de Mgr le patriarche latin, à l'appui de M. le consul général de France et à celui des Révérends Pères Franciscains. C'est de Mgr Bracco que les frères ont reçu le terrain sur lequel ils ont assis leurs vastes constructions. Au mois de novembre 1876, les frères Évagre et Symphorien arrivèrent à Jérusalem pour diriger les travaux; le premier de ces deux frères y était déjà venu six mois auparavant pour régler toute chose au nom du Supérieur général de son Institut. La Custodie de Terre Sainte donna à ces deux frères une charitable hospitalité pendant les deux années que durèrent les travaux. Ils employèrent d'abord six mois pour le déblai et le nivellement, et ce n'est que le 29 avril 1877 qu'ils eurent la consolation de voir poser et bénir la première pierre de leur maison par Mgr Bracco. Le 14 octobre 1878, ce même digne patriarche, entouré de M. Patrimonio, alors consul général de France, du Révérend Père Gaudenzio, Custode de Terre Sainte, et d'un grand nombre de religieux et d'habitants, vint bénir solennellement la chapelle et l'établissement tout entier.

Cette magnifique maison, dont l'Institut des Frères et quelques bienfaiteurs ont fait les frais, s'élève sur les

ruines de la fameuse tour Pséphina et se trouve placée sur le plus haut point de la ville, à l'angle nord-ouest de son enceinte. Aussi domine-t-elle la cité entière. De ses superbes terrasses, le regard embrasse dans un immense horizon, bien au delà de la ville, la pointe septentrionale de la mer Morte, les montagnes d'Ammon et de Moab et une partie de celles de la Judée.

Dans les sous-sols, on remarque avec un vif intérêt les restes gigantesques de la tour que nous venons de mentionner.

Dès le lendemain de la bénédiction de la chapelle, des classes et des appartements, près de cent enfants accoururent chez leurs nouveaux maîtres. La population catholique de Jérusalem, qui se compose de 2.000 fidèles, ne peut fournir qu'un nombre restreint d'élèves de six à treize ans; aussi, aux Latins, se sont joints depuis des Grecs et des Arméniens non unis, ainsi que des Turcs. Ceux qui ne connaissent pas l'Orient pourraient croire que ce mélange d'enfants de différentes religions nuit à la propagation du catholicisme et peut empêcher un bien réel et pratique ; mais il n'en est rien. Une douce et ferme direction maintient tout ce petit peuple dans l'amour de l'ordre et de l'obéissance. Les protestants ont pu créer, avec l'or dont ils disposent, divers internats et autres écoles pour les deux sexes. De nombreux élèves trouvent gratis dans ces établissements le logement, le vivre, les vêtements et l'instruction. Les frères des Écoles chrétiennes, qui ont à peine le nécessaire et qui n'ont aucun moyen de lutter, sous le point de vue matériel, avec les autres écoles rivales, réunissent néanmoins actuellement 192 enfants, attirés seulement par l'espoir d'une bonne éducation et d'une solide instruction. Ces élèves sont répartis comme il suit : 119 élèves du rite latin ou catholiques ; 54 du rite grec non uni ; 14 du rite arménien non uni et 6 de la religion musulmane.

Tous ces élèves, divisés en cinq classes, sont externes

et gratuits. Cette gratuité est tellement absolue que, non seulement les enfants n'ont aucun honoraire à donner, mais qu'ils reçoivent gratuitement tous les effets classiques, et de plus un grand nombre d'entre eux obtiennent des dons en pain et en vêtements. Ce sont les RR. PP. Franciscains qui se chargent charitablement de distribuer aux élèves latins les fournitures classiques et le pain de chaque jour. L'enseignement comprend l'étude des langues arabe, française, italienne et turque, et tout ce que renferme le programme d'une bonne instruction primaire basée sur la religion. L'enseignement du dessin linéaire et académique tient aussi l'un des premiers rangs, à cause du besoin particulier qu'en auront les enfants pour les divers métiers auxquels la plupart se destinent.

Accoutumer les élèves au travail et à l'économie, faire disparaître parmi eux les habitudes de mendicité qui sont si communes en Palestine et surtout à Jérusalem, donner une instruction suffisante, développer sans cesse les plus pures maximes de la morale et de la religion, sans blesser aucune conscience, tel est le but que poursuivent les frères pour opérer dans la Ville Sainte un bien réel.

A cette école, a été adjoint un petit noviciat, où, pendant trois, quatre et même cinq années, se forment de jeunes Libanais aux épreuves de la vie religieuse, tout en acquérant, principalement dans la langue arabe, les connaissances et le talent requis pour l'enseignement de cette langue qu'ils seront appelés à professer eux-mêmes un jour. Ce petit noviciat, composé de jeunes gens des rites orientaux, surtout de Maronites du Liban, contrée où la foi et les mœurs se sont mieux conservées, a été ouvert le 1er octobre 1885, et a déjà donné quelques espérances. Plusieurs des premiers novices sont actuellement au noviciat de Ramleh, en Égypte, où ils ont pris l'habit religieux. Trente sont à Jérusalem, où ils attendent l'âge voulu pour aller en

Égypte rejoindre leurs aînés au noviciat. Cette œuvre distincte de l'école est dirigée par trois frères et un prêtre maronite.

Quant à la communauté tout entière, elle se compose de douze frères et de deux prêtres maronites qui sont professeurs d'arabe. Le frère Évagre, pour augmenter son école et pour séparer davantage les novices des élèves, a conçu le projet de transporter le noviciat à Bethléhem et de réunir dans les nouveaux bâtiments qu'il a l'intention de construire le noviciat de Ramleh en Égypte et celui de Jérusalem. Mais, pour accomplir cette grande œuvre, il a besoin d'être puissamment aidé et il compte sur la charité et sur les dons de tous ceux qui aiment sincèrement la religion et la France. Il aspire, en effet, à naturaliser de plus en plus en Palestine notre belle langue française et une instruction foncièrement chrétienne. Tels sont, en résumé, les renseignements principaux que le frère Évagre a bien voulu me donner, pendant les diverses visites que j'ai faites de sa maison; mais ce que sa modestie l'a empêché de me dire, c'est qu'il est véritablement l'âme de toute sa communauté. D'une rare finesse d'esprit et d'une aménité inaltérable de caractère, il a su, dès son arrivée, captiver les sympathies de ses dignes collaborateurs, de ses élèves, de leurs familles et de la ville entière. Tout en veillant avec le plus grand soin à ce que les enfants catholiques de son école soient élevés dans les principes et dans la pratique de la foi de leurs pères, il se garde bien de froisser les croyances contraires des enfants qui appartiennent au schisme, à l'hérésie ou au mahométisme. Il sait faire régner au milieu de tous la paix et l'harmonie, et il les habitue ainsi, par cette fraternité commencée à l'école, à ne pas se montrer plus tard ennemis les uns des autres, quand ils seront devenus hommes.

Des écoles semblables élevées dans d'autres villes de la Palestine seraient un bienfait inappréciable pour le

pays. Déjà deux autres ont été créées à Jaffa et à Caïffa, où elles méritent également d'être encouragées par notre gouvernement; mais il faudrait en fonder encore d'analogues dans plusieurs autres villes de la Palestine, pour y disputer l'âme et l'esprit de l'enfant à l'influence schismatique et protestante qui grandit de jour en jour.

Je n'ai pas besoin d'ajouter que M. Ledoulx, consul général de France à Jérusalem, professe pour le frère Évagre la plus profonde estime et qu'il ne manque jamais, lors de l'arrivée des caravanes françaises, de le signaler à la reconnaissance de ses compatriotes. Les frères, en effet, je puis le dire hautement, après avoir visité la plupart de leurs établissements en Orient, transportent partout où ils s'établissent, avec notre langue qu'ils propagent, l'amour de notre patrie. Cet éloge, du reste, je dois le donner également à tous les autres religieux français qui sont répartis dans les différentes contrées du monde.

La tour Psephina.

Avant de quitter l'établissement des frères à Jérusalem, il convient de dire quelques mots des ruines de la tour Psephina, qu'ils ont heureusement sauvées en les enclavant dans l'enceinte de leur maison. Cette tour est appelée par les indigènes Kasr-Djaloud (château de Goliath); les Latins la désignent également sous le nom de tour de Tancrède, parce que c'est par là, dit-on, que ce héros pénétra dans la ville et qu'ensuite il y établit quelque temps sa résidence. Elle s'appelait jadis Psephina, du mot grec ψῆφος, qui signifie *caillou, mosaïque*, sans doute, parce que plusieurs des appartements qu'elle renfermait étaient ornés de mosaïques. Josèphe la décrit ainsi (*Guerre des Juifs*, l. V, ch. IV, § 3) :

« Le circuit entier de la ville était de 33 stades, et « quoique le troisième mur fût admirable, la tour

« Psephina était plus admirable encore. Elle occupait « l'angle nord-ouest de la ville, en face duquel Titus « avait établi son camp. Sa hauteur était de 70 cou- « dées. De son sommet on pouvait apercevoir l'Arabie « au soleil levant et les dernières possessions des « Hébreux jusqu'à la mer. Sa forme était celle d'un « octogone. »

L'importance de cette tour, dont je félicite sincèrement le frère Évagre d'avoir conservé les débris, autant qu'il l'a pu, tient à celle du Saint-Sépulcre, dont elle contribue à prouver topographiquement l'authenticité ; car si le troisième mur d'enceinte, c'est-à-dire le plus extérieur, ne dépassait pas cette tour, qui en constituait l'angle nord-ouest, il faut nécessairement chercher bien en deçà le tracé du second mur, et dès lors, dans l'intervalle de ces deux murs, dont le deuxième seul était antérieur à Notre-Seigneur, le Saint Sépulcre peut parfaitement trouver place. Or, il est démontré, maintenant, d'une manière qui semble inattaquable à toute critique, que la tour Psephina occupait les restes actuels du Kasr-Djaloud. Un voyageur du XII^e^ siècle, l'higoumène russe Daniel, s'exprime ainsi : « A l'orient de la tour de David, à la distance « d'un tir d'arc, se trouve l'endroit où David tua Go- « liath. »

C'est cette dernière tradition erronée, déjà émise alors par les pèlerins et par les musulmans, qui a fait donner le nom de Djaloud ou de Goliath à cette tour. Quoi qu'il en soit, Titus, après avoir placé son second camp vis-à-vis de la tour Psephina, choisit son point d'attaque dans le voisinage, près du monument du grand prêtre Jean.

Quant aux débris de cette tour, ils consistent en quatre piliers carrés, encore en partie debout, construits en pierres de grandes dimensions, bien jointoyées et relevées fortement en bossage. Les refends en sont bien exécutés. Ces quatre puissants piliers, qui sou-

tiennent les quatre angles d'un grand rectangle, datent, selon toute apparence, de l'époque d'Hérode Agrippa ou de celle qui suivit immédiatement la mort de ce prince. Ce rectangle renferme trois étages de voûtes superposées, dont l'ogive est peu prononcée et qui attestent un remaniement des musulmans et ensuite peut-être des croisés; car cette tour, attaquée probablement et en partie détruite par Titus, mais non déracinée complètement dans ses gigantesques soubassements, dut être restaurée par les différents conquérants du pays. Je m'imagine, en effet, que les musulmans se gardèrent bien, après l'invasion d'Omar, de la laisser en dehors des divers ouvrages qu'ils réparèrent. Les croisés durent également plus tard la reconstruire, après avoir tenté eux-mêmes de s'en emparer par la sape et par leurs machines.

La forme octogone de la tour antique ne se retrouve pas, il est vrai, dans la base rectangulaire que je viens de signaler; mais d'abord les ruines actuelles sont loin de comprendre peut-être le périmètre complet de la tour primitive, et ensuite, qui empêche de supposer que, sur une base rectangulaire, on ait élevé une tour octogone?

Le nom de Pséphina, qui signifie mosaïque, n'est pas justifié, non plus, par ce que l'on remarque maintenant dans les différents étages de cette tour, qui était haute jadis de 70 coudées, et dont les salles intérieures renfermaient probablement ce genre de décoration; mais cette disparition s'explique facilement par les différentes destructions et reconstructions successives que la tour a subies intérieurement. D'ailleurs, dans le jardin qui précède, vers le sud, l'établissement des frères on a découvert, en fouillant le sol, plusieurs beaux fragments de mosaïques antiques représentant des fleurs, des fruits et des oiseaux. A une plus grande profondeur encore, on a trouvé deux tunnels ou aqueducs se dirigeant, l'un vers la porte actuelle de Damas, l'autre vers l'ancienne tour de Hippicus.

CHAPITRE V

LES MISSIONNAIRES D'ALGER ET L'ÉCOLE DE SAINTE-ANNE. — LE SANCTUAIRE DE SAINTE-ANNE. — LA PISCINE BÉTHESDA

Les missionnaires d'Alger et l'Ecole de Sainte-Anne.

En commençant ce chapitre, je ne puis mieux faire que d'emprunter les paroles suivantes à l'éloquent discours, prononcé à Jérusalem, au mois de mai 1888, par M. Ledoulx, consul général de France, devant la grande caravane de pénitence :

« Vous n'ignorez pas, Messieurs, que Sa Majesté le « Sultan, après la guerre de Crimée, pour reconnaître « le service que la France lui avait rendu, a offert à « notre pays la basilique et le sanctuaire de Sainte-Anne. « Il importait de restaurer l'antique édifice et de le « rendre au culte. Deux gouvernements divers ont « travaillé à cette tâche avec la même libéralité et le « même dévoûment ; car il est constant que la France, « sous quelque régime qu'elle se trouve, ne se départit « point de sa politique traditionnelle en Orient, et que « sa main généreuse dispense les témoignages de sa « sollicitude, sans s'inquiéter de l'effigie que porte l'or « qu'elle voudrait répandre encore plus abondamment. « Mais il ne suffisait pas de restaurer Sainte-Anne, de « rendre au culte un temple dont les dalles portaient « l'empreinte du front et des genoux de nos ancêtres : « il fallait de plus élever dans ce voisinage un établis- « sement qui témoignât de notre sympathie pour les

« populations qui l'entourent et de notre désir de con-
« tribuer à la régénération de l'Orient. Il fallait donc
« tout d'abord confier ce précieux dépôt à des mains
« dignes de le conserver. Ce choix n'était difficile qu'en
« raison des mérites égaux que tous les ordres ou com-
« munautés françaises présentaient au même titre.
« Toutefois, la haute autorité d'un de nos prélats les
« plus distingués dans les questions orientales, sa sur-
« prenante activité, son patriotisme éclairé, la confiance
« qu'il inspire et les éminents services qu'il a rendus
« au pays décidèrent le gouvernement à accepter les
« offres généreuses et désintéressées de Mgr Lavigerie.
« Les pères de Notre-Dame d'Afrique furent désignés
« comme chapelains et conservateurs de notre basilique
« nationale. »

C'est en 1878, lorsque les principales réparations de la basilique de Sainte-Anne, restaurée avec tant d'art par M. Mauss, touchaient à leur fin, que les missionnaires d'Alger furent appelés par le Saint-Siège et par la France à desservir ce sanctuaire. En effet, un décret de la Propagande, du 8 février 1878, confirma la cession du sanctuaire faite par le gouvernement français aux missionnaires. Au mois de mai de cette même année, Mgr Lavigerie vint lui-même à Jérusalem avec l'un de ses grands-vicaires, pour préparer l'installation de ces religieux. Ceux-ci prirent possession de leur maison, au nombre de quatre seulement, le 1er octobre 1878. Ils se bornèrent dans le principe à faire revivre le culte catholique à Sainte-Anne et dans la crypte de l'Immaculée-Conception et de la Nativité de la Sainte Vierge. Ils eurent, en outre, à s'occuper de l'achèvement des travaux de la basilique et de la construction d'une demeure plus vaste pour les missionnaires. Ils partageaient leur temps entre la prière, l'étude, principalement celle des langues orientales et de l'Écriture Sainte, la surveillance des ouvriers et aussi la souffrance; car presque continuellement la fièvre

faisait payer à l'un ou à l'autre le tribut d'acclimatation. En juillet 1880, la maison destinée à la communauté de Sainte-Anne, et qui avait été commencée en mai 1878, fut terminée et occupée par les missionnaires. En les envoyant en Palestine, Mgr Lavigerie, dans les instructions qu'il leur avait données au moment de leur départ, les avait engagés à se préparer à ouvrir, près du berceau de la Sainte Vierge, une école apostolique pour les enfants orientaux qu'on devrait se garder de faire passer au rite latin, mais qu'on laisserait dans leur rite et qu'on ferait ordonner ensuite dans ce but par leurs propres évêques.

Sur ces entrefaites, Sa Béatitude Mgr Grégorios Youssef, patriarche des Grecs-Melchites, vint à Jérusalem et alla visiter le sanctuaire de l'Immaculée-Conception. En conversant avec les missionnaires d'Alger, il leur dit qu'ils feraient bien d'ouvrir à Sainte-Anne un séminaire pour les Grecs catholiques. On sait que cette Église grecque catholique de Syrie, ou Église grecque melchite, est gouvernée actuellement par Mgr Grégorios Youssef, sous l'autorité de la congrégation de la Propagande. Quinze évêques et un clergé peu nombreux obéissent à sa juridiction. Le Révérend Père Roger, supérieur de Sainte-Anne, fit connaître aussitôt à Son Éminence le cardinal Lavigerie cette invitation que venait de faire le chef des Grecs-Melchites. Ce prélat, dans son zèle ardent pour la gloire de Dieu et l'extension de la sainte Église, adopta immédiatement un pareil projet, auquel il avait déjà songé lui-même précédemment. Il voyait, en effet, en ceux qui réclamaient son aide, non pas seulement les 80.000 catholiques grecs d'Asie, auxquels il fallait fournir de bons ouvriers évangéliques, mais les 80 millions de schismatiques qu'il fallait travailler peu à peu à convertir et à ramener à l'unité, sans froisser leurs habitudes séculaires, en cherchant, hors de propos, à les latiniser et à leur faire changer de rite. Mais, pour réaliser un

pareil dessein, il y avait bien des obstacles à surmonter. Il fallait avoir à sa disposition une vaste maison, alors qu'on n'avait que quelques chambres; il était nécessaire de s'assurer le concours des évêques orientaux. Il fallait enfin avoir l'approbation du Saint-Siège.

Le R. P. Roger passa une partie de l'hiver à solliciter dans des voyages continuels la charité des fidèles pour élever les bâtiments de l'école apostolique qu'il s'agissait de fonder. Au printemps de l'année 1881, il revint en Palestine avec les aumônes qu'il avait recueillies et, pendant qu'un de ses confrères dirigeait activement les travaux de construction, il se mit bientôt de nouveau en route et parcourut la Syrie pour annoncer aux évêques grecs catholiques l'ouverture prochaine du séminaire et leur demander de concourir à cette œuvre, destinée à la régénération de l'Orient, en envoyant à l'école de Sainte-Anne des enfants choisis par eux et dont le caractère et la piété feraient prévoir la vocation sacerdotale.

Le patriarche Grégorios Youssef accueillit avec empressement la proposition qui lui était faite et promit ses enfants. Les évêques y donnèrent pareillement leur complet assentiment.

En même temps, Mgr Lavigerie obtint du gouvernement français de changer le but de l'établissement de Sainte-Anne et d'y fonder une école pour les Orientaux, au lieu d'une maison de hautes études, comme il avait d'abord été convenu. Il s'adressa ensuite au Saint-Siège pour faire approuver la fondation projetée. Le Souverain Pontife, par décret de la sacrée congrégation de la Propagande, en date du 18 mars 1882, donna à l'œuvre nouvelle une approbation entière et solennelle. En effet, fonder un séminaire pour les Orientaux, c'était répondre au désir du grand pape, qui, dès le début de son pontificat, avait créé à Rome le collège Léonin pour ces mêmes Orientaux, et qui n'a cessé depuis de donner l'impulsion la plus forte et la mieux éclairée à toutes

les œuvres qui s'occupent de ramener au bercail de l'Église ceux qu'en a séparés le schisme de Photius.

L'ouverture de l'école apostolique de Sainte-Anne eut lieu le 6 janvier 1882. Vingt enfants, divisés en deux cours, y étaient réunis, et comme la maison n'était pas encore prête à les recevoir, ils trouvèrent l'hospitalité dans le couvent grec catholique. Enfin, le jour de l'Épiphanie de la même année, ils s'installèrent, à leur grande joie, dans les locaux qui avaient été préparés à Sainte-Anne. Ces enfants avaient été choisis par leurs évêques, mais ils restaient attachés à leurs diocèses respectifs où ils doivent rentrer après le temps de leur formation sacerdotale. Ce sont les pères missionnaires qui ont, sous l'autorité de Son Éminence le cardinal Lavigerie, la pleine et entière direction de la maison, non seulement au point de vue matériel, disciplinaire et intellectuel, mais aussi au point de vue spirituel. Un prêtre du rite grec y est adjoint en qualité d'auxiliaire pour les fonctions du rite liturgique. Le programme des études embrasse les langues française, grecque, latine et arabe, avec les éléments de l'histoire et des sciences. La langue usuelle est le français. Le temps y est partagé, avec une sage mesure, entre la prière et l'étude, coupées par plusieurs récréations. Une demi-heure par jour est consacrée au travail manuel. Cette innovation dans les exercices scolaires, tout en donnant à l'esprit des élèves un repos nécessaire, permet de tirer d'eux en même temps d'utiles services. C'est ainsi qu'en 1886, ils ont déblayé une partie de la piscine Béthesda, dont j'ai déjà parlé, et dont je dirai encore quelques mots plu tards.

Dès 1885, le nombre des élèves était de 60. En octobre 1886, on commença à constituer le grand séminaire qui, en octobre 1887, dut être éloigné de Sainte-Anne et établi provisoirement dans une maison louée au milieu du quartier turc, car il n'y avait plus de place pour lui à Sainte-Anne, où il ne pourra revenir que

lorsque les nouvelles constructions que l'on est en train d'élever seront terminées.

En résumé, l'état actuel de l'établissement de Sainte-Anne est le suivant : 60 élèves composent le petit séminaire, avec un personnel de neuf missionnaires prêtres et de trois frères coadjuteurs, plus un prêtre du rite grec pour les offices et l'enseignement de la langue arabe. 12 élèves forment le grand séminaire, dont six en théologie et six en philosophie, avec un personnel de trois missionnaires prêtres et d'un frère coadjuteur.

En outre, un cours de français a été créé dans l'une des salles de l'établissement pour un certain nombre d'effendis musulmans de la Ville Sainte. Le nombre des élèves inscrits est de 20 ; cinq officiers supérieurs de la garnison turque suivent ordinairement ce cours.

Le supérieur de Sainte-Anne est le R. P. Roger, qui a sous sa dépendance le père Michel, directeur du grand séminaire et le père Cré, directeur du petit séminaire.

Il n'est pas besoin de faire l'éloge de ces savants missionnaires et de leurs dignes collaborateurs. Cet éloge, en effet, est dans toutes les bouches à Jérusalem, où ils font grandement honneur à la France dont ils sont les nobles fils et dont ils secondent puissamment, pour leur part, les vues civilisatrices et chrétiennes.

J'ai emprunté les renseignements qui précèdent à une note qui m'a été remise à ce sujet par un des pères missionnaires, à trois articles qui ont été publiés sur Sainte-Anne, pendant le courant de l'année 1888, dans les Bulletins des missions d'Afrique, et enfin dans mes propres observations personnelles. J'ai visité, en effet, à plusieurs reprises, cet important établissement. Je l'ai vu, il y a quelques années, quand il était à peine naissant et qu'il commençait néanmoins déjà, grâce à la bonne direction qui lui avait été imprimée dès le principe, à donner de belles espérances. Je l'ai

revu depuis, en mars 1888, tout florissant de jeunesse et d'avenir et ne demandant qu'à s'accroître au moyen de bâtiments plus vastes. Je joins mes vœux à ceux des pères d'Afrique, pour que le gouvernement français et la charité des âmes généreuses viennent à leur secours et leur permettent de recevoir un plus grand nombre d'élèves destinés à être plus tard les apôtres de leurs coreligionnaires, ainsi que de leurs frères séparés qui, partageant leur rite, ne partagent point encore complètement leurs croyances, ni leur soumission au Saint-Siège.

Avec l'autorisation et à la demande même des pères, j'ai inspecté, classe par classe, presque tous les élèves de Sainte-Anne. Je les ai interrogés sur la plupart des matières de l'enseignement et j'ai constaté avec bonheur qu'ils s'efforcent de répondre, par leur zèle et par leur ardeur à s'instruire, ainsi que par leur rare intelligence, au dévoûment infatigable de leurs maîtres. J'ai admiré leur bonne tenue à l'église et leur piété exemplaire, qui fait augurer que, dans la suite, ils seront des prêtres modèles. Ceux d'entre eux qui ne montreront pas jusqu'à la fin une vocation ecclésiastique bien prononcée seront, du moins, d'excellents professeurs laïques parfaitement instruits dans tout ce qui concerne la religion et dans la plupart des sciences humaines.

J'oubliais d'ajouter que les pères de Sainte-Anne ont organisé parmi leurs élèves une belle fanfare. Ceux-ci y prennent beaucoup de goût. Ils aiment surtout les airs français; car la France, leur bienfaitrice, qui les traite généreusement comme ses propres fils, est devenue pour eux comme une seconde patrie. Toutes les fois que M. le consul général de France leur fait l'honneur de venir les visiter, ils ne manquent pas de l'accueillir avec le plus vif enthousiasme. Il est donc inutile de dire qu'un pareil établissement contribue singulièrement à augmenter notre influence en Palestine, en multipliant nos bienfaits parmi les Orientaux, et il

serait grandement à souhaiter qu'on pût le développer davantage.

Le sanctuaire de Sainte-Anne.

Dans la partie historique de ce travail, j'ai déjà parlé du sanctuaire de Sainte-Anne; je me contenterai d'ajouter ici que je joins mes vœux à ceux de tous les pèlerins français qui, en admirant la manière heureuse dont cette basilique a été habilement restaurée par M. Mauss, regrettent que ses murs soient encore si nus et que ses autels appellent en vain des ornements qui leur manquent presque complètement. Espérons que l'inépuisable charité de nos concitoyens concourra avec le gouvernement de notre pays à redonner à ce temple auguste l'éclat et la majesté dont il est digne. C'est là, en effet, que, d'après la tradition la plus répandue, eut lieu le double mystère de l'Immaculée Conception et de la Nativité de la Sainte Vierge. Restaurée autrefois par nos ancêtres, cette église nous a été rendue après la guerre de Crimée. Vainqueurs de Sébastopol, le 8 septembre 1855, c'est-à-dire le jour même où le monde chrétien fête la Nativité de la Sainte Vierge, nous méritions plus qu'aucune autre nation de recouvrer le lieu béni dans la crypte de Sainte-Anne où s'était jadis accompli ce grand événement.

La piscine Béthesda.

J'ai déjà dit précédemment qu'il ne fallait pas confondre cette piscine avec la piscine Probatique, comme on le fait très souvent. La piscine Probatique était celle où on lavait les brebis destinées à être immolées dans le Temple; elle devait, par conséquent, l'avoisiner, et tout porte à croire qu'elle est identique avec le Birket-Israïl. La piscine Béthesda, au contraire, était une autre piscine, peu éloignée de la précédente et où, d'après la Sainte

Écriture, l'ange venait agiter l'eau et lui conférait ainsi la vertu de guérir le premier infirme qui y descendait après l'agitation, quelle que fût sa maladie. Cinq portiques, où étaient étendus les malades, y conduisaient; c'est sous l'un de ces portiques que Notre-Seigneur guérit miraculeusement un homme qui était paralytique depuis 38 ans. En souvenir de ce miracle, un sanctuaire fut élevé en ce lieu par les premiers chrétiens et réédifié plus tard par les croisés qui avaient retrouvé la piscine, disparue sous les décombres. De nos jours, en 1875, M. Mauss, tout en réparant l'église de Sainte-Anne, découvrit de nouveau cette même piscine qui était ensevelie sous d'énormes amas de débris et de terre accumulés par des démolitions et reconstructions successives. Onze ans après, en 1886, les élèves de l'école apostolique de Sainte-Anne furent occupés, pendant le temps de leur travail manuel, à déblayer l'entrée de la piscine et les ruines de la chapelle élevée jadis par les Francs dans l'une des galeries de ce réservoir, et dont il reste encore une partie d'abside et quelques fragments de murs. Quant au déblaiement complet de la piscine et des cinq galeries qui l'entouraient, il exigerait des travaux et des dépenses considérables, que le défaut de ressources et la nécessité urgente de bâtir ont empêché jusqu'à présent les missionnaires d'exécuter, comme ils en auraient l'intention.

Relativement à cette piscine, je conseille au lecteur de consulter un intéressant article, publié en 1887 par M. le baron Ludovic de Vaux, dans la *Revue archéologique*, et une brochure intitulée : *La piscine de Béthesda, à Jérusalem*, que vient de faire paraître en 1888, chez Ernest Leroux, éditeur, M. Mauss lui-même, l'ancien architecte de l'église Sainte-Anne, auquel on doit la découverte de cette piscine. Cette brochure, par les détails et par les planches qu'elle renferme, fournit des renseignements précieux qu'on ne trouvera nulle part ailleurs et qui sont donnés par

l'homme le plus compétent que l'on puisse interroger sur ce sujet. Je la recommande surtout à l'attention des RR.PP. d'Alger, quand ils pourront continuer leurs fouilles; car elle contient des indications précises sur l'endroit où il faudra, de préférence, porter les recherches pour retrouver l'emplacement des cinq galeries, si toutefois ce dégagement est possible, sous les murs qui, depuis, ont été construits pour enclore la propriété de Sainte-Anne.

CHAPITRE VI

LES RR. PP. DOMINICAINS OU LES FOUILLES DE LA BASILIQUE SAINT-ÉTIENNE. — L'HOSPICE DE NOTRE-DAME DE FRANCE

Le nouveau couvent des RR. PP. Dominicains à Jérusalem date de 1883. L'anné précédente, le R. P. Mathieu Lecomte, l'illustre fondateur de cette maison, ayant fait partie du pèlerinage national de pénitence, conçut le projet d'ériger un couvent dans la Ville Sainte et d'y ressusciter l'ordre de Saint-Dominique, qui possédait jadis en Palestine une province florissante. Un secret pressentiment, fortifié d'ailleurs par les conseils d'un homme de grande expérience, le R. P. Marie Ratisbonne, le poussa à faire choix d'un terrain situé à trois cents pas environ au nord de la porte de Damas et où un Grec, près de l'ancien abattoir de la ville, avait découvert, sous une masse énorme de décombres, les vestiges d'une chapelle d'apparence grecque, avec les débris d'un iconostase, ceux d'une petite abside demi-circulaire et au milieu de celle-ci l'emplacement d'un autel. Grâce à d'habiles négociations, conduites par le R. P. Marie Ratisbonne et par M. le comte de Piellat, grâce aussi aux bons offices de M. Langlais, alors consul général de France à Jérusalem, le Grec possesseur du terrain consentit à le vendre au R. P. Mathieu Lecomte, qui aspirait à renouveler en Palestine le premier couvent de son ordre sous la protion de saint Etienne, à quelques pas du lieu où ce premier martyr de l'Église avait si héroïquement glo-

rifié Jésus-Christ par sa parole et par son sang. On savait, en effet, par de nombreux et incontestables témoignages, comme j'ai essayé de le montrer ailleurs, que ce saint avait été lapidé à une certaine distance au nord de la porte qui, pendant longtemps, garda son nom et qui, depuis sa reconstruction par les musulmans, a pris celui de Bab-el-Amoud (porte de la Colonne), ou plus généralement encore de Bab-ech-Cham (porte de Damas). On savait aussi que l'impératrice Eudoxie avait érigé une superbe basilique sur l'emplacement du martyre de ce saint et qu'après sa mort elle fut elle-même ensevelie près du tombeau de saint Étienne.

Assurément, la chapelle dont nous venons de parler, et qui mesure seulement 13 mètres de long sur 7 m. 50 de large, ne peut prétendre à l'honneur de représenter dans ses ruines la grande basilique bâtie jadis par Eudoxie, mais elle pouvait l'avoir remplacée, et il était permis d'espérer qu'en fouillant profondément le sol environnant, on retrouverait quelques vestiges de ce vaste édifice. C'est cet espoir qui poussa le R. P. Mathieu Lecomte à acheter ce terrain ainsi que d'autres attenants, pour y entreprendre des fouilles considérables. Encouragé par le souverain pontife Léon XIII, à qui il avait eu l'honneur, dans une longue audience, de faire part de son projet, autorisé par ses supérieurs et au moyen des fonds qu'il avait su recueillir en France dans ce but, il se mit à l'œuvre avec une ardeur extrême. Me trouvant moi-même à Jérusalem pendant le printemps de l'année 1884, j'ai été plusieurs fois témoin des peines infinies que ce religieux se donnait pour accomplir la pénible mission qu'il s'était imposée. Lui, le célèbre orateur dont les principales chaires chrétiennes de la France avaient entendu la voix éloquente, je le voyais, le front ruisselant de sueur sous les rayons d'un soleil dévorant, diriger et surveiller les travaux d'une cinquantaine de jeunes Arabes dont il ne comprenait pas la langue. Il lui fallait faire remuer par eux des

masses prodigieuses de décombres que les siècles et les révolutions avaient entassées et dont l'épaisseur aurait pu déconcerter des caractères moins tenaces que le sien. Mais il voulait à tout prix découvrir sa basilique et il la découvrit ! En effet, à une profondeur qui variait entre 7 et 8 mètres, suivant les mouvements du terrain, ses ouvriers mirent à jour en plusieurs endroits les débris bien conservés d'une belle mosaïque qu'il s'empressa de me montrer. En les examinant avec soin et y trouvant partout l'image de petites croix de forme byzantine, agencées artistement dans le dessin général, je lui dis aussitôt : « Mon Révérend Père, je vous fé-
« licite de cette trouvaille ; car cette mosaïque, si vous
« pouvez en suivre tout le développement, en la déga-
« geant de la terre, des pierres et des constructions plus
« récentes qui la recouvrent, nous donnera le plan et
« l'étendue de la basilique elle-même, dont elle formait
« le pavé ; du moins, tel est mon avis. »

Je l'engageai donc à poursuivre ses fouilles dans une direction que je pris la liberté de lui indiquer alors. Vers la fin de mai de cette même année, il fut contraint de revenir en France pour y chercher les fonds nécessaires à la continuation de ses fouilles. Quatre années après, je retournai en Palestine, et l'une de mes premières visites à Jérusalem fut pour le couvent de Saint-Étienne. Le bâtiment provisoire construit par le R. P. Mathieu Lecomte était achevé ; mais, hélas ! le fondateur de ce couvent n'y était plus et ce fut le R. P. Meunier, vicaire actuellement du monastère de Saint-Étienne, qui m'en fit aimablement les honneurs. Il me conduisit d'abord à la crypte funéraire découverte, en 1885, par le R. P. Mathieu Lecomte et où ce religieux dort maintenant son dernier sommeil, enseveli dans l'un des tombeaux antiques qu'il avait trouvés. Épuisé avant l'âge par ses nombreuses prédications, par ses différents voyages à travers la France, par ses labeurs excessifs dans l'exécution de ses fouilles et par les soucis de

toutes sortes que lui causait cette grande entreprise, il avait succombé dans toute la force de son zèle et de ses puissantes facultés. Cette mort prématurée avait été un coup de foudre pour sa communauté naissante.

Près de lui, dans la même crypte, repose M. Langlais, consul général de France, qui l'avait si bienveillamment aidé de ses conseils et de son appui, et dont toute la Palestine déplora également la perte si profondément regrettable. Plus tard, le 12 octobre 1888, un troisième défunt, bien cher à tous ceux qui l'ont connu et qui ont pu apprécier de près ses rares qualités, l'abbé Petit, vicaire général de Paris, devait y être déposé et terminer là son pèlerinage en Terre Sainte. Ainsi, ce sont trois Français qui, les premiers, après tant de siècles, ont pris possession de nouveau de cet antique asile de la mort où, dans une trentaine de tombes pratiquées dans le roc, avaient dû être inhumés tour à tour des Juifs, puis des chrétiens, jusqu'à ce qu'enfin des monceaux de décombres aient plongé dans l'oubli cette nécropole abandonnée et ensuite dégagée de nouveau par des mains françaises. Après avoir salué avec respect et attendrissement les deux premières tombes qui seules étaient occupées alors, j'allai, sous la conduite du digne religieux qui avait la bonté de me servir de guide, visiter les ruines de Saint-Étienne. Depuis 1884, époque où j'en avais vu le commencement, elles étaient fort avancées ; néanmoins, les sommes considérables que coûte un tel déblaiement avaient forcé parfois de les interrompre et elles n'avaient pu être achevées. En ce moment, la basilique, au moins dans sa forme principale et dans une partie notable de son étendue, semble sortie de son long et profond ensevelissement. On en a découvert trois nefs : celle du milieu se termine par une abside demi-circulaire ; les deux nefs latérales sont carrées à leur extrémité. Quatre colonnes monolithes de 80 centimètres de diamètre les séparaient chacune de la nef principale. Les riches mosaïques

qui ont échappé aux ravages des hommes et du temps couvrent maintenant une superficie qui n'est pas moindre de 95 mètres carrés. La longueur de l'église découverte est de 40 mètres et sa largeur de 19 m. 50 c. A l'intersection du transept et de la nef principale, on a trouvé et vidé avec beaucoup de peine une vaste excavation pratiquée dans le roc et remplie de décombres. Elle forme un rectangle à peu près régulier de 11 mètres environ de longueur sur 8 de largeur et 5 de profondeur.

Le ciment qui en revêt les parois intérieures indique qu'ultérieurement elle a été convertie en citerne, mais tout porte à croire qu'elle a été, dans le principe, une crypte funéraire dont les cloisons auront été ensuite brisées. Quels tombeaux renfermait cette crypte ? Était-ce le lieu de la confession de saint Étienne? ou bien contenait-elle la sépulture d'Eudoxie et de sa petite-fille, l'épouse de Genséric, qui, nous le savons, fut enterrée près de son aïeule dans la basilique Saint-Étienne? Celle-ci était précédée, vers l'ouest, d'un atrium, comme en possédaient la plupart des églises à cette époque.

Au-dessous était creusée une citerne dont l'orifice se voit au milieu. On a retrouvé une partie de cet atrium couvert de larges dalles, exactement orienté et au niveau du pavé de la basilique; il mesurait 30 mètres de long. En outre, je viens d'apprendre qu'au nord de la nef septentrionale de la basilique, on a dégagé en partie une annexe qui avait probablement pour lui correspondre au midi le chœur des religieux, lequel reste à fouiller, ce qui donne déjà au vaisseau une largeur d'environ 30 mètres. Parmi les nombreux morceaux de marbre et de sculptures de toute espèce trouvés au milieu des décombres, on a recueilli un fragment de marbre qui, selon toute apparence, a appartenu à une table et sur le rebord duquel sont gravés les caractères grecs suivants : τῶν ξυλῶν φυλάξ, qui signifient : *gardien des tables*. Cette table pourrait être celle d'un autel an-

cien. Dans ce cas, comme le pense ingénieusement le R. P. Germer-Durand, cet autel était sans doute dédié à saint Étienne, car dans les basiliques d'autrefois il n'y avait qu'un seul autel. L'inscription que nous venons de reproduire semble avoir été une invocation au protodiacre et protomartyr. Les diacres, en effet, furent institués d'abord pour veiller au bon ordre des tables et à la distribution des aumônes aux fidèles.

Si le lecteur désire avoir de plus amples détails sur l'emplacement et sur les fouilles de la basilique Saint-Étienne de Jérusalem, je l'engage à consulter les opuscules suivants :

1° Une brochure intitulée : *Où se trouve, à Jérusalem, le lieu de la lapidation de saint Étienne*, par L. Heidet (Jérusalem, imprimerie des R. P. Franciscains, 1887) ;

2° Deux articles qui ont paru dans le *Cosmos*, le 5 novembre 1887 et le 17 mars 1888, dus l'un et l'autre à la plume du R. P. Germer-Durand, religieux assomptionniste. Le premier a pour titre : *Inscriptions grecques trouvées dans les fouilles de Saint-Étienne, à Jérusalem ;* le second : *les Fouilles de Saint-Étienne ;*

3° Un mémoire de M. le baron Ludovic de Vaux intitulé : *Mémoire relatif aux fouilles entreprises par les R. P. Dominicains dans leur domaine de Saint-Étienne, près de la porte de Damas.* Ce mémoire a été inséré dans la *Revue archéologique*, en 1888. Déjà le même écrivain avait publié dans cette Revue, en juin 1886, une courte note sur *La découverte d'un antique hypogée faite par les révérends pères Dominicains à Jérusalem dans leurs fouilles de Saint-Étienne ;*

4° Enfin, un article très substantiel intitulé : *Découverte de la basilique de Saint-Étienne à Jérusalem*, par le R. P. Reginald Dubourg, article qui a été imprimé à Paris à l'imprimerie du *Pèlerin* en 1888.

Le couvent des RR. PP. Dominicains ne compte actuellement que quatre pères et autant de frères

convers. Tous, excepté deux frères, sont de nationalité française ; mais ce couvent est provisoire et destiné à s'agrandir selon la mesure des ressources dont pourront disposer les religieux qui l'occupent. Leur but en s'établissant à Jérusalem, comme me l'a indiqué le R. P. vicaire, est multiple : il s'agit d'abord de restaurer l'ancien couvent que les Dominicains possédaient dans cette ville et, à la longue, leur province de Terre Sainte qui disparut à la suite des dernières défaites du royaume latin fondé par les croisés.

En second lieu, comme la prédication est, pour ainsi dire, dans l'essence de leur ordre, les Dominicains de Jérusalem ont l'intention de s'y livrer et d'entreprendre même un jour une controverse suivie, mais conciliante et charitable, avec les schismatiques, les protestants, les juifs et les mahométans. Quand et de quelle manière ce dernier ministère deviendra-t-il possible ? C'est ce qui ne peut être déterminé pour le moment. Il semble toutefois qu'un ébranlement commence à se produire et qu'une moisson s'annonce. En attendant, ces religieux prépareront l'avenir par l'étude des langues et l'acquisition d'un ensemble varié de connaissances théologiques et spéciales. Peut-être seront-ils amenés à créer diverses œuvres pour faciliter le rapprochement d'adversaires qu'il s'agirait de persuader, plus encore que de convaincre.

Les Dominicains de Jérusalem se proposent également d'offrir dans leur couvent une hospitalité un peu différente de celle que les Pères Franciscains donnent depuis si longtemps aux pèlerins, avec tant de bienveillance et de charité. Il y a un grand nombre de laïcs et d'ecclésiastiques surtout qui aimeraient à venir dans la Cité Sainte pour y demeurer un temps plus considérable que celui pendant lequel ils peuvent rester à la Casa-Nova. Ils s'y imprégneraient à loisir des grandes pensées qui germent à l'ombre des murs de Jérusalem ; ils puiseraient à leurs sources mêmes ces connaissances de

mœurs, de langues, d'histoire, de topographie, sans lesquelles il est impossible d'arriver à la pleine intelligence des Livres Sacrés. Ce dessein, nommément soumis au souverain pontife Léon XIII par le R. P. Mathieu Lecomte, a été accueilli par Sa Sainteté avec la plus vive sympathie. Il est inutile de dire quel surcroît d'influence la France catholique gagnerait au succès d'une pareille œuvre.

Enfin, les mêmes religieux ont la ferme espérance de reconstruire la basilique Saint-Étienne et de donner en même temps un développement plus considérable au culte de ce grand saint.

Puissent ces différents projets se réaliser bientôt dans l'intérêt du catholicisme et de la France, qui trouveraient dans la réussite des Révérends Pères Dominicains un nouvel et puissant auxiliaire ! Il est urgent, en effet, de réagir contre les progrès, de jour en jour grandissants, en Palestine, du schisme et de l'hérésie qui cherchent à amoindrir et à supplanter l'influence de la religion catholique et, par conséquent, celle de la France.

Hospice de Notre-Dame de France.

L'œuvre des pèlerinages de pénitence à Jérusalem a été commencée en 1881. Elle a été comme la conséquence et le complément nécessaire des grands pèlerinages à Notre-Dame de la Salette et à Notre-Dame de Lourdes. La foule des pèlerins non catholiques envoyée chaque année à Jérusalem par la Russie formait un douloureux contraste avec le petit nombre des pèlerins français; il semblait que la France eût désappris le chemin de la Palestine. Élargissant donc la voie ouverte par l'œuvre des pèlerinages en Terre Sainte qui, depuis trente ans environ, y conduisait chaque année une et quelquefois deux caravanes de pèlerins français, dont le chiffre dépassait rarement celui de 20 ou de 30 au maxi-

mum, les religieux de l'Assomption entreprirent de rendre ce pèlerinage accessible à un beaucoup plus grand nombre de bourses par une réduction dans les dépenses que nécessitait un si long voyage, et de le faciliter même aux pauvres par une souscription ouverte dans ce but.

La première année, l'élan fut si grand qu'il fallût deux navires pour conduire en Terre Sainte les 1000 pèlerins inscrits. Les difficultés furent grandes pour loger tant de monde à Jérusalem. Cependant, les Pères Franciscains et les autres communautés catholiques purent donner abri à tous, au prix de réels sacrifices de part et d'autre. Pendant les années suivantes, le nombre des pèlerins fut moindre; il se maintint néanmoins dans une moyenne de 400. La maison hospitalière de Casa-Nova ne peut guère loger plus de 100 pèlerins et on continuait à être à charge aux communautés. Il fallait donc, si l'on ne voulait pas renoncer à la magnifique croisade de pénitence, bâtir une maison assez vaste pour donner l'hospitalité à tous les pèlerins. C'est ce qui fut décidé au retour du troisième pèlerinage, en 1884. L'œuvre fut aussitôt commencée. En moins de deux mois, les pèlerins recueillirent en dons volontaires près de cent mille francs pour l'achat du terrain. Depuis, les aumônes ont continué d'arriver et l'on a pu déjà élever une des ailes de l'hôtellerie de Notre-Dame de France. La maison peut dès maintenant donner asile à une centaine de personnes. On a commencé, en 1887, la construction du bâtiment central. Les travaux actuellement interrompus seront repris activement, aussitôt que les ressources le permettront.

Le Saint Père, en renouvelant, en 1887, les indulgences et facultés accordées aux pèlerins de la Pénitence, a béni et encouragé la fondation et les religieux qui s'y dévouent au service des pèlerins.

Le 22 mars 1888, j'ai visité avec beaucoup d'intérêt cet établissement naissant sous le conduite du R. P.

Germer-Durand, qui a bien voulu m'en faire lui-même les honneurs et qui me remit une note à ce sujet. Ce religieux distingué, malgré une santé délicate, préside avec un frère aux immenses et pénibles travaux qu'exige un si vaste édifice. Situé en dehors et près de la ville entre l'hôpital Saint-Louis et le couvent des Dominicains, ce bel hospice, consacré à Notre-Dame de France, promet d'être digne tout à la fois des deux noms associés ensemble qui lui ont été donnés et, comme l'a dit M. le consul général de France, c'est pour les Français un point d'honneur et une question de la plus haute importance de mener rapidement à bien cette œuvre essentiellement nationale. On en tirera, en effet, de grands avantages matériels pour la commodité des pèlerins, la concentration de leurs efforts, l'unité de leur direction et de leur action. Il en résultera aussi des avantages non moins précieux au point de vue politique.

CHAPITRE VII

LES SŒURS DE SAINT-JOSEPH DE L'APPARITION. — L'HOPITAL SAINT-LOUIS

Les sœurs de Saint-Joseph de l'Apparition ont été appelées en Terre Sainte par le Révérendissime Père Custode Bernardino, le 14 août 1847, peu de temps avant l'arrivée de M^gr^ Valerga. Ce sont les premières religieuses françaises qui, depuis l'époque des croisades, se soient établies en Palestine. Elles avaient alors pour supérieure, à Jérusalem, la Révérende Mère Émilie-Julien qui, plus tard, ayant été nommée supérieure générale, a gouverné la congrégation avec tant de sagesse pendant trente ans.

La maison de Jaffa, dont la fondation suivit bientôt, a les mêmes œuvres que celle de Jérusalem, savoir : classes gratuites, dispensaire, orphelinat, hôpital dû à la générosité d'un riche et pieux Lyonnais, M. Guinet. Il y a actuellement à Jaffa douze sœurs, y compris celles qui sont employées à l'hôpital. L'ancien dispensaire subsiste toujours et il s'y fait beaucoup de bien.

La maison de Bethléhem date du 20 décembre 1853. Elle renferme des classes gratuites, un orphelinat, une salle d'asile et un dispensaire. Comme les sœurs y étaient trop à l'étroit, elles ont acheté dans un autre quartier de la ville un terrain où elles font construire un orphelinat qui contiendra également la salle d'asile.

La maison de Ramallah a été fondée en 1872, celle de Ramleh en 1873, et celle de Beït-Djallah en 1875, à

la demande à la fois de Mgr le patriarche et du Révérendissime Père custode. Ces trois dernières maisons ont pareillement classes gratuites, orphelinat et dispensaire.

Au mois de juin 1887, ces mêmes religieuses ont créé un dispensaire à Nazareth.

Mais revenons à leur établissement de Jérusalem dont il s'agit plus particulièrement en ce moment. Il se compose d'un asile, d'un externat, d'un orphelinat et d'un bel hôpital. Toutes les élèves, petites et grandes, y apprennent le français avec une facilité merveilleuse et chérissent leurs maîtresses dont elles ne pourront jamais assez reconnaître les inappréciables services. Simples et modestes, en effet, les sœurs de Saint-Joseph m'ont paru posséder un cœur d'or, à commencer par leur digne supérieure, la sœur Germaine, que tout le monde aime et vénère, musulmans comme catholiques. La maison, ou plutôt les différentes petites maisons arabes qui ont été, tant bien que mal, réunies ensemble pour former cet établissement, sont malheureusement très incommodes au point de vue de la discipline, du travail, des récréations et du coucher. L'une de ces maisons avait jadis servi de résidence première à Mgr Valerga, avant qu'il eût pu bâtir le patriarcat actuel. Plusieurs pièces sont très humides, surtout pendant l'hiver; d'autres, en été, sont extrêmement chaudes ; aussi, les sœurs ont-elles acheté, le 18 août 1884, un assez vaste terrain, situé en dehors de la ville, non loin du consulat français, et où elles ont commencé la construction d'un orphelinat qui pourra recevoir une centaine d'orphelines; il s'achèvera lorsqu'il plaira à la divine Providence de leur fournir les ressources nécessaires pour le terminer.

L'asile contient d'ordinaire 130 enfants et quelquefois davantage. La sœur qui dirige à elle seule cette nombreuse petite famille m'a paru exercer sur elle un grand empire. Malgré l'âge très tendre de ces enfants

dont les plus âgées ont sept ans et les plus jeunes trois ou quatre, elle sait les maintenir en respect, et elle m'a assuré qu'elle était fort satisfaite de leur tenue et de leur docilité. Elle leur a fait devant moi chanter des cantiques, réciter leur catéchisme, débiter des fables ; elle les a interrogées ensuite sur la géographie de la Palestine et même sur celle de la France. Tous ces divers exercices sont faits en français, et j'ai été réellement émerveillé des heureux résultats qu'elle sait tirer, au moyen d'une patience infinie, de la classe enfantine dont elle est la directrice et qui se compose de latines, de grecques schismatiques et même de musulmanes.

La première classe compte 60 jeunes filles, toutes externes, et appartenant à différentes religions. La seconde classe en renferme 57, également externes et de religions diverses.

L'orphelinat contient une quarantaine d'internes, toutes catholiques. Comme dans les autres classes, on y enseigne le français, l'arabe et l'italien. Indépendamment des devoirs multiples qu'imposent aux sœurs la surveillance, l'instruction et l'éducation de tant d'enfants, elles réunissent pareillement chez elles, à certains jours déterminés, une soixantaine de jeunes filles plus grandes sorties de leur établissement, mais non encore mariées, et qui forment une congrégation dite de Sainte-Marie. Les mères chrétiennes constituent une autre congrégation que dirige l'un des prêtres du patriarcat.

Pour subvenir à l'entretien de ces œuvres diverses, les sœurs reçoivent annuellement 2.000 francs de la custodie et différentes allocations du gouvernement français et du comité des Écoles d'Orient. Quelques âmes charitables et les ressources que leur procure le travail de l'ouvroir leur fournissent le reste. Elles vivent au jour le jour, pleines de confiance dans Celui qui nourrit les oiseaux du ciel et dont elles implorent constamment le secours ; car elles sont en tout 24 sœurs ; elles ont la charge de plus de 300 enfants dont presque

toutes sont entièrement gratuites et dont beaucoup sont nourries et habillées par elles. Sept de ces religieuses sont employées à l'hôpital français.

L'hôpital Saint-Louis.

En 1851, M. Lequeux, alors chancelier de M. Botta, consul de France à Jérusalem, conçut la première pensée de créer dans cette ville un dispensaire français. Il s'était ouvert de ce projet à M. Wigley, architecte anglais catholique, et à M. Mendelson, autrichien. Ces trois Messieurs se cotisèrent entre eux dans ce but et réunirent les premiers fonds pour cette création charitable et d'une grande importance. A cette époque, en effet, il n'y avait encore aucun hôpital à Jérusalem. Un premier petit hôpital y fut donc fondé cette année même dans une maison particulière, sous les auspices du patriarche latin, M^gr^ Valerga, et du consul de France M. Botta. En 1852, le gouvernement français, à la demande de ce dernier, accorda au patriarche latin une subvention annuelle de 12.000 francs pour l'entretien de 18 lits dans cet hôpital, dix pour hommes et huit pour femmes. Je fus l'un des premiers Français qui, au mois d'août 1852, étrennèrent ce pauvre établissement à peine naissant. Pendant ma première nuit, je fus réveillé par un petit sifflement partant d'une fente qui se trouvait dans les parois de la chambrette où je reposais. La bonne sœur supérieure de l'hôpital, à laquelle, le lendemain matin, je fis part de ce bruit inquiétant, me dit que ce sifflement devait provenir d'un serpent caché dans l'épaisseur du mur et qu'elle allait faire appeler un psylle ou Arabe charmeur de serpents. Je vis effectivement bientôt entrer dans ma chambre un Arabe de taille athlétique qui se plaça devant le trou et imita, à plusieurs reprises, par un léger soupir, le gémissement de la femelle. A la fin, une petite tête apparut hors de la fente; c'était celle d'un serpent qui peu à peu

déroula ses anneaux. Prompt comme l'éclair, l'Arabe, d'une main expérimentée, saisit le reptile et l'emporta hors de ma chambre, à ma grande satisfaction ; car j'étais peu rassuré, sachant que je possédais près de moi un hôte si dangereux.

Avant de poursuivre plus avant; je dois ici payer publiquement ma dette de profonde gratitude envers les excellentes sœurs de Saint-Joseph, qui m'ont soigné avec tant de dévouement dans la grave maladie que je fis à cette époque à Jérusalem et qui, sans elles, probablement m'aurait été fatale à ma première arrivée dans la Ville Sainte.

Cet hôpital s'appelait alors : l'*Ospedale cattolico* (l'hôpital catholique).

En 1859, le gouvernement français obtint qu'au lieu de s'appeler l'Ospedale cattolico, il prit le nom d'*Ospedale san Luigi* (hôpital Saint-Louis). En 1871, à la demande de M. Crampon, alors consul de France à Jérusalem, il reçut le nom français de Saint-Louis.

En 1868, de la petite maison cophte, très peu commode, où il avait d'abord été établi, il fut transféré dans l'ancien patriarcat, qui était devenu vacant, par suite de la construction alors achevée du palais patriarcal et qui avait été mis à la disposition des sœurs de Saint-Joseph. Dans ce nouveau local, deux salles peu étendues furent affectées, l'une au service des hommes, l'autre à celui des femmes. Depuis sa fondation, cet hôpital avait été sous la direction de médecins italiens. En 1878, M. le consul de France à Jérusalem Patrimonio demanda que le médecin attaché à l'hôpital français et subventionné par la France fût lui-même Français. Il conseilla en même temps à M. le comte de Piellat, jeune Lyonnais qui venait d'arriver en Palestine avec sa pieuse mère et avec le désir et les moyens d'y créer quelque œuvre utile à la religion et à la France, de jeter les fondations de l'hôpital actuel.

M. de Piellat embrassa avec ardeur cette idée géné-

reuse et acheta, non loin de la ville, près de l'angle nord-ouest des remparts, un terrain assez considérable, dans une position très salubre. Il y fit commencer aussitôt les bâtiments que l'on y voit maintenant et qui pourront être augmentés un jour. L'hôpital nouveau fut inauguré le 1er janvier 1882; il ouvrait avec six sœurs de Saint-Joseph. Trente lits y avaient été établis : dix-huit pour hommes et dix pour femmes. M. le docteur Sabadini, Corse d'origine et par conséquent Français, qui en était le médecin, obtint du ministère français, outre la subvention annuelle de 12.000 francs accordée à l'ancien hôpital depuis sa fondation, la somme de dix autres mille francs une fois donnés, avec laquelle il acheta de nouveaux lits de fer, des meubles indispensables, des médicaments de toutes sortes et des instruments chirurgicaux.

Les dépenses moyennes se montent actuellement, chaque année, à une vingtaine de mille francs. Le gouvernement français a augmenté depuis son allocation; néanmoins, le patriarche latin doit parfaire encore une somme assez importante, afin de solder les dépenses de l'année. Ce bel hôpital, quoique à peine achevé, est déjà devenu insuffisant, et il serait à désirer que M. le comte de Piellat pût couronner l'œuvre qu'il a si libéralement commencée, en lui donnant un développement plus considérable.

Je ne dois point oublier de dire qu'un aumônier vient tous les jours y dire la messe, dans une chapelle dédiée à saint Louis et entièrement due, également, à la pieuse munificence du même fondateur. Il y visite régulièrement tous les malades, en leur offrant les services et les consolations de son saint ministère.

Le docteur Sabadini a constitué à Jérusalem une société médicale; elle se compose de 12 médecins de différentes nations et tous diplômés.

La langue française a été adoptée pour les conférences que ces médecins tiennent entre eux de temps

en temps, et c'est le médecin français qui, comme secrétaire, rédige les procès-verbaux de chaque séance. De cette manière, ils se font part mutuellement des divers cas de maladie survenus dans la ville, d'une réunion à l'autre, et qu'ils ont soignés eux-mêmes, soit dans leurs hôpitaux respectifs, soit à domicile. C'est là un excellent moyen de s'éclairer entre eux et qui permet au secrétaire d'établir une statistique fidèle de l'état sanitaire de Jérusalem et de ses environs.

L'habile médecin qui a remplacé depuis le docteur Sabadini dans la direction de l'hôpital Saint-Louis marche dignement sur ses traces, secondé avec un dévoûment exemplaire par les sept sœurs de Saint-Joseph qui, jour et nuit, prodiguent indistinctement leurs soins à tous les malades qui réclament leur secours.

Cet hôpital peut donc rivaliser, maintenant, avec les hôpitaux russe, grec, prussien, anglais et juif qui se trouvent à Jérusalem.

Le plus grand de ces hôpitaux est celui des Russes, qui renferme cinquante-deux lits pour les deux sexes; il est vaste et bien aéré et muni d'une pharmacie très bien tenue. Le médecin en chef y occupe avec sa famille un bel appartement.

L'hôpital grec compte quarante lits pour hommes et femmes. Un médecin et un chirurgien y sont attachés, ainsi que trois pharmaciens.

L'hôpital prussien contient également quarante lits.

L'hôpital anglais est réservé aux Juifs prosélytes. Les Prussiens ont pareillement fondé un hôpital spécial pour les lépreux qui, en 1884, époque où je l'ai visité, renfermait une douzaine d'hommes et de femmes affligés de ce mal terrible et presque incurable.

Avant les Prussiens et ensuite, à leur exemple, Mgr Poyet, chanoine du patriarcat latin de Jérusalem et protonotaire apostolique, avait, depuis longtemps, formé le projet de fonder à Jérusalem, ou du moins

près de la ville, un hôpital distinct pour les lépreux et tenu par des religieuses catholiques. Mais il n'a pu, malheureusement, faute de ressources suffisantes, accomplir son désir qui, depuis deux ans seulement, comme je le montrerai plus tard, a été réalisé, mais autrement qu'il ne l'avait pensé, par les Filles de la Charité, récemment établies à Jérusalem.

CHAPITRE VIII

LE R. P. MARIE-ALPHONSE RATISBONNE. — LE COUVENT DE L'ECCE-HOMO. — L'ORPHELINAT DE SAINT-JEAN-IN-MONTANA. — L'INSTITUT DE SAINT-PIERRE.

Avant de parler des grandes œuvres créées par le R. P. Marie-Alphonse Ratisbonne à Jérusalem et dans les environs de la Ville Sainte, il ne sera pas hors de propos de dire quelques mots de leur vénéré et remarquable fondateur.

Le père Marie-Alphonse Ratisbonne naquit à Strasbourg, le 1er mai 1814, d'une famille de riches banquiers israélites, que Louis XVI avait anoblis à cause de leur charité inépuisable envers les chrétiens et les israélites. Son frère aîné, le père Marie Théodore, avait abandonné tout jeune son pays natal pour se convertir à la religion chrétienne et se consacrer entièrement à Dieu et au service de ses autels. Il mourut au mois de janvier 1884, après avoir voué à la charité et à la création d'œuvres très importantes, disséminées dans les différentes parties du monde, une longue vie de quatre-vingts ans, laissant après lui une mémoire à jamais bénie, et déjà prospère et florissante cette famille religieuse de Sion dont il avait été le père. Sa conversion avait jadis excité la colère et les dédains de son jeune frère. Celui-ci, menant une vie de plaisirs, s'occupant en même temps des affaires de son oncle, venait d'être fiancé à sa cousine, jeune fille d'une grande beauté et appelée Flora. Avant de conclure ce mariage, il voulut se rendre en

Orient, en passant par l'Italie, pour rétablir sa santé et pour attendre plus patiemment le moment tant désiré de sa future union.

A Rome, où il arriva vers les premiers jours de l'année 1842, la Providence le mit en rapport avec M. de Bussières qui se prit d'un vif intérêt pour ce jeune Juif d'une physionomie si distinguée et d'un esprit si brillant. Ce fervent chrétien le recommanda aux prières de tous ses amis, afin d'obtenir du ciel sa conversion prochaine. On sait comment, le 20 janvier de cette année, un peu après midi, dans l'église de Saint-André delle Fratte, le jeune Alphonse Ratisbonne, jusque-là ennemi acharné du catholicisme, ne respirant que haine et mépris pour son frère aîné qui avait abjuré la foi de ses pères pour embrasser celle du Christ, fut tout à coup terrassé, comme un autre Saül, aux pieds de Marie, qui daigna lui apparaître miraculeusement dans la chapelle Saint-Michel de cette église.

Le 31 janvier, quelques jours après, il reçut le baptême à l'église du Gesù, y fit sa première communion et fut confirmé à l'autel de Saint-Ignace. Après ce mémorable événement, Marie-Alphonse entra dans la compagnie de Jésus, où il resta près de onze ans, puis, sur un ordre du pape et sollicité par les instances du R. P. Marie Théodore, il rejoignit son frère et abandonna la compagnie qui, pendant ce laps de temps, l'avait admis dans son sein.

Il demeura deux ans entiers à Paris, coopérant avec un zèle infatigable aux travaux apostoliques de son digne frère. Mais sa mission personnelle n'était point en Europe, et son cœur, son dévouement, l'ardeur extrême qu'il ressentait de travailler à la conversion des Juifs, tout l'appelait à Jérusalem. Il partit donc pour la Palestine, le 12 septembre 1855. Pendant son premier séjour en Terre Sainte, il obtint du patriarche, Mgr Valerga, qui apprécia aussitôt ses éminentes qualités, l'autorisation dont il avait besoin pour fonder l'œuvre

qu'il méditait et il reçut les quatre premières religieuses de Notre-Dame de Sion destinées à commencer la Mission. En même temps, il négociait l'achat des ruines de l'Ecce-Homo.

En juin 1856, il revint en Europe et, pendant quinze mois, il quêta pour son œuvre, en Espagne, en France et en Belgique. Durant son second séjour à Jérusalem, il eut le bonheur, le 20 janvier 1858, de célébrer la sainte messe au milieu des ruines de l'Ecce-Homo qu'il avait pu enfin acheter, après de longues négociations.

Vers la fin d'avril 1858, jusqu'en mars 1860, dans l'intérêt des œuvres qu'il avait créées et qui s'annonçaient comme devant être beaucoup plus coûteuses qu'il ne l'avait pensé, il recommença à quêter en France, en Espagne, en Belgique et en Angleterre.

En mars 1860, il retourna pour la troisième fois en Terre Sainte et loua à Saint-Jean-in-Montana une maison destinée d'abord au repos de ses religieuses malades et qui fut plus tard transformée en orphelinat pour les jeunes filles. A Jérusalem, il veilla à la construction du couvent de l'Ecce-Homo dont, le 20 janvier 1862, les religieuses prirent possession. Du mois de mai 1862 jusqu'au mois d'avril 1864, le père Marie fut rappelé en France par les besoins de sa mission. Il demeura à Paris pendant l'absence de son frère Théodore, qui était allé à Rome présenter la règle et les constitutions de Notre-Dame de Sion à l'approbation du Souverain Pontife. Le 20 avril 1864, il repartit pour l'Orient. Alors commencèrent à Saint-Jean-in-Montana les constructions provisoires d'un nouveau couvent où fut installé l'orphelinat.

Au mois d'août 1866, le père Marie repartit précipitamment pour la France, à la nouvelle que l'une de ses sœurs était mourante. De retour en Palestine, au mois de mai de l'année suivante, il s'y dévoua complètement à ses œuvres pendant six années consécutives.

Le 3 avril 1868 eut lieu l'inauguration solennelle du sanctuaire de l'Ecce-Homo.

Vers la fin de septembre 1873, le père Marie se remit en route une cinquième fois pour l'Europe, afin d'y plaider encore la cause de ses œuvres.

A peine débarqué à Marseille, il y tomba très gravement malade et faillit y mourir. Une fois rétabli, il se rendit à Paris pour y solliciter la charité des fidèles. De là, il se dirigea vers Constantinople, où l'appelaient des affaires importantes, et rentra enfin à Jérusalem, en mai 1874. C'est alors qu'il commença à fonder l'institut Saint-Pierre, installé provisoirement dans plusieurs maisons arabes.

En octobre 1877, un télégramme l'arracha subitement à ses travaux; le R. P. Théodore venait d'être frappé, à Paris, d'une attaque d'apoplexie. Le père Marie s'empressa de tout quitter pour voler auprès de son frère, auquel il prodigua ses soins les plus attentifs. Lorsque l'état du vénérable malade n'inspira plus d'inquiétude, il se disposa à regagner Jérusalem; mais auparavant il voulut aller se prosterner à Rome, dans l'église de Saint-André delle Fratte, à la place même où, 36 ans auparavant, la Sainte Vierge lui était apparue. En célébrant la messe dans cette église témoin de ce miracle et de sa conversion, son émotion fut extrême; il faillit s'évanouir de bonheur et de reconnaissance. Pie IX était alors mourant et ne recevait plus personne. Averti cependant de la présence à Rome du père Marie, il le manda auprès de lui, le 1er février 1878, et le questionna avec le plus tendre intérêt sur ses œuvres de Terre Sainte; puis, d'une main défaillante, l'auguste pontife lui donna sa paternelle bénédiction.

Après plusieurs autres mois de voyages et de quêtes, le père Marie reprit, à Marseille, le 14 juillet 1878, le paquebot qui devait le ramener en Palestine. Bientôt commencèrent à s'élever sous sa direction, en dehors de Jérusalem, les vastes et belles constructions desti-

nées à l'école des arts et métiers où furent transférés plus tard les enfants qui composaient l'institut Saint-Pierre.

Le 19 septembre 1883, l'orphelinat de Saint-Jean-in-Montana prit possession des nouveaux bâtiments entrepris et exécutés dans ce village par le père Marie.

Vers la fin de décembre 1883, il fut rappelé soudain à Paris par un télégramme de son frère Théodore mourant. Il allait partir, mais un nouveau télégramme le rassura; puis survint un troisième qui lui annonça que son frère avait rendu sa belle âme à Dieu, le 10 janvier 1884. Alors il s'empressa de gagner Jaffa par des pluies torrentielles; mais deux fois la tempête empêcha le paquebot français d'aborder sur les côtes inhospitalières de cette ville. Son voyage pour la France fut donc forcément différé et remis à la belle saison. Mais les pleurs qu'il répandait sans cesse sur la perte qu'il venait de faire de son cher Théodore, autrefois si haï et ensuite si aimé, et qui avait succombé peu de temps après son autre frère Achille, altérèrent profondément sa santé. Son cœur sensible et impressionnable en fut cruellement blessé. Atteint d'une faiblesse générale qui avait principalement attaqué les yeux menacés d'une cécité complète, il avait le pressentiment d'une mort prochaine. « Vous verrez, disait-il souvent aux sœurs de Sion, « que je mourrai à 70 ans. La Sainte Vierge est morte « à cet âge et j'ai demandé au bon Dieu de ne pas « vivre plus longtemps qu'elle, vous verrez que je serai « exaucé. »

Le 1er mai, en effet, jour anniversaire de sa naissance et de sa 70e année, il s'alita pour ne plus se relever. Parti de Saint-Pierre, le 30 avril, il arrivait à la maison de Saint-Jean-in-Montana pour l'ouverture du mois de Marie, accompagné de tous les jeunes enfants, des prêtres et frères de l'institut des arts et métiers. Il y organisa aussitôt et y présida lui-même, au milieu des

allées fleuries du jardin, une belle procession en l'honneur de la Sainte Vierge ; mais, le lendemain, une fièvre soudaine et très ardente s'empara de lui ; il avait eu chaud et froid et une grave pneumonie l'avait atteint. Les deux médecins, le docteur Sabadini et le docteur Chaptin, qui furent mandés en toute hâte, s'efforcèrent de conjurer, s'il était possible, le mal qu'ils jugeaient mortel dès le début ; mais, malgré leurs soins éclairés et leur dévoûment, l'état du vénérable malade s'aggravait de jour en jour. En vain, dans les trois maisons de Sion les prières se succédaient-elles sans interruption devant le Très Saint Sacrement, pour implorer la miséricorde du Seigneur en faveur du père Marie. Lui seul voyait arriver sa fin avec la sérénité du juste. Le 6 mai, vers midi, un père de Sion, le R. P. Dailliez, lui porta la sainte Communion ; puis le R. P. Antoine de Tripoli, curé de la paroisse de Saint-Jean-in Montana, lui administra l'Extrême-Onction. Il avait sa pleine connaissance et consolait lui-même, en les bénissant, tous les assistants. Vers les cinq heures du soir, le R. P. Estrate, prêtre du Sacré-Cœur de Jésus, arrivait de Béthléhem presque en même temps que, de Jérusalem, le R. P. Mathieu Lecomte, Dominicain. Le père Marie reçut ces dignes amis avec sa grâce ordinaire, et les voyant fatigués de la route qu'ils venaient de faire, oubliant ses propres souffrances pour ne penser qu'à eux, il recommanda qu'on leur offrît des rafraîchissements. La mort cependant s'avançait à grands pas. A peine deux ou trois amis, prêtres du Seigneur, et quatre sœurs de Sion se trouvaient près de lui, contemplant à travers leurs larmes les derniers moments de cet élu du ciel et de cet enfant privilégié de Marie. Celle-ci, en effet, vers les huit heures du soir de ce même jour, lui apparut sans doute de nouveau, car une lumière céleste brilla sur ses traits décolorés ; ses yeux, qu'il tenait presque constamment fermés, s'ouvrirent alors pleins de vie et de bonheur ; ils exprimaient un ineffable ravissement. Cette

extase dura trois minutes ; ensuite ses yeux se refermèrent et sans efforts, sans secousse, il exhala son dernier soupir.

Ce même jour, quatre petits Juifs amenés par leurs parents avaient été reçus à l'institut Saint-Pierre. En apprenant cette bonne nouvelle, le père Marie s'écria : « Merci, mon Dieu ! je les ai engendrés dans mon ago-« nie et vous m'êtes témoin que je donne volontiers ma « vie pour le salut d'Israël. »

Quand la nouvelle de la mort du père Marie parvint à Jérusalem, elle y répandit partout la consternation. Le 8 mai, eut lieu, à la paroisse de Saint-Jean-in-Montana, la cérémonie des obsèques. La France et la religion y étaient largement représentées par le consulat de France ainsi que par tous les religieux et religieuses de la Ville Sainte. Le corps du défunt fut ensuite conduit comme en triomphe, la tête découverte, sur un lit funèbre, jusqu'au cimetière de Sion, où il devait être enterré près des cyprès qu'il avait lui-même plantés. L'émotion était profonde et générale ; tous voulaient admirer une dernière fois la belle figure endormie par la mort qui, sans l'altérer, lui avait communiqué une majesté nouvelle, et la magnifique barbe blanche de cet auguste vieillard, qui allait bientôt descendre dans la tombe. Quand on fut parvenu près de celle-ci, on fit halte quelque temps, et le R. P. Estrate, devant une nombreuse assistance, fit, en quelques mots émus, l'éloge funèbre du défunt. Les sanglots et les larmes de l'auditoire accompagnaient la voix si sympathique de l'orateur sacré qui, après avoir raconté brièvement la vie et la mort du père Marie, lui adressa ensuite, au nom de la France et de l'Église, qu'il avait également honorées et glorieusement servies, un solennel et suprême adieu. Les gémissements de la foule éclatèrent alors de toutes parts et jamais père ne fut pleuré autant par ses enfants que le père Marie ne le fut par les orphelins et les orphelines qu'il avait arrachés à la misère et au vice,

et par toutes les filles de Sion, les dignes coopératrices de ses œuvres.

Placé, comme l'un des plus vieux amis du défunt, près de la fosse béante où il allait bientôt disparaître à tous les regards, en attendant le réveil de l'Éternité, je ne pouvais arracher mes yeux de ce vénérable visage, que la vision anticipée du ciel avait déjà transfiguré, et je fus le témoin attendri des regrets unanimes que ce juste laissait après lui. Son cercueil fut rempli de roses et c'est au milieu de tous ces parfums qu'il fut, en quelque sorte, comme embaumé et doucement déposé dans sa tombe par les mains pieuses des saintes religieuses qui l'avaient soigné.

Huit jours plus tard, le 15 mai, on célébra à Jérusalem, dans le sanctuaire de l'Ecce-Homo, où le cœur du père Marie avait été transporté, une messe solennelle de *Requiem* pour le repos de son âme. A l'issue de la messe, le célèbre orateur dominicain, le père Mathieu Lecomte, prononça, au milieu d'une foule considérable de prêtres et de laïcs, une très éloquente oraison funèbre en l'honneur du défunt. Pendant plus d'une heure, qui sembla bien courte à tout l'auditoire, il retraça avec de nombreux détails la jeunesse, la conversion, les grandes œuvres et la mort du père Ratisbonne. Pour montrer combien la conversion de cette âme privilégiée fut saluée par l'Église comme l'un des plus grands miracles des temps modernes, il s'exprima ainsi :

« Après l'apparition de la Sainte Vierge à Alphonse « Ratisbonne, il est présenté au Pape Grégoire XVI, qui « ordonne une enquête; elle est faite avec le plus grand « soin et le cardinal vicaire en consigne le résultat dans « un acte officiel. Il y a plus; le Saint-Siège est telle- « ment convaincu de la vérité de cette miraculeuse con- « version, qu'il tient à en conserver le souvenir par « une fête sans précédent. L'Église catholique célébrait « la conversion de saint Paul et celle de saint Augus- « tin; mais ces solennités n'avaient été établies que

« longtemps après la mort des saints qu'elles honorent. « Eh bien ! Rome célébrera aussi la conversion d'Al- « phonse Ratisbonne, mais de son vivant. Le 20 janvier « 1843, jour anniversaire de ce grand fait, la solennité « sera instituée, et pendant quarante et une années que « Ratisbonne continuera de vivre, elle se renouvellera « chaque année. »

La péroraison de ce même discours est si touchante que je ne puis m'empêcher d'en résumer également une partie.

« Et maintenant, ô Père, il est donc vrai que nous « ne vous verrons plus ici-bas ; non, vous n'apparaîtrez « plus aux pèlerins dans ce parloir de Sion, sous ces « cloîtres de Saint-Pierre, parmi ces jardins de Saint- « Jean, où vous les receviez avec tant d'affabilité. Non, « les prêtres ne vous verront plus dans cette petite « sacristie où vous vous faisiez si humblement leur « serviteur ; les fidèles ne vous contempleront plus à cet « autel où vous offriez le saint sacrifice avec une ma- « jestée si recueillie. Non, dans leur salle de conférences, « vos chères filles de Sion ne vous entendront plus leur « révéler en maître les secrets de la perfection. Non, « vos chers enfants de Saint-Pierre, vos bonnes orphe- « lines, vos petites pensionnaires ne jouiront plus de « votre regard paternel, et nous, ses amis, et vous tous, « braves gens de Jérusalem et de Saint-Jean, pour les- « quels il avait toujours une bonne parole quand il s'en « allait, comme un patriarche du temps passé, sur son « humble monture, non, vous ne le reverrez plus ! A « cette pensée, les larmes nous gagnent ! Mon Dieu, « pourquoi nous l'avez-vous pris ? Mais, ô mes frères, « gardons-nous de ces regrets, essuyons ces pleurs, ne « sommes-nous pas au jour de la Résurrection ? Pourquoi « voudrions-nous encore chercher ce vivant parmi les « morts ? Bénissons plutôt la Vierge Marie de l'avoir « emmené dans son jardin céleste, parmi tant de beaux « arbres et de belles fleurs, parmi tant d'âmes dont il a

« été le sauveur et qui en disent dès maintenant un « éternel merci... »

J'ai emprunté les détails qui précédent au 29e bulletin trimestriel des *Annales de la mission de Notre-Dame de Sion*. J'ai consulté aussi mes propres souvenirs; car, pendant une trentaine d'années, le révérend père Marie avait daigné m'honorer de son amitié. Chaque fois que je revenais à Jérusalem, l'une de mes premières visites était toujours pour lui; je tâchais de surprendre dans son regard sympathique, comme dans un miroir transparent, l'image, hélas! cachée à ma vue profane, de la Vierge auguste qui lui était jadis apparue et dont les traits célestes s'étaient reflétés dans ses yeux; j'étais suspendu à sa charmante et spirituelle parole, toujours pleine de grâce et d'enjouement, au milieu même des plus graves préoccupations qu'il avait souvent, mais qui ne l'absorbaient jamais tout entier. La dernière fois que je le vis, huit jours avant sa mort, il m'a montré lui-même la place où il devait, me disait-il, être enterré bientôt. Hélas! cette prédiction ne se réalisa que trop à la lettre, et la mort s'est plu à rapprocher les deux frères Théodore et Alphonse, qui avaient travaillé pendant leur vie avec tant d'union et de dévouement à l'accomplissement des mêmes œuvres, dont le but primitif et final était la conversion des enfants d'Israël, leurs anciens coreligionnaires. Les sœurs de Sion, en effet, accueillent, il est vrai, avec une maternelle tendresse toutes les enfants qu'on veut bien leur confier. Néanmoins, elles avouent leur préférence pour les brebis de la maison de Jacob, en faveur desquelles elles ont été suscitées, et c'est par là que leur institut se distingue d'une multitude d'autres voués pareillement à l'éducation des jeunes filles. L'enseignement n'est point d'ailleurs, comme l'a fait remarquer le père Mathieu Lecomte, dans son oraison funèbre du père Marie, leur seul moyen de préparer les voies à la conversion des Juifs; elles s'y emploient aussi par la prière, prière

quotidienne, solennelle et approuvée par le Saint-Siège. Chaque jour, à la même heure, sous tous les cieux où le souffle de Dieu les a dispersées, au moment le plus solennel du sacrifice eucharistique, les Filles de Sion élèvent vers le ciel leurs voix suppliantes ou plutôt celle de l'Agneau immolé, et elles chantent par trois fois : « Pater, dimitte illis; non enim sciunt quid faciunt. » « Mon Père pardonnez-leur; car ils ne savent ce qu'ils « font. » J'avais donc raison de dire tout à l'heure, en terminant la courte biographie du R. P. Marie, qu'à l'exemple de son frère Théodore il s'était proposé avant tout de concourir au salut de sa propre nation, en essayant de la jeter repentante aux pieds du Christ.

Couvent de l'Ecce-Homo.

Les ruines de l'Ecce-Homo ont été achetées, il y a environ trente ans, par le R. P. Marie Ratisbonne, aidé dans cette négociation difficile par le consulat de France.

Les premiers plans du sanctuaire, ainsi que du couvent et de ses dépendances, ont été dressés d'abord par M. Giove, architecte de l'ambassade de France à Constantinople, et plus tard achevés par M. Daumet, architecte de Notre-Dame de Sion à Paris, puis exécutés par M. Mauss, architecte du domaine français de Sainte-Anne. L'acquisition des terrains et la construction de tout l'ensemble de l'établissement ont coûté des sommes considérables; mais aussi cet établissement est l'un des plus beaux de Jérusalem. Il ferait honneur à un gouvernement et c'est l'œuvre d'un simple prêtre, mais d'un prêtre d'une rare intelligence et qui savait mettre au service du bien l'habileté singulière dont il était doué. Vaste et aussi bien distribué que le terrain l'a permis, il ne lui manque qu'une grande cour ou qu'un jardin pour les récréations des enfants.

Entrons d'abord dans la chapelle, qui avoisine la caserne turque, laquelle, selon toute apparence, a remplacé

l'ancienne tour Antonia ou le Prétoire. On pénètre dans ce sanctuaire par une porte donnant sur la Voie Douloureuse et, après avoir gravi quelques marches, on se trouve dans une sorte de vestibule dont la paroi septentionale n'est autre que le roc même taillé verticalement qui formait de ce côté la contrescarpe d'Antonia. Ce vestibule conduit à la nef, dont il est séparé par une grille. Le mur septentrional de cette nef est la continuation de la même contrescarpe ; elle est ensuite accompagnée de deux petites nefs latérales et surmontée d'une coupole dépourvue de tambour et un peu basse, mais qui doit être plus tard surélevée et percée de fenêtres. Les voûtes reposent sur des colonnes et des piliers ornés de chapiteaux en bronze doré et d'ordre corinthien. Le maître-autel est adossé au petit arc collatéral du nord du grand arc de l'Ecce-Homo, dont j'ai parlé ailleurs, dans la deuxième partie de ce travail.

Je ne reviendrai donc point ici sur la tradition relative à ce monument célèbre, ni sur les différentes opinions qui ont été émises de nos jours à ce sujet. Je me contenterai de répéter en ce moment qu'en admettant même que cet édifice, véritable arc de triomphe, avec ses deux petits arcs collatéraux, ait été construit, suivant les uns par Adrien et, suivant d'autres, par sainte Hélène, et n'ait pu être ni contemporain, ni témoin des dernières scènes de la Passion et de la présentation par Pilate de Notre-Seigneur aux Juifs, l'emplacement qu'il occupe près du Prétoire n'en a pas moins été admirablement choisi par le R. P. Marie, pour y fonder son établissement de l'Ecce-Homo. Près de là, en effet, le Christ a dû être montré au peuple ; près de là, ont dû retentir ces cris horribles : « Crucifiez-le, crucifiez-le », et ceux-ci : « Que son sang retombe sur nous et sur nos enfants. » Le père Marie fut donc bien inspiré quand, sur cet endroit, il a érigé le sanctuaire dont il est question maintenant. Il a laissé à

dessein dans sa forme et son austère nudité le petit arc collatéral du nord que je viens de signaler et tel qu'il l'a trouvé, sans le revêtir de marbre, ce qui en dénaturerait l'aspect antique. Au-dessus de cet arc, il s'est contenté de faire placer une belle statue en marbre représentant l'Ecce-Homo. Dans cette chapelle, la prière ne s'interrompt jamais en faveur de la conversion des Juifs et l'on y demande sans cesse pardon pour le crime qu'ils ont jadis commis. Dans toutes les bénédictions du Saint Sacrement, les sœurs de Sion ont, en effet, un usage particulier à leur institut. Non seulement on y chante des litanies spéciales pour le retour d'Israël, mais aussi la sublime prière de Jésus mourant : « Pater, dimitte illis, non enim sciunt quid faciunt. » Les religieuses, accompagnées de l'orgue, chantent alors, à trois reprises différentes, séparées par une minute de silence et toujours en élevant le ton de plus en plus, ces paroles du Christ en croix. Elles le font avec tant de componction et en même temps avec l'accent d'une tristesse si profonde, tempérée cependant par l'espoir et la confiance, qu'il est impossible de n'être point ému jusqu'aux larmes, en entendant une semblable prière retentir à Jérusalem et dans un pareil lieu.

En résumé, je le répète, lors même que ce monument n'aurait point été une sorte de tribune élevée où le Christ aurait été montré au peuple, comme le nom qu'il porte semble l'indiquer, d'après une tradition vieille de plusieurs siècles, et qu'il faudrait plutôt y voir un arc de triomphe, érigé par les Romains postérieurement à Jésus-Christ, en souvenir de leur double victoire sur les Juifs sous Titus et sous Adrien, ou, qu'avec M. de Vogüé, on inclinerait à y reconnaître un édifice consacré par sainte Hélène à la Passion et au triomphe du Christ, on ne devrait pas moins savoir un gré infini au R. P. Marie d'en avoir acquis si chèrement les ruines, pour les convertir en une chapelle expiatoire destinée à fléchir en faveur des Juifs la vengeance du

ciel, manifestée par d'aussi terribles catastrophes, justes châtiments de leur déïcide.

Quoi qu'il en soit, sous l'autel de ce sanctuaire, règne une crypte funèbre, en partie creusée dans le roc et en partie bâtie : elle renferme un assez grand nombre de loges funéraires. L'une de ces loges, déjà murée, contient la dépouille mortelle de la sœur Borromée, la première supérieure de la maison. Dans une autre repose une sainte fille morte en odeur de sainteté et appelée Gabrielle ; elle avait habité quelque temps, sur le mont des Oliviers, un petit hermitage où on venait réclamer le secours de ses prières.

Les sous-sols des bâtiments des sœurs sont pavés de belles dalles antiques. Sur deux de ces dalles, on observe la trace de deux jeux différents, usités encore aujourd'hui parmi les Arabes. Ce sont des espèces de damiers où, accroupis à terre, les joueurs faisaient mouvoir, sans doute, des dés ou même de simples cailloux. On a trouvé également, en déblayant le terrain, deux espèces de piédestaux, dont l'un sert actuellement de base à une statue dans le vestibule de la chapelle, et l'autre est resté à la place qu'il occupait. Ces piédestaux, façonnés d'une manière assez singulière et en retraite, étaient disposés, sur divers points de la ville, au dire des Juifs qui les ont vus, comme des espèces d'estrades, sur lesquelles montaient soit les rabbins, soit les crieurs publics.

En descendant quelques marches d'un escalier antique, on arrive à un premier tunnel, séparé d'une seconde galerie parallèle par un gros mur, percé de plusieurs ouvertures cintrées. Ce tunnel, dans lequel seul on peut pénétrer maintenant, le deuxième étant rempli d'eau, mesure 40 mètres de long. Autrefois, il avait un plus grand développement ; mais les Turcs ont fait construire, vers le sud-est, du côté de la mosquée d'Omar, un mur qui l'interrompt tout à coup, dans la crainte que les sœurs n'eussent par là accès dans leur sanctuaire. Large de 7 mètres environ et en partie creusé

dans le roc, il contient actuellement une couche épaisse de terre, et il faudrait creuser probablement à plusieurs mètres, pour en trouver le fond rocheux; il s'étend du nord-ouest au sud-est, dans la direction du Haram-ech-Chérif. Une source assez abondante, qui vient du nord et de plus haut, coule dans le côté oriental de ce long bassin et remplit, comme je l'ai dit, le deuxième réservoir. L'eau en est saumâtre et n'est pas bonne à boire. Cette saveur nauséabonde tient, sans doute, à la nature du sol qu'elle traverse avant de parvenir là. Je dois ajouter que ce tunnel est voûté en plein-cintre au moyen de pierres bien appareillées, du moins, dans la première partie de son développement; car, en se dirigeant vers le Haram-ech-Chérif, on s'aperçoit que la voûte a subi des remaniements et que, de cintrée, elle est devenue ogivale. On remarque aussi dans la voûte, de distance en distance, de nombreux trous carrés, comme des espaces de regards actuellement bouchés et par lesquels une grande quantité de terre est tombée dans le tunnel et l'a en partie rempli. Ces ouvertures devaient sans doute jadis être fermées par des pierres plates que l'on pouvait enlever à volonté, soit pour donner de l'air et un peu de lumière dans cette galerie obscure, soit pour y laisser descendre les eaux pluviales. Le tout était recouvert de magnifiques dalles comme celles que j'ai signalées tout à l'heure et qui avaient au moins un mètre de long sur autant de large.

M. Clermont-Ganneau a supposé, et peut-être avec raison, que ces deux réservoirs parallèles formaient primitivement un ancien birket de forme rectangulaire creusé dans la roche vive, à ciel ouvert, et ayant une profondeur d'environ cinq mètres. Ce birket était, selon toute apparence, la piscine Strouthion que l'on a quelquefois identifiée à tort avec le Birket-Israïl et dont il est question dans Josèphe (*Guerre des juifs*, l. V, ch. IX, § 4), lors de l'attaque dirigée par Titus contre la tour Antonia.

D'après des considérations à la fois historiques et archéologiques, M. Clermont-Ganneau pense que la transformation de la piscine Strouthion en un réservoir clos, divisé en deux galeries parallèles, appartient à l'époque de la reconstruction de la ville par Adrien, et que le magnifique dallage qui passe au-dessus de la double voûte et qui s'étend dans les sous-sols des sœurs, jusque sous l'arc de l'Ecce-Homo, doit être contemporain.

Mais il est temps de laisser là cette question purement archéologique pour aller visiter l'intérieur du grand établissement des religieuses de Sion. Autour du sanctuaire que nous avons sommairement décrit, s'élève le couvent des sœurs qui sont en ce moment au nombre d'une trentaine. Il communique, au moyen de petits ponts, avec les bâtiments symétriques destinés à leurs enfants, mais séparés du monastère par une rue.

Les orphelines indigènes occupent la première place de ces bâtiments; elles sont quatre-vingts internes, gratuitement entretenues et élevées. La grande majorité de cette division est catholique du rite latin; le reste appartient aux rites orientaux unis. Ces enfants sont, en général, d'une intelligence remarquable, et parfaitement douées sous tous les rapports. Elles sont tellement désireuses d'apprendre la langue française qu'au bout de six mois elles la comprennent et la parlent couramment. Outre le français, elles étudient leur langue maternelle, l'arabe, et s'appliquent, tour à tour, aux diverses fonctions du ménage et à toutes sortes de travaux à l'aiguille dans lesquels elles montrent une étonnante habileté. Elles passent ainsi plusieurs années sous la direction des sœurs, prenant peu à peu des habitudes de propreté, d'ordre, de travail, de dignité et de droiture de conscience.

Les jeunes musulmanes qui viennent également aux sœurs depuis quelques années se sont tellement multipliées, qu'il a fallu créer pour elles une division spéciale, complètement séparée des orphelines chrétiennes.

Les religieuses de Sion évitent avec le plus grand soin tout ce qui pourrait troubler la croyance de leurs élèves musulmanes; mais les vérités morales s'imprègnent comme d'elles-mêmes, grâce aux leçons qu'elles reçoivent, dans ces jeunes âmes si avides de savoir et leur révèlent insensiblement l'horreur de la dégradation à laquelle le Coran a condamné la femme; elles aiment les sœurs et en sont aimées. Derrière chacune d'elles, se trouve une famille musulmane, heureuse et contente du bonheur de ses enfants. C'est ainsi que le mur de séparation entre les musulmans et les catholiques s'écroule peu à peu. Toutes veulent apprendre le français et s'y appliquent avec ardeur et, à l'exception de l'instruction religieuse, elles reçoivent à peu près le même enseignement que les orphelines.

A côté de ces deux divisions, l'établissement de l'Ecce-Homo renferme aussi un pensionnat. Il compte 25 jeunes filles qui, presque toutes, appartiennent aux sectes séparées de l'Église grecque, arménienne, protestante; mais il y a également dans cet ensemble bigarré 11 israélites et 4 catholiques; les filles du pacha y ont autrefois fait leur éducation. Dans ce pensionnat, l'instruction, comme de juste, est plus soignée et plus relevée que dans les deux divisions précédentes. Elle embrasse l'étude des langues les plus diverses, l'histoire, la géographie, l'arithmétique, le style, la musique, le dessin et la broderie. Afin d'habituer les jeunes pensionnaires à l'exercice de la charité, on les applique un jour par semaine aux travaux du vestiaire. Ce sont elles qu sont chargées de confectionner, selon les saisons, des vêtements chauds ou légers pour les enfants les plus pauvres de la maison.

Je ne dois pas manquer d'ajouter qu'à l'établissement est attaché un dispensaire, ouvert gratuitement à tous sans distinction. Chaque jour, de nombreux malheureux, chrétiens ou infidèles, se pressent au comptoir de la pharmacie.

La supérieure actuelle de la maison est la Révérende Mère Éléonore, femme des plus distinguées par la culture de l'esprit et par les dons du cœur. Chargée depuis de longues années déjà de la direction générale du couvent, elle était toujours consultée, à cause de la rectitude et de la finesse de son jugement, par le R. P. Marie Ratisbonne, et, maintenant qu'il n'est plus, bien que privée d'un tel appui, elle continue à faire prospérer l'établissement dont elle est l'âme.

L'orphelinat de Saint-Jean-in-Montana.

Deux heures environ à l'ouest de Jérusalem, à une très faible distance du village d'Aïn-Karim (le Saint-Jean-in-Montana des chrétiens), s'élève, sur le plateau d'une montagne autrefois stérile, maintenant cultivée d'étage en étage, et au milieu d'une charmante oasis, entièrement entourée de murs à créneaux, une maison succursale de celle de l'Ecce-Homo. Une douzaine de sœurs et une cinquantaine d'orphelines chrétiennes y suivent absolument le même règlement que celles qui habitent la Cité Sainte. Une sœur arabe est chargée de l'école de la paroisse fréquentée par toutes les enfants catholiques du village. A certains jours de la semaine, cette même sœur donne tantôt aux grandes jeunes filles, tantôt aux mères, des instructions pratiques sur les devoirs qu'elles ont à remplir. Ces conférences produisent les meilleurs résultats. La chapelle est provisoire et de dimensions trop réduites ; mais on est en train actuellement d'en bâtir une plus grande et les premières assises en sont déjà posées.

De vastes jardins plantés d'arbres fruitiers, entremêlés de légumes et de fleurs, y sont entretenus avec soin par deux jardiniers européens intelligents, dévoués et infatigables. Ils forment à l'agriculture, à l'arboriculture et à l'horticulture les jeunes fellahs de Saint-Jean et des environs, en les employant au travail de la terre.

On remarque dans ce jardin une petite maison humble et modeste qui servait de résidence au Révérend Père Marie, quand il venait à Saint-Jean ; c'est là qu'il a rendu son dernier soupir, le 6 mai 1884, et c'est dans un cimetière voisin, appartenant à la communauté, qu'il repose depuis le 8 du même mois ; déjà son tombeau vénéré commence à être le but de pieux pèlerinages.

En dehors de l'enceinte des murs de l'établissement, les flancs de la montagne, dont le couvent couronne le sommet et qui ne produisaient que ronces et épines, ont été, grâce au Père Marie Ratisbonne, entièrement défrichés et transformés. D'ici à quelques années, les plantations qu'on y a faites donneront un rapport important pour la subsistance des nombreuses enfants qu'entretient la maison, ce qui permettra d'augmenter le chiffre de celles-ci. Il y a aussi, dans l'établissement de Saint-Jean, un pressoir envoyé de Marseille et qui est au service de tous. Enfin, à Saint-Jean comme à l'Ecce-Homo, les Sœurs de Sion se sont instituées les pharmaciennes gratuites des chrétiens comme des musulmans.

L'institut Saint-Pierre.

L'institut Saint-Pierre, que j'ai visité à plusieurs reprises et sur lequel, en 1888, le R. P. Directeur a bien voulu me remettre une notice détaillée, fut fondé à Jérusalem en 1874 par le R. P. Ratisbonne. Aucune œuvre de ce genre n'existait encore dans la Ville Sainte parmi les catholiques. Aussi, dès le principe, M^gr^ le patriarche Bracco donna-t-il avec empressement un bref, où il insistait sur l'extrême urgence d'un pareil établissement. Ce qui montre mieux que tout autre argument l'utilité de cet institut, dont le but était la fondation d'une école d'arts et métiers, c'est que, aussitôt que le bruit de cette création nouvelle se répandit dans le pays, plus de deux cents enfants de tous les points de la Palestine sollicitèrent leur admission, et

depuis, cet élan n'a pas cessé. Pour qui connait l'apathie habituelle des Orientaux en face de toute innovation, un tel empressement était une preuve évidente de l'opportunité de l'œuvre projetée. Une maison fut donc ouverte, le 8 septembre 1874, sous le vocable de Saint-Pierre, et une trentaine d'internes y furent immédiatement admis sous la direction de quelques prêtres de Notre-Dame de Sion. Cet établissement était situé à l'intérieur de la ville, près de la porte de Damas, et comprenait quatre modestes bâtiments appelés Saint-Pierre, Saint-Paul, Saint-André, et enfin la pauvre demeure du P. Marie-Alphonse et de ses confrères, qu'ils avaient baptisée par ironie du nom de Petit-Luxembourg. Dans un pareil état de choses, la surveillance des enfants était difficile. C'est pourquoi le R. P. Ratisbonne saisit la première occasion pour acheter un terrain hors de la ville et y construire l'école d'arts et métiers. Ce terrain dépasse en étendue 3 hectares et se trouve à 20 minutes à l'ouest de la ville, sur un plateau élevé, au delà du Birket-Mamillah. Au mois de septembre 1879, les travaux indispensables étant à peu près achevés, on quitta l'établissement provisoire pour s'installer dans la maison actuelle de Saint-Pierre. Le 11 du même mois, le Père Ratisbonne offrit pour la première fois le Saint-Sacrifice dans la nouvelle chapelle.

Si l'institut Saint-Pierre, destiné à former de bons et honnêtes ouvriers, est l'un des foyers les plus efficaces et les plus utiles de la régénération de la Terre Sainte qui semble sortir d'un long assoupissement, il doit être également, quand il sera terminé, dans la situation où il est placé, en face des établissements russes et prussiens, l'un des plus beaux monuments de Jérusalem. Conçu dans des proportions imposantes, il est solidement et régulièrement bâti; mais il reste encore une aile à construire, lorsque les fonds nécessaires à cette adjonction auront été réunis. Rien n'égale l'étendue, la variété et la grandeur du superbe

panorama qui se déploie aux regards du haut de ses magnifiques terrasses. Au sommet de l'établissement s'élèvera un jour une statue colossale de saint Pierre, dominant de là tous les établissements des sectes dissidentes. Cette idée était caressée par le R. P. Marie Ratisbonne, puisse-t-elle se réaliser bientôt !

Telle qu'elle est, la maison ne contient que 53 enfants. Les quatre prêtres français qui la dirigent voudraient pouvoir continuer les constructions, de manière à admettre au moins 100 enfants, car ils sont obligés de répondre presque chaque jour par de pénibles refus à des demandes incessantes et de voir de pauvres orphelins aller chercher dans des établissements protestants, juifs ou schismatiques, le pain du corps, mais aussi, hélas ! la mort de l'âme.

Les 53 enfants abrités actuellement dans l'institut Saint-Pierre se décomposent ainsi sous le rapport des nationalités : 26 de Palestine, recueillis dans les missions du patriarcat latin; 14 Libanais, 9 Syriens, 3 Égyptiens et 1 Allemand et, sous le rapport des cultes : 18 catholiques latins, 22 Maronites, 5 Grecs unis, 3 Syriens catholiques, 1 Chaldéen, 1 Cophte schismatique, 1 protestant et 2 Juifs.

Sept ateliers fonctionnent en ce moment : ce sont ceux de sculpteurs, menuisiers, tailleurs, cordonniers, tailleurs de pierre, tourneurs et relieurs. Plusieurs enfants apprennent aussi le métier de jardiniers.

Une boulangerie est installée dans l'établissement et déjà elle fournit le pain aux trois maisons de Notre-Dame de Sion en Terre Sainte. Dans peu, une lithographie y sera adjointe et un excellent horloger viendra de France, prochainement, pour y former des apprentis.

Le personnel de la maison consiste en quatre prêtres français de la Société des Pères de Notre-Dame de Sion. Ce sont : le R. P. de Cormis, supérieur; le R. P. de Chaumontel, directeur, qui a eu la bonté de me remettre cette notice et de me faire les honneurs de l'in-

stitut Saint-Pierre, la dernière fois que je le visitai, en 1888 ; le R. P. Alphonse, économe, et enfin le R. P. Legrand. Il faut y ajouter un prêtre maronite, deux professeurs d'arabe et un professeur de français, puis les patrons et chefs d'ateliers. Six religieuses de Notre-Dame de Sion sont attachées à l'établissement; elles sont chargées de la lingerie, de la cuisine, de l'infirmerie et de la sacristie.

La chapelle, bien que provisoire, car elle doit être remplacée par une plus grande, a été déclarée chapelle publique, par décret de Mgr le Patriarche. Aussi les familles catholiques des environs viennent elles y assister à la messe et autres offices qui s'y célèbrent.

Le programme de l'enseignement, en dehors des travaux d'ateliers, comprend l'instruction religieuse, les éléments des langues française et arabe, le chant, la musique instrumentale, la gymnastique et le dessin. Chaque mois, un concours a lieu dans chaque atelier, afin de stimuler l'ardeur des jeunes apprentis.

Chacun des enfants coûte environ par an 300 francs de nourriture et d'entretien. Ils sont tous élevés dans l'amour de la France dont ils parlent la langue et dont, les jours de fêtes, ils se plaisent à arborer et à saluer le drapeau sur leur établissement. La France, en effet, est leur principale bienfaitrice, c'est le Père Alphonse Ratisbonne qui, au moyen de quêtes répétées et de voyages pénibles, a pu réunir les fonds nécessaires à la fondation de si vastes bâtiments et à l'entretien gratuit de tant d'enfants. Depuis sa mort, ce sont également des prêtres français qui continuent à faire vivre cette belle œuvre et qui travaillent à l'achever. Le gouvernement français et tous les pèlerins catholiques qui visitent l'institut Saint-Pierre ne sauraient donc trop l'encourager de leur appui et de leurs aumônes.

CHAPITRE IX

LES CARMÉLITES DU PATER-NOSTER. — LES SŒURS DU ROSAIRE. — LES FILLES DE LA CHARITÉ. — LES CLARISSES. — LES SŒURS DE MARIE-RÉPARATRICE.

Les Carmélites du Pater-Noster.

Saint Mathieu nous dit que Jésus, se trouvant un jour environné d'une grande multitude, monta avec ses disciples sur une hauteur et prononça le célèbre sermon dit: *de la montagne*. Après avoir exposé les huit béatitudes et les principes de sa doctrine, il indiqua la manière dont il fallait prier et ajouta : « Vous prierez donc ainsi : Notre Père, qui êtes dans les cieux. » (*Saint Mathieu*, ch. VI, v. 9 à 14.)

D'autre part, saint Luc raconte que Notre-Seigneur étant en prière en un certain lieu, un de ses disciples lui dit, quand il eut cessé de prier : « Seigneur, apprenez-nous à prier, comme Jean l'a appris à ses disciples. » Il leur répondit : « Lorsque vous priez dites : Notre Père..... » (*Saint Luc*, ch. XI, v. 1 à 5.)

Notre-Seigneur a donc deux fois, dans deux circonstances et dans deux localités différentes, enseigné cette même prière à ses disciples la première fois en Galilée, sur une montagne voisine du lac de Tibériade, et la seconde fois en Judée, près de Béthanie, comme semblent l'indiquer les versets qui précèdent ceux où il est question de cette prière. Saint Luc, en effet, dans les der-

niers versets du ch. x, nous montre Jésus à Béthanie. Quoi qu'il en soit, une tradition constante et transmise de siècle en siècle place sur la montagne des Oliviers l'endroit où Notre-Seigneur aurait enseigné pour la seconde fois à ses disciples l'Oraison Dominicale et un sanctuaire, sous le nom de Pater-Noster, y aurait été élevé par les premiers chrétiens.

En 1102, c'est-à-dire trois ans après la conquête de Jérusalem par les croisés, le pèlerin Sœwulf s'exprime ainsi : « Près du lieu de l'Ascension, à un jet de pierre, « Notre-Seigneur écrivit l'Oraison Dominicale de sa « propre main, au dire des Syriens. Là, avait été bâtie « une très belle église qui, dans la suite, fut entière- « ment détruite par les infidèles. »

Les croisés, une fois maîtres de Jérusalem, se hâtèrent de construire en ce lieu un autre oratoire destiné à honorer l'enseignement de cette prière. Cette chapelle tombait déjà en ruines, en 1152, lorsqu'elle fut visitée par deux pèlerins danois appelés l'un Eskill Sveinsson, l'autre Svein Sveinsson, le premier, amiral, le second, évêque. Tous deux demandèrent au Seigneur et obtinrent la grâce de mourir en Palestine et celle d'être enterrés dans le sanctuaire du Pater-Noster, qui fut restauré plus tard, du prix des aumônes qu'ils avaient laissées.

Après la prise de Jérusalem par Saladin, cette église fut renversée, mais ses ruines de plus en plus effacées, il est vrai, ont été signalées presque jusqu'à nos jours par un grand nombre de pèlerins.

En octobre 1856, la princesse de la Tour d'Auvergne étant alors en pèlerinage à Jérusalem, et visitant avec M. de Barrère, consul général de France dans cette ville, les principaux sanctuaires qu'elle renferme, gravit avec lui la montagne des Oliviers. Parvenue au lieu appelé le Pater-Noster, elle se tourna vers le drogman du consul, Hanna Carlo et, poussée par une inspiration soudaine, elle lui dit : « Serait-il possible d'a-

voir jamais cet endroit ? » Le drogman ne lui répondit que par son silence, tant la chose lui paraissait impossible à réaliser. Peu de temps après, la princesse retourna en France pour revenir quelques mois plus tard à Jérusalem et y poursuivre l'exécution de son projet. Dix ans durant, Hanna Carlo, à sa demande et en son nom, acheta morceau par morceau ce terrain précieux qui était depuis des siècles dans les mains de plusieurs familles arabes. La princesse, une fois en possession de ce qu'elle avait tant convoité, le donna généreusement à la France qui eut ainsi un sanctuaire de plus à Jérusalem ; en même temps, elle s'établit sur la montagne des Oliviers dans un chalet qu'elle se fit bâtir pour surveiller de plus près les travaux qu'elle méditait. Ce fut là qu'en 1872 elle reçut la visite de deux religieuses carmélites qui revenaient de Cochinchine et qui lui demandèrent la permission de se fixer au lieu où Notre-Seigneur avait enseigné l'Oraison Dominicale. La princesse n'avait alors nullement l'intention de créer un Carmel en Terre Sainte ; mais, cédant aux instances de ces deux religieuses, elle crut reconnaître dans leur demande une inspiration du ciel et elle chercha aussitôt à la réaliser. Pour cela, il lui fallait des ressources considérables qu'elle n'avait point en ce moment, ainsi que l'autorisation du Souverain Pontife, de la congrégation de la Propagande et du Patriarche de Jérusalem. A force de voyages et de négociations diverses, elle finit avec le temps par les obtenir, et ce ne fut qu'en 1873 que les travaux furent poussés avec activité. Ceux de l'église furent confiés à un habile architecte, le capitaine Guillemot, qui les termina en 1875. Élégante et gracieuse, cette chapelle est surmontée d'un dôme. Un jour doux et bleuâtre, dû à la couleur des vitraux dont elle est ornée et qui communique cette teinte aux rayons lumineux qui la traversent, y prête par son ton vaporeux à la méditation et à la prière. On y remarque trois statues représentant le Sacré Cœur de

Jésus, Notre-Dame de Lourdes et saint Joseph, et six tableaux dont quatre ont été peints par la princesse ; ce sont : Jésus enseignant le Pater à ses apôtres, l'Immaculée Conception, saint Louis, roi de France, et sainte Aurélie, patronne de la duchesse de la Tour d'Auvergne.

Quant au nouveau cloître du Pater-Noster, il est antérieur à la chapelle, car il date de 1868, et fait également honneur à l'architecte qui l'a bâti, M. Lecomte. En fouillant le sol qu'il devait occuper, on a trouvé une grande quantité de fragments de tombes et, en particulier, ceux de deux tombes jumelles regardées comme celles des deux princes danois Sveinsson, et un cercueil qui passe pour être celui de sainte Mélanie. On a exhumé pareillement de nombreux débris de mosaïques, de marbres sculptés et beaucoup de médailles de différentes époques, qui attestent les révolutions successives que ce lieu a subies.

Le monument moderne dans lequel nous allons maintenant pénétrer a été conçu sur le plan réduit du Campo-Sancto de Pise. C'est un parallélogramme de 30 mètres de long sur 20 de large. Ici, j'emprunte les détails suivants à la brochure de M. Alfred Monbrun, intitulée : *Le Carmel et le sanctuaire du Pater-Noster, à Jérusalem*, p. 105.

« La partie longue du cloître, à droite et à gauche, « est divisée en 9 travées ; celle de face en a 5 seulement. « Chaque travée possède une ouverture géminée repo- « sant sur une base pleine à hauteur d'appui. Le trèfle, « ornement de toutes les rosaces de nos vieilles cathé- « drales ogivales, apparaît dans l'arc supérieur ; le fond « est orné de 32 panneaux composés d'environ quatre- « vingts plaques de porcelaine de 20 centimètres carrés « qui, réunies ensemble, forment un tableau. Chaque « cadre contient dans une langue différente le Pater peint « sur porcelaine ; les lettres sont en bleu foncé sur fond « gris clair. Ces langues sont à partir de la porte d'en-

« trée : le syriaque, le chaldéen, le polonais, le latin, « l'espagnol, le portugais, le géorgien, l'italien, le fran- « çais, le samaritain, le suédois, le breton, le thibétain, « le canadien, le tartare, le sanscrit, le chinois, l'éthio- « pien, le cophte, l'hindoustani, le kurde, l'hébreu, l'ar- « ménien, l'arabe, le turc, l'allemand, l'anglais, le mos- « covite, le danois, le slavon, le norvégien et le grec. »

Quatre portes ont été placées aux quatre points cardinaux. Celle du midi s'ouvre à l'intérieur du cloître dans une chambre qui fait saillie. C'est là que la princesse de la Tour d'Auvergne a voulu se préparer de son vivant son propre tombeau. Une niche, pratiquée dans le mur, contient une urne funéraire au-dessous de laquelle on lit : « Cette urne renferme le cœur du comte « Charles de Bossi, père de la princesse de la Tour d'Au- « vergne. » Le tombeau de celle-ci est l'un des chefs-d'œuvre de Barré. Au-dessus d'un beau sarcophage, qui doit contenir un jour la dépouille mortelle de la princesse, elle est représentée elle-même couchée, les bras croisés sur la poitrine et reposant doucement sous l'apparence d'une femme endormie. Sur le socle du tombeau est gravée l'inscription suivante :

« Aurélie de Bossi, princesse de la Tour d'Auvergne, « duchesse de Bouillon, a donné à la France et restitué « au culte chrétien ce sanctuaire vénéré où N.-S. J.-C. « a enseigné le Pater Noster à ses disciples. Elle y a fait « ériger ce monument. Que le Dieu tout puissant la « comble de ses bénédictions dans le temps et l'éternité. « Ainsi soit-il ! »

Avant de quitter ce joli cloître, que les pèlerins traversent pour se rendre de là à la chapelle dont nous avons parlé, ils pourront visiter, dans deux chambres voisines, un petit musée composé de fragments de mosaïques, de pierres tombales brisées, de colonnes mutilées, d'ossements divers trouvés en fouillant l'emplacement du cloître et du monastère, ainsi qu'un certain nombre d'anciennes médailles.

Après avoir acquis le lieu du Pater-Noster, la princesse réussit également à acheter celui du Credo qu'elle enclava dans le mur d'enceinte du monastère du Carmel. Lorsque les apôtres furent sur le point de quitter Jérusalem pour annoncer l'Évangile aux Gentils, ils se réunirent d'abord pour conférer ensemble et y déterminer ce qu'ils devaient prêcher d'un commun accord. La doctrine catholique, telle qu'ils la formulèrent sous l'inspiration du Saint-Esprit, a été appelée le Credo ou le Symbole des Apôtres, c'est-à-dire le résumé de tout ce que les fidèles doivent croire. Or, une tradition très ancienne veut qu'ils aient composé ce symbole sur la montagne des Oliviers, dans un endroit que les premiers fidèles consacrèrent par une belle église dédiée à saint Marc l'Évangéliste, église dont, à l'époque de Quaresmius, c'est-à-dire dans le courant du dix-septième siècle, on voyait encore des ruines. Au-dessous, se trouvait une crypte oblongue, en forme de citerne, renfermant douze petites niches ou voûtes taillées dans le rocher, en mémoire des douze apôtres qui s'y étaient rassemblés furtivement, pour y composer le Credo, persécutés qu'ils étaient par les Juifs et par le roi Agrippa.

Les pèlerins qui ont parlé des ruines de l'église du Pater-Noster signalent presque tous celles de l'église du Credo, ce qui semble prouver que ces deux sanctuaires étaient rapprochés l'un de l'autre. C'est la crypte du Credo, transformée plus tard en citerne, que la princesse de la Tour d'Auvergne a achetée et disposée en chapelle souterraine. Celle-ci forme un parallélogramme de 17 m. 60 de long sur 3 m. 80 de large, dans la direction du nord au sud. Ce sanctuaire a été depuis concédé, ainsi qu'une partie du terrain attenant, au cardinal Lavigerie et, par conséquent, aux missionnaires de Sainte-Anne.

Quant au monastère du Carmel, il touche aux deux sanctuaires et a été agrandi en 1888. Actuellement, il

renferme une quinzaine de religieuses qui prient nuit et jour pour le triomphe de la religion et pour la prospérité de la France sur la montagne même où les deux plus augustes prières que repète le genre humain tout entier ont été formulées aux hommes, l'une par le Christ lui-même, l'autre par ses apôtres.

Un second couvent de Carmélites a été fondé quelques années plus tard près de Bethléhem, ainsi qu'un magnifique monastère voisin destiné aux Pères de Bétharam ou Pères du Sacré-Cœur; mais je n'ai point à en parler ici, non plus que des autres établissements religieux de cette célèbre bourgade. Qu'il me suffise de déposer, en passant, mes regrets les plus sincères et les plus profonds sur la tombe où dort déjà Mlle de Saint-Crick d'Artigau, la pieuse fondatrice de ces deux couvents, qui a succombé, jeune encore, avant d'avoir pu achever en Palestine les diverses œuvres qu'elle avait entreprises avec une munificence qui n'avait d'égale que ses rares vertus.

Les Sœurs du Rosaire.

M. l'abbé Legrand, missionnaire du patriarcat latin de Jérusalem, a publié, en 1887, sur les sœurs du Rosaire, nouvellement établies dans la Cité Sainte, un article fort intéressant d'où je vais extraire quelques détails. J'ai d'ailleurs visité moi-même cette congrégation, en 1884, peu d'années après sa fondation; je l'ai revue ensuite déjà florissante dans sa pauvreté même, en 1888. C'est M. le chanoine Tannous, né à Nazareth et élevé par Mgr Valerga à la dignité de chancelier du patriarcat latin, auquel revient le mérite de l'avoir fondée. Cet ecclésiastique arabe, aussi zélé qu'intelligent, établit d'abord à Jérusalem la confrérie des Mères chrétiennes, qui fut affiliée à l'archiconfrérie de Paris, due à l'initiative du Révérend Père

Théodore Ratisbonne ; il y établit également la confrérie des Enfants de Marie.

En 1878, plusieurs jeunes filles appartenant à cette dernière confrérie eurent la pensée de créer une congrégation indigène dans la Ville Sainte, et, sans se laisser décourager par les obstacles de toute nature qu'elles rencontrèrent, elles mirent en commun leur petit avoir, pleines de confiance dans la divine Providence. Mgr Bracco se plut à favoriser les premiers commencements de la communauté naissante, qui fut confiée aux soins de M. l'abbé Tannous, son chancelier. Celui-ci, faute de ressources suffisantes, a dû se contenter d'abord d'un humble local et, le 24 juillet 1880, la nouvelle maison s'ouvrit sous le patronage de Notre-Dame du Rosaire. Nulle famille religieuse n'existait encore, en effet, sous ce vocable. Il semblait donc qu'il y avait une place vide à Jérusalem dans cette couronne de vierges qui, à la suite de Marie, seront présentées au Divin Époux. Le 15 septembre 1881, Mgr Bracco imposa lui-même le voile aux jeunes filles indigènes qui avaient voulu se consacrer à Dieu sous les auspices de Marie. La congrégation du Rosaire ne comptait, à ses débuts, que huit membres. Depuis 1884, Mgr le patriarche a institué un noviciat régulier, et dix nouvelles sœurs ont été admises à prononcer leurs vœux. Actuellement, le Rosaire compte 22 religieuses, dont 19 professes. Elles dirigent sept écoles et trois autres en projet les attendent avec impatience. Les obstacles provenant de la langue, du climat et des habitudes du pays, obstacles qui pourraient arrêter d'autres congrégations religieuses, n'existent pas pour les sœurs du Rosaire. Accoutumées au régime de la contrée, elles acceptent, en fait de local, de nourriture et de ressources, ce qui serait insuffisant à d'autres. Aussi Mgr le patriarche leur a-t-il déjà confié les sept écoles suivantes : 1° celle de Naplouse ; 2° celle de Zababdeh, en 1882 ; 3° celle de Birket, en 1885 ;

4° celle Jaffa en Galilée, à une demi-heure de Nazareth, également en 1885 ; 5° celle de Beth-Sahour, en 1886 ; 6° celle du Salt, l'ancienne Ramoth-Galaad, au delà du Jourdain ; 7° enfin, celle de Feheis, trois heures plus loin que le Salt, en 1887. Dans chacune de ces missions, dont quelques-unes sont très pénibles, et où elles doivent être deux pour se prêter un mutuel appui, elles sont le véritable bras droit du missionnaire qui en est chargé. Elles ont soin, en effet, de l'enfance, des asiles, des malades et du linge de l'église. Elles récitent publiquement, en entier, tous les jours, le rosaire ; le premier chapelet à l'église, après la messe, le deuxième à l'école, vers midi, le troisième à l'église, le soir. Une partie de la population chrétienne assiste ordinairement à cette récitation.

Les ressources annuelles du Rosaire sont : 1° une allocation de 1200 francs donnée par le gouvernement français ; 2° le traitement de huit maîtresses, à 300 francs chacune, fait par Mgr le patriarche, soit 2.400 ; 3° une allocation de 500 francs provenant de l'œuvre des écoles d'Orient ; 4° un don annuel de 1.000 francs accordé par l'œuvre du Saint-Sépulcre, établie à Cologne, soit en tout 5.100 francs, auxquels le fondateur du Rosaire ajoute généreusement ses honoraires de messes. C'est avec cette faible somme qu'il faut faire face à de nombreuses dépenses. Il s'agit, en effet, pour le moment, d'acheter un terrain, afin d'y élever le noviciat ainsi que l'église de Notre-Dame du Rosaire. Ce terrain a été choisi en dehors de la ville, près de la piscine supérieure, appelée Birket-Mamillah, à côté de laquelle le prophète Isaïe prononça jadis, devant le roi Achaz, la principale de ses prophéties, celle où il est dit que le Messie naîtra d'une Vierge. C'est dans un pareil endroit, consacré par un tel souvenir, que le chanoine Tannous a conçu le projet de construire le couvent et l'église du Rosaire, et pour l'accomplissement de cette grande œuvre il fait appel à l'appui du gouvernement français

et de toutes les âmes charitables qui s'intéressent à la Terre Sainte.

Les Filles de la Charité ou de Saint-Vincent-de-Paul.

Les Filles de la Charité ou de Saint-Vincent-de-Paul se sont établies depuis longtemps en Égypte et en Syrie, où elles ont des maisons très florissantes, dont j'ai signalé plusieurs fois et ailleurs les immenses bienfaits ; mais elles n'avaient encore fondé aucune maison en Palestine, sans doute, pour ne pas nuire au développement des autres congrégations religieuses de femmes créées dans ce pays. Comme la population de Jérusalem s'est singulièrement augmentée dans les dernières années qui viennent de s'écouler, et que les établissements religieux des schismatiques, des protestants et des juifs se sont beaucoup accrus, il y a place maintenant pour d'autres dévoûments que ceux des premières communautés religieuses françaises qui se sont fondées dans la Ville Sainte. Il est nécessaire aussi de réagir par des œuvres nouvelles contre l'influence toujours croissante des adversaires du catholicisme. L'arrivée des Filles de la Charité à Jérusalem, le 3 mai 1886, a donc été saluée par toute la population catholique de cette ville comme un événement des plus heureux. Installées d'abord, au nombre de cinq, dans une petite maison située au milieu du quartier arménien, elles recevaient quelques pauvres dans une sorte de cave humide servant de dispensaire. Leurs ressources étant très modiques, force était d'aller doucement. Elles se sont donc bornées, dans le principe, à la visite des malades à domicile et aux soins donnés au dispensaire, avec distribution de remèdes. Peu de jours suffirent pour faire connaître à tous, et principalement aux Turcs, ce qu'était la charité chrétienne. Les visites à domicile, suivies parfois de guérisons inespérées, firent naître parmi les familles secourues une telle confiance que bientôt le nombre des

sœurs devint insuffisant. Aux cinq premières, deux nouvelles furent adjointes, ce qui leur permit non seulement d'augmenter leurs visites en ville, mais encore d'aller soigner des malades dans plusieurs villages environnants. En même temps, le dispensaire ne suffit plus au nombre des malheureux qui l'assiégeaient. En outre, des enfants trouvés vinrent demander asile à celles qui, désormais, devaient être leurs mères. Il fallait donc chercher un local plus vaste. Le 11 septembre 1887, les sœurs se transportèrent dans une nouvelle maison. Mais à peine emménagées dans ce local qui, bien que plus étendu que l'ancien, est néanmoins beaucoup trop étroit encore pour les différentes œuvres qu'elles se proposent d'y mener de front, elles passèrent par une rude épreuve que le ciel, sans doute, leur avait réservée pour leur montrer que, devenant les voisines du Calvaire, elles devaient avoir une large part aux douleurs de leur Divin Maître. La fièvre contraignit, en effet, les sœurs à fermer leur dispensaire et à cesser toute visite chez les pauvres. Ceux-ci, ne comprenant pas que les médecins pussent être malades eux-mêmes, venaient les chercher en très grand nombre. Deux mois entiers se passèrent ainsi dans une inaction forcée et dans la souffrance. Le 8 décembre, tout le monde étant sur pied, les œuvres reprirent leur cours. Aujourd'hui, celle des Enfants-Trouvés compte sept petites filles et quatre garçons. L'hospice des vieillards a été ouvert le jour de saint Joseph, en 1888, par l'admission d'une pauvre femme aveugle. Quant aux malades qui se pressent, de tous les points de la ville et des environs, autour du dispensaire, il se monte journellement au chiffre de 400 et même davantage. Les sœurs s'occupent aussi d'une manière toute particulière de l'œuvre des lépreux.

Il y avait bien à Jérusalem, en dehors de la ville, un hôpital créé pour eux par les Prussiens, mais la plupart d'entre eux préféraient être libres et errer çà et là pour

mendier, principalement aux portes de la cité, et y recevoir une misérable aumône jetée en passant par les pèlerins. Une quarantaine de ces infortunés, rongés par le mal affreux qui les dévore, sont relégués maintenant dans un bâtiment isolé qui avoisine le Bir-Ayoub, au confluent de la vallée de Josaphat et de celle de Ben-Hinnom. Ils n'ont ni linge, ni charpie, pour panser leurs plaies hideuses. Depuis quelques mois, deux sœurs vont, plusieurs fois par semaine, les soigner elles-mêmes, sans se laisser rebuter par le spectacle horrible qu'elles ont alors sous les yeux ; elles leur procurent, en outre, un peu de linge blanc et quelques douceurs. Aussi, leur arrivée au milieu d'eux est-elle une véritable fête pour ces déshérités de la nature. Ils sont entassés dans un local beaucoup trop restreint ; c'est pourquoi les sœurs ont l'intention, avec le concours de quelques âmes charitables, de faire construire plusieurs chambres voisines et une pièce distincte servant de dispensaire.

Les sœurs de Saint-Vincent-de-Paul ont également fondé à Jérusalem l'association, jusqu'ici inconnue, des Jeunes Économes. Encouragées par Mgr Bracco et par le Révérendissime Père custode, elles s'adressèrent, pour créer cette œuvre, aux principales familles latines de Jérusalem, qui accueillirent leur proposition avec un véritable enthousiasme. Il s'agissait, pour les jeunes personnes, de se réunir une fois par semaine pendant trois heures dans la maison des sœurs, afin d'y travailler pour les pauvres. Dès la première séance, 18 associées furent présentes ; elles avaient donné leur nom avec une pieuse émulation, en pensant que Dieu les appelait, elles aussi, à seconder la mission des sœurs près des indigents. Trente-deux sont inscrites maintenant et d'autres songent à entrer dans cette association. Déjà, plusieurs mères de famille désirent également en faire partie, et les sœurs ont l'intention d'accueillir pareillement les jeunes filles turques en les réunissant seulement un jour différent des latines.

Pendant que la sœur Sion, supérieure de la maison de Jérusalem, y développe avec un zèle admirable les différentes œuvres dont nous venons de parler, pour répondre aux désirs des Bethléhémites, plusieurs filles de la Charité, depuis le 25 décembre 1886, sont allées, sous la conduite de la sœur Marmier, la nièce du célèbre académicien de ce nom, s'installer à Bethléhem dans une pauvre maison où elles ont fondé un petit hôpital et un commencement d'orphelinat. Là, elles rivalisent d'ardeur et de dévoûment avec leurs sœurs de la Ville Sainte dans les soins de toutes sortes qu'elles prodiguent aux malades, aux enfants et aux vieillards, soit à Bethléhem même, soit dans plusieurs villages environnants.

Les Sœurs de Marie-Réparatrice.

Je ne veux pas terminer ce chapitre sans saluer pareillement l'arrivée récente à Jérusalem de deux communautés nouvelles : celle des sœurs de Marie-Réparatrice et celle des Clarisses.

La société de Marie-Réparatrice se propose, comme son nom l'indique, de réparer autant que possible, avec le secours de la grâce, les outrages faits à la Majesté divine. La vie réparatrice de Marie qui fut sur la terre un exercice continuel de prière, de travail, de charité et de pénitence, en faveur des âmes rachetées par le sang de son Divin Fils, est le modèle de la vie adoptée par les religieuses de Marie-Réparatrice qui, voyant combien l'état actuel du monde demande une réparation spirituelle, se sont réunies pour contribuer de tout leur pouvoir à cette vie de réparation. Comme Jérusalem est le lieu, par excellence, de la grande réparation, elles ont sollicité la faveur, qui leur a été accordée, d'y fonder une de leurs maisons. Elles viennent de s'établir en dehors de la Ville Sainte, non loin de l'institut Saint-Pierre. A cause de ce voisinage, les prêtres de Notre-Dame de Sion

qui dirigent cet institut sont chargés du service religieux de leur chapelle, où, tous les jours, le Saint Sacrement reste exposé jusqu'à cinq heures du soir. La population de Jérusalem a été grandement édifiée par la piété exemplaire de la nouvelle communauté. Le premier vendredi du mois de juillet 1888, Mgr le patriarche est venu lui-même inaugurer dans cette chapelle, toujours pleine d'assistants, l'adoration perpétuelle et y célébrer la sainte messe, en présence de M. le consul général de France et des représentants de toutes les communautés de Jérusalem.

Les sœurs Clarisses.

Dans le courant de la même année, les sœurs Clarisses sont également arrivées à Jérusalem pour y fonder un de leurs couvents. Elles ont déjà offert au Dieu du Calvaire et du Saint Sépulcre, comme une très pure victime, leur jeune et fervente fondatrice, l'avant-dernière fille d'un généreux et grand chrétien, M. Léon Harmel, laquelle a été moissonnée avant l'âge, dans un voyage qu'elle fit à Nazareth pour y prononcer ses derniers vœux. Elles sont en train maintenant de bâtir un monastère, non loin de Jérusalem, dans la partie nord-est de la Békaa. Là, elles sauront faire refleurir les vertus des anciennes filles de sainte Claire, établies jadis en Palestine.

CHAPITRE X

LES AUTRES ÉTABLISSEMENTS RELIGIEUX, MAIS NON CATHOLIQUES

En face de la France catholique se dresse, en Palestine, le colosse de plus en plus formidable de la Russie. Depuis un quart de siècle principalement, cette dernière puissance s'est solidement installée à Jérusalem. Elle a, aux portes de la Ville Sainte, sur le plateau qui la domine vers le nord et d'où ceux qui l'ont envahie tour à tour l'ont toujours assiégée, demandé et obtenu de la Sublime Porte un terrain immense qu'elle a environné d'un mur et où elle a construit, au prix de sommes énormes, un palais épiscopal, une cathédrale, un consulat général, de vastes hospices, un hôpital pour les pèlerins, en un mot une petite ville russe complète qui, à l'époque de Pâques, est assez étendue pour contenir les milliers de pèlerins qui affluent alors à Jérusalem de tous les points de la Russie. Ces pèlerins, la plupart fort pauvres, y trouvent un asile assuré. De là, ils se répandent par longues bandes à travers la ville, pour en visiter les sanctuaires. Leur piété naïve, mais grave, leurs chants harmonieux, les belles et puissantes voix des hommes, qui se marient si bien aux voix plus douces et plus argentines des femmes et des enfants, contrastent avec la piété moins profonde, moins sincère, moins respectueuse, et avec les chants nazillards des Grecs. Toutefois, leurs dogmes religieux sont les mêmes.

Aussi, la Russie s'est-elle érigée en commune patronne de toute l'Église prétendue orthodoxe. Elle travaille sans relâche à augmenter son influence en Palestine et s'impose, pour cela, les plus lourds sacrifices. Un comité, composé des principaux membres de la noblesse russe et présidé par le frère même de l'empereur, s'est constitué dans ce but et recueille, chaque année, dans tout l'empire moscovite, plusieurs millions de francs destinés aux œuvres russes de Terre Sainte.

Avant de quitter le grand établissement des Russes, je signalerai à l'attention des archéologues une magnifique colonne antique qui, en 1871, a été déterrée, en fouillant le sol pour y planter des arbres. Elle mesure 40 mètres de long sur 1 m. 91 c. de diamètre à sa base, et 1 m. 70 à son sommet. Formant une demi-colonne adossée à un pilier gigantesque qui n'a point été détaché du roc, elle est sans chapiteau et n'a point été achevée. On voit que cette masse monolithe a été abandonnée dans la carrière où on l'a taillée, parce que, à la suite d'un accident imprévu, deux fissures considérables se sont produites le long du fût et ont forcé d'interrompre la taille et le polissage de ce bloc immense, destiné peut-être à l'un des portiques de l'ancien temple.

Vers le bas de la montagne des Oliviers, un peu au-dessus de la grotte de Gethsémani, les Russes ont bâti une chapelle mortuaire monumentale, d'une forme un peu tourmentée, qui doit, dit-on, recevoir la dépouille mortelle de feu l'impératrice Marie Alexandrowna. Les grands ducs de Russie, Serge et Paul, frères du czar actuel, sont venus visiter cette chapelle en octobre 1888, et, par leur présence en Palestine, ont donné une nouvelle impulsion aux œuvres moscovites.

Sur le sommet de la montagne, dans un endroit admirablement choisi et d'où l'on jouit d'un coup d'œil incomparable sur la mer Morte et sur les montagnes d'Ammon et de Moab, s'élance vers le ciel une tour car-

rée, non encore achevée par les Russes, et qui doit leur servir de véritable observatoire dominant au loin la contrée. Elle correspond, en effet, avec d'autres tours également construites par eux, sur d'autres points de la Palestine. A côté de cette tour, ils ont fondé un couvent destiné à leurs pèlerins et une belle habitation voisine réservée à leur archimandrite. Sur l'emplacement d'une chapelle renversée et dont il ne subsiste plus que des fragments de colonnes et les débris d'un pavage en marbre maculé de taches de sang, ils ont construit un nouvel oratoire de forme octogonale et surmonté d'une coupole sur pendentifs dont le tambour est percé de 24 fenêtres. Au-dessus, brille une belle croix dorée qui étincelle aux rayons du soleil, sous la voûte d'un ciel azuré. On croit que les taches de sang encore visibles sur l'ancien dallage proviennent du massacre fait jadis, en ce lieu, par les musulmans d'un certain nombre de chrétiens qui s'étaient réfugiés dans cette chapelle.

Dans l'une des salles de la maison de l'archimandrite, on admire les restes d'une magnifique mosaïque polychrôme où sont artistement représentés des grappes de raisin, un cédrat, plusieurs poissons, un canard et au centre un agneau à tête rayonnante, figurant probablement l'Agneau Divin. Cette mosaïque est encadrée d'une bande qui contient une inscription arménienne dont voici la traduction, telle qu'elle m'a été donnée par un docte Arménien de Jérusalem, que j'ai consulté à ce sujet :

« Cet endroit est la place où repose la bienheureuse « Chouchanga, mère d'Ardavan, le 18 hory (février).» L'indication de l'année manque.

Cette bienheureuse Chouchanga (Suzanne) passe pour être la mère d'un prince Arménien nommé Ardavan ou Artaban. Mais à quelle époque vivait-il? la chose est inconnue. Toujours est-il que les caractères de l'inscription arménienne susdite ont paru fort anciens à l'Arménien qui a eu la complaisance de me la montrer et

de me la traduire ; ils remontent suivant lui au Ve ou VIe siècle de notre ère. Quoi qu'il en soit, à l'une des extrémités de cette salle, où l'on a réuni, comme dans une sorte de petit musée, des fragments de sculptures, des débris d'inscriptions grecques et des caisses à ossements trouvées en cet endroit, on pénètre, en soulevant une trappe et par un escalier de plusieurs marches, dans un caveau sépulcral renfermant un certain nombre de cuves funéraires, toutes violées, et dont les couvercles étaient enlevés. L'une de ces cuves était sans doute affectée à la sépulture de Chouchanga, mère d'Ardavan.

Au dehors, à une faible distance de là, vers l'Orient, un second hypogée contient 18 auges sépulcrales, en partie violées et en parties intactes. Les dalles qui servent à celles-ci de couvercles sont marquées d'une croix un peu allongée et affectant une forme plutôt latine que grecque. Sur deux de ces couvercles des caractères arméniens indiquent des noms de femmes ; il est donc probable que cette nécropole était celle d'un couvent de religieuses arméniennes. Comme, néanmoins, on a exhumé sur ce même emplacement et dans les terrains avoisinants des débris d'inscriptions grecques, on est autorisé à supposer que ce couvent arménien avait lui-même succédé à un couvent grec.

Près de ce même caveau en est un autre précédé d'un vestibule qu'orne une belle mosaïque accompagnée de l'inscription arménienne suivante : « Sous les auspices « de saint Isaïe et des Bienheureux Pères, moi, Vaghan, « j'ai fait ce cimetière pour l'expiation de mes péchés. » Ce dernier hypogée est divisé par de petits murs de refend en divers compartiments carrés, pouvant contenir chacun plusieurs cadavres.

Les Grecs non unis de Jérusalem, au nombre de 4.000, chiffre que donne le frère Liévin dans la dernière édition de son Guide de Terre Sainte, sont soumis à la juridiction d'un patriarche qui a sous sa dépendance dix évêques et un nombre considérable de moines, répar-

tis entre dix couvents, ayant chacun une ou plusieurs chapelles. Le plus important de ces monastères est celui de Saint-Constantin, résidence du patriarche grec et adossé, d'un côté, à la basilique du Saint-Sépulcre. Il occupe une partie de l'ancien patriarcat latin. Les Grecs possèdent aussi à Jérusalem trois couvents de religieuses non cloîtrées. Dans plusieurs de leurs écoles, on enseigne les éléments du grec, de l'arabe, et même du français. Ils ont un hôpital bien tenu, qui renferme 40 lits. A une demi-heure à l'ouest de Jérusalem, le couvent de Sainte-Croix appartient également aux Grecs et mérite de ma part une mention particulière. Par ses murs hauts et épais, flanqués de contreforts, il offre, comme presque tous les monastères de la Palestine, l'aspect d'une forteresse plutôt que celle d'un couvent. Sa forme est celle d'un carré peu régulier, au-dessus duquel s'élève la coupole centrale de l'église. Celle-ci est curieuse à étudier, tant à cause de son ancienneté que des peintures à fresque dont ses murs sont revêtus et des belles mosaïques qui composent son pavé. Derrière le maître-autel, une ouverture circulaire indique l'endroit où, d'après une tradition, aurait été jadis planté l'arbre qui servit à faire la croix de Notre-Seigneur; de là serait venu le nom du monastère. La bibliothèque de ce couvent est l'une des mieux pourvues de la Palestine, depuis qu'il a passé des mains des Géorgiens dans celles des Grecs, qui l'ont transformé en un séminaire, aujourd'hui, dit-on, fermé.

Les Arméniens non unis ne dépassent pas à Jérusalem le chiffre de 510 individus. Néanmoins, ils sont fort riches et ils habitent, sur le mont Sion, l'un des plus beaux quartiers de la ville. Ils ont également à leur tête un patriarche qu'assistent quatre évêques. Ils possèdent un collège, un séminaire, un grand couvent, dit couvent de Saint-Jacques, plusieurs autres moins considérables, soit d'hommes, soit de femmes, une imprimerie très bien montée, et un hospice pour les pèlerins

de leur rite. Leur cathédrale date, suivant eux, du XI^e^ siècle, mais elle a subi des restaurations modernes. Elle est à trois nefs et à coupole. Ornée de peintures, de mosaïques, de marbres divers et de nombreux tapis, elle est entretenue avec beaucoup de soin. On y montre, dans une chapelle, l'endroit où saint Jacques le Majeur aurait eu la tête tranchée, par ordre d'Hérode Agrippa, après son retour d'Espagne où il aurait été porter la lumière de l'Evangile. Dans le chœur, on remarque deux trônes, l'un vide, consacré à la mémoire de ce grand apôtre, l'autre où siège le patriarche arménien. Les Arméniens sont, comme on le sait, monophysites, c'est-à-dire qu'ils n'admettent qu'une nature en Jésus-Christ, la nature divine, doctrine qui a été condamnée, en 451, au concile de Chalcédoine, dans la personne d'Eutychès.

Les Jacobites, ou Syriens non unis, de la secte pareillement des monophysites, sont seulement au nombre de 15. La chapelle de leur petit couvent passe pour avoir été bâtie sur l'emplacement de la maison de Marie, mère de Jean, surnommé Marc, dans laquelle saint Pierre se réfugia. (*Actes des Apôtres*, ch. XII, v. 12.) Un tableau de cette chapelle, qui est petite à une seule nef, représente une vierge noire avec l'enfant Jésus et est attribué à saint Luc. Les fonts baptismaux y sont regardés comme ceux où la Sainte Vierge elle-même aurait été baptisée, du moins telle est la tradition des Syriens.

Les Cophtes non unis, au nombre de 100, logent dans deux couvents, l'un voisin de la basilique du Saint-Sépulcre, l'autre situé près du Birket-Hammam-el-Batrak.

Les Abyssins, dont le chiffre atteint à peine celui de 75, sont très pauvres et habitent quelques misérables cellules qui entourent la petite coupole de la chapelle souterraine de Sainte-Hélène.

Les protestants, à Jérusalem, comptent 300 adeptes. Grâce aux secours intarissables de la société biblique, la mission protestante anglaise et prussienne, fondée

dans cette ville en 1840, y a créé beaucoup d'établissements : un évêché, entretenu aux frais communs de l'Angleterre et de la Prusse, et dont le titulaire doit être alternativement nommé par l'une et par l'autre puissance; un temple élégant et bien construit, qui s'élève en face de la tour de David, sur le mont Sion; un autre temple bâti pour les indigènes chrétiens convertis au protestantisme; un hôpital pour les Juifs, un autre pour les chrétiens indigènes, un troisième pour les lépreux; deux orphelinats de garçons, un orphelinat de filles, deux écoles; une assez grande bibliothèque et un hospice, de l'ordre des Johannites, pour la réception des pèlerins prussiens. De même que le consul de France seconde officiellement le développement des établissements latins et que le consul de Russie patronne ceux des Grecs et spécialement des Russes, ainsi les consuls de Prusse et d'Angleterre rivalisent également de zèle pour propager les efforts et les accroissements de la mission protestante.

Les Juifs, qui, il y a vingt ans à peine, ne dépassaient pas, à Jérusalem, le chiffre de 9.000 individus, atteignent maintenant, soit dans cette ville, soit dans les faubourgs qui la précèdent vers l'ouest, celui de 28.000. Ceux qui habitent l'enceinte de la cité y sont entassés dans des maisons pressées les unes contre les autres, sur les pentes orientales du mont Sion et dans la vallée du Tyropœon. Leur quartier, sillonné par des rues sales et étroites, est fort mal tenu. Aussi la mortalité est-elle très grande parmi eux, d'autant plus qu'ils reçoivent presque chaque année de nouvelles recrues de vieillards des deux sexes, leurs coreligionnaires d'Europe, qui, après avoir quelquefois promené longtemps leur vie errante à travers le monde, viennent à Jérusalem, vers la fin de leur carrière, pour y mourir et être enterrés près de leurs pères, dans la vallée de Josaphat.

Ils sont divisés en plusieurs sectes, dont les princi-

pales sont les Séphardim, les Achkenazim et les Karaïtes.

Les Séphardim se rattachent, par leur origine, aux Juifs chassés d'Espagne, en 1497, par Ferdinand et Isabelle.

Les Achkenazim se composent d'Israélites allemands, russes et polonais.

Les Karaïtes rejettent le Talmud et se contentent de l'Ancien Testament.

Les Juifs ont, dans la ville, plusieurs grandes synagogues. L'une des plus considérables consiste en une belle salle surmontée d'un dôme et éclairée par de nombreux lustres. Elle forme une grande nef accompagnée de deux nefs latérales et au centre de laquelle une estrade circulaire est réservée aux rabbins et aux lecteurs. Le tabernacle regarde l'est. Les Israélites chantent le sujet de leurs lectures en se dandinant de droite à gauche et de bas en haut. Les plus riches se couvrent, pendant leurs prières, d'un vêtement orné de broderies en argent, et sur le sommet du front ils portent, dans une sorte de petit étui, le nom ineffable de l'Éternel, écrit en caractères hébraïques. Des tribunes supérieures et grillées sont destinées aux femmes.

Tant dans la ville que hors de son enceinte, les Juifs possèdent, grâce surtout aux libéralités de MM. de Rothschild, de sir Moses Montefiore et de plusieurs autres banquiers de leur nation, deux hôpitaux, deux hospices et de nombreuses écoles de filles et de garçons. Celle qui est située dans le faubourg qui, vers l'ouest, précède la ville, est l'une des plus florissantes. On y enseigne l'hébreu, l'arabe et le français. On y apprend en même temps à tous les enfants qui la fréquentent un métier particulier, selon leurs aptitudes diverses, ce qui leur permettra plus tard de gagner par leur travail honorablement leur vie.

Les musulmans, enfin, évalués à 7.560 individus, ont à Jérusalem, indépendamment des magnifiques mosquées d'Omar et d'El-Aksa, une dizaine d'autres moins

importantes, auxquelles sont attachés plusieurs établissements de bienfaisance et des médresehs ou écoles publiques. Chaque jour, aux heures réglementaires, retentissent, du haut des minarets, les voix des muezzins, chargés d'annoncer la prière. Tous les vendredis, les disciples de Mahomet se réunissent dans la vaste enceinte d'El-Aksa, pour y assister à une prédication et à la prière générale.

Tel est, en résumé, le tableau sommaire de la ville actuelle de Jérusalem. Toutes les religions monothéistes s'y sont donné comme rendez-vous. Le judaïsme y a ses synagogues, l'islamisme ses mosquées; toutes les principales communautés chrétiennes, leurs églises, leurs chapelles et leurs temples. C'est donc toujours la Ville Sainte par excellence, la ville que se disputent toutes les croyances, où la Croix s'élève partout en face du Croissant, où les ministres de la vérité coudoient sans cesse ceux de l'erreur. Mais, au moins, le nom de Dieu y est constamment prononcé avec respect. Le disciple de Moïse s'y prosterne devant Jéhovah et y attend son Libérateur, le sectateur de Mahomet vénère humblement Allah, le chrétien, sous toutes ses formes, y adore, à côté du Dieu créateur, reconnu par les Juifs et les mahométans, le Dieu Fait-Homme et y salue l'auguste mémoire du Sauveur dans celle du Christ. Il y fait entendre une éternelle action de grâces et une prière sans fin du Cénacle à la grotte de Gethsémani, du Prétoire au Golgotha, du Golgotha au Saint-Sépulcre et du Saint-Sépulcre au sommet de la montagne de l'Ascension. La plupart des nations aspirent à l'honneur d'être représentées devant ces sanctuaires. Depuis plusieurs siècles, c'est la France qui, dans la personne de ses consuls, a le privilège d'y arborer le drapeau des peuples catholiques et d'y protéger leur religion. Puisse-t-elle le garder toujours! Si depuis longtemps la Palestine continue à gémir sous le joug des musulmans, et si la mosquée d'Omar s'y dresse toujours debout, toujours

triomphante, sur l'emplacement du temple de Salomon, cela tient à un dessein particulier de la Providence qui, pour punir et humilier la Cité déïcide, l'a soumise à une servitude dont l'Europe tout entière n'a pu l'affranchir que temporairement à l'époque des croisades, et dont personne ne peut prévoir la fin ; mais, en même temps que le temple de la loi ancienne y est condamné à une ruine irrévocable, comme figurant un passé à tout jamais évanoui, le Sépulcre du Sauveur, d'où est sortie la vie du monde avec le Christ ressuscité, recevra, jusqu'à la consommation des siècles, les hommages empressés des peuples chrétiens, conformément à la parole du prophète, qui a dit : « Sepulcrum ejus erit gloriosum », « son Sépulcre sera glorieux. »

TABLE DES MATIÈRES

Préface.....

PREMIÈRE PARTIE

HISTOIRE DE JÉRUSALEM

Chapitre Ier. — Noms divers qu'a portés Jérusalem..... 1
Chapitre II. — Époque antérieure à David et règne de ce roi..... 7
Chapitre III. — Salomon..... 16
Chapitre IV. — Roboam. — Abiam. — Asa. — Josaphat. 21
Chapitre V. — Joram. — Ochosias. — Athalie. — Joas. — Amasias..... 25
Chapitre VI. — Ozias. — Joatham. — Achaz. — Ezéchias..... 29
Chapitre VII. — Manassé. — Amon. — Josias. — Joachaz. — Joakim. — Joachin. — Sédécias..... 39
Chapitre VIII. — Depuis l'exil de Babylone jusqu'à la conquête de la Palestine par Alexandre le Grand..... 45
Chapitre IX. — Depuis la conquête gréco-macédonienne jusqu'au soulèvement des Macchabées..... 49
Chapitre X. — Depuis le soulèvement des Macchabées jusqu'à la conquête romaine..... 56
Chapitre XI. — Depuis la conquête romaine jusqu'à la naissance de Notre-Seigneur Jésus-Christ..... 75
Chapitre XII. — Depuis la naissance de N.-S. J.-C. jusqu'à la destruction de Jérusalem par Titus..... 86
Chapitre XIII. — Depuis la destruction de Jérusalem par Titus jusqu'à l'arrivée de sainte Hélène dans cette ville. 116
Chapitre XIV. — Depuis l'arrivée de sainte Hélène en Palestine jusqu'à l'invasion musulmane..... 124

Chapitre XV. — Depuis l'invasion musulmane jusqu'à la fin de l'occupation franque à Jérusalem..... 135
Chapitre XVI. — Depuis la fin de l'occupation franque à Jérusalem jusqu'à nos jours..... 157

DEUXIÈME PARTIE.

DESCRIPTION DE JERUSALEM

Chapitre Ier. — Premier coup d'œil sur la Ville Sainte, sa position, son climat, ses divisions naturelles..... 181
Chapitre II. — Jérusalem primitive à l'époque des Jébusites et à celle de David..... 193
Chapitre III. — Jérusalem à l'époque de Salomon..... 205
Chapitre IV. — Jérusalem à l'époque des rois de Juda, successeurs de Salomon, et après le retour de la captivité.. 235
Chapitre V. — Jérusalem à l'époque d'Hérode le Grand, et après le siège de cette ville par Titus..... 245
Chapitre VI. — Les trois enceintes de l'ancienne Jérusalem..... 258
Chapitre VII. — Anciennes nécropoles de Jérusalem..... 268
Chapitre VIII. — Jérusalem à l'époque de Notre-Seigneur, ou description sommaire des endroits consacrés dans cette ville par les principaux événements de la vie du Sauveur..... 281
Chapitre IX. — Authenticité du Golgotha et du Saint Sépulcre..... 305
Chapitre X. — Basilique du Saint-Sépulcre..... 317
Chapitre XI. — Autres basiliques anciennes de Jérusalem. 341
Chapitre XII. — Jérusalem après la première invasion arabe, ou sanctuaires musulmans du Haram-ech-Chérif. 363
Chapitre XIII. — Jérusalem à l'époque des croisades..... 374
Chapitre XIV. — Jérusalem à l'époque actuelle..... 383

TROISIÈME PARTIE

ÉTABLISSEMENTS RELIGIEUX DE JÉRUSALEM

CHAPITRE Ier. — Protectorat catholique de la France..... 389
CHAPITRE II. — Les RR. Pères Franciscains de Terre Sainte. 397
CHAPITRE III. — Patriarcat latin..... 404
CHAPITRE IV. — Les Frères des Écoles Chrétiennes. — La tour Pséphina..... 416
CHAPITRE V. — Les Missionnaires d'Alger. —Le sanctuaire de Sainte-Anne. — La piscine Béthesda..... 423
CHAPITRE VI. — Les RR. PP. Dominicains ou les fouilles de la basilique Saint-Etienne. — L'hospice de Notre-Dame de France..... 433
CHAPITRE VII. — Les Sœurs de Saint-Joseph de l'Apparition. — L'hopital Saint-Louis..... 443
CHAPITRE VIII. — Le R. P. Marie-Alphonse Ratisbonne. — Le couvent de l'Ecce-Homo. — L'orphelinat de Saint-Jean-in-Montana. — L'institut de Saint-Pierre..... 451
CHAPITRE IX. — Les Carmélites du Pater-Noster. — Les Sœurs du Rosaire. — Les Filles de la Charité. — Les Clarisses. — Les Sœurs de Marie-Réparatrice..... 473
CHAPITRE X. — Les autres établissements religieux, mais non catholiques..... 487

PLAN DE JÉRUSALEM.

PLAN
DE
JÉRUSALEM
PAR
VICTOR GUÉRIN

d'après les travaux du capitaine français Gélis
et du capitaine anglais Wilson
mais avec quelques modifications et adjonctions
1889.

Echelle de $\frac{1}{5.250}$

100 0 100 200 Mètres

Nota : *Les courbes de niveau sont marquées de 10 en 10 mètres.*

LÉGENDE

1. Couvent arménien de St. Jacques
2. Couvent arménien, dit de l'Olivier
3. Couvent grec de St. Georges
4. Couvent Syrien
5. Maisons des Lépreux
6. Tombe d'un santon musulman
7. Couvent grec de St. Basile
8. Couvent grec de St. Théodore
9. Casa-Nova, Hospice Latin
10. Couvent grec de St. Dimitri
11. Couvent des Grecs catholiques (Melchites)
12. Couvent copte de St. Georges
13. Couvent grec de la Vierge
14. Khan des Coptes
15. Bains du Patriarche
16. Hôtel de la Méditerranée
17. Couvent de St. Jean Baptiste
18. Couvent Latin
19. Couvent de St. Georges
20. Ecoles des Latins pour Garçons et Filles
21. Couvent grec et hospice de St. Michel
22. Couvent grec de St. Jean Euthymius
23. Couvent Grec
24. Grand couvent Grec
25. Couvent grec de St. Nicolas
26. Hôtel de Damas
27. Couvent des Arméniens catholiques
28. Ecole industrielle pour Israélites
29. Consulat Prussien
30. Consulat Anglais
31. Couvent des Dames de Sion
32. Arc de l'Ecce Homo
33. Chapelle de la Flagellation
34. El-Mouslimieh
35. Consulat Autrichien
36. Consulat Français
37. Consulat Espagnol
38. Mosquée d'Omarie
39. Couvent grec de Constantin
40. Couvent grec de St. Abraham
41. Medjed el-Mudjahidim
42. El-Mamounieh
43. Synagogue des Juifs Sepharadim
44. Ecole Juive
45. Synagogue des Sepharadim
46. Synagogue des Sepharadim
47. Synagogue des Sepharadim
48. Synagogue des Juifs Ichkenazim
49. Synagogue des Juifs Caraïtes
50. Synagogue des Sepharadim
51. Synagogue des Sepharadim
52. Synagogue des Sepharadim
53. Synagogue des Sepharadim
54. Grande synagogue des Sepharadim
55. Ecole des Séphardim
56. Ecole des Séphardim
57. Grande synagogue des Ichkenazim
58. Synagogue des Ichkenazim
59. Synagogue des Ichkenazim
60. Synagogue des Ichkenazim
61. Hospital Juif
62. Dispensaire Protestant
63. Hôpital Protestant
64. Maison des Diaconesses Prussiennes
65. Residence de l'Evêque Protestant
66. Eglise Protestante
67. Ecole Protestante pour garçons et filles
68. Porte dite Gennath
69. Consulat Grec
70. Ancienne Tour près de la Porte de Damas
71. Escarpt dans le roc à l'Est de la Porte de Damas
72. Escarpt dans le roc près le couvent des Dames de Sion
73. Escarpt dans le roc au dessous du quartier Juif

E. PLON et Cie Editeurs, 10 rue Garancière Paris

Becquet Imprimeur 5 rue des Noyers Paris

DS109 .G93
Jerusalem: son histoire, sa description,
Princeton Theological Seminary-Speer Library
1 1012 00055 5690